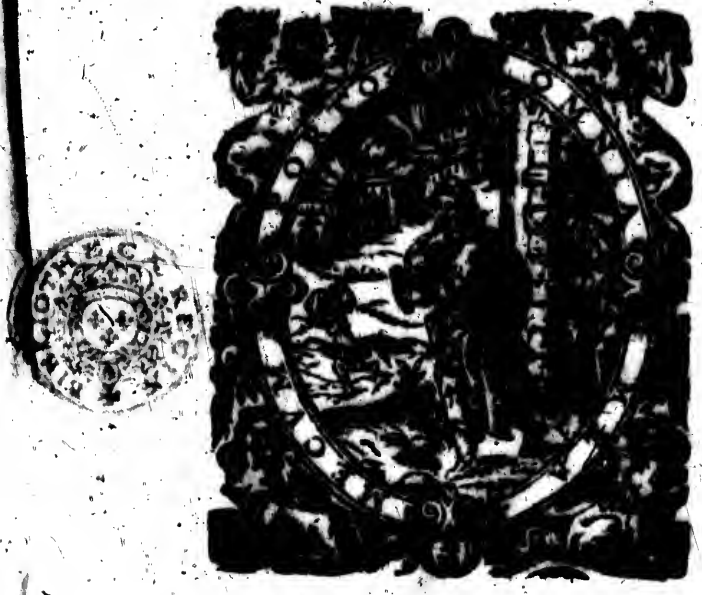
Danneberg
Z 2170

LETRES
DE PHYLLARQVE A ARISTE.

Où il eſt traité de l'Eloquence Françoiſe.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez NICOLAS BVON, rue S. Iacques, à l'enſeigne S. Claude, & de l'Homme ſauuage.

M. DC XXVII.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

VN Gentilhomme de la Court que tu ne cognoiſtras pour ceſte heure, que ſous le nom d'Ariſte, eſtant entré d'auãture chez moi pour chercher quelques liures, ſe rencontra auecques d'autres perſonnes d'honneur de ſa connoiſſance, qui eſtoient venues là pour le meſme ſujet. Et comme c'eſt l'ordinaire de parler de ce

qu'il y a de plus nouueau, l'vn de la compagnie se mit sur les loüanges de l'auteur de certaines letres, à qui l'on donne aujourd'hui de la vogue, & de la reputation, à quoi quelques vns consentoient, & les autres non. Ariste dit que ne s'estant pas voulu croire soi-mesme du jugement qu'il faisoit de ces letres, il auoit eu recours à l'oracle, & consulté là dessus vn des premiers hommes de ce temps, qu'il auoit prié de les examiner à ses heures perduës, & lors qu'il voudroit se délasser de ses occupations plus serieuses. Que sa priere n'auoit pas esté inutile enuers le personage, qu'il nommoit Phyllarque, qui sur l'occa-

sion d'vn voiage auquel il estoit obligé pour de meilleures affaires, s'estoit voulu charger du liure, qu'il auoit pris la peine de voir, & de lire sur les chemins, par les logis & les hostelleries, où il s'est rencontré, ne donnãt à cet examen que le temps qu'il ne pouuoit emploier à rien de plus graue, ni de plus importãt. Que depuis ce temps là il auoit receu plusieurs letres de Phyllarque sur ce sujet, par lesquelles il lui faisoit entendre ses sentimens, & le jugement qu'il faisoit des ouurages de cet auteur, qui n'est pas à son aduis ce qu'on pense. Ces Messieurs le prierent de leur faire voir quelques vnes de ces letres, s'il se pouuoit, &

Ariſte en tira deus ou trois de ſa poche qu'il leur leut, auec beaucoup de ſatisfaction de toute la compagnie, qui fit cas du grand jugement de Phyllarque, de la ſubtilité de ſes obſeruations, de ſa doctrine, & de la force de ſes raiſons, diſans tous qu'il importoit que ces letres fuſſent veuës & publiées pour deſabuſer le monde, & ſur tout la jeuneſſe qui ſe formoit à l'imitation de cette vicieuſe façon d'écrire, par le credit qu'on donnoit iniuſtement à l'auteur dont eſt queſtion. Ie fus prié d'en entreprẽdre l'Impreſſion, & de les expoſer au public, ce que ie promis de faire, ſi Ariſte y vouloit conſentir. A quoi du commen-

cement il fit quelques difficultez. La premiere, qu'il ne ſçauoit s'il en ſeroit aduoüé de Phyllarque, qui n'eſtoit pas homme à chercher de la vanité par ſes écrits, & dont auſſi il ne falloit pas hazarder la reputation, en faiſant voir à tout le monde ce qu'il n'auoit écrit que pour eſtre veu d'vn ami. La ſeconde, que les letres n'auoient couſté à l'auteur que la péne de les écrire, que ce n'eſtoient pas des letres eſtudiees ny meditees, mais écrites ou dictées pas l'auteur ſur le champ, par vne force & boutade d'eſprit, ſans meſme en auoir fait de minute, enuoyant les originaus tels qu'ils ſortoient la pre-

miere fois de dessous sa main. Ioint aussi que Phyllarque estãt homme fort libre y auoit exprimé ses sentimens auec beaucoup de liberté, ce qui peut estre seroit cause que beaucoup de personnes qui n'ont pas la veuë assez forte pour soûtenir les raïons de la verité toute nuë, s'offenceroient de la voir en cet estat & ne la pourroient pas supporter. Mais en fin Ariste s'estant laissé vaincre aus raisons & aus prieres de ses amis, s'obligea de parole de mettre toutes les letres qu'il auoit receuës iusques à lors entre mes mains pour en faire vn present au public, se promettant de satisfaire à l'autcur, à qui il aimoit

mieus demander pardon de la faute, que non pas la permiſſion de la faire, ſçachant que Phyllarque ne pourroit trouuer bon que ſes écrits fuſſent publiez, qu'apres qu'il n'y auroit plus nul moien de les tenir ſerrez dans vn cabinet. Voici donc ces lettres que ie te donne, que tu pouuois auoir euës plus elegantes & plus polies, ſi elles euſſent repaſſé ſous la lime de l'auteur. Si tu les examines ſelon les lois des Grammairiens de la Court, tu y trouueras à redire quelque choſe. Si tu les veus auſſi receuoir comme des ouurages bien acheuez, tu pourrois y trouuer du méconte. Tu les dois prendre comme des

desseins de Michel Ange, qui n'estans que croquez encore passent & excellent tous les adoucissemens, & les finissemens des tableaus & des peintures des Flamans, si cette premiere partie reuient à ton goût tu peus en esperer vne seconde. Cependant ioüis de ce bien, & m'en sçaches gré.

EXTRAICT du Priuilege du Roy.

PAR Grace & priuilege du Roy donné à Paris le dix-huictieſme iour de Septembre mil ſix cens vingt ſept il eſt permis à NICOLAS BVON Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, tant de fois, & en telle marge & caractere qu'il aduiſera, pendant le temps & eſpace de ſix ans entiers & conſecutifs, vn Liure intitulé, *Lettres de Phyllarque à Ariſte, où il eſt traicté de l'Eloquence Françoiſe, premiere & ſeconde partie.* Et deffences ſont faictes à tous Libraires, Impri-

meurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoiét d'imprimer, ny faire imprimer leſdictes Lettres de Phyllarque, de n'en vendre ny diſtribuer pendant ledict temps, d'autres que de ceux qui ſerót imprimez par ledit BVON, ou de ſon conſentement : A peine de confiſcation des exemplaires, & de huict cens liures d'amende, comme il eſt plus amplement declaré en l'original des lettres dudict Priuilege. Données à Paris le iour & an cy-deſſus, ſeellees en cire iaune & ſignees DV MAS.

A PHYLLARQVE.

ODE.

CE monſtre dont la vanité
Auoit iuſtement irrité
Le courrous des Dieus & des hommes,
Que des Thraſons audacieus
Eleuoient par deſſus les Cieus
Et plus que tous tant que nous ſommes;
Maintenant qu'il eſt abbatu
N'eſt plus que l'obiet de ta gloire
Et ne ſert plus à ta vertu
Que pour honorer ſa memoire.
On ne croira pas que tu ſois
Autre que l'Hercule François
Voilé ſous le nom de Phyllarque
Que tous les excellens eſpris
Aprez auoir leutes écris
Ont reconnu pour leur Monarque:

Hercule donteur des Tyrans
Qui vouloient vſurper l'Empire
Que par tes appas attirans
Tu as conquis ſur le bien dire.
Il n'y a nul monſtre ſi fier
Qu'auecques ta plume d'acier
Facilement tu ne ſurmontes;
Et tout ce qui part de tes mains
Produit des effets plus qu'humains
Sur les courages que tu dontes,
Les chaiſnons d'or que les neuf ſœurs
Ont façonnez dedans ta bouche
Captiuent doucement les cœurs
Dez que ta parole les touche.
L'obiet de tes iuſtes combas
Eſt ſeulement pour mettre à bas
Les vices qui nous font la guerre,
Et pour releuer hautement
Les vertus qu'inhumainement
Les tyrans ont miſes par terre
Si par toy le vice eſt exclus
Et ſi ta doctrine eſt ſuiuie

Le beau parler ne ſera plus
Separé de la bonne vie.
Braue Alcide dont les efforts
Ne deffendent pas moins les morts
Que ceus qui reſpirent encore
Combien tu cauſes de bon-heur
Lors que tu combas pour l'honneur
De ces grands eſprits qu'on adore:
Ces heros qui par ton ſecours
Ont triomphé de l'inſolence
Deuront à tes doctes diſcours
La gloire de leur Eloquence.
Cet impur auteur qui écrit
Les ſaletez de ſon eſprit,
Auec vn plus vilain langage,
Quand il verra la grauité
Dont tu defens la verité
Perdra la force & le courage,
Il n'oſera plus repartir
A la grandeur de ton genie,
De peur qu'vn ſecond repentir
Ne ſuyue de prez ſa manie.

ARISTE.

ODE A PHYLLARQVE, SVR LA LOVANGE DE SES LETRES.

A Péne nos villes rebelles
Auaiẽt receu des lois nouuelles,
Par la vaillance de Loüis,
Et sous l'effort de son genie
Auoient veu dompter la manie
De leurs desseins euanoüis.
Quand cette noblesse guerriere
Qui toujours auoit la premiere
Porté ses armes & son cœur
Contre l'ennemi de son Prince
Et loing du sein de sa Prouince
Faut redouter son bras vainqueur.
Aprez auoir par son courage
Calmé la furie & l'orage

Que

Que l'Heretique ſuſcitoit
Contre elle meſmes offenſée,
Cherchoit vne mort inſenſée
Ou l'honneur la precipitoit.
Mais faus honneur dont l'apparãce
Faiſoit enfoncer à la France
Le glaiue dans ſon propre flanc:
Si par les lois et la contrainte
Le Roi n'euſt imprimé la crainte
Au cœur de ces hommes de ſang.
Ces lois ont amorti les flames
Qui perdoient les corps & les ames
Par tant de combats entrepris,
Mais elles n'ont pas fait defence
Des duels contre l'inſolence
Et la vanité des eſprits.
Ce n'eſt pas contre toi Phyllarque
Que les Edits de ce Monarque
Impoſent des pénes de mort,
Pour dompter l'orgueil de Narciſſe,
Il n'y aura point de ſupplice
Contre toi, ſi ce n'eſt à tort,

Hé! qui ne sçait que ta victoire
T'acquerra beaucoup plus de gloire
Qu'à ces sinistres guerriers,
Et que faisant vn sacrifice
De la vanité de Narcisse
Tu meriteras des lauriers.
Les plus grands esprits de la terre
A qui ses lettres font la guerre.
Et dont il a terni le los,
Applaudissans à ton ouurage
Reuiendront pour te faire hommage
Du sein de leur dernier repos.
DEMOSTHENE couuert de honte
Du mépris & du peu de conte
Que cet écriuain fait de luy,
Confesse que dans ce volume
Ses discours doiuent à ta plume
Leur asseurance & leur appui.
CICERON & SENEQVE à Rome
Blasmez sans raison par cet homme
Qui hait les doctes à la mort,
Estoient creus pedans par le monde

Si pour eus ta plume faconde
N'euſt fait vn glorieus effort.
Dv PERRON, *de qui l'eloquence*
Eſtoit priſe pour ignorance
Par cet auteur nouueau venu,
Te voiant maintenir ſa gloire
Rendra touſiours à ta memoire
L'honneur de l'auoir ſoûtenu.
COFFETEAV, *cette riche veine*
Dont l'heretique eut tant de peine
De ſouffrir l'ardeur & le cours,
Que met Narciſſe au bas etage
De tous les auteurs de cet âge
Doit ſa deffence à tes diſcours.
Dv VAIR, *qu'on a creu pour miracle*
Des Parlemens & pour oracle
Dans les conſeils de noſtre Cour
Que Narciſſe enuoie à l'école
Eſt releué par ta parole
Au plus haut luſtre de ſon jour.
MALHERBE, *de qui le bien dire*
A bon droit merite l'Empire

Sur les beaux eſprits de nos jours
Paſſeroit au gré de Narciſſe
Dans l'Eloquence pour Nouice
Si tu ne venois au ſecours.
Que donc la vertu mal menee
Par cette inſolence effrenee
Reſpire encore parmi nous
Dans les memoires de ton liure
Et que ſi Narciſſe doit viure
Ce ſoit dans l'eſtime des fous.

DESTOLFES.

LETRES DE PHYLLARQVE, A ARISTE.

Où il eſt diſcouru de l'Eloquence Françoiſe.

PREMIERE PARTIE.

Que Narciſſe a eu tort de s'attaquer aus Moines, qui ſont capables de lui faire ſa leçon.

LETRE I.

ARISTE, a l'ouuerture de cette inſolente Apologie, dont tu voulus que ma valize fut chargée lors que ie partis

de Paris, ie me ſuis rencontré fortuitement ſur l'endroit où Thraſon loüe Narciſſe d'auoir dit, Que hors du ſeruice de l'Egliſe, & de la neceſſité du commerce, le Pape & le Roy deuroient defendre aus Moines le Latin & le François, dont ils veulent faire deus langues barbares. Ie voi bien que l'Auteur des Letres que ie ne nommerai point autrement que Narciſſe, puis qu'il a tant de complaiſance en la beauté de ſes écrits, & ſon Apologiſte à qui ie donnerai le nom de Thraſon, à cauſe de ſon ignorance audacieuſe, ni l'vn, ni l'autre, di-je, ne ſçauent que c'eſt des Moines, ni des cloiſtres. L'impieté de la-

quelle ils font profession ouuerte, leur fait deteſter les Monaſteres, dont ils ne deſirent rien tant que les reuenus, pour les engloutir en la tauerne, & au bordel. Car en effet qui eſt-ce Ariſte à ton aduis qui a enſeigné aus pies & aus papegays leur bon-jour ma maiſtreſſe, ſi ce n'eſt le ventre, qui éueille l'eſprit en aiguiſant l'appetit, & qui fait faire l'impoſſible en monſtrant aus beſtes à parler comme les hommes. Ne crois-tu pas, Ariſte, que c'eſt le meſme Docteur qui apprend à ces perroquets de Court, aus vns à faire de petites Odes, pour imiter le langage des Dieus, c'eſt à dire, celuy des Poëtes, aus au-

tres à composer des Fables & des Letres, pour contre-faire le langage des Grands hommes, ie veus dire des Orateurs? Ces ventres affamez d'Harpies, qui composent l'Academie de Narcisse, qui n'ont rien de la figure de l'homme, que la langue & le visage, dont tout le reste est monstre, & contre nature, assiegent les bonnes tables de la Court, & ne cessent d'importuner les Grands auec leurs rimes & leurs proses, iusques à tant qu'on jette vn Prieuré entre leurs griffes ou vne Abbaie, pour assouuir leur gourmandise insatiable. Et cependant ils haïssent les Moines, dont les reuenus leurs sont si aimables, &

sans lesquels ils seroient en danger de mourir de faim. Cet espoir nous a produit les Letres que tu dis estre admirées de tous ceus de la Court. Si cela est veritable, ce que ie ne me puis persuader; asseure toi que les meilleurs esprits du monde ne sont pas en ce pais-là, où il faut qu'ils soient aussi puissamment enchantez que le braue Renauld dans le Palais d'Armide. Mais ie veus leur donner vn miroir, qui fera qu'ils auront honte d'eus-mesmes, & qui infailliblement deffera la force de leur enchantement. Ie sçai que dans les cloistres les esprits ne sont pas si faciles à charmer: aussi l'eau be-

niſte qui eſt à toutes les portes, n'y permet pas l'entrée à ces illuſions phantaſtiques : on y iuge ſainement de toutes choſes. Le Grec & le Latin n'y ſont pas des langues inconnues, mais le mauuais François n'y eſt pas en grande eſtime, encore que ce ſoit le langage naturel de Narciſſe. Il a pourtant raiſon de ſouhaiter que le Pape & le Roy interdiſent l'vſage de ces langues aus Moines, parce que ſi ſon ſouhait auoit lieu, ſes Letres pourroient paſſer pour beaucoup meilleures qu'elles ne ſont pas en effect. Et les Moines ne découuriroient pas ſes ſottiſes comme le Fr. A. qui ſçait plus de Latin que Narciſſe ne vou-

droit, a commencé de faire voir au monde ſes larcins. Pour moi qui ai plus de connoiſſance des Cloiſtres que Narciſſe, ie ſçai qu'il y en a là dedans qui ſont capables d'eſtre ſes Maiſtres en toutes ſortes de langues, ſans en excepter la Françoiſe, quand il auroit à viure, & à durer auſſi long temps, pour me ſeruir de ſes termes, que le Soleil, & les aſtres. Et s'il eſt ſage, il ſe doit prendre garde que quelqu'vn de ces hommes qui ne tiennent gueres à la terre, d'entre deus airs, ne vienne fondre ſur lui, comme l'aigle ſur vn levraut. Ces perſonnes qui ſont detachées des affections corporelles, à qui le corps ne ſert plus que

d'instrument pour contempler les choses du ciel & de la terre, qui n'ont point d'autre emploi que l'étude & la priere, de qui les affaires sont faites, & qui n'ont plus d'autre soin ni d'ambitiõ que d'enrichir leurs ames de bonnes œuures, & leur entendement de sçauoir, qui sont asseurez du couuert, & du viure, qui ne s'empeschent point du temporel, à quoi d'autres trauaillent pour eus, qui possedent tout leur temps & tout leur esprit à dire vrai, ont de grands auantages par dessus nous pour se rendre capables en toutes les choses où ils appliquent leur estude. Aussi voions nous que cette oisiueté des

corps, & non pas des esprits, a nourri & éleué tous ceus qui en quelque science que ce soit, ont acquis l'eminence par dessus les autres. Et puis Narcisse est bien mal-habile homme de croire que cette sorte de personnes qui déja meurs & façonnez dans la conuersation du monde, ie renferment volontairement dans les cloistres, qu'on ne bastit plus dans les deserts comme les Monasteres du temps passé : mais dans le milieu des bonnes villes, à la porte des Louures, & des Palais des Roys. Ces hommes, di-je, que les Grands de la Court viennent chercher iusques dans leurs cellules, & à qui les Dames communiquent le secret

de leurs ames, plus confidemment qu'elles ne font aus Courtisants, qui ont tous les iours à parler aus Roys, aus Ministres de l'Estat, qui montent dans les Chaires, & qui traitent d'ordinaire en leurs assemblées des matieres graues & serieuses, puissent estre barbares en cette langue qui leur est naturelle, & à qui nul moyen ne defaut de ceus qui sont necessaires pour s'y perfectionner. Le mépris mesme qu'ils font de l'affetterie, & le desir de dire plustost de bonnes choses, que de les dire en beaus termes, est vn tres-grand auantage pour acquerir la perfection du bien dire, qui consiste plus en la rondeur, en

la netteté, & en la ſimplicité du langage, auec quelque ornement quand la matiere l'exige, que non pas en ces ſottes, & ridicules affectations d'hyperboles extrauagantes, de manieres recherchées de s'expliquer qui ſont nouuelles, pource qu'elles ſont ſauuages & monſtrueuſes, dont les Lettres de Narciſſe ſont toutes plenes. Où auroit-il auſſi appris cette Eloquence dont il ſe braue: quoi? dans le bordel de Rome? Eſt-ce dans la bouche des Courtiſanes que ſa langue s'eſt degelée „ parmi ces baiſers clauds « & humides, où il écrit qu'il eſt « ſi bien accouſtumé, qu'il n'en « peut plus receuoir d'autres? «

» Eſt-ce point „ en nageant dans
» les eaus de naffle & de jaſmin, à
» l'odeur de l'ámbregris, & du
muſc. Mais, ou enfin a t'il appris
cette Eloquence ? „ n'eſt-ce
„ point dans la priſon que ſon pe-
„ re lui a baſtie aupres d'Angou-
„ leſme, où il faut faire dix iour-
„ nées pour trouuer vn homme à
„ qui parler ? Oüi certe, Ariſte,
c'eſt là qu'il s'eſt formé à cette
barbarie qu'il objecte aus Moi-
nes, qui ſont capables de lui fai-
re de bonnes leçons, autant en
Latin, qu'en François, & au-
tant à bien faire, qu'à bien par-
ler. C'eſt dans les Cloiſtres qu'il
deuroit conuerſer pour appren-
dre à polir ſes mœurs, & ſon
langage. Pour-moi ie n'aurai

iamais honte de publier que là dedans i'ai trouué mes Docteurs & mes Maistres.

De Poissi, le 20. d'Auril 1627.

Ton seruiteur tres-humble, & tres-affectionné, PHYLARQVE.

DES LOVANGES *que ſe donne Narciſſe.*

LETRE II.

RIONS, Ariſte, iete prie, & pour n'offẽcer perſonne, iouïſſons du plaiſir le moins criminel de tous ceus de cette vie, en paſſant le temps à rire des ſottiſes d'autrui. Auſſi bien que gaignerions nous de nous mettre en colere contre ces fouls à marotte, ſinon d'emouuoir noſtre bile, en danger de prendre vne fievre chaude

par la contagion de leur folie. Si l'ellebore ou le foüet eſtoient capables de les guarir, nous leur appliquerions ces remedes que les Medecins n'ordonnent qu'à ceus qui ont perdu le ſens: mais ie ſuis aſſeuré qu'on leur arrachera pluſtot l'ame du corps, que la vanité de la teſte. Et puis que leur fureur n'eſt pas ſi conſiderable, qu'elle puiſſe troubler le repos public, & que ce n'eſt qu'vne ſimple freneſie qui entretient leur eſprit en vne douce erreur, dont ils ſeroient bien marris d'eſtre deliurez: laiſſons-les ioüir de leur contentement imaginaire, & ne nous abſtenons pas d'en prendre noſtre plaiſir, puis qu'à

la Court on ne tient les fous que pour cela. As-tu iamais oüi parler d'vne maladie d'hypocondres, plus plaisante, ni d'vne manie plus agreable, que celle qui est née dans la teste de l'Empereur des Orateurs de nostre siecle? Ie meure si elle ne seroit capable de faire rire Demosthene & Ciceron iusques dans les enfers. Ie t'asseure que ces grans Hommes qui ont tenu l'Empire de l'Eloquence, ne se tiendront non plus offensez de la pretention de ce nouueau Monarque, que le Roi de France des imaginations de Maistre Guillaume, lors que ce fol s'imagine que le Louure lui appartient, & que le Roi n'est qu'vn

qu'vn ſimple Gentilhomme de
la Court. Ecoute, ie te prie, &
prens garde ſeulement que tu
ne meures à force de rire, quand
on te dira, Que ce dont les hõ-
mes ont oüi parler, & qui ne fut
iamais au monde, paroiſt main-
tenant en nos iours, glorieus de
ſe pouuoir vanter d'auoir pro-
duit en la perſone de Narciſſe
l'Orateur parfait. Qu'il a trou-
ué ſans l'adreſſe de perſone la
perfection de l'Eloquence que
la Grece s'eſt imaginée, & dont
les Romains n'ont fait que ſe
douter. Qu'il poſſede lui ſeul, &
ioüit de cette Emperiere du
monde, que tous les Orateurs
des ſiecles preſens & paſſez ont
creu courtiſer en prenant vne

» autre pour elle. Que ce qu'ils
» ont mal appris à la fumée de
» l'huile, & pirement exercé en
» ſuant, & criant dans les Tribu-
» nes aus harãgues, dans le Senat
» & les Conſeils, il l'a eſtudié, &
» en a acquis la perfection à l'o-
» deur de l'ambregris & du muſc,
» en ſe pourmenant ſur les tulip-
» pes, & ſur les anemones, en
» écriuant des Letres à Clorinde,
» & à Lydie. Que dans ſes Letres
» on trouue à faire autant de lieus
» communs, qu'il y a de paroles.
» Qu'on peut deuenir docte en
» brulant tous les autres liures,
» pourueu qu'on liſe ſeulement
» ſes diuins écrits. Qu'il n'eſt re-
» deuable de ſes admirables in-
» uentions, qui reluiſent en cha-

que periode de ſes Letres, à per- "
ſone qu'à lui-meſme : & qu'il "
prend l'art des anciens, comme "
les autres l'euſſent pris de lui, s'il "
euſt eſté le premier au monde. "
Qu'il remercie ces grans hom- "
mes du temps paſſé, d'auoir "
pris tant de péne pour ne rien "
faire qui vaille, & pour n'auoir "
donné des preceptes de l'Elo- "
quence qu'aus eſprits vulgai- "
res, & non pas aus heroïques, "
comme le ſien. Que leurs regles "
ſont trop tyranniques pour lui, "
qui eſt né libre, & auec vne "
force d'eſprit, qui non plus que "
la mer ne peut ſouffrir de di- "
gues, ni de retenuë. Que lui "
ſeul écrit pour l'éternité. D'où
s'enſuit que quand au iour du

iugement tous les liures seront bruslez auec le monde, ces Letres seront reseruées & sauuées de l'embrasement vniuersel, pour augmenter par accident la felicité des bien-heureux: & qu'vne partie de la péne des damnez sera d'estre priuez de
» ce bien. Que quand il s'éloigne
» le plus de la source des Anciens,
» c'est lors que son discours coule
» auec plus de grace, d'impetuo-
» sité, & d'abondance. Qu'il a
» trouué ce que les autres cher-
» choient, & que l'Eloquence
» des autres n'est qu'vne facilité
» de parler mal. Qu'il a droit de se
» glorifier, puis qu'il est aujour-
» d'hui le distributeur de la gloi-
» re. Que les malades se gueris-

sent à la veuë de ses Letres, com- «
me ceus qui auoient esté mor-
dus des serpents, gueriſſoient
par la veuë de celui qui leur
estoit repreſenté au deſert. Que «
la vertu n'eſt point ſi belle tou- «
te nuë, que quand il prend ſoin «
de la parer: & ne fait point de ſi «
forte impreſſion ſur l'eſprit, que «
quand elle emprunte ſes paro- «
les. Que les ſubjets les plus bas, «
auſſi-toſt qu'il les touche, ſe «
changent entre ſes mains: & «
les mots les plus vulgaires ne le «
ſont plus, quand il les a em- «
ploiez, & qu'il en a compoſé «
vne de ſes phraſes. Que tous les «
hommes ſont egalement ſuffi- «
ſans & habiles, au moment «
qu'ils liſent ſes ouurages: & les «

» choſes qui ſont ſi hautes, que lui
» ſeul les pouuoit penſer, ſont
» ſi clairement écrites, que tout
» le peuple les peut entendre.
» Que ſon Liure n'eſt gueres
» moins commun, que l'eau & le
» feu. Qu'il y a des Parlements
» entiers qui le ſçauent tout par
» cœur. Et qu'ainſi deſormais on
n'interrogera plus les Conſeillers ſur le Code, ni ſur le Digeſte à leur reception: mais ſeulement ſur les Letres de Narciſſe. Il ne reſte plus à dire ſinon, que les Miniſtres les citent en leurs préches pour texte d'Euangile: & les Aduocats dans les barreaus au lieu des Couſtumes de France, & des Ordonnances
» des Rois. Qu'on les allegue

en toutes les bonnes compa- "
gnies. Que si le feu s'estoit pris "
à tous les papiers qui sont en "
France, on trouueroit toujours "
ses Letres dans la memoire de "
tous les honnestes gens, com- "
me les liures de Moyse en celle "
d'Esdras. Que les plus mal-heu- "
reuses memoires les apprẽnent "
malgré qu'elles en aient : & "
qu'elles s'attachent si forte- "
ment à nostre imagination, "
qu'elles deuiennent cõme par- "
ties de nous-mesmes. De façon "
qu'il y aura danger de passer par
le Cemetiere des Innocents à
ceus qui les auront leües, de
peur que les seruantes de Paris
ne taillent vne piece de leur
peau pensant couper vne letre.

„ Qu'en voulant parler bon fran-
„ çois, on eſt tout ébahi qu'on
„ parle N. ſans y penſer. Que ſon
„ ſtyle s'accommode tellement à
„ la capacité des eſprits, & rend
„ toutes ſortes de ſujets ſi agrea-
„ bles, que les maximes Politi-
„ ques peuuent eſtre pour les
„ femmes, & ſes Letres d'amour
„ pour les Philoſophes. Que de
„ tous nos meſmes mots, il for-
„ me vn langage tout particulier
„ à lui, & plus excellent que le
„ noſtre. Qu'il faut que le Roi
caſſe ſa Muſique, par ce qu'il
ſuffit de lire à ſa table les Letres
„ de Narciſſe, à cauſe que de l'ex-
„ cellente œconomie, & parfaite
„ diſtribution des mots, il ſe for-
„ me vn ſon & vne harmonie qui

rauit mille fois le iour, & qui « chatoüille les ſens, autant que « le reſte contente l'eſprit. Que « les accors de la Muſique, & les « nombres des vers ne ſont pas « plus iuſtes, ni mieus reglez, que « les cadances de ſes periodes. « Que ſon ſtyle a vne harmonie « qui touche les paſſions, qui va « iuſques à l'eſprit, qui émeut « tout l'homme interieur: & eſt « capable de faire les meſme ef- « fets que ceus qu'on raconte de « l'ancienne lyre, lors que ſelon « la difference des tons, elle met- « toit en colere, ou appaiſoit A- « lexandre. Que ſi les notables ſe fuſſent auiſez de cet expedient, ils n'euſſent pas oublié de le propoſer en leur aſſemblée pour re-

trancher les ſurperfluitez de la
» maiſon du Roi. Que c'eſt le
» phyltre qui fait aimer le Fran-
» çois aus nations qui habitent
» aus bors de la mer glaciale, &
» ſous la zone torride: & à tous
» les peuples qui ne ſont point
» ſourds, quelques barbares qu'ils
» puiſſent eſtre. Qu'il baiſe les
» mains à Seneque, qui en vou-
» lant faire des corps qui fuſſent
» pleins d'yeus, a fait des mon-
» ſtres en ſes ouurages: & que ja-
» mais il ne change la face de ſon
» diſcours. Qu'il prie Ciceron de
» l'excuſer, s'il ne veut pas man-
» ger à ſa table, à cauſe, dit-il,
» qu'elle eſt pléne de viandes
» creuſes, & où il y a bien du vui-
» de: lors qu'il fait comme les cui-

ſiniers d'Italie, qui mettent vn " teſtõ en vingtcinq plats, & cou- " urent toute vne table de quatre " poulets; & qu'en cela il ne lui " reſſemble pas. Que les liures de " ces anciens & nouueaus Ora- " teurs ſont ſemblables à ces païs " deſers, où il faut faire plus de " vingt-cinq lieuës pour voir vn " clocher; c'eſt à dire, que les cho- " ſes bonnes y ſont auſſi rares, " qu'elles ſont épaiſſes dans ſes " écrits. Qu'en moins d'vne demi " heure de lecture, on remplit " tout [illegible]n eſprit de milles belles " & agreables images: & que c'eſt " vne grande Bibliotheque dans " vn petit liure. Qu'il s'en peut " faire des lieus communs, auſſi " gros qu'il eſt. Qu'il s'en peut ti- "

" rer plus d'apophtegmes & de
" ſentences, que de tous les dits
" notables des Lacedemoniens,
" & des hommes illuſtres de Plu-
" tarque: & qu'vn hõme peut e-
" ſtre ſçauãt apres les auoir leuës.
" Qu'il inuente beaucoup mieus,
" qu'il n'imite: & comme on a
" trouué de noſtre temps de nou-
" uelles étoiles, qui auoient eſté
" iuſques ici cachées: qu'il cher-
" che de meſme en l'Eloquence
" des beautez, qui n'ont eſté con-
" nuës de perſonne. Qu'il y a long
" temps qu'il auoit appris d'vn
" Cardinal, qu'il auoit paſſé les
" autres, ſans excepter meſmes
" ceus-là qui ont voulu aſpirer à
" la tyrannie, & vſurper ſur les
" eſprits vn'autorité plus abſoluë

que celle des lois, & de la rai- «
ſon. Que ſon ſtyle n'eſt pas éloi- «
gné de cette perfection que les «
hõmes s'imaginent, & qu'ils ne «
virent iamais. Enfin, qu'il entre- «
prendra des deſſeins qui eſton- «
neront les eſprits vulgaires; & «
fera voir à ceus qui ont creu iuſ- «
ques ici auoir ſurmonté les au- «
tres, qu'il a troùué ce qu'ils cher- «
chent. Ariſte, mon ami, que te ſemble de ce langage. Pour moi ie t'auoüe franchement que de ma vie ie n'ai entendu vn jargon plus plaiſant que cettui-là. Si pour auoir écrit moins de Letres qu'vn banquier n'en depeche par vn ordinaire, Narciſſe a épuiſé tous les panegyri-

ques, & toutes les loüanges qui ne pourroient ſe donner à vn homme moindre que le Fils de Dieu, s'il euſt voulu compoſer des liures: d'où eſt-ce qu'on en tirera de nouuelles, quand il aura rempli le monde d'autant de liures, que Seneque ou Ciceron? Et ſi pour auoir appris à faire des Letres à de mauuais Secretaires, on en fait vn Dieu; en quelle categorie penſe-tu qu'on le range, quand il ſera deuenu Precepteur d'vn Prince imaginaire? Ie conclu pour n'eſtre pas trop long, qu'il doit eſtre l'Ante-chriſt des Orateurs, puis qu'ils s'eleue au deſſus de tout ce qui eſt de diuin,

en l'Eloquence; & que déja les Orateurs ſont l'objet de ſa perſecution. Ie ſuis,

De Mantes, le 21. d'Auril 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

VANITE' DE NARcisse, qui se compare aus anciens Orateurs Grecs & Latins.

LETRE III.

QVi ne se mocqueroit, Ariste, en voiãt ces petits potirons qui croissent en vne nuict, & pourrissent en moins d'vn iour, conteſter de leur excellence auec des chesnes grans & touffus, à qui vn siecle entier à peine peut suffire pour leur donner la perfection, & dix autres

tres pour leur oſter la vie, contre laquelle la vieilleſſe, ni le temps ne pourroient preſque rien, ſi l'induſtrie des hommes, auec l'acier & le fer, ne conjuroient à leur ruine. Qui ne riroit de voir la temerité de ces ignorans, qui s'égalent aus Ciceros & aus Demoſthenes, à ces grans hommes que les deus plus floriſſantes Republiques du monde Athenes & Rome, & les plus fertiles en rates eſprits, ont produit en la maturité de leur âge, comme par vn dernier effort ou leur grandeur & leur puiſſance pouuoit atteindre en fait d'Eloquence & de bien dire. A vn Ciceron, qui n'eſtant qu'vn eſtranger & vn

homme inconnu, lors qu'il entra dans la ville de Rome, paruint au Consulat par la force de son Eloquence; c'est à dire, au gouuernement souuerain de cette Republique, qui n'auoit point d'autres limites de son Empire, que la terre habitable par des hommes: fut fait chef de ce Senat, dont les Conseillers furent pris pour autant de Dieus par nos peres, & pour autant de Rois par les Ambassadeurs de Pyrrhus. Egaler, & mesmes preferer vn pacquet de méchantes Lettres à ces majestueuses harangues de Demosthene, qui le faisoient triompher des cœurs & des volontez du peuple d'Athenes, si poli, si

delicat, & si elegant en son parler, que tout ce qui n'estoit point attique, estoit estimé & apellé barbare, encore qu'il fust né dans le milieu de la Grece. Cette presomption, cher Ariste, ne prouient que de l'ignorance: car ie iurerois bien qu'à péne ces temeraires sçauent lire le nom de Demosthene en sa langue, & que s'il n'y auoit au monde que des liures Grecs, ils ne sçauroient (si ce n'estoit par oüi dire) si Demosthene estoit le cheual d'Alexandre; ou si le bucephale estoit le grand Orateur des Atheniens. Quant à Ciceron, ils n'ont rien veu de ces ouurages, si ce n'est ce qu'ils en ont appris au College: car

quant à Seneque, à Pline, à Tacite, & aus autres Auteurs de marque, ceus qui connoiſſent Narciſſe plus familierement, m'ont aſſeuré qu'il ne les auoit iamais leus que dans les marges de l'hiſtoire de Mathieu, & que c'eſt là dedans qu'il a fait le cours de ſes eſtudes. Auſſi eſt-il aiſé à connoiſtre qu'il ne iuge de ces lions que par les ongles, & fait voir qu'il manque de iugement, auſſi bien que de lecture,
" quand il dit, que les Romains
" n'ont peu auoir que l'image de
" l'Eloquence, non plus que des
" pais dont ils triomphoient à
" fauls, & que quelque vanité
" que ce ſoit donnée la Grece, el-
" le a pris pour elle vn' autre qui

lui reſſemboit. Veritablement, cher Ariſte, i'ai bien de la péne à m'empeſcher de me mettre en colere, voiant cet homme qui s'ingere de iuger de l'Eloquence des Grecs, à qui le Grec eſt bas-Breton: & d'entendre les ſottiſes de deus ou trois petits flatteurs, auſſi ignorans que lui, quand ils veulent faire croire aus habiles hommes, que les Letres de Narciſſe au Roi pour le Duc d'Eſpernon, de ſes débauches de Rome au Cardinal de la Vallette, de ſon endurciſſement en ſes pechez à l'Eueſque d'Aire, de ſon Eloquence à Boiſrobert, de ſes folles amours à Clorinde, des

douleurs d'Artemise à Monſeigneur A. A. contiennent plus de doctrine que les liures d'Ariſtote, plus d'Eloquence que les harangues de Demoſthene, & que celles de Ciceron ; plus de ſentences que les Epiſtres de Seneque, & plus de bons mots que tous les dits des Lacedemoniens, & que tous les apophtegmes de Plutarque. C'eſt eſtre fol, & vouloir que les autres ſoient de meſme par contagion. Tu as trop bon eſprit, Ariſte, pour te laiſſer ſurprendre aus illuſions de ces melancoliques & furieus, qui iureront à l'auenir ſur l'excellence des Letres de Narciſſe, comme font

les Empereurs & les Rois à leur sacre sur la verité des Euangiles.

De Guillon,
le 22. d'Auril.

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE

DES IMPVDICITEZ, ſaletez, & laſciuetez qui ſe liſent dans les Letres de Narciſſe.

LETRE IIII.

ARISTE, comme il ne ſuffit pas de tuër des hommes pour eſtre vaillant, auſſi n'eſt-ce pas aſſez pour eſtre bon Orateur de parler en beau langage, ſi on ne l'emploie à parler de choſes bonnes. L'Elo-
» quence, dit le Prince des Ora-
» teurs, eſt vne je ne ſçai quelle
» vertu qui tient la ſouueraineté

par dessus toutes les autres: & si « bien les vertus sont égales & « semblables entr'elles, il y en a « toutesfois certaine espece plus « belle & plus illustre que l'autre, « telle qu'est cette force & cette « faculté qui embrasse la science « de toutes choses, & qui expli- « que par paroles les pensées de « l'esprit, les sentimens de l'ame « & les conseils, auec tant de pou- « uoir qu'elle est capable d'incli- « ner ceus qui l'écoutent du costé « qu'elle penche & qu'elle fait « impression. Mais d'autant que « cette force est plus grande d'au- « tant plus doit elle estre cõjointe « àvne tres-grande vertu & à vne « souueraine prudence : que si « nous donnons cette force & «

„ cette faculté de parler à ceus
„ qui ſont depourueus de ces gra-
„ ces, nous n'en ferons pas des
„ Orateurs, mais nous aurons mis
„ ſeulement des armes entre les
„ mains de perſones folles & fu-
rieuſes. Celui donc qui fait ſer-
uir l'Eloquence à traiter de
mauuais ſujets & à perſuader le
vice, commet le crime de ceus
qui ſe ſeruent des paroles de l'E-
uangile à faire des ſortileges &
des enchantemens, qui ne peut
eſtre expié que par le feu. L'E-
loquence doit eſtre auſſi chaſte
& auſſi pure qu'vne Veſtale,
quiconque l'emploie à des ſer-
uices ſales & deshoneſtes pro-
ſtituë vne fille d'honneur & la
loge dans le bordel. Pourtant

ceus qui ont aſpiré à la perfection de bien dire ont eſtimé qu'il ne leur eſtoit pas moins neceſſaire de tenir le chemin de la probité pour paruenir à la gloire de l'Eloquence, qu'à Rome autrefois pour entrer au temple de l'honneur il falloit paſſer par celui de la vertu. Cette propoſition eſt ſi veritable que Narciſſe meſme parlant des Poëtes qui de tout temps ſe ſont donnez des licences à quoi les Orateurs n'ont iamais ſeulement penſé, dit que ce n'eſt pas « moins pecher de ſe ſeruir de la « poëſie à des choſes ſales qu'à de- « baucher vne religieuſe. Il don- « ne ce conſeil à vn ſien ami que lui-meſme a refuſé de ſuiure,

aiant mieus aimé se faire declarer le plus capital ennemi de la chasteté des Dames & le plus impur écriuain qui ait mis jamais la main à la plume, que de supprimer dix mal-heureuses Letres, qui contiennent plus de saletez en vintcinq pages qu'il n'y en a de reste en tous les fragmens de Petrone & dans les liures de l'Aretin. Il a permis que son Libraire publiast sa honte & le fit passer pour le plus vilain homme de la terre, par vne infame preface qu'il addresse aus religieuses, en cette forme. Que
" iusques ici il leur est permis de
" lire. Mais pour les dix letres sui-
" uantes elles peuuent se fermer
" les yeus ou s'imaginer que c'est

en Grec quelles ſont écrites. Et qu'au reſte on a ſauvé ceci de l'embraſemẽt d'vne infinité (notez ie vous prie) de pieces ſemblables que l'auteur a bruſlé de ſes propres mains. A cette effrõterie il ajouſte vn menſonge, diſãt que ce n'eſt ni de ſon ſceu ni de ſon conſentement qu'il nous les dõne. Et cepẽdant l'Auteur meſme de ces Letres a voulu que le dementir en demeuraſt à ſon Libraire, les aiant faict imprimer en la derniere edition qu'il auoüe, afin que les mettant par maniere de dire ſous le poile, tout le monde reconnuſt qu'il les tient pour des enfantemens legitimes de ſon eſprit. Iette les yeus, Ariſte, ſur

les letres à Clorinde, & fais que ce ſoit comme le Soleil ſans ſouiller les raions de ton eſprit en arreſtant ta veüe ſur ces matieres impures. Conſidere l'humeur de l'Auteur par ſes œuures. Tu verras qu'il ne s'eſt pas contenté que les Miniſtres euſſent fait de Clorinde vn' Huguenotte, il a voulu lui-meſme redoubler ſa damnation, en faiſant d'elle vne paillarde. Il ne lui ſuffiſoit pas qu'elle fut vne débauchée en France, il la veut perſuader de deuenir fameuſe courtiſanne à Rome. Il lui faſche qu'elle n'eſt point Catholique, pour ce qu'il ne la peut voir à la Meſſe, ni la cajoler dans l'Egliſe. Et lui qui fait mine d'eſtre

cõſcientieus iuſques à ce point, que de ne vouloir pas entrer dãs vn temple d'Huguenots, ne fait point de ſcrupule de faire de l'Egliſe vn bordel. Celui eſt peu de corrompre vn'Huguenotte, & de prendre poſſeſſion d'vn corps dont le diable poſſede l'ame, il voudroit qu'elle ſe fiſt Catholique, afin de commettre auec elle vn ſacrilege au lieu d'vne ſimple fornication. Si ce que ſon Libraire a publié eſt veritable, qu'il ait compoſé vne infinité de pieces ſemblables à ces dix Letres, il faut neceſſairemẽt qu'il ait écrit toutes les ſaletez & les vilenies du monde. Apres cela qu'il ſe vante d'eſtre le plus grãd Orateur de la terre, & que

lui & les flateurs qui le trõpent, preferent ces letres infames aus harangues & aus chaſtes écrits de ces Heroës du temps paſſé, qui n'eſtãt que des Paiens n'ont toutesfois jamais emploié leur eloquence qu'en des ſujets tres-nobles & tres-honorables. C'eſt par elle qu'ils accuſoient le vice, qu'ils deffendoient l'innocence, & donnoient des conſeils ſalutaires à l'eſtat : qu'ils s'oppoſoient aus deſſeins pernicieus des mauuais citoiens, qu'ils crioient contre les tyrans & contre les vſurpateurs de la liberté publique ; qu'ils perſuadoient la vertu, & portoient les eſprits à toutes choſes honeſtes & glorieuſes. C'eſt par elle qu'ils

traittoient disertement les merueilles de la nature, & qu'ils reuestoiẽt de roses les espines de la Philosophie, qu'ils expliquoiẽt doctement & eloquemment les mysteres de leur Theologie. Aussi void on éclatter & reluire les bons & les religieus sentimens de leurs ames par tout en leurs écrits, où en plus de gros volumes que Narcisse n'a composé de Letres, on ne trouuerroit pas vne seule parole deshoneste qui soit dicte à vne mauuaise fin, & beaucoup moins vne seule persuasion à quelque action vicieuse, dont ces Letres impures sont toutes remplies. Que si pour reprendre ou faire punir les grans cri-

mes ils ont eſté reduits à la neceſſité de les declarer, ils l'ont fait auec des termes plus honeſtes & plus religieus que Narciſſe n'en met pour exprimer les choſes ſainctes, que d'ordinaire il ſouïlle par quelque vilaine pensée. Comme quand il parle de la Court de la Roine mere à
" vn ſien ami, il dit, Bien que pour
" y eſtre receu, il faut ſe purifier à
" la porte, toutesfois il vous eſt
" permis d'y auoir de douces ten-
" tations, & ſortans hors de là
" chercher ailleurs de plus ſolides
" contentemens. En parlant à vn
" Eueſque, Si le tẽps, dit-il, auoit
" ajouſté la vieilleſſe à mes autres
" maus, je croi que ie voudroi
" voir des objets ſales auec des lu-

nettes, & me faire porter aus« lieus ou ie ne pourrois pas aller « de moi-meſme. En écriuant à « vn Cardinal, Ie jouis, dit-il, d'v- « ne oiſiuité pareille à celle des « mors, & qui n'eſt troublée que « des baiſers de Clorinde : ſans « auoir égard à la vertu du perſo- nage à qui il s'adreſſe, ni à ſa di- gnité, qui eſt la plus ſaincte qui ſoit en l'Egliſe apres l'vnique qui eſt honorée du nom meſme de Saincteté. Cet écriuain ſans pudeur, Ma maiſtre, dit-il, « m'aiant commandé de lui ren- « dre conte de tout mon ſang, & « de n'aller iamais à la guerre que « quand on chargera les mouſ- « quets de poudre de chipre : j'ai- « me beaucoup mieus que vous «

» m'accuſiez de l'aſcheté, que ſi ie
» lui auois manqué d'obeïſſance.
Pour diuertir ſa maiſtreſſe de
l'amour de ſon corriual, S'il
» vous touche Lydie, il faudra
» toute l'eau de la mer pour vous
» purifier. Et ſi vous lui permet-
» tez le reſte, donnez vous garde
» qu'en ſongeant il ne vous pren-
» ne pour ſon ennemi, & qu'au
» lieu de vous embraſſer, il ne
vous étouffe. En parlant des
» Princes d'Italie, Il y en a, dit-il
» en pleine paix qui ne pardon-
» nent ni à âge ni à ſexe. Racon-
tant l'entree que fit à Rome vn
jeune Seigneur de France, Ie
» ſuis témoin, dit-il, de la jalouſie
» qu'il donna en meſme temps
» aus maris & à leurs femmes. A

vn ſien ami releué d'vne grande maladie, Les Medecins, dit-il, « ne vous ont point tant épuiſé, « qu'il ne vous reſte encores aſſez « de ſang pour en faire part à vo- « ſtre maiſtreſſe, & remplir le « monde de vos pechez. A vn Sei- « gneur de qualité, il declare franchement l'excés de ſon impudicité, quand il lui dit, Qu'il ne « ſçauroit plus voir de beauté « que toute nuë, ni receuoir des « baiſers s'ils ne ſont chauds & « humides. Ie fai grande conſcience de ſalir le papier de ces abominables penſees, dont il faut que cet eſprit melancolique ait entretenu toute ſa ieuneſſe, puis qu'à l'âge de vingt-cinq ans il auouë d'auoir écrit

vn nombre infini de pieces de cette qualité. Et faut dire que l'embraſement en a eſté fort heureus, puis qu'il a ſauué le monde de la peſte, qu'elles eſtoient capables de mettre en tous les quatre coins de la terre.

» Certes, dit Ariſtote, c'eſt vn » grand crime que de vouloir » perſuader des choſes mauuaiſes, & celui-là eſt grandement » nuiſible & pernicieus qui ſe ſert » de la faculté de bien dire en » choſes iniuſtes & méchantes.

On ne doit plus s'etonner ſi Narciſſe refuſe de s'aſtreindre aus regles des anciens maiſtres de l'Eloquence, & s'il dit qu'elles ſont trop tyrãniques pour la liberté de ſon eſprit: car à la ve-

rité il n'eſt pas capable des pre-
ceptes de la vertu, qui ſont les
meſmes que ceus de l'Eloquen-
ce, au dire du plus grand des O-
rateurs. Que c'eſt toute vne «
meſme doctrine que celle qui «
apprend à bien faire & à bien «
dire, & qu'anciennement les «
Docteurs en ces facultez n'e- «
ſtoient point ſeparez les vns des «
autres, attendu que de tout «
temps ceus qui enſeignoient à «
bien viure, enſeignoient auſſi à «
bien parler. De meſme que le «
bon Phœnix en Homere fut «
mis aupres de la perſone d'A- «
chilles par Peleus ſon pere, pour «
le rendre eloquent en parole, & «
braue à executer de grandes «
actions. Narciſſe deuoit auoir

donné de la creance à ces grans maiſtres, dont il dedaigne ſi fort les enſeignemens, & il eut appris de l'vn des plus excellens » en cet art. Qu'il n'eſt pas hone- » ſte de dire les choſes qui ſont » honteuſes à faire. Et que les anciens ont appellé non pas Orateurs, mais puans écriuains ceus qui ont emploié leur plume à écrire ces ordures & ces vilainies.

Du Pont de l'Arche,
le 29. d'Auril 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

INEPTE ÈT SOTTE maniere que tient Narciſſe à loüer les perſones illuſtres.

LETRE V.

EVS qui ont donné les preceptes de biẽ dire ont laiſſé par écrit, que les loüanges des grans hommes doiuent “ eſtre traittees par les Orateurs, “ d'vne maniere bien differente “ de celle des Poëtes : attendu “ qu'on permet beaucoup de ſortes d'ornemens à ceus-ci qui “

» ſont defendus etroitement aus
» autres. Il eſt loiſible aus poëtes
» de faire interuenir des Dieus
» aus conſeils & aus aſſemblées
» des hommes, de les introduire
» parlans & conſultans des afai-
» res difficiles à démeler, de les
» faire entrer dans les combats
» pour ſecourir ceus qu'ils veu-
» lent fauoriſer, de donner de
» l'ambroſie à manger, & du ne-
» ctar à boire à ceus qu'ils aiment
» pour les rendre immortels, du
» moly pour les preſeruer des en-
» chantemens, & de la panacee
» pour bannir de leur cœur tou-
» tes ſortes de deplaiſirs, & pour
» les entretenir toujours en vn
» parfait contentement. On leur
» permet d'expliquer tout cela

auec des paroles non vulgaires « en ſe ſeruant d'hyperboles & « de metaphores pour orner & « aggrandir les choſes. Mais tou- « tes ces licences ſont defenduës « aus Orateurs, qui ſont tres-ſe- « ueremẽt obligez de n'emploier « que des paroles vſitees, & des « ſentences tirees du fons & de la « verité des choſes meſmes, au- « trement ils ſont froids & ridi- « cules. Narciſſe trouue ces lois trop tyraniques pour ſon eſprit qui eſt né libre, ce dit-il, & ne veut pas s'y aſſujettir. Mais voulant ſe donner l'eſſor, & vſer de ſa liberté accouſtumée, il ne s'apperçoit pas qu'il louë les grans hommes, non comme Poëte, ni Orateur, mais pro-

prement comme vn basteleur & vn comœdien. Voi ie te prie, mon cher Ariſte, en quelle façon il loüe le plus loüable de tous les grans hõmes de noſtre temps: & conſidere bien, ſi veritablement il le loüe, ou ſi en effet il ſe mocque de lui. Monſieur, dit-il, quand ie conſidere les actions de voſtre vie qui ſont telles que nous auons péne à les croire apres les auoir veües, & en tel nombre qu'il ſemble aus étrangers que vous viuiez dés le commẽcement de cette Monarchie. Il n'y a rien de plus ſot que ces loüanges. Nous pouuons dire des grandes actions que nous auriõs péne à les croire ſi nous ne les auions veües,

mais de dire quelles nous ſont incroiables apres les auoir veuës cela eſt fat, car nul ne peut m'écroire, ce qu'il eſt aſſeuré d'auoir veu. Quand ce ſeroit les faits d'armes d'Amadis de Gaule, nous les croirions, & n'en douterions nullement ſi nous y auions eſté preſens. C'eſt donc ſottement parlé, que de dire à vn grand homme que ſes actiõs ſont telles que nous auons péne à les croire apres les auoir veuës, ce qui ſe pourroit dire mal-aiſément des charmes & des enchantemens d'Vrgande la déconnüe. Mais ſi cela eſt ſot, ce qui ſuit eſt inepte & ridicule entierement. Vos actions ſont en " tel nombre qu'il ſemble aus "

» étrangers que vous viuiez dés
» le commencemẽt de cette Mo-
narchie. C'eſt tout de meſme
que s'il diſoit, Monſieur, les é-
trangers croient que vous eſtiez
auec Merouée quand il deffit
l'armee d'Attila Roi des Huns,
&que par voſtre valeur & bon-
ne conduite Charles Martel
gaigna cette grande bataille
contre les Sarrazins; que par
voſtre conſeil Charles-Magne
inſtitua les Pairs de France, &
que depuis vous rompiſtes les
forces de l'Empereur à la iour-
née de Bouines, & que vous
auez contraint les Anglois de
repaſſer la mer en leur faiſant
quitter la Guienne, & tout ce
qu'ils poſſedoient en France. Et

teur ſçauroit cõmettre en écri-

les étrãgers qui ont cette creance que vous ſoiez auſſi âgé que cette Monarchie, vous tiennẽt pour eſtre plus vieus que Matuſalé. Mais il n'y a rien d'incroiable en tout cela à l'eſprit de Narciſſe, qui dit en vn autre endroit, Qu'il croit tout de bon « que ce Seigneur a paſſé le temps « de mourir, & que pour le bien « general du monde il doit au- « tant durer que le ſoleil & les « aſtres. C'eſt croire vne grande ſottiſe, ou ſe mocquer bien apertement du premier homme de la France, qui ne ſçauroit ſans faire tort à ſon iugement, tenir l'auteur de ces loüanges pour autre que pour vn badin. Auſſi bien que quand le meſme

faites point ſçauoir de vos nou- «

» dit, Qu'il pẽſe pouuoir dire auec
» verité que s'il y a encores quel-
» que choſe de grand à faire dans
» le monde, il ne faut pas que ce
» ſoit vn autre que ce Seigneur
» qui l'entreprenne. Qui a iamais
oüi, je ne dirai pas Orateur ou
Poëte pour inepte qu'il ſoit,
mais ie dis bouffon ni comœ-
dien loüer vn grand homme,
en lui voulãt faire accroire qu'il
faut qu'il acheue tout ce qu'il y
a de grand à faire dans le mon-
de, comme s'il lui diſoit, c'eſt à
vous à entreprẽdre & à acheuer
la guerre contre le Roi de la
Chine, afin de planter l'Euan-
gile par tout l'Orient; de chaſſer
le grand Seigneur de Conſtan-
tinople, de deliurer les Chre-
ſtiens

cõparaiſon qu'il fait d'vne ſim-

ſtiens de cette tyrannie inſu-
portable, & de mettre en liber-
té le Sepulchre de noſtre Sei-
gneur, c'eſt à vous à combatre
l'Ante-chriſt quand il viendra
auec ſes armées de Gog & de
Magog. Ce qui n'eſt non plus
extrauagant que ce que l'au-
teur des Letres dit du meſme
Duc, Qu'il eſpere que quand "
Dieu auroit remis à vn autre "
ſiecle le ſalut de noſtre eſtat, ce "
ne peut eſtre qu'à lui à qui il re- "
ſerue vne ſi glorieuſe entrepri- "
ſe. Si cela s'apelle loüer vn hom-
me, ie ne ſçai ce qu'on peut ap-
peller s'en mocquer, de dire à
vn vieil Capitaine âgé de ſep-
tante ans le plus ſage & le plus

aduiſé Courtiſan que noſtre ſiecle ait produit en France, que Dieu le reſerue pour remettre cet eſtat aus ſiecles à venir. Et partant que d'ici à mille ans ce doit eſtre lui qui ſouſtiendra la France de peur qu'elle ne viéne à choir: de meſme que depuis la creation du monde, Atlas, diſent les Poëtes, empeſche le ciel de tomber. On peut croire tous ces miracles d'vn homme qu'on » dit, tout de bon deuoir durer » autant que le ſoleil & les aſtres. Si Narciſſe eut leu ou ſuiui les regles que les anciens maiſtres de l'Eloquence ont données à ceus qui aſpirent à cette gloire, il n'eut pas commis ces ineptes

& ces impertinences, qui meritét mieus d'eſtre chaſtiées auec le foüet, qüe par la plume. Il eut appris que pour louër les excellens hommes, il faut ſe tenir ſerré dans la verité de leurs actions belles & vertueuſes, dont la vie de ce grand Duc lui en peut fournir quantité d'heroiques & d'incomparables, & neantmoins veritables & croiables ſi vn bon hiſtorien les racontoit de bonne grace. Et non pas ſe jetter dans des extrauagances impoſſibles, incroiables & toutes menſongeres, qui font voir à ceus qui ont vn peu de iugement, que l'auteur de ces Letres eſt autant éloigné de la

perfection de l'Orateur qu'il ſe perſuade d'en eſtre proche, & deja l'auoir acquiſe.

De Roüen, le 4. de May 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

IL SE RIT D'VNE extrauagante hyperbole de Narciſſe.

LETRE VI.

CHER Ariſte, c'eſt tout ce qu'on peut faire que de pardonner aus Poëtes, d'auoir feint des choſes ſi incroiables de leur Anthée le geant qui ſeruit de matiere à l'vn des plus difficiles labeurs d'Hercule, tãt il eut de péne à le vaincre & à le faire mourir. Il auoit la peau ſi dure, que les armes d'Achille,

quoi qu'enchantées & forgées sur l'enclume de Vulcan & de la main propre de ce Dieu, ne furent iamais de si bonne trempe. Les estocs de Vienne, & les espées de Damas ne l'eussent peu ni percer, ni tailler; la massüe d'Hercule, quoi que bien armée & garnie de grosses & de longues pointes d'acier, ne le pouuoit ni entamer, ni étourdir, ni assommer; pour mal-mené qu'il fust par toutes les forces du monde, si tost qu'il touchoit la terre en tombant, il se releuoit aussi frais & dispos au combat comme s'il fust sorti d'vn bain, & qu'il n'eut point trauaillé de tout le iour. Son ame estoit si fort atachée à son corps,

que ni la force, ni le fer, ne l'en pouuoient ſeparer. Il n'y auoit qu'vn ſeul moien pour l'en faire déloger, qui eſtoit de l'étrangler, entre le ciel & la terre. Voila qui eſt bien étrange, mais tu ceſſeras de t'étonner, Ariſte, lors que tu verras à la Court vn B. non moins fort & robuſte qu'vn Anthée, ſi toutesfois Narciſſe eſt croiable en ſes extrauagances. Ie te prie, eſt-ce vn homme ou vn diable qu'il nous figure quand il dit. Si toute la foudre de l'automne ne " tomboit ſur vous, ou que la " cheute d'vne mõtaigne ne vous " renuerſaſt, vous eſtes fait d'vne " ſi forte matiere que les autres " accidens ne la ſçauroient alte- "

rer. Pour moi qui ne connoi point ce B. ie m'imagine qu'il eſt de la race de ces grans geans qui voulurent eſcalader le ciel, & chaſſer Iupiter de ſon trone, à qui le Montgibel ſert de ſepulture, puis qu'il ne faut pas moins que toute la foudre d'vne automne, & la cheute d'vne groſſe montagne pour le faire mourir. Mais quand d'autre part ie voi qu'au dire „ de Narciſſe le meſme perſona„ ge eſt reſerué pour faire l'epitaphe du monde, ie ne m'étonne plus de rien. Seulemẽt demanderoi-je volontiers quand le monde ne ſera plus, ou c'eſt qu'il afichera & grauera cet Epitaphe qu'il doit faire. Narciſ-

se feroit mieus de reseruer vn si bon Poëte à faire l'Epitaphe de son bon sens, qui est mort il y a plus de dix annees, ainsi que par tout il le fait paroistre. Comme quand il écrit à l'Eueſque d'Aire, Qu'il a fait vn tresor de santé « qui doit durer autant que le « monde. En quoi il a esté aussi faus prophete, comme il est veritablement mauuais Orateur, le pauure Eueſque n'aiant pas longuement surveſcu à cette peu veritable prophetie. Mais tout de bon & sans raillerie, di moi, cher Ariſte, est-ce le fait d'vn Orateur, ou biẽ d'vn charlatan de produire ces extrauagãces, & pour dire qu'vn homme se porte bien, & qu'il est d'v-

ne bonne & forte complexion, vſer de ces hyperboles qui ſont auſſi froides qu'elles ſont exceſſiues, en diſant qu'il faut toute la foudre du ciel pour l'écraſer, ou la cheute d'vne montagne pour l'écarbouiller, que rien plus n'eſt capable ni fer, ni force, ni peſte, ni maladie d'alterer ſa ſanté, & qu'vn homme en puiſſe faire vne telle prouiſion qu'elle ſoit pour durer iuſques à la fin du monde, & encore au de-là, afin que ſurviuant à l'vniuers il en face l'Epitaphe apres ſa mort. Il n'y a Poëte ſi falot qui vouluſt mettre ces ſottiſes en ryme que Narciſſe nous étalle en proſe, cõme les plus rares pieces de ſon eloquence. Auſſi

en a t'il eu tant de honte, qu'en la derniere impreſſion de ſes Lettres il a raié cette prodigieuſe hyperbole des foudres de l'automne, & de la cheute d'vne montagne, aiant remis au lieu ce qui ſuit. Certes ſi l'air n'eſt « infecté de telle ſorte que les oi- « ſeaus en tombent tous morts, « & que l'eau des fontaines ſe « corrompe, ie ne penſe pas que « vous aiez rien à craindre: & ie « vous ai veu autresfois vn ſi bon « corps, qu'il me ſemble que la « peſte ordinaire n'eſt pas capa- « ble de l'attaquer. Ce qui eſt plat « & tout different du ſtile enflé & ordinaire de l'auteur, duquel ſi on retranche ces monſtrueuſes façons de parler qui font rire.

le monde à cauſe de leur nouueauté, on le verra auſſi froid & laſche écriuain que les autres, reſſemblant au malade qui n'a de force ni de battement au pouls, que par intemperie & au fort de l'accés de ſa fievre.

De Rüen, le 6. de May 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

EXAMEN D'VNE LETRE du tout ridicule de Narciſſe.

LETRE VII.

VEus-tu, mon cher Ariſte, que ie te face voir en peu de paroles ce que meritent ces Letres que les fous admirent, & dont les ſages ſe mocquent. Cela me ſera fort aiſé ſi tu veus prendre la péne de lire ſeulement la vingt-neufieſme qu'il adreſſe à l'Eueſque d'Aire, où en quatre periodes tu remarqueras tous les vices qu'vn au-

teur ſçauroit cõmettre en écriuant. Il ſe plaint de ce qu'il ne lui fait point ſçauoir de ſes nouuelles, il en recherche les cauſes, & commence par la bonne opinion qu'il a de ſoi-meſme, il ſuit par vne impieté qu'il accõpagne d'vn blaſpheme: puis il ajouſte vne hyperbole extrauagante, & conclud par vne impertinence notable. La Letre eſt petite, & ne te rendra pas cette-ci ni gueres longue, ni ennuieuſe, encores que nous la rapportions ici toute entiere.

" La voici. Monſieur, il faut que
" voſtre ſerment de fidelité dure
" encores, & que la ceremonie
" en ſoit plus longue que ie ne
" croiois, puis que vous ne me

faites point ſçauoir de vos nou- «
uelles, car de m'imaginer que « vous me mépriſez, j'auoüe fran- « chement que ie n'ai pas ſi mau- « uaiſe opinion de moi que ie me « le puiſſe perſuader. Voila vn « trait de ſa preſomption qui é- clatte en toutes ſes Letres rem- plies de la bonne opinion qu'il a de ſoi-meſme, ce qui eſt extre- mement odieus, & ce qu'vn écriuain doit euiter plus que les mariniers ne fuient les bancs & les ſables de la mer. Dailleurs ie « ſçai que la foi publique & tout « ce qui a iamais eſté iuré ſur les « autels & les Euãgiles n'eſt point « ſi aſſeuré que voſtre parole. A- « riſte, ne fremis tu point d'hor- reur d'entendre cette impie

cõparaiſon qu'il fait d'vne ſimple parole de compliment, & qui d'ordinaire ſe dit plus par ciuilité que pour intention qu'on ait de l'accomplir, auecques tout ce qui de ſainct & ſacré a eſté promis & iuré ſur les autels & ſur la verité des Euangiles. Et les cheueus ne heriſſent ils point ſur ta teſte quand il ajouſte, Que cette parole demeurera quoi que le ciel & la terre paſſent. Ce qui eſt vn horrible blaſpheme, veu que cela n'appartient qu'à la parole immuable de Ieſus-Chriſt, dont nulle force creée ne peut empeſcher l'accompliſſement: & ne ſe peut dire ſans blaſphemer de la parole de l'homme quelqu'aſſeurance

rance qu'il puisse donner, estant sa volonté muable comme son estre & sa condition sont sujettes au changement. Dieu mesme nous aiant asseuré que tout homme est menteur, & qui'l passe aussi bien que sa parole, comme le foin & l'herbe qui est fauchée dessus le pré. Suiuons. Encores moins aussi me puis-ie « figurer que vous aiez faute de « santé, de laquelle vous auez fait « vn threſor qui doit durer au- « tant que le monde. Voila pas « vne extrauagance digne d'vne marotte, qu'vn pauure homme sujet à tant d'infirmitez, à tant de maladies, & à la mort mesme, dont la vie est limitée aus plus robustes à septante ou qua-

tre vingt ans, face des magazins & des threſors de ſanté qui dure autant que le monde. Mais il ne couſte rien à Narciſſe de dire que les hommes dureront auſſi long temps que le ſoleil & les aſtres, qu'il y en a qui ſont reſeruez pour faire les funerailles du monde, & d'autres qui ne peuuent mourir que par la cheute des montagnes. Ce ſont les belles penſées, les nouuelles fleurs de retorique, ces étoiles inconnuës qu'il a decouuertes au nouueau pole de l'Eloquence, qui le font admirer par les ignorans, qui trouuent qu'il a mieus rencontré que ne fit iamais Seneque ni Ciceron, quād pour concluſion de ſa Letre, il

dit, Vous m'aimerez, s'il vous plaiſt, ſans prendre la péne de me le dire, mais pour moi quelqu'importunité que ie vous donne, ie ſuis reſolu de vous écrire iuſques à ce que vous m'aiez coupé les mains. Si cette impertinence n'eſt des plus ſolennelles, ie ne ſçai ou lon pouroit en trouuer d'autres, ſi ce n'eſt en ces meſmes Letres, cõme ie te ferai voir par la ſuite des miennes.

De Caudebec, le 10. de Mai 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

TABLEAV QVE NARciſſe fait de ſes mœurs impudiques en ſes Letres.

LETRE VIII.

ARISTE, le plus delicat de tous les Orateurs de la Grece à l'age de quatrevingt deus ans diſoit, Qu'il n'auoit point trouué de moié plus propre pour faire connoiſtre quel il eſtoit, que de compoſer & de laiſſer par écrit des diſcours qui fuſſent comme vne image de ſon ame, où tous les traits de ſa

vie,& tous les lineamens de son « cœur fussẽt mieus representez, « que par des pourtraits & par « des statuës de marbre & de « bronze. Il auoit raison, car soit qu'on profere la parole de viue voix,ou quelle soit couchée par écrit sur le papier, c'est elle qui exprime les sentimens de nostre ame, comme disoit le plus sage de tous les Grecs, Parle mon « ami, afin que ie te voie. C'est ce « qui estoit cause que ces grans Orateurs du temps passé, qui mettoient autant de soin à cultiuer leurs mœurs par les preceptes de la Philosophie, qu'à former leur langue & leur style à l'eloquence, prenoient souuerainement garde de ne rien laiſ-

ſer échapper à leur plume qui peut faire tort à leur reputatiõ, & n'auoient pas moins d'ambition d'obtenir l'honneur qui eſt deu à la vertu, que la loüange que merite le ſçauoir & le bien dire. Narciſſe qui fait profeſſion de ſe donner la loi & les regles d'écrire à ſoi-meſme, en fait tout autrement; car cõme il n'a peu ſouffrir de frein à la liberté de ſa vie, auſſi n'a t'il point voulu ſe donner de retenuë en ſes écrits, où il s'eſt dépeint auec tant de verité, que ceus qui les liront, au lieu d'ouir vn homme raiſonnable & Chreſtien, n'y entendront que le langage d'vn voluptueus à qui il ne mãque rien qu'vn Roiaume pour

eſtre vn tres-parfait Sardanapale. Voi, Ariſte, ſi ie te mens & ſi dans les Letres qu'il a publiées tu ne verras pas depeinte vne ame de pourceau ſous la figure d'vn homme. Il écrit à vn grand Cardinal, Qu'il jouit d'vne oiſiueté pareille à celle des morts, « & qui n'eſt troublée que par les « baiſers de Clorinde, & pourueu « que cette impudique permette qu'il la ſerue, & qu'il apprenne de ſa bouche qu'elle l'áime, « il ne veut point ſçauoir d'autres « nouuelles. Mais en la Letre vintieſme, écoute comme il publie ſa honte ſans aucune pudeur. Premierement, dit-il, au mois « ou nous ſommes, ie cherche « tous les remedes imaginables «

» contre la violẽce de la chaleur,
» I'ai vn éuẽtail qui laſſe les mains
» de quatre valets, & qui fait vn
» vẽt en ma chãbre qui feroit des
» naufrages en pleine mer. Ie ne
» diſne point que ie ne noirciſſe
» de la nége dans du vin de Na-
» ples, & que ie ne la face fondre
» ſous des melons. Ie vis la moitié
» du temps dans l'eau, & l'autre
» ſur la terre. Ie me leue tous les
» jours deus fois, & quand ie ſors
» du lit, c'eſt pour entrer dans vn
» bois où ie reſue au bruit de dou-
» ze fonténes. Que ſi vn iour de
» la ſemaine ie ſuis obligé d'aller
» plus loin, ie ne trauerſeroi pas la
» ruë ſans monter en carroce, &
» marcher toujours à couuert en-
» tre le ciel & la terre. Ie laiſſe au

vulgaire à ſentir les fleurs, i'ai « trouué le moien de les manger, « & de les boire. Il y a plus de par- « fums en ma chambre qu'en tou- « te l'Arabie heureuſe, & on y « verſe quelquefois ſi grande a- « bondance d'eau de naffle & de « jaſmin, qu'il faut que nous nous « ſauuions à la nage. Outre cela « ie ſuis preſque toujours en fe- « ſtin, & là cependant que les au- « tres ſe chargent de matiere & « de ce qui peſe le plus, moi qui « n'ai gueres d'appetit, ie cherche « les oiſeaus qui ſont engraiſſez de « ſucre, & ie me nourris de l'ame « du fruit & de la viande qu'on « appelle la gelée. Ce ſont, Mon- « ſeigneur, tous les ſeruices que « ie vous rends en ce lieu ci, & «

„ toutes les fonctions de ma resi-
„ dence aupres de nostre sainct
Pere. Il ne se contente pas d'e-
stre vicieus & voloptueus, il
approuue les vices des autres,
il y consent, il les y induit
„ & solicite. A la M. A. Le plai-
„ sir est que là dedans & par tout
„ ou ie commande, il n'y a perso-
„ ne qui ne face l'amour libre-
„ ment: & quand ie voi d'vn co-
„ sté de l'herbe couchée par terre
„ & de l'autre des épics renuer-
„ sez, ie suis asseuré que ce n'est ni
„ le vent, ni la gresle qui ont fait
„ cela, mais vn Berger & vne Ber-
„ gere. A B. Les parfums que ie
„ brusle, & dont ie suis aussi pro-
„ digue que si ie tirois tribut de la
„ terre qui les porte, m'empeschēt

de trouuer à dire la saison des fleurs. Par toutes les Lettres tu remarqueras les traces de son impudicité, de son libertinage & de son impieté. Enfin dans ce miroir que lui-mesme s'est façonné, tu y verras la figure d'vne ame à qui le vice est peu de chose, & qui cherche de la gloire en son peché. Ce n'est donc pas merueille si Narcisse est picqué quand on lui dit qu'il imite les anciens: certes il a raison de s'offencer d'vne fausseté tres grande, & d'vne chose qu'on ne lui peut imputer sans lui faire tort. Voi les lettres de tous les Anciens qui en ont laissé par écrit, celles de Ciceron, de Seneque, de Brutus, de Pline, & si

tu veus encores celles de Phalaris, tu n'y trouueras rien qui ne ſoit honeſte, que de bon ſentimens de la vertu, & rien que les plus chaſtes religieuſes ne puiſſent lire innocemment.

Du Havre de Grace,
le 12. de Mai 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DE COMBIEN SONT *plus honnestes & profitables les traitez des Auteurs Paiēs que les Letres de Narcisse.*

LETRE IX.

LE but de l'Orateur, mō cher Ariſte, n'eſt pas ſeulemēt de bien dire pour ſa gloire, mais auſſi pour le profit de ceus qui l'écoutent, en imprimant par la force de ſon eloquence en l'ame de ſes Auditeurs, ou de ceus qui liſent ſes ouurages, de

bons ſentimens de la vertu qui les animent aus belles & honeſtes actions. C'eſt ce que les plus grands maiſtres en cet art ont pretendu, & ce qu'ils ont tres-fidelement accompli; car encore aujourd'hui ceus qui ſe rendent attentifs à la lecture de leurs œuures auec le plaiſir qui charme les eſprits par la beauté & par la majeſté de leur langage, ſentent leurs courages échauffez & animez plus que d'ordinaire à la vertu. Perſone ne prend leurs liures en main qu'il ne ſorte de leur lecture plus homme de bien, au moins en deſir, qu'il n'y eſt entré. Par exemple, qui eſt celui qui ſe mettant à lire le Panegyrique

d'Isocrate n'en deuienne meilleur, plus porté au bien de son estat, & plus desireus d'acquerir cette prud'hommie & probité, qui est requise en vn homme qui manie les affaires publiques? C'est cette belle piece qu'il a élaborée auec tant de soin, ou racontant les vertus des anciens Grecs qui auoient affranchi la Grece de la captiuité des Barbares, il dit, Qu'ils n'estoient pas seulement formidables en guerre, mais aussi pleins de generosité en leurs mœurs, desireus du vrai honneur; mais sobres & modestes. Qu'en toutes occurrences ils prenoient beaucoup plus de soin de ce qui pouuoit auancer le bien des af-

faires de l'Eſtat, que non pas de leurs intereſts particuliers & domeſtiques. Qu'ils auoient moins de deſir pour les biens d'autruy, que pour les choſes impoſſibles, & non faiſables. Qu'ils mettoient leur felicité, non pas aus richeſſes, mais en la gloire, eſtimans qu'ils laiſſeroient à leurs enfans aſſez de biens, s'ils les laiſſoient riches d'honneur & de bonne reputation. Qu'ils faiſoient beaucoup plus de cas d'vne mort honorable, que d'vne vie honteuſe, & ne s'étudioient pas tant à faire tous les iours de nouuelles lois, comme ils trauailloient à moderer tellement leur eſprit, qu'ils n'euſſent point de beſoin d'Edits

d'Edits ni d'Ordonãces, pour reformer leurs mauuaises mœurs. Au reste ils estoient piquez les vns contre les autres d'vne si sainte ialousie, qu'ils faisoient parti, non pas pour s'égorger l'vn l'autre, mais à qui seruiroit mieux le public. Que par la mesme inclination & promptitude qu'ils auoient à bien meriter de leur Republique, ils seruoient aussi leurs alliez, les retenans en leur amitié, plus par obligatiõs de biens faits, que par la crainte, & que par la force de leurs armes. Que leur simple parole estoit plus asseurée que les sermens qui se font aujourd'huy, & ne vouloient point d'autre contrainte pour la garder que

leur propre volonté portée inuiolablement à l'obseruance de leurs promesses. Qu'ils n'ordonnoient rien de plus seuere contre les plus foibles & leurs sujets, que ce qu'eux-mesmes n'eussent pas voulu que d'autres plus forts & plus puissans eussent entrepris sur eux. C'est en somme ce que ce dous Orateur traitte en cette piece tres-excellente. Mais, bon Dieu, auec combien d'artifice, de beauté, & Majesté de langage, d'ornemens, de figures, de sentences, d'exemples, & d'argumens? le tout assaisonné de grace, de prudence, & de bon iugement. De façon qu'il n'y a point d'esprit si stupide, & si peu soucieux de gloire, qui li-

sant ce beau Panegyrique, n'éprouue ce que peut l'Eloquence dans les cœurs, & ne sente dans le sien des mouuemens rauissans, qui l'emportent malgré qu'il en ait au desir de la gloire. Ie pourroi ici, cher Ariste, te faire des abbregez de toutes les autres pieces de cet excellent écriuain qu'il addresse aus Rois, aus Princes, aus Republiques, aus grandes Villes, & à de ses amis particuliers, en toutes lesquelles il ne se propose point d'autre but, que de former les esprits à la vertu, & d'animer les courages aus entrepriſes des grandes & glorieuses actions. Mais ie te r'enuoie à l'auteur meſme auquel ie t'opposerai

Narciſſe, afin que tu iuges mieus de la difference qu'il y a entre les ouurages que iuſques ici, il a fait voir, & les diſcours plus diuins que non pas humains de ces anciens Princes de l'Eloquence. Il a publié quelque quantité de letres qu'il addreſſe à des Ducs, à des Cardinaus, à des Seigneurs, à des perſones priuées, à des Dames, à des filles. Dequoi les entretient-il d'ordinaire? de ſes maladies, de ſa fievre, de ſa ſciatique, de ſa grauelle, penſant auoir rencontré le mieus du monde, quand » il dit à l'vn, Qu'il faudroit tous » les ingenieurs d'vne armee pour » remuer ſon corps. A vn autre, » Que ſi tout le monde joüoit vne

farce pour le faire rire, & que la « foire ſainct Germain fuſt par « toutes les ruës où il paſſeroit, « l'objet de la mort lui en oſtant « la veüe, lui en oſteroit auſſi le « contentement. Qu'il a vn corps « aſſez vieil & vſé pour eſtre Pa- « pe. Que quand la pierre qu'il « craint ſeroit vn diamant, ou la « pierre philoſophale, il ne rece- « uroit pas pour cela de conſola- « tion. En quoi il a bien de l'obli- gation à ſes maladies, de ce qu'elles lui ont fourni la plus grande partie de ſes letres, auec leſquelles il croit auoir acquis la qualité d'vnique, & de parfait Orateur. Quoi plus? de ſes de- bauches de Rome, & de ſes vo- luptés en ſa maiſon des champs,

qui font l'autre meilleure partie de ſes letres, croiant eſtre le plus eloquent homme du monde pour auoir décrit ce prodigieus
» éuentail, que quatre gros va-
» lets remüent en ſa chambre, &
» qui fait vn vent qui ſeroit capa-
» ble de faire naufrage ſur mer.
» Ou bien des lacs d'eau de naffle
» & de jaſmin, où l'on ſe noieroit
» dans vne ſale, ſi on ne ſe ſauuoit
» à la nage. Ou bien ce bois qui
» eſt aupres de ſa maiſon, où il
» n'entre du iour qu'autant qu'il
» faut pour n'eſtre pas nuit. Et
» qu'il a dit que dans ſes iardins,
» de tous les reptiles, on ne con-
» noit que les melõs & les fraizes.
De quoi plus encore? de medi-ſances honteuſes & vilaines,

comme quand il dit des Princes d'Italie, Qu'il y en a en pleine " paix qui ne pardonnent ni à " âge, ni à sexe. Et ses admirateurs baient en l'air, & frappent des mains quand il dit d'vn neueu du Pape, Qu'il estoit si gros " qu'il croioit asseurement qu'il " mourra toute à cette heure d'v- " ne apoplexie. Et d'vn autre de mesme qualité, Qu'il est si petit " qu'il iurera que depuis qu'il est " au monde il n'a creu que par " le bout des cheueus. Il rauit les " esprits des ignorans, quand il dit, Qu'vn homme à vn nez qui " est ennemi de tous les autres, & " dont il est impossible de se de- " fendre qu'auec des gans d'Espa- " gne, où qu'vn autre a les dents "

» ſi noires, qu'il ſeroit plus aiſé de
» reſuſciter vn mort, que de les
blanchir. Et ce qui cauſe des
extaſes à ſes partiſans, Qu'il n'y
» a partie de ſon corps qui ne ſoit
» honteuſe. Veus-tu d'auantage?
ſes entretiens plus ordinaires ne
ſont que de ſes vanteries, de ſes
vanitez, de l'eſtime qu'il fait de
ſoi-meſme, du mépris qu'il a de
tous les autres, auec tant d'in-
ſolences, qu'il fait venir mal au
cœur, & donne enuie de vomir
à ceus qui liſent ſes ſottiſes,
qui ſurpaſſent tout ce que les
Thraſons des Comœdies Grec-
ques & Latines ont iamais dit
de ſot & d'impertinent. En fin,
Ariſte, quelle inſtruction ſçau-
roient tirer de ces letres abomi-

nables ceus qui les liront, si ce n'est à blasphemer contre Dieu, à profaner les choses saincte, à médire iniurieusement de quelques Grans, à flatter indignement les autres, à seduire des filles, à suborner des veuves, à connoistre les vices qu'ils ne sçauent pas, à imiter la vie d'vn Epicurien, & à se remplir de la bonne estime de soi-mesme. C'est tout ce que sçait faire l'auteur en ses Lettres, & cela de si mauuaise grace, & auecques des hyperboles si froides, vne temerité si precipitée, vne confiance si audacieuse, & des extrauagances si inopinées, que ceus qui les liront courent fortune de deuenir, s'ils n'y pren-

nent garde, auſſi corrompus en leurs mœurs, que peruertis en leur langage. Ariſte, ne t'y laiſſe pas ſurprendre, & me croi.

De Montiuilliers, le 14. de May 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

IMPIETEZ, BLASPHEmes, et profanation de choſes ſainctes qui ſe liſent dans les Letres de Narciſſe.

LETRE X.

ARISTE, vn ancien Orateur a remarqué que le Poëte Orphée fut malheureuſement deſchiré, & que ſon corps fut mis en pieces pour auoir eu de mauuais ſentimẽs de la religion, & à cauſe qu'il auoit attribué aus Dieus des vices & des actiõs indignes de leur condition, & de leur eſtre. C'eſt la

punition que meriteroient ces mal-heureuſes Letres, où par tout ſe remarquent les traces de l'impieté de leur Auteur, qui ne diroit pas ce lui ſemble vn bon mot, ſi Dieu n'y interuenoit, & s'il ne meſloit les choſes ſaintes auec les prophanes & les ſales. Ie t'ai ci deuant écrit ſur vn autre ſujet le blaſpheme dont il auoit vſé par comparaiſon d'vn terme de compliment, auec les aſſeurances des promeſſes diuines, alleguãt les mots que Ieſus Chriſt meſme auoit proferez pour confirmer la verité de ſa
» parole, Qu'elle demeurera, en-
» core que le ciel & la terre paſſent. En voici d'autres plus horribles & impies. Ecriuant à vne

fille debauchée, ou qu'il essaie de rendre telle, Vous voiez, « (dit-il) que vous estes le sou- « hait de tout le monde, & « que personne ne demande plus « rien à Dieu que Clorinde. « Croit-il en Dieu, d'oser luy faire vne demande si abominable, que les plus effrontez des hommes n'auroient pas la hardiesse de faire à vn autre, qu'à vn maquereau? Mais quoi vn homme qui a de mauuais sentimens de Dieu prend la licence de parler selon sa creance, estimant ne rien profaner, pour ce qu'il croit qu'il n'y a rien de saint. Ainsi l'esprit de Narcisse se iouë sur toutes choses, & croit qu'il ne trom-

pe que le Dieu des Poëtes, quand il fait vn pariure pour abuſer vne femme, diſant que „ c'eſt vn point decidé en Theo- „ logie, que cent faus ſermens „ d'vn amoureus ne font pas la „ moitié d'vn peché mortel : & publiant cett' impieté, il ne s'apperçoit pas qu'il en commet vn tout entier. Mais quand l'impie a vne fois dit en ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & qu'il eſt tombé dans le precipice de tous les pechez, il vient au mépris de toutes choſes, & ne fait point conſcience de ſe railler de tout, ni de dire à vn qui eſtoit trop „ abõdant en complimens, Qu'il „ eſt auſſi plein de ceremonies „ que le vieus Teſtament. Et de

menaſſer Clorinde, que ſi Dieu « lui auoit doné la foudre quand « il eſt en colere, dans vingt-qua- « tre heures il n'y auroit pas de « tours, ni de pauillons dans le « monde., qu'il mettroit le feu « chez tous les jalous, & qu'il ex- « termineroit tout ce qui lui em- « peſcheroit la iouiſſance de ſa « Dame. Vn eſprit à qui toutes choſes ſont égales & indifferentes, n'a point de ſcrupule d'attribuer aus hommes ce qui n'apartient qu'à Dieu, & à Dieu les vices & les crimes des hommes, & par ce moien dira ſans nulle difficulté en flattant vn Seigneur, Que ſa bonté eſt infinie, « encore que de l'infini à ce qui « eſt fini il n'y ait point de pro- «

„ portion, que ſon eſprit eſt tout
„ puiſſant, que ſes commande-
„ mens ſont tout puiſſans, que la
„ verité meſme ne ſeroit pas aſſez
„ forte contre lui. A vn autre,
„ Que ce ſeroit grieuemẽt offen-
„ ſer Dieu de ne vouloir pas ſe
„ ſoumettre à vne perſonne qui
„ eſt ſi chere que celui à qui il par-
„ le, & que Dieu entend que cet
„ eſprit de commandement qu'il
„ a donné ſoit maiſtre de tous les
„ autres. Que l'honneur qu'on
„ rend à cet homme là eſt celui-là
„ meſme qu'on rend aus choſes
„ ſainctes. Qui plus? ſa flatterie le
porte iuſques à vn blaſphéme
„ intolerable, diſant, qu'outre la
„ prouidence qui gouuerne le
„ monde, il y en a vne particuliere dans

te dans le Ciel, qui n'eſt deſtinée que pour la conduite de ſa vie. Comme ſi celuy qu'il flatte ainſi honteuſement aus deſpens de ſa conſcience, n'eſtoit pas dans le monde, ou bien cõme il y auoit vn'autre prouidẽce que celle de Dieu, qui conduit & gouuerne l'vniuers. Il eſt biẽ ſi temeraire que de dire à vn Grand, mais qui eſt hõme, Qu'il y a long temps qu'il le regarde comme s'il eſtoit toutes les choſes que Dieu a faictes. Et donc auſſi comme l'humanité de IESVS CHRIST que Dieu a faite. Mais certes il paroiſt bien qu'il ne tient pas grand conte de cet ouurage, le plus excellent que Dieu ait formé,

puis qu'il ose s'attribuer ce qui ne peut estre apliqué qu'à cette sainte humanité : estant si
» peu auisé que de dire, Que son
» malheur veut qu'il soit cette
» victime publique qui doit e-
» stre chargée des pénes du peu-
» ple, & paier pour tout le mon-
» de. Il dit à vn Seigneur, Qu'il
» n'y a point de difference entre
» les bonnes œuures qui se font
» pour l'amour de Dieu, & les
» seruices qu'on rend à ce Sei-
» gneur, puis qu'ils ont leur re-
» compense en ce monde cy &
» en l'autre, & que sa bonté est
» infinie. A vn autre il dit, Qu'il
» n'y en aura point qui à l'auenir
» ne le regardent comme leur
» derniere felicité: ce qui ne peut

eſtre dit d'vne autre que de Dieu, ſans blaſpheme. Il fait aſſez paroiſtre le ſentiment qu'il a des graces & des prieres de l'Egliſe, lors qu'en ſe raillant, il dit, qu'il auroit beſoin d'vn Iubilé « qui ne faut que pour lui ſeul; « comme ſi pour eſtre communiqué à pluſieurs, il eſtoit moins à lui que s'il eſtoit accordé pour lui ſeul. Et quand il dit à l'Eueſque d'Aire, Que s'il mettoit « tout ſon Clergé en prieres, & « qu'il ordonneroit vn ieune public, de la meſme ſorte que s'il « auoit à demander la conuerſion « du grand Turc, ou du Roi de « Perſe, en cela il ne feroit rien de « trop. Et que la priere qui ſe fait « à l'Egliſe lui eſt vne auſſi gran- «

„ de corucé que ſeroit à vn autre
„ le voiage de Montſerrat, ou de
„ noſtre Dame de Loretté; ſa lan-
gue qui n'épargne pas la diui-
nité, ſe delecte à parler d'vne
maniere profane des plus ſaints
myſteres de la religion Chre-
ſtienne. Sur le ſujet des eaus mi-
nerales qui sõt au Dioceſe d'Ai-
„ re, Vos caus (dit-il) qui gueriſ-
„ ſoient auparauant les malades,
„ reſuſciteront les morts ſi vous
„ les auez benies. Il promet à Clo-
„ rinde, Que Dieu fera vn mira-
„ cle en ſa faueur, ſi elle ſe veut
„ reſoudre à s'enfuir auec lui, &
„ que l'eau de la mer deuiendra
„ douce, ſi elle ne ſe contente pas
„ quelle ſoit calme. Il ne diſſimu-
le point ſon libertinage, & s'il

n'en faiſoit profeſſion toute ouuerte, il ne diroit pas, Qu'il eſt « reſolu de ne ſe meſler plus de ce « qui eſt au deſſus de lui, & de « laiſſer faire à Dieu & à la natu- « re, pourueu que Clorinde per- « mette qu'il la ſerue, &c. tout le « reſte lui eſt indifferent. Il ſeven- « te en vn endroit, D'eſtre plus « fort que la verité, s'il ne veut « pas eſtre pour elle. Il écrit à vn « ami, Si i'auoi promis quelque « choſe à Dieu, vous eſtes capa- « ble de m'empeſcher de lui te- « nir ma parole, qui ſont des diſ- « cours de libertins, & d'vn hom- me qui ne croit pas en Dieu. Cõ- me auſſi quand il dit du Mede- cin de L'Orme, Qu'il eſt preſt « de l'apeller ſon ſauueur, de lui «

„ faire des autels & des sacrifices.
„ Et à vn autre ami, Qu'il ne fe-
„ roit point de difficulté de violer
„ les lois pour l'amour de lui, ni
„ de faire des iniustices pour té-
„ moigner que la vertu mesme
„ ne lui est pas plus chere que son
amitié. Se plaignãt que le Pape
tardoit beaucoup à faire Cardi-
„ nal vn certain personage, N'a t'il
„ point peur qu'on die qu'il s'en-
„ tend auec les Huguenots, &
„ qu'il ne prẽd pas l'auis du sainct
„ Esprit en ce qui regarde l'hon-
„ neur de l'Eglise. Pour débau-
cher vne fille, & l'inciter d'aller
à Rome, il lui fait acroire, Que
„ c'est vn lieu où l'on porte au-
„ tant de respect aus fẽmes, qu'aus
„ choses sanctes: & pour ce qu'el-

le eſtoit demeurée en France, & que les beautez de Rome lui auoient fait oublier celles de deçà, Veut-elle, dit-il, que ſa tyrannie s'eſtande iuſques ſur les terres de l'Egliſe, & que le Pape partage ſon autorité auec elle. En parlant des femmes qui ſont Pamour, Peut-eſtre, dit-il, que leur intention n'eſt pas mauuaiſe, qu'elles n'ont point d'autre deſſein, que de faire des ſeruiteurs à Dieu. Il loüe vn Italien, & dit qu'il auoit raiſon d'appeller bõs anges, les diables qui gueriſſent de la fievre. Et pour fin de ma lettre, i'ajouſteray encore ce que ie ne puis rapporter

sans horreur, que cet impie écriuain pour induire vne veuve à faire mal, veut qu'elle s'imagine, Qu'elle a tant de perfections, qu'il n'y a personne au monde qui merite de la posseder tout seul, & que si elle ne se cõforme à ses auis, elle doit rendre compte à Dieu des qualitez qu'il lui a données: sans rougir de faire Dieu auteur d'vn crime qui en la loi naturelle estoit puni du feu, par lequel on expioit le peché des femmes veuues qui auoient forfait contre leur honneur. N'est-il pas vrai, mon cher Ariste, que si cet auteur continuoit d'écrire des letres semblables à celles ci, sans

doute il rempliroit le monde d'impietés & de blaſphemes.

De l'Abbaie de Feſcamp, le 16. de May 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

DESCRIPTION DE l'Orateur parfait, dont Narcisse est autant éloigné, que le ciel est des enfers.

LETRE XI.

IE te veus ici, cher Ariſte, ébaucher vn craion de celui qui peut meriter le titre d'Orateur accompli, afin que tu ſçaches diſcerner ſi ceus qui s'efforcent d'vſurper tyraniquement cette qualité, auront du rapport aus lineamens de celui que i'entreprens de te

depeindre ici auec les meſmes traits dont les Rheteurs anciẽs l'ont figuré en leurs ouurages. Tu ſçauras donc que celuy qui pretẽd à cette gloire, doit eſtre tel que le grand Caton le deſſeigne, homme de bien & eloquent en parole. Que ſi la bonne vie n'eſt pas miſe au deſſous, comme la baſe & le fondemẽt du bien dire, il n'y a rien de plus pernicieus au monde que l'eloquence. Elle ne ſeroit pas moins dangereuſe ſi elle eſtoit liurée au pouuoir d'vn meſchant homme, que ſi l'on mettoit les armes entre les mains du voleur qui nous aſſaſſine, au lieu de les bailler au ſoldat qui expoſe ſa vie pour la de-

tenſe de la noſtre. La nature meſme qui a donné à l'homme cette faculté de parler, pour le diſcerner des beſtes brutes, auroit infiniment deſobligé les hommes, & meriteroit mieux le nom de maraſtre, que de mere, ſi elle permettoit qu'elle fut complice des crimes, contraires à l'innocence & ennemie de la verité. Et il ſeroit bien plus expedient que toute noſtre vie ſe paſſaſt en ſilence, & que nous fuſſions priuez du moien d'exprimer par la parole les ſentimens de noſtre ame, que ſi ces beaus preſens de la prouidence diuine, dont il a pleu à Dieu honorer noſtre nature, eſtoient cõuertis à la ruine

des hõmes. Ce qui fait conclure aus grãs maiſtres de cet art, que ce n'eſt pas aſſez que l'Orateur ſoit homme de biẽ, mais qu'abſolument il ne peut-eſtre Orateur s'il n'eſt auſſi de bonne vie. Car à n'en point mentir, on ne tiendra iamais pour homme de bon ſens & de bon iugement celui qui de deus partis qu'on lui propoſeroit, l'vn glorieus & l'autre peu honorable, choiſiroit toujours le moins auantageus. Et la prudence ne ſeroit pas compatible en l'eſprit de celui qui de lui-meſme s'enferreroit aueuglément dans les pénes & dans les ſupplices que les lois ordonnent, & que le mauuaiſe conſcience tire toujours

de ceus qui ſont coupables des grans crimes? Que s'il eſt vrai ce que les Sages diſent, & qui eſt paſſé en la creance du peuple, nul n'eſt méchant qui ne ſoit fol, certainement d'vn fol & méchant homme on ne fera iamais vn bon Orateur. Et puis qui ne voit qu'il n'eſt pas poſſible que l'eſprit vacque à l'étude de la plus excellente beſogne que l'on ſçauroit entreprendre, s'il n'eſt libre entierement des vices & des paſſions qui geſnent & bourellent les ames. Les belles & les genereuſes penſées ne peuuent eſtre conceuës ni renfermées dans vn meſme eſprit auec les baſſes, les ſales & les vilaines: & ce ſeroit vn prodige

de voir
ſon ſor
ſeule &
me il ar
ſoin des
ſolicita
tes & le
uilité n
du boir
mir, le
uienne
tiſſeme
leure pa
pourric
quelles
les diſt
l'ame y
ſirs, ſes
ſes mo
l'objet

de voir que l'antidote & le poiſon ſortiſſent enſemble d'vne ſeule & meſme tige. Que ſi, cõme il arriue preſque toujours, le ſoin des affaires domeſtiques, la ſolicitation des procés, les viſites & les deuoirs auſquels la ciuilité nous oblige, la neceſſité du boire, du manger, & du dormir, les maladies qui nous ſuruiennent, & mill' autres diuertiſſemens nous rauiſſent la meilleure partie du temps que nous pourrions emploier à l'étude: quelles penſerons nous, ſeront les diſtractions que donnent à l'ame vicieuſe ſes mauuais deſirs, ſes paſſions deſordonnées, ſes mouuemens dereglez que l'objet preſent ou imaginé, &

les mauuaises habitudes excitent sans cesse en son interieur, & souuentesfois contre la volonté, dont l'esprit occupé de vices n'a pas le pouuoir de se defaire. Il n'y a rien de plus troublé, de plus confus, rien de plus tiraillé & dechiré d'affections contraires que l'ame d'vn méchant homme. Cependant qu'il se nourrit en l'espoir de la iouissance du mal qu'il se propose, il est à inuenter des moiens pour y paruenir, la crainte d'estre trauersé ou empesché en son dessein le trauaille: comme l'araigne il tisse sa trame que le moindre vẽt rompt & defait; & c'est toujours à renoüer & à recommencer. Que si par hazard il obtient

obtient ce qu'il desire, la iouïs-
sance mesme de son peché le
tourmente incessamment par
le remors de sa conscience, & en
l'attente de la péne qu'il meri-
te à cause de son forfait. Quel
moien cepẽdant d'étudier auec
attention, & d'occuper son es-
prit en vne seule bonne pensée.
Certes, il n'est pas possible qu'il
produise de soi-mesme quelque
bon fruit de science, non plus
que la terre ne peut pousser de
hors les bõnes semences qu'on
y a jettées, si elles sont étouffées
par les mauuaises herbes. Au
surplus, comment pourroit vn
corps amolli par les voluptez, &
confit dans les delices preserue-
rer dãs le trauail de l'étude, qui

doit eſtre grand & continu à ceus qui aſpirent à la gloire de l'Eloquẽce. Mais ce qui eſt plus conſiderable, on ſçait que le plus grand & le principal emploi de l'Orateur conſiſte à traiter, & à parler de ce qui eſt bon, iuſte, ſaint, & equitable; dõt vn iniuſte & méchant homme ne s'acquittera iamais dignement: car il n'eſt pas poſſible de parler comme il faut de ce qu'on ne ſçait que par la lecture des liures, & par vne ſimple ſpeculation, ſans pratique & ſans experience. Là où aucontraire vn hõme de bien qui par vn'exercice ordinaire des vertus ſe les aura trãsformees en ſes propres habitudes, s'il eſt doüé de la fa-

culté de bien dire, ne peut qu'il n'en parle tres-hautement auec vne facilité grande, & vne tres-puissante persuasion. Et puis qui ne sçait que cette persuasion dont nous parlons, & qui est toute la pretention de l'Orateur, depend principalement de la bonne estime que les iuges & les auditeurs ont conceüe de celui qui parle: que s'il étoit décrié & tenu pour vn méchant, comment pourroit il persuader & faire passer pour bonne & honeste vne proposition qu'il auroit mise en auant. Nous en auons l'exemple des Ephores, qui ne voulurent pas approuuer & receuoir vn expedient qu'ils iugerét tres-vtile au bien

de leurs affaires, pour ce qu'il auoit eſté propoſé au cõſeil, par vn homme de mauuaiſe reputation: mais pour ce qu'il eſtoit neceſſaire de s'en ſeruir, ils commanderent à vn hõme de bien d'en faire la propoſition, qu'ils approuuerẽt auſſi-toſt par leurs ſuffrages. Tant a de force ſur les eſprits l'opinion de la vertu. Il eſt vrai que le vicieus ſe peut feindre quelquefois, & contrefaire l'homme de bien; mais ſa diſſimulation ne peut pas eſtre de longue duree: il ne ſçauroit auoir tant de puiſſance ſur ſa lãgue que de faire qu'elle parle toujours cõtre les ſentimens de ſon cœur. En fin il échappera des paroles de ſa bouche qui fe-

ront connoiſtre ſes mœurs & ſon eſprit. Et comme l'haléne de ceus qui ont accouſtumé de manger des aux, ne peut eſtre que forte & mauuaiſe, encore qu'ils parfument leur bouche, lors qu'ils ſe veulent trouuer en compagnie. De meſme le propos de ceus qui ſe nourriſſent & transforment dans le vice, ſentiront toujours mauuais aus ames chaſtes & religieuſes, qui font profeſſiõ de la vertu, quelque déguiſement qu'ils puiſſent y apporter. Il eſt donc abſolument neceſſaire à celui qui veut paſſer pour excellent Orateur, qu'il ſoit veritablement hõme de bien. Que ſi tu m'objetes que Demoſthene & Ciceron ont

acquis cette loüange, & que neantmoins on les a blasmez & notez d'auoir esté sujets à de grands vices. Ie te dirai, que cõme le premier s'estoit acquis beaucoup d'enuie à cause de l'eminence qu'il auoit par dessus les autres, on a suscité aussi contre lui de grandes calomnies, ausquelles nous ferions mal de dõner de la creance: mais plustost deuons nous iuger de la bonté de ses mœurs par les harangues qu'il nous a laissees, qui nous apprennent que ce grand homme a toujours esté passionnément affectionné au bien de sa patrie, qu'il s'est monstré toujours ennemi capital des brouillons, & des factieus qui

troubloient le repos de ſa Republique, & qui l'entretenoient en deſordre, & en guerres Ciuiles. Que ſon Eloquence fit plus de mal au Roi Philippe vſurpateur de la liberté de la Grece, que les armees des Atheniens. Qu'il n'a iamais propoſé ni perſuadé que de bons & de ſalutaires conſeils. Qu'il mouroit de deplaiſir de voir la liberté de la Grece opprimee par les tyrans, à cauſe des diſſentions qui regnoient entre eus. Qu'il s'eſt acquitté tres-honorablement des charges qu'il a adminiſtrees. Qu'il a parfaitement accompli tous les deuoirs d'vn bon & fidele citoien, & par la generoſité de ſa mort il a fait

voir que sa vie n'estoit pas si molle ni si peu vertueuse, que ses ennemis l'ont voulu faire à croire. Au reste, dans ses écrits on ne verroit pas vn trait qui ne sente son homme de bien, honeste en ses mœurs, zelé à sa patrie, respectueus & deuot enuers les mysteres de sa religion. Ie te puis asseurer le mesme de Ciceron, qui n'a iamais manqué aus deuoirs d'vn bon citoien, témoin son Consulat qu'il administra tres-noblemẽt & tres-sagement, la Prouince qu'il gouuerna en suite auec vne merueilleuse integrité, le refus qu'il fit tres-genereus du Viginti virat, c'est à dire, d'estre vn des vingt qui eurent dessein, s'il

y eut consenti, de se rendre maistres & seigneurs de l'Empire des Romains en abolissant le gouuernement populaire. Témoin encore la force de son esprit & sa constance à se tenir toujours ferme au bon parti parmi les troubles & les guerres Ciuiles, dont la Republique fut de son temps furieusement agitée. On l'accusoit d'estre timide & peu courageus; mais comme lui-mesme répondoit, c'estoit à preuoir les dangers, & non pas à les entreprendre, qu'il estoit timide & craintif: ce qu'il fit bien paroistre à sa mort à laquelle il se presenta auec vn grand courage, & vne admirable resolution. De façon que si bien il y a

eu des defauts en ces grans hõmes, on ne peut pas denier pourtant qu'ils n'aient eſté tres-grãs Orateurs : non toutesfois qu'ils ſoient paruenus à ce dernier point de parfaite eloquence & de vertu, qui eſt plus imaginable que faiſable. Ie te dis plus, qu'il faut que l'Orateur ſoit parfaitement bien verſé en la connoiſſance de toutes les parties de la Philoſophie. En la Logique, pour bien entendre les proprietez des termes, la verité des propoſitions, & les concluſions fauſſes ou veritables des argumens & ſyllogiſmes. C'eſt à lui de diſtinguer & de démeſler ce qui eſt confus & brouillé, d'éclaircir ce qui eſt obſcur, de diſ-

cerner ce qui eſt douteus ou certain, de recueillir & de reſoudre ce qui lui plaiſt, & ſur tout, de ne ſe laiſſer pas ſurprendre aus argumens ſubtils & trõpeurs de ſa partie aduerſe. L'Ethique ou la Moralle eſt toute de ſon gibier: car à chaque bout de champ il ſe preſente des ſujets à traiter qui ſont propremẽt de cette ſcience: ſoit en matiere de controuerſes, où il eſt queſtion principalement de ſçauoir ce qui eſt juſte, injuſte, ou equitable: ſoit dans les conſeils ou lon delibere de ce qui eſt honeſte ou vilain: ſoit qu'on veille loüer ou blaſmer quelqu'vn: il eſt du tout neceſſaire de connoiſtre ce qui eſt bon ou ce qui

eſt mauuais, ce qui eſt acte de vertu ou ce qui ne l'eſt pas : à quoi vn Orateur ne pourra iamais ſatisfaire ſans vne cõnoiſſance exquiſe de cette partie de la Philoſophie qui traitte des mœurs. La Phyſique ne lui eſt pas moins neceſſaire, attendu que les plus beaus diſcours ſe font des choſes naturelles, que les plus excellentes comparaiſon ſe tirent de la nature, & que par ſes effets nous remontons à la connoiſſance de la premiere cauſe qui eſt Dieu, dont la prouidence au gouuernement du monde & des affaires des hommes ne peut eſtre prouuée ni perſuadée plus puiſſammẽt aus peuples que par les effets de la

nature. Il ne doit pas estre ignorant aussi de la Theologie, pour ce qu'il se presente mille occasions à l'Orateur d'exercer son eloquence en ce sujet, dont il est obligé de parler auec dautant plus de force d'esprit & de majeste de langage, que les choses diuines surpassent en grandeur & en excellence celles qui sont purement humaines & naturelles. La Iurisprudence est toute à lui, & partant il ne doit rien ignorer de ce qui appartient à la cõnoissance du droit Ciuil & Diuin. Et pour ce que l'Histoire est le magazin de toute la prudence humaine, & d'où se puisent les exemples qui sont les plus forts instrumens de la

perſuaſion, & comme des arreſts des choſes que nous auons à faire ou à laiſſer. L'Orateur en doit auoir vne cõnoiſſance tres-exquiſe, afin qu'il puiſſe parler des faits, des entrepriſes, & des deſſeins des hommes du temps paſſé, comme s'il auoit eſté preſent à leurs conſeils, & à leurs actions. La memoire, l'entendement, la ſubtilité de l'eſprit, l'inuention, la prudence & le bon iugement ſont des graces de Dieu & des faueurs du ciel, ſans leſquelles l'Orateur ne ſe peut faire : & bien qu'elles puiſſent eſtre aidées & ſecouruës par le ſoin & le trauail de l'homme, ſi toutesfois la nature ne les donne, il eſt impoſſible de les obte-

nir par étude ; non plus que la ſanté du corps, les coſtes fermes, l'eſtomach bien ouuert, le poulmon ſain & net, la voix bonne, forte, & harmonieuſe, qui ſe peuuent former & perfectionner par bon regime & par exercice ; mais c'eſt à la nature d'en fauoriſer celui qu'elle deſtine à cette perfection. Il a beſoin auſſi de certaines vertus qui ſont moiennes entre celles qui ſe peuuẽt acquerir par étude, & les dons qui ſont ſimplemẽt naturels : comme vne hardieſſe modeſte qui ſoit tẽperée entre la ſotte honte & l'impudente effronterie, vne bonne grace, vn beau geſte, vn maniement agreable de tout le corps.

La proprieté, la netteté, & la naiueté du lãgage n'eſt pas tant vne perfection en l'Orateur, que ce ſeroit en lui vn grãd vice d'en eſtre priué : mais les lumieres, l'ornemẽt, & les figures ſont vne grande partie de ſa gloire. Auec tout cela, il faut que le temps, l'âge, la pratique, & l'expereriance meuriſſent & perfectionnent l'Eloquence: que l'Orateur ſe pourra glorifier d'auoir acquiſe, quand auec tous ces grands preparatifs, il pourra parler des choſes baſſes ſubtilement, des mediocres moderément, & des grandes grandement & majeſtueuſement. Voila groſſierement les premiers traits du tableau de l'Orateur parfait.

parfait. Que ſi quelqu'vn veut vſurper cette glorieuſe qualité, prens garde Ariſte, s'il a de la reſſemblãce auecques ce pourtrait. Tu as peu voir la temerité d'vn jeune homme, qui a ſouffert qu'au commencemẽt d'vn de ſes liures, on lui ait donné le titre d'vnique eloquẽt, *Al vnico eloquente il Sennor de B.* Tu as peu reconnoiſtre comme preſque par toutes ſes lettres il affecte impudemmẽt cette gloire. Examine ſi c'eſt aueques quelque fondemẽt de verité. Comment lui pourroit appartenir le titre d'Orateur, veu qu'il na iamais parlé en public. A t'il quelquefois paru dans les barreaus? eſt-il monté dans les chaires des

Predicateurs? s'eſt-il trouué dãs les conſeils, & dans les aſſemblées, pour y propoſer ſes aduis, & deliberer des affaires publiques? C'eſt bien vne grande audace, de ſe dire Orateur ou Eloquent, à qui n'a iamais parlé que dans vn cabinet. Il faut donc que cet Orateur pretendu, ſe reſtraigne dans la qualité de ſimple écriuain. Mais quel écriuain? de letres: ce qui ne ſuffit pas pour prendre quelque part à la gloire de l'Orateur, comme à peu faire Iſocrate a qui il n'a manqué rien que l'action & la pronontiation pour auoir acquis ce glorieus titre. Et de quelles letres? certainement toutes friuoles, badines, & ridi-

cules, ſans mettre en ligne de conte les méchantes & malignes, qui ſont la plus grande partie de ſon liure, & où il n'a traitté quelque matiere que ce ſoit que l'on puiſſe iuſtement apeller graue & ſerieuſe, ni d'où l'on puiſſe tirer de l'inſtruction pour deuenir plus homme de bien où plus ſçauant; mais où bien plus vicieus, plus irreligieus: & bien differemment de ceus qui en ce genre d'écrire ont acquis de la reputation tels qu'ont eſté Pline ſecond, Seneque; & quelques autres qui ſe ſont propoſez cette maniere d'écrire, comme celle qui eſt tres-propre à declarer les ſentimens de nos ames, à fai-

re paroiſtre la pointe & la gentileſſe de noſtre eſprit, à traiter des affaires ciuiles & domeſtiques, à inſtruire ceus que nous aimõs, & leur enſeigner ce qu'ils doiuent fuir ou embraſſer, & à perſuader les choſes honeſtes & ſalutaires. Bien loin de toute ſaleté, de mediſance, de bouffonerie, de vanteries d'eus-meſmes, & de vanité : qui eſt toute la reputation que Narciſſe peut eſperer auoir acquiſe parmi les gens de meſme eſtoffe que lui. Et puis, quelle étude a iamais fait Narciſſe, qui eſt ignorant des langues, & ne ſçait que bien peu de la Latine, qui n'a qu'vne teinture bien legere des letres humaines, & qui a mépriſe la

Philoſophie, comme inutile à ſon deſſein ; auſſi bien que les preceptes de la Rhetorique; Car de la Theologie, non plus que de la Iuriſprudence, c'eſt tout s'il a veu la couuerture des liures qui en traitent. De l'Hiſtoire il pourroit bien auoir leu celle de Mathieu auec les annotations qui ſont en marge, qui eſt à ce qu'on dit, la plus grande lecture qu'il ait faite. D'où, Ariſte, tu concluras qu'il ne peut rien pretendre à la gloire ni d'Orateur, ni d'Eloquent, quelque vanité que ſes flateurs ou luimeſme ſe veüille donner.

De Bunetot, le 17. de May 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

QVE TOVTES LES *beautez & les richeſſes de l'eloquence ſont contenuës dans les liures des Orateurs anciẽs: Et des ſottiſes de Narciſſe.*

LETRE XII.

IL eſt vray, mon cher Artiſte, que tout ce qu'il y a de beau, de rare, & de precieus, en l'Eloquence, eſt tellement renfermé dans les ouurages des Orateurs anciens, que ceus qui par mépris, ou par curioſité, foüillent d'autres mines, ne

rencontrent pas d'autres threſors: & quelque peine qu'ils ſe donnent ils trouueront peut-eſtre ce qui aura quelque apparence d'or & d'argent, mais nõ pas la nature & la ſubſtance de ces precieux metaus. Noſtre brauache Secretaire ſe vante d'inuenter beaucoup mieus qu'il n'imite, & d'auoir découuert de nouuelles regions au monde de l'Eloquence, & des étoiles inconnuës en ce ciel là. Mais ié puis dire en verité qu'apres qu'on aura feuilleté ſes Letres auecques ſoin, on y trouuera tant de pauureté d'eſprit qu'il aura bien de la pene à perſuader aus habiles hommes qu'il ayt voyagé ſur vne autre

mer que ſur ſon Occean d'eau de naffle & de jaſmin, à la faueur de ſon grand éuentail, dans une gondole de cryſtallin chargée de vin de Naples, & de neige noircie dedans. C'eſt de là d'où il a découuert les étoiles en plein midy, & le nouueau monde de l'Eloquence, d'où il a rapporté ces riches façons de parler, dont ie veus étaler icy pour ton contentement quantité des plus fines » & des plus belles, Ie ne croi-» ray pas, dit-il à vn Cardinal, » que vous puiſſiez ſortir de Pa-» ris plus aiſement que l'Arſenac » & le Louure. D'vn autre, On » le trouuerra auſſi ſouuent au » Louure que le ſale des Suiſſes,

& que les pierres du grand eſ- «
calier. I'ay autant de péne de «
vous arracher vne Lettre que ie «
n'en aurois pour obtenir trois «
Declarations du Roy, & au- «
tant de Brefs de noſtre ſainct «
Pere. Le ſeul viſage d'Hydaſpe «
me conſoloit, &c. mais à cette «
heure qu'entre luy & moy il y «
a vne douzaine de villes, & «
cent lieuës de neige, i'ay bien «
de la peine à ne mourir pas, «
&c. Contentez vous d'auoir «
taſté la guerre que vous ne de- «
uez plus voir qu'auecques des «
lunettes de Flandre, du danger «
à vous il y aura toujours plus «
de dix iournées. Ie conſerue- «
rai tout mon ſang pour le pu- «
blic, auſſi bien que le plus vail «

„lant Iesuiſte de France. Ils
„croyent qu'il n'y a rien au de là
„de leurs cheueus, & que le mõ-
„de finit à leurs pieds. Il iurera
„d'vn homme que depuis qu'il
„eſt né, il n'a creu que par le
„bout des cheueus. Si vous
„voulez ſçauoir qui vous eſcrit,
„c'eſt vn homme qui eſt plus
„vieux que ſon pere. Quand la
„foire de ſainct Germain ſeroit
„par toutes les rues où ie paſſe-
„rois, cela ne me pourroit pas
„donner du plaiſir. Si ie voulois
„entreprendre de cheminer,
„i'aurois autant de péne d'aller
„d'vn bout de ma chambre à
„l'autre, que s'il falloit paſſer des
„montagnes, & trauerſer des ri-
„uieres ſur les chemins. Sa ma-

ladie l'a rendu si glorieus, que « quand le Pape l'iroit voir, il ne « l'iroit pas conduire iusques à la « porte. Il faut que vous regniez « ici, & que vous soyez l'arbitre « de quatre Conclaues. En l'estat « ou ie suis, ie ne vous sçaurois « promettre l'histoire du Roy- « aume d'Iuetot, ni celle du Pon- « tificat de Campora, quoi qu'il « n'ait duré que demi quart « d'heure. Vn homme qui l'en- « tendroit parler sans le connoi- « stre, au lieu de croire qu'il eut « la barbe blanche, il s'imagine- « roit qu'il se seroit fariné le visa- « ge. Vous auez assez de vie pour « animer trente corps comme le « mien. I'aurois assez de nouuel- « les pour vous entretenir ius- «

» ques à la venue du iugement.
» Penſez vous que mes ſouſpirs
» ne ſe laſſent point de faire tous
» les iours quatre cens lieües. Ie
» ſuis demeuré fort ſatisfait de la
» juſtice de Rome, pource qu'on
» n'y condamne pas meſme le
» Diable à tort. C'eſt tout ce que Narciſſe a trouué dans les nouuelles mines de ſon Eloquence, c'eſt ce qu'admirent ſes flatteurs, & ce qu'ils nous veulent faire paſſer pour les plus grandes richeſſes du monde. Ariſte, il ne faut point tant de paroles pour ſe recommander ſoi-meſme, il n'eſt point beſoin de dire, ie ferai des ouurages, ie dirai des merueilles, i'ai découuert des nouuelles re-

gions, ie
dire la ver
mes ouura
anciens, i
les Grecs
ſont trom
Eloquẽt, &
les Orateu
n'en rien c
de vos ouu
ſez le iuger
loüãge, aſſ
nous vous
cœur. Ces
Portugais
nier échoi
noſtre Occ
de la temp
& jetteren

gions, ie ſçai que c'eſt que de dire la verité de bonne grace, mes ouurages feront rougir les anciens, i'ecris pour l'eternité, les Grecs & les Romains ſe ſont trompez, ie ſuis l'vnique Eloquẽt, & le premier de tous les Orateurs. Il faut le faire & n'en rien dire. Faites nous voir de vos ouurages, & no⁹ en laiſſez le iugemẽt: s'ils meritẽt de la loüãge, aſſeurez-vous que vous nous vous la donnerons de bon cœur. Ces groſſes carraques des Portugais, qui cet hyuer dernier échoüerent aus bords de noſtre Ocean, lors que battuës de la tempeſte elles ſe briſerẽt, & jetterent ſur nos coſtes tou-

tes les richeſſes de l'Orient, elles firent bien connoiſtre ſans qu'il fut beſoin de le dire, qu'elles retournoient d'vn pais où les vénes de la terre ſont toutes d'or & d'argent, où il n'y a point de pierres qui ne ſoient precieuſes, & où les parfums ſont auſſi cõmuns & ordinaires que les herbes en nos jardins. Mais les nauires de nos Bretons, à qui cette route eſt defenduë, ont beau découurir des terres en l'autre hemiſphere, auſſi nouuelles au noſtre, que les pais de l'Eloquẽce découuerts par Narciſſe ont eſté inconnus aus Orateurs du temps paſſé, elles n'en reuiennẽt pas gueres plus riches. C'eſt

tout ce
pour ma
voiage d
les en ra
des éca
quelque
tout ce c
ner le ca
où ſe tro
eſprits q
rations
petrifié,
de la Ch
vn beau
du Roi,
mais ha
de noſtr
verras-tu
ſe admire

tout ce qu'elles peuuent faire pour marque qu'elles ont fait le voiage des Terres-neuues, si elles en rapportent des coquilles, des écailles & des peaus de quelques monstres marins, & tout ce qui peut seruir pour orner le cabinet de du *Moustier*, où se trouuent par fois certains esprits qui feront plus d'admirations en voiant vn escargot petrifié, pour ce qu'il sera venu de la Chine, que non pas à voir vn beau cheual dans les écuries du Roi, pour ce qu'il n'aura iamais hanni que dans les haras de nostre France. De mesme verras-tu les pensées de Narcisse admirées d'vn tas d'ignorans,

non pour ce qu'elles ſont belles, mais pour autant qu'elles ſont nouuelles & monſtrueuſes.

D'Eſtat Lobé, le 20. de Mai 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA

DE LA BIENSEANCE, *qui eſt la principale partie de l'Orateur, cõtre laquelle Narciſſe peche en toutes ſes letres.*

LETRE XIII.

ARISTE, il n'eſt pas poſſible que là où il y a manque de iugemẽt il ſe treuue beaucoup d'eloquence. Ce qui fait dire au Prince des Orateurs, Que la prudence eſt le fondement du bien-dire, comme de toutes les autres facultez: mais principalement de celle-ci, qui

» ne peut estre maniée que par ce-
» lui qui excelle sur tout en bon
» iugement. Que si cette partie
» est tant soit peu defectueuse en
» lui, il pechera à tous propos cõ-
» tre la bien-seance qui est au iu-
» gement de tous les maistres en
» cet art, entre tous les deuoirs de
» l'Orateur le premier & le prin-
» cipal. En quoi ceus qui écriuẽt,
ou qui parlent peuuent com-
mettre vne infinité de fautes,
dont les vnes regardent le sujet
& la matiere, les autres les per-
sonnes à qui on parle, & les au-
tres encore la maniere & la me-
thode d'agir, qui consiste aus
termes, au langage, & en la for-
me de l'élocution. Ariste, si tu
veus auoir le plaisir d'examiner

vn peu les letres de noſtre Orateur pretendu, tu remarqueras en ſes diſcours que de tous les vices que les anciens Rheteurs ont blaſmé en celui qui fait profeſſion d'écrire, ou de parler, il n'y en a point de plus familier à cet Auteur que l'imprudence. S'il ne pouuoit guerir cette demangeaiſon d'écrire qui lui tenoit au bout des doigts dés l'âge de dix-neuf ans, & ſi de tous les ſujets qui peuuent ſeruir de matiere à l'Eloquence, il eſtoit en ſa liberté de choiſir celui que bon lui ſembloit, ac e eſté le fait d'vn homme ſage d'emploier ſa plume & ſon temps à écrire des letres, dont la matiere n'eſt rien que de complimẽs faits à la mo-

de, ou des maladies dont sa ieunesse a esté persecutée ; ou des loüanges qu'il se dõnne à soimesme; ou de ses vanteries, qui sont aussi ordinaires en ses écrits, que l'ancre & le papier; ou de flatteries indignes d'vn cœur noble & genereus ; ou de medisances & de saletez; ou de choses ordinaires & communes, qu'il n'importe nullement au monde d'en auoir la cognoissance, aiant choisi pour le sujet de ses écrits ce que tous les bons Auteurs ont mesprisé ou detesté. Mais si le iugement lui a manqué au chois de la matiere, il a eu de l'imprudence iusques au dernier point en l'adresse qu'il a faite de ses letres à des perſon-

nes d'éminente qualité, dont ceus qui ne connoiſtront pas le merite, ne pourront s'empeſcher qu'ils ne facẽt de tres-mauuais iugemens. Petit hõme qu'il eſt, ſans conſiderer ni ſa naiſſance, ni ſa condition, ni qu'il eſtoit lors qu'il écriuoit ces letres, en vn âge ou les lois donnent encore des tuteurs aus plus ſages. Il fait du compagnon auec les Princes de l'Egliſe, & auec les Ducs, & les Pairs de France. Il fait du rieur & du bouffon auec les Cardinaus, entre leſquels il en a traité vn, dont le merite ne peut eſtre aſſés eſtimé, auec ſi peu de reſpect, & auec vne licẽce ſi débordee, que pour la péne de ſa temerité il ne me-

riteroit pas moins que d'eſtre berné, & qu'on le coiffaſt d'vn chaperon mi-parti de verd & de iaune. S'il oſe bien entretenir les Cardinaus de ſes débauches, de ſa ſciatique, & de ſa grauelle, on peut croire facilement qu'il ne lui manque plus que la verole, pour de là prendre occaſion de faire des letres au Pape. Quel grand tort ne fait-il point au grand Duc d'Eſpernon d'auoir publié de ſon viuant les letres qu'en qualité de ſon Secretaire, & par ſon commandement il auoit écrites au Roi ſur le ſujet de ſes affaires, & d'auoir voulu que toute la France connut que c'eſtoit lui qui les auoit faites, & non pas ce Seigneur; aiant par

cette audace recherché de la gloire au deſpens de la reputation de ſon maiſtre, qui ſans doute les euſt faites meilleures incomparablemẽt, s'il eut voulu s'en donner la péne. Cette infidelité eſt vn crime qui ne merite pas moins en la perſonne d'vn Secretaire, que d'eſtre punie en lui coupant le poin. Il fait du braue dans les letres qu'il écrit à ce grand Duc, lui voulant perſuader qu'il auoit fort releué ſon parti, pour l'auoir ſuiui lors qu'il eſtoit, dit-il, abandonné de tout le monde. I'ai ce cõten- «
tement de vous auoir ſuiui en «
vne mauuaiſe ſaiſon, & d'auoir «
eſté du plus foible parti, à cauſe «
que ie croiois qu'il eſtoit le plus «

hõneſte. Et à vn autre endroit,
„ Quand toutes chóſes lui eſtoiẽt
„ contraires, & que ſes meilleurs
„ amis paſſoient de l'autre coſté,
„ ie prenois plaiſir de me perdre
„ pour lui chercher de la conſola-
„ tion en ſa mauuaiſe fortune.
Chetif, & quel appui pouuoit receuoir ce grand perſonnage en ſa fortune par l'aſſiſtãce d'vn homme impotent du corps, leger des biens de fortune, mais fort chargé des vices de l'eſprit? Apres tout, cher Ariſte, quels crimes contre la bien-ſeance ne commet point cet impertinent, qui n'a égard quelconque ni à dignité, ni à perſonne, ni à ſexe, ni à âge, & qui a perdu la reuerence enuers les choſes ſainctes,

le respect qui est deu aus Grans, la pudeur à l'endroit des femmes, la modestie en parlant de soi-mesme. Ie ne veus riẽ auancer, que ie ne prouue par luimesme, & par sa propre confession. Estoit-il sobre, ie te prie Ariste, lors qu'écriuant à vn grand Cardinal, dont il ne deuoit publier que les vertus qui éclattent à nos yeus plus que sa pourpre, & supprimer les foiblesses, s'il s'en rencontroit, en vn esprit plein de force comme le sien. Il le blasme d'estimer que « de quitter la Cour ce seroit au- « tant que de mourir de mort su- « bite, & qu'il ne lui faut pas « moins de temps pour se resou- « dre à laisser les choses plaisan- «

» tes, que pour ſurmonter les dif-
» ficiles, & qu'il ne croira pas vne
» autre fois qu'il puiſſe ſortir de
» Paris plus aiſement que l'arſe-
» nac & le Louure. Sçauroit-il en-
tretenir vn Sardanapale, vn hõ-
me perdu de vices & de volup-
tez, vn complice & compagnõ
de ſes débauches, de plus gran-
des ſaletez, qu'il entretient vn
des premiers hommes du mon-
de, & l'vne des plus grandes lu-
mieres du Conſiſtoire, en ces in-
fames letres qu'il lui adreſſe, qui
ſont les vingt-neufiéme, & les
ſuiuantes des premieres impreſ-
ſions? Quand il a mis le nom de
cet Illuſtre Cardinal en titre de
ces letres impudiques, n'a t'il
pas commis le meſme crime

que feroit celui qui mettroit vn Crucifix au dessus de la porte d'vn bordel. Aussi en a t'il eu la reprimande, car aiant pris de soi-mesme la licence de faire reimprimer ses letres, il n'a pas eu la permission d'y mettre au frontispice ces noms augustes qu'il auoit si indignement profanés. Ie veus, Ariste, que tu me tiennes pour vn homme depourueu de iugement, si tu ne iuges auec moi, que la plus honeste & la plus respectueuse de toutes ses letres, est celle qu'il écrit à la M. A. que ie ne blasme pas pour estre fils d'vn fort honeste Apoticaire. Il parle à lui comme il feroit à vn Lipse, ou à vn President de

Thou, & le prefere à tous les deus. Et lui qui fait le libre & le familier auec les Cardinaus & les Eueſques, le rieur & le plaiſant auec les Grans, afin de ne point dementir ſon imprudence accouſtumée, il fait du ſerieus & du retenu auec vn ieune homme qui ne vit que de l'ordinaire de ſa table. Voici vn autre trait de ſon peu de jugement. En la Letre qu'il écrit au Cardinal de R. ſur le ſujet de ſa promotion, il „dit, Et moy qui cherche il „y a ſi long temps l'idée d'elo- „quence, ſans que i'en trouue „parmi nous qui ne ſoit ou fauſſe „ou imparfaite, &c. Il n'auoit encore ateint l'âge de majorité

quand il écriuoit ceci, & il eſt ſi peu iudicieus que de dire qu'il cherche il y a deſia ſi long temps l'idée de l'eloquẽce, qui eſt tout ce que diroit vn Ciceron à l'âge de ſoixante ans, & dequoi à péne il oſeroit ſe vanter. Et d'autre coſté il eſt ſi temeraire que de condamner toute l'Eloquence des ſiecles paſſés & des preſens, en la iugeant fauſſe ou imparfaite. Petit écolier qu'il eſtoit, & en vn âge, ou l'on bailloit encore le foüet à nos peres dans le College. Mais pour condamner ſon imprudence en dernier reſſort, voici l'arreſt en robe rouge qu'en a prononcé Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, IE N'AI POINT CELE' A VN

DE VOS AMIS QVE IE TROVVOIS QVELQVE CHOSE A DESIRER EN VOS LETRES, EN CE QVE VOVS Y METTEZ D'AVTRVI, CRAIGNANT QVE LA LIBERTE' DE VOSTRE PLVME NE FIST CROIRE QV'IL Y EN EVST EN LEVR HVMEVR, ET EN LEVRS MOEVRS, ET NE PORTAST CEVS QVI LES CONNOISTROIENT, PLVS DE NOM QVE DE CONVERSATION, A EN FAIRE VN AVTRE IVGEMENT QVE VOVS NE SOVHAITERIEZ VOVS MESME. Ie ſuis,

De Bois-Guillebert, le 22. de May 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

LARRECINS QVE Narciſſe a fais viſiblement des Auteurs anciens.

LETRE XIIII.

ARiſte, c'eſt vn plaiſir que de voir en quelle fougue s'eſt mis Narciſſe, ſur ce qu'vn Religieux, qui auoit encore la memoire toute recente des bons liures d'humanité, qu'il auoit leus & eſtudiez auãt que de ſe renfermer dans le Cloiſtre, & dont l'étude meſme n'eſt point incompatible

auec l'obſeruance des vœux de la Religion, a fait veoir à quelques perſonnes de qualité que Narciſſe, pour dedaigneus qu'il ſoit des beautez étrangeres, & amoureus de la ſienne, ne laiſſoit pas d'emprũter bien ſouuent (pour ne pas dire dérober) des perles & des diamãs dans les cabinets des anciens, dont il pare ſa nouuelle Eloquence. De cette obſeruation toute innocente Narciſſe a fait vn crime irremiſſible, & dont il a pris à partie tous les Moines, qu'auec les Athées & les Huguenots il met au nombre de ſes perſecuteurs. Mais que luy eſt il reuenu de cette infame Apologie qu'il a publiée, ſous

ſous le nom d'vn de ſes Paraſites, où il brait comme vn Aſne, & rugit comme vn Lyon, ſinõ ce que diſoit l'Orateur Catule d'vn certain declamateur, Que celuy qui crie plus que de raiſon, ne fait rien d'auantage que d'aſſembler par ſes cris pluſieurs teſmoins de ſa folie. Il a fait que force perſonnes qui ne penſoient à rien moins qu'à cela, apres auoir leu ſon liure ont blâmé ſon peu de iugement, & loué l'excellente memoire du Moine. Car au fonds, ſi Narciſſe ne veut qu'on l'eſtime ſot & orgueilleus iuſques au dernier point, il ne ſçauroit pretendre que ce ieune Religieus lui ait fait tort pour

auoir móntré à quelqu'vn de ſes amis particuliers, par vne maniere de recreation permiſe átoutes perſonnes qui maniét les liures, qu'il y auoit dans ſes letres, pluſieurs traits, ou imitez, ou tirez des auteurs plus anciens? Voudroit-il eſtre ſi temeraire que de dementir la ſainte Ecriture, qui dit, qu'il n'y a rien de nouueau ſous le Soleil, & que nul ne peut dire, » Voici ce qui n'a point encore » eſté connu au monde: car dé- » ja il aura eſté veu aus ſiecles » qui nous ont precedé. Et donc quelle iniuſtice fait-on à Narciſſe, de dire que ce qu'il a écrit en l'vne de ſes letres, parlant des paiſans de ſon village, que

ce peuple tire plus d'auantage de l'ignorance du vice, que nous n'en auons de la connoiſſance de la vertu. Iuſtin l'hiſtorien l'auoit écrit des Scythes, *Tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quantò in alijs cognitio virtutis. lib. 2.* Qu'on ne ſçauroit traduire en meilleurs termes, que ceus dõt Narciſſe l'a expliqué. Eſt ce lui faire vne iniure que d'auoir obſerué que ce qu'il a dit à vn grand homme: la fortune ne « vous ſçauroit oſter les choſes « qu'elle ne vous a point don- « nées: Seneque l'auoit dit aupa- « rauant, *Quod non dedit fortuna non poteſt auferre de tranquil. cap. 13.* Que ce qu'il écrit

à Olympe de ce grãd dueil dãs lequel elle s'eſtoit renfermée.
» Il ne vous manque rien, que de
» porter des chemiſes noires, &
» vous faire ſeruir par des Mores. Cette penſée eſtoit née quatorze cens ans auãt la naiſſance de Narciſſe, dans l'eſprit d'vn Cynique, qui voiant le grand dueil dans lequel Herodes l'Athenien s'eſtoit renfermé, à cauſe de la mort de ſa fille, lui dit, Qu'il s'eſtonnoit
» comment il faiſoit ſeruir ſur ſa
» table des raues blanches, dans
» vne maiſon toute tenduë de
» noir. Quand il écrit, qu'il ne
» faudroit pas s'épouuanter de
» la vaine image du nom de Roi,
» ſi au lieu de la marque de ſa vo-

lonté, il n'étoit plus que l'in- «
ſtrument de celle des autres. «
C'eſt mot à mot ce que dit Ci-
ceron à ſon frere, *Sit annulus*
tuus non alienæ miniſter volun-
tatis, ſed index tuæ. Quand il
dit à vn de ſes amis, Vous n'e- «
ſtes iamais en meilleure com- «
pagnie, que quand perſonne «
n'eſt auec vous. C'eſt ce que «
rapporte Ciceron de Scipion
l'Affriquain, *Se non minus ſo-*
lum quam cum ſolus, qu'on ne
ſçauroit exprimer autrement
en François. Quand il écrit à
ſon frere, Ie m'aſſeure que ſi i'e- «
ſtois mort, tu ſerois vne fois «
plus riche que tu ne voudrois. «
C'eſt la réponſe que Pitacus fit
à vn Roi de Lydie, qui lui de-

mandoit s'il eſtoit riche, Ouy, dit-il, vne fois plus que ie ne voudrois, mon frere eſtant mort, de qui i'ay herité. Plutarque de l'amitié fraternelle, „ quand il dit, Qu'vn lyon mort „ vaut moins qu'vn chien qui ſe „ porte bien. N'eſt ce pas vn des Prouerbes de Salomon, *Melior eſt canis viuus leone mortuo*, „ Quand il écrit, Puis que nous „ durons ſi peu, il n'eſt pas raiſo- „ nable que nos paſſions ſoient „ immortelles. Thraſon là deſ- „ ſus s'écrie, Quel Predicateur „ preſche la moderation & la „ patience de cette ſorte, ſi ce „ n'eſt peut eſtre Monſieur de „ Nantes, &c. Et fait valoir cette penſée, comme ſi elle eſtoit

née dans la teſte de Narciſſe, & qu'il en fut non le pere ſeulement, mais auſſi le Createur, & cependãt cet ignorãt preſomptueus ne ſçait pas qu'elle eſt priſe d'Ariſtote au troiſiéme de ſes Rethoriques. *Iram immortalem cum ſis mortalis non ſerua*, & de Seneque le Tragique, *Quando corpus homini datum eſt mortale, odia immortalia gerere non debet.* Que ce qu'il écrit, Que la grande reputation " eſt plus dangereuſe que la mauuaiſe. Cela eſt traduit de Tacite, *Non minus periculũ ex magna fama quam ex mala.* Ce qu'il dit, Que ce ſeroit faire tort " à la vertu de la mettre au nombre des choſes fortuites: eſt ren- "

du mot pour mot de Seneque, *Virtutem de honeſtat qui illam* „ *inter fortuita ponit.* Il vaut „ mieus ſouffrir vne iniure, que „ de la faire: eſt traduit de Ciceron. *Accipere quam facere præſtat iniuriam.* Et ce qu'il dit, „ Qu'à Rome l'oiſiueté eſt iour & „ nuit occupée; eſt de Seneque, *Diu noctuque occupatum eſt eorum otium.* Cetui-ci, Ie ſuis aſ- „ ſeuré que mes maus finiront, ou „ que ie ne durerai pas toujours; eſt du meſme Auteur, *Aut dolores deſinent, aut cito moriar.* „ Cet autre, Par voſtre moien i'ai „ deus choſes qui ne ſe rencon- „ trent gueres enſemble, vn mai- „ ſtre, & la liberté; eſt de Tacite, *Haud facile libertas, & domi-*

nus miſcentur. Comme auſſi cet autre, La nuit a ſes plaiſirs « auſſi bien que le iour; eſt de Se- « neque, *Habet & nox voluptates ſuas.* Ie croi bien que celle que « vous me voulez donner eſt bel- « le, mais atendez vn peu, elle ne « le ſera plus; n'eſt-il pas d'Apu- « lée, *Formoſa eſt, paululum expecta & non erit.* Elle n'eſt pas « ſotte, mais peut-eſtre auſſi eſt- « elle plus habile qu'il n'eſt neceſ- « ſaire de l'eſtre à vne femme de « bien. Saluſte le dit d'vne autre. *Mulier literis Græcis & Latinis docta, pſallere & ſaltare elegantius quam neceſſe eſt probæ.* De tãt de douleurs il ne ſe ſçau- « roit faire qu'vne mort, & il n'eſt « plus temps d'eſtre ménager des «

„ choſes qui sõt déja perduës ; ces deus ſentẽces de Seneque, *Quid refert quam multa ſint vulnera, cum non poßit amplius quam vnum eſſe mortiferum. Sera in infundo parſimonia eſt.* Narciſſe ne le pouuoit expliquer plus elegamment, non plus que cetui-ci, *Tempus vnum hoc tantum eſt cuius eſt turpiſſima iactura quæ per negligentiam fit quia non poßit reparari.* Qu'il „ rend ainſi, Il eſt fort dangereus „ de perdre le temps duquel il n'y „ a point moien de ſe racquiter. „ C'eſt ſeulement de gens ſages „ & capables de gouuerner les „ Eſtats que la ſterili[illegible] eſt gran- „ de. Barclai en ſon Argenis l'a- „ uoit dit, *Hominum ſagacium*

& commodorum rebus humanis maior est annona. Ce qu'il écrit à vn Seigneur, Vous aués trop « de connoissance de vous-mes- « me pour penser que ie vous flat- « te, Ciceron l'auoit dit à vn au- tre, *Non vereor ne assentatiun- culâ tuam gratiam aucupari vi- dear, neque enim tu is es qui quid sis nescias.* Que ce qu'il dit, Que les ennemis de l'Estat « n'ont pas esté iusques ici si con- « siderables par leurs propres for- « ces, que par l'opinion que nous « en auons conceuë; est pris de « Quinte Curce, *Nostro pauore et opinione quam sua virtute fortiores fœlicioresque.* Mais, A- riste, ce ne seroit iamais fait à qui voudroit ici raporter tous

les passages que Narcisse a imitez ou dérobés des anciens Auteurs. Ie te renuoie aus obseruations qu'en a faites Fr. A. qui t'en produira iusques au nombre de deus cens & plus. De là est venu que Narcisse lui a declaré vne guerre aussi sanglante, qu'autresfois les Pontifes de Rome idolatre declarerẽt contre leur Greffier, pour auoir publié les mysteres de leurs formules, & pour auoir esté le premier, dit Ciceron, qui creua les yeus aus corneilles. Mais on peut esperer que les honnestes gens sçauront autant de gré au Moine (car fr. A. ne refuse point ce nom, qui n'apartient qu'à la plus pure partie du Christianis-

me) que le peuple Romain fut reconnoissant enuers C. Flauius, pour leur auoir communiqué le secret de leurs Prestres.

D'Antigni, le 25. de Mai 1627.

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

MESDISANCES DE Narciſſe, contre l'honneur, la beauté & l'eſprit des Dames de France.

LETRE XV.

ARISTE, l'Egliſe ne ſe contente pas de faire brûler les liures des heretiques, qui de propos deliberé traitẽt des opinions contraires à celles qui ſont bonnes, & receuës en fait de religion. Mais la haine quelle porte à leurs perſonnes, s'eſtend iuſques à la lectu-

re des aut
de leur r
traite de
de l'herel
tant ſoit
comman
d'en faire
Narciſſe,
le feu, n
endroits
eſt indigi
auſſi en
capital de
le liure t
leur hont
& qui s'
memoire
en quels
deus cens

re des autres liures qui partent de leur main, encore qu'il s'y traite de tout autre ſubiet que de l'hereſie. Les Dames qui ont tant ſoit peu l'honneur en recommandation, ſont obligées d'en faire autant des letres de Narciſſe, & doiuent expier par le feu, non pas ſeulement les endroits ou leur reputation eſt indignement violée : mais auſſi en haine de cet ennemi capital de leur honneur, brûler le liure tout entier qui publie leur honte par toute la France, & qui s'efforce d'en laiſſer la memoire à la poſterité. Voici en quels termes il en parle, De « deus cens qui ſe diſent vierges, «

» ie ne penſe pas qu'il y en ait
» vne qui diſe la verité, ſi elle n'a
» recouuré ſon pucellage. Et en
» vn autre endroit il écrit, Qu'à
» Paris, les filles ſont d'ordinaire
» ſi ſçauantes, qu'elles n'appre-
» nent rien de nouueau le iour
» de leurs nopces, & qu'en ſon
» pays elles n'ont pas ſeulement
» aſſez d'eſprit pour donner du
» mouuement à leurs corps: que
» par tout elles ſont des miſera-
» bles, auſſi bien que la guerre &
la fièvre. Certes vne Dame ne
ſçauroit lire ces letres auec
plaiſir, ny en loüer l'autheur,
qu'elle n'approuue ſa propre
honte, & ne conſente à ſon
deshonneur. Il ne traite pas
moins

moins in
Dames c
parle de
beauté, &
raiſon au
Car apr
loüé celle
ces parol
iurieuſes
mes de Fr
que ce qu
pas laides
qu'vne d
plaiſe, ce
lais des-h
agreable.
Dames, f
me qui m
ment vo

moins indignement toutes les Dames de la France, quand il parle de leur eſprit & de leur beauté, & qu'il en fait comparaiſon auec les Dames d'Italie. Car aprés auoir hautement loüé celles-ci, il dit des noſtres ces paroles extremement iniurieuſes, La pluſpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas laides, & s'il y en a quelqu'vne dont le viſage vous plaiſe, ce ſera peut-eſtre vn palais des-habité, ou vne beſte agreable. Aprés cela, belles Dames, faites eſtat d'vn homme qui mes-eſtime ſi furieuſement voſtre eſprit & voſtre

beauté. Si vous auez tant ſoit peu de courage, comme ie ſuis aſſeuré que vous n'en mãquez point, vous eſtes obligées de faire de ces letres, ce que les Bacchantes firent du corps dOrphée, en les déc' irant en pieces, & de l'autheur ce qu'Hecube fit de Polymneſtor, en lui creuant les yeus auec la pointe de vos aiguilles, ou à tout le moins de lui faire endurer la péne que les Dames de la Cour voulurent faire ſoufrir à Iean de Meun, qui n'en auoit pas dit d'elles la moitié tant que Narciſſe en a dit contre vous. C'eſt à toi, Ariſte, qui vois les compagnies, de faire

connoiſtre aus Dames, combien ce médiſant eſt iniurieus contre elles.

De Criquetot le dernier de May 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

COMPARAISON DE *la conſolation de Seneque à Martia, auec celle de Narciſſe à Olympe.*

LETRE XVI.

ARISTE, quand par fois la curioſité m'eſt venuë de comparer les ouurages des anciens Auteurs, auec les plus belles pieces de nos écriuains d'aujourd'hui, ie t'aſſeure qu'il m'a ſemblé voir en celles-ci les baſtimens des grottes de nos fon-

ténes, dont toute l'architecture n'eſtant faite que de coquillage, ne peut pas eſtre de longue dureé, & s'il y a vn peu d'artifice il eſt veritable qu'il n'y a point de ſolidité. Là où les autres s'éleuent auec autant de majeſté que les temples des Dieus, les amphitheatres & les colyſees, dont les ruines ſeules aprés deus mil ans de duree, donnent plus d'admiratiõ que toutes les noueautez du temps preſent. Ie t'en veus faire iuge, en te rapportant ici deus pieces, dont l'vne ſera ſeulement vn ſommaire de la conſolation de Seneque à Martia, & l'autre, celle de Narciſſe à Olympe. Que ſi tu veus auoir recours à leurs originaus,

en l'vne tu entendras diſcourir vn grand homme, qui remplira ton eſprit d'excellẽtes & de nobles penſées; en l'autre tu verras vn diſcours qui n'a rien de raiſonable, qu'autant qu'vn ſinge peut auoir de reſſemblance auecques l'homme. Martia dõc eſtoit vne grande Dame Romaine, fille de Cremutiũs Cordus, l'vn des plus illuſtres Senateurs de ſon temps, qui s'eſtoit lui-meſme donné la mort pour preuenir celle que l'Empereur Tybere lui vouloit faire ſouffrir indignemẽt, à cauſe qu'il auoit parlé en ſon Hiſtoire à l'auantage de Brutus & de Caſſius, ſoixante & dix ans aprés leur deffaite. Cette Dame eut vn fils

nommé Metilius, qu'elle éleuoit en eſperance qu'il releueroit vn iour ſa maiſon abbatuë, mais en la fleur de ſon âge il mourut, laiſſant ſa mere en vn extréme regret de ſa mort. Seneque la cõſole, & pour ſe donner l'entree en ſon eſprit, que la douleur tenoit aſſiegé de tous coſtez, il y entre par vne porte que l'ame tient toujours ouuerte à ſa propre loüange. C'eſt par là qu'il s'inſinuë chez elle, & qu'il ſe loge en ſon eſprit, lui diſant qu'il ſçait biẽ qu'elle eſt autant éloignée de la foibleſſe de courage, qui eſt ordinaire aus femmes, comme des autres vices, aufquels leur ſexe eſt aſſujetti. Qu'elle en fit la preuue à la

mort de ſon pere à qui elle conſerua la vie auſſi long-temps qu'elle pût: & le reſſuſcita aprés ſa mort, aiant cõſerué & publié les liures que ce grand homme auoit marquez & ſignez de ſon propre ſang; en quoi elle auoit obligé les Romains, & toute la poſterité qui lui en demeureroit eternellement redeuable. Aprés auoir gaigné de la creance en ſon eſprit par cette veritable, & non flatteuſe recommandation, il paſſe plus auant, & lui fait entendre qu'il veut cõbatre ſa douleur de droit fil, à cauſe de la connoiſſance qu'il a de la grãdeur de ſon cõurage, & que c'eſt faire tort à ſa vertu, que de la flatter & de la ſurprẽdre ſous

quelque fauſſe couleur, comme on fait les petits enfans à qui lon ſucre le bord du gobelet pour leur faire aualer la medecine qui eſt dedans. Là deſſus il lui repreſente comme dans vn miroir les fautes qu'elle commet indignes de ſon courage, de s'eſtre abandonnée ſi fort à la douleur, & de s'eſtre renduë ſi inuincible & opiniaſtre aus conſolations, qui ne lui ont ſerui que d'vne courte & inutile occupation, & que le temps meſme n'a rien gaigné ſur elle, que de donner plus grand pied dans ſon ame à la triſteſſe, qui ſera deſormais bien difficile d'arracher, à cauſe des longues & fortes racines qu'elle a jettées en

ſon eſprit. Il lui propoſe les exẽples d'Octauia & de Liuia, dont l'vne fut ſœur, & l'autre femme d'Auguſte. La premiere aiãt perdu ſon fils Marcellus, ſe laiſſa tellement aller à la douleur, que iamais plus elle ne voulut receuoir de conſolation, ſans auoir égard au tort qu'elle ſe faiſoit à elle meſme, à ſes autres enfans, & à la fortune meſme d'Auguſte. Liuia au contraire, lors qu'elle perdit ſon fils Druſus, elle le pleura modeſtement auec vne iuſte moderation d'eſprit, & ne porta ſon deüil plus longuement que l'honeſteté & le rang de Ceſar, ſembloient le requerir d'elle. Il donne le chois à Martia de ſuiure l'vn ou l'au-

tre de ſes exemples, aprés lui auoir exageré les miſeres & l'indecence d'vn deüil immoderé, par aprés il compatit auec elle, & lui fait entendre qu'il ne lui commãde pas de ſouffrir les accidens humains d'vne façon inhumaine & barbare, mais à la façon de Liuia, qui aprés auoir rendu ce qu'elle deuoit à la nature, & à l'amour qu'elle portoit à ſon fils, permit d'eſtre conſolée par Arëus Philoſophe de ſon mari, dont elle tira du profit. Il rapporte les propos qu'Arëus tint à l'Imperatrice, qui ſont merueilleuſemẽt dous & perſuaſifs, aſſaiſonnez d'vne grande ſageſſe & diſcretion. Il ſouhaite à Martia vn Arëus au-

prés d'elle. Il monſtre en ſuite comme les deſtinées, c'eſt à dire, les determinations de la volonté Diuine ne ſe peuuent vaincre par larmes, & que la douleur eſt inutile ſi la mort eſt inexorable. Qu'à la verité c'eſt choſe naturelle de pleindre les ſiens quād la mort nous les oſte, pourueu que ce ſoit auecque moderation : mais que d'ordinaire l'opinion ajouſte plus à noſtre deüil, que la nature ne nous en commande : ce qu'il prouue par l'induction des exēples des beſtes brutes, qui ſe pleignēt & crient à la perte de leurs petits, puis s'appaiſent en peu d'heures & de iours. Puis il prouue que c'eſt contre nature

à l'homme que de ſe laiſſer emporter à la douleur, attendu que ce qui n'eſt pas commun a tous les hommes, mais qui ſe trouue diuerſement, aus vns plus, aus autres moins, ſelon l'opinion de chacun, ne peut eſtre naturel, & que ce qui eſt de la nature ne l'amoindrit point auec le tẽps, cõme le deüil qui eſt plus grand aus vns qu'aus autres, ſelon l'eſtime ou la couſtume des peuples, & des pais là où nous ſommes. Et que partant il lui ſeroit beaucoup plus honorable de mettre fin elle-meſme à ſa douleur, que d'attẽdre que le temps l'emporte, & face ce qu'elle deuoit faire par vertu. De là il mõtre que l'opiniaſtreté de la dou-

leur eſt cauſée aus hommes à faute de preuoir les maus à venir, que nous ne ſentons point que quād il nous arriuēt. Que les mal-heurs d'autrui nous ne touchent comme point, & lors que nous voiōs porter en terre tous les iours les enfans des autres meres, nous ne penſons point qu'autant il en peut auenir aus noſtres: que ſi nous eſtions viuement perſuadez que les accidēs de cette vie nous ſont communs auec les autres, cela nous rendroit les noſtres plus tolerables. Nous deuons eſtimer que tous les traits de la fortune ſont tirez contre nous, que ſi elle en aſſenne d'autres, ce n'eſt pas quelle nous veüille épargner,

mais c'eſt qu'eſtant aueugle elle ne donne pas toujours droit à ſon but : que ſes coups toutesfois ſont ſi épais & ſi drus, qu'enfin il faut que quelqu'vn nous atteigne, & nous face ſentir ce que nous auons veu éprouuer aus autres, & que partant elle ne doit pas nous trouuer ni trop confians, ni trop pareſſeus. Que nous deuons regarder ce qui eſt à nous cõme deuant perir, ſans ſçauoir quand ni cõment. Que celui qui preuoit l'auenir, il affoiblit le mal preſent, qui n'eſt grand que pource qu'il eſt inopiné. De là il paſſe à vne tres-belle digreſſiõ, diſcourant comme nous ne ſommes en ce monde que comme dans vn theatre,

où tous les meubles & tous les habits de la comœdie nous sont prestez, seulement à condition de les rendre quand il nous seront redemãdez. Que nous deuons estre toujours prests de restituer ce que nous n'auons que par emprunt. Et qu'il faut souuent auertir son ame qu'elle vse de ces choses comme fuiardes & passageres, & dont l'vsage ne nous est pas asseuré pour vn iour, non pas mesme pour vne heure, ni pour vn moment. Que si elle plaint son fils, elle en doit accuser le temps mesme, & le momẽt qu'il nasquit. Que nous entrons en ce monde comme sous l'empire de la fortune, laquelle vse & abuse de nos corps comme

comme il lui plaist, & ne sert de rien de lui cõtredire. Qu'il nous faudroit incessamment estre en deüil si nous vouliõs pleurer vn peu long-temps toutes nos miseres, veu qu'il en arriue de nouuelles auant que nous aions remedié aus plus vieilles. Il admire comment elle s'est oubliée de sa condition, qu'elle doit rentrer en la cognoissance d'elle-mesme. Et se ressouuenir qu'estant née mortelle, elle ne peut engendrer que des enfans mortels. De là il entre en la description de la fragilité de l'homme, à qui toutes choses, & celles-là mesme, dont il ne se peut passer, donnent la mort en lui aduançant ses iours, cependant ne

penſe qu'à s'éterniſer dans le monde, & diſpoſe de ſes neueus & arriere-neueus, comme s'il eſtoit de condition immortelle. Il la remet dans la cõſideration de ſon deuoir, lui remontrant qu'elle ne peut ſans ingratitude ne ſçauoir pas gré à Dieu du temps qu'elle a poſſedé ſon fils, pour bref qu'il ait eſté: & qu'elle doit mettre au nombre des bien-faits de la nature les contentemens qu'elle a receu de lui pendant qu'il a eſté en ſon pouuoir. Et ſi bien ils n'ont pas eſté de longue durée, qu'il vaut mieus toutefois auoir des biens qui paſſent en peu de iours, que de n'en auoir point du tout. Qu'elle doit d'autant

moins regretter ſon fils, que la nature l'auoit doüé de plus grãs auantages, & de perfections dés ſon ieune âge, d'autant qu'vne ſubite felicité ne peut eſtre de longue durée. Et bien qu'à ſon iugement ce ſoit vne conſolation pléne d'enuie & de mauuais deſirs que d'auoir force cõpagnons de ſa mauuaiſe fortune, que neantmoins il lui veut rapporter des exẽples, non pour lui montrer qu'il y en a eu pluſieurs qui ont fait des pertes ſemblables à la ſiéne, ce qui ſeroit vne ſottiſe, mais pour lui faire voir que pluſieurs perſonnes à qui elles ſont arriuées ne ſe ſont pas eſtimées plus malheureuſes pour cela. Il la conſo-

le donc par les exemples de Lucius Scylla, qui perdit ſes enfans au comble de la plus grãde proſperité. De Paluillus, de Paulus Emilius, qui ne ſe troublerent nullement à la nouuelle de la perte de leurs enfans, non plus que le Conſul Bibulus, & Caius Ceſar meſme, qui dãs trois iours aprés la mort de ſa fille vnique, reprit la charge de Chef d'armée, & vainquit auſſi-toſt ſa douleur comm'il eſtoit preſſé de vaincre ceus à qui il faiſoit la guerre. Mais pour preuenir la repartie de Martia, qui pouuoit lui objecter qu'elle eſtoit femme, & que les exẽples des hommes n'eſtoiẽt pas aſſez puiſſans pour la faire reſoudre en l'extre-

mité de sa douleur, il lui allegue les exemples des femmes qui ont esté signalées par leur constance & par leur vertu : d'vne Lucrece, de Cloelia, des deus Cornelies, & de quelques autres. Il satisfait pleinement aus objections de son affligée, qui se pleignoit de ce que la fortune ne lui auoit pas raui seulement son fils, mais aussi comme par vne malignité auoit choisi entre tous ses enfans celui qui lui estoit le plus cher, & le plus necessaire à la conseruation de sa maison. Il lui remôntre que la fortune ne la pas si mal traitée qu'elle pense, lui aiant laissé des filles de Metilius qui portent l'image de leur pere, & qu'en les

regardant, elle doit pluſtoſt ſe ſouuenir de ſon fils, que non pas de ſa douleur. Il la conſole par l'exemple des laboureurs, qui ont ſoin d'éleuer les rejetons des arbres qui ont eſté abbatus par l'orage : & qu'elle ne doit pas encourir le blaſme d'vn vice qui eſt familier aus hommes, qui d'ordinaire haïſſent ce qui leur eſt laiſſé, à cauſe du regret qu'ils ont de ce qu'ils ont perdu. Que ſi bien c'eſt choſe faſcheuſe de perdre vn fils qu'on a pris grand ſoin d'éleuer, & lors qu'il commence de ſeruir d'appui à la maiſon, que cela toutesfois eſt vn accident humain, auquel noſtre cõdition eſt ſujette. Que ceus qui voiagent prénent plai-

sir à voir la beauté des païs qu'ils n'auoient point encores veus, mais ce leur est force de souffrir les incommoditez des chemins, & les fatigues du voiage. La nature dit à tout le monde qu'elle ne trompe personne. Si tu veus estre marié. Si tu desires des enfans, ils pourront estre beaus, aussi pourrõt ils estre lais & difformes. Il se pourra bien faire que les vns soient gens de bien, & les autres mal conditionnez; que les vns seront sains, & de longue vie, les autres infirmes & valetudinaires, qui ne pourront pas viure longuement. Il faut prendre toutes choses auec les commoditez & les incommoditez, dont elles sont neces-

sairement accompagnées. Là dessus il fait de tres-beaus rapports des voiages auec le cours de nostre vie, ou toutes choses sont meslées de bien & de mal. Il passe de là aus raisons, collettant la douleur corps à corps. Que la mort de ceus que nous aimons ne nous tourmente que par opinion, veu que nous ne pleurons pas ceus qui sont absens, si nous sçauons qu'ils soient viuans, & en bonne santé. Que la mort n'est qu'vne absence, & que nous deuons bien-tost joindre ceus qui sont morts, qui n'ont fait qu'aller deuant, là où mesmes nous sommes forcez de nous trouuer. Que c'est folie de pleurer ceus qui sont decedez,

veu qu'ils ſont paſſez en vn eſtat bien plus heureus que n'eſt celui de cette vie. Que ce ne ſont que des fables, ce que les Poëtes ont feint des enfers, que la mort termine toutes miſeres, & que c'eſt vne grande erreur de plorer ceus qui ne ſont plus capables d'eſtre mal-heureus. Qu'elle doit croire que ſon fils eſt paſſé en vne paix eternelle & grande, & qu'il eſt arreſté en vn lieu d'où rien ne le peut chaſſer, & où il ne peut rien craindre ni apprehender. Il s'étend ſur le dénombrement des biens que la mort apporte à l'homme, mõtrãt que la nature n'a rien trouué de meilleur qu'elle pour noſtre felicité, en quelqu'âge quel-

le nous ſurprenne. Ce diſcours eſt du tout admirable, & tres-digne d'eſtre leu, & bien conſideré. Au ſurplus, que nul ne meurt iamais trop toſt, que pluſieurs grands hommes pourroient eſtre mis au nombre des bien-heureus aprés leur mort, s'ils ne fuſſent pas demeurez ſi long temps en vie, & que partãt Metilius n'eſt pas mort trop ieune. Que tout tẽps pour long qu'il nous sẽble à voir, eſt court & bref, & que les années pour longues qu'elles ſoient, n'occupent preſque rien de l'infinité du tẽps. Que la terre n'eſt qu'vn point en comparaiſon du ciel, qu'auſſi toute la durée de la plus longue vie n'eſt que la moindre

partie d'vn point à proportion de l'infinité de tout le temps. Et que si elle veut jetter les yeus sur l'Eternité, elle verra qu'il n'y a nulle difference entre le court & le long, qui ne sont qu'en l'opinion des hommes. Que puisque chacun vit autãt qu'il doit, il s'ensuit que nul ne meurt plustost qu'il ne faut. Que c'est vne erreur de penser que nous ne sommes pas proches de la mort, si ce n'est lors que nous sommes courbez de vieillesse. Que les ieunes en sont aussi proches que les vieus, & que desiors que nous cõmençons à viure, nous commençons à nous approcher de la mort. Qu'on ne doit point regretter ceus qui meurent sur

l'esperance de leur bonne fortune en cette vie, veu que nul ne se peut promettre de pouuoir estre bien-heureus iusques à son decés. Que plusieurs ont deshonoré les vertus de leurs ieunes ans par les débauches, & par les vices de leur vieillesse. Il lui remet deuãt les yeus la constance de son pere à endurer la mort que lui mesme s'est procurée, pour éuiter celle que Tybere lui vouloit faire souffrir ignominieusement, les paroles qu'il lui dit auant que mourir, l'exhortant par cet exemple domestique à ne faire conte de la mort, que son pere auoit mépriſé auec tant de generosité. Que c'estoit vn bon-heur de

mourir ieune, attendu que le chemin du ciel est bien plus facile aus ames qui ont bien-tost quitté la conuersation auec les choses humaines, qu'à celles qui se sont enuieillies dans les affections de ce monde. Que les grands esprits n'aiment pas de demeurer longuement dans les corps, ils taschent toujours de sortir viſtement de cette prison, pour retourner vers leur origine, comme toutes les choses naturelles se hastent d'aller à leur centre, & à leur fin. Que les perfections qui estoient en Metilius, estoient autant de presages certains qu'il ne pouuoit viure longuement, d'autant que ce qui est venu au plus haut degré,

eſt bien proche de la fin. Vne parfaite vertu ſe dérobe, & s'enleue bien toſt de noſtre veüe comm'vn feu clair, qui paſſe & s'éteint promptement. Il fait vne deduction des vertus, & des graces ſingulieres du corps & d'eſprit qui furent en la perſone de Metilius, & le loüe particulierement de ſon admirable chaſteté, de ce qu'eſtant vn des plus beaus ieunes hõmes qui fut en la ville de Rome, en vn temps où les Dames ne s'étudioient qu'à débaucher les ieunes gens, il ne permit iamais qu'vne ſeule peuſt rien eſperer de lui: & lors que l'impudicité de quelques vnes fut ſi grande que d'eſſaier ſi elles pourroient rien gaigner

sur lui, il en rougit de honte, & se chastia lui-mesme, comme s'il eust commis vne grãde faute, d'auoir esté trop agreable à leurs yeus. Que Martia se doit consoler par la ressouuenance des vertus de son fils. Qu'elle ne le doit pas aller chercher dans le tombeau, où il n'a laissé que la pire partie de soi-mesme, mais au ciel où il s'est enuolé en la cõpagnie des ames bien-heureuses, aprés auoir vn peu demeuré au dessus de nous, afin de purger & nettoier les vices qu'il auoit sur lui, & comme essuié la crasse & souillure de tout le temps qu'il auoit esté mortel. Qu'elle doit auoir hõte de pleurer, puis qu'il est passé en la con-

dition d'vne vie tres-heureuſe. Pour concluſion, il introduit le pere de Martia, qui la conſole en parlant à elle, & lui remontrant le tort qu'elle fait à lui, & à ſon fils de les pleurer, & de s'abandonner au deuil & à la triſteſſe, qu'elle doit abreger & finir bien-toſt ſi elle ne veut eſtre enuieuſe & deplaiſante de leur felicité. C'eſt en ſomme ce que cet Eloquent perſonage propoſe à Martia pour la conſoler, en ce beau & long traité qu'il lui addreſſe, où tu ſentiras toi-meſme en le liſant, ce que peut l'eloquence ſur les paſſions de noſtre ame. Voions en ſuite comme quoi Narciſſe conſole ſon Olympe ſur le deuil de la mort de

de ſon mari. Il a bien, dit-il, de la péne à trouuer la cauſe de ſes larmes, & que la mort de ſon mari n'en peut eſtre que le pretexte. Qu'elle joüe ſi bien le perſonage d'vne affligée, qu'il ne ſçait plus que croire de ce qu'il void. Qu'il penſoit qu'il faloit pluſtot la conſoler de la vie de ſon mari, que de ſa perte, & que difficilement croit-il qu'elle ait tant de péne à ſupporter ſa bonne fortune. Que ce grand deüil, dans lequel elle s'eſt enfermée, & cet équippage de triſteſſe, ne ſont que des actions étudiées, & des mines contre-faites & contraintes. Qu'il ne lui manque rien plus que de porter des chemiſes noires, & ſe faire ſer-

uir par des Mores. Qu'il eſt tẽps qu'elle rentre en ſon bon ſens, & qu'elle finiſſe ſa comœdie. Qu'elle doit laiſſer aus ſottes cet habit, qui l'empeſche de la voir, & qu'elle ſe doit ſouuenir que cinq pieds de terre lui valent vingt mil liures de rente, ce qui eſt bien incroiable, & qui donnera à penſer à force gens, que ce petit eſpace de terre porte des diamans, ou des perles. Il lui conſeille de ſe donner de garde de reparer iamais la perte qu'elle a faite, & qu'elle ſe doit imaginer qu'il n'y a perſone au monde qui merite de la poſſeder tout ſeul. Qu'elle rẽdra conte à Dieu des qualitez qu'il lui a données pour commander aus hommes,

si elle ne peut viure sans obeir à quelqu'vn. Qu'elle doit viure en liberté, sans s'assujettir à vn autre. Que son mari vouloit sçauoir tous ses songes & ses pensées, & qu'elle ne pouuoit pas disposer d'vn seul de ses cheueus, & que mesme il lui auoit osté son nom. Et que c'est folie de pleurer la mort d'vn mari, qui cause tous ces mal-heurs à vne femme. Qu'il trouue lui que c'est tout ce qu'Olympe pourroit faire que de pleurer si son mari estoit ressuscité, ou que la nouuelle de sa mort fut fausse. N'est-ce pas pour bien consoler vne femme épleurée, & qui retourne encores du seruice & de l'en-

terrement de ſont mari, de lui dire que ſon deüil n'eſt qu'hypocriſie, que ſa triſteſſe n'eſt que mine, & que tout ſon appareil de deüil n'eſt qu'vne farce. Qu'elle ſe doit conſoler auec raiſon, pour ce que la foſſe de ſon mari lui vaut vingt mille liures de rente. L'induire au libertinage, & à ſe donner du bon temps : & pleurer pluſtot ſi ſon mari eſtoit encores en vie, que pour ce qu'il eſt mort. C'eſt tout ce qu'il pourroit écrire à vne garce ſur la mort de ſon mari, meritant vn chaſtiment tres-exemplaire de tenir ces diſcours à vne femme d'honneur. Voila pourtant ce que les ignorans admirent, & ce qu'ils iu-

gent preferable à toute l'antiquité. Permis à eus de passer pour des bestes au iugement des habiles hommes.

De Dieppe, le 1. de Iuin 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

SOTTES COMPARAISONS & ineptes applications qui se trouuent dans les letres de Narcisse.

LETRE XVII.

ARISTE, à mesure qu'il me vient en l'esprit quelqu'obseruatiõ à faire sur les écris de Narcisse, ie mets la main à la plume au premier loisir que ie rencontre, afin de t'en donner aduis. Ie suis tombé ce matin, auant que de monter à

cheual, ſur la letre qu'il écrit au ſieur de la Motte-aigron, où entre autres propos, il lui tient celui-ci. Ie meure, ſi ie vis ia- « mais rien de pareil à ce qui ſort « des meditations de voſtre eſ- « prit, & ſi la moindre partie de « l'ouurage que vous m'auez « monſtré, ne vaut mieus que « tout ce qu'ont fait les Hollan- « dois, pourueu que vous en ex- « ceptiez les victoires du Prince « d'Aurange. Ariſte, di moi ie te « pric, eſtimeras tu cette penſée raiſonnable, & digne d'vn hõ- nie qui n'a pas encore du tout perdu le jugement. Quel rap- port y peut il auoir entre le ſieur de la Motte-aigron, & le Prince d'Aurange ? & quelle

conuenance entre les victoires de cettui-ci, & les écris de l'autre? Les comparaisons se doiuent faire des choses qui sont de mesme genre, des bons esprits de la France, auec les bons esprits de la Flandre, des liures qui se font par les François, auec les liures que compolent les Flamans, de la discipline militaire des Hollandois, auec celle que tiennent les Espagnols. Et nul ne peut à moins que d'estre priué du sens commun, faire comparaison des beurres & des fromages qui se font en Hollande, pour bons qu'ils soient, auecque les victoires de Henry le Grand, & dire selon le style de Narcisse.

Ie meure, si les fromages des Hollandois ne sont meilleurs, que tout ce qui se fait en France, pourueu que vous en exceptiez les victoires de Henry le Grand. Ie veus ici te raporter vn passage du Rheteur Longinus, qui nous dépeint naïuement les qualitez de Narcisse, sous la personne de Timée l'Orateur, dont il parle de la sorte. Timée, dit-il, est plein de ce « qui s'appelle froid en matiere « de discours, homme à la verité « qui auoit quelque suffisance, « & dont les discours ont par « fois ie ne sçai quoi de releué: « au reste assés ingenieus & in- « uentif; mais il auoit ce mal que « d'estre vn grand & ordinaire «

„ cenieurdes fautes d'autrui; au
„ contraire entierement ſtupi-
„ de, & du tout inſenſible aus
„ ſiénes. La demangeaiſon qui le
„ tenoit de produire toujours
„ des penſés qui fuſſent étranges
„ & nouuelles, eſtoit cauſe qu'il
„ tomboit ordinairement en des
„ puerilités tres-grandes, dont ie
„ rapporterai vn ou deus exem-
„ ples. Voulãt louër le grand Ale-
„ xandre, il dit, qu'il ſe rendit Sei-
„ gneur de toute l'Aſie, en moins
„ d'ãnées qu'Iſocrate n'auoit cõ-
„ poſé ſon Panegyrique. Voilà
„ certes, dit-il, vne admirable
„ comparaiſon du Roi de Mace-
„ done auecque vn Sophiſte, &
„ de la conqueſte de l'Aſie auec
„ vn' oraiſon panegyrique. Si

Narciſſe auoit donné de l'argent à du Mouſtier pour tirer ſon pourtrait, ce Peintre pour excellent qu'il ſoit, ne l'auroit pas ſi bien repreſenté auec ſon craion, que le Rheteur Longinus l'a craionné auec ſa plume. Reconnoi donc ici Ariſte, tous les trais de l'eſprit de Narciſſe, à qui nous ne voulõs pas oſter la louange d'auoir vn peu de capacité, & qu'il ne ſe trouue encore par fois quelque choſe de bon & de releué en ſes diſcours, d'auoir des inuentions aſſez plaiſantes & ingenieuſes: mais au demeurãt qui eſt plein de ſa propre eſtime, & du mépris des autres, qui le rẽd aueugle & inſenſible à ſes propres

defauts. Remarque comme cet amour effrené qui le posſede de produire toujours quelque choſe de nouueau, lui fait enfanter des monſtres qui font peur, ou des groteſques qui font rire. La comparaiſon que fait Timée d'Alexandre auec Iſocrate, & des conqueſtes de l'vn auec le panegyrique de l'autre, n'eſt elle pas auſſi bonne, & ſi tu veus, encore plus tollerable que celle que fait Narciſſe du Prince d'Aurange auec vn petit Aduocat, & des victoires du plus grand Capitaine de l'Europe auec les écris inuiſibles d'vn ieune homme qu'on ne connoiſt point encore que par la preface ſans

deuant derriere, qu'il a fait coudre aprés les lettres de Narciſſe.

De la ville d'En le 3. de Juin 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

LE PEV DE RAISON que Narciſſe peut auoir de prendre pour garans & protecteurs de ſes ſaletez, Monſieur de Nantes, & Monſieur de Bezule.

LETRE XVIII.

ARISTE, l'on dit que l'eſcarbot fut vn iour ſi audacieus que de faire ſon ordure dans les plis de la robe de Iupiter: mais ce qui n'eſtoit anciennement qu'vne fable, eſt deuenu aujourd'hui vne verité

en la perſonne de Narciſſe, qui prend à garant les Cardinaus, les Eueſques, & les Dieus de pieté, aprés que dans leur écarlate, dans leur pourpre, & iuſques dans leur ſein, il a déchargé les ordures de ſon eſprit, ſes maximes impies, ſes penſées ſales & des-honeſtes, ſes vilaines actions, ſes pechez abominables, ſes mots de goüinfre, & ſes paroles de rufian. Et aprés cela, dit-il, ſi quelques petits « Moines qui ſont dans les mai- « ſons Religieuſes, comme les « rats & les autres animaus im- « parfais eſtoient dedans l'Ar- « che, veulent déchirer ma repu- « tation, Monſieur de Nantes, & « Monſieur de Berule me la con- «

ſeruent. Qu'eſt-ce que cela, di moi cher Ariſte, ſi ce n'eſt mettre l'abomination dans le ſanctuaire, & les myſteres d'Adonis dans le tombeau de Ieſus-Chriſt. Quoi donc, ces deus grands hommes qui ſont aujourd'hui les fleaus des Athées, la perle des continens, les protecteurs de toute la deuotion de la France, ces deus oliues, ces deus chandeliers ardens prédis & figurez par les ſaintes Ecritures, qui de leur langue & de leur plume, comme auec des clefs, ouurent les portes du ciel, pour y faire voir & contempler aus ames pures, les plus hauts & les plus releuez myſteres de la diuinité: con-

ſeruent

seruent la reputatiõ d'vn homme qui se vante de ne pouuoir plus voir des beautez que toutes nuës, ny receuoir des baisers qui ne soient chauds & humides. Qui publie que dans son village, & par tout où il a du pouuoir, il est permis de faire l'amour. Qui se reserue l'vsage des lunettes pour voir des objets sales quand il sera plus âgé. Qui nage dans les eaus de naffle & de jasmin, & qui ne vit que de la chair des oiseaus, engraissez & nourris de sucre. De qui toutes les maximes sont d'Athée, de voluptueus & de libertin. Et quand vn hõme fait comme cela, sera persecuté par des Moines, il trouue-

ra de la protectiõ en Monſieur de Nantes, & en Monſieur de Berule: & il ſe l'oſe promettre, & encore le publier? Certes, il paroiſt bien qu'il eſt autant éloigné de la connoiſſance de ces perſonages, comme il l'eſt de toute pieté. Sans doute il prend ces grans hommes pour d'autres, & vit en la meſme erreur que ce Capitaine Romain qui prenoit ſainct Paul pour vn Egyptien, & pour vn chef de bandouliers & de voleurs. Ces noms auguſtes & ſacrez, en l'eſtime de tout ce qu'il y a de ſaint & de religieus en noſtre ſiecle, ne deuroient non plus ſe lire en ces letres prophanes, que la figure de la croix

eſtre peinte, ou grauée ſur le plancher où l'on marche & où l'on crache. Et quand Narciſſe les prend pour protecteurs de ſa reputation, il fait voir qu'il tient ces deus ſaints perſonages en meſme eſtime, que le mauuais larron tenoit Ieſus-Chriſt en la croix, qu'il prioit de le ſauuer de la mort, ſans ſe repentir de ſes crimes. Quoi donc, Monſieur de Nantes & Monſieur de Berulle, prendront Narciſſe en leur protection, & donneront leur approbation à ce qu'il écrit, Que « les filles de ſon village ont ſi « peu d'eſprit, qu'elles ne ſça- « uent pas donner aſſés de mou- « uement à leurs corps, & qu'il «

» ſort de leur bouche vne halene
» pure & innocente, qui ſe meſ-
» le parmi leurs baiſers, & leur
» donne vn gouſt qui ne ſe trou-
» ue point à ceus de la Cour. Et
» qu'il fait ionchée de leur pudi-
» cité, comme il feroit des her-
» bes de ſon jardin. Qu'il voit
» des bergeres chés lui qui ne
» ſçauent que ouï & non, & qui
» ſont trop groſſieres pour eſtre
» trompées par vn habile hom-
» me. Et à cauſe, qu'il eſt leur
» maiſtre, elles ſouffriroient
» qu'il leur monſtraſt s'il vouloit,
» qu'il n'y a pas loing de la puiſ-
» ſance à la tyrannie. Certes, A-
riſte, c'eſt le bout de l'effronte-
rie, quand le coupable & l'ac-
cuſé ſprend pour aduocats &

defenſeurs de ſes crimes ceus qui en doiuent eſtre les iuges. Quand donc Mõſieur de Nantes & Monſieur de Berule auront ſouſcrit & mis leur approbation aus letres que Narciſſe a déja publiées, & à celle qui ſuit, qui eſt de ſa façon, alors nous croirons qu'ils le prendront en leur protection & ſauue-garde s'il eſt perſecuté par les Moines.

A MONSIEVR DE R.

MOnſieur, Vous ne vous contẽtez pas d'eſtre ſçauant ſans étudier, vous voulez encore eſtre Eloquent ſans meditation, & me perſua-

der que ce que ie tirerai du fond de l'estomach & du derriere de la teste ne vous couste rien que la pene de l'écrire. Aprés auoir monstré a Monsieur C. que le Latin & le Grec sont inutiles en France, c'est faire voir a la nature mesme qui demande du temps pour acheuer le moindre de ses ouurages, que vous n'en auez pas besoin. Si cela est, ie ne veus a l'auenir vous apeller que le faiseur de miracles, & quoi que dise Monsieur Malherbe, ie m'asseure que i'aurai toutes les femmes de mon costé. Ie pense bien que vos vers sont plus dangereus que vous, & qu'estans capables de faire autant de cocus que le feu Roi, vous ne

pouuez ſans preſomption promettre cela de vous-meſmes. Mais auſſi n'eſtes vous pas réduit à ce point là, qu'il faille parler de voſtre braguette, comme d'vne affaire déplorée, & qu'il ne vous reſte encores aſſez de ieuneſſe pour donner de la ialouſie à quelque mari. C'eſt moi veritablement qui deurai vous prier de faire mon Epitaphe, & ſur les choſes de qui on pourroit mettre, Cy git auſſi iuſtement que ſur vn tombeau. En effet ie ne demande plus la ſanté, car i'ay beſoin de la reſurrection. Et ſi ie ſuis plus ieune que vous de dix ans, ie ſuis plus vieus de dix-huit maladies. I'ai ſceu au reſte de Monſieur de V. la bataille

que vous aués gaignée contre C. mais puis que i'ai eſté l'occaſion de cette victoire, et de la iuſtice de voſtre cauſe, ie pretens que c'eſt à vous de me remercier de ce qui s'eſt paſſé, et que vous m'auez toute l'obligation qu'il ſemble que ie vous aie. Quand i'aurai receu cette belle Ode que vous me faites attendre, et qui eſt auiourd'hui vne de mes meilleures eſperãces, vous verrez en ce temps-là que ie ne ſuis pas ingrat, & qu'aprés auoir paié mes debtes, i'ai encores de quoi faire des preſens à ceus que i'aime. Mais pour la defaite d'vn ſi petit ennemi que C. n'eſperez iamais d'eſtre loüé d'vn homme fait comme moi. Et contentez

vous si vous voulez de la satisfaction de vostre conscience. Ie vous donne le bon soir, & suis passionnément vostre seruiteur, NARCISSE. *Ce 12. Aoust 1625.* C'est assez gaster de papier auec les saletez de l'auteur de ces letres, garde toi d'y salir ton ame, & me croi,

D'Amiens le 10. de Iuin 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

POVRQVOI NARCISSE a obligé les Athées, les Huguenots, les Catholiques & les Moines à lui declarer la guerre.

LETRE XIX.

ARISTE, ie t'écri ces Letres en faisant voiage, & ce pendant qu'aus hostelleries on me prepare à disner, ou que le soir on fait les lits, ie mets par écrit les pensées à qui ie seroi marri de donner entrée en mon esprit en des lieus, ou mon

loisir pourroit estre plus vtilemẽt emploié. Ie n'ai point d'autres liures auec moi que le letres de Narcisse, & l'Apologie dont tu voulus me charger à mon départ. Ie les voi, ie les lis, & tandis que ie suis à cheual sur les champs, pour n'estre pas oisif tout à fait, i'y aplique vne partie de mon esprit, & les examine auec vn peu d'atẽtion. Or comme cette apresdisnée ie meditoi sur ce passage de Narcisse, où il dit qu'il a intereſſé dans vn mesme parti les Superstitieus, les Athées, les Moines, & les Huguenots. I'ai douté quelque temps comme quoi il se pouuoit faire que des personnes qui se proposent des fins & des pro-

fessions si differentes, se fussent rencontrées dans les interests d'vn mesme parti. En fin aprés auoir vn peu ruminé sur cette matiere, il m'est venu en pensée, que si bien il se pouuoit faire que Narcisse eut mis en auãt cette proposition, seulement par brauade, comme il est assez coustumier d'en auancer d'autres semblables: neantmoins il pourroit estre qu'il auroit donné occasion à toutes ces sortes de gens de lui courre sus, & de lui declarer la guerre, aus vns pour auoir aprouué leurs maximes, & persecuté leurs vies, aus autres pour auoir seulement combattu, & contrarié leurs maximes, & pris vn contre-

pied tout different à leur maniere de profeſſion. Les Athées ont eu raiſon de le deteſter, en voiant dans ſes lettres, Theophile condamné au feu, & ſes opiniõs aprouuées. Car ie meure ſi dans vne meſme Letre les Athées ne liſent la condamnation de φ. φ. & l'aprobatiõ de ſes maximes. Vois, Ariſte, la letre au ſieur de B. qui dãs les premieres editions, eſt l'onzieſme, tu y trouueras vn des principaus dogmes des Athées, Nous ne « ſommes pas venus au monde « pour faire des lois, mais pour « obeïr à celles que nous y auons « trouuées, & nous contenter de « la ſageſſe de nos peres, comme « de leur terre & de leur ſoleil. «

N'eſt-ce pas la maxime des Athées, dont ils ſe ſeruent pour ſapper les fondemens de la creãce, à toutes les Religions? N'eſt-ce pas ce qu'ils diſent de Moyſe, de Ieſus-Chriſt, & de Mahomet, qu'ils ſe ſont ingerés de faire des lois qu'ils n'ont pas trouuées au monde, & que pour eſtre eſtimés quelque choſe plus que les autres, ils n'ont pas voulu ſe contenter de la ſageſſe de leurs peres? Qu'aians pris auantage de la foibleſſe des eſpris vulgaires, ils ont introduit vne ſageſſe qui eſtoit inconuë au monde auant leur naiſſance? Et puis, quand Narciſſe
» dit encore, qu'vne religion eſt
» d'autant plus pure, que par ſa

vieilleſſe elle approche dauan- "
tage de l'origine des choſes, & "
qu'entre elle & le principe de "
tout bien, il y a moins de temps "
qui l'ait peu corrõpre. N'eſt-ce "
pas la maxime qui reſtablit ſur
terre l'idolatrie, qui eſt autant
que l'atheiſme & l'impieté? veu
qu'entre le principe de l'idola-
trie & la creation du monde, il
n'y a que tres-peu de temps, là
où entre les commẽcemens du
Chriſtianiſme & le principe de
toutes choſes on y contera plus
de quatre mille ans: & par con-
ſequent ſi cette maxime eſt ve-
ritable, il ſe conclud que l'idola-
trie eſt d'autant plus preferable
au Chriſtianiſme, qu'elle a ſur
noſtre religion l'auantage du

temps & l'âge qui la fait toucher de plus prés au principe de tout bien, & au commencemẽt de toutes choſes. Comment les Athées ſouffriront-ils qu'vn homme crie au feu contre ꝑ. ꝑ. qui auouë d'auoir eſté ſon ami, & qui en ſon école a appris à di-
„ re, Qu'il eſt reſolu à l'auenir de
„ ne ſe meſler plus de ce qui eſt au
„ deſſus de lui, & de laiſſer faire à
„ Dieu & à la nature, & que
„ pourueu que Clorinde permet-
„ te qu'il la ſerue, & qu'il apren-
„ ne de ſa bouche qu'elle l'aime,
„ il ne veut point ſçauoir d'autres
„ nouuelles; qui sõt tous diſcours d'Epicurien & d'Athée, & que ceus qui font profeſſion de cette ſecte, trouueront eſtranges

en

en la bouche d'vn homme qui condamne **. Ceus auſſi, qui ſçauent le nœud de l'affaire, n'ignorent pas que la mauuaiſe intelligence qui eſtoit entre Narciſſe & **. ne procedoit pas tant de la difference des opinions, comme du mauuais tour que Narciſſe lui ioüa en Holande, cõme auſſi l'on peut croire qu'il y auoit de l'émulation pour la gloire du bien dire. **. s'eſtimant auoir acquis cet auantage par deſſus l'autre, qu'il regardoit comme ſon écolier & ſon aprenti. Dequoi pourtant ie me deporte de parler pour n'auoir point connu **. ni veu pas vn ouurage qui ſoit parti de ſa main, non plus que ie n'euſſe

voulu rien voir de Narciſſe, ſi tu ne m'en euſſes preſſé, me reſtant aſſez de bons liures à voir, ſans m'amuſer à ces fadeſes qui ne ſont bonnes à lire que quand on prend des eaus de Forges, pour s'empeſcher de dormir à force de rire. Voila les raiſons, Ariſte, qui ont intereſſé les Athées à faire parti contre Narciſſe, qui ſont les meſmes que les Huguenots, ont euës de le perſecuter. Car comment vn bon Huguenot ne ſe faſcheroit-il point voiant vn mauuais Papiſte qui ſe mocque du Pape, & dit pis que pendre de la Cour de Rome, dont il eſt bien mal-aiſé de ſeparer les intereſts d'auec ceus de la religion, quoique Narciſ-

se en dise, & qui a dépeint la ville de Rome comme si elle estoit encore cette ancienne paienne & idolatre, qui dans l'Apocalypse est apellée Babylone, & cette grande putain: où il dit, Que les femmes sont adorées « cõme les choses saintes. Et tout « ce que les Ministres mettent en auant pour faire acroire à ceus de leur secte qu'elle est le siege de l'Antechrist. Et au partir de là corne la guerre cõtre les Huguenots, se met en colere de ce que le Roi leur donne la paix; & qu'il épargne le sang de ses sujets, écume & baue contre leurs personnes, & ne combat leur religion que par des maximes d'Epicure. Et de plus, se

pourroit-il faire que les Huguenots, s'il leur reste encore quelque honneur aprés la perte de leur foi, & de leur creance à la religion Catholique, ne persecutent à toute outrance vn hõme qui suborne & seduit leurs filles par ses letres impudiques, & qui d'vne Clorinde Huguenotte, veut faire vne courtisanne Romaine ? y a t'il bon Huguenot qui ne lapide Narcisse, quand il écrit à vne de leurs fil-
» les pour la débaucher, Qu'ils
» sont des ennemis publics, qu'ils
» sont nez à la ruine du monde,
» qu'il n'y a personne qui n'ait su-
» jet de s'en plaindre, qu'ils ont
» violé ce qu'il y a de plus auguste
» & de plus saint entre les hom-

mes. N'ont-ils pas troublé le re- "
pos de toute la Chreſtienté? En- "
core auiourd'hui ils ne veulent "
obeïr au Roi, & ils m'empé- "
chent, dit-il, de voir Clorin- "
de. Et d'autre part, qui ſera le
bon Catholique qui ne face la
guerre à Narciſſe, quand il lira
dans la meſme letre, Que ſi Clo- "
rinde n'eſtoit Huguenotte, il la "
verroit au moins vne fois le iour "
à l'Egliſe? N'eſt-ce pas faire ce
dont il ſe vante ailleurs, Cher- "
cher des tentatiõs, & des diuer- "
tiſſemens en l'Egliſe, au lieu d'y "
faire des prieres, & de la maiſon
de Dieu en faire vn lieu d'aſſi-
gnation, & vne cauerne pour
voler la chaſteté d'vne fille? S'e-
ſtonne-t'il aprés cela ſi les Hu-

guenots font parti auec les Athées & auec les Catholiques, meſmes pour le perſecuter ? Mais quant aus deuots, qu'en ſon jargon il apelle ſuperſtitieus, il n'y a rien dequoi s'eſmerueiller s'ils deteſtẽt & abominent ces letres qui portent les eſprits à l'indeuotion, à l'irreligion, auvice, & au libertinage, que toutesfois il oſe impudamment preferer à tout ce qu'ont iamais écrit & ſaint Auguſtin, & ſaint Thomas contre les Athées & contre les Paiens, & encore à tous les traitez ſpirituels & de pieté de ſaint Gregoire le Grand & de ſaint Bernard. Mais de cette inſuportable vanité ie t'en ferai vne letre

à part. Ie lui demande seulemẽt pour cette heure comment il voudroit qu'vne persone deuote leust sans sindiquer cette raillerie, ou le blaspheme est joint auec la risée. Comme les pertes « & les maladies sont des presens « & des faueurs en termes de de- « uotion, vous donnez ainsi de « beaus noms aus mauuaises cho- « ses. Pour se mocquer de ce que les persones deuotes & vertueuses disent d'ordinaire selon le langage des Saints & de Iesus Christ mesme, que lés afflictiõs que Dieu nous enuoie en cette vie sont des graces dont ce Pere celeste nous fauorise. Bien-heureus les pauures, bien-heureus ceus qui pleurent, bien-heu-

reus vous quand vous ſerez perſecutez pour l'amour de moi. Et que tout enfant que Dieu reçoit il le chaſtie, eſtant la correction & l'affliction vne marque de ſa bonne grace. Seroit-il bien poſſible que les ames deuotes & religieuſes fiſſent eſtat
» d'vn homme qui ſe vante, De
» ſentir tant de froideur aus a-
» ctions de pieté, qu'il lui ſemble
» que ſon eſprit entre en priſon,
» quand ſon deuoir l'apelle à l'E-
» gliſe, & que la priere meſme de
» la penſée lui eſt vne auſſi grande
» coruée, que ſeroit à vn autre
» le voiage de Montſerrat, &
» de Lorette. Il n'y a perſone pour peu de ſentiment qu'elle ait de la pieté qui ne deteſte ce diſcoureur, qui ne ſçau-

roit dire vn bon mot que Dieu n'y ſoit meſlé, & la religion profanée. Que ſi les Moines ſont intereſſez dans le meſme parti, ils ont raiſon de n'approuuer pas le libertinage, qui eſt ſi contraire à leur profeſſion, & de croire que quand Narciſſe les blaſme, & dit qu'ils ſont en l'E- "
gliſe de Dieu comme les rats & "
autres animaus imparfaits de- "
dans l'arche, cela lui eſt commun auec tous les hereſiarques auſquels il a mieus aimé ſe conformer, que non pas au langage des Peres qui les ont apellez des Anges, la plus pure portion du Chriſtianiſme, la fleur & les premices du genre humain, les mignons & les fauorits de la Di-

uinité, les colomnes de noſtre religion; & leur profeſſion vne maniere de vie & de philoſophie ſublime & releuée, vn chœur de Philoſophes, qui ne poſſedent rien au monde que leurs corps, & non encore tous entiers, & tout ce qui ſe peut dire d'auguſte & d'honorable. Mais par ce qu'il eſt tard, & que demain nous auons vne longue traite à faire, ici ie finirai ma letre, me reſeruant à vn' autre occaſion à te faire voir que non ſeulement les deuots & les Moines, mais auſſi tous les honneſtes gens de quelque profeſſion qu'ils ſoient ſont intereſſez en ce parti contre Narciſſe, qui s'eſt fait autant d'en-

nemis, que de gaieté de cœur il a offensé des personnes de toutes sortes, chocquant à l'étourdie & par son imprudence, tantost les vns, tantost les autres, comme la baléne qui a perdu sa guide, hurte contre les rocs, & contre les escueils de la mer, où elle mesme se brise & se déchire, non pour ce que les roches & les falaises soient cause de sa perte, mais pour ce que imprudemment elle-mesme s'y vient froisser & rompre, faute de iugement & de conduite.

De Perone, le 14. de Iuin 1627.

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

VANITEZ QVE SE donne Narciſſe, & le mépris qu'il fait de tous les honeſtes gens, & la haine de tout le monde qu'il a excitée contre lui par ſes médiſances.

LETRE XX.

ARISTE, vn grand maiſtre de l'Eloquẽce Romaine donne vn tel auis à l'Orateur, qu'il eſſaie de former à la perfection de bien dire, que ſur tout il ſoit merueilleuſemẽt ſobre & retenu à parler de ſoi-

meſme, parce dit-il, que la van- «
terie eſt ſouuerainement vi- «
cieuſe, mais en la bouche de «
l'Orateur, plus que de tout au- «
tre que ce ſoit, d'où vient quel- «
le engendre dans l'eſprit des «
auditeurs, non ſeulement le «
dégouſt & le mal de cœur, «
mais auſſi l'auerſion & la haine «
de celui qui ſe vante. Car celui «
qui s'éleue plus que de raiſon, «
deprime & mépriſe les autres: «
& fait croire de lui que ce qu'il «
s'éleue de la ſorte, n'eſt pas tant «
qu'il s'eſtime tel & ſi grand cõ- «
me il ſe fait, comme de ce qu'il «
a vne tres-baſſe & tres-mauuai- «
ſe eſtime de tous les autres. «
C'eſt le vice perpetuel de Nar-
ciſſe, dans les écris duquel on

trouuera plus de trois de vanterie, de sottise & de mépris des autres, que le nom de Iesus-Christ n'est repeté de fois dans les Epistres de sainct Paul. En la preface de la nouuelle editiõ il souffre qu'on dise de ses le-
» tres, que c'est vn liure où vous
» ne trouuerez rien de commun
» que le titre, & où entretenant
» vn particulier, il fait des leçons
» à tout le monde. Et lui meſme
» est si vain que d'écrire, Que la
» reputation des grans perſona-
» ges a beſoin de lui pour estre
» immortelle, Que ceus qui
» gouuernent à Paris & à Rome,
» font leurs delices de ce qu'il
» fait, & quand ils se déchargent
» du fais de toute la terre, c'est-

pour se venir delasser dans ses "
ouurages. Que son stile n'est "
pas éloigné de cette perfection "
que les hommes s'imaginent, "
& qu'ils ne virent iamais. Qu'il "
n'y a rien de beau sous le Ciel, "
dont il ne trouue les tâches, il "
n'y a rien de grand de l'extre- "
mité du monde iusques à l'au- "
tre, qu'il ne mette par terre. Il "
découurira les defaus des Prin- "
ces & des Estats. Il combattra "
le vice en quelque lieu qu'il se "
mette, & de quelque prote- "
ction qu'il se couure. Il fera vn "
iugement de nostre siecle, qui "
sera aussi seuere, que l'inquisi- "
tion d'Espagne, & auquel la "
posterité s'arrestera. Rapporte "
ici mon cher Ariste, tout ce

que ie t'ai remarqué des insolentes vanteries de cet Autheur, en vne autre de mes letres, tu verras combien il a interessé de personnes à lui courre sus par le mépris insolerable qu'il fait de tous les bons esprits des siecles passés. Quand il écrit, Que
„ les Romains n'ont pû auoir
„ que l'ombre de l'Eloquence,
„ & qu'ils ont pris pour elle vn
„ autre qui lui ressembloit. N'a til pas offensé tout ce qu'il y a eu de grand & de venerable en l'antiquité? vn Ciceron à qui les grãs hommes de son temps ont donné le titre, de Roi des iugemens & des conseils où il exerçoit vn souuerain Empire, de qui Brutus son riual en
ce

ce mestier confessoit lui-mesme auoir trouué en lui toutes les richesses & tous les threſors de l'eloquẽce Latine: & qui a obtenu de la posterité que Ciceron n'est plus le nom d'vn homme; mais celui-là mesme dõt l'eloquence est appellée, Ciceron que l'on dit auoir esté produit au monde par vne grace speciale de la prouidence Diuine; pour donner à l'eloquence vn sujet par lequel elle pût déploier entierement toutes ses forces, & faire voir ce qu'elle peut sur les esprits, & sur les affections des hõmes. Quand il dit, Qu'il n'a point veu d'eloquẽce qui ne soit fausse, ou imparfaite: & que son style approche de fort prés à la perfection

» dont les autres se doutent, &
» qu'ils ne virent iamais. Il dépri-
me insolemment, & met au des-
sous de soi tous les grans hom-
mes de nostre siecle, les Py-
bracs, les Mangots, les Dépais-
ses, les Marions, les Monlucs de
Valence, les du Perrons, les des
Portes, & tout autant qu'il y a
eu d'Illustres personnages qui
ont emploié leurs sueurs &
leurs trauaus à l'ornement & à
l'enrichissement de nostre lan-
gue. Il a iniurié Monsieur du
Vair, qui par son eloquence &
par l'integrité de ses mœurs, aus-
si seueres que ceus de ces Sena-
teurs de l'ancienne Republique
Romaine, est paruenu à l'émi-
nente dignité de Garde des

Seaux de France. Il a outragé le R. Pere Coëffeteau nommé à l'Eueſché de Marſeille, à qui l'on peut donner la loüange d'auoir eſté le pluspur, le plus dous, & le plus diſert écriuain de la France. Et n'épargne rien qui ſoit deſſous le ciel, ſans meſme en excepter ni ſon Pere, ni ſes Maiſtres. Il intereſſe Monſieur ſon Pere, perſonnage veritablement de grande vertu, dans ce meſme parti contre lui, par la mortelle offence qu'il commet contre ſon honneur, quand il écrit, Ie ſuis ici aus Antipodes, " où il n'y a que de l'air, de la ter- " re, & vne riuiere: pour trouuer " vn homme il faut faire plus de " dix iournées. Et cepẽdãt il eſtoit "

en ſa maiſon proche d'Angouleſme, où ſon pere fait ſa demeure, & ſon bon ami la M. A. qu'il ne tient pas pour des hommes. Il traite indignement ſon Maiſtre, ſon Precepteur, & ie croi encore ſon Confeſſeur le P. Garaſſe, l'appellant pluſieurs fois fol & double fol, & le dernier de tous les hommes, l'engageant par cette iniure à lui faire la guerre auſſi bien que les autres. Il intereſſe au meſme parti le Pape & toute la Cour Romaine, aiant honteuſement traduit la memoire du Pape Gregoire X V. parlé indignement des Cardinaus Burgheſe & Ludouiſio, des neueus des Papes Paul & Clement Aldo-

brãdin & Burgheſe, de tous leſquels il écrit & publie des choſes horribles ſeulement à penſer. Il y a, dit-il, vn Cardinal qui « tient ſix Aſtrologues à gages, « afin de ſe faire aſſeurer à toutes « les heures du iour que c'eſt lui « qui doit eſtre Pape. L'autre prẽd « librement de l'argent des deus « partis contraires, & trouue que « c'eſt le moien de mettre les en- « nemis bien enſemble. Le troi- « ſieſme a vne vertu la plus extra- « uagãte, dõt vous aiez iamais oüi « parler: & à cauſe qu'il a leu dans « la ſainte Ecriture, que la ſageſſe « du mõde eſt folie deuãt Dieu, il « craindroit qu'il y allaſt de ſa cõ- « ſcience s'il eſtoit ſage. Et en vn « autre endroit, Le Cardinal Lu- «

» douiſio ſonge ſeulemẽt à ſe for-
» tifier d'hommes & d'argẽt con-
» tre le Cardinal Burgheſe qu'il
» prend pour le Turc & pour l'he-
» retique. Et quoi que vous puiſ-
» ſiez dire, cinquãte Abbaies qu'il
» a gaignées en vn an, c'eſt la par-
» tie de l'Egliſe qu'il aime mieus
» que toutes les autres. Voila au-
» jourd'hui à quels termes nous
» ſommes, &c. Vn Pape croit s'a-
» quitter dignement de ſa char-
» ge, pourueu que ſon neueu ſoit
» plus grand que celui de ſon Pre-
» deceſſeur. Il intereſſe les Veni-
tiens au meſme parti, dont il pu-
blie des actions qui ſeroient les
plus honteuſes du monde, ſi el-
les eſtoiẽt auſſi veritables, qu'ils
ont raiſon de donner le demen-

ti à Narciſſe, & à ceus qui les di-
ſent. A Veniſe les hommes d'E- "
ſtat ſe marient ſouuent auec les "
femmes publiques: & ſi le bon "
ménage ou la bõne intelligence "
eſt telle entre les citoiẽs, qu'vne "
fẽme ſert quelquefois à trois fre- "
res. Il offence le Duc de Lorrai- "
ne, dont il ſe mocque, diſant de "
lui, qu'il prend plaiſir à ſe faire "
nommer Roi de Hieruſalem. "
Bref, tous les Princes d'Italie,
dont il bouffonne, & qu'il taxe
d'actions tres-ſales & tres-hon-
teuſes. Il intereſſe toutes les fẽ-
mes & les filles à lui faire vne
guerre irreconciliable, pour s'e-
ſtre voulu rendre trompette de
leur honte, & cõme le taureau
bannier de toutes les filles de sõ

village. C'eſt donc à tort qu'il ſe plaint d'auoir intereſſé en vn meſme parti les Superſtitieus, les Athées, les Moines & les Huguenots ſeulemẽt, puis qu'il eſt vrai de dire qu'il a engagé tout ce qu'il y a de bõ & de mauuais au monde à lui courre ſus, comme ſur l'ennemi public du genre humain. Vrai Iſmaël, dont les mains ſont contre tous, & les mains de tous contre lui.

De ſainct Iuſt le 20. de Iuin 1617.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

L'AVTEVR ACCEPTE le deffi de Thraſon Apologiſte de Narciſſe, maintient que dans les letres de Narciſſe tout y eſt plein de fautes, & de pechez cõtre les premieres regles de la Rhetorique.

LETRE XXI.

ARISTE, Thraſon en l'Apologie qu'il a écrite pour Narciſſe, preſente ce cartel de deffi, Ie ſouſtiens, dit-il, que « dans les écris de Monſieur de «

» B. il n'y a rien qui ne ſoit noble,
» qui ne ſoit illuſtre, qui ne ſoit
» plein d'artifice iuſques aus
» moindres liaiſons du diſcours,
» & paſſages, d'vne periode à
» l'autre. Et moi ie lui maintiens au contraire, Que dans les meſmes écris il y a mille choſes ignobles, vilaines, baſſes, pueriles, ſottes, & ridicules, contraires aus regles & aus preceptes de l'art de bien dire. Ce que ie m'offre de prouuer deuant tels iuges qu'on voudra choiſir. Cela ſoit dit generalement de tous les écris de Narciſſe. Mais en attendant que cette cauſe ſoit veuë plus exactement, examinons Ariſte, par maniere de paſſetemps ce

qu'auance Thraſon, que tout ce qui eſt en ces écris eſt tout plein d'artifice, iuſques aus moindres liaiſons du diſcours, & voions ſi cela peut ſubſiſter auecque la verité. Ie t'ai auerti dé-ja, que ie ne donne de mon temps à cette occupation, que celui qu'ineuitablement il me faudroit perdre: que ie ne t'écri ces letres, qu'à baſtons rompus dãs les logis où ie mẽ troue, & plus par rencontre que par deſſein. I'ouure le liure, & ce qui tombe fortuitement ſous mes yeus, ie le conſidere, & pour ſatisfaire à ton deſir, ie t'écris les iugemens que i'en fais. Aujourd'hui à propos de ce que i'ai remarqué ci deſſus

de Thraſon, ie ſuis tombé ſur la premiere des letres de Narciſſe, dans les premieres editions, qui eſt vne de celles qu'il écrit à Monſieur le Duc d'Eſpernon. Regarde, ſi tout y eſt ſi plein d'artifice comme l'on pretend, & qu'on veut faire à croire aus ignorans des regles & des preceptes de Rhetorique. Quintilian, à qui l'on peut donner cette loüange veritable, qu'il a eſté le plus iudicieus & le plus diligent de tous ceus qui ont iamais enſeigné l'art de bien dire: met pour regle, & pour maxime de Rhetori-
" que, Qu'il faut prendre garde
" que la derniere ſyllabe du mot
" qui precede, ne ſoit pas la pre-

miere de la parole qui ſuit. Narciſſe en cette lettre peche cõtre cette regle : diſant, Que les ennemis de l'Eſtat n'ont pas eſté iuſques ici ſi conſiderables, &c. Ce iuſques ici ſi, eſt iuſtement ce que Quintilian commande à l'Orateur, d'éuiter. Si Thraſon, ou vn autre, auſſi peu verſé que lui en cet art, veut dire. Que Ciceron eſt tombé en la meſme faute, en ce vers qui eſt de ſa façon. *O fortunatam natam me Conſule Romam*. Ie lui repondrai que pour cette cauſe Ciceron a eſté iugé auſſi mauuais Poëte, comme il a eſté tenu pour bon Orateur. Que s'il dit, que le meſme auteur y a manqué en

vne de ſes Epiſtres. *Res mihi inuiſa viſa ſunt Brute.* Ie lui répondrai que c'eſt vne tache qu'on a remarquée & blaſmée en ſes écris, qui neantmoins lui eſt pardonable en vne ſi grande multitude de liures qu'il a compoſés, n'eſtant pas poſſible que par fois on ne s'endorme en vn grand ouurage. Que ſi l'on dit que Narciſſe s'eſt apperceu de cet erreur, & qu'il l'a corrigé dans la derniere impreſſion de ſes letres, ie lui répondrai que lors que Thraſon a donné ce deffi, cette derniere edition n'eſtoit point encores partie de deſſous la preſſe. Et toutes les autres precedentes, qu'il ne ſçauroit deſ-auouer;

cinq l'vne aprés l'autre portent " cette tache aus yeus de ceus qui " les liſent. Le meſme Quintilian " enſeigne que la ſuitte de plu- " ſieurs monoſyllabes eſt vicieu- " ſe, d'autant qu'elle fait ſauteller " le diſcours entrecoupé de peti- " tes particules, & le rend com- " me raboteus: & que partant il " faut éuiter la continuation des " petits mots; comme auſſi par " raiſon cõtraire on doit fuir l'en- " treſuitte des paroles qui ſont " longues, à cauſe qu'elles appor- " tent vne peſanteur des-agrea- " ble à la prononciation. Voions " ſi Narciſſe n'a point encores pe- " ché contre cette regle. Il parle de la ſorte en la meſme letre, Qui eſt-ce qui peut dire cela de "

» ſoi, Ou ſont ceus qui ſe ſont te-
» nus fermes, &c. Ariſte, tu peus
remarquer la ſuitte de quinze
petits mots, dont les treze ſont
monoſyllabes: cé qui monſtre
ou qu'il eſt ignorant des ptece-
ptes de la Rhetorique, ou qu'il
y a des regles qui ſont particu-
lieres à lui, & inconnuës à tous
les Orateurs. Examinons en-
cores ces pointilles. Le meſme
Docteur de l'art oratoire enſei-
» gne, Qu'il faut éuiter la rencon-
» tre des x & des s, d'autãt qu'el-
» le cauſe vn ſifflement rude &
» mal-plaisãt à l'oreille. Aus meſ-
mes paroles de Narciſſe, outre
la continuation vicieuſe des pe-
tits mots, tu y remarqueras en-
cores le defaut par la rencontre
de

de ces letres qui ſifflét. Ou ſont ceus qui ſe ſont. Ce qui fait voir, ou que Narciſſe ignore ces regles, ou qu'il n'y prẽd pas garde, ou qu'il les mépriſe. En quelque façon que ce ſoit, il dément ſon Apologiſte, & donne à connoiſtre que ce n'eſt pas auec verité qu'il pronõce que tout eſt plein d'artifice en ſes écrits, iuſques aus moindres liaiſons des diſcours. Car quant aus paſſages d'vne periode à l'autre, ſi tu en retranches ſon à n'en point mentir, ſon veritablement, & aprés tout, tu n'y trouueras rien qui ne ſoit commun à toutes les femmes qui écriuent. Ie n'examine ici que les fautes qui ſe rencontrent en cette premiere

lettre, par tout tu en remarqueras d'autres ſemblables, & beaucoup plus grandes, & particulierement cette ſuitte de monoſyllabes. Comme en vn autre
„ lieu, où il dit, Il eſt vrai qu'il y
„ a ſi long-temps que ie fais du
„ mal, que ie n'ai plus de, &c. en voila iuſques à dix-neuf tout de ſuitte. Ce qui ſe pourroit pardonner à vn auteur qui ne ſe vanteroit pas d'eſtre ſi exact, ni ſi artificieus que Narciſſe veut qu'on le croie, & que ſon Apologiſte le tympanize. Ie ſuis,

De Beauuais, le 22. de Iuin 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

ISOCRATE DEFENdu cõtre la calomnie de Thraſon, hyperboles ridicules & extrauagantes de Narciſſe.

LETRE XXII.

ARISTE, il faut que ie t'auoüe qu'il y a bien de la péne de n'entrer pas en colere contre ces petits ignorans & preſomptueus, qui ne ſçauent pas les premiers élemens de la langue Grecque, ni à péne ceus de la Latine, & cependant

s'attribuent vne iurisdiction sur toute l'eloquence des Orateurs Latins & Grecs: qu'ils condamnent auec autant d'asseurance, qui si ces grands hõmes estoient nez en leurs villages. Tu verras vn Thrason qui citera pardeuãt soi tous ceus que l'antiquité a reconnus pour estre les Dieus de l'Eloquence, qui fera leur procés, & les condamnera comme des menteurs insignes, & des cõtrouueurs d'hyperboles, qui n'eurent iamais leurs semblables en extrauagance. Le pauure Isocrate est du nombre de ceus que ce fol & ignorant, aprés deus mille ans condamne auec autant d'impudence, que d'injustice. A vrai dire, il a gran-

de raiſon de ſe plaindre du tort qu'on lui fait, veu que lors qu'il recita ſon Panegyrique, il eut pour Auditeurs tous les excellens hommes de la Grece, qui approuuerent ſes conſeils, & ne trouuerent rien à dire à ſon eloquence, qui fut cauſe en partie qu'Alexandre s'anima à la conqueſte du Roiaume des Perſes. Mais il appelle de la ſentence de ce temeraire: & bien qu'il ſoit né en vne republique libre, qui ne reconnoiſſoit point d'autres iuges que les Amphictions; il eſt neantmoins ſi modeſte, qu'il ne refuira point d'eſtre iugé par des François, pourueu qu'on lui donne des Iuges équitables, & qui ne ſoiét pas tout à fait igno-

rans du langage qu'on parloit de ſon temps en la ville d'Athenes. La ſentence que Thraſon prononce contre ce dous Orateur eſt telle, Mais voici dans le „ Panegyrique d'Iſocrate l'hyperbole des hyperboles que ie veus „ mettre en ſa langue naturelle, „ afin qu'on la reconnoiſſe mieus, „ πρὸς ὃ τὶς οὐκ ἂν ὑπερβολὰς τοιαύτας „ εἰπεῖν ἐλάττω τῶν ὑπαρχόντων εἴρηκεν. „ Qui eſt celui, dit-il, qui voulant „ parler de l'appareil de guerre de „ Xerxes, quād il vint en Grece, „ puiſſe conceuoir des hyperboles ſi extraordinaires qu'elles „ ne ſoient encores de beaucoup „ moindres que la verité de ce qui „ s'en eſt paſſé. A quoi il ajouſte ſi „ cette hyperbole eſt bonne, il n'y

en a point de mauuaiſe, puis qu'elle cõprend les autres, & qu'Iſocrate par ce deffi general qu'il a fait à tous les eſprits du mõde, a enrichi ſur tout ce qui ſe penſera iamais d'extrauagant & de ridicule. Mais qui ſouffrira que ce modeſte Orateur, le plus ſobre, & le plus retenu qui fut iamais en hyperboles, ſoit ainſi mal traité par le dernier de tous les hommes? Il parle de l'expedition que fit le Perſien contre les Grecs, & de ſon paſſage en la Grece, auec vne armée ſur terre cõpoſée d'vn million d'hommes, & d'vne autre ſur mer de douze cens galeres. Auec cette puiſſance ce Roi plein de fougue & d'ambition croioit que

rien ne lui estoit impossible. Et en effet il perça le mont Athos, pour faciliter le passage à son armée nauale dans l'Archipelague ; & fit faire vn pont sur la mer pour faire passer son armée de terre de l'Asie en l'Europe, cé qui surpasse toute creance. Or Isocrate parlant de cette expedition de Xerxes pour exprimer combié elle fut prodigieusement grande, il n'en dit autre chose que ce peu de paroles Grecques qui ont esté cy dessus raportées de son Panegyrique, mais hyperboliquement, pour ne pas dire calomnieusemẽt enflées & interpretées par Thrason. Les voici rẽduës mot pour mot. Qui est celui qui en vou-

droit parler auec excés, qui n'en « dit moins que ce qui en a esté. « Certes s'il y a de l'excés en cette pensée, elle est en la moderation dans laquelle s'est contenu ce tres-sobre & tres-discret Orateur. Et l'extrauaganee de cette hyperbole se trouuera dãs la ceruelle de Thrason, & non pas dans le Panegyrique d'Isocrate. Ce n'est pas là dedãs qu'il faut chercher les extrauagances, où elles ne sont point : elles fourmillent à tas dans les écrits de Narcisse, qui parlant de sa grauelle & de sa sciatique, ose bien dire plus qu'Isocrate, Il est « vrai qu'il n'y a point assez de « force en toutes les paroles du « monde pour vous exprimer les «

„ maus que i'endure. Si le bon Isocrate auoit esté autant hyperbolique pour exprimer la grandeur de l'armée & de la puissance du Roi des Perses, que Narcisse en parlant de sa grauelle & de sa goutte, quel supplice n'auroit il point merité au iugement de Thrason? Et il est si flateur qu'il aime mieus accuser tous les Dieus de l'Eloquence, plustot que de reconnoistre de bonne foi les monstruositez de l'Idole, qu'il voudroit estre adorée de tous, comme lui mesme s'est soumis & prostitué à son adoration? Ariste, puis que nous sommes sur le sujet des hyperboles, & que l'occasion se presente de t'écri-

re, ie t'en dirai mes ſentimens. Tu dois ſçauoir que deus ſortes de perſones s'en ſeruent par fois fort à propos; les Orateurs, quand le ſujet qu'ils traitent eſt ſi grãd, que les paroles communes & les termes ordinaires ne peuuent declarer aſſez ſuffiſamment leur grandeur. Ciceron s'en eſt ſerui fort heureuſement en ces rencontres, comme quand il lui a falu traiter des brigandages & des pilleries que Verres auoit exercées pendant le temps de ſon adminiſtration dans la Sicile: où du luxe, des excez, du débordement, des débauches de toutes ſortes, & des méchancetez, que faiſoient tous les iours vn

Marc Antoine, vn Clodius, & les autres de leur cabale, qui veritablement excedoiēt tout ce qui s'en peut dire en termes ordinaires & communs. Alors donc que les paroles eſtoient courtes, & non aſſez ſuffiſantes pour declarer la grandeur de ſon ſujet, la neceſſité de l'exprimer le faiſoit recourir aus hyperboles, mais toujours auec grauité, & d'vne façon ſerieuſe, ſans rien rabatre de la majeſté, & de la ſublimité de ſon ſtyle. Les Comœdiens ſe ſeruent auſſi des hyperboles: mais pour vne fin bien differente de celle que ſe propoſent les Orateurs: car ils ne les mettent en vſage que pour faire rire le

monde, & toujours en la perſone des Thraſons & des Rodomons, où des flateurs & des paraſites. Mais qui que ce ſoit qui ſe ſerue des hyperboles, ſi elles ne ſont priſes bien à propos, & renfermées dans certains termes: ſi c'eſt vn Orateur, au lieu de rendre ſon ſtyle plus releué, & plus majeſtueus, elles engendreront ce que les Grecs appellent τὸ ψυχρὸν, froid. Si c'eſt vn Comœdien, au lieu de produire vn bon mot pour faire rire, elles ſeront ſottes & badines, & feront plus mal au cœur, qu'elles ne donneront volonté de rire. Parlons vn peu de celles de Narciſſe, qui fait grande profeſſion des hyper-

boles: & de fait, il s'en trouuera plus en cent missiues seulement qu'il a mises en lumiere, qu'il n'y en a dans tous les liures de Demosthene, de Ciceron, de Terence, & de Plaute. Or il s'en sert d'ordinaire plus comme farceur & Comœdien, que non pas en qualité d'Orateur. Vid-on iamais vne hyperbole si prodigieuse que celle dont ie t'ai écrit, & qui se trouue dans la letre au sieur de
» B. si toute la foudre d'vne au-
» tomne ne tomboit sur vous, ou
» que la cheute d'vne montagne
» ne vous renuersast, vous estes
» fait d'vne si forte matiere, que
» les autres accidens ne sont pas
» capables de l'alterer. En voici

vn'autre. En parlant de la Seigneurie de Veniſe, & des Princes ſouuerains d'Italie, il dit, Qu'ils perdroient plus de gens « en faiſant pendre vn homme, « que le Roi n'en trouueroit à « dire en deus batailles, & à la « priſe de quatre villes. Se peut-il rien voir de plus froid? Il s'eſt donné par fois des batailles entre les Princes & les Republiques d'Italie Que ſi Guicciardin décriuant les guerres des Florentins contre les Sienois, qui lors eſtoient de plus petits Eſtats qu'ils ne ſont aujourd'hui, eſtant tous les deus maintenant rëunis ſous la puiſſance d'vn meſme Souuerain; ſi, di-

je, cet historien eut parlé de la sorte, Il y eut vne grosse meslée entre l'armée des Florentins & celle des Sienois: mais le meurtre & le carnage fut grãd de la part de ceus ci: car ils y perdirent vn homme: ne seroit il pas le plus sot écriuain de la terre? C'est pourtant au dire de Narcisse vne perte aussi grãde à vn Prince d'Italie, d'auoir perdu vn homme, comme à vn Roi de France la perte qu'il feroit d'hommes en deus batailles, & en la prise de quatre
» villes. Vn' autre. I'aurois assez
» de nouuelles pour vous entre-
» tenir iusques à la venuë du iu-
» gement. Cette-ci est vne hy-
perbol

perbole d
vne hare
uiroit en
re. Mais c
des homm
viuront a
le Soleil &
seront re
les grand
au monde
où pour
monde m
tient qu'à
ces hype
dans vne
estre cruc
re, & ma
mun pou
aussi qu'il

perbole du petit pont, & dont vne harengere de Paris se seruiroit en écriuant à sa commere. Mais de dire serieusement à des hommes de merite, Qu'ils viuront aussi long temps que « le Soleil & les astres, & qu'ils « seront reseruez pour acheuer « les grandes affaires qui restent « au monde, aus siecles à venir, « où pour faire l'epitaphe du « monde mesme, cela n'appar- « tient qu'à Narcisse: car iamais « ces hyperboles ne naistront dans vne teste bien faite. Il faut estre cruche pour les produire, & manquer de sens commun pour les publier. De dire aussi qu'il y a plus de parfums «

» dans ſa chambre, qu'en toute
» l'Arabie heureuſe, & qu'on y
» verſe par fois ſi grande abon-
» dance d'eau de naffle & de jaſ-
» min, qu'il faut qu'il ſe ſauue à la
» nage. Que des muſcats qu'il
» mange, il en ſortiroit dequoi
» enyurer la moitié de l'Angle-
» terre. Et qu'il penſe veritable-
» ment que tout ce qui ſe doit
» boire d'ici à Paſques en tout
» vn païs, s'eſt débordé en ſa chã-
» bre: & ſi ſes amis ne viennent
» à ſon ſecours, il eſt en danger
» de faire naufrage, & ne ſe del-
» enyurer que l'année prochai-
» ne. Ce ne ſont pas des hyper-
boles, mais des extrauagances
d'eſprit badin, puerile, & ridi-

cule. Et ceus qui ne ſont pas ſobres, ont par fois de telles viſions.

De Giſors le 28. de Iuin 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

QVE LES ORATEVRS *anciens n'ont rien ignoré de tout ce qui peut enrichir l'Eloquence, & que Narcisse s'est trompé, prenant les vices pour les vertus.*

LETRE XXIII.

ARISTE, tu auras pû lire aussi biẽ que moi la vãterie de Narcisse, qui dit, Que comme on a trouué de nostre temps de nouuelles étoiles qui auoient iusques ici esté cachées, il cherche de-mesme en l'Eloquence

des beautez qui n'ont eſté con- «
nuës de perſone. Mais ie te dirai «
librement, que ie ne croi pas qu'au mõde de l'eloquence il y ait ni étoile, ni lumiere, ni beauté, ni vertu, qui n'ait eſté découuerte par ces grands Orateurs que la Groce & l'Italie ont portez. C'eſt folie & péne perduë d'y chercher ce qu'ils n'y ont pas découuert, & vne grande temerité à vn ieune homme de vingt-cinq ans, & qui n'eſt iamais ſorti de ſa chambre, de ſe vanter d'auoir trouué de nouuelles terres en cet Ocean, que ces grands hommes ont nauigé auec tant de diligence, de trauail, de curioſité, & encores de commodité. Ils eſtoient nez en

des Eſtats populaires, où l'on ſçait que tout ce qu'il y a de releué, d'vtile, & d'honorable eſtoit le prix de l'Eloquence, & deferé à ceus qui le pouuoient emporter par la force de la perſuaſion. L'opinion de la liberté leur hauſſoit le courage, & leur donnoit des ſentimens de generoſité, dont ceus qui naiſſent ſous la ſeruitude d'vn Monarque, ſont entierement deſtituez. Les Pericles, les Alcibiades, les Ceſars, les Antoines, les Pompées, & tous ceus que le ſang, la nobleſſe, & les richeſſes rendoient illuſtres & recommandables, faiſoient profeſſion de cet art. Les jalouſies d'honneur, & les concurrences, qui

picquent les eſprits, & ne permettent pas aus courages ambitieus de ſe repoſer en leur lit, eſtoient grandes & ordinaires entr'eus. Et comme les plus petits voioient que l'entrée aus grandeurs, aus charges, & aus hõneurs leur eſtoit ouuertè par la porte de l'eloquence; il n'y auoit péne, ni trauail qui leur fut difficile pour y paruenir, & en débuſquer les plus éminens. Auſſi de meſme ceus que le ſang éleuoit par deſſus les autres, faiſoient des effors plus qu'humains pour conſeruer le rang que leur naiſſance leur donnoit, & pour ne voir pas à leurs coſtez, où meſmes au deſſus de leurs teſtes, ceus qui

eſtoient de cõdition beaucoup inferieure à la leur. Ce qu'ils ne pouuoiẽt pas empeſcher, qu'en ſe rendant ou meilleurs Orateurs, ou plus grans Capitaines que les autres. Ils apprenoient cette ſcience & cet art par tradition, les peres donnans leurs enfans pour eſtre ſous la diſcipline, & ſe rendre aſſidus auprés de ces vieillars, qui auoient cõſumé leur âge auecque gloire en l'exercice de cette profeſſion. Ces vieus routiers auſſi prenoient plaiſir de former à la perfection du bien dire les ieunes hommes qui leur eſtoient recommandez, leur monſtrant les tours & les détours de ce meſtier, qu'ils auoient appris

par vn long vſage, & vn'experience de toute leur vie. Ils l'apprenoient par les inſtructions des vns, par l'imitation & par les exemples des autres qui eſtoient encores ſur les rangs tous les iours occupez dans la tribune aus harangues, & par l'exercice qu'eus meſmes en faiſoient ordinairement. Aprés s'eſtre eſſaiez quelque temps en de belles & en de grandes occaſions, & reconnu les auantages qu'ils pouuoient auoir en cette faculté : tous grans & déja âgez qu'ils eſtoient, ils rentroient aus écoles, & ſe remettoient ſous la lime & ſous la diſcipline des plus renommez Philoſophes & des Rheteurs les plus excellens en

cet art. Et quand leur eloquence estoit paruenuë au point d'vne iuſte maturité, alors ils s'abandõnoient entierement à cet exercice, où ils perſeueroient iuſques à la mort. Les grandes cauſes qui tomboiẽt entre leurs mains, & où il ne s'agiſſoit pas moins que de l'accuſation, ou de la defence des Rois, des droits & des lois des Prouinces, & des Roiaumes tous entiers, faiſoient naiſtre en leurs eſprits les hautes penſées, & les termes propres pour les exprimer, auec les ornemens pour les accompagner. De dire aprés cela qu'il reſte d'autres contrées & d'autres richeſſes à découurir, & que c'eſt Narciſſe qui eſt le Co-

lombe du nouueau monde de l'Eloquence, certes il ne le persuadera iamais qu'à ceus qui sont aussi peu versez que lui en cette nauigation. Mais, Ariste, ie te dirai que comme au nouueau monde où les Espagnols ont trouué les mines d'or & d'argent, & les costes où l'on pesche les perles, il y a de petits matelots qui font des voiages, dont ils ne raportent qu'vn peu de bois à faire des manches de cousteaus, où des guenuches, & des perroquets: de mesme en est-il de Narcisse qui s'imagine auoir découuert de nouuelles beautez en l'eloquence, qui en effet sont des fadezes, ou des monstres, que ces grans Con-

querans ont mépriſez ou abhorrez. Vn de ceus qui auoit fouïllé toutes les mines, & fureté tous les cabinets de l'eloquẽce, qui en auoit découuert toutes les taches & toutes les beautez, parlant des metaphores, c'eſt à dire, de la façon qu'vne parole peut-eſtre tirée hors de ſa propre ſignification pour declarer vne autre choſe, nous „ donne cet enſeignement. At„ tendu, dit-il, que ce qu'il y a de „ plus loüable en la metaphore, „ c'eſt que la parole qui eſt tirée „ hors de ſa propre ſignification „ touche au vif le ſentiment, il „ faut éuiter toute la ſaleté qui „ peut eſtre en ces choſes & en ces „ actions, auſquelles la penſée de

ceus qui écoutent peut eſtre at- "
tirée à cauſe du rapport, & de la "
reſſemblãce. Ie n'approuue pas "
qu'on die, que la Republique a "
eſté chaſtée par la mort de Sci- "
pion l'Africain, ni qu'on appel- "
le Glaucias l'excrement de la "
Cour, bien qu'il y ait du rap- "
port, il y a toutesfois en l'vn &
en l'autre vne ſale & deshoneſte
penſée, que la reſſemblãce por-
te & repreſente à l'eſprit. Voiõs
quelque choſe de ſemblable dãs
les letres de Narciſſe. En la ſoi-
xãte & vnieſme qu'il adreſſe à vn
grãd Cardinal, voicice qu'il écrit
auecque vne tres-grande com-
plaiſance de ſoi-meſme. Mais à "
propos, voici ce que j'adiouſtai "
hier au grand diſcours que ie "

„ fais par voſtre commandemẽt,
„ & dont vous auez loüé les pre-
„ mieres lignes. Sire, le feu Roi
„ voſtre pere, n'en a pas fait d'a-
„ uantage, &c. Mais ſi vous vou-
„ lez que la tranquillité publique
„ ait vn fondement aſſeuré, &
„ que ces victoires ſoient eternel-
„ les, il ne faut plus que vous par-
„ liez d'agir puiſſamment, ni de
„ faire des coups d'eſtat qu'auec-
„ que la Reine. Les ignorans ad-
mirẽt cela, & croient que Nar-
ciſſe par cette metaphore, s'eſt
autant ſur-monté ſoi-meſme,
comme d'ordinaire ſelon leur
iugement il ſur-paſſe tous ceus
qui ont iamais fait profeſſion de
bien parler, ou de bien écrire.
Et neantmoins il eſt tres-veri-

table qu'vn pur & vn chaſte écruain n'auroit iamais voulu produire cette penſée, & beaucoup moins l'exprimer par des termes qui frappent l'eſprit & le ſens de ie ne ſçai quoi qu'on ne ſe peut repreſenter ſans honte, & ſans pudeur. Il y a de l'effronterie, & ne peut-on prendre en bonne part que d'vn bouffon, de dire ou d'écrire à vn Roi qu'il doit agir puiſſammẽt, & de faire de grands coups d'eſtat auecque ſa femme. Ces myſteres de mariage doiuent eſtre couuers des tenebres de la nuit. Auſſi le plus chaſte de tous les Poëtes couure Iupiter & Iunon en cette rencontre d'vn nuage doré, & ſi épais que le Soleil meſme

ne le pouuoit pas percer de ſes raions. Et ce temeraire oſeroit bien tirer les rideaus & les courtinés du lit Roial, pour iuger des coups qui ſe paſſent dans ce ſanctuaire.

De Forges, le 1. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

NAR-

NARCISSE PARLE *en Capitan de la Comœdie, & en paraſite de Plaute.*

LETRE XXIV.

ARISTE, le plus élegant de tous les Comiques Latins en la Comœdie qui porte pour titre les Eunuques, introduit vn Capitan parlant de la ſorte, *Eſt iſtud mihi datum profecto vt grata ſint quæ ego facio omnia.* A n'en mẽtir point, c'eſt vn don qui m'eſt particulier, que tout ce que ie fais, ie le

fais de bonne grace. Et de suitte, *Tum sicubi Regem satietas hominum aut negotij si quando odium ceperat, requiescere vbi solebat, tum me cõuiuam solum abducebat sibi.* Et quand le Roi estoit dégousté de la trop grande conuersation, ou ennuié des affaires, pour se délasser, il m'ãmenoit seul disner auecque lui, afin de se desennuier en ma cõpagnie. Ces fanfares sont trouuées les meilleures du monde en la personne du Capitan de la Comœdie; mais iamais elles ne sortirõt de la bouche d'vn homme d'honneur. Cependant ce sont celles-là mesmes qui sont les plus ordinaires, & les plus familieres à Narcisse, qui est si

aueugle que de ne s'apercevoir pas, qu'en voulant parler en Orateur François, il parle en Thraſon de Terence. Ie ne ſçai, dit-il, que c'eſt que de flater; mais ie ſçai l'art de dire la verité de bõne grace. Et ceus qui gouuernent à Paris & à Rome, font leurs delices de ce que ie fais: & quand ils ſe déchargent du fais de toute la terre, c'eſt pour venir ſe délaiſſer en mes ouurages. Reconnois-tu en ces paroles l'humeur du Capitan, & en la rencontre de ces rodomontades vn eſprit & vn ſentiment tout ſemblable de l'vn & de l'autre. C'eſt par tout que Narciſſe a pris à taſche d'imiter le langage du ſoldat glorieus, ou

du paraſite de Plaute, comme quand il écrit à vn grand Capi-
„ taine, Qu'il eſt plus redoutable
„ tout ſeul & tout nu, que les au-
„ tres auec toutes les forces des
„ Indes, des armées & des canõs.
„ Et que ſon repos meſme fait
„ peur aus ennemis de la France.
„ A vn autre grand homme, Que
„ le ſalut de la Chreſtienté, & la
„ liberté de ſes Princes ne ſont
„ pour lui que l'ouurage d'vne
„ iournée. Que la guerre étran-
„ gere s'acheuera en ſa chambre.
„ Qu'vne demie année de ſes a-
„ ctions ſont quaſi toute noſtre
„ Hiſtoire. N'eſt-ce pas le ſtyle & la façon dont le Palæſtrion de Plaute loüe le braue Pyrgopolynicés. *Memini nempe illum*

dicis cum
legiones
ventus f
ctoriam.
bien, tu
nant ge
deffis au
che. Tu
en l'air,
emporte
ou le cha
des maiſ
cia? vbi
hebes m
occidens
erant, ſi
il, en Ca
lors cinq
coup, ſi t
ché. Ce

dicis cum armis áureis, cuius tu legiones diffiauisti ſpiritu quaſi ventus folia aut panniculam tectoriam. Ie m'en ſouuien fort bien, tu veus dire ce Lieutenant general d'armée que tu deffis auec l'haléne de ta bouche. Tu fis voler ſes regimens en l'air, de meſme que le vent emporte les feuïlles des arbres, ou le chaume qui eſt ſur le toict des maiſons. *Quid in Cappadocia? vbi tu quingentos ſimul, ni hebes machæra foret vno ictu occidens at peditatus reliquia erant, ſi viuerent.* Et puis, dit-il, en Cappadoce, là où tu enfilois cinq cens hõmes tout d'vn coup, ſi ton eſpée n'euſt rebouſché. Cependant c'eſtoit tout ce

qui reſtoit de leur infanterie, s'ils en fuſſent échappez. Ie te iure, Ariſte, que ie ne vi iamais rien plus ſemblable que le ſtyle de Narciſſe, & le langage de ce drôle. Il n'y a remede, bien que dé-ja en quelqu'vne de mes letres ie me ſois ri auecque toi, de ce que le meſme Auteur écrit à » ce vieil Capitaine, Qu'il doit » durer autant que le Soleil & les » aſtres, & qu'il a paſſé le temps » de mourir. Et à vn autre, Que » c'eſt lui qui doit faire l'epitaphe » du monde. A vn autre, Qu'il a » fait vn ſi grand threſor de ſanté, » qu'il en a iuſques à la venuë du » iugement, & qu'il a vne ame » qui pourroit animer trẽte corps » comme le ſien. A vn autre, Qu'il

faut des cheutes de montagnes « pour le tuer. Si faut-il encore « que ie te die tandis que i'ai la plume à la main, & que ma memoire m'ẽ fait reſſouuenir, que ces manieres de parler de Narciſſe, ſont le pur lãgage du paraſite que tu entenderas parler de la ſorte, *Meri bellatores gignũtur quas hic pragnãtes fecit, & pueri annos octingentos viuunt. M. Va tibi nugator. P. Quin mille annorũ, perpetuo viuunt, ab ſæculo ad ſæclum.* Voi tu, dit le valet à la chambriere de la Maiſtreſſe que sõ Maiſtre courtiſoit, les enfans que font les femmes que mon Maiſtre engroſſe, naiſſent ſoldats tous faits. Et qui plus eſt, ils viuent

huit cens ans. Tes fiévres quartaines, lanternier que tu es, dit la ſeruante. Oüi, dit le valet, ils viuent plus de mille ans, ils ne meurent iamais, ils viuent eternellement. Et puis, dit-il, *Præter theſaurum, tum argenteos montes non maſſas habet, Ætna non æquè alta eſt.* Mon Maiſtre, voi tu, outre l'or monnoié qu'il a dans ſes coffres, il a des montagnes toutes d'argent, & non pas des lingots tant ſeulement, le mont Etna n'eſt pas ſi haut. Iuge maintenant, Ariſte, ſi vn homme qui loüe de la ſorte les grans perſonages, eſt capable de leur donner de la gloire par ſes écrits, & s'il eſt vrai ce dont ſe vante Narciſſe,

Que leur reputation a beſoin de « lui pour eſtre immortelle. C'eſt « ce que ie ne croirai iamais, & dont ie ſçai bien que tu te mocques.

De Forges, le 4. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

SOTTES ET RIDICVLES façons de parler de Narciſſe.

LETRE XXV.

ARISTE, les Grecs anciens qui faiſoiẽt des contes à leurs enfans pour les inſtruire de leur deuoir, ſous l'enueloppe de quelques fables, leurs faiſoient accroire qu'il y auoit vne certaine Lamie, que nous appellons Fée en noſtre langage, qui auoit les yeus merueilleuſemẽt aigus & clair-

uoyans à remarquer les fautes, & les tâches d'autrui, quand elle alloit par les ruës & par les marchés: mais auſſi toſt qu'elle eſtoit rentrée en ſa maiſon, elle tiroit ſes yeus hors de ſa teſte, & les renfermoit dans vn etui : de ſorte qu'elle demeuroit aueugle en ſon logis, ſans rien voir, ni connoiſtre de tout ce qui s'y paſſoit. Narciſſe tient de cette humeur, quand il dit, Qu'il n'y a rien de ſi beau ſous le Ciel, dont il ne trouue les tâches. Et croit s'eſtre acquitté de ſa promeſſe, lors qu'en la letre écrite au ſieur de B. qui eſt la trente-cinquiéme des premieres éditions, il remarque certains termes vn peu hardis:

mais toutesfois pardonables, qui ſont échappez à des premiers hommes de noſtre tẽps, dont les ouurages ſont veritablement dignes de l'immortalité. Si, dit-il, pour entendre ma langue il en faloit apprẽdre deus, & que l'anxieté, la decrepitude, & les irritamens du deſeſpoir me fuſſent des paroles familieres: ſi ie prenois les fleurs de lis pour la France, & le mauuais ſort pour la mauuaiſe fortune, afin d'eſtre Poëte en proſe: ſi ie m'immolois à la riſée publique, & que ie n'auigeaſſe ſur l'Occean és bouraſqueuſes ſaiſons de l'année: ſi ie diſois la miſericordieuſe iuſtice de Dieu, & ſa iuſte miſeri-

corde, &
araignées
ce qu'il y
nos maiſo
le venin
Car laiſſa
y a de dig
écris de
les Eueſq
Marſeille
Garde de
Monſieu
ces term
parler, q
ne paroiſ
petites v
viſages,
affectent
artifice
leur défa

corde, &c. En quoi il imite les « araignées, qui tirent seulement ce qu'il y a de mauuais air en nos maisons, & en composent le venin dont elles regorgent. Car laissant à part tout ce qu'il y a de digne de gloire dans les écris de ces hommes illustres, les Eueſques de Geneue, & de Marseille, de Monsieur du Vair Garde des Seaus, & encore de Monsieur Malherbe, il en a pris ces termes & ces manieres de parler, qui en la piece entiere ne paroissent non plus que de petites verrues dans les beaus visages, que les belles femmes affectent, & qu'elles se font par « artifice quand les naturelles leur défaillent, pour releuer

leurs beautez qui seroient beaucoup plus plattes sans la rẽcontre, & l'opposition de ces petits defauts. Il en fait de grands vices, & pour s'éleuer par dessus
„ ces Heroës, il se vante, Que les
„ folies de son enfance sont plus
„ serieuses, que ces belles fleurs de
„ Rhetorique. Mais comme il est clairuoiant, ou pour mieus dire malin à découurir les taches de tout ce qu'il y a de beau sous le ciel, il ne s'apperçoit pas qu'il est aueugle en sa maison, & que ce qu'il prẽd pour de grandes beautez & des vertus en son eloquence, sont les difformitez & les vices que tous les écriuains de marque ont abhorrez. Si ie voulois commencer la plus

part de mes periodes par vn A n'en mentir point : vn, Veritablement ; vn, Aprés tout : vn, A tout le moins, mais pour le moins : vn, certainement ; & certes, Mõseigneur. Et si ie voulois dire que les femmes n'ont autant de beauté, que ce qu'il en faut pour n'estre pas laides. Qu'il n'entre du iour dans vn bois, que ce qu'il faut pour n'estre pas nuit. Et que c'est vne raison contraire à la bonne, & à qui il ne manque que la verité pour n'estre pas fausse. Si ie disois que les paroles des anciens Consuls de Rome sentoient aus auls & oignõs, & que mes écris sentent à l'ambre & au musc. Et si encore ie disoi que ie mán-

ge la viande qu'on appelle la gelée. Et ſi pour imiter cette nouuelle eloquence, ie voulois arrondir vne periode de la ſorte. A n'en mentir point, Monſeigneur, on ſert à voſtre table la viande qu'on appelle le veau; mais tout de bon vos cuiſiniers qui ſentẽt à la graiſſe & au lard, ne l'ont fait cuire qu'autãt qu'il faut pour n'eſtre pas cruë: & rien ne lui manquoit que d'eſtre tẽdre, pour n'eſtre pas dure: Aprés tout, on fait chez vous vne chere qui eſt contraire à la mauuaiſe, & ceus qui s'en pleignent ont vne raiſon qui eſt contraire à la bonne. Di moi, Ariſte, ie te prie, ne ſeroi je pas le plus ridicule écriuain de France.

Et

Et neantmoins c'eſt ce qu'on appelle auiourd'hui parler. N. & à quoi il ſe faut conformer pour auoir de la reputatiõ. Que ſi l'anxieté & la decrepitude ne ſont pas de miſe, pourquoi ERIGER paſſera t'il pour bon François? Et pourquoi, dira Narciſſe, ériger des ſtatuës ? puis que nous pouuõs dire dreſſer des ſtatuës, & vſer d'vn terme François, receu & approuué de tout le monde, ou celui d'eriger eſt pedanteſque, & de nul vſage en noſtre langue ; ſi ce n'eſt lors qu'on parle des choſes qui n'ont qu'vn eſtre imaginaire & moral, comme quand on dit, eriger vne terre en Duché, en Pairie, en Comté, &c. Mais non,

iamais de celles qui ont vn eſtre naturel ou phyſical. Ie ne dirai pas que i'ay erigé mes mains, mes bras, & mes yeus; mais i'ai dreſſé mes mains, mes bras, & mes yeus vers le ciel. Non plus auſſi deuõs nous dire, eriger des ſtatuës; mais dreſſer des ſtatuës, n'eſtant point neceſſaire d'introduire des termes étrangers en noſtre langue, quand elle nous en fournit de propres, de naturels, & d'élegans. Et n'y a nul flateur de Narciſſe qui me puiſſe rendre raiſon pourquoi, eriger, ſera vn meilleur terme François, que Panxieté, & la decrepitude. Et pourquoi, operer ſa conuerſion de ſes propres forces, ſera mieus dit, que naui-

ger ſur l'Ocean és bouraſqueuſes ſaiſons de l'année. Tu pourras ici ajouſter ce que tu obſerueras de ſemblable dans les écris de Narciſſe, qui regorgent de ces ſottes & ridicules façons de parler. S'il ne m'eſtoit defendu de dormir, ie ne donneroi pas mon tẽps à ces ſottiſes; mais il vaut mieus entendre lire vn autre, ou ſoi-meſme dicter, que de ne rien faire du tout. Ie ſuis.

De Forges, le 6. de Iuillet 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

MAXIMES DE NARciſſe dangereuſes, horribles, & deteſtables contre Dieu, & les puiſſances Souueraines.

LETRE XXVI.

ARISTE, comme les maximes de Narciſſe ne sõt que d'vn ieune homme qui n'a pas acquis encore grand ſçauoir par l'étude, ni beaucoup d'experience par l'âge, elles ſont auſſi fort temeraires, hardies, precipitées, peu iudicieuſes, &

dangereuſes, autant en fait d'Etat, qu'en matiere de cõſcience, & de religion. Ie veus sõmairemẽt en noter ici quelques vnes, afin, Ariſte, que tu les éuites, & que quelqu'apparence de verité qu'elles aient, tu n'y donnes pas ta creãce. Quand il parle de la Religion Catholique, en laquelle il eſt né, & où il proteſte de demeurer, veritablemẽt il eſt loüable: car au moins tant qu'il ſera dans l'Egliſe, on peut eſperer ſon amandement, & ſon ſalut. Mais quand il allegue les raiſons qui l'y retiennent, il fait connoiſtre qu'il y eſt plus par naiſſance, par nourriture, par rencontre, & par cas fortuit, que par deſtination, & par foi.

» Voici comme il en parle, Dans
» la corruption de ce ſiecle, où
» preſque tous les eſprits ſe reuol-
» tẽt de la foi, vous aurez à faire à
» vn hõme qui ne veut rien croi-
» re de plus veritable que ce qu'il
» a apris de ſa mere, & de ſa nour-
» rice. Et donc ſi la mere euſt eſté
auſſi mauuaiſe Huguenotte,
qu'elle eſt tres-bonne Catholi-
que, n'eut-il voulu rien croire
de plus veritable que les Inſtitu-
tiõs de Caluin, que ſa mere & ſa
nourrice lui euſſent enſeignées?
» Nous ne ſommes pas, dit-il au-
» tre part, venus au monde pour
» faire des lois; mais pour obeir à
» celles que nous auons trouuées,
» & nous contenter de la ſageſſe
» de nos Peres, cõme de leur ter-

re, & de
point aui
xime pou
ſiõ du Tu
tiques de
la meſme
latres & l
le Chriſti
Et que Sy
ville de R
haut aus
tion en fe
leur preſe
ſtiens, qu
tel de la V
diſoit-il, d
religions
la foi &
ſiecles pa
ſuiuions

re, & de leur Soleil. Il ne faut « point auiourd'hui d'autre maxime pour empeſcher la cõuerſiõ du Turc, & de tous les heretiques de l'Europe; & c'eſt elle la meſme auec laquelle les idolatres & les Iuifs combattoient le Chriſtianiſme à ſa naiſſance. Et que Symmaque Prefect de la ville de Rome faiſoit ſonner ſi haut aus Empereurs, en la relation en forme de requeſte qu'il leur preſenta contre les Chreſtiens, qui auoient renuerſé l'autel de la Victoire. Si le long âge, « diſoit-il, donne de l'autorité aus « religions, nous deuons garder « la foi & la creance de tous les « ſiecles paſſez, & faut que nous « ſuiuions nos Peres, comm' ils «

„ ont heureuſemẽt ſuiui les leurs.
„ Permettez nous de viure à la fa-
„ çon de nos grans Peres, & d'ob-
„ ſeruer les ceremonies dans leſ-
„ quelles ils ont éleué noſtre en-
fance. Mais les bons Peres, &
entre les autres ſaint Ambroiſe,
„ leur répondoiẽt, Pourquoi nous
„ amenez vous les exemples de
„ vos Peres, nous deteſtons la re-
„ ligion des Nerons. Nous n'ap-
„ prouuons pas ce qui eſt plus an-
„ cien, mais ce qui eſt plus verita-
„ ble; nous ne deuons dõner tant
„ de creance à ce que nos Peres
„ nous ont appris, qu'à cela que
„ Dieu meſme nous a enſeigné.
„ Les vieilles erreurs ſont bonnes
„ à corriger en tout âge. Si les le-
tres de Narciſſe pouuoient paſ-

ſer iuſqu'au Roiaume de la Chine, elles ſuffiroient pour en faire chaſſer tous les Ieſuiſtes, & pour y fermer le pas eternellement à la religion Catholique. Ce n'eſt pas l'antiquité ſeule qui donne le pois & l'autorité aus religions, car ainſi celle des Iuifs & des idolatres ſeroit meilleure que la noſtre. Et pourtant le fondement de la perſeuerance de Narciſſe en la foi de l'Egliſe Catholique eſt foible & mal appuié, & ſa maxime dangereuſe, non moins que ces autres de meſme categorie qu'il approuue. Que le ſage meurt en la « religion de ſa mere. Qu'il ne « change iamais d'opinion. Qu'il « ne ſe repent point de ſa vie paſ- «

„ sée. En quoi il monstre ou qu'il
n'est pas sage lui mesme, quand
„ il dit à l'Euesque d'Aire, Qu'il
„ faut qu'il trauaille à sa conuer-
„ sion, qu'il ne sçauroit operer de
„ ses propres forces, & qu'il lui
„ serue de matiere dont il face vn
„ homme de bien; s'il est vrai que
le sage ne se repent point de sa
vie passée. Que s'il dit ces paro-
les par dissimulatiõ, & par moc-
querie, il donne à cõnoistre qu'il
est vn pipeur, & endurci en ses
pechez, dont il fait vne confes-
sion publique, sans auoir inten-
tion de s'en repentir, & beau-
coup moins de s'en amander.
Ceus qui ont mis en auant cette
proposition, que le sage ne se
repent point de sa vie passée, ne

l'entendent pas au ſens que le prend Narciſſe, mais ils veulent dire que le Sage méne vne vie ſi parfaite & ſi ſainte, qu'il n'a pas occaſion de s'en repentir. Que s'il peche, il n'a point de honte de s'amander. S'il a eu parfois de mauuaiſes opinions, il ne rougit point de les perdre, & de les dépoſer. Voi, Ariſte, les inſtructions qu'il donne à ſon frere, ſi elles ſont d'vn Chreſtie, ou d'vn homme pire qu'vn bon Payen, quand il lui écrit, Tu « dois donner ta volonté à Dieu, « ſi tu ne lui peus pas donner le re- « ſte, & auoir pour le moins de « bons deſſeins, s'il n'eſt pas en ta « puiſſance de faire des bonnes « œuures. Ie ſçai bien qu'il y a «

„ beaucoup de péne de ſe defen-
„ dre du mal en vn lieu où les ten-
„ tations ſont douces, & le dan-
„ ger eſt extréme, & que tu me
„ diras que ſi Dieu te vouloit em-
„ peſcher d'aimer ce qui eſt beau,
„ il te deuoit faire aueugle. Il per-
met à ſon frere de mal faire, cõ-
me eſtant hors de noſtre puiſ-
ſance de faire bien, qui eſt la
creãce des heretiques, qui tien-
nent pour article de foi, que
nous sõmes inutiles à tout bien.
Il lui permet de faire l'amour,
Pour ce que d'eſtre chaſte ce ſe-
roit entreprendre ſur la profeſ-
ſion des femmes. Il ſe contente
que ſon frere rempliſſe le mon-
de de ſes paillardiſes, pourueu
qu'il ne paſſe point iuſques à

pas moins dangereus que la

l'yurongnerie. A tout le moins, « dit-il, Hydaspe, si ce corps qui « est capable d'enuoier des colo- « nies en toutes les parties du mõ- « de, & de remplir les terres qui « sont desertes, veut estre neces- « sairement emploié, ie te supplie « de t'arrester là, & de ne passer « point iusques aus débauches « de la bouche. Si ces maximes le « rendent criminel de leze majé- sté Diuine, celles qui suiuent le feront declarer coupable de le- ze majesté humaine, car elles choquent directement le droit des Rois, & de toutes les puis- sances Souueraines. Comme quãd il met en auant, Que c'est « la force qui fait les Rois. D'où « s'ensuit que c'est assez d'estre

coupable encore qu'il soit tres-

seulement le plus fort pour estre Roi. Et que la force est vn meilleur titre pour auoir droit, & paruenir à la Couronne, que la succession, où les Monarchies passent de pere en fils, ni l'election où elles sont electiues. Ainsi le Roy d'Espagne est le Roi legitime de Nauarre, puis qu'il a esté le plus fort, & qu'il l'a emportée de viue force sur les ayeuls de nostre Roi. Ainsi les Parlemens ont tort de ne verifier pas en leurs Cours les Bulles des Legats & des Nonces, où le Roi n'est qualifié que simplement Roi de France, & non point de Nauarre, puis que la force en a transferé le droit au Roi d'Espagne. Ainsi il n'a rien

manqué
de n'auo
pour esti
heme. A
Seigneu
n'ait poi
force. C
Narcisse
Que c'es
que d'esti
pateur. E
jourd'hui
dont le cō
iniuste. C
c'est entr
seulemen
Narcisse
lesquelles
ce qu'il es
tre les hon

ler qu'vn enchantement vo-

manqué au Prince Palatin que de n'auoir pas eſté le plus fort pour eſtre legitime Roi de Boheme. Ainſi tout vſurpateur eſt Seigneur legitime, encore qu'il n'ait point d'autre titre que la force. C'eſt de ce principe que Narciſſe tire ces concluſions, Que c'eſt vn grand auantage « que d'eſtre petit fils d'vn vſur- « pateur. Et qu'il n'y a point au- « jourd'hui de legitime puiſſance, « dont le cõmencement n'ait eſté « iniuſte. Certainement, Ariſte, c'eſt entre les beſtes ſauuages ſeulement où les maximes de Narciſſe ſont receuables, entre leſquelles le lion eſt le Roi, pour ce qu'il eſt le plus fort. Mais entre les hommes où la iuſtice fait

regner les Rois, ces propoſitions ſont deteſtables, comme celles qui ſont capables de renuerſer de fons en comble toutes les Monarchies, & les Souuerainetez de la terre, & de ietter le monde en des confuſiõs plus horribles, que n'eſtoient celles de l'ancien Chaos. Narciſſe n'eſt pas content de ſapper le droit des Rois par cette pernicieuſe maxime ; il paſſe plus auant, & emploie toute vne letre, qui eſt la dixiéme du 4. liure de la derniere edition, pour prouuer qu'il eſt licite à vn ſujet de prendre les armes, de ſe reuolter contre ſon Prince, & de faire vne iuſte guerre quand il eſt poſſedé par vn

fauorit

fauorit,
perſecut
ſons ſon
courir a
de ſang
ces ne ſõ
Que lon
ſeures,
Dieu e
té nous
Il ne fa
lonté.
du Ciel
monde
quand
vn fauo
que s'il
ſance d
ſeruice
ſonne,

que le liévre perd la memoire en

voſtre ver

fauorit, qui ſous le nō du Roy perſecute les autres. Ces raiſons ſont telles, Qu'il faut recourir aus remedes de feu & de ſang, quand les voies douces ne sōt plus en noſtre chois. Que lors qu'elles ſont auſſi peu « ſeures, que peu honeſtes, « Dieu entend que noſtre liber- « té nous couſte quelque choſe. « Il ne faut plus reſiſter à ſa vo- « lonté. Il faut aller ou la faueur « du Ciel & les vœus de tout le « monde nous appellent. Que « quand vn Roi eſt poſſedé par « vn fauorit, c'eſt tout de meſme « que s'il eſtoit tombé en la puiſ- « ſance de ſes ennemis, que ſon « ſeruice n'eſt plus ou eſt ſa per- « ſonne, ſes ſujets peuuent pren- «

voſtre vertu. Vous auez fait ſ

„ dre les armes pour le mettre en
„ liberté, & ne ſont pas rebelles
„ pour cela. Qu'on ne doit pas
„ s'epouuanter de la vaine image
„ de ſon nom. Que quoi que le
„ Roi parle, on ne doit pas retar-
„ der vne ſi iuſte entrepriſe pour
„ de ſi foibles conſiderations.
„ Qu'il ne faut pas laiſſer perdre
„ toutes les lois de l'Etat, pour
„ en prendre quelqu'vne trop à
„ la letre. Ce ſeroit imiter les ſu-
„ perſtitieus, qui ſe laiſſoient de-
„ uenir eſclaues des infideles, de
„ peur de violer vne feſte. Que
„ pouruеu qu'on ait de ſon coſté
„ cette iuſtice premiere & im-
„ muable, & telle que la nature
„ l'a faite, on ne ſe doit pas ſi fort
„ ſoucier de celle que les hom-

mes on
la diue
lieus, e
elle me
ſons il
faire vn
lité, lu
paix n
pour lu
ſeront l
repoſer
ſe repoſ
cipice.
per pa
qu'on a
c'eſt ign
vieille c
Republ
faut de
victoire

mes ont inuentée, & qui ſelon « la diuerſité des temps & des « lieus, eſt ſouuent contraire à « elle meſme. Auecques ces rai- « ſons il exhorte vn Seigneur à « faire vne guerre de cette qua- « lité, lui remonſtrant, Que la « paix ne peut eſtre aſſeurée « pour lui, tant que ſes ennemis « ſeront les maiſtres. Que de ſe « repoſer ſur la foi publique, c'eſt « ſe repoſer ſur le bord d'vn pre- « cipice. Que de ſe laiſſer trom- « per par des Ambaſſadeurs, « qu'on a trompez les premiers, « c'eſt ignorer vne maxime auſſi « vieille que les Princes & les « Republiques. Et partant qu'il « faut de neceſſité que ce ſoit la victoire qui ſoit la fin de la

guerre. Conſidere Ariſte, ie te prie, ou l'imprudence emporte ce ieune homme, qui meriteroit pardon de ſa temerité, d'auoir écrit cette letre ſi pernicieuſe, s'il ne l'auoit que ſimplement écrite, comm'il a fait à l'âge de vingt & vn, ou vingt & deus ans, mais de l'auoir publiée depuis trois mois, & en vn âge ou il doit eſtre ſage, ou iamais non, c'eſt auoüer les crimes qu'il a fait en dormant, ou faire voir que la folie qui n'eſtoit qu'attachée au col de l'enfant, dont les verges la pouuoient chaſſer, eſt paſſée maintenant dans la ceruelle de l'hõme fait, dont toute l'ellebore du monde ne la ſçauroit arra-

cher. Quoi donc vn Roi ſera ſi malheureus, que pour ſe repoſer de ſes affaires ſur la capacité d'vn fauorit, il verra tous les iours en ſon Roiaume les reuoltes des Grans, & les rebellions de ſes peuples? renuerſer ſon Etat, ſous pretexte de renuerſer la fortune d'vn confident? Et pour ce qu'il aura captiué volontairemẽt ſon cœur en l'amour de quelqu'vn de ſes ſujets, on le tiendra comme s'il eſtoit priſonnier de ſes ennemis, & on fera la guerre dans le Roiaume pour le deliurer, auſſi iuſtement que l'on feroit cõtre le Turc, s'il le tenoit captif par force? Dépuis qu'vne fois il aimera quelqu'vn il ceſſera

d'eſtre Roi, on n'eſt plus obligé de lui obeïr, ce ne ſont plus ſes Edits, ni ſes Ordonnances, ſon nom n'eſt plus qu'vne vaine image, ſon ſeau n'eſt plus la marque de ſes volontez, mais l'inſtrument des violences de ſon fauorit? Qui ſera le Grand qui ne s'eſtime perſecuté, quād il n'obtiendra pas les charges, les penſions, & les gouuernemens qu'il demande, & qui ne diſe que ce n'eſt pas le Roi, mais le fauori qui les lui refuſe? Que ſi on le dépouïlle des charges qu'il auoit, n'eſt-ce pas lors qu'il criera qu'on le perſecute, & que par les maximes de Narciſſe, il croira d'auoir droit de faire la guerre au Roi, de leuer

des compagnies, de faire mutiner les peuples, reuolter les grandes villes, de tenir fort dãs les places de ſon gouuernement, d'arreſter les deniers du Roi, bref, de mettre toutes les affaires en confuſion, & l'Etat en proie, de ſe ſaiſir, s'il peut, de la perſone du Roi, & le tenir dans la Baſtille, de peur qu'vn autre ne le mette en priſon? Telles ſont les maximes d'Etat de Narciſſe, qui veut qu'il ſuffiſe à vn grand pour émouuoir la guerre dans le Roiaume, d'auoir de ſon coſté cette premiere iuſtice, telle que la nature la faite, qui n'eſt autre que de conſeruer ſa liberté qui pourra, & de ne reconnoiſtre nul

ſouuerain par deſſus ſoi. Car il eſt vrai de dire que la nature nous a fais tous égaus, & qu'elle n'a point donné à l'homme l'empire par deſſus vn autre homme. Mais nous ne ſçaurions dénier à moins que de n'eſtre pas Chreſtiens, que toute puiſſance vient de Dieu, & que c'eſt de là que les Rois tiennent leur ſouueraineté ſur les autres hommes. Que s'il ſuffit d'auoir de ſon coſté la iuſtice naturelle pour leur faire la guerre, il faut neceſſairement que tous les Rois ſoient des tyrans, & qu'il ſoit permis à leurs ſujets de ſecoüer le ioug, & de ſe ſouſtraire de l'iniuſte domination qu'ils ont vſurpée ſur la

liberté naturelle. L'auteur dõc de ces letres ne se declare t'il pas pour ennemi capital des Monarchies, & cõme tel n'est il pas coupable de leze Majesté humaine? & ces écrits ne deuroient ils pas estre condamnez par le Magistrat, & estre brûlez par la main du bourreau, qui cõtiennent ces damnables maximes contre le droit des Rois & de toutes les puissances souueraines? Ie m'étonne, Ariste, de l'aueuglement de ceus qui lisent ces dangereus écris, de ne voir pas les perilleuses consequences qu'ils cõtiennent, & le mal'heur qu'ils peuuent causer. Et ie ne sçai comme quoi on en a permis la

publication, & qu'ils paſſent par les mains de tout le monde auec l'aueu du Magiſtrat, & de l'auctorité du Roi, qui y eſt ſi furieuſement intereſſée. Narciſſe ne s'arreſte pas là. Comme d'vne part il a mis les armes au poing des ſujets pour ſe reuolter contre leurs Princes, d'autre coſté il eſt ſi étourdi, qu'il inſinuë dans l'eſprit des Princes, d'autres maximes qui ſont capables de rendre leur iuſte puiſſance odieuſe & tyranniqze, en abuſant de leur pouuoir à la ruïne de leurs ſujets. Car comme vn autre Macchiauel, il enſeigne au Roi à ne point garder la parole donnée à ſes ſujets, écriuant, Que la pa-

role des Rois ne doit pas estre « contraire aus fonctions de la « Royauté, & ils ne peuuent « s'obliger à laisser leurs sujets « mal'heureus, & à ne faire pas « ce qu'ils doiuent. D'où il infe- « re que le Roi doit recommencer la guerre contre les huguenots de son Roiaume, nonobstant la foi donnée, & les articles de paix accordez, iurez, & signez. Maxime tres-pernicieuse, qui apprend aus Rois de ne garder pas leur parole, & d'en faire comme d'vne trappe pour surprendre leurs sujets alors qu'ils y pensent moins, & qu'ils s'endorment & se reposent sur la foi de leur Prince. Ce qui n'est

pas moins dangereus que la leçon que fait encore ce nouueau Macchiauelliſte, quand il
„ dit, Qu'il n'y a rien de ſi aiſé à
„ vn grand Prince, que de trou-
„ uer, ou de faire des coupables. Où en ſommes nous Ariſte, s'il arriue que Narciſſe en l'inſtitution de ſon Prince, qu'il nous promet il y a ſi long tẽps, & dont il a fait déja voler quelques cayers par la Cour, continuë à luy donner de ſemblables enſeignemens. Qui ſera le ſujet qui ſe puiſſe repoſer & viure en ſeureté, ſur la ſeule ſatisfaction qu'il aura de ſa bonne conſcience, puis qu'il ſera loiſible à ſon Prince de le faire

„ les Palais, il veut dire auecques

coupable encore qu'il ſoit tres-innocent ? Pour moi i'aime mieus croire que Narciſſe mette en auant cette mal'heureuſe doctrine par faute de jugement, par imprudence, & ſans faire de reflexion ſur ce qu'il dit, pluſtoſt que de l'accuſer des crimes, & des méchancetez dont lui meſme ſe rend coupable & criminel par ſes écris, ou ie te renuoie Ariſte, pour y obſeruer vne infinité de choſes écrites de la meſme ſorte, ce peu que ie t'ai remarqué eſtant aſſez pour ouurir ton eſprit ou tant d'honneſtes gens ſemblent le tenir fermé, ce que ie ne puis appel-

la ruine de l'heteſie eſt écrite "

ler qu'vn enchantement volontaire.

De Forges, le 8. de Iuillet 1617.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

est écrite dans le Ciel comme le

CONTRADICTIONS, varietez, & legeretez d'esprit qui se remarquent dans les letres de Narcisse.

LETRE XXVII.

ARISTE, il faut que le menteur, s'il n'excelle en bon iugement, qu'il ait au moins bonne memoire. Ie t'ai fait voir cõbien Narcisse estoit defectueus au premier, maintenant tu verras combien il est despourueu de l'autre. On dit

nommer l'abbregé de toutes les

que le liévre perd la memoire en courãt. Narcisse la perd en n'allãt qu'au petit pas. Apéne se souuient-il de ce qu'il a écrit, nõ pas en diuerses letres seulemẽt, mais aussi en la mesme, & encore en la periode de deuãt, tant il est sujet à s'entre-tailler, s'entre-couper, & se contre-dire à soi-mesme. En voici des exemples. En vn endroit il loüe vn grand Cardinal en ces termes, „ Vous estes „ éleué au dessus des choses du „ monde, & les hommes tirent „ des exemples des moindres a- „ ctions de vostre vie. Ie m'asseure qu'ils auront reconnu en cette occasion, qu'il n'y a point „ d'accident à surmonter contre „ qui vous ayez besoin de toute vostre

voſtre vertu. Vous auez fait ſi « peu d'état de la mort, que ie ne « ſçauroi croire que vous plai- « gniez perſone pour eſtre en vne « condition que vous n'eſtimez « pas mal-heureuſe. On ne ſçau- « roit en dire dauantage du plus reſolu ſtoïque du porche de Zenon, ni du Martyr plus conſtant que le Chriſtianiſme ait produit à ſa naiſſance. Ie croi qu'il à raiſon; car la vertu de celui qu'il loüe de la ſorte, eſt au deſſus de toute loüange. Mais l'imprudence, & le defaut de memoire de Narciſſe, gaſte en meſme temps la loüange qu'il lui auoit iuſtement donnée, en le faiſant le plus foible de tous les hommes, lors qu'en la letre

immediatement ſuiuante, il dit
» du meſme, Vous auez iugé que
» de quitter la Cour tout d'vn
» coup, ce ſeroit autant que mou-
» rir de mort ſubite, & qu'il ne
» faut pas moins de force, ni de
» temps pour ſe reſoudre à laiſſer
» les choſes plaiſantes, que pour
» ſurmonter les difficiles. A quoi
» il ajouſte, Ie ne croirai pas vne
» autre fois que vous puiſſiez ſor-
» tir de Paris plus aiſément, que
» l'Arſenac & le Louure. On n'en
diroit pas plus d'vn laſche &
d'vn voluptueus Sardanaple.
D'où vient ce changement ſi
ſubit? il ſe fait dans la ceruelle
de Narciſſe, qui ſe change & ſe
müe comme la Lune, & non
pas dans le courage de ce grand
Cardinal, où la vertu a choiſi

vne demeure constante & immobile. Par cette mesme varieté, qui procede de son imprudence, & du defaut de sa memoire, il se contente de passer pour vn fol. Car en l'vne de ses lettres, il met pour vne maxime tres-constante, Que le Sage ne " se repent point de sa vie passée. " En vn'autre écrite à Philandre, Pour moi, dit-il, ie suis absolu- " ment resolu à changer de vie. " Ou sa maxime est fausse, ou il est vrai qu'il n'est pas sage. Se plaignant de la paix que le Roi auoit donnée à ses sujets rebelles, Nous auons fait, dit-il, cet- " te belle paix qui n'acheue point " nos mal-heurs, qui ne fait point " cesser nos defiances, à qui tant "

„ de meres demandent leurs fils,
„ tant de femmes leurs maris, &
„ toute la France Monſieur du
„ Maine. Il parle de la mort de ce Prince, & des autres qui l'ont aſſiſté, comme d'vne perte publique, où toute la France eſt intereſſée, pour auoir en la perſone de Monſieur du Maine perdu l'vn de ſes plus forts & plus puiſſans apuis. Et au partir de là, en la letre qu'il écrit au ſieur du Pleſſis Gouuerneur de Tallemont, il meſeſtime ſi furieuſement Monſieur du Maine, & tous ceus qui moururent glorieuſemẽt auecques lui pour le ſeruice du Roi, & pour la defence de la Religion, qu'il oze bien inuectiuer contre eus de la

sorte, Tant s'en faut que ie loüe « leur desespoir, que ie ne leur « pardõne pas mesme leur mort, « & si i'eusse esté creu, on leur eust « fait leur procés, comme à des « gens qui se sont tuez eus mes- « mes, & qui ont commis le plus « grand de tous les parricides. Si « ce qu'il dit est veritable, il n'e- « stoit pas besoin de déplorer vne guerre où la France n'a perdu que des parricides & des desesperez, & non pas vn Prince, & des Seigneurs pleins de courage & de valeur. Il s'entrechoque ainsi par tout. Qui voudra lire ses écrits, il semblera propremẽt qu'il soit gagé pour corner la guerre contre les Huguenots, dont à la verité il ne sçau-

roit publier assez de mal, à cause de leurs rebellions & reuoltes presque continuelles, & neantmoins ce fanfaron qui fait tant du bon seruiteur du Roi, & du zelé à la religion, n'a point hon-
» te d'écrire, Il me fascheroit fort
» de donner vn seul de mes amis
» pour tous les heretiques qui
» sont au monde, & ie ne vou-
» drois pas à ce pris là la ruine du
» mauuais parti. Sont ce les paroles d'vn homme qui ait tant soit peu de zele à la religion? Il est bien éloigné du courage de ces meres qui trousserent leurs juppes, & crierent à leurs enfans qui fuioient de la bataille, rentrez là dedans, & vous cachez dans les ventres dont vous estes

sortis. Quelle poltronerie a vn hõme de ne vouloir pas achetter la ruine d'vn parti si execrable, comm' il le fait au pris de la vie d'vn de ses amis, lui qui deuroit exposer la sienne propre pour vne si bonne occasion? Et quelle mauuaise estime fait ce coüard des honnestes gens qu'il détourne autant qu'il peut par ces molles persuasions, d'aller à vne guerre dont lui-mesme fait le trõpette & le heraut, mais du cabinet tãt seulemẽt, car il sçait bien se retirer tousiours à trois cens lieuës loing du peril, & reseruer tout son sang pour le seruice de Clorinde, qui lui a defendu d'aller à la guerre que quand on chargera les mous-

quets de poudre de chipre. Il n'y a gentil-homme d'honneur qui ne ſoit obligé de renoncer à l'amitié d'vn homme qui exhorte ſes amis de ne regarder la guerre qu'auec des lunettes de Hollande, & de ſe tenir comme lui à dix iournées loing des coups. Il n'y a encore pas vn bon François qui ne doiue deteſter ce Neron, qui ſeroit bien aiſe de voir brûler la France, pourueu qu'il fuſt en aſſeurance dans vne tour à cent lieuës loin de l'embraſement. Paſſons outre, & voions cet Ecriuain qui s'entre-taille comme vne mau-
» uaiſe beſte. A vn grand Cardi-
» nal, il dit, Nous ne connoiſſons
» point de ſucceſſeur qui puiſſe

entreprendre ce que vous n'au- «
rez pas acheué. A vn Duc, il «
écrit, Ie penſe pouuoir dire auec «
verité, que s'il y a encore quel- «
que choſe de grand à faire dans «
le monde, il ne faut pas que ce «
ſoit vn autre que vous qui l'en- «
treprenne. Il ment à l'vn ou à
l'autre, & vend vne meſme mar-
chandiſe à tous les deus. En la
letre à Hydaſpe, il écrit, Le mal «
paſſe ſi aiſément iuſques à moi «
quand ie m'en aproche, que ie «
ne ſçaurois regarder vn pauure «
ſans prendre la galle. Et en la «
meſme letre, il dit, Ie ne laiſſeroi «
pas d'eſtre chaſte encore que «
ma nourrice fuſt morte de la «
verole. Accorde cela ſi tu peus, «
Ariſte. Pour moi i'eſtime que ſi

à regarder vn gueus Narciſſe eſt ſujet à prendre la galle ; à ſuccer le lait d'vne verolée, il peut bien plus facilement gagner la verole. Parlant du Duc de Bouillon, „ il dit, Qu'il eſt impoſſible d'a-„ uoir eſté de l'autre ſiecle, & d'e-„ ſtre encore de celui-ci. Ecriuant à vn autre Duc, la flaterie & l'imprudence lui font dire „ tout le contraire, Que tout de „ bon, il doit durer autant que le „ Soleil & les aſtres. Et quand „ Dieu, dit-il, auroit remis à vn „ autre ſiecle le ſalut de noſtre „ Eſtat, ce ne peut eſtre que vous „ à qui il reſerue vne ſi glorieuſe „ entrepriſe. Ainſi l'vn ne peut eſtre de l'autre ſiecle & de celui-ci : & l'autre ſera du ſiecle pre-

sent, du passé, & du futur encore. En vn endroit, il écrit, Que son esprit est si dépourueu " de toute sorte des biens étran- " gers, que personne ne sçauroit " estre sçauãt que des choses qu'il " ignore, de cela mesme qu'on " pense qu'il ait vne parfaite con- " noissance, il n'en a que des dou- " tes, & des soupçons. Et autre " part, il écrit tout le contraire, se " vantant d'auoir trouué ce dont " tous les autres n'ont fait que se " douter. Et qu'il faudroit que les " actiõs des hommes fussent plus " grandes que celles qui ont me- " rité des temples, s'il ne les éga- " loit par ses paroles. D'vne part il " auouë qu'il écrit de la mesme " sorte qu'on bastit les temples & "

„ les Palais, il veut dire auecques
„ ſoin, auec péne, & difficulté. Et
„ que comme il ſe propoſe l'idée
„ de la perfection, il ne laiſſe rien
„ ſortir de ſon eſprit qu'aprés s'e-
„ ſtre long-temps conſulté ſoi-
meſme. Et en la periode ſuiuan-
te, il veut qn'on connoiſſe qu'il
ne ſe donne nulle péne ni con-
trainte, & qu'il écrit auec vne
„ facilité extréme. Il eſt, dit-il, ai-
„ ſé à tout le monde de connoi-
„ ſtre que mes écrits ſentét beau-
„ coup plus à l'ambre & au muſc,
„ qu'à l'huile & à la ſueur. Vis tu
iamais vne giroüette plus chan-
geante que la ceruelle de cet
homme, qui a conjuré de ſe fai-
re declarer le plus impudent
„ homme de la terre. Il écrit, Que

la ruine de
dans le ciel
que le iuge
monde, & v
te heure on
re contre le
promet deu
nez ſi ſouda
pas vn ſi vie
n'eſpere d'e
ruine n'eſt d
le Ciel de la
fin du mond
gement, ou
de finiſſe en
le dernier iu
peu de temp
d'autre mo
prendre la
nots, que po

vous auoir

la ruine de l'hereſie eſt écrite « dans le ciel, de la meſme ſorte « que le iugement & la fin du « monde, & veut que tout à cet- « te heure on commence la guer- « re contre les Huguenots, qu'il « promet deuoir eſtre extermi- « nez ſi ſoudainement, qu'il n'y a « pas vn ſi vieil ni ſi malade, qui « n'eſpere d'en voir la fin. Leur « ruine n'eſt donc pas écrite dans le Ciel de la meſme ſorte que la fin du monde, & le dernier iugement, ou il faut que le monde finiſſe en peu d'heures, & que le dernier iugement arriue dans peu de temps. Que s'il n'a point d'autre motif de faire entreprendre la guerre aus Huguenots, que pour ce que leur ruine

vous auoir ſeruí en vne mau-

est écrite dans le Ciel comme le dernier iugement & la fin du mõde, il nous jette en vne guerre dont iamais personne viuante ne verra la fin, si ce n'est celui qu'il dit tout de bon deuoir durer autant que le Soleil & les astres; & l'autre qu'il écrit, deuoir estre reserué pour faire l'Epitaphe du monde. En la letre quatorziéme du troisiéme liure de la derniere edition il proteste, Qu'absolument il est resolu „ à changer de vie, & n'auoir plus „ de soin qu'à faire son salut, & „ de procurer celui des autres. Voi, Ariste, comme quoi il s'acquitte de sa promesse en neuf ou dix letres immediatement suiuantes, que l'on peut

Schomberg. Mõ affectiõ n'est

nommer l'abbregé de toutes les ſaletez du bordel. Là dedans tu verras en quelle forme il procure le ſalut de Clorinde, & pourquoi il veut qu'elle quitte le preſche, pour venir à la Meſſe & à l'Egliſe. En vn lieu il ne veut pas qu'on appelle eſprits diuins que ceus des Anges, diſant, Que tout le Ciel a intereſt à ne laiſſer pas tomber ce nom là en terre. En vn autre il appelle diuines femmes les Courtiſanes de Rome. Mais ie laiſſe ces penſées de réueur hypocondriaque, pour te dire que ie ſuis,

De Forges, le 12. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

STERILITEZ DE l'Esprit de Narcisse.

LETRE XXVIII.

ARISTE, tu auras pû remarquer que Narcisse parlant de quelques écriuains de Cour qui trouuoient à redire en ses letres, il les taxe, & dit „ d'eus, Que ce n'est pas la bonté „ de leur iugement qui les empé- „ che de faire beaucoup de fau- „ tes, mais c'est là sterilité de leur „ esprit qui ne leur permet pas de beaucoup

beaucoup écrire. C'eſt à moi de te faire voir, puis que i'ai entrepris de contenter ta curioſité, combien peu fertile eſt l'eſprit de celui-la meſme qui blaſme la ſterilité au champ & en la terre de ſon voiſin. Nous n'auons point encore veu d'autres productions de l'eſprit de Narciſſe, qu'enuiron vne centaine de letres, dont il a fait vn iuſte volume, non pas en grandeur de matieres, mais en groſſeur de caracteres. Car elles pourroient tenir toutes à l'aiſe en moins d'vne demie main de papier. C'eſt peu de choſe pour vn homme qui veut auoir acquis par ſes ouurages la gloire de l'eloquence. Il n'y a point de champ ou

l'eſprit puiſſe monſtrer ſa fertilité auecques moins de labeur, qu'en celui des letres. Elles ſont capables de tous ſujets, on ne peut iamais y demeurer court faute de matiere, on n'eſt point obligé à la ſuitte d'vn diſcours continu; les complimens, les affaires domeſtiques, les priuautez ordinaires entre amis, & toutes les nouuelles qu'il n'importe point au monde de ſçauoir, y trouuent leur place, & y ſont en leur aſſiette naturelle. C'eſt vn pot pourri, où toutes ſortes d'ingrediens de cuiſine peuuent entrer. On cõmence par où l'on veut, on continuë tout de meſme, & quand on eſt au bout de ſon rollet, c'eſt

assez de conclurre par vn voſtre tres-humble ſeruiteur. Auecques tout cela, ſi tu veus, Ariſte, examiner ce peu de letres de Narciſſe, tu y trouueras vne ſterilité d'eſprit plus grande qu'on ne ſçauroit imaginer. Et ce n'eſt pas merueille. Car pour ne point diſſimuler, où eſt-ce que ce ieune homme confit en voluptez, & qui par ſa propre confeſſion conſume en débauches & en maladies la meilleure partie de ſon temps, pourroit auoir acquis cette abondance iudicieuſe de choſes & de paroles, ce fons inépuiſable d'où il faut que l'Orateur tire toujours de nouuelles penſées, & qu'il les exprime éloquemment. Qu'il

se souuienne de ce que lui-mes-
„ me écrit de Theophile, Qu'il
„ n'y a point d'apparence que dé-
„ puis le cõmencement du mon-
„ de la verité eust attendu de se
„ venir découurir à lui au bordel
„ & à la tauerne, & sortir par vne
„ bouche qui n'est pas si sobre que
„ celle d'vn Soüisse. Qu'il en est de
meſme de nostre croiance, &
que iamais nous ne nous per-
suaderons que depuis vn si long
temps, que l'art & la nature ont
produit & formé de si grands
Orateurs au monde, l'eloquen-
ce se soit tenuë cachée comme
la verité au puis de Democrite,
pour se cõmuniquer & décou-
urir à vn homme qui à l'âge de
vingt-cinq ans, est plus vieus

que ſon pere, & auſſi vſé qu'vn vaiſſeau qui auroit fait trois fois le tour de la terre, pourri de maladies, épuiſé de voluptez, geſné de gouttes, de ſciatique, & de grauelle, dont le corps à péne pourroit eſtre remüé par tous les ingenieurs d'vne armée, qui a autant de péne d'aller d'vn bout de ſa chambre à l'autre, que s'il y auoit des montagnes & des riuieres à paſſer, qui ne vit qu'à force de ſyrops & de medecines, qui ne bouge du coing de ſon feu, & qui ne fuſt iamais venu en Cour, ſi on ne lui euſt fait eſperer d'y pouuoir attraper vne penſion, en attendant quelque Benefice, qui ſeroit la partie de l'Egliſe qu'il ai-

meroi. le plus. Les grands Maistres qui ont formé les grands Orateurs de l'antiquité, nous font bien connoistre par leurs preceptes que cette abondance & fertilité de l'esprit absolumẽt necessaire à l'Orateur ne se peut acquerir que par des moiens bien differens de ceus qu'a tenus nostre Narcisse. Elle ne se puise que dans vne longue lecture des Auteurs anciens, des Grecs & des Latins, à quoi nous pouuons encore ajouster des François, des Italiens & des Espagnols; des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, des Ecriuains de toutes sortes, mais toujours auecques chois. Par vne étude continuelle de toutes les

sciences qui défrichent l'esprit, le cultiuent & lui jettent comme dans vne terre les semences des belles & des hautes pensées que la nature, pour bõne qu'elle soit, ne sçauroit d'elle mesme conceuoir. Par vne profonde meditation des choses que l'on a veües ou leües, afin de les digerer & faire qu'elles se transforment en l'aliment dont l'esprit soit nourri & engraissé. Par vne assiduité à écouter ceus qui parlent en public dans les chaires, dans les barreaus, & dans les conseils, auec vne attention & obseruation grande de leurs paroles, de leurs gestes, & de leurs mouuemẽs. Il y faut ajouster vn exercice assidu de par-

ler, de cõposer, & d'écrire. C'eſt de la ſorte, dit Quintilian, que celui qui aſpire à la gloire du bien dire doit faire ſes prouiſions en jeuneſſe, pour les debiter par aprés en vn âge fait & dé ja meur. C'eſt de ces ſources, que découlent les gros fleuues de l'Eloquence, qui ne ſortiront iamais de la bouche, ni de la plume de celui qui ne les aura pas frequentées, ni dériuées par ſes canaus en ſon eſprit. De ce defaut procede la ſterilité de ces petits eſprits d'auiourd'hui, qui ne ſçauroient, quoi qu'ils facent, ſouſtenir vn diſcours d'haléne, ni entreprendre vne grande œuure qui ait de la force & du genie. Ils promettent,

& ne tiennent iamais ; ils commencent, & n'acheuent point ; ils abuſent le monde de babioles, & nous donnent des fragmens de leurs Hiſtoires, comme s'il y auoit deus mille ans qu'elles fuſſent compoſées, & que les vers en euſſent rongé les originaus. Ils déchirent ces pieces de leur eſprit, & comme de mauuaiſes meres ils jettent par violence ces lopins de chair informes, pour ne pouuoir pas donner la vie à des creatures parfaites & raiſonables. Narciſſe eſt de ceus-là, qui par toutes ces letres promet qu'il fera de belles choſes, vn iugement duquel il ſera parlé plus que de celui de Michel l'Ange. Vn grand œu-

ure qui étonnera les eſprits vulgaires ; vn Prince de Galles, qui tout mort fera trembler les bors de la Guienne ; vn Roi de France, qui donnera la chaſſe en l'imaginatiõ de Narciſſe à ce Prince pretendu. Ie meure s'il y a Grand qui ait eu de ſes letres à qui il ne promette d'écrire l'hiſtoire de ſa vie. Aprés tout, il fait voler de mal-heureus tronçons auortez par force de ſon eſprit, que ie iuge incapable de produire iamais vn grand ouurage en perfection. Et cõment le pourroit-il faire en cette ſi grande ſterilité d'eſprit qui paroit en ſes letres, dont ie te veus ici rapporter des exemples. Voi la letre qu'il écrit au Duc de

Schomberg, qui eſt la premiere du liure quatriéme de la derniere edition, & la cõpare auec vne autre qu'il écrit au Duc d'Eſpernon, tu y verras les meſmes penſées. En la premiere il commence de cette ſorte. Monſeigneur, « ie n'auroi point de ſentiment « du bien publiè, & ie ſerois en- « nemi de la France ſi ie ne gou- « ſtois comme ie doi la bõne nou- « uelle que voſtre courrier nous a « apportée. Tu trouueras le meſ- « me en l'autre, dont le commencement eſt tel. Monſeigneur, il « faudroit que ie fuſſe mauuais « François, pour ne me rejoüir « pas des contentemens de voſtre « maiſon, puiſque ce ſont des fe- « licitez publiq●es. En la premie- «

„ re, Ie ne veus taire les obliga-
„ tions que ie vous ai, qui ne sont
„ pas petites. En l'autre, Vous
„ m'auez toujours fait l'honneur
„ de me vouloir du bien, & i'ai de
„ tres particulieres obligations à
„ Monsieur le Cardinal vostre
„ fils. En la premiere, Mais puis
„ que ie fai profession d'honorer
„ la vertu en la personne d'vn mort
„ & d'vn ennemi, &c. En l'autre,
„ Ie parle de la sorte pour le seul
„ interest de la vertu, & si elle n'e-
„ stoit de vostre costé, ie l'iroi plu-
„ tost chercher parmi les enne-
„ mis. En la premiere, Ie fai tou-
„ jours profession d'estre de la bon-
„ ne cause, quand il n'y auroit que
„ moi & la iustice pour elle. A
„ l'autre, I'ai le contentement de

A
vous auoir
uaise saison
plus foible
estoit le plu
les mesmes
quasi par
Marque d'
sterile, qui
de ses born
grande var
me par tou
en ses letres
obseruation
de Richeli
point tant a
quand vou
Auignon, i
tablement
heure vostr
de mesme v

vous auoir ſerui en vne mau- «
uaiſe ſaiſon, & d'auoir eſté du «
plus foible parti, à cauſe qu'il «
eſtoit le plus honneſte. Vois-tu «
les meſmes penſées exprimées
quaſi par les meſmes paroles.
Marque d'vn eſprit eſtroit &
ſterile, qui ne peut ſortir hors
de ſes bornes, ni produire vne
grande varieté de penſées, com-
me par tout on peut remarquer
en ſes letres. En voici quelques
obſeruations. Il dit au Cardinal
de Richelieu, Ie ne m'attache «
point tant aus choſes vtiles que «
quand vous ſeriez encore en «
Auignon, ie ne fuſſe auſſi veri- «
tablement que ie ſuis à cette «
heure voſtre ſeruiteur. Il finit «
de meſme vne letre au Duc de

„ Schomberg, Mõ affectiõ n'eſt
„ point née de voſtre proſperi-
„ té, & en deus faiſons toutes cõ-
„ traires, i'ai eſté également vo-
„ ſtre ſeruiteur. Il vaut biẽ mieus,
„ dit-il, eſtre ietté à terre par la
„ tourmẽte, & dans vn vaiſſeau
„ briſé, que d'eſtre toujours en
„ la puiſſance des vens, & de la
„ fortune. Cette pẽſée lui plaiſt,
c'eſt pour cela qu'il la repete
ſouuent, & l'a fait dire au Roi
„ par le Duc d'Eſpernon. V. M.
„ trouuera bon que ie paſſe de-
„ ſormais ma vieilleſſe en paix, &
„ qu'elle me laiſſera au port où
„ i'ai eſté ietté par de ſi grandes
„ tempeſtes. Il la redit à l'Eueſ-
„ que d'Aire, Au pis aller, c'eſt
„ toujours ne ſe perdre pas, que

A
d'eſtre p
naufrage
Pour l'an
noncé à l
auſſi cher
de Veniſe
vous que
liberté p
quante a
font la g
choſe. E
vous ne p
uaſſe éle
qu'en la n
ne ſçauri
tes. En vr
De vos p
ne ſe peut
pertes. D
pourra ſo

d'eſtre porté à bord par vn « naufrage. En vn lieu il dit, « Pour l'amour de vous i'ai re- « noncé à la liberté, qui m'eſtoit « auſſi chere qu'à la Republique « de Veniſe. En vn autre, Penſez- « vous que ie n'eſtime point la « liberté pour laquelle il y a cin- « quante ans que les Hollandois « font la guerre. C'eſt la meſme « choſe. En vn endroit, Puis que « vous ne pouuez faire de mau- « uaiſe élections, il eſt certain « qu'en la mort de vos amis vous « ne ſçauriez faire de petites per- « tes. En vn autre il dit le meſme, « De vos plus petites faueurs, il « ne ſe peut faire que de grandes « pertes. De l'vn il dit, Qu'il ne « pourra ſortir de Paris plus aiſé- «

„ ment que l'Arſenac & le Lou-
„ ure. De l'autre, On le trouuera
„ auſſi ſouuent au Louure, que
„ la ſalle des Soüiſſes, & le grand
„ eſcallier. Du Conclaue, il dit,
„ Qu'il s'y fait vne guerre qui ne
„ laiſſe pas d'eſtre grande pour
„ eſtre compoſée de perſonnes
„ deſarmées. De la Sorbonne,
„ Que c'eſt vn païs ou l'on que-
„ relle toujours, & où il n'y a ia-
„ mais ni paix, ni tréue. Au Pe-
„ re il écrit, Vos contentemens
„ ſont des felicitez publiques.
„ Au Fils il écrit, Que ces mé-
„ contentemens ſont des miſe-
„ res publiques. De ſoi-meſme,
„ il dit, Il y a ſi long temps que ie
„ fai du mal, que ie n'ai plus de
„ memoire de mon innocence.

D'vne

D'vne Courtisane, Il y a si long « temps qu'elle a perdu sa virgini- « té, qu'elle ne s'en souuient plus. « Ce ne sont rien que redites. Mais combien de fois liras-tu dans ces letres, faire de grands exemples, faire les nouuelles qu'on attend de la Cour, se faire vne grande prudence. Et pour ce que les nuditez lui plaisent, on ne void autre chose que des beautez toutes nuës, des graces toutes nuës, des veritez toutes nuës, des bõtez toutes nuës, des ames toutes nuës. Tu y rencõtreras à chaque bout de chãp, vn quoi qu'il en soit, quoi qu'il en arriue, à n'en point mẽtir, aprés tout, vn veritablement, vn certainement: & cela non dans les

meſmes pages ſeulement, mais dans les meſmes periodes. Et voila cet eſprit ſi copieus & ſi abondant en diuerſité de penſées, que de tous les mots de ſes letres on peut faire des lieus cõmuns, & tirer autant de ſentences que de Seneque, & autant de bõs mots que des apophtegmes de Plutarque. Ie n'aurai pas mal emploié ma péne, ni mon temps, ſi ie te puis deſabuſer de cette creance, & auecques toi tous ceus qui ſont enchantez de ces illuſiõs à la Cour. Sçais-tu en quoi Narciſſe abonde, c'eſt en erreurs, en ſottiſes, en imprudences, dont il eſt ſi fertile, qu'il m'a donné ſujet de faire vn liure de ſes fautes, auſſi gros

que le ſi
enſemb
letres q
trois m
bien aſſ
mon eſp
trouuer
ne m'er
ſecond
re que l
ie ne vo
mnute
affaires
cher, no
dans les
imprud
aſſez po

De Forges,
de Iuillet 16

que le sien, si tu voulois mettre ensemble, & faire imprimer les letres que ie t'ai écrites depuis trois mois seulement. Et ie suis bien asseuré que si tu eschauffes mon esprit par ta curiosité, ie trouuerai plus de matiere qu'il ne m'en faut pour en faire vn second volume, plus gros encore que le premier, & si pour cela ie ne voudroi pas perdre vne mnute du temps que ie dois aus affaires, tant il y a de quoi faucher, non que glaner, de sottises dans les écrits de cet indocte & imprudent écriuain. Mais c'est assez pour vne letre.

De Forges, le 15. de Iuillet 1617.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

SOTTES ET RIDICVles façons de parler de Narciſſe en ſes letres.

LETRE XXIX.

ARISTE, ie ne t'écri point des letres étudiées, tu ſçais quel eſt l'eſtat de ma ſanté, & comme dépuis vn an ie languis pluſtoſt que ie ne vis. Si ie ne ſuis au lit il me faut eſtre par la campagne, & ne ſe paſſe gueres iour que ie n'écriue, ou ne dicte la moitié autant de

letres, que Narciſſe en a fait imprimer des ſiennes. Ce que ie t'écri, c'eſt en faiſant autre choſe, ou lors qu'il m'eſt defendu de ne rien faire du tout. S'il me vient en penſée quelque obſeruation ſur les écrits de Narciſſe, ie la couche ſur le papier. Tu ne dois pas chercher ni de l'étude en mes letres, ni de l'elegance en mon ſtyle, ni vn grand chois aus paroles, dont ie me ſers pour les compoſer. Et elles meſmes ne ſont pas ſi alambiquées que celles de Narciſſe, qui d'ordinaire ſont ſi ſubtiles, qu'en penſant trouuer de la ſolidité, on n'y rencontre que de la fumée. Ie t'en veus remarquer quelques vnes de cette qualité. Parlant

de l'éloignement de la Cour, & de la disgrace de Monsieur le Duc de Schomberg, qui pour lors estoit pourueu du gouuernement de la ville d'Angoulesme où il se retira. Et pourtant, » dit-il, tout bien consideré, ce » n'est pas aller fort bas que de » tomber sur vne montagne. Cela frappe l'esprit des ignorans, qui pensent que Narcisse a le mieus rencontré qu'il est possible en parlant de la sorte, bien qu'en effect cela ne veüille rien dire du tout. Comme si la cheute d'vn grand estoit beaucoup moindre, pour ce qu'il est demeuré gouuerneur d'vne ville, qui est assise sur vne montagne, & comme s'il fust tombé plus

lourdement si la mesme ville eust esté assise dans vn vallon, où en vne raze campagne. Ie demanderois volontiers à Narcisse si la cheute de celui qui tomberoit du haut en bas de la pointe du clocher de sainte Geneuiéue de Paris, qui est sur vne montagne, seroit plus legere, & s'il ne courroit pas autãt fortune de se rompre le col, que s'il tomboit du haut des tours de l'Eglise de nostre Dame, qui est assise dans la vallee: Voila qui est pueril & niais. Narcisse parle au Duc d'Espernon en ces termes. Il est certain, Monseigneur, que « Dieu ne fit iamais plus de mira- « cles aus lieus qu'il a consacrez « lui-mesme à sa gloire & à la pie- «

„ té publique, & qu'il a particu-
„ lierement choiſis pour y mon-
„ ſtrer ſa puiſſance, qu'il en a fait
„ en voſtre perſonne. Laiſſons les
„ paroles, & prenõs le ſens de cet-
„ te penſée. Suppoſons que Nar-
ciſſe fuſt député par l'Hoſtel de
ville d'Angouleſme pour faire
la harangue à l'entrée de Mon-
ſieur le Duc d'Eſpernon. Quel-
le grace auroit-il de lui dire. Il
eſt certain, Monſeigneur, que
Dieu n'a point fait tant de mi-
racles à noſtre Dame de Loret-
te, ni à celle de Montſerrat, ni
encore à ſaint Iacques en Gali-
ce, ni à ſaint Claude, ni à ſaint
Charles à Milan, qu'il en a fait
en voſtre perſonne. Et moi, lui
euſt répondu le Duc, i'ai bien

leu dans les Euangiles que noſtre Seigneur a fait des miracles ſur toutes ſortes de malades en les gueriſſant de leurs maladies, mais ie n'ai iamais leu qu'il ait fait des miracles ſur vn fol en le gueriſſant de ſa folie. Narciſſe décriuant les beautez de ſon village, & de ſes vergers d'Adonis, Il ne s'y vid iamais, dit-il, des " lezars, ni des couleuures, & de " toutes les ſortes de reptiles, " nous ne cõnoiſſons que les me- " lons, & les fraiſes. On lui pour- " roit demander ſi on ne connoit point en ſon pais les citroüilles & les courges, qui ſont autant de l'eſpece des reptiles que les melons & les fraizes. De meſ- " me que quãd il dit, Que les pre- "

„miers hommes de toutes les
„viandes sanglãtes, vsoient seu-
„lement de meures & de cerises.
On l'empeschcroit bien de lui demander s'ils ne mangeoient point des grenades ni des figues, qui ne sont pas moins sanglantes que les meures & les cerises. Et quand en suite il dit,
„Que la nature encore vierge,
„n'auoit point commencé à fai-
„re des monstres, on ne parloit
„ny de Geryon, ny de **, il veut dire Theophile. S'il met cettui-ci entre les monstres, on lui dira que la nature fut dépucellée de bonne heure, & que dés le premier homme qu'elle engendra, elle fit vn monstre en la personne de Cain, & que par-

tant il ne ſçait ce qu'il veut dire, lors qu'en parlant des premiers hommes il écrit, que la nature ne faiſoit point de monſtres. Parlant de ſes maladies, La Nature, dit-il, n'a fait pour remede à mes maus, que le poiſon & les precipices. Comme ſi Ajax & Didon, Iſocrate, & Seneque, n'auoient pas bien trouué le remede à leurs maus, en ſe donnant la mort par d'autres moiens, que par le precipice & par le poiſon. Il dit en quelque lieu, Qu'il ne voudroit pas faire vn pas qu'il ne montaſt en carroſſe pour marcher ainſi à couuert entre le Ciel & la terre. Comme ſi marcher de la ſorte eſtoit plus par-

ticulier à ceus qui ſont en carroſſe, qu'à ceus qui vont en litiere, ou à cheual auec vn paraſol ſur la teſte, ou qui ſe font porter dans des chaires à la mode de Naples & de Gennes. Il parle en ces termes à vn grand
„ perſonnage, Et ſans mentir
„ pour en voir encore vn pareil
„ à vous, il eſt beſoin que toute
„ la Nature trauaille, & que
„ Dieu le promette long temps
„ aus hommes auant que de le
„ faire naiſtre. Il ſemble d'abbord que cela ſoit quelque choſe, mais en effect cela ne veut rien dire. Car en quoi eſt-ce que la Nature trauaille dauantage à produire vn habile homme, qu'à faire naiſtre vn

sot sur la terre. Faut-il plus d'vn homme & d'vne femme à la generation des grans personages, ou si ce n'est point que les Cesars aient ce priuilege que leurs enfans naissent trois mois aprés leur mariage, toute la nature trauaillant à les former plus habilement que les autres? Quant à ce qu'il dit, qu'il est besoin que Dieu le promette long temps aus hõmes auant que de le faire naistre. Ie demanderoi volontiers à Narcisse, s'il veut excepter Iesus-Christ, & son Precurseur, qui sont ces grans personages que Dieu ait promis aus hommes long temps auant leur naissance. Moyse, Abraham, Dauid,

ſaint Pierre, ſaint Paul, ont eſté les plus grans hommes du monde, ſi ne liſons nous point que Dieu les ait promis long temps auant qu'ils fuſſent nez. Il eſt bien vrai que les Prophetes ont preueu & predit par fois la naiſſance de quelques grans perſonages, comm'on pourroit dire de Cyrus & d'Alexandre : mais auſſi ont-ils preueu & predit beaucoup de ſiecles auparauant la naiſſance de pluſieurs monſtres, comme celle d'Antiochus, de Iudas, de Mahomet, & de l'Antechriſt meſme. De façon, que ſi le perſonage que Narciſſe veut loüer n'a d'eminence, ny de grandeur par deſſus le commun,

que pour
re a traua
Dieu l'ait
long temp
re naiſtre
n'aura nu
les autres.
la n'eſt rie
tout hom
uoüera qu
uaiſe façon
homme, c
fauſſes loü
buer des r
point, & c
En vn enc
tes letres
qu'à l'ordi
de bonne
ſi ſouuent

que pource que toute la Nature a trauaillé à le faire, & que Dieu l'ait promis aus hommes long temps auant que de le faire naistre, il se trouuera qu'il n'aura nul auantage par dessus les autres. Car en effet tout cela n'est rien qu'imagination, & tout homme de bon sens m'aduoüera que c'est vne tres-mauuaise façon de louër vn grand homme, que de lui donner de fausses loüanges, & de lui attribuer des miracles qui ne sont point, & qui ne peuuent estre. En vn endroit il parle ainsi, Si « tes letres sont aussi courtes « qu'à l'ordinaire, ie te declare « de bonne heure que ie les lirai « si souuent qu'elles deuiendrõt «

„ longues en dépit de toi. Voila de belles paroles : mais où en eſt le ſens ? Pour moi i'auouë que i'ai ſi peu d'eſprit que ie ne ſçauroi comprendre comme quoi vne letre courte puiſſe deuenir longue à force de la lire. Si pour dire le Chappelet, l'Aue Maria en deuenoit plus long, ie t'aſſeure Ariſte, qu'il ne ſeroit pas poſſible aujourd'hui d'en venir à bout, & auant que d'auoir acheué vn roſaire la ſalutation Angelique deuiendroit vne plus longue oraiſon que celle que Demoſthene a faite pour ſa Courone. D'vn ſié ami qui auoit perdu ſa perruque par la verole, ou autremẽt, il parle de la ſorte, Si au lieu de

cette

cette anc
tiez vn c
le, paſſe p
pelé à vi
trouille i
ce qui ſu
vous ajo
nombre
raſées. Il
ne croioi
que tu te
main i'au
paroles n
d'vn gran
enragé,
d'vn badi
ce que dit
ueries de
que les m
lophes, ie

cette ancienne teste vous portiez vn casque ou vne citrouille, passe pour cela: car d'vn test pelé à vn casque, ou vne citrouille il y a du rapport. Mais ce qui suit est il pas fat? & on vous ajousteroit vistement au nombre des places qui ont esté rasées. Il écrit à son frere, Si ie « ne croiois que tu m'aimes, & « que tu te portes bien, dés de- « main i'aualleroi du poison. Ces « paroles ne peuuent estre que d'vn grand menteur, ou d'vn enragé, si mieus tu n'aimes d'vn badin. Ariste, s'il est vrai ce que dit Narcisse, que les réueries de sa fiéure valent mieus que les meditations des Philolophes, ie t'asseure que dés cet-

te heure ie renonce à la lecture des liures d'Aristote & de Platon. Car ie suis si lassé de ses réueries que ie m'estimerai bien heureus si ie puis sortir hors d'auprés de lui à moins que d'auoir gagné vne fiévre chaude par la contagion de la sienne,

De Forges, le 22. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA MANIERE *que les anciens ont appellée froide, qui eſt celle que Narciſſe a principalement ſuiuie.*

LETRE XXX.

ARISTE, quad nous auons à faire aus Huguenots, nous prenons pour iuges de nos contentions les Peres anciens de l'Egliſe, comme ceus qui n'eſtant point intereſſez en nos differens ne peuuent en iuger que ſainement & ſans paſ-

sion. La creance qu'ils ont eüe
sert de regle à celle que nous de-
uons auoir, & leurs opinions
donnent la loi aus nostres, qui
ne peuuent s'en écarter sans
courre fortune de se perdre, &
de tomber en heresie, ou en er-
reur. En cette cause d'eloquen-
ce, nous en deuons vser de la
sorte; nous ne pouuons auoir
de meilleurs iuges de ce qui est
bien ou mal dit que les anciens
maistres de cet art, qui nous ont
enseigné sans passion ce qui doit
estre appellé vice ou vertu en
matiere de bien dire. Nous ne
faisons point de tort à Narcisse,
quand pour condamner ce qui
est vicieus en ses écrits, nous lui
monstrons que ce qu'il a pris

pour de nouuelles vertus en l'eloquence, ſont les vices anciens des mauuais écriuains du temps paſſé, qui ont eſté condamnez par les meilleurs maiſtres de la Retorique. Ecoute, Ariſte, ie te prie, comme quoi Demetrius Phalerëus au traitté qu'il a fait de la bonne maniere de s'exprimer, parle de ce qu'on appelle froid en cet art. Il y a, dit-il, de " certaines choſes mauuaiſes qui " aprochẽt de fort prés celles qui " ſont bonnes & honneſtes, par " exemple, il tient à peu que la te- " merité ne ſoit priſe pour la vail- " lance, & la ſotte honte pour la " pudeur. Tout de meſme il arri- " ue que pluſieurs pechent en la " maniere de s'exprimer, en pren- "

„ nant la mauuaiſe au lieu de la
„ bonne. Nous parlerons donc
„ premierement du vice, qui eſt
„ voiſin du genre magnifique &
„ reloué. Cela s'appelle froid, &
„ Theophraſte le definit ainſi.
„ Cela eſt froid, qui eſt énoncé
„ par des paroles plus grandes
„ qu'il ne faut pour le declarer.
„ Comme qui diroit, On ne char-
„ ge pas ſur la table des coupes ſi
„ larges, ni ſi profondes que les
„ nauires y puiſſent faire naufra-
„ ge. Pour dire, On ne ſert à table
„ que des petits verres, par ce
„ qu'vne choſe ſi petite que celle-
„ là, ne ſouffre pas vne ſi grande
„ enfleure de paroles. Voions ſi ce
n'eſt pas le vice le plus ordinaire
qui ſe trouue dans les écrits de

Narciſſe. Iai, dit-il, vn éuantail « qui laſſe les mains de quatre va- « lets, & qui fait vn vent en ma « chãbre qui feroit des naufrages « en pléne mer. Si cela ne s'apelle « froid, Theophraſte s'eſt trom- pé le premier en la definition qu'il en a donnée, & Demetrius aprés lui. Car ie te prie, Ariſte, ce que veut dire Narciſſe qu'on faiſoit du vent dans ſa chambre auec vn éuantail, eſt-ce vn ſu- jet qui puiſſe receuoir des paro- les ſi giganteſques, & des hy- perboles ſi énormes, que celles dont il veut exprimer ſa con- ception? Demetrius ajouſte, Le « froid ne ſe rencontre pas ſeule- « ment dans les paroles, mais auſſi « en la penſée & au ſens, comme «

„ celui qui voulant exprimer le
„ Cyclope, rüant de groſſes pier-
„ res aprés la nauire d'Vlyſſes,
„ dit, Qu'il jetta vne roche ſi
„ grande & ſi large, qu'eſtant en
„ l'air les chevres paiſſoiẽt encore
„ deſſus. De l'excés, dit-il, qui eſt
„ en cette penſée, & de l'impoſſi-
„ bilité qui ſe rencontre au ſujet,
„ s'engendre la froideur. Cela eſt
familier à Narciſſe, de ioindre
l'excés à l'impoſſibilité en des
ſujets ſi petits, qu'ils n'en valent
pas la péne. Dont il arriue qu'il
ſe trouue froid par tout où il
croid deuoir eſtre plus magni-
„ fique, cõme quand il dit, Qu'on
„ verſe quelquefois en ſa cham-
„ bre ſi grande abondance d'eau
„ de jaſmin & de naffle, qu'il faut

que ceus qui y ſont ſe ſauuẽt à la nage. Que du muſcat qu'il mange, il en ſortiroit aſſez de quoi enyurer l'Angleterre. Que de nos auteurs il ſe fera vne Bibliotheque auſſi grande que Paris, où il n'y aura pas vn bon mot, ni vne ſeule penſée raiſonable. Qu'vn homme a aſſez de vie pour animer trente corps comme le ſien. Que Dieu reſerue vn Poëte en vie iuſques à la fin du monde, pour en faire l'Epitaphe. Pour vn peu d'ambre-gris jetté ſur des confitures qu'on lui auoit enuoiées, Vous m'auez, dit-il, donné à plénes mains ce qu'on met auec épargne ſur les autels, ce que les hommes content par grains, & dont il

perſonne de Cain, & que par-

„ n'y a que le Roi de Thunis qui
„ ſoit auſſi mauuais ménager que
„ vous, & mille autres penſées de
„ cette qualité qui le font eſtre le
„ plus froid écriuain de la France.

Suiuons ce que dit noſtre De-
„ metrius. En ſomme ce qui eſt
„ ſottiſe & vanité, cela meſme eſt
„ froideur en vn écriuain. Car cõ-
„ me vn ſot & vn vain auteur, ſe
„ vante & glorifie des perfectiõs
„ qui ne ſont point en lui, comme
„ ſi veritablement elles y eſtoient,
„ de meſme celui qui reueſt les ſu-
„ jets de petite conſideratiõ auec-
„ ques des paroles ou des concep-
„ tions grandes & enflées, il fait
„ le badin en de petites choſes, &
„ reſſemble à celui qui ſe vante, &
„ ſe loüe ineptement. Or ſi la froi-

cher de la sorte estoit plus par-

deur, la sottise, ou la vanité ne sont qu'vne mesme chose, il ne faut pas aller gueres loing pour faire declarer Narcisse le plus sot, le plus vain, & le plus froid auteur de la terre. Ie veus, dit-il, « entreprẽdre vn dessein qui étõne les esprits vulgaires, & faire « voir à ceus qui ont creu iusques « ici surmonter les autres, que i'ai « trouué ce qu'ils cherchent. Ie « fais vn ouurage où ie rens à vn « chacun selon ses œuures, & ie « fais le procés à des coupables, à « qui les Parlemens obeissent, ce « sera là que i'attaquerai la Cour « de Rome, que ie separe tou- « jours de l'Eglise, auec autant de « force & de liberté, que celui de « la bouche duquel nous auons «

„ veu ſortir les éclairs, & tomber
„ la foudre. Il n'y a rien de beau
„ ſous le Ciel, dont ie ne trouue
„ les tâches. Il n'y a rien de grand
„ d'vne extremité du monde iuſ-
„ ques à l'autre, que ie ne mette
„ par terre. Ie découurirai les de-
„ fauts des Princes, & des Eſtats.
„ Ie combattrai le vice en quel-
„ que lieu qu'il ſe mette, & de
„ quelque protection qu'il ſe cou-
„ ure. Ie ferai vn iugement de no-
„ ſtre ſiecle, qui ſera auſſi ſeuere
„ que l'Inquiſition d'Eſpagne, &
„ auquel toute la poſterité s'arre-
„ ſtera. Il faudroit que les actions
„ des hommes fuſſent plus gran-
„ des que celles qui ont merité
„ des temples & des autels, ſi ie
„ ne les égalois par mes paroles.

Ie conçois en mon esprit vn Er- «
mitage, à la fondation duquel il «
entre plus de choses, que pour «
l'établissement d'vne Republi- «
que. I'ai passé tous les autres, «
sans excepter mesme ceus qui «
ont voulu aspirer à la tyran- «
nie, & vsurper sur les esprits «
vne autorité plus absoluë que «
celle des lois, & de la raison. «
I'auouë que i'écri de la mes- «
me sorte qu'on bastit les tem- «
ples & les Palais, & que ie tire «
quelquefois les choses de loing, «
comme il faut faire deus mille «
lieuës pour amener en Espagne «
les threfors de l'Amerique. Nar- «
cisse est tout plein de ces vante-
ries, que les Grecs appellent des
sottises, & des froideurs. Ie sçai

bien que ceus qui le veulẽt excuſer, diſent qu'il ſe jouë en la pluspart de ſes hyperboles. Mais outre, que d'ordinaire il les confirme comme des veritez qui lui ſont paſſées en ferme creance par ces paroles. Ie croi tout de bon, & on peut croire veritablement; comme quand il dit
„ au Duc d'Eſpernon, Ie croi tout
„ de bon que vous auez paſſé le
„ temps de mourir, & que vous
„ deuez durer autant que le So-
„ leil & les aſtres. Ie répondrai encore ce que dit le meſme Demetrius à propos de l'Orateur Polycrates, les vices duquel eſtoient les vertus que Narciſſe penſe auoir découuertes en l'e-
„ loquẽce. Toute enfleure, dit-il,

en matiere de ſtyle eſt puerile & ridicule. Permis de ſe ioüer tant qu'on voudra, mais il faut garder la bien-ſeãce en toutes choſes, c'eſt à dire, qu'il faut s'exprimer comme il conuient au ſujet en parlant des choſes petites, petitement, & des grandes, grandement & magnifiquement. Ce que Xenophon a bien ſçeu pratiquer lors que d'vne fort belle petite riuiere nommée Teleboé, il dit, Or eſt cette riuiere fort petite, mais belle. Vn autre Hiſtorien moins diſcret que lui en décrit vn'autre, qui n'eſtoit pas plus grande, en ces termes, Or ce fleuue roulant auec rapidité des montagnes lauriques, court à trauers la

„ campagne, & ſe va décharger
„ dans la mer, cõme s'il euſt vou-
„ lu décrire la cheute du Nil par
„ les precipices des montagnes,
„ ou l'emboucheure de l'Iſter dãs
„ le Pont Euxin. Tout cela s'apel-
„ le froideur. Mais, dit le meſme
„ Demetrius, il n'y a rien de plus
„ froid que l'hyperbole qui ſe fait
„ en trois manieres. Car ou elle ſe
„ prend de quelque reſſemblan-
„ ce, comme qui dit, Elle court
„ plus viſte que le vent : ou par
„ excés de comparaiſon, comme
„ quand on dit, Elle eſt plus blan-
„ che que la nege : ou de quel-
„ qu'impoſſibilité, comme, Il ap-
„ puie ſa teſte dãs le Ciel. Et pour-
„ tant toute hyperbole eſt impoſ-
„ ſible, car il n'eſt pas poſſible de

courir

courir ſi viſte que le vent, ni « qu'vne choſe ſoit plus blanche « que la nege. Ce qui fait que « l'hyperbole d'ordinaire eſt grã- « dement froide, à cauſe de l'im- « poſſibilité qu'elle cõtient. D'où « vient que les Comediens s'en « ſeruent pour faire rire, pource « que de l'impoſſible ils tirent le « ridicule: comme celui qui par- « lant de l'inſatiable gourmandi- « ſe des Perſes, diſoit, qu'ils ne « faiſoient qu'vne bouchée d'vn « bœuf tout entier, & que ce « qu'ils rendoient en vne ſelle, « ſuffiſoit pour fumer tout vn ar- « pent de terre. Les hyperboles « de Narciſſe ſont à peu prés de cette qualité. Comme quand il « dit d'vn petit homme, qu'il ju- «

„ rera que depuis qu'il eſt né, il
„ n'a creu que par le bout des che-
„ ueus: & d'vn autre, qu'il eſt ſi
„ gros, qu'il remplit tout vn car-
„ roce: & quand pour vne bou-
„ teille de muſcat qu'on lui a en-
„ uoiée, il dit qu'il penſe verita-
„ blement que tout ce qui ſe doit
„ boire d'ici à Paſques en tout vn
„ pais, s'eſt débordé dans ſa cham-
„ bre, & que ſi ſes amis ne le vien-
„ nent ſecourir, il eſt en danger
„ de faire naufrage, & de ne ſe
„ deſenyurer que l'ãnée prochai-
„ ne; & vne infinité d'autres ex-
„ trauagances que ie t'ai remar-
„ quées & raportées en mes letres
„ precedentes. Que ſi ſon ſtyle eſt
cond amné de ſottiſe & de froi-
deur, ce n'eſt pas moi qui lui

prononce ſa ſentence, il ſe produit & s'accuſe lui-meſme par ſes lettres, & a pour iuges les maiſtres de l'art qui le condamnent.

De Forges, le 24. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA NOVVELLE *Eloquence de Narciſſe, au genre demonſtratif.*

LETRE XXXI.

ARISTE, le plus grãd de tous les Philoſophes, & qui n'a rien ignoré de tout ce que les autres ont connu, traittant de l'art Oratoire, donne cet enſeignement à ceus qui entreprennent la loüange des „ grans perſonages, De ne les „ loüer ſi ce n'eſt de choſes bon- „ nes, qui veritablement ſe ren-

contrent en leurs perſonnes, « ou à tout le moins de celles qui « apparemment ſont en eus. Car « comment, dit-il, ſeroit il poſſible de louër, ſi le ſujet ne nous fournit vne bataille nauale à Salamine, ou vn combat à Marathon, & telles autres ſemblables actions? Mais Narciſſe qui a découuert de nouuelles étoiles au pole de l'Eloquence, a bien trouué d'autres ornemẽs, & des façons nouuelles, pour faire les panegyriques des grans hommes, qu'Ariſtote, Ciceron, & tous les Orateurs des temps paſſés, & du preſent, ont ignorées. Car il a inuenté la methode de les louër par des choſes qui ne furent, ni ne ſe-

ront, & ne ſçauroient iamais eſtre en leurs perſonnes. Voici quel eſt l'artifice de ſon eloquence, en ce genre d'écrire, ou de parler, que les Orateurs appellent demonſtratif. Il louëra donc vn grand perſonage de ce qu'il eſt auſſi vieus que la Monarchie Françoiſe, & lui fera dire en Capitan de la Comœdie. *Poſtridiè natus ſum ego, mulier, quàm Iuppiter ex Ope natus eſt.* Femme ie ſuis né le lendemain qu'Opis accoucha de Iuppiter. A quoi l'autre repartira. *Si hic pridiè natus foret quàm ille eſt, hic haberet regnum in cœlo.* C'eſt dommage que ceſtui-ci n'eſt pas né, vn iour auparauant, car il au-

roit eſté le Roi du Ciel. Il dira que Dieu l'aura promis au mõde pluſieurs ſiecles auant qu'il ſoit né, que les Prophetes auront predit aus hommes ſa naiſſance, & que toute la nature aura trauaillé pour le faire. Il aura dedans le cœur vne grande ſource de vie qui ne tarira iamais, vne ame qui ſera capable d'animer trente corps tous enſemble, & vn threſor de ſanté qui durera iuſqu'à la venuë du iugement. Il lui formera vn corps ſi robuſte & ſi fort, que toutes les maladies, fuſt-ce la peſte, ne ſeroient pas capables de l'alterer tant ſoit peu. Il ſera fait auſſi de la meſme matiere dont le Soleil & les aſtres

» de jalmin & de naffle, qu'il faut

ſont compoſez, afin qu'il ait vn'egale durée auec les corps celeſtes. Son viſage ſera pluſtoſt immortel qu'ancien, & pourtant on ne doit point apprehender ſa perte, qui n'arriuera qu'à nos arriere-neueus. Mais ce ſeroit trop toſt, il faut qu'il dure auſſi long temps que le monde, voire plus que le monde, pour en faire l'epitaphe & l'oraiſon funebre. Cet homme ainſi compoſé fera des merueilles. Car au lieu que les autres grans Capitaines ne ſe peuuent remuër, ni ſe faire craindre qu'auecques les Indes, des armées & des canons, il ſera ſi redoutable tout ſeul, & tout nu en chemiſe, que meſ-

me en dormant, & en se reposant il fera peur aus ennemis de la France. Les guerres étrangeres se termineront toutes en sa chambre, la paix & le repos de toute la Chrestiété ne sera pour lui que l'affaire d'vn iour. Et quand Dieu auroit remis aus siecles à venir le salut de la France, ce ne peut estre que lui à qui il a reserué vne si glorieuse entrepriſe. Bien plus, s'il y a encore quelque chose de grand à faire dans le monde, ce ne sera point vn autre qui l'entreprendra. Il reduira tous les factieus à ne pouuoir plus auoir que de mauuaises pensées, & veritablement de quelque costé qu'on tourne les yeus, soit qu'on les porte au

„ se loüe ineptement. Or si la froi-

delà de la mer, soit qu'õ passe les montagnes, on ne trouuera personne qui puisse disputer de la gloire auec lui, ni dont la vie soit pléne de lumiere cõme la siẽne. Dieu voudra qu'on regarde cet homme comme toutes les choses qu'il a faites, & que l'hõneur qu'on lui fera soit le meſme que celui qui lui est deferé. Et fera plus de miracles en sa personne, qu'il n'en fit iamais aus lieus qu'il a consacrez lui-meſme à sa gloire & à la pieté publique, & qu'il a particulierement choisis pour y monstrer sa puissance. Ce sera lui qui abolira ce peuple étranger, qui est dedans le cœur du Roiaume, qui ne veut pas recõnoistre le Dieu de saint Louïs

& de Charles-Magne. Tous les cabinets du mõde seront pleins des pourtraits de son visage immortel, & on viendra lui offrir de vœus comme on fait à nostre Dame de Montserrat & de Lorette. Et n'y aura personne si malade, ni si vieus, qui n'espere en le voiant, de viure dauantage que l'heresie, qui ne peut estre exterminée que par sa valeur, dautant que sa fin est écrite au Ciel comme celle du monde, & du dernier iugement. Auquel temps ce grand homme aura le visage encore aussi frais que le Soleil & les étoiles, aiant passé le temps de mourir pour le bien general de tout le monde. Ce sera griéuemẽt offẽcer Dieu

de ne vouloir pas se soûmettre à vne personne qui lui sera si chere, pour ce qu'il entend que cet esprit de commandement qu'il lui aura dõné, soit le maistre de tous les autres. C'est pourquoi l'honneur qui lui appartient, sera le mesme que celui qu'on rẽd aus choses saintes. Et outre la prouidence qui gouuerne le monde, il y en aura vne particuliere dans le Ciel, qui ne sera destinée qu'à la conduitte de sa vie, afin qu'elle soit admirée de tous les siecles. Quand ce grand homme ne feroit qu'approcher des affaires, son ombre seroit capable de les guerir; & quand il ne feroit que les toucher du bout du doigt, il les rétablira au

meilleur eſtat qu'elles puiſſent eſtre. Ce ſera vn eſprit à qui Dieu n'a point donné de bornes, & contre qui la verité meſme ne ſeroit pas aſſez forte, bien que ſon parti ait eſté iugé autrefois plus fort que celui du vin, des femmes, & des Rois. Son eſprit ſera redoutable à ceus qui ont des armées ſur pied, & toutes les forces des plus grands Eſtats entre les mains, & quand Dieu ſera laſſé des afaires du bas monde, il pourra ſe repoſer ſur la ſageſſe de cet homme du gouuernement de toute la terre. Il fera dangereus de s'attaquer à lui, car pour mourir, il ſuffira ſeulement d'eſtre mal auec lui, & ſon éloignement de la Cour

menacera de plus grands maus que n'ont fait iamais les cometes, & les autres déreglemens de la nature. Et n'y aura pas vn de ſes ennemis qui puiſſe échapper des mains de la iuſtice Diuine. Les propoſitions ſeules qu'il fera dans les Conſeils de declarer la guerre aus ennemis de l'Eſtat, ſeront receües de tout le monde comme des conqueſtes aſſeurées. Et toutes nos armées ne ſeront que les bras de ſa teſte, nos regimens ſes mains, & les ſoldats les bouts de ſes doigts. Ainſi nous aurons vn nouueau Briarée, qui épouuétera le Ciel & la terre. La reputation de ce grand perſonnage aura beſoing de l'eloquence de Narciſſe, pour

eſtre immortelle. C'eſt à lui à qui cette hiſtoire eſt reſeruée, le ſeul Apelles qui doit peindre cet Alexãdre, & entre les mains de qui l'éclat de ces actions, & la gloire de cette vie ne receura point de diminution. Et bien que cet homme ſoit le plus heureus qui naſquit iamais ſous le Ciel, toutesfois il manqueroit quelque choſe à ſa felicité ſi Narciſſe lui manquoit. Et ç'a eſté vn effet de la prouidence de Dieu d'auoir fait naiſtre en meſme temps ces deus hõmes, afin qu'à la rencontre d'vne vertu ſi peu commune, il ſe trouuaſt vne éloquence extraordinaire pour la loüer. De là il en reuiendra de merueilleus auan-

tages à toute la nature humaine. Car toutes les fois qu'on voudra sauuer les Estats sur le point de leur ruine, & donner à l'auenir vn autre cours qu'il ne semblera prendre, on ira étudier la vie de ce grand homme dans les œuures de Monsieur l'Historien, & les moindres de ses actions seront des leçons de toute la posterité. Tout l'inconuenient qui se rencontre en cette affaire, c'est que Narcisse est bien empesché de sa personne, & c'est tout ce qu'il peut faire que de viure, & encore pour cela il faut, dit-il, qu'il se conserue aussi soigneusement que s'il estoit de cryſtal. S'il se casse, à Dieu mon eloquence, mon

histoire,

hiſtoire, & la reputation du grand homme, il faudra dire comme les petits enfans à la fin de leurs contes, ie iettai mon bonnet par deſſus les moulins, ie ne ſçai ce que tout deuint. Ariſte, les Peres anciens de l'Egliſe ont dit que pour refuter les hereſies, c'eſtoit aſſez que de les découurir. Ie croi qu'il en eſt de meſme des ſottiſes de Narciſſe. Il ſuffit de les produire, & de les mettre en veuë pour les conuaincre. Si c'eſt en l'attente & en l'eſpoir d'eſtre loüé par cette nouuelle eloquence qu'on lui donne des penſions, & qu'on l'entretient en eſperance de lui faire tõber en main des Abbaïes pour le mettre en vn honneſte

loiſir, qui lui fourniſſe le moien d'écrire des Panegyriques de la ſorte; c'eſt vn grand abus à de grands hommes, qui peuuent bien iuger qu'vn tel Orateur eſt plus capable de les décrire, comme des monſtres & des prodiges fabuleus par ſes monſtrueuſes & ſes prodigieuſes penſées, que non pas comme des illuſtres perſonages, dont les belles actions puiſſent eſtre admirées ou imitées. Il vaudroit beaucoup mieus lui donner de l'argent pour ſe taire, ou pour ſe retirer en ſon Ermitage d'Angouleſme, afin d'y acheuer à loiſir le ſupplément de l'Hiſtoire, & des auantures de Dom Guichot. C'eſt où ie le relegue,

afin qu'il entretienne de ſes fables les filles de ſon village, qui ſont ſi ſimples, qu'elles ne meritent pas d'eſtre trompées par vn honneſte homme. Ie croi qu'il penſe eſtre à la Cour, comme en ſon village, & qu'il tient tous les Courtiſans pour les freres de ces belles villageoiſes, puis qu'il ne fait point de difficulté de les amuſer de tels contes, & de penſer prendre pour duppes les Princes de l'Egliſe, & les plus grans Officiers de la Couronne. Ie ſuis,

De Forges, le 26. de Iuillet 1627.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

QVELLE EST L'ELOquence nouuelle de Narciſſe au genre deliberatif.

LETRE XXXII.

ARISTE, ie t'aſſeure qu'Ariſtote a la meilleure grace du monde, quand il dit qu'il eſt des Eſtat comme des nez, qui ſont longs ou camus, ſi vous les tirez plus que de raiſon, ils pourront deuenir à la fin ſi longs, qu'ils reſſembleront mieus à des cornets à bouquin, que non pas

à des nez. Si d'autre coſté vous les coignez & raccamuſez plus qu'il ne faut, on les prendra plutoſt pour des champignons que pour des nez, qui ſont vne des plus belles parties du viſage de l'hõme. En ſomme, ce ne ſeront plus des nez, mais quelqu'autre choſe monſtrueuſe en excés, ou en defectuoſité. Il en eſt de meſme de ceus que Narciſſe entreprend de louër, ou de blaſmer par ſes diſcours, il leur fait perdre la forme de l'homme auec la force de ſon ſon éloquence, tellemẽt que de ceus qu'il loue, il en fait des idées de certains animaus, qui ne ſont ni Dieus, ni Anges, ni hommes, & des autres qu'il blaſme, il en fait des

vn iour auparauant, car il au-

monſtres, qui ont vn'autre eſtre que celui des hommes, & des beſtes. Ie t'ai fait voir en ma letre precedente l'exemple des premiers par les propres termes de ſes diſcours, maintenant en peu de paroles tu verras comme en vn tableau racourci la figure d'vne Chimere, plus étrãge que celle qui fut défaite par Bellorophon. Si donc il veut blaſmer vn homme, il dira qu'il eſt ſi petit, qu'il iurera que depuis qu'il eſt né, il n'a creu que par le bout des cheueus, que toutes ſes parties ſont honteuſes, qu'il a vn ventre ſi gros qu'il peut remplir tout vn carroce; qu'on reſuſcitera pluſtoſt vn mort, que de lui blanchir les

dents ; qu'on croid que ſa barbe ſoit de la farine qu'il a iettée ſur ſon viſage ; que ſon nez eſt ennemi de tous les autres, & qu'on le trouuera auſſi ſouuẽt au Louure, que la ſalle des Souïſſes, & les pierres du grand eſcallier. Deuine, Ariſte, quelle ſorte d'animal Narciſſe nous dépeint auec le pinceau de ſon eloquence, qui n'eſt pas moins étrange, & nouuelle au genre deliberatif, que ie te l'ai fait voir au démonſtratif. Ie paſſe donc maintenant à celui-là, & ie me repreſente Narciſſe aſſis au Conſeil du Roi, & deliberant ſur le fait de la guerre qu'il faut declarer aus Huguenots. Son aduis ſera conçeu en ces termes. Qu'il ne

& tout nu en chemise, que mes-

faut plus s'arrester aus guerres étrãgeres, qui ne sont que l'œuure d'vn iour. Que c'est assez pour nostre gloire que les Alpes aient esté Françoises, & qu'on parle nostre langue sur les terres de nos voisins, & que partant il faut laisser le mõde comme il est, & nos frontieres anciennes en la puissance de l'étranger. Mais que c'est chose grandement indigne qu'il faille que dans le cœur de ce Roiaume il y ait vn peuple étranger, qui ne veut pas reconnoistre le Dieu de saint Louis & de Charles-magne. Peuple méchant & malin, auquel si les Catholiques vouloiẽt ressembler, & demander des villes à proportion de

les yeus, ſoit qu'on les porte au

leur nombre, il faudroit que le Roi allaſt demeurer toute ſa vie à ſaint Germain ou à Fontainebleau, & ne lui reſteroit rien plus que la campagne de ſon Roiaume, de façon qu'il ſeroit reduit à ne faire plus d'autre exercice que d'aller à la chaſſe. Que ce peuple neãtmoins n'eſt pas tout à fait ſi méchant, qu'il n'ait produit quelque bien dans ce Roiaume, par ce qu'ils ont mis au monde Clorinde, qui eſt vne jeune, belle & gentille Damoiſelle, dont il eſt amoureus, & cette Damoiſelle eſt le ſeul bien que les Hueguenots ont fait en France. Mais ces méchans qui ſont nais à la ruine du monde, qui ont violé ce qu'il y

du Roiaume, qui ne veut pas re-
cõnoiſtre le Dieu de ſaint Louïs

a de plus auguſte & de plus ſaint entre les hommes, qui ont troublé le repos de la Chreſtienté, encores auiourd'hui ne veulent pas obeir au Roi, & ils l'empeſchent de voir Clorinde. Donc il leur faut faire la guerre. Il fournira pour cette entrepriſe des Conſeillers d'Eſtat, qui ne faiſans que toucher du bout du doigt aus affaires, les feront aller le meilleur train du monde, & dont les ſeules propoſitions ſeront autant de conqueſtes aſſeurées. Aus finances, il mettra des hommet qui n'y apporteront rien, que le pur eſprit. Il donnera des Capitaines, qui tou nus feront peur aus ennemis de la France.

bien general de tout le monde.
Ce sera griéuemẽt offẽcer Dieu

Et qui mesme en dormant & en se reposant reduiront les factieus, à ne pouuoir plus auoir que des mauuaises pensées. Qu'il ne faut plus differer, puis que la ruïne de l'heresie est écrite dans le Ciel de la mesme sorte, que le dernier jugement & la fin du monde. De façon que ce seroit resister à la volonté de Dieu, & combatre sa prouidence, si on se lassoit si tost de bien faire, & si on ne vouloit pas terminer vne chose dont l'euenement est infaillible. Il faut seulement que le Roi les trompe, & que s'ils ne sont pas coupables en effet qu'il les face tels, & les rende criminels

s'il le veut, malgré qu'ils en aient. Que la tromperie eſt iuſte, puis qu'elle doit rëuſſir à leur aduantage, & que le Roi eſt obligé de le faire, de meſme qu'vn pere ne doit pas laiſſer noïer ſon fils, de peur de le prẽdre par le bout des cheueus. Pour concluſion, qu'il les faut ſauuer par d'autres formes que les ordinaires. Mais qui aura le zele de la Religion & du bien de l'Eſtat, aille à cette guerre, s'il lui plaiſt, car pour lui il s'en excuſe à cauſe qu'il eſt du meſtier qui ne s'exerce qu'en repos, & que le bruit des canons l'importune de trois cens lieuës loin, & que de toutes les guer-

res il n'y a plus que celles d'Allemagne qu'il aime, à cauſe qu'il en eſt éloigné de trente iournées. Auſſi bien ne feroit-il qu'incommoder les armées de ſa perſonne, d'autant que tous les ingenieurs du camp ſeroient plus empeſchez à remüer ſon corps, qu'à faire marcher le canon, ou à le dreſſer en batterie. Quant à ſes amis, il ne peut non plus permettre qu'ils regardent la guerre, ſi ce n'eſt auec des lunettes de Flandres. Et bien qu'il ſoit bon Catholique & zelé à la guerre contre les Huguenots, neantmoins il lui fâcheroit fort de donner vn ſeul de ſes amis pour tous les

heretiques qui ſont au monde, & il ne voudroit pas acheter à ce prix là la ruine du mauuais parti. Neantmoins il conclud à la guerre cõtre les Huguenots. Ariſte, c'eſtoit ainſi que Demoſthene animoit les Atheniens à la guerre contre Philippe Roi des Macedoniens, Ciceron de la ſorte encourageoit le peuple Romain à la guerre contre Marc Antoine, ennemi coniuré de l'Eſtat. A la verité, i'auoue que ces deus grans Orateurs ont ignoré en ce genre de deliberer ce que Narciſſe y a découuert de nouueau. Mais ſi cette Eloquence moderne l'emporte ſur celle des Ora-

teurs du temps paſsé, ie m'en remets à ton iugement, & ſuis

De Forges, le 28. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE L'ELOQVENCE nouuelle de Narciſſe au genre iudiciaire.

LETRE XXXIII.

ARISTE, aprés que nous auons oüi Narciſſe diſcourir en Cõſeiller d'Eſtat, il eſt biẽ raiſonable que nous l'entendions maintenant haraguer en iugement ſelon ce genre de parler, que les Orateurs appellent iudiciaire. Le voici donc qui paroit au barreau, & qui accuſe ſa ſciatique dans le Conſiſtoire,

aiant

aiant pour ſes juges tous les Cardinaus. Dõnons lui audiance, & voions comme quoi il s'y prend. Meſſeigneurs, ni dans les deſerts de l'Affrique, ni dans les abyſmes de la mer, il n'y eut iamais vn ſi furieus monſtre que la ſciatique, & ſi les Tyrans, dont la memoire nous eſt ſi odieuſe, euſſent eu de tels inſtrumens de leur cruauté, c'euſt eſté la ſciatique que les Martyrs euſſent enduré pour la religion, & non pas le feu & les morſures des beſtes. A châque pointe qu'elle donne, elle porte vn pauure malade iuſques ſur les bornes de l'autre monde, & lui fait toucher ſenſiblement les extremitez de ſa vie. Et certes,

pour la ſupporter long temps, il faudroit vne plus grande vertu que la patience, & d'autres forces que celles des hõmes. Cette malheureuſe fait que ie n'ai plus de iambes que par bien-ſeance, & que ſi ie voulois entreprẽdre de cheminer, i'aurois autant de péne d'aller d'vn bout de ma chambre à l'autre, que s'il falloit paſſer des montagnes, & trauerſer des riuieres par les chemins. C'eſt par elle que ie ſuis deuenu plus vieus que mon pere. Et auſſi vſé qu'vn vaiſſeau qui auroit fait trois fois le voiage des Indes. A n'en point mentir, elle m'a reduit à tel point, que ie n'ai plus de vie qu'autant qu'il m'en faut pour n'eſtre pas

encore mort, mais sur les chaus-
ses de qui on pourroit mettre,
Cy gist aussi iustement que sur
vn tombeau. Elle a rendu mon
corps si pesãt, qu'il faudroit tous
les ingenieurs des armées pour
le remüer, & le porter aus lieus
où ie ne pourroi pas aller de
moi-mesme. Et si le temps auoit
adjousté la vieillesse aus maus
qu'elle m'a faits, ie croi que ie
ne pourroi plus voir des choses
sales qu'auec des lunettes. Veri-
tablement c'est vn ennemi qui
ne fait ni de condition, ni de
tréues, & ie suis si heureus, qu'il
ne m'est pas seulement permis
de quitter mes maus pour les re-
prendre. Et ce pendant que ie
me nourris de poison, & que ie

ſouffre la vie par penitẽce, vous autres, Meſſeigneurs, paſſez le reſte de l'âge d'or, & ne refuſez rien à vos ſens de ce que vous leur pouuez donner legitimement. Mais moi qui me ſuis mis tout entier en la puiſſance de la Medecine, il faut que ie viue dans le monde auec autant de crainte qu'en vn pais d'ennemis, où en vne foreſt de beſtes ſauuages. Toutesfois puis que mon mal-heur veut que ie ſois cette victime publique, qui doit eſtre chargée des pénes du peuple, & paier pour tout le monde, ie ſeroi tres cõtant que vous puiſſiez m'enuoier toutes vos coliques, & vos maladies, & qu'elles ſe vinſſent ioindre à ma

autres qu'il blaſme, il en fait des

ſciatique. Auſſi bien de tant de douleurs, il ne ſe ſçauroit faire qu'vne mort, & il n'eſt plus tẽps d'eſtre ménager des choſes qui ſont dé-ja perduës. Mais ie ne veus pas entrer en ce diſcours, dont ie ne pourroi pas trouuer la fin, & ie n'ai que faire de vous dire que c'eſt le plus mal-heureus homme du monde qui ſe preſente deuant vous, afin que vous en aiez cõpaſſion. Le mal me preſſe tellement, que ie ſuis cõtraint de vous dire que celui que vous eſtimiez tant, eſt demeuré tout entier au de-là des Alpes, & que ce n'eſt plus que ſon phantoſme que vous voiez maintenãt. Ie caſſe tous les miroirs que ie rencõtre, ie trouble

mort, que de lui blanchir les

l'eau de toutes les riuieres que ie passe, ie fuis tous les peintres d'vne ville quand i'y arriue, de peur qu'ils me representẽt mon mauuais visage. Ie ne suis plus maistre de ma douleur, & si ie voulois me réjouïr, il faudroit que ie me prisse pour vn autre, & que ie fusse plus dissimulé qu'vn homme de bien ne le doit estre. Ma melancolie est telle, que quand tout le mõde iouëroit vne farce pour me faire rire, & que la foire S. Germain seroit par toutes les ruës où ie passerois, l'objet de la mort qui ne me part iamais de deuant les yeus m'en ostant la veuë, m'en osteroit aussi le contẽtement, & ie demeureroi triste au milieu de la joie publi-

conçeu en ces termes. Qu'il ne

que. Et quand meſme la pierre que ie crains ſeroit vn diamant, ou la pierre philoſophale, ie ne receurois pour cela de conſolation, & ie prierois Dieu de me faire pauure, s'il ne vouloit me donner d'autres richeſſes. Voila à quels termes ie ſuis reduit, & comme quoi ie vis, ſi toutesfois c'eſt viure que de combatre cõtinuellement auecques la mort. Il eſt vrai qu'il n'y a point de force en toutes les paroles du monde pour exprimer les maus que j'endure, & la nature n'a fait pour leur remede que le poiſon & les precipices. Mais ce qui m'en faſche, c'eſt, Meſſeigneurs, que j'auois entrepris de grans ouurages, & des pieces d'élo-

der des villes à proportion de

quence, qui n'ont iamais esté veuës par les Orateurs du temps passé. Ie pensoi faire vn iugement de nostre siecle plus seuere que celui de l'Inquisition, & auquel la posterité se fust arrestée, qu'elle eust plus admiré que celui de Michel l'Ange. I'auoi conçeu en mon esprit le bastiment d'vn Ermitage, à la fondation duquel il deuoit entrer plus de choses, qu'il n'en faut pour l'établissement d'vne Republique. Ie vouloi faire le procés à des coupables à qui les Parlemens obeissent. Et c'estoit là, Messeigneurs, que ie deuois attaquer la Cour de Rome, découurir les defauts des Princes & des Estats, & combatre le vi-

ce en quelque lieu qu'il ſe mette, & de quelque protectiõ qu'il ſe couure. I'euſſe fait de grãdes choſes ſi le courage ne m'euſt point manqué, & ſi cette miſerable ſciatique ne m'euſt reduit en l'eſtat où vous me voiez, auquel à péne me pourroi-je promettre d'écrire l'Hiſtoire du Roiaume d'Yuetot, ou celle du Pontificat de Campora, encore qu'il n'ait duré qu'vn demi quart d'heure. Car pour n'en mentir point, le temps que la ſciatique me laiſſe de reſte eſt ſi court, que ie ne le ſçaurois emploier qu'à me plaindre d'elle. C'eſt tout ce que ie puis faire que de viure, & encore pour cela il faut que ie me conſerue

pitaines, qui tou nus feront peur aus ennemis de la France.

auſſi ſoigneuſement qui ſi i'eſtois de cryſtal. Voila le preiudice que cette mal-heureuſe a fait au public. Mais pourtant auec cela ie vous dirai vne choſe, de laquelle vous vous eſtonneriez ſi ie ne vous auois rien dit. C'eſt qu'ẽ cet eſtat là, qui fait pitié de quatre cens lieuës loing, ie ſuis d'vn coſté deuenu ſi vaillant, que ie ne fuirois pas ſi i'eſtois pourſuiui d'vne armée; & de l'autre, ſi glorieus, que quand le Pape me viendroit voir, ie ne l'irois pas conduire iuſqu'à la porte. Voila l'auantage que ie tire de mes mauuaiſes iambes, & les remedes qui naiſſent en mon lit, dont ie taſche de me ſoulager ſans le ſecours de la

feront
France.

ce tels, & les rende criminels

medecine, qui m'eſt extrémement odieuſe. Encore que i'aie trouué le moien d'accorder les excés auec les medecines, & qu'en meſme iour i'eſſaie le plaiſir & la douleur, & ie nourris ma fievre de fruit, & la purge de rubarbe. Quoi qu'il en ſoit, ie ne fai que des débauches innocentes, ie fai des feſtins de figues & melons, & des muſcats que ie mãge il en ſortiroit de quoi enyurer la moitié de l'Angleterre. Et ce qui vous donnera peut eſtre de l'eſtonnement, c'eſt que ie mets tout cela dans vn corps qui à l'âge de vingt-ſix ans n'eſt pas moins ruiné que le Chaſteau de Biſſeſte, & qui ſe porte aſſez mal pour eſtre celui

d'vn Pape. C'eſt à quoi, Meſſeigneurs, ie conclu. Vous ſuppliant de me regarder comme la teſte la plus chere qui ſoit maintenant en la Chreſtienté, & dont la vie vaut plus que celle de toutes les autres du monde. I'ai dit. Voila vne harangue tirée mot à mot des diſcours dont Narciſſe entretiét les Cardinaus & les Eueſques dans ſes letres. De là tu pourras iuger de la grandeur de ſon éloquence au genre iudiciaire. Il eſt tard, & ne me reſte plus rien à te dire, ſinon que ie ſuis,

De Forges, le 30. de Iuillet 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

IVGEMENT VNIuerſel du ſtyle de Narciſſe.

LETRE XXXIIII.

ARISTE, puiſque tu veus ſçauoir le jugement que ie fai de la maniere d'écrire de Narciſſe, & à quel des mauuais ſtyles que les anciens maiſtres ont condamné ie le compare, Ie te declare franchement que c'eſt au pire de tous, & à celui qu'ils ont appellé cacozele, que le Rheteur

Hermogene décrit de cette
» ſorte. Le cacozele, dit-il, eſt
» vne vicieuſe affectation d'ecri-
» re des choſes qui ſont, ou im-
» poſſibles, ou qui ſe combat-
» tent & défont l'vne l'autre, qui
» ſont ou ſales & vilaines, ou im-
» pies & méchantes, contre la
» Religion, contre la conſcien-
» ce, & la iuſtice, ou qui repu-
» gnent à la nature meſme des
» choſes. On tombe encore en
» ce vice par des comparaiſons
» dont l'application eſt inepte,
» par des hyperboles extraua-
» gantes, en traitant auſſi des ſu-
» jets qui ſont bas, vils, & popu-
» laires, & lors que d'vne penſée
» noble on ſe laiſſe couler en vne
» vilaine, & qui offenſe l'honne-

ſteté. C'eſt la forme d'écrire que Narciſſe s'eſt propoſée, & qu'il a tenuë par tout, ſoit qu'il y ait eſté porté par chois & par deſtination, comme lui aiant ſemblé la plus belle, ſoit par vn' inclinatiõ vicieuſe de ſa nature, qui n'a pû s'éleuer plus haut, ni ſe corriger par étude. La preuue que ſon ſtyle n'eſt autre que le cacozele, tant blâmé par les Rheteurs Grecs & Latins, te ſera tres-facile à faire, ſi tu veus repaſſer la veuë ſur les Lettres que tu as ci-deuant receuës de moi, & rapporter ce que ie t'ai remarqué des impoſſibilitez, des contradictions, des repugnances, des hyperboles, des ſaletez, des impietez,

des ſottes comparaiſons, & de la baſſeſſe des penſées dont regorgent toutes les Letres de Narciſſe. La raiſon pour laquelle vn grand nombre de ceus qui écriuent tõbent dans ce precipice, eſt rendüe par le Rheteur Longinus en ces termes. Cette mal-ſeante, immodeſte, & peu honneſte façon de parler, & d'écrire, procede d'vne ſeule cauſe, qui eſt vn vain amuſement de l'eſprit, qui s'étudie plus que de raiſon, à vouloir trouuer, & produire toujours de nouuelles pẽſées, qui fait que la plus part ſemblent mieus écrire comme des Corybantes, ou des perſonnes forcenées par le vin, ou par les

acces

accés d'vne fiévre chaude, que « non pas auec le sens commun, « & bien rassis, C'est justement « ou le mal tient à Narcisse, qui parle plus en furieus, & en fiévreus, qu'en homme sage & de bon sens. Mais Ariste, afin que ie te face voir la delicatesse de ces Rheteurs anciens, à qui Narcisse veut imputer qu'ils ne sçauoient que c'est que d'eloquence, & qu'ils n'en ont eu que des soupçons & des doutes. Ie veus ici te rapporter quelques exemples dont Hermogenes se sert pour monstrer en quoi consiste cette mauuaise façon d'écrire. Celui, dit-il, « commet en eloquence le peché qu'on nomme cacozele, «

» qui aprés auoir proposé quel-
» que penſée graue & maje-
» ſtueuſe ſe laiſſe couler en vn'
» autre qui eſt ſale & des-hon-
» neſte : comm'il eſt arriué au
» Poëte Euripide, lors que par-
» lant du ſacrifice de Polyxene,
» il dit d'elle, que quand elle fut
» frappée du couſteau du Pre-
» ſtre, & qu'elle receut le coup
» de la mort, elle prit grand ſoin
» en tombant, de faire que ſa
» cheute fut honneſte. Ce qui
» eſt prononcé auec beaucoup
» de grauité, mais aiant parlé de
» la ſorte il tombe dans le caco-
» zele en ce qu'il ajouſte, Qu'elle
» cacha les parties qu'il faut cou-
» urir aus yeus des hommes. Ce
» qui eſt dit baſſement & vilai-

nement. Hé ie te prie Ariſte, di moi, ſi les écrits de Narciſſe fuſſent tombez entre les mains de ce Rheteur, combien rigoureuſement euſt il cenſuré mille paſſages plus honteus infiniment que celui qu'il reprend au Poëte Euripide. Et particulierement lors que Narciſſe aiant parlé ce ſemble au Roi auec des paroles plus enflées que graues, & auec plus de faſte que de ſolidité, il conclud, Qu'il ne faut plus qu'il parle « d'agir puiſſamment, & de faire « des coups d'Eſtat qu'auec la « Reine. Si cela ne s'appelle ca- « cozele, & le plus grand de tous « les pechez de l'Orateur, ie ne ſçai ou Hermogenes, ni tous

les Rheteurs en pourroient obſeruer de plus viſible dans tous les liures du monde. Comme auſſi lors que noſtre Narciſſe aiant parlé auec honneur de la Cour de la Reine Mere, il termine le plus ſalement & le plus hõteuſement qu'on ſçauroit imaginer diſant, Qu'il eſt „ permis d'y auoir de douces „ tentations, & ſortant hors de „ là d'aller chercher ailleurs de „ plus ſolides contentemens. De meſme quand aprés auoir parlé fort honorablement du Cõte de Pontgibault, incontinant il tombe dans le vice diſant, „ Qu'en meſme temps ce Sei- „ gneur donna de la jalouſie aus „ maris & à leurs femmes. Lors

qu'aiant fait du serieus & du de-
uot à Philandre, Songeons, ie "
vous prie à la meilleure par- "
tie de nous mesme, & trauail- "
lons à l'auenir à nous guerir "
du vice, &c. Et au partir de là, "
il lui dit, Que les Medecins ne "
lui ont point tant épuisé de sang "
durant sa maladie, qu'il ne lui "
en reste encore assez pour en fai- "
re part à sa maistresse, & remplir "
le monde de ses pechez. Ce mes- "
me vice se peut remarquer en la
letre qu'il écrit à vn Cardinal,
qui est la premiere du second li-
ure en la derniere edition, où
aprés qu'il a discouru serieuse-
ment des jeus que la fortune
exerce sur les hommes, il con-
clud vilainement par ces paro-

„ les, Pourueu que Clorinde per-
„ mette que ie la ſerue, & que
„ i'apprenne de ſa bouche qu'elle
„ m'aime, ie ne veus point ſça-
„ uoir d'autres nouuelles, ni cher-
„ cher vne ſeconde fortune. Il ſe pourroit faire vn gros lieu commun des paſſages des letres de Narciſſe, où de propos deliberé il affecte cette vicieuſe façon d'écrire, qu'on ne ſçauroit bien nommer en François, mais que les Grecs appellent élegammẽt cacozele, que Quintilian meſme n'a pû rendre en Latin, que par la deſcription qu'il fait de ce vice, le plus abhorré de tous les autres. Mais, Ariſte, puis que ie me ſuis propoſé en t'écriuant de te faire toucher au doigt les vi-

ces, & les erreurs de Narciſſe, & par meſme moien t'inſtruire de ce que tu dois embraſſer, ou fuir en l'éloquence, & faire cela plus par les preceptes des anciens, que par mes regles, & par mes propres enſeignemẽs. Ie ne te ſerai ni ennuïeus, ni importũ, ſi ie te rapporte en cette lẽtre encore quelques aduis du Rheteur Hermogene. Là meſme donc où il traitte du vice que ie t'ai remarqué ci deſſus, & comme on y tombe par l'extrauagance des hyperboles, il dit, Qu'on le peut corriger par vne « preparation, & comme par vne « maniere de précautiõ, en adou- « ciſſant & amolliſſant ce qui d'a- « bord ſembleroit dur & de mau- «

„ uais déboire, en disposant de
„ loing l'auditeur à receuoir de
„ bonne part vne pensée hardie,
„ laquelle estant proposée toute
„ nuë, seroit prise infailliblement
„ pour cacozele au sens, ou aus
„ paroles. Ce qu'Homere à sçeu
„ faire fort dextrement. Car vou-
„ lant dire du Cyclope, Ηκα δ' ἀκρο-
„ ρίζας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο. Qu'il ar-
„ racha la pointe d'vne grosse mõ-
„ tagne, ce qui sans doute est bien
„ hardi; redoutant cette impos-
„ sibilité qui engendre le vice,
„ dont nous traittons, il dispose
„ le lecteur par la description qu'il
„ fait de cet hõme, qu'il dépeint
„ d'vne si grande force, & d'vne
„ si énorme grandeur, qu'on ne
„ sçauroit s'imaginer aprés cela

rien qui ſoit impoſſible de lui. Il « dit donc premierement, Qu'on « lui prepara des viures pour ſa ta- « ble plus incomparablemẽt qu'il « n'en faut à vn homme ordinai- « re. Il lui fait porter le tronc d'vn « grand arbre au lieu d'vne maſ- « ſuë, fermer la porte de ſa cauer- « ne auec vne groſſe roche, il d'é- « crit ſa forme & ſa ſtature épou- « uantable, diſant, qu'il reſſem- « bloit mieus à vn promontoire « couuert, & chargé d'arbres, que « non pas à vn homme comme « nous; à quoi il ajouſte qu'il eſtoit « fils de Neptune. Aprés toutes « ces preparations, il vient à dire, « qu'il arracha la pointe & le ſom- « met d'vne montagne, ce qu'on « ne ſçauroit trouuer ni étrange, «

„ ni impoſſible d'vn homme fait
„ de la ſorte. Si Narciſſe euſt eu la
dexterité du Poëte Homere, &
s'il euſt d'écrit le ſieur de Bois-
robert comme Homere a fait
le Cyclope, s'il euſt dit qu'il
eſtoit fils de quelque Dieu ma-
rin, & qu'il euſt eſté auſſi grand
que les tours de noſtre Dame,
& qu'il euſt eu la peau auſſi du-
re & auſſi épaiſſe que les murail-
les de la Baſtille, aprés cela nous
n'euſſions pas trouué étrange
„ ce qu'il a dit de lui, Qu'il fau-
„ droit toutes les foudres d'vne
„ automne, & la cheute d'vne
„ montagne pour le tuer, & qu'il
„ n'y auoit point de peſte aſſez
„ contagieuſe pour le faire mou-
„ rir. Et s'il nous euſt preuenus en

nous disant que la chambre garnie où il estoit logé à Rome, estoit aussi spacieuse que la Naumachie ancienne, dont les vestiges se voient encore en la mesme ville, & que durant vn mois on y eust conduit l'eau de naffle & de jasmin par vne douzaine d'aqueducs, alors nous eussions pû croire qu'il eust fallu s'y sauuer à la nage, & que son quantail y pouuoit causer des naufrages. Et si lui mesme se fust dépeint auec vn ventre aussi grand que celui de Pantagruel, & auec vn gosier aussi sec que celui de ce geant, nous eussions pû donner de la creance à ce qu'il dit, Que des muscats qu'il mange, il en sorti-

„ roit assez de vin pour enyurer la
„ moitié de l'Angleterre. Mais de raconter ces miracles sans nous preparer à les croire, il nous dõne à cõnoistre qu'il ne sçait que c'est que de Rhetorique, & que le cacozele est le moindre de ses vices, & la plus grande de ses vertus.

De Roüan, le 1. d'Aoust 1627.

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

PHYLLARQVE ENvoie à son Ariste l'Original de la conformité de l'Eloquence de Narciſſe, auec celle des anciens.

LETRE XXXV.

ARISTE, i'ai fait à ta priere toute la diligence qui m'a eſté poſſible pour recouurer le vrai Original du recueil que F. A. a fait des lieus & des paſſages des Auteurs anciens que Narciſſe a imitez ou dérob-

bez en ſes letres, & qu'il a eu l'aſſeurance de faire imprimer en ſuitte de l'Apologie de Thraſon ſous le titre que lui-meſme lui à donné de *Conformité de l'Eloquence de Monſieur de B. auec celle des plus grans Perſonages du temps paſſé & du preſent.* La péne que j'ai priſe à rechercher cet Original, n'a pas eſté perduë, car enfin il eſt venu en mes mains, & voici que ie te l'enuoie. Tu y remarqueras pluſieurs choſes dignes de conſideration. La premiere, que Narciſſe à deſſein a retranché de ce recueil pluſieurs paſſages, qui ne ſe treuuent point en la copie qu'il a publiée. La ſeconde, que de plus d'vn cent de telles cita-

tions que le F. A. auoit recueillies en cette conformité, Thrason Apologiste de Narcisse & son confident en a tiré seulement vingt-cinq des plus foibles & des plus éloignées, qu'il a déguisées du mieus qu'il a pû pour iustifier sa partie du larrecin dont elle estoit manifestement conuaincuë. Mais auec tous ces déguisemens, il n'a rien fait que comme celui qui a dérobé vn cheual, si c'est vn rousſin, il lui coupe les oreilles pour en faire vn courtaut, afin qu'on en perde la connoissance. La troisiesme, que de ces vingt-cinq passages ou enuiron, ausquels Thrason a répondu en sa defence, il y en a de supposez,

qui ne ſe trouuent point en l'original, ce qu'il a fait pour ſe feindre lui-meſme des idoles à combattre, & des monſtres à défaire. La quatrieſme, que Narciſſe a eu tort de s'offencer de cette recherche, qui n'eſtoit que faite en l'étude, & en particulier entre amis, ſans bruit & ſans éclat quelconque. De façon que la memoire en ſeroit aujourd'hui perduë, ſi lui-meſme n'euſt mieus aimé publier cette infame Apologie, que de ſupprimer doucement ſa honte. Mais quoi, il a voulu faire comme le hardi-preneur, qui eſtant ſurpris en couppant vne bourſe, crie le premier tãt qu'il peut qu'on lui fait tort, afin d'étourdir

d'étourdir le monde, & prend à partie celui qui a découuert son larrecin. La cinquiesme obseruation qui se rencontre en cette conformité ce sera, Qu'à tort Narcisse a pretẽdu, & s'est vanté d'estre le Pere & le Createur de toutes les pensées qui se trouuent en ses letres, & d'inuenter baucoup mieus qu'il n'imite. Que sans raison il a blasmé les anciens Auteurs & Orateurs, d'auoir ignoré les beautez qu'il a découuertes en l'Eloquence, veu que ses plus belles pensées ne sont que les larrecins, ou les imitations des Auteurs qui l'ont precedé. Et qu'il a tirées non des originaus, mais ou des Polytiques de Lipse, ou du Polyãthea, ou des marges de Matthieu:

Car ie t'asseure, Ariste, que l'Auteur de cette conformité n'a point estimé que Narcisse fust si bien versé en la lecture des bons liures, que d'auoir pillé là dedans ce qu'il y a de meilleur en ses écrits. Non, il n'a iamais pensé à lui rendre cet honneur, dautant qu'il n'ignore pas que ses maladies ne lui ont pas permis d'étudier beaucoup. Seulement il a voulu faire voir que les anciens ont conçeu deuant lui, & engendré les pensées dont Narcisse se vante d'estre le pere, & pour lesquelles il a plus de passion & de complaisance que le vrai Narcisse n'en eut iamais pour la beauté de son visage. Ie suis,

Ton Seruiteur,
PHYLLARQVE.

CONFORMITE DE l'Eloquence des Anciens auec celle de B.

B. LEs ennemis de l'Estat n'ont pas esté iusques ici si considerables par leurs propres forces, que par l'opinion que nous en auons conceuë.

Adhuc nostro pauore & opinione quam sua virtute fortiores fœlicioréſque. Curtius lib. 4.

B. Vous auez possedé les bonnes graces des Rois, comme des biens qui se peuuẽt perdre.

Quidquid à fortunâ datum est, tanquam citò abiturum ani-

mus noster possideat. Senec. cons. ad Mart.

B. Ou sont ceus qui se sont tenus fermes entre la rebellion & la seruitude? en quel temps a-ton veu vne vieillesse si necessaire au monde, & tant de bonne & de mauuaise fortune également glorieuse? Monseigneur, vous auez trop de connoissance de vous mesme pour penser que ie vous flatte.

Inter abruptam contumaciam & deformem obsequium secundarum & ambiguarum sciens & fœlix, & non vereor ne assentiuncula tuam gratiam aucupari videar, neque enim tu is es qui quid sis nescias. Tacit. annal. 4. Cic. pro Manil.

B. Mettre enſemble les deus plus rares choſes du monde, c'eſt à ſçauoir la verité & l'eloquence.

Duas res pulcherrimas eloquentiam & veritatem ſimul cõſeruans. Sen. Conſol. ad Mart.

B. Faire des bonnes actions quand on ſeroit aſſeuré qu'elles ne viendroient iamais à la connoiſſance du monde.

Omnia conſcientiæ causâ facere, licétque à nemine ſciatur, populo ſpectante fieri credam quicquid me conſcio faciam. Sen. de vita beata.

B. Ie ſçai bien que ſi vous eſtimez quelque choſe dans mes letres, ce n'eſt pas le grand nombre des paroles.

Vt Aristophani Archilochi Iambus, sic Epistola tua longissima quaque optima mihi videtur. Cic. ad Atticum. Ep. lib. 6. Et des oraisons de Demosthene, la plus longue est tousiours la meilleure. Plutarque.

B. C'est seulement de gens sages, & capables de gouuerner les Estats, que la sterilité est grande.

Hominum sagacium & commodorum rebus humanis maior est annona. Barclaius in Argenide, lib. 1.

B. Il est certain que l'authorité des Rois n'est point si souueraine, que celle que vous exercez sur l'ame de ceus qui vous escoutent.

Encore que le gouuernement d'Athenes fust en apparence populaire, c'estoit en effect vne souueraineté regie par vn seul homme, à cause de l'Eloquence de Pericles. Plutarque au traitté du maniement des affaires d'Estat.

B. Il ne me reste que l'Esperance, qui est le seul bien de ceus qui n'ont pas les autres.

Thales enquis du Roi Amasis qu'elle estoit la chose la plus commune du monde, respondit que c'estoit l'Esperance, à cause qu'elle demeure encore à ceux qui n'ont nulle autre chose. Plutarq. au banquet des Sages.

B. Ce Cardinal qui n'a point eu encore de successeur, quoi

qu'il ait eu des freres, & des heritiers.

La vertu ni la science ne sont point transmises, ni leguées par testament à nos amis, n'y a nos heritiers. Ioseph. Hall. medit. 29. centaine.

B. De tant de douleurs il ne se sçauroit faire qu'vne mort, & il n'est plus temps d'estre mesnager des choses qui sont desia perduës.

Quid refert quam multa sint vulnera? cum nõ possit, amplius quam vnum esse mortiferum. Sera parsimonia in fundo est. Senec. de remedijs fortuna & epist. 1.

B. Les gens de bien en vne saison telle que celle-ci, doiuent

desirer les grandes dignitez, cõme des moiens necessaires pour entreprendre de grandes choses, & vous ne sçauriez auoir trop de bien, puis qu'il y a des vertus, qui ne peuuẽt estre exercées par les pauures.

Quid autem dubij est quin maior materia sapienti viro sit animum explicandi suum in diuitijs quàm in paupertate, cum hac tempestate vnum genus virtutis sit non inclinari nec deprimi. Sunt enim quædam virtutes quæ nisi à quietissimis exerceri non possunt. Sen. de vita beata, & de otio sapient.

B. Il est fort dãgereus de perdre le temps, dont il n'y a point moien de se r'aquiter.

Tempus vnum hoc tantum est, cuius turpissima est iactura quæ per negligẽtiam fit quia non possit reparari. Senec. epist. 1.

B. Il seroit à propos de faire naistre de bonnes loix des mauuaises mœurs.

Leges egregiæ & exempla honesta ex delictis aliorum gigni certum est. Tacit. annal. 13.

B. Pour nostre commun contentement, aprennons ensemble l'art d'oubliance.

A vn qui vouloit enseigner la memoire artificielle à Themistocles, aprens moi plutost l'art d'oubliance, respondit ce grand Capitaine. Plut. en sa vie.

B. Cette passion m'est si agreable, que si quelqu'vn m'en auoit

gueri, ie l'apellerois en iugemẽt, afin de me rendre ma maladie.

Non ſeulement Theophile, que B. ne veut pas auouër d'auoir leu ni imité, mais encore toules Poëtes Latins & François ont la meſme pensée pour dire qu'ils ne ſçauroient haïr leur maiſtreſſe, quoy qu'elle leur face.

B. Songeons ie vous prie à la meilleure partie de nous meſmes, & gueriſſons noſtre amẽ, qui nous doit eſtre plus chere que le corps.

Meliorem noſtri partem curemus, ea enim parte ſibi carus eſſe homo debet qua homo eſt. Senec. ep. 6.

B. Ils veulent touſiours auoir quelque choſe qui les diſpenſe

de l'obeïſſance, & s'ils eſtoient aſſeurez que le Roy ſe fiſt demain Huguenot, encore auiourd'huy ils ſeroient Catholiques.

Vt imperium euertant libertatem præferunt, ſi euerterint, ipſam libertatem aggredientur. Tacit. annal. 16. parlant des brouilleries continuelles du peuple.

B. La neceſſité a de cruelles armes, & les morſures des beſtes qui ſont aus abois ſont quelquefois dangereuſes.

Ignauiam quoque neceſſitas acuit, & grauiſſimi ſunt morſus irritatæ neceſſitatis. Curt. lib. 5.

B. Celle que vous me voulez donner eſt belle, mais attendez

vn peu elle ne le ſera plus.

Formoſa eſt, paululum expecta, & iam nõ erit. Pour tranſporter icy ce paſſage d'Apulee, B. eſt iniuſte de m'en reprocher la lecture, & de me dire la deſſus tant d'iniures, car ie proteſte que ie ne ſçache iamais l'auoir leu que dans Petrarque, d'ou ie l'ay tiré, mais quand ainſi ſeroit que ie lirois encore auiourd'huy Apulée & Petrone comme ie les ay leus n'eſtant pas encore dans le Cloiſtre, ne ſont ils pas permis par le ſacré Concile de Trente, à cauſe de leur beau langage, quoi que defendus pour les laides choſes qui ne ſont point à pratiquer. Mais B. me veut conuaincre de faire ce qu'ils diſent,

comme si la conſequence eſtoit bonne. Fr. A. a leu dans la Bible que Samſon a tué mille Philiſtins auec la machoire d'vn aſne, donc Fr. A. fait le meſme. Il a leu dans la Bible que Cain a tué ſon frere, & David des Ours & des Lyons, donc il a tué ſon frere, & puis des Ours & des Lyons, cela s'apelle en la langue de B. manquer de Logique naturelle, & s'eſloigner du ſens commun, ou pluſtoſt en eſtre ennemi mortel. C'eſt ce que fait B. en toute ſa Philoſophie.

B. Iamais virginité ne dura moins que la ſienne, il y a apparence qu'elle en a perdu le ſouuenir.

Il y a ſi long-temps que ie fais

du mal (dit B. de soi-mesme) que ie n'ai plus de memoire de mõ innocence, & c'est outre vne conformité, vne sterilité d'esprit.

Nunquam memini me virginem fuisse. Petron.

B. Elle n'est pas sotte, mais peut-estre aussi elle est plus habile, qu'il n'est necessaire de l'estre à vne femme de bien.

Hæc mulier literis Græcis & Latinis docta, psallere & saltare elegantius quam necesse est proba. Salust. in Catilin. de Sempronia.

B. Ie ne veus point estre reduit à choisir les plus petits maus, parlant de prendre femme.

Vn Lacedemonien espousant vne petite femme, disoit que de

sous les mains il faut tousiours choisir les plus petits. Plutar. de l'amitié fraternelle.

B. Il y a de si grands exemples de vertu à Rome, & de si belles occasions de pecher, que ie ne m'estonnerai point si vous vous y faites homme de bien, & ie vous pardonerai aussi volontiers, si vous ne le faites pas.

. Pares virtutes pariáque vitia ostendit ex quibus non minus periculi quam adiumenti. Senec. ep. 67.

B. Souuenez-vous donc de ne perdre pas à deliberer le temps qui doit estre employé à bien faire.

Ne in mentis cunctatione agendi

di tempora consumamus, neue dies rerum verbis teramus. Tacit. hist. 3.

B. Pourueu que vous aimiez toutes choses vous seront aisées.

Amanti nihil difficile.

B. N'est-il pas vrai que la nuict a ses plaisirs aussi bien que le iour.

Habet & nox voluptates suas. Senec. de remed fort.

B. Mais que peut faire ce grãd esprit, dans vn corps qui n'a plus de chaleur que celle que lui donne la fiévre.

Puisque B. ne peut imiter Theophile (à ce qu'il dit) voions s'il aimera mieus tenir cette pensée de Iuuenal, qui a dit en sa Satyre.

Præterea minimus gelido iam corpore sanguis
Febre calet sola.

B. S'il y auoit vn homme eloquent au bout du monde, ie ferois vn pelerinage pour l'aller voir, comme le miracle de nostre siecle.

Aristote disoit qu'il eust fait le mesme, s'il eust trouué vn homme qui eust bien sceu faire vne definition : mais le dessein de B. n'est que de se faire idolatrer, & tenir pour vn miracle, puisque à son aduis, il ne se sçauroit trouuer vn personage plus eloquent que lui.

B. Ie m'en vais vous escouter sur ces graues & importantes matieres, & me rendre homme de bien par l'oüie, puisque

c'eſt le ſens qui eſt deſtiné à receuoir les vertus Chreſtiennes, & par lequel le Fils de Dieu a eſté conçeu en ſon Royaume, eſtabli entre les hommes.

L'ouie eſt vn ſens ſpirituel, capable de toutes les choſes ſpirituelles et diuines, par où l'on ploie l'eſprit en bien ou en mal. La verité & la vertu n'ont point d'autre entremiſe ny d'entrée en l'ame que l'ouie, voire la religion dit que la foi & le ſalut eſt par l'ouïe. Char. liu. 1. chap. 1. de la Sag.

B. Ie vous dois rendre compte de mon loiſir.

Otij reddendam eſſe rationem cato cenſebat. Senec. de tranq. animi.

B. Quoi que ie face, ie vous aurai touſiours preſent à l'eſprit, pour m'obliger à ne point faillir deuant vn ſi grand exemple, & il faut ſe repreſenter le viſage du Cardinal de Richelieu, comme s'il eſtoit preſent à toutes nos penſées.

Aliquẽ habeat animus quem vereatur, vt ad memoriã quoque eius ſe cõponat, cuius nõ adſpectus tantum, ſed etiam cogitatio emendat. Elige eum cuius tibi placuit et vita et oratio, illum ſemper tibi oſtende vel cuſtodem vel exemplum. Sen. epiſtol. 11.

B. Que ſi ie me ſuis iuſques ici eſloigné du bon chemin, Dieu permettra que ie m'eſgare, ou

que ie me laſſe en celui du vice.

Peregrinatur quorundã animus, in nequitiâ non habitat, vnde ſi paululum aberrauerit, in viam virtutis citò redibit. Val. Max. lib. 6.

B. Les beaus viſages pleurent de bonne grace.

Eſt aliquis in pulchris dolendi decor. Sen. epiſt. 97.

B. Il n'y a point d'accident à ſurmonter, ou vous aiez beſoin de toute voſtre vertu.

Non tam male de te iudico vt tibi aduerſus hanc calamitatem totam putem virtutem aduocandam. Sen. conſol. ad Marul. in epiſt.

B. I'ai de l'apprehenſion pour toi quand ie ſonge que les grãs

exemples donnent ſouuent de l'authorité au vice.

Citius nos corrumpunt vitiorum exempla domeſtica magnis. Cum ſubeunt animos authoribus. Iuuenal. Satyr.

B. Il eſt bien vrai que les forces que le Roy a laiſſées deuant la Rochelle ne ſont pas grandes, mais pour combien penſez vous qu'on compte le Capitaine entre les mains de qui il les a miſes.

Sur le point qu'Antigonus II. eſtoit preſt de donner vne bataille nauale à ſes ennemis, le Pilote de ſa galere lui vint dire que le nõbre de leurs vaiſſeaus eſtoit bien plus grand que le ſien. Et moy (dit-il) qui ſuis ici en perſonne,

pour combiẽ penſes-tu que ie doiue eſtre compté. Plutar. aus dits des grands Cap.

B. Dieu ne fait pas voir de grands hommes plus ſouuent que les deluges, & les aûtres grands effets de ſa iuſtice, & de ſa puiſſance.

Rarò magniſque ætatum interualliis iſta inueniuntur, neque magna & excedentia ſolitum & vulgarem modũ crebrò gignuntur. Sen. in ſapient. non cadere iniuriam.

A combien meilleur droit deuons nous garder les anciẽs fondemens de la Religion, qui eſt dautant plus pure, que par ſa vieilleſſe elle s'approche dauantage de l'origine des cho-

ſes, & que meſme aus choſes indifferentes la nouueauté eſt blaſmée.

Hæ religiones tenẽda ſunt quæ ſunt in more maiorum, namque id habendum optimum quod antiquiſſimum & Deo proximum ſit. Cic. de legib. & Tacit. 15. annal. In minimis quoque rebus omnia antiqua cõſuetudinis momenta ſeruanda.

B. En l'amour que ie me porte à moi-meſme, ie ſouffrirai touſiours vn riual auec contentement, auſſi n'ai ie garde de m'offencer contre vn homme qui me flatte.

O Dij quam Hirtius ineptus & quam ſe ſine riuali amat, feram libenter quod plusculum mi-

bi largiare quam ipsa veritas cō-cedit. Cic. epist. ad Quin. fr. 8. & epist. lib. 4. 11.

B. Le mal passe si aisement iusques à moi quand ie m'en approche, que ie ne sçaurois regarder vn pauure sans prendre la galle.

Quadam in contactos corporis vitia transiliunt, sic animus pleraque mala à proximis capit. Senec. de lib. 3.

B. Ie ioüis icy d'vne oysiueté pareille à celle des morts.

Mortuorum istud otium non viuentium, vnde licet viuat scribi potest hic sepultus iacet. Sen. de tranq. animi.

B. Ce sont pourtant des jeus de la fortune, que d'esleuer les

plus-petits iuſques aux plus grandes dignitez du monde.

In his ludos ſibi fortuna facit. Senec. de tranquil. & Iuuenal. Satyr. 3.

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna iocari.

B. La meſme actiõ qui a pour prix vn Royaume, peut auoir pour fin vne mort honteuſe.

Ille crucẽ ſceleris pretium tulit, hic diadema. Iuuen. Sat. 13.

B. Les contentemens de voſtre maiſon ſont des felicitez publiques. Et ailleurs parlant encore de Monſieur d'Eſpernon, Les moindres de ſes meſcontentemens doiuent eſtre

comptez entre les miseres publiques. *Conformité & sterilité.*

Voicy trois passages anciens bien semblables à ces deus nouueaus, s'il n'y auoit point de negation.

Gaudia Cæsarea mentis pro parte virili.

Sũt mea, priuati nil habet ista domus. Ouid. de Pont. el. 2. l. 2.

Caton mettoit le Consulat de Ciceron au nombre des felicitez publiques. Ciceron en ses epist. & le Consulat de Pompée est appellé par Plutarque vne misere publique.

B. Celui a esté pris qui deuenoit maigre de la prosperité d'autrui, & qui estoit de ces pasles & de ces sobres, qui nais-

sẽt à la ruine des Republiques.

Ceſar, dit Plutarque en ſa vie, craignoit & haïſſoit lès gens maigres & paſles comme Brutus & Caſſius, qui auſſi puis aprés le firent mourir, & ruinerent tout à fait leur Republique.

B. Par voſtre moien i'ai deus choſes qui ne ſe rencontrent gueres enſemble, vn maiſtre & la liberté.

Haud facile libertas & dominus miſcentur. Tacit. hiſt. 4.

B. Maintenant la violence de la douleur ceſſe, & ie commence à iouïr de ce repos que la laſſitude & la foibleſſe apportent aus corps qui ont eſté trauaillez.

Sed iam ſubactis miſeriis obtorpui & defatigatio miſeria-

rum agritudines facit leuiores. Cic. ep. lib. 3.

B. Ie ſuis aſſeuré que mes maus finirõt, ou que ie ne durerai pas touſiours.

Aut dolores deſinẽt, aut certè citò moriar. Senec. Conſ. ad Heluiam.

B. A Rome l'oiſiueté eſt iour & nuit occupée.

Diu noctuque eſt occupatum eorum otium. Sen. de tranquil. animi.

B. A Rome l'oiſiueté eſt le meſtier des honneſtes gens, & pour ſauuer la moitié du monde, vn hõme ne ſe leueróit pas à la haſte de table de peur de troubler la digeſtion.

Quorundam hominũ otium

*occupatum est in vitio * * * * in lecto suo, horum non otiosa vita dicēda est, sed desidiosa occupatio, inter eos quis est qui nō malit Rempubl. turbari quam comam suā, qui non solicitior sit de capitis sui decore quā de salute generis humani, de illis nemo dubitabit quin operose nihil agant. Sen. de breuit. vita. Montez du ventre des nouueaus Romains à la teste des anciens, vous trouuerez que B. a traduit Seneque en peu de mots.*

B. Il vaut mieus souffrir l'iniustice que de la faire.

Accipere quam facere praestat iniuriam. Cic. Tusc. quaest. lib. 3.

B. I'aime la solitude & la compagnie, mais ie ne veus pas que

l'vne ni l'autre soit perpetuelle.

Miſtenda & alternãda ſunt iſta, ſolitudo & frequentia. Sen. de tranq. animi.

B. Ie ne te defenderois pas ce meschant exercice, mais puis que nous n'auons pas assez de temps pour acquerir la vertu.

Conteritur vita inter errores, breuis etiam ſi dies noctesq; bona menti laboremus. Sen. de vita beata.

B. Nostre peuple ne se conserue dans son innocence, ni par la crainte des loix, ni par l'estude de la sagesse, pour bien faire il suit simplement la bonté de sa nature, & tire plus d'aduantage de l'ignorãce du vice, que nous n'en auons de la conoissance de

la vertu. Le ſtyle du Palais lui eſt vne langue auſſi inconnuë que celle de l'Amerique.

Quidã populus reperitur qui ad benè beatéque viuendum ſuâ naturâ contentus eſt qui beneficio egeſtatis non nouit luxuriam, qui ignorantia malarum rerũ innocens eſt. Incultus mos, agreſtis vita, circũſcriptio ignota eſt, & frans, & quodcunque in foro malum naſcitur. Senec. de pa.

B. Vn ſeul homme a eſté autrefois toute la Republique de Rome.

Vnus homo cunctando nobis reſtituit, & Cæſar primo conſulatu imbecillus plus quam tota Reſpublica. Cic. ep. ad Atticum.

B. Ie

B. Ie crois estre plus riche de posseder vostre amitié, que si i'auois la faueur de tous les Rois, & toutes les richesses de leurs Roiaumes.

Ditior est qui verum amicum habet quã qui omnes Croesi thesauros possidet. Cicer. de Amicitia.

B. De l'obscurité de la lumiere il se fait vn troisiesme iour qui peut estre supporté des yeus des malades, & cacher les defauts des femmes qui sont fardées.

Solem agra lumina formidant & auersantur diem splendidum vnguentis infecta mulieres. Sen. de vita beata.

B. Vous m'auez pris ce que ie vous voulois dire.

Omnia quæ dicturus eram occupasti. Sen. ep. 29.

B. Quand vous n'auriez auec vous que la memoire des actiõs que vous auez faites, voſtre ſolitude n'a que faire de liures pour vous eſtre plus aggreable.

Si vacat præterita reſpicere, conſcientia benè acta vita multorumque benefactorum recordatio iucundiſſima eſt, & maxima rerum incommodarum conſolatio. Cic. de ſenect.

B. Ce ſeroit faire tort à la vertu de la vouloir mettre au nombre des choſes fortuites.

Nulli ſapere caſu obtigit & virtutem dehoneſtat qui illam inter fortuita ponit. Sen. ep. 77.

B. Il ne nous reſte que la ſeule

gloire de l'humilité & de l'obeïssance.

Nobis obsequij gloria relicta est. Tacit. annal. 4.

B. Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des loix, mais pour obeïr à celles que nous auons trouuées, & nous contenter de la sagesse de nos peres, comme de leur terre, & de leur Soleil.

Il se faut contenter du Dieu de nos Peres, puis qu'il est tres bõ, sans en vouloir faire vn nouueau, qui ne pourroit estre que mauuais. Ioseph. Hall. med. 15.

B. Ce qui fait que la vertu est si mal suiuie, c'est qu'elle n'est pas bien persuadée.

Ce qui fait que la vertu n'est

pas aimée, c'eſt qu'elle n'eſt pas conneuë, & le vice pas hay, à cauſe que ſa deformité eſt cachée. De Hall. praef. des caracteres des vertus.

B. Puis que nous durons ſi peu, il n'eſt pas raiſonnable que nos paſſions ſoient immortelles. B. parlant d'appaiſer ſa colere contre le Pere Garaſſe.

Mortale quando corpus eſt homini datum, nec odia debet gerere immortalia. Sen. Trag.

B. Vous eſtes redoutable tout ſeul & tout nud, & voſtre repos fait meſme peur aus ennemis de l'Eſtat.

Quieſcens ladit. Sen. in controuerſ.

B. Ie vous prie que ce ne ſoit

point à vous qu'on reproche d'auoir violé la chasteté de nostre langue.

Sacerrimam eloquentiã quia præstare non possunt violare non desinunt. Sen.

B. C'est obliger les Huguenots que de leur oster tout d'vn coup toutes leurs peurs, & toutes leurs esperances.

Id beatius ipsis foret quam suas alienasque fortunas spe metuque versare. Tacit. de Ger.

B. Il n'y a rien de si aisé à vn grand Prince que de trouuer, ou de faire des coupables.

Agricola maluit videri bonos inuenisse quam fecisse. En ce passage B. ne trouue point de cõformité. Comme s'il n'estoit pas

aisé de s'imaginer que si Agricola eust fait en Angleterre cõme les autres Gouuerneurs, il eut tâché de rẽdre coupables ces pauures gens-là, afin d'auoir en apparence plus de sujet de les piller, & de les mal-traitter. Ceste imagination se peut tirer de cent endroits des liures de Tacite.

B. Personne ne doute que la tromperie ne soit iuste, quand elle reüssit au bien & à l'auantage de ceus qu'on trompe.

Mendacio & fraude uti imperantes possunt ad commodum subditorum, fraus enim quæ fit in salutem eius qui patitur bona est & exercenda. Plat. de Rep.

B. Il n'y a point de consideration qui puisse faire changer de

nature à vne chose qui est iuste de soi-mesme, & les loix de la necessité nous dispensent touſjours de celles de la bien-seance.

Iustum bellum quibus necessarium, & pia arma quibus nulla nisi in armis relinquitur spes. Tit. Liu. Hist. l. 9.

B. Si nous viuions en vn païs où l'on redoutast la vertu comme vne chose contraire au temps, & ennemie de l'Estat.

Sunt quadam tempora inimica virtutibus. Senec. in Controuers.

Nobilitas, honores pro crimine & ob virtutes certissimum exitium. Tacit.

B. Et que la grande reputation fust plus dãgereuse que la mauuaise.

Non minus periculum ex magna fama quam ex mala. Tacit. in Agric.

B. On taſche ſouuent de rendre les gens de biẽ ſuſpects, afin de les rendre inutiles.

Boni quam mali ſuſpectiores ſunt, ſemperque aliena virtus formidoloſa eſt, ſiniſtra ergâ eminentes interpretatio. Saluſt. in Catilin.

B. Si les intentions de ceus de la Rochelle ſont bonnes, ie me mettrai en deuoir d'empeſcher que l'euenement ne ſoit mauuais.

Sapè honeſtas rerum cauſas ni iudicium adhibeas, pernicioſi exitus conſequuntur. Tacit. hiſtor. 1.

B. Ie donne au repos public mes reſſentimens & mes intereſts.

Priuata odia publicis vtilitatibus remittere. Tacit. an. 1.

B. Des gens qui ſont touſiours de quelque parti pour auoir de quoi ſe mettre en colere, & eſtre mal-heureus hors meſme de leur mauuaiſe fortune.

O que la plus part des hommes eſt miſerable, qui non contens de leurs propres miſeres, entreprennent les affaires d'autrui, & ſe rendent miſerables hors meſme de leur fortune. Hall. med. 13. cent. 1.

B. Le petit fils de l'Empereur Charles, qui auoit eſté nourri en l'eſperance de tant de Roy-

aumes.

Othus Darij filius in spem tot regnorum tantaque fortuna genitus. Curt.

B. Plusieurs choses sont par dessus la raison qui pour cela ne sont pas contre elle.

S. Thomas, Suarez, Vasquez, auec presque tous les Theologiens ont accoustumé de dire à tout propos, Plura sunt supra rationem quæ non sunt contra rationem.

B. Ie ne suis pas de ceus qui estudient les moindres actions de leur vie & qui aportent de l'art à tout ce qu'ils font, & à tout ce qu'ils ne font pas.

Bacon dit que Tacit. Hist. 3. at-

tribuë vne eſpece de vaine gloire à Mutian, ſi artificieuſe qu'il pouuoit donner de l'éclat a toutes ſes actions, & faire paſſer pour des miſteres tous ſes diſcours.

B. Ie ſuis homme, à qui ſes iartieres & ſes eſguillettes peſent.

Il y a des perſonnes ſi ſenſibles qu'il s'en faut bien peu que leur ceinture & leurs eſguillettes ne leur ſoient autant de chaiſnes & de fers. Bacon. eſſai. ſept. du Mariage & du Celibat.

B. Il vaut mieus celer vne petite verité que de troubler vne paix generale.

I'aimerois mieus celer vne petite verité que de troubler vne paix commune. Hall. med. 3. cent.

B. Il eſt certain qu'ils deuinent pluſtoſt ma peine à compoſer mes letres qu'ils ne la voient.

Le ſage veut qu'on deuine de lui, non pas qu'on le deſcouure. Hall. du ſage.

B. Ie m'aſſeure (mon frere Hidaſpe) que ſi i'eſtois mort tu ſerois vne fois plus riche que tu ne voudrois.

Pittacus interrogé du Roy de Lydie s'il eſtoit bien riche, oui, dit-il, *Sire, vne fois plus que ie ne voudrois, eſtant mon frere mort, de qui i'ai heritè. Plutarq. traitté de l'amitié fratern.*

B. Celuy-là eſt ſi petit que ie iurerois que depuis qu'il eſt au monde, il n'a creu que par le bout des cheueus.

Les nains ont beau manger, ſi eſt-ce qu'ils ne croiſſent point que par la barbe & par les cheueus, Hal. medit. 44. cent. 1.

B. Ie ne m'eſtonne point que les Allemans quittent de la glace & des neiges, pour venir viure en France ſous vn Ciel plus dous que le leur.

Eadem ſemper cauſa Germanis tranſcendendi in Gallias, libido & mutanda ſedis amor, vt relictis paludibus & ſolitudinibus ſuis fœcundiſſimum hoc ſolum poſſiderent. Tacit. Hiſt. 4.

B. Vous n'eſtes iamais en meilleure compagnie que quand perſonne n'eſt auec vous.

Aiunt Scipionem Africanum ſolitũ dicere ſe nunquam minus

ſolum quam cum ſolus. Cic. in offic. lib. 3.

B. En plein midy il n'y entre de iour que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas nuict. Et ailleurs. Elle n'a de beauté que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas laide.

Belle façon de s'expliquer, mais que B. n'a pas trouuee le premier, car auant luy M. Coeffeteau a dit parlant du nom de Tibere. Ie n'ay de ſanté que ce qu'il en faut pour ne pas mourir.

B. La fortune ne vous ſçauroit oſter ce qu'elle ne vous a point donné.

Quod non dedit fortuna non poteſt auferre. Senec. de tranq. anim.

B. C'eſt me rendre ingrat ; & me reduire à la neceſſité de vous deuoir encore aprés cette vie.

I'ai receu vne ſeule iniure de vous, Sire, c'eſt que vous auez fait en ſorte qu'il faut que malgré moy ie viue et meure ingrat.

Le Cardinal du Perron dans le remerciement au Roy pour ſon Chappeau de Card. alleguant vn Cheualier Romain.

B. On lui a fait venir vne vieilleſſe precipitee, & ailleurs il eſt vieus deuant le temps.

Ante meum tempus cogor eſſe ſenex. Ouid. de Pont. 1. Eleg. v. & Gallus eleg. 2. Parlant de ſa maiſtreſſe qui l'auoit rendu tout caſſé, tout blanc, & tout vieus deuant

l'age de l'estre naturellement.
Quinime potius reddidit illa Senem.

B. Au lieu ou tu és il ne faut pas perdre les momens : car les occasions ne durent pas d'auantage.

Tempora obserua, quia si in occasionis momẽto paulum cunctatus fueris nec quicquam omissam mox quereré. Tit. Liu. 25.

B. Il est necessaire que tu mõtres toujours à ton maistre, pour estre prest de receuoir, resous toi de faire mille voyages, inutiles en sa chambre, pour en faire vn qui te reüssisse : car auprez des grands l'assiduité fait quelquesfois plus que le seruice.

Quorum-

Quocumque se vertat memoriam tuam fugiens, ipse videat, beneficijs tuis illum cinge: onera priora sequentibus, assiduitas enim meriti pertinacis sæpius euincit. Senec. de benef.

B. Il faut faire amitié auec les gens de bien, mais il ne faut pas estre mal auec les autres.

Requirenda bonorum amicitia & fugienda malorum tùm amicitia, cùm inimicitia. Melissa in Prouerbijs.

B. Ie ne fais point de difficulté de parler quand i'ai dans la bouche quelque chose de meilleur que le silence.

Si quid habes melius silentio loquere. Idem ex Greg. Naz.

B. Cette belle eau aime telle-

ment ce petit païs, qu'elle se diuise en mille branches, & fait vne infinité d'Isles & de detours, afin de s'y amuser dauantage.

Bulenger en son Histoire de France, descriuant Paris & la Seine. Faute du liure, ie ne sçaurois mettre le passage, qui est si cõforme, qu'il n'y a difference que du Latin au François.

B. Tu dois auoir pour le moins de bons desseins, s'il n'est pas en ta puissance de faire de bonnes œuures.

Si ie ne puis me sauuer de tous les pechez, au moins ie les abhorrerai, & ne pouuant rien faire de meilleur, i'aurai tousjours de bons desirs, & de brau-

ues desseins. Hal.

B. C'est vne science en laquelle i'estudie en te l'enseignant.

Homines dum docent, discunt. Sen. epist. 7.

B. Comme vostre Pere, Sire, vous auez cõquis vostre Roiaume, comme lui vous vous faites redouter sans tyrannie, comme lui vous estes l'esperãce de tous les peuples. Ie suis pourtant contraint d'auoüer que vostre Majesté lui cede en vne chose, c'est que vous n'auez point encore comme lui fait de fils, qui vous ressemble.

Cambises Roi de Perse demandant vn iour à ses Courtisans s'ils l'estimoient aussi grãd que son pere, tous lui respondi-

rent qu'il estoit plus grand, par ce qu'il auoit ajousté à son Empire l'Egypte, la domination de la mer, & plusieurs autres choses. Mais Crœsus dit qu'il le trouuoit beaucoup inferieur à son pere Cyrus, pour ce qu'il n'auoit point fait encore comme lui de fils qui lui ressemblast. Plutar. & le traité de la Cour. p. 2.

B. Cette vieille amitié qui est de mesme âge que vous & moi.

Ille ego sum, penè puer puero iunctus amicitiâ
Hic tenor, hæc viridi concordia cœpta iuuenta. Ouid. de Pont. 4.

B. La premiere perte que nous faisons dans la douleur, c'est celle de nostre iugement.

Crede mihi miseros prudentia prima relinquit,
Et sensus cum re consiliumq; fugit. *Idem de Pont. 4.*

B. Il est impossible de n'estre point échauffé à bien escrire par tous les triomphes des anciens Romains, & toute la gloire de nostre siecle.

Plausibus ex ipsis populi, latoque fauore,
Ingenium quoduis incaluisse potest. *Idem de Ponto 3.*

B. Vous estes le souhait de tout le monde, & personne ne demande plus rien à Dieu que Clorinde.

Dejaneira parlant du bonheur qu'elle auoit d'estre mariée auec Hercule. Thalamosque no-

ſtros timido fatu nurus optabat omnes quo nimis quiſque Deos orabat vllos, nuribus Argolicis fui menſura voti. Sen. Trag.

B. Aiant vieilli au ſeruice de trois grands Rois, ie ſuis encore en peine de defendre vne ſi longue fidelité?

Vn Prince dans l'Oedipus de Seneque le Tragique, ſe plaignant du peu d'aſſeurance qu'on auoit en lui, quoi qu'il euſt veſcu fort long temps en hõme de bien, dit, Parum ne tam longa defendit dies?

B. Comme ſi nos liures deuoient reſſembler à ces victimes à qui on oſtoit le cœur, & on laiſſoit ſeulement la langue de reſte.

Antipater disoit de Demades orateur tres celebre d'Athenes, qu'il n'en estoit demeuré non plus que d'une hostie immolée, que la langue & le ventre, à cause que sur sa vieillesse il ne haranguoit plus rien qui vallut. Plutarq. en la vie de Phocion.

B. Nostre peuple tire plus dauantage de l'ignorance du vice, que nous n'en auons de la connoissance de la vertu.

Tantò in illis plus proficit vitiorum ignoratio, quantò in aliis cognitio virtutis. Iust. Hist. lib. 2. de Scythis.

B. Puis que nous durons si peu, il ne faut pas que nos passions soient immortelles.

Iram immortalem cum sis

mortalis non ſerua. Ariſtot. lib. 2. Rhetor.

B. Ie n'aime rien qui ne ſoit en vn degré de bonté fort proche des choſes parfaites.

Id volo quod proximum ſit bono, quodque à malo longiſſime. Plaut. in Captiu.

B. Eſtre fidelle ami, comme l'eſt Monſieur Faret, ce n'eſt pas aimer à la mode, ni eſtre de noſtre ſiecle.

Eſtre homme de bien en noſtre ſiecle, dit ſaint Bernard 4. lib. de Conſideratione. Nonne alterius ſæculi res eſt.

B. Qu'elle apparence y auroit-il que depuis le commencement du monde la verité euſt attendu Martin Luther, pour

se venir descouurir à lui au bordel.

An liberanda veritas Marcionem expectabat ? Tertullianus contra Marcio.

FIN.

Fautes à corriger ſuruenuës en l'Impreſſion.

PAge 14. en la 1. Ode, lig. 5. Il n'y a nul, liſez Il n'eſt point de. p. 2. ligne penult. que c'eſt des moines, liſ. que c'eſt que des moines. p. 11. l. 17. clauds, liſez chauds. p. 2. l. 12. meſme, l. meſmes. p. 30. l. 10. à de, l. à des. & l. dern. qui eſt, l. qu'il y a. p. 34. l. 9. fut fait, l. qui fut fait. p. 50. l. 14. ſortans, l. ſortant. p. 51. l. 14. ma maiſtre, l. ma maiſtreſſe. p. 67. l. 8. en peut, l. en pouuoit. p. 82. l. 4. vingt ans, l. vingts ans. p. 84. l. 8. vingt ans, l. vingts ans. p. 102. liſ. 112. & l. 11. qu'il a donné, l. qu'il lui a donné. & l. 16. Qui plus, l. Quoi plus. p. 113 l. 7. comme il y auoit, l. comme s'il y auoit. p. 115. l. 7. faut, l. fuſt & l. 12. que s'il mettoit, l. que quand il mettoit. p. 138 l. 2. auoir, l. auoit. p. 139. l. 17. veille, l. veüille. p. 153. l. 2. autant, l. plus. p. 239. l. 3. Dieus de pieté, l. de la pieté. p. 247. l. 12. choſes, l. chauſſes. p. 256. l. 1 l'âge, l. de l'âge p. 258. l. 12. voiant, l. de voir. p. 268. l. 6 de, l. du. p. 291. l. dern. & ce pendant, l. & qui ce pendant. p. 295. l. 5 enrichi, l. encheri. p. 317. l. 5. chaſtée, l. chaſtrée. p. 319. l. 2. écruain, l. écriuain p. 323 l. 12. delaiſſer, l. delaiſſer p. 325. l. 15. occidens, l. occideres. p. 399. l. 12. mauuaiſe, l. mauuaiſes. p. 417 l. 4. ou vné, l. ou à vne. p. 434. l. 11 Bellorophon, l. Bellerophon. p. 483. l. dern. ni tous, l. & tous. p. 490. l. 1 fa, liſez fait.

LE LIBRAIRE

I

Où

Ch

1913

LETRES
DE
PHYLLARQVE
A
ARISTE.

Où il eſt traicté de l'Eloquence Françoiſe.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez NICOLAS BVON, ruë ſainct Iacques, à l'enſeigne S. Claude, & de l'homme Sauuage.

M. DC XXV III.

AVERTISSEMENT.

Voi que Narciſſe veuille dire, ou pour lui l'auteur de l'auertiſſement qu'il a fait imprimer au deuant de la derniere edition de ſes letres, il n'eſt pas de méme des pẽsées qui ſe conſignẽt par écrit, comme de celles qui ne ſont proferées que par la ſimple parole. Celle-ci, dit le bon Homere, vole comme le vent, & entrant par vne oreille peut ſortir aizément par l'autre ſans laiſſer bien ſouuent aucune trace de ſon paſſage dans l'entendement, ſi ce n'eſt vn foible ſouuenir qu'elle y a paſſé. Mais ce qui eſt arrété ſur le papier par l'écriture ne ſe perd point de veue, & l'image s'en repreſente à

l'eſprit autant de fois & auſsi long-temps que lon veut. L'auantage dõc que Narciſſe pretend eſtre du coſté de celui qui porte le dernier la parole, ne ſe rencõtre pas en celui qui met le dernier la main à la plume. Et pourtãt il ne doit pas s'imaginer, qu'il ait eſté condanné de tout le monde pour ce que Phyllarque a écrit le dernier; mais à cauſe que lui-méme aiãt écrit le premier, n'a rempli les eſprits de ſes luges que de ſottiſes & d'impertinances. Au reſte les premieres images que l'eſprit reçoit des choſes qui lui ſont preſentées, ſi elles ſont belles, ne s'arrétent pas en la ſeule ſuperficie de l'entendement, comme la vapeur de l'haléne ſur vne glace de miroir, qu'en paſſant le mouchoir par deſſus, facilemẽt on enleue.

Non, elles penetrent plus auant dans les autres facultez de l'ame, la memoire en conserue les idées, la volonté les embrasse par amour, & les esprits n'en sont pas si peu fideles gardiens, que de perdre en vn moment la connoissance des belles choses qu'vne fois ils ont admirées. Si les ouurages de Narcisse eussent eu quelque beauté veritable; depuis tant d'années qu'il les a exposez en veue, & que les hõmes ont eu le loisir de les cõsiderer et de les aimer, ils eussent fait de merueilleuses impressiõs dedans les cœurs, & se fussent logez bien profondement dans les ames: de maniere qu'il eut esté fort malaizé à Phyllarque de troubler d'abord & tout à coup vne longue possession d'amour & de connoissance-

Que s'il a fait qu'aujourd'hui on les méconnoisse ou qu'on les mépriſe, c'eſt vn argumẽt neceſſaire, qu'il y auoit plus de fard que de beauté; & que cette beauté la méme apparente pouuoit bien auoir trompé la veuë, mais non pas gaigné le ſiege de la raiſon. C'eſt pourquoi il n'y a pas eu beaucoup de péne à faire déloger hors des eſprits le phantôme de leur excellence. Narciſſe qui ne void plus de raiſons pour defendre vne ſi mauuaiſe cauſe que la ſienne, vient aus paroles injurieuſes et dõne le dementi à Phyllarque d'vne action qui eſt toute publique et que Phyllarque maintient eſtre veritable, Qu'il n'eſt venu à ce combat qu'aprez le deffi de Narciſſe, & l'appel porté par le ſieur de la Motte-Aigron accompagné du

Prieur de Chiues, qui lui presenterent de la part de Narcisse l'Apologie dont est question. Si cela n'est point, il faut que Phyllarque ait esté charmé aussi puissamment qu'Apulée, lors que pensant auoir tué trois hommes, il se trouua qu'il n'auoit combatu que trois peaus de boucs. Nous ne sommes pas en Tessalie. A Paris on ne parle point de sorciers qui enuoient de ces illusions dans les Monasteres, et Phyllarque n'est pas homme à s'y laisser surprendre. Il croit donc que ce qu'il a veu est la chose même, & que ce qui lui a baillé le liure n'estoit point vn phantôme, mais la personne veritable du sieur de la Motte-Aigron qui est trop honéte Gentilhomme pour dénier cette verité, & le Prieur de Chiues trop

homme de bien pour la desavoüer: il faudroit seulement que Narcisse eût une meilleure conscience pour la reconnoitre. De façon que pour publier cette verité, il n'a point fallu que Phyllarque ait inuenté une nouuelle Theologie qui fauorise le mensonge, duquel s'il eut voulu se seruir il n'auoit point besoin de consulter d'autre Casuiste que Narcisse, „ qui se vante, D'auoir esté plus fort „ que la verité, quand il n'a pas voulu estre pour elle. Et qui enseigne à „ ses amis, Que l'amitié ne doit point „ auoir de bornes que les choses impossibles: car quand à celles qui sont „ seulement injustes, on ne doit point „ faire difficulté de violer les lois pour „ l'amour de ceus que lon aime; mais „ qu'on leur doit témoigner (à son

exemple) que la vertu méme ne nous "
eſt pas ſi chere que leur amitié. Phyl- "
larque ne veut pas croire que le ſieur
de la Motte-Aigron & le Prieur
de Chiues aient ſi fort profité en l'éco-
le de Narciſſe que de vouloir violer
les lois de la juſtice pour fauoriſer
leur ami, & que l'amitié qu'ils lui
portent ait plus de pouuoir ſur leur
conſcience que la force de la verité.
Quant à Phyllarque il n'a garde
d'aller juſques à ce point. Il laiſſe
la pratique de cette nouuelle doctri-
ne à Narciſſe qui en eſt l'auteur, &
qui ne fait point de difficulté de
mentir, en contant par vanité ſept
editions de ſes letres, dont il n'en a
point paru plus de quatre. Verita-
blement il a fort bonne grace d'en
faire ſortir trois de ſa teſte, qui ne

ſont point entrées dans la bourſe de ſon Libraire, qui deſormais aura toute l'obligation à Phyllarque s'il acheue de debiter cette derniere impreſſion. Car ſi on achette ces letres ce n'eſt plus que pour en rire, et pour ce que Phyllarque y a tant remarqué de ſottiſes, qu'on les jugeroit Incroiables ſi on ne les verifioit à l'œil & ſur les originaus mémes. Elles ne valent plus rien qu'à des Polydecques & à des Philagathons, que Phyllarque eſt contant de laiſſer viure en erreur auec le reſte des petis eſpris de la France.

LETRES

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

LE Gentil-homme qui me mit entre les mains les premieres lettres de Phyllarque, aiant fait son accord auecques lui, & appaisé son esprit mal satisfait de ce que sans son congé il les auoit publiées, n'a ceslé depuis de continuër ses diligences pour en tirer du mesme personnage autant d'autres sur le mesme sujet, qu'il

en falloit pour composer vn second volume. La grande passion qu'il a eüe de satisfaire au desir que tu as fait paroistre auoir d'vne secõde partie apres la communication qu'il ta donnée de la premiere, (qu'a vrai dire tu as plustost rauie d'entre mes mains, que je ne l'ai distribuée dans les tiennes) l'auoit incontinent porté à me la consigner pour en faire vn present au public. Et veritablement tu serois déja en possession de ce bien, si Phyllarque meu de je ne sçai quelle compassion, n'eût prié Ariste de tenir en suspens la publication de ses secondes letres, estimant que les premieres pouuoient suffire pour la

correction de Narciſſe, & pour l'inſtruction de ceus qui font profeſſion de parler ou d'écrire. Mais depuis aiant reconnu que Narciſſe au lieu de profiter de ſes remonſtrances, & de ſes âuis, le menaçoit de proceder à toute outrance contre lui, & que déja il deterroit en Flandres les heretiques morts il y a huict ans, pour publier par la France des Satyres contre ſa reputation, & des autres perſones qui dans l'Egliſe de Dieu font meſme profeſſion de vie, il a donné toute licence à ſon cher Ariſte, de faire ce qu'il jugeroit plus à propos de ſes lettres. Ariſte m'aiãt gratifié de la meſme permiſſion, voici Lecteur, que je

te les communique, m'asseurant que comme elles partent du mesme esprit que les premieres, tu leur feras vn accueil aussi fauorable que tu as fait aus autres. Ie n'ai rien à te dire pour leur recommandation, puis que toi-mesme tu en peus faire le jugemẽt par la lecture. Phyllarque n'a point encore touché à l'Apologie de Thrason, il se la reserue toute entiere pour vne troisiesme partie. Que si les Poëtes par leurs injures & médisances lui donnent sujet d'examiner leurs ouurages, il est homme pour faire voir que de tous les metiers dont ils se mesleut, il n'y en a point dont ils s'acquittent si mal que de faire

de bons vers, & qu'il peut auſſi bien cenſurer leurs mauuaiſes poëſies, que la proſe vicieuſe de Narciſſe. Mais il les prie de lui épargner cette péne, & de l'obliger par leur modeſtie de paſſer le reſte de ſes jours en répos, & en ſilence.

ODE.

TRompeuſes filles d'Achelois
Qui reformâtes par vos lois
Les tons de la vieille muſique,
Encores que voſtre faus art
Eût moins de beauté que de fart
Si fut il puiſſant en pratique:
Voſtre chant des autres vainqueur
Faiſoit par étrange merueille,
Que celui vous donnoit ſon cœur
Qui vous auoit prêté l'oreille.
Combien d'imprudens mariniers,
Se ſont rendus vos priſoniers
Sans eſtre liez d'autres chaines,
Que des fredons de vos dous chãs

Dont les melodieus accens
leur faiſoient oublier leurs pénes:
Ils vieilliſſoient deſſus vos bors
Sans penſer à choſe plus belle
Qu'à ſe rauir dans les accors
De voſtre muſique nouuelle.
Mais tous vos plus charmans
appas
Par leurs douceurs ne pûrent pas
Surprendre le prudent Vlyſſe,
Qui vous écouta finement
Et découurit ſubtilement
Par vn merueilleus artifice,
Que ce qu'on iugeoit ſi parfait
Et qu'on prenoit pour vois humaines
N'eſtoit rien qu'vn chant contrefait
Propre aus monſtres & aus Sireines.
Narciſſe autrefois tant vanté

Tenoit tout le monde enchanté
Par les appas de ſon bien dire,
Et publioit-on que les Dieus
N'euſſẽt iamais ſceu parler mieus
Ni plus eloquemment écrire:
Tout langage autre que le ſien
Eſtoit repuié pour vn vice,
Et nul ne penſoit parler bien
S'il ne parloit comme Narciſſe.
Lors que Phyllarque plus ruzé
Voiant que le monde abuſé
S'amuſoit à cette ſireine,
Fit voir par ſes doctes écris
Que ce qu'admiroient les eſpris
N'eſtoit qu'vne ignorance vaine:
Et que ce parler glorieus
Tant loué du ſiecle où nous sõmes,
Qu'õ prenoit pour celui des Dieus
Eſtoit moins que celui des hõmes.

ARISTE.

TABLE
DES LETRES
CONTENVES EN
cette ſeconde Partie.

Letre de Phyllarque au Seigneur Polycrates, où il rend raiſon de ce qui l'a porté à l'examen des œuures de Narciſſe. Letre 1. *page* 1

De la methode qu'on doit tenir pour examiner ſeurement les ouurages d'vn auteur. Letre II. 37

Examen des écrits de Nar-

ciſſe ſelon la methode de la letre precedente. Letre III. 53

Remarqué de pluſieurs imprudences ſignalées que Narciſſe a commiſes en ſes écrits. Letre IV. 74

Suite des autres imprudences de Narciſſe. Letre V. 88

Examen d'vn paſſage des letres de Narciſſe. Letre VI. 101

Que Narciſſe a voulu imiter l'eloquence de Therſites. Letre VII. 108

De la maniere qu'il faut varier ſon ſtyle ſelon les regles de la Retorique. Letre VIII. 115

Que la loüange qu'on ſe donne à ſoi meſme, a eſté tenuë

pour vne barbarie par les orateurs anciens. Letre IX. 132

De la methode qu'ont tenuë & enſeignée les anciens pour parler honeſtement des ſujets qui ſont deshoneſtes. Letre X. 150

Obſeruations de quelques fautes de Narciſſe, contre les regles de la Retorique et de la Grammaire. Letre XI. 160

Examen d'vn lieu tiré du Prince de Narciſſe. Letre XII. 167

De la maniere que les anciens ont enſeignée de parler en la loüange de ſoi-meſme ſans haine et ſans enuie. Letre XIII. 179

Des mauuais ſtyles et qui

ont eſté blâmés par les anciens maiſtres de la Retorique. Letre XIV. 194

Des penſées & des qualitez qu'elles doiuent auoir pour eſtre belles. Letre XV. 221

De l'imitation, et qu'elle eſt neceſſaire à ceus qui veulent prouenir à la perfection de l'eloquence. Letre XVI. 240

Du ſtyle fardé, condanné par Plutarque. Letre XVII. 277

L'hiſtoire de Pierre Paſcal tiree du neuviéme liure des letres de feu Monſieur Paſquier. Letre XVIII. 288

Paraphraſe de la letre latine de M. Adrian de Tournebu, intitulée Ego tibi. Letre XIX. 297

De la decadence du bien dire, & de la corruption de l'eloquence. Lettre XX. 319

Description de l'orateur de Court tirée de Lucian, & accommodée à l'vſage de noſtre temps. Lettre XXI. 348

Analyſe ou reſolution d'vne des lettres de Narciſſe par les regles de la Logique. Lettre XXII. 379

De l'eloquence des anciens au genre demonſtratif, oppoſée à celle de Narciſſe. Exemple tiré du Panegyrique de Pline. Lettre XXIII. 406

De l'eloquence des anciens orateurs au genre deliberatif, exemple tiré de la harangue d'Iſocrate. Lettre XXIIII. 57

Phyllarque enuoie à ſon Ariſte l'Apologie de Socrates. Letre xxv. 565

Apologie de Socrates traduite du Grec de Platon. 568

Phyllarque à ſes Cenſeurs partiſans de Narciſſe. Letre xxvi 699

LETRES

LETRES DE PHYLLARQVE A ARISTE.

Où il eſt diſcouru de l'Eloquence Françoiſe.

SECONDE PARTIE.

LETRE DE PHYLLARQVE AV SEIGNEVR POLYCRATES.

Où il rend raiſon de ce qui l'a porté à l'examen des œuures de Narciſſe.

LETRE I.

VOvs m'auez prié, Seigneur Polycrates, de vous écrire les raiſons particu-

lieres qui m'ont induit à examiner ſi ſeurement les ouurages d'vn hõme qui ſembloit auoir acquis de la reputation dãs l'eſtime de pluſieurs honeſtes gẽs par ſa belle façon d'écrire. Vous me demandez ſi j'ay eſté porté à cette entrepriſe par quelqu'émulation de gloire, ou bien par vne ſimple recreation d'eſprit, où ſi quelque autre occaſion particuliere m'en a dõné le premier mouuement. Il eſt raiſonable que j'obeiſſe à voſtre cõmandement, & qu'en ſatisfaiſant à voſtre deſir je contente l'eſprit de beaucoup d'autres qui ont la meſme curioſité. Vous pouuez croire, Seigneur Polycrates, que je ſuis en vn age

& en vne condition où il me ſeroit bien mal ſeant d'eſtre émeu de cette paſſion de gloire, qui ne ſeroit pas meſmes pardonable à la jeuneſſe, ſi elle ne lui ſeruoit d'éperon pour picquer la nature peſante & pareſſeuſe, & à l'encourager aus actions de la vertu. La gloire n'eſt pas du nõbre des choſes qui ſont deſirables pour l'amour d'elles meſmes, elle n'eſt aimable qu'autãt qu'elle eſt inſeparable des belles actions. Et pour ce qu'elle n'eſt à la vertu que ce que l'ombre eſt au corps ſolide, on appelle hõmes vains ceus qui ne cherchent que la gloire, laquelle ſeparée de la vertu n'eſt rien qu'vne vanité toute pure. Ce n'eſt

pas d'aujourdhui que je me ſuis habitué dans le mépris de ſi peu de choſe, & qu'en faiſant le bien à quoi je m'adonne ; je ne me ſuis pas propoſé cette gloire qui n'eſt que dãs l'eſtime des hommes, & qui en effet n'eſt qu'vne ombre : mais oüi bien celle que Dieu a promiſe pour la recompenſe des bonnes actions, qui eſt eſſentielle, par ce qu'elle n'eſt autre choſe que Dieu meſme. Ie quitte donc tres-volontiers à Demoſthene, à Ciceron, à Narciſſe & à tout autre la gloire de l'eloquence, & la reputation de bien dire ; que je proteſte n'auoir jamais ni deſirée en mon ame, ni meſmes regardée d'vne ſeule œillade de la pen-

sée. Ie ne me connoi pas si peu moi mesme, que je ne sçache jusques ou se peut étandre ma portée. Ie reconnoi mon ignorance, & je me prendroi pour vn autre si je me prenoi pour bon Orateur. Pour acquerir la perfection de cet art il faudroit auoir pris d'autres desseins que ceus que je me suis proposez dés ma jeunesse, il faudroit s'estre appliqué à d'autres études, & auoir eu d'autres emplois que ceus au tour desquels je roule depuis vingtcinq années. Ie ne parle point d'autre langage que celui que j'ai entendu de ma mere ou que j'ai appris dans la conuersation des honestes gens. Ie ne sçai que c'est de

la Cour, ie ne fus jamais dans les ruelles, on ne m'a jamais veu dans les Academies où s'assemblent les beaus esprits, je ne fai point de foule à la porte de la chambre des Ministres de l'Estat, & pour dire en vn mot ie ne connoi les Courtisans que dans le cloistre. Où donc auroi-je appris à raffiner mon langage, à dire les beaus mots & a composer de belles letres ? Ie vous dirai bien plus, que de tous les liures de ce temps je n'en ai jamais leu pas vn s'il n'est sorti de la main de ces grans hommes Monsieur le Cardinal du Perron, Monsieur l'Euesque de Marseille, ou de ceus qui ont paru dauantage dans les Parle-

mens de la Frãce. De Romans, d'Auantures, de letres du tẽps, d'hiſtoires de Bergeres, c'eſt tout ſi je puis en auoir veu la couuerture, Ou mon humeur ne m'en a pas fait venir l'appetit, ou mes occupations m'ont raui le temps de les lire. Au reſte il y a ſix ans que je ſuis preſque toujours hors de France où il ma fallu oublier ma langue naturelle, pour apprendre vn langage étranger. De façon que quand je vous di que je ne pren nulle part en la gloire de l'Eloquence Françoiſe, vous deuez donner plus de creance à la verité que de loüange à ma modeſtie. Il eſt vrai que j'ai leu les liures des anciens & que dãs

leur école j'ai essaié de former mon jugement & de limer aucunement mon style. I'ai appris la dedans qu'elles estoient les vertus & les vices de l'éloquence, & je n'ai pas mépriſé d'accommoder ma façon d'écrire à leurs regles : Ie ſuis bien asſeuré que ſi mon lãgage plait à quelques vns, ce n'eſt pas qu'il ſoit beau, mais pource qu'il n'eſt point fardé, & que la ſimplicité de la nature eſt toujours plus agreable qu'vn déguiſement fait par art. Ie penſe comme je parle & je parle comme je penſe, je ne recherche en l'vn & en l'autre que la pureté & la verité. N'eſtimez donc pas, Seigneur Polycrates, que pour le

bien dire je me picque jamais d'enuie ni de jalousie cõtre qui que ce soit, j'en laisse la gloire & la pretẽtiõ mesme à qui voudra ou qui la pourra meriter. Ie passe à la demãde que vous me faites, si çà esté vne simple recreation d'esprit qui m'ait incité de me joüer sur cette matiere. Ie vous dirai que d'autres causes plus graues m'en aiant dõné le mouuement, la recreation de l'esprit s'y est rencõtrée & a beaucoup aidé à la perfection de mon ouurage. Ie sortoi d'vne grande maladie, qui m'auoit tenu tout vn an sans pouuoir faire gueres autre chose que de me recommander à Dieu & à penser à mes afaires de l'autre vie. Me sen-

tant vn peu plus de force que de couſtume, je voulus reprendre les fonctions de ma charge & continuer mes voiages pour les afaires qui m'auoient fait partir de Rome. Ie tournai du coſté de la Normandie & de la Picardie où je m'acquittai auecques ſoin de tout ce qui m'y auoit appellé. Vne ficure lente m'alloit tous les jours cõſommant, mais les aſſauts d'vne colique billieuſe chaſſerent preſque mon ame hors de ſon cõrps par la violence de la douleur. On me cõſeilla l'vſage des eaus. Pendant tout le temps de ce voiage qui fut enuiron de trois mois; dans les accez de la ficure, dans les aſſauts de la co-

lique, dans les afaires de ma charge, dans les fatigues des voiages & dans l'oisiueté que les Medecins ordonnent à ceus qui prennent des eaus: j'écriui les letres sous le nom de Phyllarque qu'Ariste a données au public auec vn peu trop de precipitation: mais sa faute est pardonable, puis qu'elle a esté suiuie d'vne approbation publique. Aiant donc des causes importantes qui m'obligeoient à ne laisser pas Narcisse triõpher de sa vanité par mon silence, je pri l'examen de ses letres pour vne recreation de mon esprit. Il n'a point fallu ni beaucoup d'attention, ni vne grande suffisance, pour obseruer ses fautes

& ſes pechez contre les bonnes mœurs, cõtre le ſens commun, contre la beauté du langage, & contre les premieres regles de l'art de bien dire. Tout autre le pouuoit auſſi bien & mieus faire que moi, qui eut voulu en prendre la pene & s'en donner le loiſir. Car à la verité tout y eſt quaſi ou mauuais ou ridicule: il ne faut que prendre le liure en main, pour en juger. Ie vous declarerai maintenant les cauſes qui m'ont engagé à cette entrepriſe. Il eſt vrai qu'Ariſte a eu la curioſité de ſçauoir quel jugement je faiſois des letres de Narciſſe. L'amitié que je lui porte eſtoit bien capable d'en tirer quelque cenſure de

mon jugement: mais non pas pour me faire entrer ſi auant en matiere. Deus autres cauſes m'ont obligé à cette recherche, dont l'vne regarde l'intereſt du public, & l'autre celui de nos afaires particulieres que Narciſſe auoit indignement traitées de gayeté de cœur & ſans y auoir eſté prouoqué par aucune injure legitime. Comment, Seigneur Polycrates, en vne cauſe publique ou la religion eſt mépriſée, la pieté baffoüée, le vice fauoriſé, les bonnes mœurs corrompuës, la pudeur violée, la Majeſté des Rois offenſée, & toutes ſortes de perſones intereſſées, falloit-il que toute la France ſe teut, &

que par vn general ſilence elle approuuaſt ce que les lois ont ſeuerement condamné ? Déja ne voioit-on pas que la jeuneſſe ſous l'appaſt d vn langage fardé & ſous l'amorce de quelques paroles emmiellées, beuuoit à lõgs traits le libertinage, qui n'eſt pas tant vn vice, que la ſentine & la cloaque de tous les autres? Et donc ce liure fut demeuré ſans aucune cenſure qui arreſtaſt le progrez du mal & du rauage qu'il faiſoit dans les ames, auec dautant plus de danger que le ſoupçon en eſtoit moins grand ? Car en effet quel but s'eſt propoſé l'auteur en ſes letres, que de faire vn continuel panegyrique de ſes loüanges,

vne pasquinade perpetuelle de tous les autres, vne farce ou les choses saintes & religieuses sont profanées, vn pot pourri où toutes sortes de mauuaises maximes contre l'Estat, contre la Religion, contre les bonnes mœurs sont ramassées? En quoi neantmoins il faut dire la verité, que la plus part se sont laissez tellement surprendre, que beaucoup, ou n'ont pas connu le mal, ou s'ils l'ont connu ils ont dissimulé de le connoistre, & lui ont laissé prẽdre son cours insensiblement dans les esprits, tant ils ont esté puissamment ensorcellez du chant de cette nouuelle Sirene. Il estoit du tout necessaire que quelqu'V-

lysse rompit ce charme, en ne se laissant pas lui mesme charmer, & en faisant voir aus autres que ce qu'ils auoient ci-deuãt aimé & admiré n'estoit rien que de la pourriture qui estoit recouuerte d'vn peu de fard. Que si Dieu s'est voulu seruir de mon industrie pour desabuser les esprits, & principalement de la jeunesse qui est plus exposée à cette maniere d'illusion, je lui en rapporte la gloire toute entiere, n'estimãt pas auoir moins fait pour le bien des ames, en décriant vn mauuais liure & qui corrõpoit les bõnes mœurs, que d'en auoir refuté vn autre qui estoit directement contre la foi. Et puis que le langage est

le

le plus beau preſent dõt il a pleu à Dieu enrichir noſtre nature, & qu'il eſt à nõtre raiſon, ſi je l'oze ainſi dire, ce que le verbe eſt à la diuinité: l'image apparente de noſtre ame, comme le verbe eſt la forme & la figure eſſentielle du Pere: l'éclat de la lueur qui procede de noſtre entendement, comme le verbe eſt la ſplendeur de la lumiere eternelle. Il importe à la nature des hommes de ne laiſſer pas ſoüiller & polluer ce riche don, en l'emploiant à des matieres ſales & deshoneſtes, cõme faiſoient les admirateurs & les imitateurs des ouurages de Narciſſe. Il eſtoit plus que raiſonnable que quelqu'vn s'éforceat de

montrer à la jeuneſſe, en quoi conſiſte la beauté veritable & naifue du langage, en quoi le fard & la difformité, ce qui eſt vice ou vertu en matiere de diſcours, & encourager ceus qui ont de la diſpoſition au bien dire & à l'eloquence, de perfectionner cette excellente qualité & l'emploier en de bons & de ſaints vſages. C'eſt la fin que je me ſuis propoſée en tout ce petit exercice d'eſprit ou je ne regarde rien que le bien & l'vtilité publique. Que ſi celui que j'attaque eſt capable de correction, & ſi la flatterie n'a pas encores tout à fait peruerti ſon bon ſens, il tirera plus d'auantage de ma cenſure qu'il n'are-

ceu de mal jusques ici de la cõplaisance de ceus qui le flattent. Si je veus du mal à la persone que Dieu l'exerce sur la miẽne, je suis tout prest de le seruir en tout ce qu'vn hõme de ma condition lui peut estre profitable. Ie ne recherche point ses actions, je ne m'informe point de sa vie, je ne dis rien de ses mœurs qu'apres ce qu'il en a publié lui-mesme, & je ne le blasme d'aucun vice que de ceus dõt il s'est voulu donner de la reputation dans ses liures. Ie viendrai à cette heure au sujet qui ma dõné les occasions plus proches de lire ses ouurages & de les examiner auec cette seuerité. Si vous ne le sçauez pas, Seigneur

Polycrates, j'y ai esté prouoqué. Vous vous étonnerez quand je vous dirai que Narcisse lui mesme m'a fait appeller à ce duel, que j'ay accepté pour ce qu'il n'estoit pas contre les ordonnãces du Roy. Lors que je pensois à toute autrechose qu'à lui, & que j'estois encore trainant & languissant de ma lõgue maladie, renfermé dans la chambre il y auoit quatre mois entiers : je fus tout ébahi qu'vn soir on me vint dire que deus honestes hommes de la part de Mõsieur de B. auoiẽt charge de parler à moi. C'estoit celui que je ne connoissois que de nom. Ie les fais entrer dans ma chambre, ou apres les complimens

ordinaires ils me presentent vn liure de la part de B. L'vn estoit le sieur de la Motte-Aigron, je ne me souuiens pas du nom de l'autre. Ie reçoi le liure auec témoignage que j'auroi toujours pour fort agreable ce qui me viẽdroit de si bõne main. Ie n'auois iamais veu que quelques-vnes de ses letres en passant, j'en auois fort oüi parler, je croiois que c'en fust vne nouuelle impression dont il me vouluſt faire present. Ils me dirent, c'est vne Apologie pour Monsieur tel contre vn des vostres qui l'a offensé. A quoi je reparti, si cela est, vostre Monsieur tel a eu grand tort de ne s'estre pas adressé à moi depuis

quatre mois que je ſuis à Paris, s'il l'euſt fait, il ſe peut aſſeurer qu'il euſt receu de moi toute ſorte de ſatisfaction : & telle reparation qu'il euſt deſiré de l'offenſe qu'il pretend auoir receüe de quelqu'vn des noſtres; que s'il veut ſupprimer ſon liure, je ſuis preſt encores de la lui donner. On me dit que cela ne ſe pouuoit. Ie fais appeller quelques vns de ceus qui pouuoient ſçauoir que c'eſtoit de cette hiſtoire. Car je proteſte que j'en eſtois du tout ignorant. Ils me dirent que cela ne valoit pas la péne d'en parler, que c'eſtoit vn tel qui auoit recueilli des lettres de Narciſſe des paſſages qui auoient de la conformi-

té auec quelques vns des meilleurs auteurs anciens. Ie jugeai que cela n'estoit pas vne grande offense, & di à ces Messieurs que c'estoit vne charité que tous les Commentateurs des liures auoient prestée à de braues Auteurs sans estimer leur faire tort, en remarquant en leurs Commentaires, ceci est pris & imité de tel & tel auteur. Que Muret & Richelet n'auoient point pensé offenser Ronsard, lors que dans les commentaires de ses œuures qui sont imprimez ils ont dit, ceci est pris d'Horace, cela imité de Pindare, cette Ode est tiree d'Anacreon, & ce sonnet de Petrarque. Ces larcins, di-je, ne sont

point punis par les lois, & n'ont rien diminué de la reputation de Virgile pour les auoir exercez ſur les Poëſies d'Homere. Les abeilles ne ſont point condamnees de larcin pour auoir pillé leur miel ſur les fleurs & les herbes de nos jardins. Faites je vous ſupplie que le debit de ce liure ne paſſe point plus auant, s'il y échet de la reparation je la ferai faire à Monſieur tel ſi ample qu'il aura occaſion de s'en contenter. Au reſte ce recueil n'eſt qu'vn écrit à la main & en la connoiſſance de peu de perſones, il eſt aiſé d'en étouffer la communication. Narciſſe n'aura jamais d'honneur de combatre vn aduerſaire de la qualité

de cettui-ci. C'eſt vn jeune homme qui eſtudie encore, ce n'eſt pas pour maintenant vne partie digne de lui. I'ouure le liure, qui portoit en titre Apologie pour Monſieur de B. je tourne les fueillets, je jette les yeux ſur quelques endroits, je rencõtre par tout des injures fort atroces, appellant celui qu'il auoit pris pour partie & qu'il auoit rendu coupable malgré qu'il en eut, fol, double fol, le dernier de tous les hommes, l'Empereur des petites maiſons & trente fois Moine par injure, prenãt cette qualité pour vn crime, & ce nom pour le titre plus honteus qu'on ſçauroit donner à vn homme, comme les paiens fai-

ſoient du nom & de la qualité de Chreſtien au commencement de l'Egliſe. Ie fus bien étonné de voir ces tranſpors & ces aigreurs, auſquelles je ne m'attendois pas. Ie leur di que Narciſſe feroit mieus de ſupprimer ce liure, au moins d'en tirer les caiers où ces vilainies ſont écrites, s'il ne le fait, di-je, il ne manquera pas de repartie. C'eſt à quoi dirent-ils, il s'attend: neantmoins pour ces caiers qui offenſent trop nous ferons enuers lui qu'il les oſte. Ie vous en prie leur di-je, & que j'aie le contentement de les voir ſupprimez auant que je parte de cette ville: Ils font mine de s'emploier enuers l'Au-

teur : mais en fin leur promesse n'a point esté effectuee, les caiers sont demeurez, le liure s'est affiché & publié, le debit en a esté fait. Narcisse lui mesme & en son nom en a fait la distribution à ses amis. Il l'a auoüé comme en estant le premier & principal autheur. Et donc il sera permis à Narcisse de commettre impunément toutes ces insolences ? Et apres qu'il a diffamé la memoire du deffunt Pape Gregoire XV, celle des tres-illustres Cardinaus Burgheze & Ludouisio, & de plusieurs autres de ce sacré College, celle de la pluspart des Princes d'Italie, & d'vne infinité de braues hommes. Apres auoir attaqué

le Conſiſtoire & cette plus haute region de l'Egliſe, ſans en auoir reſſenti la foudre & les eclairs, penſe t'il paſſer encores dans les Cloiſtres & les faire ſeruir de ſujet à ſes médiſances, ſans crainte du tourbillon ? Iamais homme de bon ſens ne s'attaqua à des perſones qui n'ont rien à perdre, & qui l'emportent toujours par deſſus les particuliers, non pour ce qu'ils ſont les plus forts ; mais pour ce qu'ils ſont pluſieurs enſemble. Le frere qui eſt ſoutenu de ſon frere eſt vne citadelle imprenable. Si l'vn meurt l'autre ſubſiſte, ſi l'vn plie l'autre ſoutient, ſi l'vn branle l'autre tient ferme, c'eſt vn gros que les hommes

ne ſçauroient défaire. Si l'imprudence de Narciſſe a paru en pas vne de ſes actions, elle a éclatté en celle-ci, de s'attaquer de gaieté de cœur à vne Communauté qui n'auoit rien à démeſler auec lui. l'auoüe donc, Seigneur Polycrates, que j'ai jugé que cette inſolence ſi extraordinaire meritoit vn chaſtiment qui ne fut pas commun, & que ie ne pouuoi me taire ſans perdre ma cauſe, ni defendre l'innocence des miens contre la calomnie, en gardant ſeulement le ſilence. Et quoi ne voioit-on pas déja triompher Narciſſe & publier inſolemment, que lui ſeul valloit plus que tous ſes ennemis? ne s'eſt-il

pas vanté d'auoir fait vn miracle en aiant intereſſé dans vn meſme parti les Moines auec les Huguenots & les Athées à lui faire la guerre, & que ſi ces petits Moines qui ſont dans les maiſons religieuſes comme les rats & les animaus imparfaits dedans l'arche dechiroient ſa reputation, d'autres prendroiēt ſoin de la deffendre? Il écriuoit & faiſoit imprimer ces fanfares depuis ſon Apologie, preſumāt ſi fort de ſon excellence, qu'il croioit qu'il n'y auoit homme en France ſi hardi que de ſe prendre à lui. Ie me ſuis ſenti obligé de lui faire voir qu'il n'eſtoit pas ce qu'il penſe, & qu'en cela meſme où il s'eſtime plus

parfait, il n'en a, cõme il auoüe par vne feinte modeſtie, que des ſoupçons & des doutes. Qu'il ſçache que lors que le bœuf eſt las, c'eſt lors qu'il laboure auec plus de courage. Encore que ie ſois rompu non pas tant d'âge que de fatigues & de trauail, il me reſte aſſez de force pour le combattre. Il ne deuoit pas s'adreſſer à moi, qui l'auois laiſſé joüir à ſon aiſe de la cõplaiſãce qu'il auoit euë en ſes ouurages. Ie ne lui enuiois point ſa gloire, & ne penſois pas ſeulement s'il eſtoit en l'eſtre des choſes. Ie n'ai point tant oublié de Retorique qu'il ne m'en reſte aſſez pour lui faire leçon, & lui monſtrer que ce qu'il prend

pour eloquence n'eſt qu'vne monſtruoſité de langage. Il ne doit pas ſe plaindre des coups, apres les premiers qu'il a donnez: car celui qui offence les autres, ſe doit mettre lui meſme ſur la deffenſiue: Et il ne doit rien trouuer étrange d'vn homme qu'il attaque & qui ſe deffend contre lui. Ie ne l'ai battu que de ſes propres armes, je ne lui ai fait la guerre que de ſes prouiſions, ſes magazins m'ont fourni de quoi le battre en ruine. Mais eſt-ce ſa perſone, non: c'eſt ſa vanité que j'attaque. Eſt-ce ſa vie, non: c'eſt ce qu'il publie de ſes vices. Eſt-ce la fortune, non: ce n'eſt que ſon inſolence. Qui me meut? la haine?

non:

non: c'eſt la charité & le zele de luy bien faire. Ie ne me ſuis propoſé autre but pour ſa perſone, que d'vn mauuais écriuain en faire vn bon auteur: d'vn brauache vn homme modeſte: d'vn que la liberté de ſes paroles peut faire croire auſſi libre en ſes mœurs & en ſes humeurs qu'il eſt en ſon langage, le rendre à l'auenir plus retenu, plus prudent & plus ſobre: afin que ſon éloquence puiſſe autant profiter vn jour en la perfectionnant s'il en eſt capable, que juſques à preſent elle a eſté pernicieuſe & dõmageable, faute d'y auoir apporté le jugement & la lime. Quant à ce qui regarde le bien des autres, je me ſuis efforcé en

découurant le mauuais chemin qu'auoit tenu Narciſſe pour paruenir à l'Eloquence, leur monſtrer par où il falloit prendre le bon, & au ſujet & en la forme: détournant les eſprits de cette mauuaiſe façon d'écrire & de faire des liures qui aujourdhui s'eſt introduitte en vſage, & qui eſt non ſeulement inutile & de nul profit; mais auſſi dangereuſe & repugnante aus bonnes mœurs. En quoi j'ai eu ce contentement, que de reconnoitre mon deſſein approuué par vn conſentement preſque general de tous ceus qui ont veu la premiere partie des letres de Phyllarque. Telles sõt en ſomme les raiſons qui m'ont

porté à cette guerre, qui ne peut estre bien sanglante puis qu'elle ne se fait qu'auec des plumes. Aussi je proteste que mon esprit est tout de paix, & que je ne pretens offenser qui que ce soit en sa personne: mon but en tout ceci n'est autre que de combatre & de défaire si je puis la vicieuse façon d'écrire que Narcisse a tenue iusques à cette heure, & qu'il s'est éforcé d'introduire en nostre France. Que s'il est bien auisé il peut tirer de ma victoire tout l'auantage de son costé. Ie croi, Seigneur Polycrates, auoir pleinement satisfait à vostre demande. Et plus encore peut-estre que vous ne desiriez de moi, qui honore ex-

tremement vos grans merites, & qui n'ai point de passion plus grande pour le monde que d'estre continué dans l'honneur de vos bonnes graces, & de me dire toute ma vie,

Vostre tres-humble seruiteur
PHYLLARQVE.

DE LA METHODE qu'on doit tenir pour examiner seurement les ouurages d'vn Auteur.

LETRE II.

ARISTE, c'est la verité que la plus part de ceux qui voient les ouurages des auteurs n'en jugent que par hazard & plus par rencontre qu'auecques certitude & verité. De là vient que les vns loüent cé que les autres blâment, les vns approuuent ce qui ne plait pas

aus autres. Bien plus, car tel cõdamnera aujourdhui ce qu'il approuuera demain, tant les jugemens des hommes ſont incertains & variables, non ſeulement entre perſones differentes, mais auſſi bien ſouuent entre elles-meſmes. Ce qui n'arriue, que par faute de ſcience & de regle certaine, chacun ſuiuant ſon caprice & ſon humeur, pluſtot que le jugem[illegible] & la raiſon. De façon qu'il ne ſe rencontrera pas dauantage de differences au reſultat de la ſomme totale d'vn meſme conte que jetteront pluſieurs perſones enſemble ſi elles ſont ignoantes du calcul; qu'il ſe trouera de varieté au jugement

que feront plusieurs des ouurages & des écrits d'vn mesme auteur. Ce des-accord qui arriue au calcul, & en la censure des liures est vne marque infaillible de l'ignorance de ceus qui s'en mélent. Afin doncques, Ariste, que tu puisse juger seurement & certainement du merite d'vn auteur: je veus ici t'expliquer les regles que les maistres anciens de la Retorique nous ont enseignees, pour connoitre si vn liure est bien fait, ou non. Il faut premierement que tu sçaches qu'il n'y a point d'ouurage ni de piece d'eloquence, où l'on ne puisse remarquer quatre choses, les mœurs, les pensees, l'artifice, & les termes. Quand

donc il nous tombe vn liure entre les mains, où que nous auõs entendu faire vn discours, pour en juger solidement & comme il faut, nous deuons examiner s'il y a rien qui blesse, ou la bonne vie, ou le bon sens, ou les regles de l'art, ou la pureté du langage. Hors de ces quatre points il ne reste rien surquoi lon puisse faire jugement. Sous le nom des mœurs, sont compriſes celles qui sont communes à toutes les personnes qui font profession d'honneur, & à celles qui s'abandonnent aus vices: comme aussi les humeurs qui sont particulieres à quelques vns qui ne le sont pas à d'autres. Quant aus premie-

res, il faut considerer si en vn tel liure il y a rien qui soit pour ou contre les bonnes mœurs, qui nous échauffe à la vertu, ou qui nous porte dans le vice, s'il y a rien qui puisse profiter à celui qui le lit, ou qui soit capable de lui nuire, si le sujet en est honeste, ou si il ne l'est pas, s'il encourage aus belles actions, ou s'il persuade les honteuses & les mauuaises. Par exemple tous les liures sont pleins des choses qui appartiennent aus mœurs & aus humeurs bonnes ou mauuaises, justes ou injustes, chastes ou impudiques, amies ou flateuses, honestes ou vilaines, douces ou faschеuses, accõpagnées de sçauoir ou d'ignorã-

ce. Celui qui examine le liure, doit ſans regarder les perſones, en tirer ce qui touche la bõne ou mauuaiſe vie, & conſiderer quel eſt le ſentiment de l'auteur, & puis s'il fauoriſe les actions vertueuſes ou s'il panche plus du coſté du vice, ſi ces maximes ſont bonnes ou dangereuſes, vraies ou fauſſes, & à quelle imitation principalement il nous porte. Et ſelon ces regles on peut faire jugement de ſon ouurage. C'eſt en quoi les liures d'Homere ont eſté jugez tres-excellens, de ce qu'aiant pris vne fable pour le ſujet de ſes poëſies, il n'y a pas vne belle action qu'il ne releue par la loüange qu'il lui donne: ni aucun vilain acte, qu'il ne

blasme, & qu'il ne face estre suiui de quelque vengeance de la part des Dieus ou des hommes. Quant aus humeurs particulieres, il s'en peut faire de huict sortes, selon la difference du païs, de la naissance, de l'âge, de la nourriture, de la condition, de la fortune, de la vacation, & de la complexion. Car autre sera l'humeur d'vn François, autre celle d'vn Espagnol, ce qui procede du païs: autre l'humeur d'vn gentil-hõme, & celle d'vn roturier, que donne la naissance: autre l'humeur d'vn qui aura esté bien éleué, & de celui qui aura esté negligé, ce qu'apporte la nourriture: autre sera l'humeur d'vn homme riche, & cel-

le d'vn pauure, ce que cauſe la fortune : autre l'humeur d'vn pere, & celle d'vn fils, d'vn hõme marié, & de celui qui ne l'eſt pas, ce qui appartient à la condition: autre l'humeur d'vn homme de robbe longue, & celle d'vn ſoldat, ce qui vient de la profeſſion : autre ſera l'humeur d'vn jeune homme, & celle d'vn vieillard, ce qui procede de l'âge: & autre ſera l'humeur d'vn hõme colerique & chagrin, & celle d'vne perſone gaye & jouialle, ce qui prouient de la complexion. Or en l'examen qui ſe fera d'vn liure, on doit conſiderer ſi l'auteur aura gardé la bienſeance qui eſt deüe à la diuerſité de ces humeurs, ou s'il aura pe-

ché contre elle. Car vn orateur doit estre fort accort à bien accommoder son discours aus differences de toutes ces humeurs, à quoi il ne doit pas manquer s'il veut auoir de la reputation. Les auteurs anciens à qui on donne de la gloire, ont obserué tres-exactement ces differences, & apporté par cette diligence vne grande grace à leurs ouurages. Ceus au contraire qui n'ont pas eu cette dexterité, en pechant contre la bienseance, se sont rendus plus ridicules qu'admirables. Et souuent il arriue que les ignorans qui s'ingerent de juger des ouurages des bons auteurs, faute de cette obseruation, blasment ce qui est dit de

bonne grace. Comme qui voudroit condanner ce que dit Platon en vn de ses dialogues. Ie ne sçai comme quoi je dois appeller cela, si c'est planter ou engendrer des enfans, il se rendroit ridicule lui mesme, pour ne considerer pas que la persone que Platon fait parler de la sorte, estoit Demodicus vn bon laboureur qui parle selon les termes de son mestier. Voila quant à ce qui regarde les mœurs, & les humeurs generales ou particulieres, qui est le premier point sur lequel on doit examiner vn discours. Ie passerai maintenant aus pensées qui doiuent auoir trois conditions pour estre bonnes & de mise. Elles ne doiuent

rien auoir de superflu, rien de defectueus, & rien de contrariant à soi-mesme. La superfluité, est vne marque de cajolerie. La defectuosité, est vn argument de foiblesse; & la contrarieté, est la perte euidente du jugement & de la reputation tout ensemble. Examine donc s'il y a de l'excez en la pensée en releuant plus que de raison vn petit sujet, & en amoncellant quantité de conceptions pour declarer vne chose de nulle cõsideration. Si d'ailleurs pour exprimer des sujets qui le valent, l'auteur demeure court, & si sa foiblesse ne lui permet pas d'egaler par ses pensées la grandeur de sa matiere. Ou si parauanture ses pensées ne se

cõtrarient point l'vne à l'autre, ou à la nature de la choſe. De là tu pourras juger en acommodant les penſées au ſujet ſi l'auteur eſt digne de loüange ou non. Ie viẽs au troiſieſme point, qui eſt l'artifice qui conſiſte en l'ordre & en l'ageancement des penſées accortement & puiſſammẽt pour perſuader. Il faut donc examiner ſi le deſordre n'engendre point de confuſion, ſi pour eſtre court cela n'apporte point d'obſcurité, ſi pour eſtre long cela n'engẽdre point de degoûſt ni d'ennui dans l'eſprit de celui qui écoute. Si ſelon l'ordonance des eſcadrõs d'Homere, ce qui eſt de bon eſt mis à la teſte, ce qui eſt plus foible eſt

jetté

jetté comme en foulé dans le milieu, & si ce qui est de plus fort est reserué pour l'arriere garde. Si des choses qui sont connuës & auerées, l'auteur passe à l'explication de celles qui sont obscures & douteuses, si son discours va toujours croissant, & se renforceant vers la fin, si au contraire il s'affoiblit & se diminuë: en fin si par tout le corps du discours ou du liure, on remarque vn juste temperamõt des pensées, des affections, des mouuemens, des figures, & des paroles, le tout accommodé biẽ à propos à la qualité de celui qui parle, & de celui qui écoute, & du sujet duquel il est traité. Il ne reste plus que les termes, aus-

quels nous ne desirõs autre chose que l'vsage, la proprieté, & la pureté. En quoi l'on doit considerer la difference qui s'y trouue, pour juger bien à propos des ouurages des auteurs. Car il y a des termes qui sont receus au Palais, qui ne le sont pas à la Court. Il y en a qui passent pour bons en vers, qui ne passeront pas en prose. Il y en a qui seront propres à la Comedie, qui ne le sont pas dans les Conseils. D'autres qui sont de mise dans les écoles, qui sont rebuttez dans le barreau. D'autres qu'on approuueroit dans les conuersations ordinaires, qu'on condanneroit dans les chaises. Tels sont bons en leur propre signi-

fication, qui ne valent rien s'ils en sont tirez pour seruir aus metaphores. Auant dõc que de juger d'vn auteur, il faut cõsiderer de quoi il parle, à qui il parle, le lieu où il parle, & en la persone de qui il parle. Que si tu applique ces regles aus discours que tu liras ou que tu écouteras, il te sera facile d'en juger auec asseurance, & non pas à la façon des ignorans qui ne sçauent le plus souuent à quoi se tenir, tantost approuuans & tantost condannans vne mesme chose, ou accomodans leur jugement à celui des autres selon la creance qu'ils ont en eus, ou l'affection qu'ils leur portent. Ariste ne m'accuse pas de ce que je sors

des termes d'vne simple letre, tu lui donneras tel nom qu'il te plaira. Mais puis que tu m'as prié de te mettre par écrit ce que ma memoire me peut fournir pour seruir à ton instruction, j'aime mieux perdre mon credit enuers les faiseurs de letres, que de rien diminuer de la qualité qui me fait estre

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

EXAMEN DES ECRITS de Narciſſe ſelon la methode de la lettre precedente.

LETRE III.

ARISTE ſi ſelon les regles & la methode contenuë en ma lettre precedente, tu prens la péne d'examiner les écrits de Narciſſe; hé que tu y trouueras de pechez de toutes ſortes! Tu ne verras quaſi vne ſeule de ſes lettres, où les bonnes mœurs ne ſoient offenſées, le vice ou loüé, ou perſuadé, ou diſſimulé. Les

penſées y ſont d'ordinaire ou foibles en de grans ſujets, ou exceſſiues en des ſujets de nulle importance, & preſque toujours contraires, ou a elles-meſmes ou à l'eſtre & à la nature des choſes. D'artifice aſſeurément tu n'y en remarqueras point; le bon ſeigneur eſt innocent de ce coſté là, il n'y a dans ſes diſcours, ni Logique, ni Rhetorique, ni la naturelle, ni l'artificielle. La maniere de parler n'eſt pas françoiſe, il faut eſtre auſſi ſçauant qu'Oedipe pour en deuiner la moitié. Les mots & les termes en ſoi pourroient eſtre paſſables, s'il n'y auoit de l'affectation & du deſordre en l'arrangement & en l'vſage. Tu

as pu reconnoitre la verité de ce que je di par toutes mes lettres precedentes. Ie me contéterai, d'en faire ici ſommairement vne recapitulation. Au troiſiéme liure depuis la lettre x v. iuſqu'à la xxiv. ce ſont lettres impudiques, plenes de ſaletez & de vilainies, & où l'auteur s'eſt propoſé pour but, de ſoliciter la pudicité des filles. Letres ſi honteuſes, que ſon libraire aus premieres editions voulut munir d'vne preface, à fin que les honneſtes filles & les ames chaſtes ne les leuſſent point, donnant meſmes à entendre, qu'elles auoient eſté publiees au deſceu & ſans le conſentement de l'auteur, qui neantmoins les a re-

connuës & auoüées en la derniere edition, où il en a encore ajouté d'autres qui ne ſont pas moins deshonneſtes. Ce qui ſe verifie par la XXII. lettre du IV. liure, où il s'excuſe enuers vn ami, de ne lui auoir pas rendu aupres des Dames de ſi mauuais offices qu'il s'imagine. Au contraire, dit-il, ſi mon temoignage eſt ſuiui de leur creance, il n'y en aura point à l'auenir qui ne vous regarde comme ſa derniere felicité & qui ne vende toutes ſes perles pour acheter vne de vos nuits. Les Reines viendront de l'extremité du monde pour eſſaier le plaiſir qu'il y a en voſtre conuerſation, & vous ſerez

le troiſieſme apres Salomon & « Alexandre qui les aurez fait ve- « nir au bruit de voſtre vertu. « Pour les deuots ie ne croi pas « qu'ils veuillent mettre la force « & la ſanté au nombre des vices, « car par cette raiſon il faudroit « qu'ils declaraſſent ſaints tous « ceus que la Cour de Parlement « declare impuiſſans, & qu'ils « rempliſſent le ciel de malades. « &c. Comment s'appelle cela ſi ce n'eſt pas autoriſer le vice, & ſe mocquer de la religion ? La xix. du meſme liure eſt encore pire que les autres, & ſi ce n'eſtoit qu'il y a de ſes partiſans qui m'acculent de le calomnier, ie ne rapporteroi pas ici ſes paroles qui ſont telles. Ie ne doute «

„ point que cette partie par la-
„ quelle nous ſommes hommes
„ auſſi bien que par la raiſon, ne
„ vous ait autresfois acquis de
„ l'honneur, & que l'hiſtoire ne
„ doiue rendre vn témoignage
„ glorieus à voſtre vertu paſſée.
„ Mais aujourd'hui que vous ne
„ pouuez eſtre heureus que par la
„ memoire, & que voſtre coura-
„ ge auroit beſoin de la force de
„ voſtre fils, il me ſemble que vous
„ n'auez pas bonne grace de vous
„ mocquer de noſtre impuiſſan-
„ ce; & en tout cas nous accuſant
„ de n'auoir pas eſté jeunes ſi long
„ temps que vous, vous nous
„ blaſmez ſeulement d'eſtre arri-
„ uez au port plus toſt que vous
„ n'auez fait. Il n'y a que M. F. qui

puisse rire de la foiblesse des au- «
tres, & chercher de bons mots «
à nos despens. Mais il a droit de «
le faire puis que son merite est «
generalement reconnu, & qu'il «
n'est gueres moins vaillant que «
cet ancien Heros qui domta les «
monstres, & qui en vne seule «
nuit fut cinquante fois gendre «
d'vn de ses hostes, j'estime infi- «
niment les qualitez eminentes «
qui sont en lui & treuue qu'il «
n'a rien qui ne soit parfaitement «
agreable. Mais quand ie cõside- «
re qu'il est capable de nous fai- «
re mépriser de tout vn sexe & «
de la plus belle moitié du mon- «
de, i'ai bien de la péne à m'em- «
pescher de lui vouloir mal & «
quelque part que je prenne à la «

„ gloire qu'on lui donne il me fa-
„ che fort que noſtre eloquence
„ ne ſoit auſſi maſle que la ſienne,
&c. Quelle honte à vn homme Chreſtien de publier ces vilainies ; que ceus qui ont tant ſoit peu de pudeur, ne voudroient pas dire entre quatre parois ni en la plus grande confidence, & que ceus qui ont les ames chaſtes n'oſeroient auoir penſées? Mais c'eſt où la viande plus ordinaire que Narciſſe ſert & preſente à ſes lecteurs, ou le ſel dont il aſſaiſonne toutes les autres. Vn bon auteur n'en vſera pas de la ſorte. Mais ce qu'õ ne croiroit peut eſtre pas ſi lui-meſme ne l'auoit publié & fait imprimer, tu trouueras Ariſte, vne letre d'a-

mour qu'il écrit à Clorinde pour la ſoliciter à mal, qui eſt la XVII. du III. liure qu'il a dattée de la ſorte. *Dans le lit du 20. de ma fievre.* Si en vn temps où les plus mauuais Chreſtiens penſẽt plus à pleurer leurs vieus pechez qu'à commettre de nouuelles offenſes, & ſi dans le lit de la mort & dans le vintiéme ioür d'vne fievre, il a ces belles penſées & ces entretiens auec ſa maitreſſe, ie te laiſſe à penſer Ariſte, quels ſentimens il doit auoir lors qu'il ioüit d'vne parfaite ſanté? Qu'il ne crie pas contre moi & ne die pas que ie lui en veus. Certes ie veus tant de bien à ſa perſone que ie lui ſouhaitte vne plus veritable repen-

tance de ſes pechez, qu'il n'en témoigne dans ſes letres & je ſuis ſi fort jalous de ſon honneur que j'euſſe deſiré de tout mon cœur, qu'il m'euſt épargné la peine de l'auertir de ſes fautes en ſupprimant la publication qu'il en a faite. Il ſe raille par tout des choſes de la religion & Dieu eſt celui qui a moins de part à ſes loüanges. Les honneſtes gens qui ont de la conſcience diſent à leurs amis qu'ils les ſeruiront juſqu'aus autels, c'eſt à dire juſqu'au point que Dieu ne ſera point offencé. Narciſſe ne s'eſt pas contenté de cela il a voulu paſſer les bornes de la conſcience, pour dire à vn
" de ſes amis, Il eſt certain que

voſtre puiſſance ſur mes volon- "
tez n'a point de bornes que les "
choſes impoſſibles. Car quant "
à celles qui ſont ſeulement in- "
juſtes, je croi que je ne feroi "
point de difficulté de violer les "
lois pour l'amour de vous & de "
vous témoigner que la vertu "
meſme ne m'eſt pas plus chere "
que voſtre amitié. C'eſt en la "
xxix. letre du iv. liure, & le
ſemblable de ce qu'il auoit dit à
vn autre, Si j'auoi promis quel- "
que choſe à Dieu vous eſtes ca- "
pable de m'empeſcher de lui "
tenir ma paorle. Si ces termes "
de compliment partent d'vne
conſcience qui ſoit touchée
de quelque creance qu'il y ait
vn Dieu, ie n'en determine rien,

i en laisse le jugement aus autres, ie suis bien asseuré que tous les auteurs paiens n'ont point parlé de la sorte, non pas mesmes ceus à qui on donne la reputation de s'estre emancipez dans le libertinage. Mais ie n'auroi iamais fait de recueillir dans les écrits de cet auteur tout ce qui blesse & offense les bonnes mœurs. Son liure qui n'est pas gueres grand est plein de semblables fautes, & de celles dont vn bon auteur n'est pas capable. De ses mœurs passons aus pensées. Ie t'ai dit que selon la doctrine des peres de l'eloquence pour estre bõnes elles ne doiuent estre ni excelliues, ni defectueuses, ni contrariantes. Aristе

ſte combien verras-tu dans les letres de Narciſſe de petits ſujets aggrandis auec des penſées giganteſques & des diſcours pleins de ſuperfluité? Conſidere ce qu'il a écrit de la ſanté & des forces de quelques vns de ſes amis, de ſon euantail de Rome, de ſes muſcats, de ſes parfums, & de mille bagatelles ſemblables, qu'il enfle prodigieuſement & ſans raiſon. Ie prendrai vn exemple de ſes dernieres letres, pour te faire toucher au doit ce que je t'ai dit de ſon excez, & de la ſuperfluité de ſes penſées. Examine le commencement de la xxvi. letre du iv. liure, où pour dire à vn ami que ſa letre auoit tar-

de trois mois sur les chemins. Il lui fait vn narré aussi long que s'il lui falloit faire vn discours, de l'election d'vn Pape
» ou d'vn Empereur. La lettre,
» dit-il, qu'on me vient de rendre de vostre part n'a que trois
» mois & demi. C'est vn âge auquel les hommes sont encore
» jeunes. Toutesfois il y a eu des
» Papes qui n'ont pas regné si
» long temps, & en l'estat où lon
» a veu souuent les afaires de
» l'Eglise, vous m'eussiez écrit
» de Rome au commencement
» d'vn Pontificat & j'eusse receu
» vostre lettre à la fin d'vn autre,
&c. A quoi est bon tout ce langage, où il ne falloit que trois mots? Mais pour ce qu'il ne

prend nul ſujet de merite pour s'entretenir auecques ſes amis, s'amuſant à l'entour de matieres baſſes & chetiues, pour faire vne lettre de juſte proportion, il enfle de diſcours & de penſées inutiles les moindres ſottiſes qui ſe preſentent à ſon eſprit, qui eſt autant exceſſif en ſes inutilitez, que maigre, foible, & languiſſant, à monter iuſques à la hauteur d'vn ſujet qui le vaille, ſi par fois il s'en propoſe quelqu'vn qui ſoit releué. Ce qui fait que lors qu'il veut loüer vne perſone illuſtre, comme ſon eſprit ne lui fournit pas de nobles penſées, pour atteindre à l'eminence de ſon ſujet, il a recours à de fauſ-

ſes loüanges & à des impoſſibilitez hyperboliques, de choſes qui ne furent jamais, & qui ne ſçauroient jamais eſtre, à cauſe qu'il ne peut declarer ni exprimer celles qui ſont par effet & veritables. Par exemple, dautant que ſon eſprit qui eſt ſterile, ne peut produire des pẽſées cõuenables, pour loüer les perfections qui peuuent eſtre en vn Prince à l'age de dix ans, ni pour declarer les gentilleſſes d'vn bon naturel, & les etincelles des vertus qui commẽcent à briller en l'eſprit d'vn enfant à cett'âge là. Cette ſterilité eſt cauſe qu'il ſe jette dans des abſurditez ridicules, en faiſant faire à vn jeune Prince de dix ans,

tout ce que pourroit faire vn grand Roi à l'âge de quarante. De mesmes pour ce qu'il ne peut arriuer par pensee à l'excellence des actions heroïques & veritables d'vn grand Seigneur, il le reseruera pour l'execution de tout ce qu'il y aura à faire de grand aus siecles à venir. Ceus qui ont tant soit peu de jugement, reconnoitront cette sterilité de pensees perpetuelle dans les écrits de Narcisse, par tout où il traite de quelque sujet plus releué que ses forces. I'en amenerai encore vn exemple. Lors qu'en la lettre xi. du i. liure il parle de la disgrace d'vn Grand il semble que son esprit s'éleue vn peu quand

„ il dit, Que ce Seigneur ſe pre-
„ paroit tous les jours & qu'il
„ auoit trop veſcu pour ne ſça-
„ uoir pas que la fortune prend
„ plaiſir de ſe jouër des afaires
„ de France, & qu'elle a choiſi de
„ tout temps noſtre Cour pour
„ eſtre le theatre de ſes folies. Il
n'a pas la force de continuer: &
pour ce que ſon eſprit eſt foible
il demeure court & s'arreſte en
„ vne penſée toute ridicule. S'il
„ n'euſt eſté pourueu, dit-il, du
„ gouuernement de cette ville
„ quand le Roi lui commanda de
„ ſe retirer, ſa cheute euſt eſté
„ plus grande qu'il ne l'a pas faite.
„ Mais Dieu veut qu'Angoulé-
„ me ſoit la fatale retraite des af-
„ fligez. Et tout bien conſideré,

ce n'eſt pas aller fort bas que de « tomber ſur vne montagne. « Voila qui eſt puerile, & qui marque la foibleſſe & la ſterilité de ſon eſprit. Quant à l'artifice qui eſt le troiſiéme point ſur lequel on doit examiner vn auteur, tu trauailleras beaucoup pour en trouuer dans les écrits de Narciſſe. Le plus grand artifice qu'il ait; c'eſt, je ne dirai pas de le cacher, comme font les plus habiles, mais de n'en auoir point du tout, & il n'y a que ceus qui ignorent la Logique & la Rhetorique, qui puiſſent imaginer de l'art dans les diſcours de ce nouuel orateur. Et pourquoi ſe mettroit on en péne d'y en chercher, puis que lui

meſme fait gloire de n'auoir imité perſone, ni de s'eſtre aſſujetti à quelque regle que ce ſoit, & que ne s'eſtant propoſé d'autre modele plus ancien que lui, il ſe propoſe lui meſme pour patron, & pour exemplaire à la poſterité. Ceus donc qui louënt ſi fort ſon artifice, ou prennent plaiſir à impoſer au monde, ou bien ils ont eu communication du ſecret de Narciſſe, & de ſa nouuelle Rhetorique. Car pour l'ancienne il fait profeſſion de l'ignorer, & de ne l'auoir ni imitée, ni ſuiuie. Mais je remets à vne autre fois à t'éclaircir dauantage ſur ce point, en te voulant faire voir quelque jour que la ſciẽce eſt celle des inuiſibles.

Et qu'on remarqueroit pluſtot vne tache dans le Soleil, qu'vne ſeule trace d'artifice dans tout ce qui a paru iuſqu'à preſent de ſes ouurages. Vne autre fois auſſi je t'entretiendrai de ſes mauuaiſes façons de parler, de ſes phraſes & de ſes termes. Il ſuffit pour cette heure que tu ſaches que je ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

REMARQVE DE plusieurs imprudences signalées que Narcisse a commises en ses écrits.

LETRE IV.

ARISTE je jugerai toujours plus digne de compassiõ que d'autre péne, celui qui ne peche pas tant par malice que par faute de jugement, puis que persone n'est responsable de ce que la nature ne lui a pas donné. Il y a dit vn Poëte Grec cité par Aristote, trois étages d'espris, dont le plus haut, est de ces

eſpris ſublimes & releuez qui voient tout, qui penetrent tout, & qui jugent de tout, par la force, & par la grandeur de l'entendement dont l'auteur de la nature les a doüés à leur naiſſance. L'étage du milieu, eſt des eſpris mediocres, qui ne jugent pas ſi bien de toutes choſes par eus meſmes, mais ils ſont capables de conſeil; de façon qu'en ſuiuant les aduis de leurs amis, leur conduite d'ordinaire eſt tres-bonne. Au dernier & plus bas étage ſont logez ces eſpris mal faits, qui ne ſçauroient ſe conduire ni par eus-meſmes, ni par les aduis des autres, & qui par faute de bon jugement, cõmettent des fautes deplorables

qui les precipitent dans leur ruine. Ie suis marri que Narcisse à tout le moins ne soit monté jusqu'à l'étage du milieu, puisque l'entrée lui estoit déniée au premier, où il n'y a de logement que pour fort peu de personnes. Il est libre à chacun de faire ce qui lui plait en son particulier, mais de produire ses folies au public, c'est auoir peu de soin de sa reputation. Ariste, il estoit permis à Narcisse de faire voir à ses amis, l'excellente lettre dont l'auoit honoré Monseigneur le Cardinal de Richelieu, & de jouïr en soi-mesme d'vn honneste contentement, d'auoir eu quelqu'approbation de son stile, par le témoignage de ce tres-

illuſtre perſonage. Cette ſatisfaction que l'ame reçoit de la loüange qui lui eſt donnée par vne perſone fort loüable, eſt naturelle, & l'excez en peut eſtre pardonnable, témoin ce qu'en diſoit le grand Hector, à qui le Poëte Næuius fait dire ces paroles que Ciceró rapporte. *Laetor me laudari abs te patter laudato viro*. Narciſſe pouuoit jouïr de ce dous plaiſir en ſoi-meſme, & par les pointes & les aiguillons de ces loüãges, s'encourager à mieus faire, & à perfectionner ce qui eſtoit encore de rude & d'imparfait en ſon eloquence. Il deuoit auoir receu les auis de ce perſonage heroïque, comme des oracles

qui lui prediſoient ſa bõne, ou ſa mauuaiſe fortune, ſelon qu'il s'y rangeroit, ou qu'il en feroit peu d'eſtime. Que lui eſt-il arriué? Il s'eſt arreſté dans la ſimple complaiſance de ſes loüanges, & comme vne perſone qui a le cerueau debile, il n'a pû porter vn verre de bon vin. Depuis ce temps-là il eſt demeuré en vn'yureſſe perpetuelle, qui eſt bien proche de la folie s'il n'y prend garde. Celui qui aura leu l'hiſtoire de ce pauure hypocondriaque qui s'en alloit au theatre, lors qu'il n'y auoit perſone, & s'imaginoit d'y voir jouër deuant ſoi de plaiſantes Comedies, & d'y entendre des cõcerts de Muſique fort agrea-

bles, battant des mains, faisant tous les mesmes gestes, & les mesmes mouuemens qui sont ordinaires à ceus qui assistent à de semblables recreations. *In vacuo solus sessor plausorque theatro*, se representera facilement ce qui est arriué au bon Narcisse, car toujours depuis il s'est imaginé que par toutes les assemblées, par toutes les bonnes compagnies, & en public, & en particulier, les ruelles des lits, les cabinets, les maisons, les rues, les places, les Cours des Parlements & des Princes retentissoient au bruit de ses lotiãges, & que ses écrits estoient l'vnique entretien de tout le monde. De là sont nées ces pro-

digieuſes louanges qu'il ſe donne à ſoi-meſme, & que les flatteurs qui l'ont perdu, lui ont ſoufflées & aggrandies par vne dãgereuſe complaiſance. Il n'a plus eſté capable d'entendre qu'il y eut rien à reformer en ſon ſtyle, diſant auec vne audace inſupportable. Que de le blâmer au temps où nous ſommes, c'eſt donner vn dementi à ſon maiſtre & condanner l'opinion du premier homme de noſtre temps. Que ceus qui gouuernent à Paris & à Rome, font leurs delices de ce qu'il fait, & quand ils ſe dechargent du fais de toute la terre, c'eſt pour venir ſe delaſſer dans ſes ouurages. Et mille autres ſemblables inſolentes

lentes paroles que j'ai remarquées autre part. Ce tonneau trop foible n'a pû supporter le boüillon de ce vin nouueau, qui a jetté les fons & a répandu son odeur par toue la France, mais aussi le vin s'est-il perdu, & la fumée qui a enteſté quelques cerueaus pour vn peu de temps, est tantoſt éuanoüie & dissipée. Qu'a t'il fait ? il a fallu qu'il ait publié ses lettres & que le public fut abbreuué de ses sottises, il leur dõne vn titre fort glorieus & qui tient les espris en suspens, & en l'attente de grandes choses. Les œuures de Monsieur de B. premiere partie. Le monde estoit gros d'esperance, & en impatience de voir la seconde.

Quand on eſt tout ébahi pour ſeconde partie des œuures de Monſieur de B. de voir vne feuille ou deus d'vn ouurage qui eſt dans le moule, vne grande letre ſeruant de preface & d'argument à vn liure inuiſible, & qui n'eſt pas encore en eſtre. Les fragmens d'vne hiſtoire qui eſt en l'idée des choſes qui ne ſont point. C'eſt le rat que ces groſſes montagnes ont enfanté: vn homme de bon ſens n'eut pas tant promis & eut tenu dauantage, & cette-ci ſera la premiere de ſes imprudences. En voici vn' autre, par laquelle il a fait voir ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'il eſt logé en l'appartement des eſprits mal-faits

qui ne ſont pas capables de bonne conduite, ni par eus-meſmes ni par les autres. Ce diuin eſprit qui du plus haut étage où ſon extréme ſuffiſance le tient eleué auec vn empire par deſſus les autres, s'eſtant daigné abbaiſſer par modeſtie juſqu'à celui de Narciſſe pour lui tẽdre la main, & pour eſſaier s'il le pourroit éleuer vn peu plus haut, lui auoit donné cet excellẽt aduis. Qu'il « deuoit emploier ſa plume en de « plus graues & importans ſujets: « & qu'il deuoit vſer ſobrement « de cette familiarité, que lui « auoient laiſſé prendre auecque « elles des perſones de tres-emi- « nente qualité, & prendre gar- « de que la liberté de ſes paroles «

„ ne fiſt tort à leur reputation, ſur
„ la creance que ceus qui les con-
„ noitroient plus de nom que de
„ conuerſation, pourroient pren-
„ dre aiſément qu'il y auroit du
„ libertinage en leurs mœurs.
Aduis tres-ſage & tres-digne de l'extreme bonté & du ſolide jugement de ce grand Cardinal, que Narciſſe n'a pu qu'offenſer juſques au dernier point par le mépris qu'il a fait d'vn ſi bon conſeil. Au lieu donc de tirer de l'auantage de ce prudent aduis & ſi fauorable à ſon bien, il eſt tombé dans le peché de nos premiers parens, à qui le deſir & la vanité d'eſtre Dieus, fit preferer le fruict de l'arbre de la ſcience, quoi que deffendu à

celui de l'arbre de vie, dont l'vſage leur auoit eſté permis. L'amour de la vanité a eſté cauſe, que Narciſſe mepriſant le ſage conſeil qui lui venoit de ſi bonne part, a fait imprimer trois ou quatre fois ſes lettres libertines, auec les noms auguſtes au deſſus de ces perſones illuſtres à qui il les auoit écrites en particulier. Et en l'edition derniere ſi bien il a ſupprimé les noms, il y a neantmoins laiſſé les meſmes libertez qu'aus premieres, & faudroit auoir eſté né & nourri au païs des Toupinambous, pour ne deuiner pas à qui toutes ſes letres ſont addreſſées. Il a donc manqué de prudence de n'auoir pas gardé ſes letres

dans ſon étude, & c'eſtoit le conſeil qu'il deuoit prendre de lui-meſme, ou à tout le moins ſuiure celui que lui auoit donné Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, le jugement duquel il a embraſſé en tãt qu'il le loüe, & qu'il lui ſemble qu'il approuue ſa maniere d'écrire, & l'a rejetté au ſage aduis qu'il lui propoſe pour ſa conduite, qui conſiſte en deux points, l'vn d'emploier ſa plume en de plus graues ſujets, l'autre d'eſpargner ſes amis, & ne diminuer rien de leur reputation par ſon libertinage d'écrire. Ce qu'il n'a pas voulu faire. Car: & il n'a emploié ſa plume qu'en des ſujets de nulle importance, & il a

fait le plus grand tort qui se puisse imaginer aus persones d'éminente qualité, en publiant ses letres qu'il leur auoit écrites en la confidence, & en la priuauté qu'elles lui auoient laissé prendre auecques elles. Mais je sçai que les trop longues letres pour bonnes qu'elles soient, ne peuuent estre qu'ennuieuses. Ie remettrai donc à t'entretenir vn'autrefois sur le mesme sujet, & finirai celle ci auec le compliment ordinaire, en disant que ie suis

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

SVITTE DES AVTRES imprudences de Narciſſe.

LETRE V.

ARISTE, en reprenant le ſujet ſur lequel je briſai en ma letre precedente, je te remarquerai par celle ci d'autres imprudences que le defaut de jugement a fait commettre à Narciſſe, dõt ſes écrits portent témoignage contre lui. Celle ci n'eſt pas des moins remarquables lors qu'en l'edition qu'il appelle la ſixiéme de ſes le-

tres, il a fait mettre en teſte celle dont Monſeigneur le Cardinal de Richelieu l'a honoré, ne s'eſtant pas apperceu qu'elle porte l'arreſt de la condannation de ſon imprudence, & que ſi elle contient quelque loüange, c'eſt plus toſt par vne maniere de compliment honneſte, & pour encourager à mieus faire vn jeune homme qui vient encore, que non pas vn jugement deffinitif portant approbation d'vne eloquence meure & déja parfaite, comme Narciſſe l'a pris à ſon auantage. Il a donc eſté imprudent de mettre cette glorieuſe lettre à la teſte des ſiēnes toutes blâmables, & dignes d'vn deshonneur eternel, aiant

fait de ſon liure le meſme monſtre que décrit Horace,

Humano capiti ceruicem pictor equinam
Iungere ſi vellet variaſque inducere plumas.

En mettant vne teſte d'homme fort excellente & bien faite ſur vn corps de cheual couuert de plumes d'oiſeau, c'eſt à dire, vne lettre pléne de majeſté ſur vn corps de lettres mõſtrueuſes pléne de brutalité & de vanité, dont le cheual & les plumes ſont les hieroglyfiques. Cette imprudence eſt grande, mais je t'en veus remarquer vn'autre qui n'eut jamais ſa ſemblable, & tu la trouueras en la réponſe immediatemẽt ſuiuante qu'il fait

à la letre de ce tres-illuſtre Cardinal. La voici. Ariſte, j'ai honte de la produire tant elle eſt honteuſe & inexcuſable à tout autre qui n'auroit pas perdu tout afait le jugemẽt. Mais puis que Narciſſe l'a expoſée au public, je croi qu'il importe à la gloire de ce grand Cardinal de ne la laiſſer pas impunie. Il lui parle donc de la ſorte. Puis que « les biens & les honneurs de ce « monde ſont d'ordinaire ou l'he- « ritage des ſots, ou meſme la re- « compenſe du vice, & qu'il n'y a « que l'eſtime & la loüange qui « ſoient reſeruées à la vertu, ne « doi-je pas eſtre tres ſatisfait de « receuoir de voſtre bouche le « meſme pris que les conquerans, «

» &c. & que vous ne pourriez eſ-
» perer vous-meſmes de vos grã-
» des & immortelles actions, s'il
» n'y auoit vn autre Cardinal de
» Richelieu pour en rendre té-
» moignage. Or eſt-il qu'il auoüe
lui-meſme, & il a raiſon qu'il ne
peut y auoir vn autre qui éga-
le ce grand perſonage, par ce
moien voila Narciſſe le plus
glorieus homme du mõde d'e-
ſtre loüé par vn ſi grand Cardi-
nal, & le Cardinal reduit à ſe
contenter des biens & des hon-
neurs de ce monde, qui ſont,
dit-il, l'heritage des ſots, ou la
recompenſe du vice. Voila pas
vne indigne reconnoiſſance
qu'il rend au plus grand hom-
me de l'Europe. Et doncques

où eſtoit je vous prie ſon iugement, & ou celui de ſes amis qui lui ont permis de publier cette lettre? Eſt-ce auoir encore vne bluette de ſens commun en la ceruelle, que d'écrire à vn perſonage que la naiſſance & la ſuffiſance ont éleué aux plus grans honneurs de la France, & qui a des biens autant qu'il en faut pour ſoutenir cette grande & éminente dignité, de lui écrire, di-je, que les biens & les honneurs de ce monde ſont l'heritage des ſots & la recompenſe des vicieus? En vn diſcours moral qui ne s'addreſſeroit à perſone, on pourroit dire que les biens & les honneurs de de ce monde tombent ſouuent

en de mauuaiſes mains. Mais ce ſeroit eſtre depourueu de jugement, d'écrire en vne letre addreſſée à vn homme tres-grand en biens & en honneurs, que telles choſes d'ordinaire ſont l'heritage de la ſottiſe & la recompence du vice. Vn auteur qui feroit vn traité des choſes naturelles pourroit bien écrire veritablement & innocemmẽt, que les Eunuques ſont de l'eſpece des choſes monſtrueuſes. Mais qui en vne letre euſt écrit à Narſés au temps qu'il eſtoit en faueur que les Eunuques ſont des monſtres, c'euſt eſté vne imprudence bien dangereuſe à celui qui l'euſt entrepris. Narciſſe eſt ſujet à commettre de ſem-

blables imprudences, dont je rapporterai encore celle-ci qui se lit en la derniere du quatriéme liure de ses lettres, où parlant de Monsieur son pere, Si, dit-il, les gens de son âge ne mesuroient les choses que par les succez, & ne croioient que ceus qui ne sont pas heureus ne sont pas sages, &c. Qui est vne opinion que lui mesme condanne, & qu'il reprouue comme repugnante aus maximes de la sagesse, qui ne veut pas qu'on juge par les euenemens de la bonté des conseils : neantmoins il est si peu auisé que d'accuser son pere de peu de sagesse, disant que cette opinion lui est commune auec les persones de son

„ âge. A quoi il ajouſte que, S'il
„ eſt ambitieus ce n'eſt pas de ſon
„ ambition, mais de celle de ſon
„ pere, qui tient vne opinion qui
„ lui eſt commune auec les vieil-
„ les gens, mais non pas auec les
„ hommes ſages. C'eſt la bonne reputation qu'il donne à ſon pere, & qu'il a conſignée par écrit afin que perſone ne l'ignore, & que la poſterité meſme en ſoit informée. En voici vn' autre. Il eſt vrai de dire qu'il n'y a rien plus libre que les amitiez; & vn ami ne doit point eſtre ſi tyran que de s'offeſer, ou de ne vouloir pas permettre que ſon ami en aime d'autres que lui. Il eſt dõc libre à vn meſme, d'en aimer deus qui ne ſeront pas amis l'vn

à l'autre

à l'autre. Mais de faire le flateur à tous les deus, & publier des lolanges exceſſiues de l'vn en la preſence de l'autre, c'eſt vn trait de grande imprudence, & capable d'offenſer tous les deus. C'eſt ce qu'a fait Narciſſe en ſes lettres. Comme les actions des grans ſont publiques, il ne ſe peut faire auſſi qu'elles ne ſoiẽt connuës de tout le monde. On ſçait les auerſions que le mal'-heur a fait naiſtre entre les familles de deus grans Seigneurs de ce Roiaume: en la maiſon de l'vn Narciſſe confeſſe qu'il eſt né, de l'autre il a eſperé des auã-tages, cela ſe pourroit excuſer, encore qu'il fuſt obligé de pren-dre pluſtot parti d'vn coſté que

d'autre. Quoi que c'en ſoit, il pouuoit eſtre ſeruiteur en ſon ame de tous les deus. Mais dans vn meſme liure auoir ramaſſé les letres qu'il écrit aus vns & aus autres, & toutes remplies de loüanges qui vont à l'excez, & qui tiennent plus de la flatterie que de la verité, c'eſt en quoi il a monſtré ſon imprudence. Car il eſt impoſſible que l'vn puiſſe lire les loüanges de l'autre auec contentement, ni voir auecque plaiſir ſon ennemi loüé pour les auantages, qu'il a remportez deſſus lui. Narciſſe lui meſme a découuert, ce qui eſtoit d'ailleurs facile à conjecturer. Qu'il couroit fortune de perdre les bonnes graces des vns, pour

auoir voulu trop gaigner celles dés autres. Il en fait des excuſes à vn grand en l'vne de ſes letres, qui eſt la cinquiéme du quatriéme liure, & ne faut point eſtre nourri à la Court pour deuiner à qui elle s'adreſſe, encore que le nom y ſoit ſupprimé. Tãt la demangeaiſon d'écrire, & le deſir d'vne fauſſe reputation l'a dangereuſemẽt chatoüillé, que d'auoir mieus aimé laiſſer echapper ſes letres de ſes mains, que de conſeruer l'honneur de l'amitié de perſones, à qui il doit tout ce qu'il a d'auantage au monde: s'il eut eſté bien ſage, il eut ſuiui le conſeil de celui, aus conſeils de qui le Roi meſme ne dedaigne pas de conformer ſon

jugement en ſes plus importantes afaires, il deuoit emploier ſa plume en des ſujets plus graues; & non pas à écrire des letres pleines de follie & d'imprudéce, qui cuſſent eſté beaucoup mieus gardées dans vn' etude pour n'eſtre veuës que de peu de perſones, & encore bien confidentes. Mais il n'y a point de maladie plus mal-aiſee à guerir que la vaine gloire, quand vne fois elle s'attache en vn debile cerueau. Ie prie Dieu qu'il t'en preſerue, & moi d'eſtre jamais autre que,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

EXAMEN D'VN PASSAGE des letres de Narciſſe.

LETRE VI.

ARISTE, tandis que nous n'auons autre choſe à faire pour cette heure, examinons vn peu ces paroles de Narciſſe, qui ſe liſent en la deſcription qu'il fait de ſa maiſon des champs, où il écrit, Qu'à la « porte il y a vn bois où en plein « midi il n'entre de jour, que ce « qu'il en faut pour n'eſtre pas « nuit, & pour empeſcher que «

» toutes les couleurs ne ſoient
» noires. Tellement que de l'ob-
» ſcurité & de la lumiere il ſe fait
» vn troiſiéme temps qui peut
» eſtre ſupporté des yeus des ma-
» lades, & cacher les defaus des
» femmes qui ſont fardées. Pre-
mierement cette maniere de parler. Il n'y entre du jour que ce qu'il en faut pour n'eſtre pas nuit, exprime vne obſcurité beaucoup plus grande que celle qu'il veut repreſenter: car on ne ſçauroit ſe feindre ſi peu de jour, qu'il n'y en ait aſſez pour empeſcher qu'il ne ſoit nuit, & neantmoins ce n'eſt pas ce qu'il veut dire, puis qu'il nous décrit vn jour qui ſoit aſſez clair pour empeſcher que toutes les cou-

leurs ne ſoient noires. S'il y a donc du jour aſſez pour diſcerner la varieté des couleurs, il faut de neceſſité qu'il y en ait bien plus, qu'il n'en eſt beſoin pour faire qu'il ne ſoit pas nuit. Ce n'eſt pas vn petit manquement à vn auteur, quand ſes paroles ne declarent pas ſon intention. Et puis quand il ajoute, Que dans ce bois il entre autant de jour qu'il en faut pour « empeſcher que les couleurs ne « ſoient noires. Pour parler pro- « prement, & ſelon la verité des choſes, au lieu de, ſoient, il deuoit dire, paroiſſent: Car l'opinion de ceus qui ont tenu que les couleurs ſe perdoient, ou quelles retournoient par l'ab-

ſence où la preſence de la lumiere, eſt rejettée par les Philoſophes. Il eſt bien vrai que les couleurs paroiſſẽt noires, quãd la nuit eſt ſi obſcure qu'il n'y a nul mélange de lumiere: mais de dire que le jaune, le rouge, & le verd deuiẽnent noirs en l'abſence du jour, c'eſt vne abſurdité manifeſte: Il ne faut donc pas dire, eſtre, ce qui paroiſt eſtre ſeulement. Dauantage quand il dit, que de l'obſcurité & de la lumiere il ſe fait vn troiſiéme temps. C'eſt mal parlé; Il deuoit plus toſt auoir dit, il ſe fait vn certain jour ou vne clairté, car de l'obſcurité & de la lumiere le iour ſe peut bien faire, mais non pas le temps qui a

d'autres cauſes de ſon eſtre. Voions ſi vn ancien auteur n'a pas mieus exprimé, cela meſme que Narciſſe a voulu dire. Lucian fait la deſcription des champs Elyſiens, & ſe rencontre en meſme penſée que Narciſſe : mais il s'explique beaucoup plus raiſonablement. En ce beau païs là il n'y a, dit-il, point de nuit, mais vn jour perpetuel, qui n'a pas toute ſa force, ni toute ſa clairté, il eſt toujours ſemblable à celui du crepuſcule, tel qu'il paroit à l'aube du jour vn peu auant que le Soleil ſe leue ; qui fait que n'aians jamais qu'vne lumiere égale, ils ne connoiſſent qu'vne toute ſeule ſaiſon. Il n'y a point d'ob-

ſcurité dans ce jour la décrit par Lucian, comme il y en a dans celui de Narciſſe, qui en voulant affecter des façons étranges, de s'expliquer & des phraſes nouuelles en ſon parler, cõpoſe vn certain lãgage qu'on n'entend point, ou qui n'exprime pas cela meſme qu'il veut dire. Le diſcours doit eſtre clair & net, & la phraſe commune & élegante, conforme à la verité des choſes, & qui les exprime naifuement comme elles ſont, & non pas recherchée ni retirée hors du commun vſage, & qui nous déguiſe les choſes meſmes en leur donnant vne autre forme, que celle qu'elles doiuent auoir ſelon leur natu-

re. Cette affectation vicieuſe eſt vne eſpece du cacozele, que Narciſſe a ſuiui en tous ſes écrits. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

QVE NARCISSE A voulu imiter l'Eloquence de Therſites.

LETRE VII.

ARISTE, vn Auteur Grec qui eſtoit plus ancien que nous de ſéze ſiecles, a fait vne obſeruation qui eſt fort gentille, & donc je veus te faire part puis que la memoire me la remet en la pẽſée. Pourquoi, dit-il, penſeriez-vous qu'Homere parle ſi mal de Therſites, en le décriuant d'vne forme ſi ridicule, qu'il ne pouuoit pas

mieus depeindre celui qui deuoit seruir de joüet & de risée à toute la posterité. Cependant il dit de lui qu'il estoit fort subtil discoureur, & en effet il lui fait prononcer vne harangue si bien troussée, que qui en voudroit seulement retrancher deus vers, elle pourroit passer pour la harangue d'vn Nestor, tant elle est graue, subtile & hardie. Mais certes en ces deus vers le Poëte a fait remarquer en lui les deus vices plus honteus qui sçauroient estre en vn homme qui parle en public, la vanité & la vilainie.

οἵ κεν ἐγὼ δήσας ἀγάγω, &c.

Et l'autre.

μὴ γυναῖκα νέῳ, ἵνα μίσγεαι ἠὲ φιλότητι·

Si, dit-il, parlant à Agamemnon, je pren vn prisonier en guerre, c'est à toi à qui il paie la rançon, & puis il te faut tous les jours quelque belle femme à rechãger pour passer le temps auecques elle. Tu vois la vanité de ce petit bossu, & boiteus, le plus malotru, & le plus contrefait, qui soit en l'armée des Grecs, qui fait du braue, & qui se vante de prendre des prisoniers en guerre, qui a bien l'asseurance & la vanité de s'égaler à tous ces braues Capitaines, que la Grece auoit fait passer en Asie; & au partir de là qui reproche à son Maistre des actions honteuses, en termes sales & deshonestes, en quoi il

montre ſa vilenie: Ce n'eſt pas doncques la difformité de ſon corps, dont il n'eſt pas coupable, qui l'expoſe à la haine & au mépris. Sa vertu & la bonté de ſon eſprit, euſſent fort aizément trouué des excuſes à ſa laideur. comme elles firent à celle du bõ Eſope, qui n'eſtoit pas moins contrefait que l'autre. Et puis la grace qu'il auoit de bien dire pouuoit lui gaigner de la reputation, s'il euſt ſçeu la ménager & l'emploier à vn bon vſage. Mais pource qu'il ſe plaiſoit à dire des paroles ſales, & à ſe dõner de vaines loüanges, ſon eloquence meſme le rẽdit plus infame, que la forme ridicule de sõ corps ne l'auoit rẽdu mépriſa-

ble. De là nous pouuõs recueillir qu'il ne sert de riẽ d'estre éloquent, à qui n'a la pudeur & la modestie: & que quand Narcisse auroit fait les plus graues, & les plus serieus discours qui se peuuent imaginer, & qu'il auroit entretenu vn grãd Cardinal des plus belles pensées du monde: il gasteroit toute son
» éloquence, en lui disant, Qu'en
» dépit de lui il y aura toujours de
» l'amour tãt qu'il y aura des yeus
» & des beautez: ou qu'il jouït
» d'vne oisiueté qui n'est trou-
» blee que des baisers d'vne fille:
» & quand il ne feroit que de-
» mander à vn autre, s'il ne parti-
» ra jamais de dessus la bouche
» d'Opale, & qu'il le laissera mourir

mourir dans le ſein d'Opale. Et « quand encore, il ne feroit rien « que de loüer vn autre, De ce « que cette partie par laquelle « nous ſommes hommes auſſi « bien que par la raiſon, luira au- « trefois acquis de l'honneur. Et « quand il ne feroit que ſouhai- « ter, que ſon éloquence fuſt auſ- « ſi maſle que celle d'vn autre, au « ſens qu'il veut eſtre entendu. « Toutes ces vilainies, di-je, dont ſes letres ſont ſouillées, & qu'il entremeſle par tout où il veut faire plus du ſerieus, ſeroient capables de le rendre auſſi mépriſable que Therſite. A quoi ſi tu ajouſtes les ſottes loüanges qu'il ſe donne par tous ſes écrits, tu auras vne par-

faite imitation de l'eloquence de ce Grec, qui fut le plus odieus & le plus imparfait de tous les hommes. Ie suis

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA MANIERE qu'il faut varier ſon ſtyle ſelon les regles de la Retorique.

LETRE VIII.

ARISTE, entre tous les defauts & les vices qui ſe rencontrẽt en vn diſcours, il n'y en a point, dit Quintilian, par où lon découure plus clairement l'ignorance de l'art de bien dire en l'auteur, ou en l'orateur, que celui que les Grecs appellent ὁμοιολογίαν, c'eſt à dire, quand la tiſſure du diſcours eſt

toujours d'vne meſme couleur, d'vne meſme façon, & ſans aucune varieté qui contente l'eſprit, & qui empeſche qu'on ne s'ennuie en écoutant vn homme qui parle, ou en liſant ſes liures & ſes écrits. Ie n'entens pas pour cette heure parler de la varieté qui doit eſtre dans les ſens, & dans le ſujet, & la matiere; mais de celle qui doit ſe rencontrer neceſſairement dans le fil, & dans la tiſſure du diſcours, pour eſtre agreable. Ceus qui ſçauent ce que je veus dire, & qui ont tant ſoit peu de connoiſſance de l'artifice des orateurs, découuriront incontinẽt dans les écrits de l'auteur des letres, ce vice qui s'y rencontre

quasi perpetuellement. Il n'y a nulle varieté en son stile, c'est toujours vne mesme maniere, vne mesme façon, vne mesme cadence. C'est vne etoffe teinte de couleur brune, qui n'a ni gaieté, ni éclat, qui réjoüisse la veuë, comme font ces beaus tabis à fleurs où l'artifice conteste auec la nature, la beauté & la varieté de ses couleurs. Il faut que je m'explique, en te declarant ici les regles, & les preceptes, que les anciens Rheteurs Grecs, & Latins, nous ont laissez sur cette matiere. Le gentil Hermogenes, qui en sa jeunesse fut vn miracle de nature, & qui en l'âge de dix-huit ans composa les liures que nous auons de

lui, & lequel l'Empereur Marc Antonin ne dedaignoit pas d'aller entendre en ſon ecole, eſt celui qui plus clairemẽt que les autres, a traité de ce ſujet, & de qui nous tirerons les penſées, encore que nous ne nous aſtreignions pas à ſes termes. Selon donc la doctrine de ce bel eſprit, il y a en la Retorique auſſi bien qu'en la Phiſique & en la Theologie, ce qu'on appelle eſprit πνεῦμα, mais en bien differente ſignification. Car l'eſprit des orateurs n'eſt autre choſe, qu'vne piece du diſcours qui embraſſe vn ſens complet, diſtinguee de ſes mẽbres, & de ſes parties, qui ſe doit pronõcer toute d'vne haléne, autant que

la voix de celui qui parle se peut étendre. Or tout ainsi qu'au jeu des orgues, qui ne toucheroit qu'vne mesme touche n'auroit jamais qu'vn mesme son, levent ne pouuant se jetter que dans vn mesme tuiau: mais en touchant diuerses touches ou plusieurs ensemble, vous en tirez de la varieté qui compose les accors dont resulte l'harmonie. De mesme en est il du discours, si la composition est vniforme, vous n'en tirerez jamais qu'vn mesme ton de voix, ce qui est extremement degoustant & ennuieus. Par exemple, si vn auteur ou vn orateur parle toujours affirmatiuement, il ennuiera sans doute son auditeur.

Et quand ſes penſées ſeroient toutes de ſucre, il lui fera venir mal au cœur à force d'en manger, s'il n'y a du deguiſement. Narciſſe nous fournira des exemples, & ſur tout dans les caiers qu'il a fait voler de ſon Prince, eſtant aſſez croiable qu'il n'en a pas tiré les pires pieces, puiſqu'il les a propoſées comme vn échantillon, & vne montre pour debiter mieus ſa marchandiſe. Voions doncques ſi ce que je di ne ſe rencontre pas perpetuellement en la tiſſure de ſon diſcours, qui ne ſort jamais hors de l'eſprit que les Grecs appellent affirmatif. Comme, Ce
» Prince que Dieu n'a fait que
» montrer au monde, &c. auoit

toutes les qualitez que les hom- "
mes se choisiroient pour se faire "
vn maistre, &c. apres, Son cou- "
rage trouuoit deja nostre pais "
trop petit, &c. apres. Lors qu'il "
lisoit les conquestes de ses pre- "
decesseurs, &c. apres. Il n'y a eu "
personne qui ait eu l'honneur de "
l'approcher, &c. apres. Nous "
auons esté souuent ebloüis des "
lumieres, &c. apres. Le Chan- "
celier Baçon a esté raui aussi biẽ "
que nous, il a confessé, &c. "
apres. Il faut auoüer que nostre "
Isle n'a rien porté, &c. apres. A "
l'âge de dix ans il a pû presider "
au Conseil, &c. apres. Certes il "
estoit si heureus aus jugemens, "
&c. apres. Le mal auec tous ses "
attraits n'estoit pas capable, &c. "

„ apres. En toute ſa vie il ne ſortit
„ vn mot de ſa bouche, &c. apres.
„ Il auoit les ſentimens que nous
„ auons, &c. L'auteur donc pourſuit ſon diſcours tout entier de la ſorte, qu'il continuë, en lui conſeruant depuis vn bout juſqu'à l'autre, cette vniformité vicieuſe, qui decouure clairemẽt qu'il ne ſçait que c'eſt de l'artifice des orateurs. Il n'a jamais qu'vne meſme note, & ne ſort point hors de l'eſprit affirmatif pour donner de la varieté à ſon ſtyle. Il recommence toujours par ſon, Il auoit, Il eſtoit, Il faiſoit, Il diſoit. Quel orateur Ariſte, de nouuelle impreſſion noſtre ſiecle a produit à la France? Comme tu n'appellerois pas

bon Grammairien celui qui ne ſçait pas decliner vn nom ? Ie ne croi pas auſſi qu'il y ait homme pour peu verſé qu'il ſoit en la Retorique, qui veüille tenir pour bon orateur, celui qui ne ſçait pas ſeulement en quelle façon le diſcours ſe decline, c'eſt à dire, comment il ſe varie & ſe change ſelon la diuerſité de l'eſprit oratoire. En voici la methode. Il y a l'eſprit que les orateurs appellent ἀποφαντικὸν, c'eſt à dire, affirmatif. Et ſe fait par le cas qu'en Grammaire on appelle le nominatif. Et c'eſt celui dont on ſe ſert au recit des faits & des auantures. Comme ſi je diſois. En ce temps-là les Huguenots eſtoient les rebelles

dans l'eſtat & les reuoltez contre leur Prince, ils rauageoient la campagne auec leurs armées, ils ſaccageoient les villes, ils bruloient les Egliſes, ils pilloiẽt les maiſons, & ils exerceoient toutes les cruautez qui ſe peuuent imaginer ſur les Catholiques. Voila qui eſt recité affirmatiuement. Mais je ſerois ennuieus, ſi je continuois tout vn long diſcours au ton de c'eſt eſprit ſeulement. Il faut donc varier le diſcours pour lui donner de la grace, & faire jouër les autres eſprits, dont il y a pluſieurs manieres. Comme celui qu'ils appellent καὶ ἐρώτησιν par interrogation, en cette ſorte. Qui eſtoient en ce temps-là les re-

belles dans l'eſtat, & les reuoltez contre leur Prince, qui eſtoient ceus qui rauageoient la campagne? qui ſaccageoient les villes? qui bruloient les Egliſes? &c. Tu entens vn autre eſprit qui jouë diuerſement, encore que ce ſoit ſur le meſme ſujet, & ſur les meſmes paroles. Il y en a vn autre qui ſe nomme ἐλεγκτικόν, par forme de reprehenſion, comme qui diroit, N'eſtoit-ce pas vous qui eſtiez les rebelles dans l'eſtat, & les reuoltez contre voſtre Prince, qui rauagiez la campagne, qui ſaccagiez les villes? &c. L'autre s'appelle δεικτικόν, demonſtratif, en cette ſorte. Oui, Sire, c'eſtoient eus qui eſtoient les re-

belles dans l'eſtat, qui ſaccagcoient, qui pilloient, &c. Que ſi l'orateur preſſe auec inſtance & par apoſtrophe, c'eſt à dire, en addreſſant ſa parole aus autres, il produira vn eſprit fort, & impetueus, comme. Ouï, c'eſtoient vous qui eſtiez lors les rebelles dans l'eſtat, qui rauagiez la campagne, qui ſaccagiez les villes, &c. Il y a encore l'eſprit negatif ἀποφατικόν, qui ſe fait par negation, comme. Ce n'eſtoient pas les Catholiques qui eſtoient en ce temps là les rebelles dans l'eſtat, ny les reuoltez contre leur Prince. Et puis vn autre qu'ils appellent ἀπαγορευτικόν, qui ſe fait par menace, comme. Ne ſoiez jamais

plus les rebelles dans l'eſtat, qu'il ne vous arriue plus de rauager, de ſaccager, & de piller, &c. En fin il ſe peut faire autant de mutations & de changemẽs de l'eſprit oratoire, qu'il y a de nombre, de cas, & de diuers genres aus noms. Comme, l'Huguenot eſtoit le rebelle dãs l'eſtat, eſt different de dire, les Huguenots eſtoient les rebelles, comme auſſi, Du parti Huguenot ſortoient les rebelles, &c. Qui eſt le genitif eſt different de ce qui eſt prononcé par le vocatif. O Huguenots que de rebellions, que de reuoltes auez vous faites dans l'eſtat, &c. Ce n'eſt pas auſſi vn petit ornement au diſcours quand

en la meſme periode on commence par vn eſprit, & on finit par vn autre, par exemple. Quand les Huguenots eſtoient rebelles dans l'eſtat, & reuoltez contre leur Prince, qu'ils saccageoient, qu'ils pilloient, qu'ils maſſacroient les Catholiques, &c. Penſez-vous qu'ils ne creuſſẽt pas faire vn ſacrifice à Dieu? Il commence par l'affirmatif, & termine par l'interrogatif, & à rebours, on peut commẽcer par cettui-ci, & finir par l'autre. N'auez-vous pas rauagé, pillé, ſaccagé? &c. Et quand vous faiſiez toutes ces mechancetez, vous croiez faire vn ſacrifice fort agreable à Dieu. Voila mõ cher Ariſte, quelles ſont les orgues

gues & les differens tuiaus que l'orateur ſçauant en ſon art doit animer, s'il veut que ſon diſcours ait de l'er, de la varieté, & de la bonne grace. Autrement s'il fait comme Narciſſe, il ennuiera & degouſtera bien toſt ſon auditeur. Ie finirai cette letre par vn aduis que je te donne. Qu'autre choſe eſt l'eſprit dont l'orateur ſe ſert en la phraſe & en l'elocution, & autre celui des penſees. Mais neantmoins ils s'accordent en cela, que l'artifice de l'orateur, ſe reconnoit quãd il paſſe habilement de l'vn en l'autre, ſans qu'on s'en prenne garde, par exemple. Lors que les Huguenots eſtoient les rebelles dans

l'Eſtat, qu'ils rauageoient, qu'ils ſaccagoient, & exercoient leurs cruautez & leurs barbarie ſur les Catholiques, N'eſtoit-ce pas lors, Sire, qu'on jettoit les fondemens de la Ligue, & que les mauuais ſujets traittoient du marché, par lequel ils vẽdoient la France à l Etranger? &c. Tu peus remarquer cõme en changeant l'eſprit des paroles, on change auſſi l'eſprit de la penſee. & cela s'appelle ſurprendre l'auditeur qui ne s'attend à rien moins qu'à cela. Cet entrelas des penſees, & de la phraſe, eſt ce qui dõne la beauté, & la grace au diſcours, par le moien de la varieté, ſans laquelle il eſt morne, languiſſant, & ennuieus

à merueilles. Mais encore que je t'aie entretenu du changement de l'eſprit de l'orateur, je t'aſſeure que je ne changerai jamais de l'eſprit d'ami. Car je ſuis tout de bon,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

QVE LA LOVANGE qu'on ſe donne à ſoi-meſme a eſté tenuë pour vne barbarie par les orateurs anciens.

LETRE IX.

ARISTE, ce Denys qui fut natif d'Halicarnaſſe, & qui viuoit du temps d'Auguſte n'a pas eſté moins bon maiſtre de l'art oratoire, qu'il a eſté fort excellent hiſtorien. Il a écrit diuers traitez de cette matiere, en l'vn deſquels il donne cet enſeignement à celui qui

veut reuſſir en écriuant, d'obſeruer auecques ſoin les mœurs & les humeurs du païs, des perſones qu'il fait parler en ſon diſcours. Par ce qu'il y a bien de la difference de faire parler vn Grec, ou de faire diſcourir vn Barbare. Il faut accommoder les propos aus humeurs de la nation. Les mœurs, dit-il, des « Barbares ſont plus ruſtiques, « plus rudes, & mal polies, que celles des Grecs, & tiennent tou- « jours de la vanité, & de la bonne opinion qu'ils ont de leur « ſuffiſance. Ce que Platon a bien « ſceu faire, lors qu'il introduit vn Egyptien qui parle de la ſorte, O Solon, Solon, vous autres « Grecs, n'eſtes jamais que des «

„ enfans, & n'y a point parmi
„ vous de ſcience, à qui le temps
„ ait fait griſonner les cheueus.
„ Sa barbarie paroit au mepris
„ qu'il fait des autres, & en la
„ complaiſance qu'il a de ſoi-meſ-
„ me, comme auſſi elle ſe recon-
„ noit en ces termes, & en cette
„ metaphore d'vne ſcience gri-
„ ſonne. Ie te prie, mon cher Ari-
ſte, ſi ce ſage maiſtre de la ſcien-
ce de bien dire pouuoit reviure
& retourner au monde, & qu'il
entendit vn François, parler en-
core plus inſolemment que l'E-
gyptien de Platon, & oſer dire,
„ Qu'auparauant la venuë de
„ Narciſſe, l'eloquence n'eſtoit
„ qu'en ſon enfance, & que
„ maintenant elle ſe trouue en

ſa force, & comme en ſon âge viril, N'auroit il pas raiſon de condanner toute noſtre nation de la plus grande barbarie du monde, & de nous eſtimer plus barbares que nos aieuls n'eſtoient du temps que Brennus ſaccagea la ville Rome. Vois-tu, Ariſte, dans la meſme penſee d'vn François, le meſme ſentiment de l'Egyptien, ſa vanité, & le mepris qu'il fait, non ſeulement de la Grece, mais auſſi de l'ancienne Rome. Et en ſes metaphores, la meſme barbarie, qu'au langage de l'autre. Ce que l'Egyptien dit, d'vne ſcience griſonne, eſt autant & plus tolerable que ce que dit ce barbare François, de l'eloquence

en enfance & en âge viril. L'Egyptien dit, que les Grecs estoient des enfans, le François dit, que l'eloquence des Grecs estoit en enfance. Qui seroit le plus barbare des deus au jugement de Denys d'Halicarnasse? Il est aizé à juger que son aduis passeroit à nostre condannation. Mais il seroit peut-estre pardonnable à Narcisse & à ses flatteurs, d'auoir dit quelque chose de semblable en passant, à la recommandation de son eloquence, mais ses letres, ses prefaces, ses addresses, ne sont rien qu'vn Panegyrique de ses perfections, vne preference à tout ce qui a jamais paru au monde en fait de liures. L'auteur de la

preface ecrit, Que si pour reue- "
nir au particulier de ses letres, "
il falloit pour en juger digne- "
ment considerer celles des an- "
ciens, il me semble que ce seroit "
auoir du respect plus qu'il ne "
faut, de les faire toutes ensem- "
ble entrer en comparaison auec "
celles de B. si nous ostons cel- "
les de Seneque, qui neantmoins "
n'en approchent pas. Vis-tu ja- "
mais vne pareille insolence. Pas-
se encore s'il ne faisoit dire cela
qu'à ses amis? que di-je, amis, il
faut dire à ses flatteurs, Mais
lui-mesme est si vain, que de se
faire le trompette de ses pro-
pres loüanges, & si intempe-
rant de ce costé là, qu'il ose dire,
Qu'il laisse volontiers errer auec "

» les Turcs & les Infideles qui
» font le plus grand nombre des
» hommes, tous ceus qui feront
» vn mauuais jugement de ſon
» eloquence. Il s'élance juſques à
cet effort, que l'orgueil fit ten-
ter à Lucifer dedans le ciel ſe
» vantant, D'eſtre plus fort que la
» verité quand il ne voudra pas
» eſtre pour elle. Le Prince de l'e-
loquence Latine diſoit vn jour,
» Scipion l'Affricain dont le ſeul
» nom rend témoignage à la po-
» ſterité qu'il a cõquis par armes,
» & ſub-jugué la troiſiéme partie
» de la terre, ne voudroit pas por-
» ter témoignage pour ſoi-meſ-
» me en ſon propre fait. Et s'il le
» faiſoit, ſauf le reſpect qui eſt deu
» à ce grand homme, nous ne le

croirions pas. Et Narciſſe qui n'a fait encore d'autre conqueſte que de la ſciatique, & de la gruelle, voudra par force arracher de nous la croiance, au témoignage qu'il rend lui-meſme de ſes perfections en la faculté de bien dire? il voudra que nous le tenions pour le plus grand orateur que Dieu, la Nature, & l'Art enſemble, aient produit ſur la terre? Qu'il nous excuſe s'il lui plait, & qu'il ne trouue pas mauuais ſi nous lui diſons, que nous n'en croions rien. Le meſme Denys d'Halicarnaſſe examinant vne des harangues de l'orateur Pericles r'apportee dans l'hiſtoire de Thucydide, s'arreſte ſur ces paroles, Com-

» ment, dit-il, vous vous faschez
» contre vn tel homme que moi?
» & ne sçauez vous pas que je suis
» également capable de connoi-
» stre ce qui est bon à vos afaires,
» & de le declarer de bonne gra-
» ce, Et ignorez vous l'affection
» que j'ai pour vostre ville? Et que
» l'argent ne fut jamais mon mai-
» stre? sur quoi, dit nostre auteur,
» C'est chose etrange que Peri-
» cles qui estoit le plus grand ora-
» teur de ce temps-là, n'ait pas
» connu ce que les plus medio-
» cres espris, & qui ont seulement
» le sens commun ne peuuent
» ignorer; que par tout ceus qui
» sont vn peu plus prodigues qu'il
» ne faut à parler de leurs propres
» merites, & à loüer leurs actions,

se rendent extrememẽt one- "
reus, & du tout insupportables "
à ceus qui les entendent, & "
principalement où il s'agit de "
juger de ce qu'ils font, où ils "
doiuent plus-tost apprehender "
les censures, que de rechercher "
des loüanges. Car en sembla- "
bles occasiõs ils ne sont pas seu- "
lement fascheus & odieus aus "
autres, mais aussi causes du mal- "
heur qui les suit, en attirant sur "
soi la haine & l'enuie de tous les "
autres. Si les oreilles des Athe-
niens ont esté si delicates, que
de n'auoir pu endurer ce peu
de veritables loüanges que
Pericles se donne ; & si cet
excellent orateur a merité du
blasme & de la censure, pour

s'estre emancipé seulement jusqu'à ce point-là. Il faut dire que nos oreilles serons bien grossieres, & nos espris bien rustiques & nourris dans la barbarie, si nous souffrons auec patience, les prodigues loüanges que se donne Narcis- à soi mesme. Car jamais Alexandre ne fut si liberal à bruler des parfums sur les autels des Dieus apres la conqueste de l'Asie, que Narcisse est prodigue à donner des loüanges à son eloquence, dont à vrai dire toute la France est empuantie. Quintilian rend ce veritable temoignage a Ciceron, qu'encore qu'il fut tres-liberal à donner l'auantage du bien dire aus adu-

cats de ſes parties aduerſes, jamais il ne lui eſt arriué en harangant, de parler immoderément de ſoi-meſme, ni de s'attribuer quelque vaine louange de ce coſté là. Meſmes en vn' occaſion tres-importante, où il s'agiſſoit de nommer vn accuſateur à Verres, & où il importoit extremement de ſçauoir, qui ſeroit jugé le plus capable de tous ceus qui ſe preſentoient ſur les rangs; bien qu'il y eut occaſion de recommander ſon eloquence, il aima mieus diminuer la reputation de Cæcilius ſon competiteur, que de s'attribuer l'auantage en cette faculté. Et ne ſe vante pas d'en auoir acquis la perfection,

mais seulemẽt d'auoir emploié toutes ses forces à l'acquerir. Aussi parloit-il de cette sorte, » Messieurs, s'il se trouue en moi » quelque peu de suffisance, que » je n'ignore pas combien elle est » petite. Et encore. Ce qui a mã- » qué à la bonté de mon esprit, je » l'ai regaigné par ma diligence. En ses letres où il parle en confidence à ses amis, il s'echappe par fois, mais fort peu, & fort rarement. En ses dialogues on reconnoit bien qu'il parle de son eloquence, mais c'est sous le nom d'autres personnes. C'est » sottise, dit Quintilian, de par- » ler, quoi que veritablement de » soi-mesme, & se donner de la » loüange de ses propres actions.

C'est

C'eſt faute de jugement & per- "
te d'eſprit de ſe vanter de ce "
qu'on n'a pas. Comme ſi vn "
gueus ſe vantoit de ſes richeſſes, "
& vn ignorant de ſon ſçauoir. "
C'eſt vne fauſſe modeſtie de ſe "
dire autre que lon eſt, comme ſi "
vn ſçauãt hõme ſe vouloit faire "
du tout ignorant, & ſi vn grand "
orateur diſoit qu'il n'eſt qu'vn "
enfant. Mais c'eſt le dernier "
point de l'inſolence de ſe glori- "
fier auecques le mepris des au- "
tres. Narciſſe eſt coupable de "
tous ces defauts. Car tantoſt il
parlera de ſes œuures, de ſes hi-
ſtoires, de ſon Prince, de ſon
jugement, de ſa ſolitude. Ie
veus croire qu'il eſt apres à tra-
uailler à tous ces beaus ouura-

ges, mais d'en parler & de les promettre si souuent, c'est vne sottise. Tantost il se vantera des perfections qu'il n'a pas, comme d'inuenter beaucoup mieus „ qu'il n'imite. Que la posterité „ jugera sur le rapport qu'il lui fe- „ ra des actions des personnes de „ ce siecle, & s'arrestera au juge- „ ment que lui-mesme en donne- „ ra. Qu'il écrit de la mesme sorte „ qu'on bastit les temples. Qu'il „ sera cause de faire aimer le Frā- „ çois. Qu'il a trouué ce que les „ autres cherchent en l'eloquen- „ ce, ce qui est faute de jugement, qui lui oste la connoissance de soi-mesme. Tantost pour faire l'humble & le modeste à contre temps, il dira. Qu'il n'y en a

point de plus imparfaits que lui, non pas meſme les borgnes & les boiteus. Que ſon eſprit eſt ſi dépourueu de toute ſorte de biens étrangers, que perſone ne ſçauroit eſtre ſçauant que des choſes qu'il ignore, que de ce qu'on penſe qu'il a vne parfaite connoiſſance, il n'a que des doutes & des ſoupçons. Ce qui eſt vne vanité peruertie, qui cherche de la gloire en feignant de ſe mepriſer. Et afin que de tous ces quatre pechez, il n'y en ait pas vn qui ne ſe rencontre en ſa perſone, il dira, Qu'il n'a point veu d'eloquence, qui ne ſoit fauſſe ou imparfaite. Que les Grecs &

„ les Romains ont pris vn' au-
„ tre pour elle & qu'ils n'en ont
„ eu que l'image. Qu'il a trouué
„ des beautez en l'eloquence,
„ qui n'ont esté connues de per-
„ sone. Que les réueries de sa
„ fieure, sont plus excellentes
„ que les meditations des Phi-
„ losophes, & que les sottises
„ de son enfance, valloient mieus
„ que les fleurs de la Retori-
„ que de tous les grans hom-
„ mes de ce temps. Et que lui
„ seul vaut plus que ses ennemis
„ tous ensemble. Ce qui est le
plus haut point de l'insolen-
ce. Que s'il eut mieus estudié
les liures des orateurs du temps
passé, il ne fut pas tombé dans

ces precipices, où l'ignorance l'emporte. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA METHODE qu'ont tenuë & enſeignée les anciens pour parler honneſtement des ſujets qui ſont deshonneſtes.

LETRE X.

ARISTE, les auteurs anciens qui ont cherché de la gloire par le bien dire, ont eſté ſi paſſionément amoureus de l'honneſteté & de la modeſtie, que jamais ils n'ont donné la licence à leur langue de parler, ni à leur plume d'ecrire, de quelque ſujet qui fût ſale.

Ils ont creu ce qui eſt tres-veritable, que la parole decouure les mœurs de la perſone, & les ſentimens de l'eſprit. Maxime que le docte Quintilian dit, que les Grecs premiers de tous ont prononcée. Que chaqu'vn parle comme il vit, Et il dit vrai, Car Demetrius Phalereus auant lui auoit laiſſé par ecrit, Que dans " les letres, la perſone fait comme " vn craion & vne image de ſon " ame. Et n'y a rien d'où lon puiſ- " ſe mieus découurir quelles ſont " les mœurs, & les humeurs d'vn " homme, que par ſes letres. Her- " mogenes en dit autant, qu'on prend plaiſir à dire ce qu'on prend plaiſir à faire. Comme donc ils eſtoient fort jalous de

la reputation qui nous vient de la bonne vie, ils auoient grand soin de la conseruer, & n'eussent pas voulu la hazarder pour vn mauuais mot, ni se faire declarer intemperãs en leurs mœurs, pour s'estre monstrez dissolus en leur langage. Mais d'autant que le sujet mesme du discours, nous porte par fois au recit de quelque action qui n'est pas honneste, les Maistres de la Retorique n'ont pas oublié de traiter ce point, & d'instruire l'orateur des moiens qu'il doit tenir, à manier honnestement vn sujet qui est sale & déshonneste. Voici ce qu'en dit vn ancien,

" S'il y a rien de graue & de ma-
" jestueus au monde, il faut qu'il

éclate & qu'il paroisse dans le « discours, comme en son propre « lieu, & en son assiette naturelle. « Il est bien vrai que les nobles « pensées n'ont que faire de l'ar- « tifice de l'orateur, pour estre de- « clarées noblement, la necessité « du sujet l'y oblige. Mais la pen- « sée qui est sale a besoin de la gra- « uité des paroles, à fin que ce qui « est vilain au sens, soit couuert « par des termes qui soient hon- « nestes. Le Poete Menãdre nous « enseigne la methode, qui est « de changer vn mot en vn au- « tre, & faire qu'vne action qui « est sale de soi, ne paroisse pas « telle, en la declarant par vne pa- « role qui ne l'est pas. Voici com- « me il en vse. On interroge vne «

» fille, de la façon qu'elle auoit
» eſté violée, elle declare vn acte
» bien vilain auec des termes fort
» honneſtes. Ie me trouuai, dit-
» elle, à la proceſſion qui ſe faiſoit
» au jour de la feſte des Baccana-
» les, il me ſuiuit juſques chez
» moi, il remarqua mon logis, il
» y vint depuis pluſieurs fois aiãt
» fait connoiſſance auecques ma
» mere, il l'entretint & la cajolla,
» & ſous ce pretexte, il me vit.
» Par ce terme, il me vit, elle de-
» clare ſuffiſamment ce qu'vn au-
» tre auroit voulu exprimer par
» vn mot plus mal-honeſte. C'eſt
» donc de la ſorte qu'on peut par-
» ler honneſtement d'vn' action
» deshonneſte, en vſant d'vn mot
» pour vn autre. Il y a vne autre

maniere de conſeruer l'honne- «
ſteté du diſcours en parlant d'v- «
ne action qui n'eſt pas honne- «
ſte. C'eſt de taire tout afait l'a- «
ction; & de ne la nommer du «
tout point, mais declarer ſeule- «
ment ce qui d'ordinaire prece- «
de l'action, & ce qui neceſſaire- «
ment la ſuit. Homere s'eſt ſerui «
de cette methode en la deſcri- «
ption qu'il fait des amours de «
Neptune & de Tyro fille de «
Salmonée. Il lui dénoüa, dit-il, «
ſa ceinture, & repandit ſur ſes «
yeus vn dous ſomme, & au bout «
des neuf mois, elle accoucha de «
deus jumeaus. Ariſte, je te re- «
preſente tout ceci, non ſeule-
ment à fin que tu mettes en vſá-
ge ces enſeignemens; mais auſſi

à fin que tu voies, combien les anciẽs auteurs jusques aus Poëtes Epiques & Comiques, ont esté jalous de l'honneſteté, de la pudeur, & de la modeſtie en leurs ouurages, où jamais on ne void ces belles vertus, pour peu que ce ſoit offenſées. Et cependant, Ariſte, ils n'eſtoient que des paiens, & ils ne croioient pas pecher en beaucoup de choſes, que nous autres qui ſommes eclairez d'vne plus haute lumiere que celle de la nature, n'oſerions pas ſeulemẽt penſer, ni les deſirer, ſans engager noſtre ame en des offenſes criminelles. Sera-ce donc le fait d'vn homme Chreſtien d'emploier ſa plume à écrire des le-

tres pleines de salletez, & pour solliciter l'honneur des filles & des femmes de bien? Si nostre Legislateur nous interdit l'entretien des vaines pensées, & l'vsage des discours inutiles, combien sont responsables à sa justice diuine, ceux qui de propos deliberé & à dessein, emploient cette facultés qu'il ont de bien dire, à traiter des sujets salés & desbonestes? N'y a t'il point assez de champ pour donner carriere à leur eloquence, dans les ouurages de la nature, dans les actions, & dans les passions des hommes, dans les afaires ciuiles, & politiques, s'ils trouuent de la difficulté à s'éleuer au discours des matieres Theologiques, & diui-

nés? Mais, Ariſte, ſi je m'étandois plus auant ſur ce propos, je craindroi qu'au lieu d'vne letre je ne t'écriuiſſe vne Homilie. Ce n'eſt pas ici que je veus faire le predicateur, je me reſerue en vn temps plus opportun, & pour vne meilleure occaſion. Ie me contenterai de te dire, que Narciſſe a eu tort de rechercher de la gloire en la perfection du bien dire, par des letres que des paiens ſeroiét bien marris d'auoüer, pour eſtre des ouurages de leur eſprit. Et qu'au reſte, quelque vanité qu'il ſe donne, il ne ſçauroit monſtrer qu'il ait rien connu en l'eloquence, que les auteurs anciens n'aient découuert pluſieurs ſie-

cles auparauant qu'il fut au monde. Mais au contraire, il eſt tres-aiſé à juger que lui-meſme ne ſçait rien, de tout ce que les autres ont enſeigné en cette ſcience, qu'ils ont poſſedée plenement en l'vſage & en la ſpeculation. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

OBSERVATIONS DE quelques fautes de Narciſſe, contre les regles de la Retorique & de la Grammaire.

LETRE XI.

ARISTE, Celui qui veut écrire exactement, & acquerir de la reputatiõ pàr ſa plume, doit regarder de ne mettre point dans ſes diſcours, des paroles inutiles & ſuperfluës, qui ne ſeruent de rien au ſens, ni à l'explication de la penſée, & ne ſont que comme des champignons

champignons qui s'amaſſent autour des meſches des chandelles ou des lampes allumées, qui ne ſont qu'empeſcher la clairté, ou comme des excreſcences de chair qui viennent ſur les beaus viſages, qui offuſquent & qui gaſtent la netteté de leur teint. Tu trouueras force de ces potirons du diſcours dans les écrits de Narciſſe, dont je te donnerai des exemples. Comme quand il dit, Quand je " ne ſerois pas né, comme je ſuis " voſtre ſeruiteur. Ce, comme je " ſuis, eſt vne excreſcẽce qui n'eſt bonne à rien qu'à faire connoitre qu'vn auteur n'eſt pas exact écriuain. Ceci eſt ordinaire à l'auteur des letres, cõme, Quãd

„ la paix ne cultiueroit pas les dè-
„ serts, comme elle fait. En vn au-
„ tre lieu. Faisant profession com-
„ me tu fais. Ie ne receurois pas
„ de vous vne nourriture si pre-
„ cieuse que je la reçoi. Estant sor-
„ ti, comme vous estes, de la plus
„ belle source, Si pouuant beau-
„ coup sur l'esprit du Roi, comme
„ vous pouuez. Voi-tu, Aristе, ces
excrescẽces qui ne sont pas seu-
lement inutiles, mais aussi de
mauuaise grace en vn discours.
Si je faisois comme je fai, Si tu
allois comme tu vas, Si tu pou-
uois comme tu peus, Si je n'e-
stois comme je suis. A quoi ce
comme, est-il bon? à quoi sert-
il, pour exprimer dauantage sa
pensée? n'estoit-ce pas assez de

dire. Monsieur, quand je ne serois pas né vostre seruiteur, sans y ajouster ce, comme je suis? Ceci est vn des vices que Narcisse a pris pour vne vertu, qu'vn bon auteur euitera toujours, quand il pourra s'en apperceuoir. Dauantage il y a de certaines particules qui rendent vn discours mal raisõné, quand elles ne sont pas bien placées en l'assiette qu'elles doiuent auoir. Par exemple, ces menuës parcelles de quoi qu'il en soit, quoi qu'il en arriue, en tout cas, ne se doiuent mettre qu'aprés quelque chose qu'on a proposée, comme future & douteuse, par exemple. Il pourroit estre que de ce conseil, bien qu'il soit bon,

les euenemens n'en ſeront pas heureus, mais quoi qu'il en ſoit. Le voila en ſon aſſiette naturelle. Narciſſe n'y prend pas de ſi prés garde. Il mettra vn, Quoi qu'il en ſoit au commencement d'vne periode, ſans auoir rien dit auparauant, ni de futur, ni de douteus, & ſans rien inferer qui ait du rapport à ce qu'il a dit auparauant. Comme quand en la premiere letre de ſon troiſiéme liure, apres auoir parlé de la
» ſoree. Mais Dieu a toujours pris
» vn ſõin ſi particulier de la con-
» ſeruation de voſtre maiſon, qu'à
» mon auis il laiſſeroit auſſi-toſt
» toucher à ſes autels, & à des
» images, qu'à des perſones qui
» lui ſont ſi cheres, que vous lui

estes. Quoi qu'il en soit, Mon- «
seigneur, s'il n'y a que les heu- «
reus qui puissent perdre au chã «
ge, &c. Tu peus voir Ariste, ce quoi qu'il en soit hors de sa place, sans estre precedé de quelque chose douteuse ou future, à la teste, & au commencement d'vn propos, qui n'a point de rapport auec le precedent. Tu trouueras le mesme en la page 11. & en les 221. 263. 279. & 402. de la derniere edition de ses letres. Et vn, En tout cas, le plus mal à propos qui se puisse dire en la page 10. Comment seroit excellent orateur vn hõme qui n'est pas seulement bon Grammairien? Mais Narcisse n'a pas fait vœu de viure en regularité.

C'eſt pourquoi il n'a pas beaucoup de ſoin de s'aſtreindre aus regles de la Grammaire, ni de la Ketorique. Qu'il demeure dõc en liberté de ne rien faire, qui vaille, & moi obligé toute ma vie à demeurer,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

EXAMEN D'VN LIEV. tiré du Prince de Narciſſe.

LETRE XII.

ARISTE, en pourſuiuant l'examen des letres de Narciſſe, tu te ſouuiendras de ce que je t'ai ci-deuant écrit. Que pour y proceder auec jugemẽt & aſſeurance, il faut ajuſter les regles au diſcours, & voir ſi ceus-ci s'accommodent aus autres. Ie te diſois que les penſées d'vn auteur doiuent auoir trois conditions pour eſtre bonnes,

elles ne doiuent rien auoir de ſuperflu, rien de defectueus, & rien qui ſoit contrariant à la nature des choſes. Voi ſi cela ſe rencontre aus penſées de Narciſſe. I'auois creu que dans le diſcours de ſon Prince, le ſujet qui eſt graue l'auroit rẽdu plus ſerieus qu'il n'eſt par toutes ſes letres. I'auois penſé qu'il auroit apporté vn grand jugement pour former vn grand Prince à la prudence, & à la ſageſſe. Mais c'eſtoit folie à moi de chercher ces parties où la nature ne les a pas miſes. Voici donc comme il parle du Prince de Galles, qu'auſſi peu judicieuſement il a pris pour ſujet de ſon liure, qu'il eſt peu judicieus à raconter ce

qu'il dit de lui. A l'âge de dix « ans il a peu presider au Conseil « & remplir la place de son pere, « & la conduite de trois Roiaumes, la puissance de la vie & de « la mort, les traitez de paix, les « resolutiõs de la guerre, & generalemẽt toutes les autres afaires « publiques n'eussent point couru fortune entre les mains d'vn « enfant. Certes il estoit si heureus au jugement qu'il faisoit « de l'auenir, que le succez des « choses se conformoit d'ordinaire à l'opinion qu'il auoit euë, & « la viuacité de son esprit lui fournissant par auance tout ce que « peut aprendre le temps & la diuersité des occasions, il sembloit que pour estre sage il n'eut «

„ pas beſoin d'experience. Encores que d'abord il n'y ait homme de bon ſens qui ne ſe mocque de la puerilité de Narciſſe, de repreſenter vn enfant capable de gouuerner trois Roiaumes par la propre ſuffiſance, & de lui donner les perfections qui ſe peuuent rencontrer toutes enſemble mal-aiſément en la ceruelle d'vn vieil Conſeiller d'Eſtat. Neantmoins afin que la ſottiſe de toutes ces penſées paroiſſe plus clairement, nous ferons dire à l'auteur, proportionément du corps du Prince de Galles, ces perfections qu'il raconte de ſon eſprit. S'il auoit donc à parler des perfections corporelles de ce Prince, il s'o-

bligeroit de dire de lui. Qu'eſtant encore en maillot, il auoit le corps ſi grand & ſi bien fait, qu'il pouuoit remplir les armes de ſon pere, & monter les trois plus beaus cheuaus de ſon écurie. Il n'y auoit ſorte d'armes qu'il ne peuſt manier auec autant de force & d'adreſſe, que le plus vieus ſoldat du regiment des gardes. Il eſtoit ſi juſte & ſi adroit à tirer vn coup de lance, qu'on ſe pouuoit aſſeurer qu'il donnoit dans la bague dés la premiere courſe. Et la viuacité de ſa nature fourniſſant à ſon corps tout ce que peut apporter le temps, il ſembloit que pour eſtre grand & puiſſant il n'eut pas beſoin d'âge. Tout cela ſe

peut dire auſſi raiſonablement des perfections du corps du Prince de Galles, que ce que Narciſſe a raconté des graces & des vertus de ſon eſprit: vn homme eſt auſſi capable de faire en maillot tout ces exercices du corps, qu'à l'âge de dix ans il eſt capable de s'acquitter de toutes ces fonctions de l'eſprit. A dix ans la prudence de l'homme eſt encore au maillot, les lois le mettent en braſſiere à l'âge de quinze, & à vingt-cinq ans elles lui dõnent le haut-de-chauſſes pour aller où il lui plaira, & eſtre maiſtre de ſa cõduitte. Il eſt donc auſſi raiſonable de dire d'vn enfant au berceau, & renfermé encores dans les

langes, qu'il pouuoit monter à cheual, & remplir les armes de son pere: Que Narcisse a dit, d'vn enfant de dix ans, qu'il pouuoit presider au Conseil, & remplir la place de son pere. On peut dire que ce mesme enfant au maillot, pouuoit mõter trois des plus grans cheuaus de l'ecurie du Roi, & manier toutes sortes d'armes auec autant d'adresse & de force, que le meilleur écuier, & le plus vieus soldat du regiment des gardes: aussi veritablement que ce que dit Narcisse de l'autre qu'il pouuoit gouuerner trois Roiaumes, & decider de la vie & de la mort des hommes, & de resoudre les traitez de paix, & les re-

ſolutions de la guerre. On peut dire qu'il eſtoit auſſi juſte à donner dans la bague ; comme il le fait heureus au jugement du ſuccez des afaires. Et en fin quand on dira, que la viuacité de la nature de cet enfant fournissant à ſon corps tout ce que peut apporter le temps, il ſembloit que pour eſtre grand & puiſſant il n'euſt pas beſoin d'âge: on ſera auſſi croiable que Narciſſe, quand il dit, que la viuacité de l'eſprit lui fourniſſant par auãce tout ce que peut apprendre le temps, il ſembloit que pour eſtre ſage il n'euſt pas beſoin d'experience. Par ce moien auec autant de raiſon & de verité, d'vn enfant en mail-

lot on fera vn braue Caualier, que Narciſſe d'vn enfant à l'âge de dix ans fera vn excellent Cõſeiller d'Eſtat. Ajuſte maintenant tes regles aus penſées de l'auteur, & tu verras qu'elles pechent à cauſe de l'excez hyperbolique qu'elles contiennent, & de la repugnance qu'elles ont auec la nature de la choſe. Paſſe de là à vne autre conſideration, que ſi Narciſſe ſelon ſa promeſſe veut faire noſtre Roi plus grand incomparablement, & plus parfait que le Prince de Galles, il s'oblige neceſſairement de dire que le Roi au ſortir du vẽtre de la Reine ſa mere, pouuoit gouuerner trente Roiaumes, eſtre l'arbitre de la

guerre, & de la paix par tout le monde, & de faire plus que le Roi Henri le grand ne faiſoit à l'âge de ſoixante ans, puis qu'à dix le Prince Anglois pouuoit faire autant que le Roi Iacques ſon pere, conduire trois Roiaumes, & preſider dignement à tout le Conſeil d'Angleterre. Cela s'appelle faire des Romãs, & non pas écrire des Hiſtoires. L'auteur des letres & du Prince ne s'arreſte pas là, car apres que d'vn enfant il a fait vn homme tout formé, de cet homme-là meſme il en fait vn Dieu quand
„ il dit, Mais ce que jeſtime bien
„ dauantage, c'eſt que connoiſ-
„ ſant le monde (à l'âge de dix
„ ans) autant que le peuuent con-
noiſtre

noiſtre ceus qui meurent de « vieilleſſe, il ne s'y eſt pas plus « corrompu que ceus qui ne ſont « encores nez. Le mal auec tous « ſes attraits & tous ſes exemples, « n'eſtoit pas capable d'emporter « ſur lui vn premier mouuement « de volonté, ni de lui plaire meſ « me en le ſurprenant. Voila qu'il « donne au Prince de Galles les perfections, que les Theologiens attribuent à l'humanité ſaincte de Ieſus-Chriſt noſtre Seigneur, homme & Dieu tout enſemble, qui ſeul par ſa propre excellence a eſté exempt de peché, & ſa nature humaine affranchie des premiers mouuemens de volonté au

mal. Cela paſſe le Roman & va juſqu'à l'impieté. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE

DE LA MANIERE *que les anciens ont enſeignée de parler en la loüange de ſoi-meſme ſans haine & ſans enuie.*

LETRE XIII.

ARISTE, ſur la queſtion que tu m'as propoſee, ſi l'orateur où l'auteur ne doit jamais rien dire ni écrire en ſa propre loüange, ou en la recommandation de ſoi-meſme. Ie te répondrai vniuerſellement que c'eſt vn pas bien gliſ-

ſant que la loüange de ſoi-meſme, & où pluſieurs grans hommes ſe ſont laiſſez couler, ſi ce n'a eſté auec perte, au moins à ce toujours eſté auecques diminution de leur gloire. Ciceron qui n'a jamais eſté que tres-ſage orateur, n'a pas toujours eſté Poëte fort diſcret: de façon que pour auoir voulu faire valoir deus ou trois mauuais vers qu'il auoit compoſez à ſa loüange, il s'expoſa à la riſee de ſes ennemis, qui ſe mocquoient de lui, pour auoir dit,

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.

Et cet autre.

O fortunatam natam me Conſule Romam.

Dont le premier veut dire à nostre mode.

Que le fer, la cuiraſſe, et le caſque doré,
Cede à la robbe longue, et au bonnet carré.
Que le laurier qui ſert aus vainqueurs de corone,
Face place à l'honneur que la langue nous donne.

Et l'autre.

Rome ô que la naiſſance eſt bonne,
Qu'en te ſauuant je te redonne,
Et que c'eſt vn grand heur pour toi,
D'auoir vn tel Conſul que moi.

Ceſte licence poëtique couſta

bien cher au pauure Ciceron, qui à tous propos entendoit les reproches que ſes ennemis lui faiſoient de ces vers & de ſa vanité tout enſemble. Tant il eſt dangereus encores qu'on ait bien fait, de le publier, & de le dire. Mais dautant qu'il s'offre des occaſions, où il eſt non ſeulement expedient; mais auſſi neceſſaire de parler de ſoi-meſme: Les anciens Maiſtres de la Retorique reconnoiſſans combien ce pas eſt dangereus, ont donné des regles pour éuiter les inconueniens qui s'y rencontrent, & comme quoi l'orateur peut parler dignement de ſoi-meſme, ſans encourir la haine ni l'enuie de ceus qui l'ecou-

tent. Ils nous donnent pour regle generale, & tous ensemble d'vn accord, que nous ne deuons jamais nous donner de loüanges, ni vanter nos propres actions. Cela, dit Quintilian, se doit faire par les autres. Et tant s'en faut, dit Demosthene, qu'il nous soit honeste de nous loüer nous mesmes, qu'au contraire nous deuons rougir aus loüanges que les autres nous donnent. Mais pource que par fois il est expedient, & on y est forcé, l'orateur le peut faire en trois façons sans se rendre facheus ni importun à ses auditeurs. La premiere methode est celle qu'ils appellent κοινότητα λόγου, qui est en parlant vniuersellement,

& attribuant aus autres, le bien que nous voulons declarer estre particulierement en nous. Par exemple, Isocrate s'estant proposé de faire entendre à Demonicus, qu'il estoit homme de bien, & desireus de son salut & de son honneur, que l'amitié qu'il lui portoit n'estoit point flatteuse, mais veritable, & qu'il estoit le seul ami de feu son pere: voulant di-je, gaigner par ce moien de la creance en son esprit, & sa bonne grace, il se donne bien garde, de lui dire toutes ces choses là de soi-mesme de droit fil, & comme de soi-mesme en particulier; mais il paruient à son but en parlant obliquement, & gene-

ralement en cette sorte. Les intentions, dit-il, des vrais & des parfaits amis, Seigneur Demonicus, sont bien differentes des intentions de ceus qui ne sont amis qu'en apparence, & par dissimulation: & les vns & les autres se gouuernent fort diuersement en la conuersation des persones qu'ils aiment, ou qu'ils feignent aimer. Les vns ne font estime de leurs amis qu'en leur presence, les autres ne laissent pas de les aimer encores qu'ils soient absens & fort éloignez. Aussi void on, qu'il faut peu de temps pour détruire ces amitiez mal fõdées; mais tout vn siecle, ne suffiroit pas pour abolir les amitiez qui sont

contractees entre les gens de bien. Et ce qui ſuit. Tu voi dõc comme en ſe jettant ſur le lieu commun des bons & des méchants, des vrais amis, & des diſſimulez, & diſtinguant les mœurs & les actions des vns & des autres, il laiſſe à celui à qui il parle, à tirer vne concluſion infaillible qu'il eſt homme de bien & vrai ami, quoi qu'il ne le diſe pas. Le ſecond moien eſt celui qu'ils appellent αἰσῆνς σοφιστικόν, lors que celui qui veut parler de ſoi-meſme, feint qu'il eſt reduit à ces termes par contrainte. Cõme fait Demoſthenes en ſa harãgue pour ſa corone, où eſtant obligé de parler dignemẽt de ſes propres actiõs,

& de son gouuernement, il repete souuent qu'il y est forcé, & s'en excuse tant qu'il peut, Que si, dit-il, j'entre dans le discours des choses que j'ai faites au temps de mon administration, pardonnez moi si l'importunité de ma partie aduerse m'oblige à parler souuent à mon auantage. Mais dautant qu'en redisant souuent la mesme chose, & alleguant plusieurs fois la mesme excuse, il pouuoit se rendre suspect & importun. Il se sert de la troisiéme methode, qu'ils appellent προσώπου ἀλλαγὴ, c'est à dire, le changement de personne. Ce qu'il fait de cette sorte. Quand il dit quelque chose

de ſoi, qui eſt dans la mediocrité, & qui eſt ſupportable, alors il addreſſe ſa parole à toute l'aſſemblée. Mais quand il eſt contraint d'auancer je ne ſçai quoi de hardi, & qui peut eſtre ſujet à eſtre mal pris, alors il s'adreſſe à ſa partie aduerſe. Ie n'ai » pas, dit-il, fortifié la ville de » briques & de pierres, non, » Mais ſi tu veus (addreſſant ſa » parole à Æſchines) conſiderer » quelle eſt la fortification que » j'y ai faite, tu trouueras que je » l'ai fortifiee d'armes, de villes, » & d'alliez. Et en vn autre en- » droit. Ie te di, que de ce que » j'ai fourni de ma bourſe & de » mon bien pour les fortifica- » tions, je n'en ſuis contable à

perſone. Entens-tu Æſchines? « Il addreſſe ſa parole à ſa partie, pour monſtrer qu'il auoit plus d'enuie de faire dépit à ſon ennemi, que de volonté de reprocher vn bien fait aus Atheniens. Ciceron ſe ſert encore d'vn autre moien: car lors qu'il ſe trouue obligé de parler de la conſpiration de Catilina qu'il auoit découuerte & opprimée, tantoſt il en dõne la gloire à la vertu du Ṣenat, tantoſt il l'attribuë à la prouidence de Dieu, & vne bien petite partie à ſon ſoin & à ſa vigilance. Mais, ce dit Quintilian, comme cette vanterie mal ſeante « & vilaine eſt honteuſe en la « bouche de l'orateur, il faut «

auſſi par fois lui permettre vne honneſte liberté. Car nul ne ſçauroit blâmer que mal à propos ce que dit Ciceron. Quoi » donc? quelle opinion voulez » vous que j'aie de moi-meſme? » penſeroi-je eſtre mépriſé par » cet homme? non pas certes, » car ni en ma vie, ni en mes a- » ctions, ni en ce peu que j'ai de » ſuffiſance, je ne vois pas ce qu'- » Antoine y trouueroit de mé- » priſable. En vn autre lieu il parle vn peu plus ouuertement, » Eſt-ce point, dit-il, qu'il ait » voulu entrer en lice contre » moi, pour emporter ſur moi » le pris & la victoire de bien di- » re? Ie ne pourrois pas lui auoir » vne plus grande obligation.

Car quel plus beau champ ſe « ſçauroit preſenter à moi pour « déploier mon eloquẽce, qu'en « parlant pour moi-meſme con- « tre la perſonne d'Antoine? Ie « penſe donc, Ariſte, auoir plei- nement ſatisfait à ta demande, en t'aiant enſeigné par les re- gles & par les preceptes des anciens orateurs, la façõ qu'vn homme de bien & modeſte doit parler de ſoi-meſme en la preſence des autres. Au de- meurant, c'eſt vne tres-grande temerité à vn homme qui é- crit, ou qui parle en public, de penſer en toutes les compa- gnies & dans les aſſemblées trouuer des diſciples de Py- thagore, qui n'aient rien à ré-

pondre, quand il ſe donnera toutes les loüanges qui ſe peuuent imaginer, ſi ce n'eſt αὐτὸς ἔφα. Il l'a dit, & ſeulement pour ce qu'il l'a dit, il le faut croire. Il n'en va pas ainſi. Nos jugemens ſont trop libres pour les aſſujettir à cet eſclauage, & à cette creance aueugle, qui n'eſt bõne que pour les myſteres de la Religion, ſous l'obeïſſance deſquels nous ſommes obligez de captiuer nos ſens & nos entendemens. Ie te dirai neantmoins ſur ce ſujet, qu'on excuſe beaucoup l'âge, la dignité, & l'autorité de la perſone qui parle d'elle-meſme: que nul pourtant ne doit preſumer auoir acquiſes ſi grandes, qu'il n'appor-

te

te toujours vne tres-grande moderation, & retenuë à parler de soi-mesme. Ce qui te doit apprendre à rejetter cette licence débordée que s'est vsurpée vn jeune homme, à qui l'âge ne peut encore auoir donné beaucoup d'experience, ni l'étude vn grand sçauoir, ni la condition vne grande autorité, pour se louër en la presence des plus illustres persones de la France. Ie suis,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DES MAVVAIS STYLES & qui ont eſté blâmés par les anciens maiſtres de la Reto-rique.

LETRE XIV.

ARISTE, tu me demandes bien de la beſongne, & plus beaucoup que ni mon loiſir ni ma ſuffiſance ne m'en permettent. Penſes-tu donc que j'aie la memoire ſi bonne que de me ſouuenir apres trente ans, que je n'ai fait aucune reflexion ſur ces matie-

res, de ce que les anciens maistres de la Retorique ont enseigné des vices que nous deuons euiter, si nous voulons auoir vn style qui soit parfait & accompli? Ie ne me promets pas de te donner toute la satisfaction que tu pourrois desirer sur ce sujet, où je ne pretens pas m'engager, ni si à la haste que tu le veus, ni si à l'étroit que dans l'etenduë d'vne lettre. Ie ferai neantmoins pour te complaire ce que le temps & ma memoire me pourront permettre, en effleurant seulement ce que je me souuiendrai auoir obserué de cette matiere, dans les liures des meilleurs maistres de l'eloquence. Le premier qui s'offre

à mon esprit est le Rheteur Lõginus, de qui tu apprendras à euiter le style enflé & ampoullé auquel, dit-il, naturellement sont portez ceus qui sont desirèus de la grandeur & de la majesté du langage. La crainte qu'ils ont d'estre condamnés de foiblesse & de secheresse, pousse leurs espris à cette enfleure vicieuse, qui les fait tomber dans cela mesme qu'ils taschent d'euiter. Les tumeurs au corps, & les enfleures au langage sont également dangereuses, celles là font perdre l'embonpoint à ceus qui en sont malades; celles-ci ostent la creance au discours, qui ne peut estre enflé & veritable tout ensemble. Ces

maladies nous requiſent à l'eſtat que nous voulons euiter. Il n'y a rien, diſent les medecins, plus ſec que l'hydropique, l'enfleure du langage eſt vne marque certaine de la ſechereſſe du ſtyle. Celui qui enfle ſon diſcours en voulant paſſer la proportion des juſtes grandeurs, ſe jette dans le precipice de la baſſeſſe du ſtyle puerile & d'écolier, qui eſt tout proche voiſin du ſublime & du magnifique ; mais qui eſt bas tout à fait & propre d'vn eſprit etroit & petit, où il n'y a point de generoſité. qu'eſt ce que ce ſtyle puerile? Ce n'eſt autre choſe qu'vne penſée d'écolier, qui par vn vain amuſemẽt aboutit dans la froideur. Et

ceus là tombent ordinairement dans ce vice tres-vil & tres-ignoble, qui affectent vn langage fardé & figuré. Ils font comme les mauuais archers, au lieu de donner dans le dous & dans le majestueus où ils visent, ils donnent dans le puerile, le metaphorique, & le cacozele. Pour cela, dit-il, on se mocque de Gorgias quand il appelle Xerxés, le Iupiter des Perses, & les vautours des sepulcres viuans & animés. Et cette maniere d'écriuains lors qu'ils pensent parler auecques plus d'enthousiasme; au lieu de parler en prophetes, ils parlent comme des enfans & des sots. Ce style enflé & d'écolier est familier à

Narciſſe, en voici vn exemple ſinguliertiré de la letre 1 v. du III. liure, ou pour dire ſeulemẽt qu'il ne pouuoit dormir, & que la preſence d'Hydaſpe le conſoloit, il fait deus pages de diſcours inutile. Mon cher Hydaſpe, dit-il, ſi Dieu m'auoit donné vn Roiaume, pourueu que je ne dormiſſe non plus que je fais, je ſeroi le plus vigilant Prince du monde, & je n'aurois beſoin aupres de ma perſone ni de gardes, ni de ſentinelles. Ie croi ſans mentir qu'il n'y a que moi pour qui la nuit n'a point eſté faite, & quand les vens ſe repoſent, & que toute la nature eſt tranquille, je veille tout ſeul auecques les aſtres. Mais

„ j'ai peur encore que Dieu ne ſe
„ veuille pas contenter de cela, &
„ je voi tant de maus que l'auenir
„ me prepare, que je ſuis quaſi aſ-
„ ſeuré d'eſtre beaucoup plus
„ malheureus demain qu'aujour-
„ dhui. La ſeule mine d'Hydaſpe
„ me conſoloit & me rendoit la
„ douleur meſme en quelque ſor-
„ te agreable. Mais à cette heure
„ qu'entre lui & moi, il y a vne
„ douzaine de villes & cent lieuës
„ de nége, j'ai bien de la péne à
„ ne mourir pas, & à me ſouſte-
„ nir ſur la plus mauuaiſe partie
„ de moi-meſme. A quoi eſt bon
tout ce diſcours, pour dire ſeu-
lement je ne puis dormir, & la
preſence d'Hydaſpe me conſo-
loit. Virgile auroit dit cela en

vn vers & demi,

-- Hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, nec placidam membris dat cura quietem.

Toute cette enfleure de Narciſſe n'eſt que du ſtyle d'écolier. Si Dieu m'auoit donné vn Roiaume j'euſſe eſté le plus vigilant Prince du monde. Si Dieu m'auoit donné vne nauire à conduire, j'euſſe eſté plus vigilant pilote que Palinurus. Si j'euſſe eſté faiſeur d'Almanachs; je fuſſe deuenu plus grand Aſtrologue que Tychobraé: cela eſt ridicule & puerile. Voila pour vn. Il y en a vn autre qui ne vaut pas dauãtage, mais il conſiſte aus mouuemens que

Theodore appelle μαινάδων, comme qui diroit propre des Bacchantes, & des Menades. Ce n'eſt autre choſe qu'vn mouuement hors de propos & de ſaiſon, fait là où il n'en faudroit du tout point, ou exceſſif, ou il ſeroit beſoin d'vn mouuement moderé. Car vous diriez par fois de ces orateurs qu'ils ne ſoient pas ſobres, mais comme s'ils eſtoient hors du ſens, & enyurez de la fumee d'vn bonvin, ils ſe jettẽt dans des paſſions, & des mouuemens qui ne ſont plus de leur ſujet, mais ſeulement de leur bile & de leur colere qui leur donne des trenchées & des conuulſions, ſans remporter autre fruit des audi-

teurs apres s'estre bien tourmẽtez, que la compassion des vns, & la mocquerie des autres. De cettui ci je passe auecques Longinus à vn'autre espece de mauuais style, qu'on appelle froid, ou tombẽt facilement ceus, qui alembiquent trop leur esprit à inuenter de belles & de nouuelles pensées. Comme a voulu faire Timée, qui dit en vn endroit qu'Alexandre conquit toute l'Asie en moins d'années, que l'orateur Isocrates n'auoit composé son Panegyrique. On lui pourroit dire par mesme raison, qu'Isocrates auoit esté plus vaillant que les Lacedemoniẽs, d'auoir fait son Panegyrique, en moins de temps trois fois, qu'ils

ne demeurerent à prendre la ville de Messine. Il dit plus, que les Atheniens furent defaits & mis en déroute en Sicile par vn Capitaine nommé Hermocratés fils de Hermon, à cause des impietez & des sacrileges qu'ils auoient exercez contre les temples & les autels de Mercure, que les Grecs appellent Hermes. Ce qui est aussi bon que ce que dit Narcisse d'vn certain, qu'il estoit mort du pourpre, à cause de la pourpre ou du bonnet rouge qu'on auoit enuoié de Rome à vn Cardinal qu'il n'aimoit pas. C'est en la letre x. du 1. liure. On reprent aussi le Philosophe Platon, de ce que pour dire des tablettes sur les-

quelles on écrit, il auoit dit des commétaires de cyprés. Et encore de ce qu'il auoit parlé de la sorte des murs des Lacedemoniens, On fera beaucoup mieus de laisser dormir les murailles de Lacedemone ainsi couchees par terre, que non pas de les reueiller, & de les faire leuer. Et le disert Herodote a esté taxé d'auoir appellé les belles femmes, le mal & la douleur des yeus. Ceus qui l'excusent disent pour lui que c'est vn étranger, & non pas vn Grec qu'il a fait parler de la sorte, & encore en vn banquet, & entre les verres. Mais, dit l'auteur, ni mesmes par la bouche de telles personnes, vn écriuain ne doit pas se laisser al-

ler à cette baſſeſſe, & ſous ce maſque faire le badin à tout jamais. Qu'euſt dit ce Cenſeur, s'il euſt veu vn Cardinal marcher à Rome ſur des pierres qui ont eſté les Dieus de Cæſar, & de Pompée. Et ſe pourmener parmi les fables & les hiſtoires. Et quitter le deuïl pour s'habiller de la couleur des roſes? Demetrius Phalereus ſe rit des alluſions froides, & des metaphores affectés, comme de celui qui parlant d'vn Centaure, dit qu'il eſtoit à cheual ſur ſoi-meſme. Et vn autre, qui pour dire au grand Alexandre qu'il courut aus jeus Olympiques. Sire, lui dit-il, courez le nom de voſtre mere. Pource que la mere d'A-

lexandre se nommoit Olympias. Ceci est pour les allusions, & pour les metaphores. Il se mocque d'vn qui auoit dit en prose, Que la rose pourprine rioit mignardement sur le buisson. Ce qu'à péne on pourroit pardonner à vn mauuais poëte. Aristote blâme les mots composez hors de la poësie, à qui on les permet. Mais qui voudroit en prose & dãs vn liure discours, se seruir des mots composez de Licophron, ou de ceus de du Bartas en nostre langue, se feroit mocquer de soi. Le mesme Philosophe n'approuue pas l'vsage des epithetes, si on en vse trop souuent, ou s'ils ne sont pas bien propres au sujet. Il excuse

à vn poëte de dire le lait blanc, mais il ne le pourroit ſouffrir à vn orateur. Il faut toujours butter à la mediocrité, & vaut mieus parler à l'auanture & ſans art, qu'auec vn'étude affectée, car de celui qui parle ſans art, on peut dire auec raiſon qu'il ne parle pas bien, mais de celui qui parle auec affectation, on ne ſçauroit dire autrement, ſi ce n'eſt qu'il parle tres-mal. Il blâme donc Alcidamas de froideur, à cauſe qu'il ſe ſert des epithetes comme de viande, & non pas comme de ſauce, tant il en vſe à tous propos, & de longues & de mal propres. Il ne dira pas ſimplemẽt la ſueur, mais l'humide ſueur du corps. Il ne

dira

dira pas les lois, mais les lois qui ſont les reines des cités & des villes; il ne ſe contentera pas de dire, le ſouci mais le ſouci chagrineus de l'ame, il ne lui ſuffira pas de dire qu'vne femme couurit ſon corps, il dira qu'elle couurit la honte de ſon corps, & la partie qui correſpond aus paſſions amoureuſes de l'ame. Vn écriuain ſemblable à cetuici, ne dira pas qu'il y a des fraiſes & des melons en ſon jardin, mais que de tous les reptiles on n'y connoit que les melons & les fraiſes. Il ne dira pas que chez lui on mange des meures & des ceriſes, mais que de toutes les viandes ſanglantes on n'y vſe que des ceriſes & des meu-

res. Il ne dira pas ſimplement le feu, mais le feu qui eſt le ſoleil de la nuit, & des mauuais jours. Il ne dira pas faire vn Pape, mais faire vne teſte à toute la Chreſtienté, ou faire de la bouche, vn ſucceſſeur aus Conſuls, aus Empereurs, & aus Apoſtres. Par le moien de ces belles phraſes, dit Ariſtote, ils ont trouué à parler mal juſques meſmes à l'excez. Hermogenes repréd en l'orateur les penſées baſſes, & qui ſont tirées du langage des petites gens, & de la lie du peuple, & dit qu'on a broché & raié ce trait en l'oraiſon de Demoſthene pour Neæra, où il dit, Cette beſongne eſtoit couſuë de gros fil auec trois coups d'a-

léne. Et ce qu'il dit de la mere de quelqu'vn, Qu'elle vendoit du ruben par les marchez. Et d'vn' autre. Que tout l'eſté elle ne ceſſoit de courir par les ruës à crier des féues cuittes. Pour ce que ces manieres de parler ſont trop baſſes, & bien qu'elles puſſent paſſer dans la conuerſation ordinaire, elles ſeroient pourtant indignes & mal-ſeantes en la perſone d'vn homme d'honneur, en vne grande aſſemblée, & ſur vn graue ſujet, & en vn' afaire d'importance. Comme de dire, qu'à Rome on ne condanne pas meſmes le diable à tort, qu'on ſe reſerue l'vſage des lunettes pour voir des objets deshonneſtes, qu'on eſt

obligé de rendre conte de tout son sang à sa maistresse, d'ecrire à vn Cardinal qu'on mange à Rome la viande qu'on appelle la gelee. Quintilian veut que nous éuitions le vice qu'il appelle Cacophate, soit que de propos deliberé nous disions vne parole que nous voulions bien estre prise en vn sens deshonneste. Comme ce que dit Narcisse, qu'il voudroit que son eloquence fust aussi masle que celle d'vn sien ami, & à vn Roi de faire des coups d'estat auec sa femme: ou soit que par la malice de ceus qui les lisent, ou qui les ecoutent, nos paroles puissent estre entenduës en vn sens deshonneste, quoi que la faute

ſoit plus aus autres qu'à nous meſmes, nous le deuons neantmoins euiter, ſi toutesfois nous pouuons nous en prendre garde. Puis que nous ſommes, dit-il, obligez de ceder aus vices qui nous gaignent, & que par noſtre mechanceté, nous ſommes contraints de perdre l'vſage des mots qui ſont tres-bons, tant l'eſprit de l'homme eſt enclin à penſer mal, où en effet il n'y en a point. Le meſme Quintilian nous enſeigne auſſi d'éuiter la baſſeſſe des paroles, qui raualle la grandeur ou la dignité du ſujet, comme celui qui parlant d'vne forteresſe aſſiſe au haut d'vne montagne diſoit, C'eſt vne verruë de pierre ſur le

ſommet d'vne montagne. Et de fuir encore l'autre vice contraire de ſa nature à cettui-ci, mais au rang des fautes, tout vn & ſemblable, qui eſt de donner aus choſes des noms qui excedent leur merite & leur grandeur, ſi cela ne ſe fait à deſſein & pour rire. Et pourtant on ne dira pas qu'vn parricide ſoit vn mauuais homme, ni que celui qui aura veu ſimplement vne courtiſanne ſoit vn ſcelerat, cettui-ci ſeroit trop, & l'autre trop peu. Il y a plus, dit-il, vne maniere de diſcours qui eſt, mouſſe, ſordide, maigre & ſeche, triſte, morne & mal-agreable, & encore vile & negligee. Leſquels vices ſe connoiſſent mieus

par les vertus qui leur ſont oppoſites. Car à celle qui eſt mouſſe eſt oppoſée la ſubtile, à la ſordide, celle qui eſt nette & polie, à la maigre, celle qui eſt bien remplie & copieuſe, à la morne, celle qui eſt gaie, plaiſante & agreable, & à la negligee on oppoſe l'exacte & l'exquiſe maniere de parler. Nous deuons euiter auſſi les Tautologies, c'eſt à dire la repetition frequente d'vne meſme parole, vice où il eſt arriué meſmes à Ciceron de tomber en la defenſe de Cluentius, Seigneurs juges, ce jugement n'a pas eſté ſeulement different des autres jugemens. Il faut fuir la Macrologie, qui conſiſte en vne

longueur de paroles inutiles & ſuperfluës. Comme quand Tite Liue dit, Les Ambaſſadeurs n'aiant pû obtenir la paix qu'ils demandoient, s'en retournerẽt arriere en leurs maiſons d'où ils eſtoient venus. C'eſtoit aſſez de dire qu'ils s'en retournerent. Le Pleonaſme eſt preſque ſemblable au precedent, & ce n'eſt autre choſe qu'vne excreſcẽce de paroles ſuperfluës, comme je l'ai veu de mes yeus, c'eſt aſſés de dire je l'ai veu. A ce propos, Ciceron eut bõne grace vn jour cõme l'orateur Hircius en plaidãt contre Panſa euſt dit, Que cette mere auoit porté ſon enfant neuf mois dans ſon ventre. Les autres meres, dit-il, les portent

elles dans leur tablier ? En fin toute parole qui ne ſert, ni au ſens, ni à l'ornement, peut eſtre appellée vicieuſe, & doit eſtre retranchée du diſcours. Apres tout, il y a le Cacozele, qui eſt vne peruerſe affectation, qui cõprend tout ce qui eſt contraire aus vertus qui doiuent eſtre en l'orateur, C'eſt quand, s'il y a de l'eſprit, il n'y a point de jugement, & que celui qui parle ou qui écrit, eſt trompé ſous l'apparance du bien. Qui eſt le pire & le plus grand de tous les vices de l'eloquence, par ce qu'on tâche d'éuiter les autres, & on affecte cettui ci. C'eſt lui qui fait dire des ſottiſes, des extrauagances, des choſes baſſes, vilaines, &

populaires, repugnãtes & contraires à la nature des choſes, tout autrement qu'elles ne ſont en effect, contre la bien-ſeance qui leur eſt conuenable, & plus beaucoup qu'il ne ſuffit pour les declarer comme il faut. Auecques tout ce que je t'ai dit, ſi tu ajoutes les vices qui ſe rencontrent au mauuais ordre du diſcours, à la mauuaiſe liaiſon des periodes, ce qui n'eſt pas orné de figures bien à propos, ou ce qui eſt dépourueu tout à fait de cet ornement, ce mélange confus de penſées baſſes & releuées, nouuelles & anciennes, de vers & de proſe. Et ſi tu joints à ceus ci, tous les autres qui ſe rencontrent dans les écrits de

Narciſſe, tu auras à peu prés en cette letre tous les vices qui ſe peuuent rencontrer dans le diſcours, outre ceus que Quintilian obſerue, qui regardent plus les mœurs de la penſée, que la maniere de ſon langage. Lors que dans les écris d'vn auteur, on remarque vne flatterie honteuſe, vne bouffonerie affectée, vne perte de la pudeur & de la modeſtie, à dire des choſes ſales & vilaines, & vn abandon, & comme vne proſtitution entiere de ſon autorité, & de ſa dignité en toute ſorte d'occaſions & de rencontres. C'eſt ce que tu dois euiter auec autant de ſoin, que j'en ai de conſeruer tes

bonnes graces, & de me dire toute ma vie,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DES PENSEES, ET *des qualitez qu'elles doiuent auoir pour eſtre belles.*

LETRE XV.

ARISTE, tu ne peus ignorer que tout ce qu'vn orateur ſçauroit faire cõſiſte ou à loüer & à blâmer, en quoi s'occupe le demonſtratif, ou à perſuader & à diſſuader, qui eſt le ſujet du deliberatif, ou à accuſer & à deffendre, qui eſt la matiere du judiciaire. L'homme de bien, & qui a la faculté

de bien dire, ne ſe propoſera jamais au premier genre à louër que ce qui ſera beau, bon, excellent, & parfait en ſon eſpece; & à blâmer que ce qui ſera laid, mauuais, imparfait, & de nulle eſtime. Il n'entreprendra point au ſecond de perſuader que ce qui eſt honeſte & vtile, ſi toutesfois le profitne repugne point à l'honeſteté; ni ne diſſuadera que ce qui eſt honteus, vilain, & deshoneſte. Que s'il ſe met au troiſiéme gẽre à l'accuſation d'vn ſujet, ce ſera toujouts ce qui eſt injuſte, & ne defendra point vne choſe ſi elle n'a la juſtice de ſon coſté. Voila proprement les limites, & les bornes, qui renfer-

ment l'office & la charge de l'orateur. Mais pour traiter ces sujets là, l'orateur a besoin de pensées, d'inuentions, & de preuues, qui sont toutes renfermées comme dans des cabinets d'Allemagne, dont les ressors & les serrures ne s'ouurent qu'auec la clef du bon esprit, qui du dedans de ces tiroirs, où il y a mille richesses amassées, doit tirer & trier auecques chois & jugement ce qui peut seruir à la compositiõ & à l'ornement du sujet qu'il se propose. Ce cabinet est ce que les Grecs ont appellé Topiques, où il y a diuersité de tiroirs qui sont autant de lieus où les pensées sont renfermées, & d'où il

eſt neceſſaire de les aucindre, à qui veut en auoir à ſuffiſance pour parler de quelque ſujet que ce ſoit. Car de neceſſité il faut qu'on les tire où de la definition de la choſe, ou du dénombrement de ſes parties, ou de l'etymologie de ſon nom, ou de la deriuation du mot, du genre, de la forme, de la ſimilitude qu'elle peut auoir auec vn'autre, ou de la difference, ou des choſes qui lui ſont contraires, ou ajointes & alliées, de ce qui la precede, ou de ce qui la ſuit, ou de ce qui lui repugne, & ne ſe peut pas accorder auecques elle, ou de ſes cauſes, qui l'a faite, ou de quoi, auec quoi, ou pourquoi elle eſt faite,

ou

ou de ſes effets, ou en faiſant comparaiſon d'elle à vne plus grande, ou à vne plus petite, ou à vne qui lui eſt égale & ſemblable. Tous ces tiroirs ſont renfermez dans le cabinet de la nature, & de l'eſtre meſme de la choſe. Il y en a quelques vns au dehors qui peuuẽt encore lui ſeruir grandement, comme les penſées, qui ſont priſes des témoignages d'autoritez diuines & humaines, de l'opinion des peuples, du conſentement des ſages, de la rencontre de pluſieurs choſes fortuites, & quelques autres ſemblables. Voila vn amas de grãdes richeſſes. Mais les vns, ou, par ignorance les mépriſent,

ou, par negligence ne les recherchent pas, ou, par faute de jugement ne ſçauẽt pas en vſer auecques prudence. S'ils trouuent vne belle enſeigne de diamans, au lieu de la mettre ſur le ſein d'vne Dame, ils la feront ſeruir aus talons de ſes patins: s'ils rencõtrent desbrodequins pour vn Hercule, ils en chauſſeront vn enfant ou vn pygmée: s'il tombe ſous leur main vn riche manteau roial, ils en couuriront les épaules d'vn miſerable, & bien ſouuent ils laiſſeront tout ce qui ſeroit propre à leur ſujet, & en tirerõt ce qui le détruit, le deshonnore, ou qui le defigure. De l'ignorance des vns procede cette ſterilité

de penſées, & cette ſechereſſe qui ſe remarque dans les diſcours. De la negligence des autres qui ſe fiét d'ordinaire en la bonté de leur eſprit, prouient vne certaine fertilité de penſées confuſes & mal ordõnées, vn ammoncellemẽt de tout ce que la memoire leur dicte, & leur fournit ſur vne des parties de leur ſujet, vn embonpoint inégal du diſcours, trop gras d'vn coſté, & trop maigre de l'autre, reſſemblant à ces corps dont vne partie prenant trop de nourriture, deuiendra plus groſſe que de raiſon, & les autres à faute d'aliment demeurent ſeches & attenuées. De l'imprudẽce des derniers nais-

ſent ces ouurages monſtrueus, qui n'ont rien de la nature que la matiere dont ils ſont faits & compoſez. Pour ſe ſeruir bien à propos de ces threſors, & de ces magazins des penſées, il faut vn eſprit ingenieus, laborieus, judicieus, à qui la nature ait beaucoup donné, & à qui l'art ait perfectionné les dons meſmes de la nature. Si tu es, Ariſte, ainſi auantageuſement fauoriſé de la nature, & bien inſtruit en l'artifice des orateurs, lors que tu viendras à fouiller & fureter dans les cabinets où ſont rẽfermez les threſors de l'eloquence, tu n'en tireras point de penſées pour eſtre belles, qui ne ſoient ac-

compagnées de verité : tu ne produiras jamais de loüanges menſongeres, ni de faus blâmes : & tu feras que tes propos ſoient toujours conformes à la verité de la choſe. Ne di point qu'vn homme ne puiſſe mourir, qu'il durerera autant que le Soleil & les aſtres ; ne di point que tout ſeul & tout nu il peut faire autant que les autres auec des armes & des forces ; ne di point que ſon viſage ſoit immortel ; ni que ſon eſprit ſoit tout-puiſſant, & à qui Dieu n'a point donné de bornes. Ne di point qu'vn enfãt pour eſtre ſage, n'a point beſoin d'experience. Les penſées pour eſtre belles doiuent eſtre veritables,

le mensonge est l'auteur de leur premiere & plus grande difformité. Mais pource que la verité est tres-difficile à discerner en toutes choses, si tes pensées ne se rencontrent pas toujours auecques la verité, au moins fai que jamais elles ne s'éloignent de la verisimilitude. Tu ne diras point qu'vn enfant à l'âge de dix ans pouuoit presider à tout vn Conseil d'estat, & conduire trois Roiaumes. Tu ne diras point que la puissance de la vie, & de la mort, les traitez de paix, & les resolutions de la guerre, & generalement toutes les autres afaires publiques n'eussent point couru de fortune entre ses mains. Tu ne diras point que

le mal auec tous ſes attraits & tous ſes exemples, n'eſtoit pas capable d'emporter ſur vn Prince vn premier mouuement de volonté, ni de lui plaire meſme en le ſurprenant. Tu ne diras point qu'vn homme perſuadoit auant que d'ouurir la bouche, qu'vne demie année de ſes actions ſont quaſi toute noſtre hiſtoire, que quand il ſeroit auprés des afaires, ſans y toucher elles iroient le mieus du mõde. Tu ne diras point qu'vn Prince d'Italie fera plus de perte en faiſant pendre vn homme, que le Roi de France n'en perdroit en trois batailles, & en la priſe de quatre villes, & mille autres pẽſées ſemblables, qui ſont de-

pourueuës de toute verisimilitude. Tes pensées serõt graues, & auecques les personnes d'autorité, tu ne te relacheras point dans la bouffonnerie affectée, ni dans la deshonesteté. Tu ne feras point le rieur & le plaisant auec les Princes, & tu n'entretiendras point les Cardinaus de tes malalies, ni de tes débauches. Tu n'interrompras jamais vn propos serieus des baisers de Clorinde, ni du sein d'Opale, ni des sermens que tu auras faits à ta maitresse, de n'aller point a la guerre. Et dés l'entrée d'vn discours que tu veus faire serieusement, tu ne diras point d'vn grand Prince, que c'estoit pour cet homme là que les ma-

ris n'eſtoient point jalous de leurs femmes, & tu ne diras point à vn Roi, qu'il ne faut plus qu'il penſe à faire des coups d'eſtat qu'auec ſa femme. Tes penſées ne ſe departiront jamais de l'honeſteté, & de propos deliberé tu ne traitteras point de ſujet deshoneſte. Tu ne publieras point les letres que tu écris à ta maitreſſe pour l'induire à ſon deshoneur. Tu n'iras point prendre de douces tentations dans la chambre des filles d'vne grande Réne, pour au ſortir de là aller chercher ailleurs des contentemens plus ſolides. Tu ne diras pas que chez toi chacun ſe ſaoule de ce qu'il aime, & qu'on y paſſe le temps de tous

coſtez. Tu ne diras point qu'auec trois gouttes de mauuais ſang, tu as toutes les paſſions de ceus qui ſe portent bien, ni toutes ces vilainies qui ſe liſent dans les letres d'vn nouuel auteur. Tes penſées doiuent eſtre raiſonables, & non pas comme celles d'vn frenetique ou furieus. Et pour ce tu ne diras point àvn homme, ſi tu ne m'aimois j'aualleroi toute à cette heure de la poiſon, ou je me laiſſeroi mourir de triſteſſe. Tu ne diras point, que ſi lon ne vient à ton ſecours, tu ne deſenyureras point juſques à Paſques. Tu ne diras point que tu caſſes tous les miroirs que tu rencontres, que tu troubles toute l'eau des riuie-

res que tu passes, &c. Ces pensées ne sont bonnes que pour les actions de Roland, apres que l'amour & la jalousie lui eurent fait perdre le sens. Tes pensées doiuent estre subtiles & ingenieuses, telles que sont celles qui se tirent du lieu des contraires, que par excellence les orateurs appellent enthymémes, parce qu'elles ont la pointe acerée, & qu'elles partent de l'esprit auec impetuosité. Ciceron nous en donne ces exemples. En montrant que tu crains cet homme, tu mets tous les autres en asseurance. Il n'y a rien qui la condanne dauantage que ce que tu ne lui reproches rien. Si Narcisse en tire quelqu'vne de

ce lieu, elle ſera froide & laſche au poſſible. Il dira que l'aduis d'vn tel eſt contraire au bon, ou que cette raiſon eſt cõtraire à la bonne. Tes penſées ſerõt communes, ou à tout le moins elles paroitront telles, par la lumiere que tu leur donneras auecques les paroles & la façon dont elles ſeront exprimées. Tu ne donneras point de conuulſions à ton eſprit pour en inuenter d'étranges & de nouuelles. Et tu ne diras point que tu marches à Rome ſur les pierres qui ont eſté les Dieus de Cæſar & de Pompée. Tu n'appelleras pas le Duc de Venize malheureus de ce qu'il eſt condanné à ne ſortir jamais du lieu où il eſt, & par

conſequent à ne voir jamais vne maiſon qui eſt en France, & d'autres de meſme tirées de quatre cens lieuës loin de ton ſujet. Tes penſées, ſeront nobles & releuées, & non pas tirées du fons & de la lie du menu peuple. Tu ne diras point d'vn hõme, qu'on le void auſſi ſouuent au Louure que la ſale des Souiſſes, & les pierres du grand eſcalier. Ni à vn Cardinal, qu'il ne ſortira non plus de Paris que l'Arſenal ou le Louure. Et tu ne conſeilleras point à tes amis, de ne voir la guerre qu'auecques des lunettes de Flandre: & toi-meſme n'en reſerueras pas l'vſage pour voir des objets ſales lors que tu ſeras

plus âgé. Pour concluſion, Ariſte, tes penſées ſeront propres & conuenables à ton ſujet. Et tu n'endoſſeras pas les armes de Goliath à Dauid, qui eut bien de la pene à s'ajuſter dans celles de Saül. Tu ne feras pas faire au Prince de Galles à l'âge de dix ans, ce que le Roi Iacques ſon pere faiſoit à l'âge de quarante cinq. Et tu ne feras pas débor-der dans ta chambre tout le vin qui ſe doit boire en ſix mois en tout vn païs, pour décrire vne bouteille de muſcat, & tu ne mangeras pas tant de muſcat, qu'il n'en reſte de demeurant pour enyurer quelque Milord d'Angleterre. Si tu ne produis point de penſées qui ne ſoient

de la qualité de celles que je t'écris, asseure toi, qu'elles auront autant de conformité auecques les vertus des anciens Princes de l'Eloquence, qu'elles seront éloignées des vices de celles, dont les écrits de Narcisse sont tous pleins. Ie suis,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE L'IMITATION, *& qu'elle eſt neceſſaire a ceus qui veulent paruenir à la perfection de l'Eloquence.*

LETRE XVI.

ARISTE, c'eſt choſe qui arriue ordinairement, que ceus qui veulent paroiſtre doctes aus ignorans, ſe font connoiſtre pour des ignorans par les doctes. Quand Narciſſe dit & ſe glorifie d'inuenter beaucoup mieus qu'il n'imite, qu'il eſt le pere & le

createur

createur de toutes ſes penſées, qu'il a trouué de nouuelles regions au mõde de l'eloquence, & qu'il tient vn chemin qui n'a point encore eſté fraié par vn autre. Il croit ébloüir les yeus de ceus qui écoutent ces merueilles : mais s'il y a des ignorans qui l'admirent, il ſe doit aſſeurer que les habiles hommes s'en moequent. Et par les meſmes loüanges qu'il penſe donner à ſa ſuffiſance, il ſe decredite en l'eſtime des doctes, qui ne le peuuent juger que tres-incapable, ſi cela meſme qu'il dit eſt veritable, qu'il doit toute ſon eloquence à ſon inuention, & non pas à l'imitation des autres. Les doctes ne peuuent ignorer

que l'auteur de la nature a renfermé l'esprit de l'homme dans vne certaine circonference, hors de laquelle il lui est impossible d'etandre son action, il ne sçauroit outrepasser les bornes que la nature lui a données. Toutes les sciences ont leurs commencemens, leurs progres, & leur perfection. Cela ne se fait pas tout à coup, ni par vn mesme, ni en vn mesme temps, Iamais l'homme n'a pu donner la perfection à vn art, ou à vne science qu'il ait inuentée. Le hazard, l'obseruation, & la subtilité de l'esprit fait éclore les inuentions, l'imitation de ceus qui suiuent y ajouste toujours quelque chose, & apres beau-

coup de siecles, c'est tout si elles peuuent acquerir leur perfection. Car que peut il y auoir en ce monde qui soit de l'inuention des hõmes si parfait, qu'on ne puisse y ajouster, ou desirer quelque chose d'auantage ? Si doncques il est veritable que Narcisse soit le premier auteur, & inuenteur de son Eloquence, on ne sçauroit conclure autrement, si ce n'est que necessairement elle doit estre fort imparfaite. Et quand il redoute si fort qu'on croie, ou que lon publie, que son Eloquence a de la conformité auec les anciens, il a peur qu'on croie, & qu'on dise, qu'il est bon orateur, veu que tous les orateurs anciens, con-

feſſent eus-meſmes eſtre deuenus bons orateurs par le moien de l'imitation. Longinus qui fut en ſon temps vn excellent maiſtre de cette ſcience, en ſon traité du genre ſublime de l'Eloquence en parle de la ſorte. Il y » a, dit il, vn autre chemin pour » aller & paruenir à cette hauteur » & ſublimité dont nous traitõs. » Et quel eſt ce chemin penſez- » vous que nous voulons dire? » c'eſt celui de l'imitation des ex- » cellens auteurs, tant des ora- » teurs que des poëtes, qui nous » portent à faire comme eus, auec » ardeur & jalouſie. Car c'eſt la » verité qu'il y en a beaucoup qui » puiſent l'eſprit de ces grans hõ- » mes à force de lire & de conſi-

derer leurs ouurages. Et de là « comme par vn diuin enthou- « siasme sont emportez & rauis à « parler plus hautement, & plus « sublimement que la condition « des hommes ne porte. Comme « on raconte de la Sibylle lors « qu'elle s'approche du treprié: « sous lequel on dit qu'il y a vne « ouuerture dans la terre dont « s'exhale vne vapeur diuine, de « laquelle cette femme comme « engrossée & remplie de cet es- « prit, va puis apres rendant les « oracles par inspiration. De mes- « me en est-il de ceus qui s'appro- « chent de ces grans personages « du temps passé, & qui se ren- « dent familiers auecques eus par « la lecture ordinaire de leurs ou- «

„ urages: car de là, comme de
„ certains sacrez soupiraus il sort
„ des exhalaisons toutes diuines,
„ qui se jettent dans les ames de
„ ceus qui les inuent, dont par
„ apres elles cõçoiuent les hau-
„ tes & les sublimes pensées, que
„ d'elles-mesmes elles ne pour-
„ roient enfanter. L'autre Denis
d'Halycarnasse en fait le mes-
me jugement, & pour ce que je
ne veus pas te donner des enfei-
gnemens qui n'aient point plus
d'autorité que celle qu'ils pour-
roient seulement receuoir de
mon approbation, j'aime mieus
te les rapporter tels que je les
prens dãs les liures de ces grans
hommes, sans autre change-
ment qu'en les faisant parler en

noſtre lãgage. Voici dõc ce que dit cet autre Denis. « Celui qui « aſpire à la gloire de l'Eloquẽce, « doit apporter beaucoup d'etu- « de à lire les ouurages des anciẽs, « pour de la tirer les prouiſions, « & faire amas des materiaus, dõt « par apres il ſe puiſſe ſeruir à trai- « ter les ſujets dont il entrepren- « dra de parler: comme auſſi pour « ſe former à l'imitation de leur « ſtyle, & à la façon qu'ils ont é- « crit ou parlé. Car il eſt vrai, & « l'experience le monſtre, que l'e- « prit du lecteur tire & puiſe de la « lecture ordinaire de l'auteur, la « reſſemblance & la forme de ſon « charactere. Ce qui s'apprend de « la fable de la femme du paiſan. « Il y auoit, dit le conte, vn bon «

» labourcur, qui eſtoit fort laid de
» viſage, qui eut peur d'engen-
» drer des enfans qui lui reſſem-
» blaſſent. Cette crainte lui enſei-
» gna l'art & le moien d'auoir de
» beaus enfans. Il achetta donc
» en ville des images fort belles
» & bien faites, qu'il accouſtuma
» ſa femme à regarder ſouuent,
» lors principalement qu'elle ſe
» doutoit d'eſtre groſſe. Par ce
» moien il lui reüſſit d'auoir de
» beaus enfans, & qui rappor-
» toient entierement à la beauté
» de ces figures que ſa fẽme auoit
» ſouuent regardées. De meſme
» ſe conçoit & s'engendre la reſ-
» ſemblance des beaus diſcours,
» lors que celui qui les lit, s'éforce
» d'imiter ce qui eſt de plus beau

& d'excellent dans les liures, ne « plus ne moins que si quelqu vn « rassẽbloit diuerses sources d'eau « dans vn mesme regard, & que « de là il les conduisit par vn mes- « me tuiau dans vn beau bassin « de fontaine. Ce que le peintre « Zeuxis aiant pratiqué, se rendit « admirable aus Crotoniates, qui « lui enuoierent douze des plus « belles filles qui fussent en leur « païs, de toutes lesquelles il tira « ce qu'elles auoient de plus beau « & de mieus formé en toutes les « parties de leurs corps, & rappor- « tant par étude & par imitation « ces beautez particulieres au su- « jet du tableau qu'il auoit entre- « pris, il dõna toute la perfection « qui se pouuoit desirer à ce pour- «

„ trait d'Helene, qui fut tenu
„ pour vn des miracles de la pein-
„ ture. De meſme en nous propo-
„ ſant deuant les yeus de l'enten-
„ dement les idées des excellens
„ hommes, qui nous ont laiſſé les
„ perfections de leurs eſpris dans
„ leurs ouurages, nous deuons en
„ tirer ce qu'il y a de plus beau, &
„ le rapporter aus noſtres, & par
„ le moiẽ de cette imitation nous
„ y formerons l'image d'vne be-
„ auté parfaite, qui reſiſtera au
„ temps & à la vieilleſſe, & qui ſe-
„ ra vn chef-d'œuure immortel
„ de l'art à toute la poſterité. Et
on ne peut pas dire que cette
imitation, dit Longinus, ſoit vn
larcin, non plus que l'étude que
font les peintres & les architec-

ctes ſur les belles œuures de peinture, & d'architecture, des excellens maiſtres du temps paſſé. Cette contention d'eſpris eſt bonne & loüable, dit le poëte Heſiode. Et veritablement ce combat à qui mieus fera par émulation d honneur eſt fort digne de gloire, là où meſme ce n'eſt pas choſe honteuſe que d'eſtre ſurmonté par nos Peres. Mais ici, Ariſte, quand je te parle d'imiter, ne penſe pas que mon intention ſoit de dire, que pour eſtre bon imitateur, il ſuffiſe ſeulement d'eſtre bon copiſte: car imiter, s'entend faire quelque choſe de ſemblable, mais copier veut dire ne faire que la meſme choſe. Il y a gran-

de difference entre les peintres qui imitent la maniere de Michel Ange, ou de Raphaël d'Vrbin, ou de Leonard de Vince, ou du Titian, & les copiſtes qui ſont à Rome, qui ne font que copier les pieces & les tableaus de ces grans maiſtres. Ie n'entens pas que pour imiter Ciceron, tu mettes ſimplement en François ce qu'il a dit élegamment en Latin, cela s'appelle traduire & non pas imiter, & qui ne feroit que cela il ſeroit interprete, & non pas imitateur. Pour imiter tu ne dois pas ſimplement regarder le patron que tu te propoſes pour exemple; mais aller plus auant, & conſiderer l'artifice que l'auteur a

ſuiui pour faire l'ouurage que tu as pris pour ton patron. Noſtre imitation alors eſt parfaite & accomplie lors que par les regles de l'analytique nous deueloppons & decouſons la beſogne d'vn auteur, & que nous conſiderons & voions à l'œil, quel artifice, quel moien, & quelles regles il a ſuiui pour faire vn tel ouurage: & puis lors que ſelon ces meſmes moiens & ces regles, que nous auons bien compriſes & entenduës, nous nous appliquons à faire vne beſongne ou vn ouurage qui lui reſſemble. De façon que comme lon dit aujourdhui, le Cauallier Gioſeppin tient de la maniere de Michel Ange, le

Guido Bolonois de celle de Raphael d'Vrbin; & celui eſt le plus excellent peintre, qui peut tenir de la maniere de tous les bons maiſtres qui ont eſté deuant lui: comme ſi nous diſions que Freminet tient la force des muſcles & des nerfs de Michel Ange, la ſoupleſſe & la molleſſe des charneures de Raphaël, la vigueur & la beauté du couloris d'vn tel. Auſſi pouuons nous dire des auteurs, qu'vn tel tient de la maniere de Demoſthene, vn tel de Ciceron, vn tel de Tacite, & l'autre de Seneque ou de Pline. Mais celui qui peut rapporter plus de perfections de ces grans orateurs & auteurs en ſes ouurages, ſe

peut dire plus parfait & plus accõpli que les autres, cõme qui pourroit auoir les nerfs de Demosthene, les ornemens de Ciceron, la pureté du langage de Cesar, & les pointes d'esprit de Tacite. Celui sans doute seroit tenu pour vn orateur accompli. Cette imitation donc qui n'est autre chose, s'il se peut dire, que l'expression de l'artifice d'vn auteur que nous nous serons proposez d'imiter en nos ouurages, consiste principalement en l'inuention, en l'ordre, en l'arrangement, & en la cõposition de tout le discours: & puis si nous auons à parler en public, c'est sur le geste, l'action, & la prononcia-

tion, c'eſt à dire, ſur le maniement du corps, & de la voix d'vn autre quelle s'exerce. En toute cette imitation, il n'y a rien que celle de l'inuention qui pourroit eſtre imputée à quelque ſorte de larcin, de la qualité de ceus que Virgile a exercez auec beaucoup de liberté ſur le bon Homere. Mais pour ce qu'il a ſi fort enrichi les inuentions d'Homere, c'eſt choſe aſſeurée que tant s'en faut qu'Homere s'en faſchaſt s'il le ſçauoit, qu'au contraire, il ſçauroit bon gré à Virgile d'auoir pris ſes enfans, & de ſe les eſtre faits propres par adoptiõ, qui ne pouuoient eſtre ni ſi bien veſtus, ni ſi bien couuers

en la

en la maiſon de leur pere naturel. Les maiſtres anciens qui n'ont rien oublié de tout ce qui pouuoit ſeruir à la pẽfection de l'orateur, reconnoiſſans que la puiſſance de l'entendement de l'homme eſt fort étroite & limitée, & qu'il ne ſe peut faire qu'vn homme, ou de ſoi-meſmes trouue toujours de nouuelles inuentions, ou que les penſées qu'il aura inuentées n'aient du rapport & de la conformité auecques celles d'vn autre qui l'aura precedé, ont voulu munir encores l'orateur de ce coſté là, & lui donner des preceptes pour couurir, s'il ſe peut dire de la ſorte, ſes larcins. Hermogenes lui en fournit

trois moiens, qui ſont tels, le renuerſement de l'ordre, la dilatation, & la reſtriction. C'eſt à dire, que celui qui ne veut que lon s'apperçoiue qu'il diſe ce qu'vn autre, ou lui-meſme aura dit vne autre fois, il peut en oſter la connoiſſance, en changeant l'ordre du diſcours, & mettant à la fin ce qui aura eſté dit a l'entrée, ou au milieu, & au contraire. Ou bien s'il dilate dauantage ce qui n'aura eſté que touché en paſſant, ou s'il reſtreint ce qui aura eſté dilaté par vn autre. Par le moien de cet artifice Demoſthenes ſceut biẽ déguiſer en ſa harãgue pour les ſoldats qui eſtoiẽt au Cherſonneſe, ce qu'il auoit dit aupara-

uãt en ſes Olynthiaques, & par le moiẽ de cette dilatatiõ & reſtrictiõ, il jetta de la poudre aus yeus à ſes auditeurs, qui ne s'apperceurent point qu'il ne diſoit qu'vne meſme choſe, & que ce n'eſtoit qu'vne meſme viande, dont l'appreſt & le ſeruice fut different. Platon en a vſé de la ſorte en ſon oraiſon Panegyrique, là où ne diſant que ce que Thucydides auoit deja dit en l'oraiſon funebre, non ſeulement on ne s'apperçoit pas de cela, mais auſſi il ſemble que ce ſoit vn ſujet tout different de l'autre, à cauſe qu'il s'étand amplement ſur le diſcours des afaires des ennemis, & de ceus contre qui la guerre eſtoit declarée,

ce que Thucidides n'auoit fait qu'effleurer en paſſant: & d'autre coſté il ſe reſtreint tres-fort ſur le diſcours des afaires de la Republique, ſur leſquelles Thucidides s'eſtoit fort dilaté. Demoſthene ſe ſeruit encore de l'artifice du renuerſement de l'ordre en l'oraiſon de l'exemption, à cauſe qu'il eſtoit arriué que l'orateur Phormion aiant harangué le premier ſur le meſme ſujet, il auoit dit quaſi les meſmes choſes que Demoſthene auoit preparées & premeditées. Afin donc que le peuple ne s'apperceut pas qu'il diſoit les meſmes choſes que l'autre, il renuerſa l'ordre que l'autre auoit tenu: Car au lieu que Phor-

mion auoit distribué tout son discours selon la diuision, du juste, de l'vtile, de l'honeste & du bien seant: il changea tout cet ordre, & le prit d'vn autre biais, qui lui reussit si heureusement, qu'on creut qu'il auoit dit toute autre chose que n'auoit fait celui qui auoit parlé deuant lui. Mais ceus qui se seruent des inuentions des autres font en cela paroistre leur bon esprit, lors qu'ils sçauent corriger, enrichir & orner dauantage cela mesme qu'ils ont pris des autres, en donnant jour à ce qui est trop enfoncé, en nourrissant ce qui est sec & affamé, en perfectionnant ce qui est estropié, en parant ce qui est negligé, en

rehauſſant ce qui ne ſait que traiſner par terre. En fin s'ils peuuent faire comme les Damoiſelles qui aiment les poupées, ſi elles les achettent toutes nues, elles les habillent à leur mode, ſi elles les trouuent habillées, elles les parent & les ornent encore dauantage: ce ne ſont plus les poupées renfermées dans vne caiſſe à la bouticque d'vn quinquaillier, mais de belles poupées bien braues, bie vestuës & dignes d'eſtre miſes dans vn riche cabinet. Ce ſeroit n'auoir pas le courage aſſez bon de ſe contenter d'atteindre à la perfection de ceus que nous nous propoſons à imiter. Et ce ſeroit vne grande marque de

noſtre foibleſſe, que de prendre leurs inuentions toutes cruës, & les mettre dans noſtre eſprit, comme des viandes dans noſtre eſtomach, & de les rendre de meſmes que nous les auons priſes, ſans eſtre digerées & transformées en aliment, & en noſtre propre ſubſtance. Ce ſeroit auſſi auoir l'eſprit bien ſterile, que de ne pouuoir rien produire de nous meſmes, & ſi pour traiter vn ſujet il falloit aller à tout propos chercher ce que Ciceron ou Iſocrate en a dit, & cõſulter toujours le Theatre de la vie humaine, le Stobée, ou le Polyanthea, & meſmes encores nos lieus communs, à quoi nous ne deuons jamais recourir

si premierement nous n'auons donné toutes les façons & les labours à nostre esprit, pour lui faire pousser & produire de lui-meſme tout ce qui s'en peut tirer d'inuention & de penſées ſur quelque ſujet que ce ſoit : & nous ne deuõs point aller chercher de l'eau dans le puis de noſtre voiſin, que nous n'aions foüillé premierement juſques à l'argille dans noſtre fons. Nous ne deuons pas au reſte reſſembler au ſinge d'Elian, qui ſe mit vn jour à conſiderer fort attentiuement les geſtes & les actiõs d'vne nourrice qui remuoit ſon petit enfant, & aiant remarqué comme apres qu'elle l'eut deueloppé de ſes langes, elle l'auoit

laué & nettoié dans vn baſſin d'eau tiede, & puis l'auoit remmaillotté. Le ſinge en voulut faire de meſme, ſi bienque voiãt qu'il n'y auoit plus perſone dans la chambre, il leue l'enfant de ſon berceau, il le prend & le met ſur ſon giron aupres du feu, & lui défait ſes bandes & ſes langes, & va plonger le pauure poupon dãs vn chaudron plein d'eau qui boüilloit deſſus le feu. Il y en a qui en font de meſmes des belles pieces qu'ils trouuent dans les liures, qu'en voulant imiter ils gaſtent, ils corrompent & dechirent en morceaus. D'autres penſent auoir bien imité vn auteur, s'ils en ont pû contrefaire les vices,

comme les Courtisans d'Alexandre, qui ne pouuant imiter ses vertus & ses proüesses, contrefaisoient sa grosse épaule, en tenant le col vn peu tors comme lui. En trainant vne periode, ils croiront estre des Ciceróns, s'ils peuuent lui donner la cadence d'vn, *esse videatur*. S'ils font vn discours sec & affamé, ils se presumeront estre des Tacites, & pour ce qu'ils auront fait vne letre toute de pointes & de contrepointes, ils estimeront estre des Seneques. Cela s'appelle vne peruerse imitation que les Grecs nomment cacozele. Et de ces imitateurs Horace a raison de se mocquer, quand il dit.

O imitatores ſeruum pecus!
vt mihi ſæpe
Riſum, ſæpe jocum, veſtri
mouêre tumultus!

Et s'il y a vn terme impropre, vn mot ſuranné, vne metaphore mal priſe, vne hyperbole exceſſiue en tout vn grand œuure, c'eſt ce qu'ils voudront contre-faire, ne pouuant pas imiter ce qui eſt de beau, de majeſtueus, & d'excellent. A ce propos le Rheteur Longinus raconte vne hiſtoire que je te rapporterai. Par fois, dit-il, « comme il eſt arriué à ces grans « heroës du temps paſſé de s'ou- « blier & de s'endormir, il y en a « eu d'autres qui ont penſé de- « uoir eſtre pris pour des Platons «

» & des Xenophons, en imitant
» seulement leurs fautes. Xeno-
» phon au traité qu'il a fait de la
» forme du gouuernement des
» Lacedemoniens, parle de la
» sorte de la modestie des jeunes
» hõmes de Lacedemone. Vous
» ne les eussiez entendu proferer
» vne seule parole, non plus que
» s'ils eussent esté de pierre; vous
» ne les eussiez pas veus tourner
» les yeus, non plus que s'ils eus-
» sent esté de bronze; vous les
» eussiez jugez plus modestes
» que les vierges qui sont dans
» les yeus. Tu dois nõter, Aristc,
que les Grecs appellẽt κόραι pu-
celles, ce que nous appellons
les prunelles des yeus. Xeno-
phon par vne froide allusion,

au lieu d'vſer du mot de κορῶν pucelles, auoit mieus aimé ſe ſeruir en cet endroit du mot de παρθένων vierges, pour exprimer auec plus de force & de gentilleſſe, ce lui ſembloit, la modeſtie de ces jeunes hommes. Surquoi, dit Longinus, « l'orateur Timée, qui eſtoit « l'vn de ces mauuais imitateurs, « a mis la main là deſſus, & n'a « pas voulu laiſſer à Xenophon « cette alluſiõ pour froide quelle ſoit, de façon qu'inuectiuant « contre Agathocles, & qui auroit, dit-il, entrepris, comme il « a fait, de rauir ſa propre couſine, qui eſtoit promiſe en ma- « riage à vn autre, qui n'auroit « eu aus yeus des putains plus- «

» toſt que des pucelles ? Il a pen-
» ſé qu'il auoit autant de droit
» d'appeller putains les prunel-
» les des yeus d'vn homme effrõ-
» té, que Xenophon de les nom-
» mer vierges dans les yeus d'vne
» perſone modeſte. La mauuaiſe
imitation rend auſſi ridicules
ceus qui ne ſçauent pas faire
chois de ce qui eſt vice ou ver-
tu dans les liures, qu'il faut lire
& imiter auec beaucoup de ju-
gement. Mais c'eſt ſe monſtrer
tout à fait ignorammẽt pre-
ſomptueus en quelque art &
ſcience que ce ſoit, & ſur tout
en la faculté de bien dire, de
ne vouloir pas ſuiure le che-
min qu'ont tenu les grans Mai-
ſtres qui l'ont cultiuée & exer-

cée, se dõner la vanité de pouuoir mieus faire que tous les autres, en ne faisant riẽ de tout ce qu'ils ont fait, en n'aiant nulle cõformité auecques eus, ni aus inuentions, ni aus pensées, ni en la maniere de la tissure, ni en l'artifice, & en l'ornement des figures. Ceus qui ont acquis toute la perfection possible, & non pas seulement imaginable en cette faculté, n'ont pas mépriſé cette imitation, par laquelle ils cõfessent auoir fait plus d'auancement en peu de temps en l'eloquence, qu'ils n'en eussent pû faire toute leur vie à mediter, & ruminer dans leur étude. Pausanias écrit que les rossignols qui estoient nez

dedans le bois où repoſoiét les cendres d'Orphée, chantoient bien plus melodieuſement que les autres, comme ſi par la force, & par la ſeule preſence du genie de cet excellent Poëte ils eſtoient inſtruits par inſpiration à manier leur chant d'vne façon beaucoup plus agreable & plus harmonieuſe, que les autres qui n'ont que la nature ſeule pour maiſtreſſe. Il n'y a point de doute que ceus-là parleront d'vn ſtyle plus haut, plus releué, plus majeſtueus, & plus beau, qui ſe familiariſeront auecques ces grans hommes des ſiecles paſſez, & qui ſeront toujours auprés des monumens où repoſent leurs eſ-

pris,

pris, & leurs genies. Et ceus qui les mépriſent ne remportent autre fruit de leur preſomption, que d'eſtre barbares & ruſtiques toute leur vie. Narciſſe donc ne peut mieus faire connoiſtre ſa barbarie & ſa mauuaiſe façon d'écrire, qu'en publiant qu'il ne ſuit & n'imite perſone, & tant plus il redoute d'auoir de la conformité auec quelqu'vn, d'autant nous fait il juger que ſa beſogne ne peut eſtre que tres-mauuaiſe, puis qu'elle n'eſt conforme à pas vne qui ſoit bonne. Toute homme qui voudra exceller en quelque ſcience, ou en quelque art, & s'efforcer d'attein-

dre à la perfection de ceus qui l'ont deuancé: aprés qu'il aura gaigné juſques au point là où les autres ſont montez, alors s'il ſent que ſon genie ait plus de force & de bonté que les autres, à la bõne heure qu'il prenne l'eſſor, & qu'il s'éleue juſqu'où les autres n'ont pû arriuer, permis à lui de decouurir nouuelles étoiles, & nouuelles regions. Mais de s'embarquer ſans biſcuit, ce n'eſt pas pour faire grand voiage, & de voler ſans ailes, ou auecques des ailes de cire, c'eſt pour ſe rompre le col auſſi viſtemẽt que fit Icare. Ne t'amuſe donc pas, Ariſte, à ces petits preſomptueus, & à

vrai dire barbares, que mépri-
sent les Demosthenes & les Ci-
cerons, pour se faire admirer
des femmelettes, qui vont mã-
dier l'approbation de leurs ou-
rages dans les antichambres
des Reines, & pensent gaigner
dans les ruelles des lits, cette
gloire que les orateurs ont em-
portée dans les barreaus, dans
les Conseils, & dans les places
où se tenoient les assemblées
publiques. C'est, Ariste, ce que
j'auois à te dire sur le sujet de
l'imitation, que tous les grans
hommes ont eus-mesmes pra-
tiquée & enseignée aus autres,
comme vn moien puissant,
prompt, & facile, pour parue-

nir à la perfection de l'eloquence. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DV STYLE FARDE condanné par Plutarque.

LETRE XVII.

ARISTE, ce n'eſt pas peu de rencontrer vne guide qui nous mõſtre tous les mauuais chemins, & qui nous diſe n'allez pas, ni par là, ni par là: car en nous enſeignãt tous les chemins que nous ne deuons pas prendre pour aller en quelque lieu, il eſt fort aiſé par apres de tenir & de ſuiure le bon. C'eſt à peu prés le ſeruice que je veus te

rendre, en te monſtrant tous les mauuais chemins de l'eloquence, que les imprudens ont voulu ſuiure, & que les ſages guides du temps paſſé nous ont enſeigné d'éuiter. Arille, il les faut croire; & ne preſumer pas tant de la force & de la bonté de noſtre eſprit, que de penſer ſans leur adreſſe éuiter les mauuais pas qui ſe rencõtrent ſur le chemin de l'eloquence, qu'ils ont fraié & reconnu par vne longue experiance. Cette preſomption a trompé l'auteur des letres, qui ſe vante de chercher & de trouuer de nouuelles regiõs au païs de l'eloquence, mais en ne voulant pas ſuiure la route des autres, au lieu de découurir

vn nouueau monde, ſon imprudence l'a jetté dans les bancs & dans les ſables, où le mal-heur anciennement en auoit fait échoüer de ſes ſemblables. Nous penſerons par fois qu'vne piece d'eloquence ſoit la plus belle & la mieus faite qu'il eſt poſſible, la premiere fois que nous la liſons, ou qu'elle eſt prononcée en noſtre preſence, pour ce que veritablemẽt il y aura quelque fard au langage, ou en la maniere de la reciter, qui ébloüira les yeus, & nous charmera les oreilles, & nous obligera d'en faire vn jugement tout autre qu'elle ne merite en effet. Le docte Plutarque nous depeint tres-elegamment cette maniere de ſty-

le qui a plus d'apparence que de veritable beauté. Le langage meſme, dit-il, a je ne ſçai quoi de charmant quand il eſt dous & abondant, & lors qu'auec vn certain faſt & apparat il s'étand & s'étale par deſſus le ſujet que lon traite, cõme feroit vn beau tapis de Turquie ſur vne table, qui offenſeroit la veüe de ſon ordure & ſaleté. Car comme ceus qui chantent auecques les orgues, couurent les defaus de leurs voix auec le ſon & la force de l'inſtrument, d'ou vient que ceus qui les écoutent ne remarquent pas leurs fautes, comme ils feroient ſi la muſique n'eſtoit compoſée que de ſimples voix: de meſmes vn diſcours faſtueus

en paroles superfluës, ébloüit l'auditeur, & lui oste le jugemẽt & l'intelligence du sujet dont il est parlé. Et certes Melanthius eut fort bonne grace, lors qu'estant interrogé de ce qui lui sembloit d'vne tragedie qu'auoit composé Denis le Tyran. Les paroles, dit-il, m'en ont fait perdre la veüe. Mais les discours & les pieces d'éloquence des sophistes, n'ont pas moins les pensées & les sens offusquez & cachez, par maniere de dire, sous la tapisserie du ton de la voix, & de l'accent qu'on leur donne en les recitant, que dessous les paroles mesmes. Car vous les entendrez manier leur voix tantost auec vne mollesse & vne

douceur, tantoſt auec ardeur & impetuoſité, auec les mines & les geſtes de meſme, & endorment ainſi l'auditeur auecques ces appas qui le delectent; tellement que de ce vain plaiſir qu'ils donnent aus autres, ils ne recueillent rien qu'vn petit de vaine gloire pour eus-meſmes. En quoi il leur arriue le ſemblable, qu'vn certain qui ſe croioit eſtre fort braue joüeur de harpe, & qui auoit beaucoup de complaiſance en ſon jeu. On le fit venir vn jour pour joüer en la preſence de Denis le Tyran, où il prit fort grãd ſoin de joüer à ſon gré, & Denis cependant l'entretenoit de belles eſperances, & de promeſſes de le bien

contenter : toutesfois au partir de là, il ne lui dõna rien du tout, lui disant qu'il l'auoit assez bien recompensé. Car tout le temps, dit-il, que tu as joüé deuant moi, je n'ai pas eu plus de plaisir de ta musique, & de ton jeu, que tu en as receu de moi par les Bonnes esperances que je t'ai données. C'est la recompense que ces compositeurs de liures remportent de ceus qui les lisent, ou qui les écoutent : car ils ne reçoiuent que des admirations pour le plaisir qu'ils donnẽt par le moien de leur eloquẽce : de façon qu'il n'en reuient autre auantage des deus costez, si ce n'est que les vns ont mal emploié leur temps à lire des li-

ures, que les autres ont perdu tout à fait à les composer. Il ne faut donc pas s'amuser à l'abondance des paroles, ni à la vanité du langage, mais en retranchãt ce qui est superflu, faire estat du profit qui se peut recueillir d'vn discours. Et vaut mieus ressembler aus abeilles, qu'aus bouquetieres: parce que celles-ci ne font rien qu'amasser des fleurs pour en faire des bouquets qui sont beaus & de bonne odeur, mais qui passent en moins d'vn jour, & qui ne rapportent point de fruit: là où les abeilles passent bien souuent par dessus des parterres pleins de fleurs, de roses, d'œillets, de marguerites, & de pensées, & se vont jetter sur le

thym dont l'odeur eſt forte, & s'y attachent pour en tirer le ſuc dont elles compoſent leur miel dans leurs ruches, pour ſeruir à leur vſage. Celui qui lit les liures, ou qui aſſiſte aus actions de ceus qui haranguent & qui parlent en public, en doit vſer de la ſorte, & eſtimer que les fleurs des belles paroles, les plaiſanteries affectées, les ſujets, & les matieres qui ne ſont propres que ſur le Theatre & pour la Comedie, ſont des viandes qui ne ſont bonnes que pour nourrir les gueſpes & les frelõs: mais il doit appliquer ſon eſprit au ſens & au ſujet qui eſt traitté, & conuertir en aliment pour ſoi-même les bonnes penſées de

l'auteur, dont il lit les écris & les ouurages. Ariſte, je ne ſçauroi te faire vne meilleure leçõ pour t'enſeigner de quelle qualité doiuent eſtre les liures que tu voudras lire, ou ceus là meſmes que tu voudras compoſer. Il n'y a point à qui ils doiuent moins reſſembler qu'aus letres de Narciſſe, dont tu ne ſçaurois tirer aucune bonne inſtruction pour ta vie, ni quoi que ce ſoit qui puiſſe ſeruir à tes mœurs, ou à ton langage. Tu n'y trouueras que des flatteries, ou des medi-ſances, des vanitez, ou des bouf-foneries, & vniuerſellemẽt des diſcours de ſujets de nulle im-portance, que ceus qui ne pene-trent pas dans le fons des matie-

res, & dans les pensées & le sens de l'auteur, lisent & parcourent auec vn vain contentement qui leur passe en quittant le liure. Ce certain langage qui a plus de fard que de beauté, ces pensées extrauagantes, & ces fantosmes ridicules d'vne bouffonne melancolie, delectent en passant, & font rire par fois le lecteur, qui repaist son imagination de chimeres. Pour moi je te di serieusement que je suis,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

L'HISTOIRE DE PIERRE Paschal tirée du neuvieme liure des letres de feu Monsieur Pasquier.

LETRE XVIII.

ARISTE, je te veus raconter l'histoire d'vne action qui est arriuée du temps de nos peres, & dont deffunct monsieur Pasquier Aduocat general en la chambre des Comptes à Paris a voulu que la posterité fût auertie, l'aiant laissée par écrit au neuviéme liure de ses

ſes lettres, où écriuant au ſieur de la Croix du Maine, il lui fait le conte qui ſuit. Pierre Paſchal, dit-il, ſur ſon premier auenement ſe fit ami de la plus part des Poëtes de nom qui floriſſoient ſous le regne d'Henri ſecond. Cettui ci voiant que tant de nobles eſpris mettoient la main à l'œuure, & qu'il lui euſt eſté mal-ſeant, au milieu d'eus de ſe taire, commença à nous repaiſtre de belles promeſſes. Se vantant de faire l'hiſtoire de ſon temps, & le ſommaire des vies des gens de marque qui lors eſtoient en vogue, comme Paul Ioue auoit fait. Sous ces faus gages il ſolicitoit impudemment les vns & les autres de le trom-

peter par leurs écris, leur promettant la pareille, & de leur donner rang entre ſes hommes illuſtres. Ses prieres importunes porterent tel coup, qu'eſtant haut loüé par monſieur de Ronſard, & quelques autres, le bruit en vint juſques aus oreilles du Roi Henri. Ce n'eſt pas vn petit ſecret en matiere d'afaires du monde d'enuoier vn bon bruit de nous pour auant-coureur de nos actions. Le Roi au ſon de ſa renommée le fit ſon Hiſtoriographe, aus gages de douze cens liures par an. Toutesfois aprés ſon decés on ne trouua rien ſi froid que ſon étude. Car auſſi pour dire vrai, il ne ſçauoit parler ni Latin, ni

François. Et le peu de Latin qu'il mettoit par écrit estoit tiré piece à piece des Commentaires de Nizolius, pour dire qu'il estoit Ciceronien. De cela vous puis-je asseurer comme celui qui l'ai veu de prés. Et ce qui est le plus beau du cõte, c'est qu'au mariage de la Reine d'Ecosse auecques le Roi Dauphin, il fit imprimer vne longue harangue fort mal bastie, dans laquelle il faisoit parler au Roi cette Princesse fort jeune, ainsi que si elle eust eu trente ans sur la teste. Et portoit le titre, que cette harangue auoit esté extraite du quatre ou cinquiéme liure de son Histoire, dont il n'auoit pas encore seulement commencé

le premier. Celui qui halena premierement ſon fard, fut ce grand & docte Adrian de Tournebu, perſonage aigu & violent en Satyres contre ceus qui le meritoiēt, comme il eſtoit dous en ſes mœurs & en ſa conuerſation auecques les gens d'honneur & de letres. Il lui fit vne plaiſante Epiſtre ſous cette intitulation *Ego tibi*, qui fut depuis miſe en François par du Bellai. Et apres eus Ronſard qui l'auoit tant de fois celebré par ſes écris, chantant vne Palinodie, fit vn Eloge Latin que je traduiſi en François, que j'ai encore parmi mes brouïllars. Ie vous diroi volontiers que Guillaume Cretin fut preſque de

cette meſme trempe, ſous le regne du grãd Roi François. Car je le voi ſolennizé par Marot, & quelques autres qui florirent de ce tẽps-là: & neantmoins nous ne liſons rien de ſes écris. Ne penſez vous pas que la foſſe de Pierre Paſchal n'ait produit des rejettons? Voila ce que Monſieur Paſquier a laiſſé par écrit en ſes lettres. Pour moi qui ne ſuis pas tant dans le monde, je ne ſçai pas ſi bien ce qui s'y fait, mais j'ai de grans indices qu'il ſe paſſe quelque choſe de ſemblable à la Cour. Ie voi vn homme à qui les meilleurs Poëtes de noſtre temps ont ſerui de trõpettes pour publier ſon eloquence, je voi des Odes, je voi des Pre-

faces qui contiẽnent des loüanges de ſon bien-dire, plus auantageuſes qu'on n'en ait jamais donné à quelque grand homme que ce ſoit. Ie voi vne centaine de letres imprimées en gros caractere pour eſſaier d'en faire vn juſte volume, qu'on intitule les Oeuures de Monſieur de Balzac, premiere Partie. Ie découure dãs ſes letres des promeſſes qu'on fait à des Cardinaus, à des Ducs & Pairs, à des Mareſchaus de France de faire des Eloges de leurs vies, & des hiſtoires toutes entieres, de certains jugemens de nos afaires, des ſolitudes admirables, vn grand œuure vanté ſouuentesfois. Et cependant nous ne

voions rien de toutes ces belles choſes. Mais ce qui me donne plus de conjectures, qu'il pourroit bien y auoir vn nouueau Paſchal dans le monde, c'eſt cette conformité de la harangue de la Reine d'Ecoſſe, tirée du quatriéme liure de ſes hiſtoires, auecques certains caiers de quelques petites pieces bien courtes, extraites ſelon le titre qu'on leur donne, du Premier & du ſecond liure de Monſieur de Balzac, où l'on repreſente vn Prince de Galles à l'âge de dix ans tel qu'eſtoit ſon pere à quarante-cinq, auec vne Preface au deuant auſſi longue que tout ce qu'il dit de ſon Prince; Et qui contient l'argument d'vn

œuure qui est encore en l'idée des choſes qui ne ſont qu'en puiſſance. Ie ſerai fort aiſe de m'eſtre mépris en mes conjectures, & que cette œuure vn jour ſorte en public, mais pour n'en point mentir, Ariſte, j'ai grand peur que, *Parturient montes naſcetur ridiculus mus.* Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

PARAPHRASE DE LA lettre latine de M. Adrian de Tournebu intitulée, Ego tibi.

Lettre XIX.

ARISTE, c'eſt grand cas que toute ma diligence ne ſçauroit fournir à ta curioſité ; il ſemble que tu aies conjuré d'épuiſer ma memoire & de ne lui rien laiſſer qui ne lui ſoit commun auecques tout le réſte des hommes. Tu veus que je découure les myſteres

des Muſes bottées, & les ſecrets du Mercure de la Cour, qui ne ſont cõnus qu'aus plus grãs Maiſtres des Academics des beaus eſpris. Ie t'aſſeure Ariſte, que je ne le pourroi faire, ſi ce n'eſtoit la connoiſſance que m'en donnẽt les liures, où j'apprens les fourbes dont ces Meſſieurs ſe ſeruẽt pour abuſer les Courtiſans, me doutant bien qu'elles ne ſont pas differentes de celles que d'autres ont pratiquées dans le Cours des Monarques du temps paſſé, & en celle des Rois qui ont regné du temps de nos peres. Puis donc que tu veus apprendre ce que j'en ſçai par l'obſeruation qu'en ont faite les plus habiles hõmes

de tous siecles qui les ont écrites & publiées, & que tu ne veus pas te contenter que je te marque simplemẽt les lieus où tu pourrois les mieus connoitre en les lisant, à la bonne heure soit. Cette letre ne sera qu'vne paraphrase de celle que le tres-docte, & tres-judicieus personage Tournebus écriuit en Latin sur le suiet de Pierre Paschal, dont Monsieur Pasquier recite l'histoire. L'auteur intitule la letre, *Ego tibi*, & parle de la sorte. Il n'y a pas de quoi beaucoup s'étonner si tes vers & tes écris frissonnent, & sont transis de froidure, si la péne que tu prens ne te reüssit pas, & si apres auoir bien trauaillé à péne trouue tu

vn morceau de pain bis & déja moisi pour appaiſer la grand' faim qui te tourmente. Si tu es pauure & miſerable, n'aiant pas ſouuent de quoi mettre ſous tes dens, en gardant plus de jeûnes que ne t'en ordonneroit vn circoncis: & ſi auecques la pauureté tout le reſte t'importune, & les miſeres qui l'accompagnent t'oppriment de toutes pars. Ta plainte, mon ami, n'eſt pas raiſonable, & nul autre que toi ne forge ta mauuaiſe fortune. Tu compoſes des vers; mais tu n'as pas la ſcience ni l'adreſſe de les faire valoir. Tu n'as pas encores appris le meſtier d'enſorceller les hommes auecques ton chāt: ce que tu ne ſçaurois jamais fai-

re, si tu ne te recommandes au Dieu des fourbes, aussi bien qu'à celui des Poëtes. C'est peu que d'auoir cettui-ci propice, si l'autre ne t'est pas fauorable. C'est Mercure qui fait valoir Apollon, & par qui ses chansons ont le pouuoir de charmer & d'ensorceller les hommes. C'est le truchemẽt qui interprete ses oracles, & qui fait qu'on y a de la creance & de la foi. Les vers de l'vn ne sont pas receuables sans les ruses de l'autre. Le pauure Apollon se morfond à chanter aus portes des grans, si Mercure ne l'introduit dedans leurs maisons, & ne le fait seoir à leur table. Bien plus, il arriue souuẽt que celui qui est du tout igno-

rant de la ſcience d'Apollon & des Muſes, paſſera pour vn excellent Poëte, & pour vn Orateur tres-parfait, pourueu que ſeulement il ſe ſçache aider bien à propos des artifices de Mercure, qui font de plus étranges metamorphoſes que les enſorcellemens de Circé : veu que par eus vn aſne qui brait, ſera creu chanter auec plus de melodie que le plus beau Cygne qui ſoit dans les volieres d'Apollon, ou ſur les rines de Penée. C'eſt le gentil artifice que je te veus monſtrer, par le moien duquel tu tromperas les plus habiles de la Cour, cependant que tu feras tes afaires à leurs dépens, trouuant tous les jours vne repeuë

franche à leur table, auecques vne honeſte penſion qui fournira au ſurplus de ta dépenſe. La premiere choſe que tu dois faire, c'eſt que comme vn marchand qui traffique en païs lointain, & qui va chercher les marchandiſes dans les prouinces étrangeres: tu entreprendras auſſi vn voiage en Italie, dont ſi tu es adroit tu rapporteras mille raretez qui te feront admirer en France, ſi tu les ſçais debiter à propos & de bonne grace dans les meilleures compagnies de la Court. Ne crains point de mentir quand tu parleras de ce que tu as veu à Rome, à Veniſe, où à Naples, l'art & la façon d'en parler eſt vn

puissant moien pour autoriser les bourdes : mais quoi que tu dises, il faut qu'en toutes choses tu donnes toujours l'auantage & la preference par dessus nous à l'étranger. Tu dois faire le dedaigneus de tout ce qui est en nostre Frãce, des beautez des Dames, de l'excellence des espris, de la somptuosité des edifices, du temperament de l'air, des plaisirs & des delices, en comparaison de ce qui se void, & de ce qui se gouste en Italie. Vn voiage comme cela te sera grandement profitable : & tu ne dois pas craindre que l'interruption de tes études te nuise beaucoup en voiageant, si toutesfois

auecques

auecques la couleur vn peu bazanée, tu rapportes ici les mœurs & les humeurs étrangeres, qui te mettront en reputation d'hõme qui a beaucoup veu. Que si tu ne bougeois de ta maison à continuer tes études, quand tu deuiendrois le plus sçauant homme du monde, on ne fera pas cas de toi si tu n'as veu vn peu le pais, & si à ton retour on ne connoist à tes gestes, à ton habit, à ta mine, & à ton langage que tu es plus subtil Italien, que François grossier & rustique. Par là tu seras admiré des nostres; & par ces appas tu gaigneras les cœurs & les volontez de nos François, qui priseront tes ouurages qu'ils au-

roient mépriſez & mocquez, ſi tu n'auois point paſſé les Alpes. Il importe auſſi grandement de te faire aŭoŭer par vn Cardinal, & tirer de lui quelque letre de recommandation que tu ne te contenteras pas de communiquer ſeulement à tes amis; mais il te la faudra faire imprimer au deuant de ton liure: cela donnera vne grande reputation à tes afaires, & l'autorité du perſonage couurira ton ignorance aus yeus foibles qui s'ébloüiſſent à l'éclat de la pourpre, & de l'écarlate. Que ſi tu peus auſſi gaigner l'affection de quelque ſimple & ſçauant homme, tu te mettras à couuert ſous l'abri de ſa protection, ſi dauanture tu es

attaqué par ceus qui seront jalous de ta gloire. Sur tout il faut que tu courtises les beaus esprits du temps, les faiseurs de Romans & de rymes, & tous ces discoureurs qui au bout de la table & durant le disner des grans, discourent pour & contre de toutes les questions qui leur sont proposées, remplissans de fausses merueilles les oreilles des Seigneurs, qui penseroient qu'il manqueroit quelque chose à l'etat de leur maison, s'ils n'auoient des fous & des poëtes à leurs gages. Tu dois neãtmoins faire la Cour à ces reciteurs, qui te mettront en vogue, & feront valoir tes ouurages, à la charge d'autant, & que quand se vien-

dra à leur tour, tu leur rendras la pareille, en les loüant auec la méme prodigalité qu'ils auront chanté tes loüanges. Mais ce n'eſt rien auancé ſi tu ne t'inſinuës aus bonnes graces des Dames de la Court, ſur tout de celles qui ſe picquent du bel eſprit. Si vne fois tu es agreable aus Dames, ta fortune eſt faite, elles te mettront en credit par tout. Il n'y aura point de grand Seigneur, chez qui tu ne ſois le bien venu. C'eſt donc à ce point où doiuent principalement butter tes machines & tes artifices. C'eſt là où les fineſſes de Mercure ſont plus requiſes, que les chanſonnettes d'Apollon. Il en faut peu de celles-ci: car vne pe-

tite Ode bien trouſſée, ou vne petite lettre, pourueu ſeulement quelle ſoit composée du langage qui eſt de miſe à la Court, & qu'il ne ſ'y rencontre point de ces mots que la cenſure des beaus eſpris à rejettez du commun vſage, ſuffira pour te mettre en vogue, ſi tu la ſçais faire valoir par les artifices de Mercure. Tu n'écriras pas beaucoup, ni n'entreprendras pas vn grand ouurage, par ce qu'vne longue beſoigne découure incontinant la ſcience de l'ouurier. Et ſi tu m'en crois, tu ne feras jamais rien imprimer, de peur que l'œil ne cenſure ce que l'oreille auroit approuué. Fai ſeulement bonne

prouision d'admirateurs qui te loüent, & qui feignent se rauir en extase au seul recit de ce que tu auras composé. Mais pour te faire estimer dauantage, tu dois fort mépriser les ouurages de ceus qui ne sont pas de la cabale: & si quelque sçauant hõme du temps met au jour vne grand' œuure tant excellente soit elle, il faut que tu en parles auec beaucoup de mépris. Il n'est pas qu'en vn long ouurage il ne donne prise, pour habile qu'il soit, à ceus qui le voudrõt censurer. Tu t'attacheras à de petis termes dõt il aura vsé, & à de certaines obseruatiõs sur le fait du langage, qu'il aura ou ignorées, ou mépriſées. Ainſi

tu te mettras en eſtime au dépens de ſa reputation, & on te prendra pour vn écriuain fort exact, puis que tu ne peus ſouffrir les moindres fautes qui ſe rencontrent dans les écris des autres auteurs, Permis donc à toi de reciter tes œuures deuãt les Seigneurs & deuant les Dames; mais ne fais rien imprimer, ou ſi tu es chatoüillé de cette demangeaiſon, fais voler quelques caiers ſans y mettre ton nom, à fin de tenter la fortune, & reconnoiſtre quel accueil le monde fera à ces enfans dõt on ne connoiſt point le pere, & qui peuuent eſtre ſujets à deſaueu. Le plus ſeur neantmoins ſeroit de ſe taire, il

n'y a rien plus aisé que de garder le silence, & c'est toutesfois ce que les hommes sçauẽt moins faire. Apres tout, il faut que tes amis épandent le bruit que tu as entrepris vne grande œuure, vn poëme, ou vne histoire de consequence ; cette opinion te logera biẽ auant en l'estime des hõmes. Il y eut, dit l'auteur, n'y a pas long-tẽps vn vieil ruſé de Court, qui se vantoit d'auoir entrepris le traitté d'vne Republique, ce qui lui donna en peu de temps si grande reputatiõ, qu'on ne croioit pas que la Grece, ni l'Italie eust jamais produit vn plus docte & plus sçauant homme: & par là ce compagnon fit fort bien

ſes afaires, & s'auança incontinãt dans les premieres charges du Palais, aiãt mouché les Rois auec cette gentille pratique. Et ſceut tellement bien ſe maintenir en l'eſtime qu'il auoit acquiſe d'vne grande ſuffiſance; & en l'opinion de donner cette grand œuure au public, que tant qu'il veſcut on ne découurit point ſa fourbe. La mort leua le maſque dont il s'eſtoit couuert toute ſa vie: car apres ſon decés, lors qu'on vint à ouurir ſon étude, & à faire inuentaire de ſes papiers, on ne trouua rien du tout de ce qu'il auoit promis, & dont il auoit amuſé & abuſé le monde. Vn autre, dit-il, ſe vante aujourdhui, d'a-

uoir entrepris vn ouurage des eloges de tous les plus illuſtres perſonages de noſtre tẽps, & il y a tantoſt quinze ans qu'il tiẽt le monde en attente de cette excellente piece: mais je m'aſſeure que l'an du dernier jugement nous ſurprendra, auant qu'il ait accompli ſa promeſſe. Et neantmoins auec cet artifice il abuſe & tient en ſuſpens les eſpris des plus ambitieus, qui le courtiſent & lui font des preſens, ſur l'eſperance qu'ils ont d'auoir vne place en ſon liure. Ce trompeur par cet art s'eſt rendu tres-riche, & a vendu bien cherement ſon ſilence au Roi qui lui donne vne bonne penſion qu'il emploie à faire bonne chere. Au

partir de là il se mocquera de tout le monde, & l'immortalité qu'il donnera à ceus qu'il pipe de la sorte, sera vn immortel reproche qu'ils auront de leur sottise, de s'estre laissez piper par vn affronteur, qui cependant pour salaire de sa tromperie, se pourmenera par la ville de Paris à cheual ou en caroce, en qualité d'Historiographe & de pensionaire du Roi. Ce compagnon pour tenir le monde en haléne, a fait imprimer deus ou trois pages d'vn' œuure qui porte le titre du liure quatriéme de l'histoire de France, qu'il distribuë à ses amis, ou bien les laisse expres dans les cabarets de Paris où il va boire, afin de

les faire courir parmi le peuple. Qui donc voudra nier que cet-tui-ci ne ſoit des plus heureus, qui n'a ſouci de rien, qui a gaigné ſans péne la reputation d'eſtre fort ſçauant homme, & qui fait bonne chere aus dépens du Roi en qualité de Monſieur l'Hiſtoriographe. Ariſte, tu trouueras céte epiſtre de Tournebus traduite elegamment en vers françois, entre les œuures poëtiques du ſeigneur Ioachim du Bellai, qui fut vn tres-excellent Poëte de ſon temps, & qui lui meſme auparauant s'eſtoit laiſſé ſurprendre aus artifices de Pierre Paſchal, auſſi bien que Ronſard, qui depuis chanta

auec tous les autres Poëtes du temps vne palinodie, bien honteus de s'eſtre laiſſez ſi long-temps abuſer par vn affronteur, en faueur de qui ils firent pluſieurs pieces à ſa loüange, qui ſe liſent encores parmi leurs œuures, dont ils n'eurent point honte de ſe dédire, & confeſſer qu'ils auoient eſté trompez, apres que le docte Tournebus eut halené le fard de cet ignorant, qui les auoit cajollez auecques ces belles promeſſes. Ie remets à ton bon eſprit à faire l'application de ce diſcours, aimant mieus t'en laiſſer penſer dauantage que je ne ſçauroi t'en écrire maintenant. Fai moi

l'honneur de me croire ſans fard.

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DE LA DECADENCE du bien dire, & de la corruption de l'eloquence.

LETRE XX.

ARISTE, dautant que nous viuons en vn ſiecle où les mœurs ſont fort corrompuës, & les eſpris ſi dangereuſement malades, que les hommes ne prennent pas plaiſir qu'on leur repreſente leurs veritez, aimans leurs maladies autant qu'ils haïſſent les medecins, & qu'ils en abhorrent les remedes. Et puis enco-

re que nous auons à viure parmi certaines gens qui n'ont point d'autre étude, ni d'occupation que de ſurprendre les hommes par leurs paroles, s'efforceans de rendre odieus aus autres, ceus qui prennent la liberté de les reprendre de leurs vices. I'aime beaucoup mieus te faire des plaintes de noſtre ſiecle par la bouche des grans hommes de l'antiquité, qui ont deploré les miſeres de leur tẽps, que par la mienne qui auroit moins d'autorité, & qui me rendroit plus expoſé à la haine, & à l'enuie. Ie te declarerai dõc par la bouche de Seneque le vieil & de Tacite, les cauſes de la decadence du bien dire, & de

la

la corruption de l'eloquence Latine, qui ſont les meſmes qui commencent à perdre & à corrompre déja là noſtre Françoiſe. Ce bon vieillard Seneque qui à vn âge decrepite auoit quaſi la memoire auſſi recente que s'il ne faiſoit que ſortir du College, & qui fut ſi prodigieuſe qu'il recitoit deus mil mots differẽs ſelon le meſme ordre qu'on lui auoit dictez, & à qui apres que deus cens de ſes cõpagnons auoient chaqu'vn dit vn vers, les rediſoit tous ſur le champ par ordre ſans broncher, ni ſe tromper, diſant vn tel a dit ce vers, vn tel cettui là & cettui là, tout de ſuitte juſques à la fin. Ce Se-

neque qui fut vn prodige de ſcience & d'eloquence, pere de l'autre qui fut precepteur de Neron, & fils digne d'vn tel pere, en la preface des controuerſes qu'il écriuoit au temps qu'il eſtoit ſur le bord de ſa foſſe, parle de la ſorte à ſes enfans, des cauſes de la corruption de l'eloquence. Vous faites, dit-il, mes enfans, vne choſe qui n'eſt pas moins vtile que neceſſaire en ce que les exemples de voſtre ſiecle ne vous donnant pas toute la ſatisfaction que vous deſirez, vous voulez auoir les exemples des orateurs du tẽps paſſé. C'eſt bien fait à vous, car plus vous aurez de patrons & d'exemplaires à regarder, plus

vous aurez de quoi profiter en l'eloquence. On ne doit pas se proposer vn seul à imiter encores qu'il soit le plus excellẽt de tous les autres, parce qu'il n'est pas possible que celui qui imite égale jamais son auteur. La chose ne peut estre autrement. Nous sommes toujours au dessous de ce que nous imitons, & la copie ne peut quelle ne soit moindre que son original. Il en faut prendre plusieurs à imiter, pour venir au dessus du meilleur. Et puis vous faites fort bien de vouloir apprẽdre, quels estoient les braues hommes du temps passé. Par là vous connoistrez les déchets qui se font tous les jours dans les esprits, &

comme quoi l'eloquence va deperiſſant à meſure que nous allõs en auãt, par je ne ſçai quelle malignité de la nature encline & panchãte au mal. Tout ce que l'eloquence Romaine a eu de bon & d'excellent pour oppoſer à l'inſolence de la Grece, & qui la puiſſe égaler ou la paſſer, a paru & fleuri enuiron le temps de Ciceron. Tous les beaus eſpris qui ont fait éclatter nos études, ſont nez en ce temps-là, depuis lequel nos afaires ſont allées tous les jours en declinant. Soit que le luxe du temps ait apporté ce malheur auec ſoi apres tous les autres: car à vrai dire, il n'y a point de maladie plus mortelle aus

bons esprits que le luxe & la débauche. Soit par ce que la recompense estant ostée à cette excellẽte faculté, la péne qu'on y prenoit a esté transferée à des honteus exercices, ausquels le gain & l'honneur se voient attachez à cette heure. Soit encore par vne je ne sçai quelle fatale destinée, qui a établi vne loi maligne, mais inuiolable & perpetuelle, sur les afaires de ce monde, où les choses n'ont pas si tost atteint le dernier point de leur perfection, qu'elles ne retombent au fons du precipice, en moins de temps beaucoup quelles n'estoient montées au plus haut sommet de leur grandeur. Voila que les es-

pris de la jeuneſſe oiſiue ſont tous engourdis, & qu'on ne s'étudie plus à quelque honeſte exercice que ce ſoit. Le ſommeil, la langueur, & celle qui eſt pire que la langueur & le ſomme, voila que l'induſtrie & la ſubtilité à mal faire, s'eſt emparée des eſpris de la jeuneſſe. Toute effeminée qu'elle eſt, elle a quitté l'vſage des honeſtes exercices, & ne s'applique plus qu'à chanter de certains ers corrompus, & à danſer je ne ſçai quelles danſes qui témoignẽt la molleſſe de leurs courages, & la delicateſſe de leurs corps. C'eſt à qui aura les cheueus plus friſez, & la mouſtache mieus retrouſſée; toute

la galanterie de nos jeunes gens, n'eſt plus qu'à contrefaire les femmes, juſques au ton de leur voix, & de conteſter auecques elles la gloire d'eſtre mieus fardez, plus parez, plus muſquez, & plus parfumez qu'elles. Y a t'il vn ſeul de vos compagnons qui ſoit, je ne dirai pas ſtudieus, ni laborieus, mais ſeulement qui ſoit autant homme, qu'vn honeſte homme le doit eſtre? Tous amollis & eneruez qu'ils ſont, ils font tout ce qu'ils peuuent pour n'eſtre plus ce que la nature les a faits. Leur plus grande gloire conſiſte à combatre la pudicité des femmes, & à proſtituer la leur. Dieu

vueille détourner ce malheur que l'Eloquence tombe jamais entre les mains de gens faits de la sorte. Ie n'admirerois pas cette excellente faculté, si elle ne choisissoit les esprits où elle veut faire sa demeure. Vous vous trompez, mes chers enfans, si vous estimez que ce dire de Caton ne soit pas vn oracle veritable. Qu'est-ce à vostre aduis qu'vn oracle? N'est-ce pas vne volonté diuine, prononcée par la bouche d'vn homme? Et la diuinité pouuoit-elle rencontrer vn Prestre plus saint & plus religieus que Caton, par la bouche de qui elle a voulu faire au genre humain, non pas tant

vn commandement qu'vn reproche ? Ce perſonage que dit il ? L'orateur eſt vn homme de bien, & qui ſçait parler comme il faut. Allez maintenant, & cherchez moi des orateurs parmi ces gens là ſi bien friſez, polis & teſtonnez, & qui ne ſont jamais hommes que lors qu'ils ſont auecques des effeminez, ou auec des femmes ? Il ne peut y auoir de grans exemples, où il n'y a que de petits eſpris. Où eſt aujourdhui celui qui veüille ſe donner la péne d'exercer ſa memoire, & qui ſe plaiſe, je ne dirai pas à faire de grans effors, mais à faire ſeulement ce qu'il peut auec facilité, & ſans beaucoup de

contrainte ? En cette grande oisiueté, peut-estre feront ils valoir quelques petites sentences que ces grans hommes auront faites, & dont ils se vanteront d'estre les inuenteurs & les peres. Et pour ce qu'ils ne sçauroient eus-mesmes déploier l'eloquence, ils ne cessent de la persecuter. Au témoignage de cet excellent homme j'ajousterai celui de Tacite. L'Eloquẽce, dit-il, dechet & decline de cette ancienne gloire où elle estoit montée, non pour ce qu'il y ait disette d'hommes, mais à cause de l'oisiueté de la jeunesse & du peu de soin des peres, de l'ignorance des maistres, & de ce qu'on a laissé perdre & abolir les

mœurs & la discipline du bon temps. Ie parlerai seulemẽt des vices qui naissent en nostre païs, & qui regnent dans nostre ville. Ces vices reçoiuent par maniere de dire entre leurs bras les enfans au sortir du ventre de la mere, & les accompagnent par tous les degrez de leur âge. Mais auparauant que d'entrer en ce discours, je dirai seulement trois mots de la seuerité de la discipline de nos aieuls, qu'ils tenoient à nourrir, à éleuer & à instruire leurs enfans. Si tost que d'vne chaste mere il naissoit à vn pere vn fils, on ne le mettoit pas dans vne chambre, ni entre les mains d'vne nourrice prise à loüage, il estoit

nourri dans le sein & dans le giron de sa mere, dont la plus grande gloire estoit de bien garder sa maison, d'auoir l'œil sur ses enfans, & de prendre soin de leur nourriture. Parmi toute la parenté on faisoit choix d'vne honeste femme d'âge dé-ja meur & auancé, dõt les mœurs estoient bien éprouuées & reconnuës, à qui lon confioit la charge & la conduite des enfans. Elle ne les perdoit jamais de veuë, & en sa presence on n'eut ozé entreprendre de dire vne seule parole qui ne fut honeste, ni de faire vne action pour peu sale & vilaine que ce soit. Cette sage & vertueuse gouuernante, auec sa saintetè,

assaisonnoit non seulement les etudes & les exercices plus serieus des enfans, mais aussi les jeus & les recreations qu'on leur faisoit prẽdre. Par ce moiẽ, Cornelie mere des Gracques, Aurelie mere de Cesar, & Actia mere d'Auguste, aians pris la superintendance de leur maison, & le soin de la nourriture de leurs enfans, ont mis au mõde & éleué des Princes qui ont esté capables de le gouuerner. Et cete discipline se gardoit ainsi étroitemẽt en l'education de la jeunesse, de peur que leur nature encore tendre & flexible, ne prit aucune entorse vicieuse & mauuaise, mais que toute pure & aussi nete qu'elle estoit

à l'instant de sa naissance, elle receut & embrassast de tout son cœur les honestes exercices où elle estoit appliquée selon son inclination, sort des armes ou des sciences, & de l'etude de l'eloquence, afin de s'y addonner tout à fait, & ne puiser point d'autres affections, ni d'autres pensées par des objets qui l'en peussent diuertir. Mais aujourdhui vn enfant est-il né, aussi tost on le met entre les mains d'vne chambriere prise à loüage, & que la pluspart du temps on ne connoit point, il suffit si les medecins ont éprouué son lait: de ses mœurs on ne prend pas la péne de s'en informer. On lui don-

nera pour ajoints vn seruiteur & vn laquais, qui seront d'ordinaire des plus viles personnes de la maison, & qui ne seront bons à rendre d'autres seruices. Les espris des enfans encores tous neufs font leurs apprentissages dans les fables & dans les contes que leur font telle maniere de gens, & n'y a personne en toute la maison qui se soucie de quoi qu'elle face, ou qu'elle dise en la presence de l'enfant, qui vn jour en doit estre le maistre. Les peres mesmes n'ont pas grand soin de les former à l'exemple de leur probité, & de leur modestie. Ils leur laissent prendre l'accoustumance dans le vice, dans

le libertinage, dans la vilainie: de la se glisse l'impudence en leurs esprits, d'où par apres s'engendre le mépris qu'ils ont d'eus-mesmes, & qu'ils font des autres. Mais quant aus vices qui sont propres & naturels de nostre Court. Il se peut dire qne les enfans les conçoiuent & les apprennent dés le ventre de leurs meres, comme de ne bouger de la comedie, des theatres, des duels, & du bal: dont leur esprit estant déja tout rempli & assiegé, qu'elle place pensez-vous y peut estre de reste aus honestes exercices? Où en trouuerez-vous qui tiennent en leurs maisons autre discours que de ceus là?

La

La jeuneſſe parle t'elle d'autre choſe aujourd hui en quelque compagnie qu'elle ſe trouue? Et puis les maiſtres qu'on leur donne d'ordinaire ſont leurs valets, qui aiment mieus gaigner leurs bonnes graces en les flattant & les laiſſant viure à leur mode, que de les contenir en deuoir par vne ſeuere diſcipline. Ie paſſerai ſous ſilence les premiers elemens d'inſtruction qu'on leur donne, à quoi l'on n'apporte pas beaucoup de ſoin, ni a faire chois des liures qu'ils doiuent lire, ni à leur faire fueilletter les monumens de l'antiquité, ni à leur donner vne ſuffiſante connoiſſance des affaires & des

mœurs des hommes, & de l'ordre des temps, & de la difference des païs & des regions de la terre. Quintilian se plaint déja de la mauuaise nourriture qu'õ donnoit à la jeunesse de son temps; & comme il est d'opinion qu'il n'est pas possible d'estre bon orateur à qui n'est pas homme de bien, aussi est-il d'auis que la corruption des mœurs est vne des causes principales de la corruption de l'eloquence. Mais pource qu'il y en auoit qui disoient que les mœurs des enfans se corrompoient dans les Colleges, il soustient que cela se faisoit aussi bien en la maison de leurs peres, qu'aus écoles & dans les

études. Pleut à Dieu, dit-il, que nous ne fúſſiõs point cauſe de la perte des mœurs de nos enfans : mais dés l'heure qu'ils ſont nez nous amolliſſons leur enfance dans les delices. Cette molle & delicate nourriture, qui fait qu'on appelle les Peres indulgens, enerue la force de leur corps, & debilite celle de leur eſprit. Qu'eſt-ce qu'vn enfant ne voudra point auoir quand il ſera plus grand, qui ſe voit emmaillotté dans les draps d'or & dans la ſoie. Nous leur formons le palais, pluſtoſt que la bouche, & nous leur apprenons à gouſter les bons morceaus auant que de leur enſeigner à bien pronon-

cer les paroles. Ils croiſſent dans les litieres, & dans les carroces, & s'il faut qu'ils touchẽt la terre du bout des pieds, ils pendent aus mains de deus perſones qui les ſouſtiennent. Nous ſommes bien aiſes s'ils parlent à nous licenticuſement, & s'ils nous diſent des mots qui ne ſeroient pas bons à dire à la Comedie, nous en rions, & les baiſons. Et ce n'eſt pas merueille, ils apprennent de nous cette leçon, ils diſent ce qu'ils nous ont oüi dire, ils voient nos jeus, nos banquets, & nos débauches. A table on ne dira que de ſales paroles, on ne chantera pendant le diſner que des érs impudi-

ques, ils voient faire deuant leurs yeus mille actions deshonestes. Ils s'y accoustument, & puis cela leur passe en nature. Les pauures enfans aprennent toutes ces choses auant qu'ils puissent connoitre que ce ne sont que des vices. A cette mauuaise nourriture des enfans, & à cette dissolution des mœurs de la jeunesse, ces braues hommes rapportent les principales causes de la corruption de l'eloquence, & de la decadence du bien dire. Et veritablement ils ont raison, n'estant pas possible que dans la corruption des mœurs l'eloquence conserue sa perfection, qui

ne ſe peut acquerir que dans l'innocence, & par vn merueilleus trauail. Sur ces mauuais fondemens on ne ſçauroit baſtir vn bon edifice, ces corps cheruez dés leur enfance ne peuuent ſuffire au trauail de l'etude. Pour euiter la péne des enfans, & pour haſter le deſir des peres, il faut chercher des chemins abbregez pour paruenir aus ſciences. Il ne manque point de charlatans qui en inuentent, & qui ſont bien aiſes de tirer tout ce qu'ils peuuent d'argent de la bourſe des peres, pour ne mettre rien que des ſottiſes dans la ceruelle des enfans. On ne leur fait point voir les bons liures,

& apres plusieurs années qu'ils auront emploiées aus études, il faut, s'ils veulent sçauoir quelque chose, qu'ils commencent à oublier ce qu'ils ont mal appris au college. Qui est celui qui dans ces humanitez, qu'ils appellent dépouille aujourd'hui sa barbarie, & en sorte plus humain en ses mœurs & en son langage qu'il n'y est entré? Ils ne voient pas seulement le texte des auteurs qu'on leur explique: c'est assez pensent-ils de charger leur porte-fueille d'écrits, & de laisser leur teste vuide de science. Qui est-ce, qui apres auoir fait son cours de Philosophie, ait jamais leu l'A-

riſtote, non plus que Ciceron, en faiſant, comme on dit, ſes humanitez ? Qui eſt celui qui ne prefere aujourd'hui les écrits & les leçons d'vn Docteur en Droit, ou en Logique, au Code & aus Pandectes, & à tous les liures d'Ariſtote & de Platon ? La Rétorique meſme ne ſe puiſe pas dans les ſources de ces grans Orateurs ou Rheteurs qui l'ont pratiquée ou enſeignée. Et apres cela, où voudrois tu Ariſte, que l'Eloquence fit ſa demeure ? Et puis qui ne blaſmera l'impatience des peres qui jettent dans les barreaus & dans les chambres des Parlemens, les études encore tou-

tes cruës & indigeſtes de leurs enfans ? La Nobleſſe ne fait plus eſtat des exercices, de la robbe longue, & a renfermé toute ſon eloquence à diſcourir auec les Dames, & non plus à parler en Orateurs dans les Conſeils, dans les aſſemblées des Eſtats, & dans les occaſions des Ambaſſades, où vn temps fut qu'elle s'etudioit de paroiſtre. Et cependant ce ſeroit elle qui pourroit releuer la gloire de l'Eloquence que les Ceſars n'ont pas mépriſée. De dire que cette Reine des hommes ſoit contrainte de ſe loger en la baſſe court du Louure, & parmi ces pauures garçons qui ſuiuent la cuiſine des

Grans, comme la cuiſine ſuit le Roi, ce ſeroit faire tort à vne ſi grande Princeſſe. Elle n'a plus d'autre retraite que dans les barreaus & dans les chaires où elle exerce foiblement ce qui lui reſte encore de vigueur & de force. Mais comme des plus beaus corps où l'ame n'eſt plus, il s'engendre de la vermine, auſſi Ariſte tú dois croire que de la corruption de l'Eloquence, il eſt ſorti vne race de vers qui la rongent, dont je te veus entretenir à la premiere occaſion qui s'offrira de t'écrire. Auſſi bien ſuis-je déja trop long, & je te ſerois ennuieus

si je ne te disois vistement que
je suis,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DESCRIPTION DE l'orateur de Cours tirée de Lucian, et accommodée à l'vsage de nostre temps.

LETRE XXI.

ARISTE, en mon autre letre, je t'ai faict l'ouuerture d'vn discours sur lequel j'ai promis de t'entretenir, & monstrer comme de la corruption de l'eloquence Latine & de la Grecque aussi, il s'estoit engendré vne certaine

vermine qui commencea d'infecter le monde, & se jetta principalement dans les Cours des Rois, & des Princes. Mais comme il n'est pas possible qu'vne substance fort parfaite se corrompe & se détruise tout à coup : aussi l'eloquence & la Philosophie qui sont des biens tres-excellens, tomberent par degrez, & furent conduites peu à peu à la dissolution de leur estre. Et comm' il n'y a rien d'oisif en la nature, & que la corruption d'vne chose est aussi-tost suiuie de la generation d'vn'autre : tu sçauras que de la corruption de l'eloquence en la persone des Orateurs, nacquirent les Declamateurs,

& de celle de la Philoſophie en la perſone des Sages ſortirent les Sophiſtes. Dans les diſcours des Declamateurs, & dans la vie des Sophiſtes, il reſtoit encore quelque image de l'eloquence, & de la vraie Philoſophie : mais de la corruption de Sophiſtes, & des Declamateurs enſemble, il eſt né vne troiſiéme race, qui ſont les diſcoureurs de Court, qui ne font profeſſion ni d'eloquence, ni de Philoſophie, ni de majeſté en leur langage, ni de probité en leurs mœurs; mais ſeulement de diſcourir auec vne affetterie de paroles de choſes honteuſes & vilaines. De cette cabale ont eſté les Ariſte-

nettes parmi les Grecs, & parmi les Latins les Apulées, & ceus qui ont imité leur mauuaise façon d'écrire. Nostre Cour aujourd'hui commence d'en produire de semblables. Lucian fut témoin oculaire de cette corruption, & il s'en est senti lui-mesme. Il eut seulement cet auantage par dessus les autres, qu'il estoit fort sçauant, & fort habille homme, qui connoissoit bien ses fautes, & celles de ses compagnons: mais s'estant contenté de se mocquer de celles ci, il ne prit point de soin d'amander & de corriger les siennes. Il nous dépeint donc admirablement bien vn de ces discoureurs de

Court, tels qu'ils estoient déja de son temps, & dont il auoit remarqué les mœurs & les actions, que je m'asseure tu jugeras auoir beaucoup de rapport auec celles de nos eloquens à la mode, & de nos cõposeurs de letres & d'odes à la Cour. Pour faire cette description, il feint vn jeune homme qui est en péne de trouuer le chemin de l'eloquence, qu'il fait rencontrer par vn certain qui l'adresse, & lui monstre ce qu'il doit faire pour le trouuer.

a εἰσὶ μὲν ὁδοὶ ἐγγὺς δύο τινὰς ὁδοῦ.

b ἡμῖν ἄτριπτος καὶ τραχὺς ἐστὶν ἡ ἀρετή.

a Il y a, lui dit-il, assez prés d'ici deus chemins, dont l'vn est fort aspre, b rude, & fascheus à tenir, battu de peu de persones, frequenté de bien peu de monde:

aussi

auſſi eſt il quaſi abandonné, à cauſe de la difficulté qu'il y a pour les paſſans qui le veulent prendre pour aller au païs de l'eloquence. A l'entrée de ce chemin il ſe preſentera à toi vn certain [c] rabbat-joie, vn homme ſeuere, qui a pourtant bonne mine, d'vne belle preſence, mais rude & peu complaiſant à ceus qui l'abordent: il s'offrira de te ſeruir de guide par ce chemin fâcheus & rabboteus, il te dira des chanſons pour te perſuader à le ſuiure, & te contera que [d] Platon, Demoſthene, & force braues hõmes de l'antiquité ont paſſé par des ſentiers étroits, ſur

c κατηγὸς τις αὐθ. ἀντόκλητος, &c.

d ἀνατλίνουσι τὰ ἄπιτα ἀνευρεῖν ἴχνη τῶν Πλάτωνος, καὶ ἄλλων τοιούτων.

des pentes roides & difficiles, pleines de roches & de cailloux. Il te fera voir le chemin qu'ils ont tracé, qui eſt maintenant bien mal-aiſé à recõnoiſtre, à cauſe qu'il eſt quaſi tout recouuert d'epines & de halliers. Il dira qu'il faut que tu faces comme ont fait ces grans perſonages, que tu trauailles beaucoup, que tu veilles, que tu jeûnes, que tu ſuës, & que tu te priues de beaucoup d'autres contentemens de cette vie, qui ne ſe rencontrent pas dans le chemin que ces anciens ont tenu, & par où il te veut mener. Au demeurant qu'il eſt fort long, & que par là tu

c. εἶτα σε κελεύσει ζηλοῦν ἐκείνους τοὺς ἀρχαίους ἀνδρας.

n'arriueras de long temps au païs de l'eloquence. Il ne cõtera pas le temps que tu y demeureras, par mois ni par années; mais par olympiades toutes entieres, ce qui eſt cauſe que cette longueur en decourage la pluſpart, & les met au deſeſpoir de jouïr de toute leur vie d'vne ſi grande felicité. Cet homme ſaturnien te dira tout ceci, en te remettant toujours devant les yeus ces bonnes gẽs du temps paſſé, ces vieus fous qui ſe tuoient à force de trauail & d'étude, que l'apprehenſion d'vn Philippe & d'vn Alexandre jettoit dans ces miſeres, & les obligeoit de

† ἴνα ἐν τῷ μιᾷ γενεᾷ πολλὰς ἀφίκωνται.

se rendre eloquens par force auecques toutes ses pénes, pour euiter d'estre liurez entre les mains de leurs ennemis par celles de leurs propres citoiens. Qu'aujourd'hui ces occasions n'estant plus, rien ne nous forceoit de prendre ce chemin là, veu qu'à main gauche il y en auoit vn autre nouuellemẽt découuert; mais beau, plaisant & agreable à merueilles, battu & frequenté de toutes les honestes gens, par où en tres-peu de temps, & auec vne extreme facilité on pouuoit estre incontinẽt au païs de l'eloquence, & joüir des

g ἐκ εἰδὸς ὁπόσα γιγν. κεκράνεται- μητου παχεῖαν ἢ ἀπεργμων.

delices infinies qui ſont en cette belle & bien-heureuſe contrée. Sur l'auenuë de ce chemin tu trouueras vn honeſte homme [h] bien couuert, bien pigné & bien parfumé, qui ſentira plus l'ambre & le muſc que la fumée de l'huile ou de la chandelle. Il t'abordera, & s'offrira à toi de bonne grace, & paſſant les doits par ſes cheueus, qui ſont vn peu cler-ſemez; mais pourtant bien friſez, & releuant la mouſtache auec la main te dira, qu'il eſt à ton ſeruice, & te fera le plus honeſte cõpliment qu'il eſt poſſible. [i] Ie te dis ceci afin que tu le reconnoiſſes à ces marques, &

h περὶ τὴν ἐπὶ. ρειον ἰλιδὼν εὐρήσεις πολλοὺς ϗ ἄλλους. ἐν τούτοις ϗ παιδοτρόπον τινα ϗ παίγνιον ἀνδρα. μύρων ἀποπνέοντα.

i λέγω ϗ ὡς ἀπὸ τούτων γνωρίζοις αὐτὸν μηδ' οὕτω διαπίπτοις

qu'vne perſone ſi diuine, & ſi cherie de Venus & des Graces, ne ſoit pas ignorée de toi. Il eſt vrai neãtmoins, que ſi bien je ne t'euſſe point parlé de ſes perfections, tu l'aurois connu d'abord, & quand tu aurois la veuë auſſi perduë que Tyreſias, dés l'heure que le perſonage auroit ouuert la bouche pour parler à toi, tu aurois ſenti l'ambregris de ſes paroles, & jugé que ce n'eſt pas vn homme fait comme les autres, qui ne ſe nourriſſent que de ce que la terre produit, mais vne je ne ſçai quelle creature Angelique, vn dous, fantoſme qui ne vit

χρῆμα καὶ φίλον Ἀφροδίτῃ καὶ Χαρίτων διαλάδοι.

Κ καὶ εἰ μὴ γὰρ σοι πρόσθεν εἶπον τὰ περὶ τὴν ἐκείνου ἀρετὴν, ἐγίνωσκες ἂν ἐξ αὐτῶν ἀνθρώπου σῶμα, ἃ οὐ μόνοις ἐστὶν ἐπιτήδεια τοῖς ἐκ γῆς καρποῖς τρέφεσθαι, ἀλλὰ τι ξῶον ἄρα τῶν ἀφ' ὑψηλοῦ καὶ ἀμβρόσια τρεφομένων.

que de la rosée du Ciel & de l'ambrosie. [l] Ce grand orateur, cet vnique eloquent, n'aura pas si tost pris ta conduite, que tu ne deuiendras comme lui mesme, s'appelle Roi de l'eloquence, & distributeur de la gloire. Mais, dit-il au jeune homme, il vaut mieus que ce soit lui mesmes qui parle à toi de ses loüanges, & qu'il te monstre le chemin que tu cherches. Le voila tout à propos que sa courtoisie amene au deuant de toi. Monsieur à n'en point mentir, je voi bien [m] que c'est le Dieu des oracles qui vous a inspiré de vous adresser à moi, comme à l'vnique elo-

l τάχα πολὺν παρὰ σοῦ λόγον ἀπαιτήσει καὶ ῥᾳδίως σοι ὁμιλήσει καὶ οὐ διαμελεῖ αὐτὸς βασιλεὺς ὢν τῶν λόγων.

m Μῶν σὲ ἀληθῆ θεὸς ἐπιπέμπει ἐπὶ τὸν ἐμὸν ἔρανον.

quent, de la meſme façon qu'il monſtra à Cherephon, celui qui eſtoit alors le plus ſage de tous les hommes. Si ce n'eſt lui qui vous amene, il faut de neceſſité que ma reputation vous y ait attiré, car vous ne pouuez ignorer que mes ouurages ſeruent d'entretien à toutes les bonnes compagnies, & que ceus la meſmes qui gouuernent en Orient & en l'Occident font leurs delices de ce que je fais, & quand ils ſe dechargent du fais de toute la terre, c'eſt pour ſe delaſſer dans mes ouurages. I'ai des admirateurs par tout le monde, & il y a des Parlemens entiers qui

η. εἰ μὴ τοῦτο ἀλλ' ἀνάγκη καλέσαι σε τοὺς ἥκειν ἀπὸ πάντων ἀφέκτων ἀνθρώπων μόνον τὰ μέτρα καὶ μέτρον, &c.

ſçauent tous mes liures par cœur, ils ne ſont pas aujourd'hui moins communs que l'eau & le feu. Mais, Monſieur, puis que le deſir de me connoiſtre vous amene en ce païs; vous ſoiez le tres-bien venu. Vous trouuerez ici toute l'eloquence, & vous n'auez point beſoin d'entreprendre vn plus long voiage. Par tout allieurs elle eſt où fauſſe, ou imparfaite. Ie ne vous donnerai point dauantage de péne que de lire ſeulement mes ouurages, pour deuenir en moins d'vn jour bon orateur, l'excellence de mes penſées, & la beauté de mes paroles ſe transforme-

ὁ ἱππεὺς δ' ἐγὼ μήτηρ δὲ τὸν ἐμὸν λόγον ζωὴν καὶ τοῦτο ἂν αἰ πρὸ ἀλλήλων ἔργον μάθοις.

ront incontinent en voſtre eſprit & en voſtre lãgage, & en n'y penſant pas, vous ſerez ébahi que vous parlerez B. Il ne me reſtera rien plus à vous enſeigner, ſi ce n'eſt les moiens qu'il vous faudra tenir pour faire[p] valoir voſtre cloquẽce, & dont je me ſuis ſerui fort auãtageuſement pour moi. La premiere choſe, Monſieur, que vous auez à faire, c'eſt de demeurer toute voſtre vie,[q] cõme je croi que vous eſtes auſſi bien que moi fort ignorant. Mais ce n'eſt pas aſſez, ſi vous n'eſtes hardi, effronté, & impudent juſques au bout. La modeſtie, la pu-

p λείξω δ πρῶτον μὲν ὁποῖα χρὴ αὐτὸν εἶναι ἔχοντα ἡνιοχεύσια.

q κἀμὲ δὲ τοίνυν [illegible] ἐᾶσαι, ἵνα μὲν ἀ[illegible] &c. [illegible] ἐστὶ πρᾶγμα ἐπὶ [illegible].

deur, la crainte, & la retenuë ne font nullement à voſtre deſſein, il s'en faut dépouiller tout à fait, cõme de choſes qui ne ſont pas tant inutiles, cõme elles ſont dommageables à noſtre but. [r] Voiez qu'elle eſt ma demarche, le ton de ma voix, le mouuement de ma teſte, vous deuez parfaictement m'imiter en tout cela. [s] Il importe auſſi grandement d'eſtre bien couuert à qui en a le moien. Vous ferez dõc ſi vous pouuez que vos habits, vos ſouliers, & vos jartieres ſoient toujours bien faites à la mode. Vous ne ſerez jamais ſans auoir vne petite ode, ou vne

r ἀλλὰ μὴν καὶ βοὴν, &c. καὶ βαδισμὸν ἀποδοτέον τοιοῦτον.

s ἰσχὺν δ' ἔχει ἐσθὴς εὐαρμοστος.

lettre, ou vn discours en la poche, que vous reciterez aprés qu'on vous en aura biẽ prié, & vous lui donnerez l'accent, & le ton de voix auec le geste & le mouuement de la teste de mesme. Vous peserez bien toutes choses. Mais vous ne ferez rien si vous n'auez au tour de vous vn bon nombre de vos amis qui facent des admirations, & qui s'écrient à chaque parole; voila qui est charmant, voila qui est rauissant, voila vne diuine pẽsée, les Dieus parleroient aus hommes de la sorte. Vous aurez aussi de l'autre costé quelque piece du temps,

τὴν θέσιν μελέτω σου ἡ χειρ ἔχειν οἰκεῖον καὶ σωφρονοῦσαν.

ὦ καλῶς, καμοῦ θεῖον, ὑπὲρ θεῖον.

qu'vn mauuais auteur aura compoſée, vous la lirez auec autant de dedain, que vous aurez eu de complaiſance à reciter celle qui ſera partie de voſtre eſprit. Hé! ſi, diront les autres, cachez cela je vous prie, cela nous fait mal au cœur. * Vous ferez auſſi prouiſion d'vne douzaine de mots ou de phraſes, que vous aurez recueillies çà & là dans les écris des premiers hommes du temps, à fin de decrediter leur eloquence, & mettre la voſtre en reputation. Ainſi vous parlerez à tout propos de l'anxieté, de la decrepitude, & des irritamens du deſeſ-

* ἀπαίτων κατηλέλα ἔ λιλογ-τον.

poir: vous nagerez ſur l'Oc-
cean és bourraſqueuſes ſai-
ſons de l'année. Vous direz
que les folies de voſtre en-
fance ont eſté plus ſerieuſes,
que ces belles fleurs de Re-
torique. Vous ferez meſmes
vn langage tout nouueau.
y Vous ne direz plus que
vous ſoiez éloigné d'vne
perſone: mais qu'entre vous
& elle il y a vne douzaine de
villes, & cent lieuës de né-
ges. Vous ne direz pas qu'vn
Cardinal ſoit allé a Rome
pour la creation d'vn Pape:
mais qu'il eſt allé faire de la
bouche vn ſucceſſeur aus
Conſuls, aus Empereurs, &
aus Apoſtres. Vous ne direz

y εἰσετι ὑ καὶ
αὐτὸς πρὸς καὶ
νὲ καὶ ἀλλοκοτα
ὀνόματα καὶ ὀνο-
ματοθετει.

pas d'vne Marquiſe qu'elle ſoit Romaine: mais qu'elle eſt du païs de la mere des Gracques, & de la femme de Brutus. Vous ne direz point que ce n'eſt pas peché à vne femme d'entendre le Latin, mais que ce n'eſt pas peché à vne femme d'entẽdre le langage que parloient les Veſtales. Quand vous ſerez à Rome, & que voſtre maitreſſe ſera à Paris, vous ne direz pas que vous eſtes las de ſouſpirer pour elle; cela eſt trop cõmun. Il vous faudra dire: que vos ſouſpirs ſe laſſent de faire quatre cens lieuës tous les jours pour elle Vous éuiterez ces façons vulgaires de

parler. Ie m'en vais à la Cour; mais vous direz. Ie m'en vais au païs où les chapeaus ne ſont pas faits pour couurir les teſtes. C'eſt trop peu que de dire, que vous marchez ſur le paué de Rome: vous direz. Que vous marchez ſur les pierres qui ont eſté les Dieus de Ceſar & de Pompée. Les ruſtiques diſent qu'ils vont en carroce, mais vous direz que vous marchez à couuert entre le ciel & la terre. Vn lourdaut diroit qu'ẽ ſon jardin il y a des melons & des fraiſes: mais il faut dire. Que de toutes ſortes de reptiles vous ne connoiſſez que les frailes & les melons.

melons. Vous deuez de la ſorte vous retirer du commun, & faire valoir ce nouueau langage, par l'autorité que vous aurez acquiſe en peu de temps. Apres cela les Poëtes diront que vous parlez le langage des Dieus, & que vos propos ſeroient pris pour autant d'oracles, ſi vous ne parliez pas ſi clairement. Mais quand il vous ſortiroit vne ſottiſe de la bouche, ne craignez rien, l'effronterie eſſuie toutes choſes. Dites toujours que vous n'auez riẽ pris ni imité des anciens, que vous n'auez pas meſmes voulu prendre la péne de voir leurs écrits ſi ce n'eſt en paſ-

sant. * Qu'Isocrate est vn conteur de goguettes, que Demosthene est rustique & inciuil, que Ciceron n'a rien que de là cresme foüettée, qu'il y a bien du vuide, & qu'il fait comme les cuisiniers d'Italie qui mettent vn teston en vingt-cinq plats, & couurent toute vne table de quatre poulets. Qu'il n'y a rien de plus froid que Platon, & que c'estoit vn homme de peu d'esprit. C'est cõme quoi vous deuez traiter l'eloquence des anciẽs, pour faire admirer la vostre nouuelle. Vous aurez toujours prouision de quelque matiere étudiée, sur laquelle vous

* λῆρος Ισοκράτης, χαυλιόδους ἀμαθὴς Δημοσθένης, ἰδιώτης ὁ Πλάτων.

ferez tõber le diſcours pour auoir occaſion d'en parler ſur le champ, comme ſi elle s'eſtoit preſentée d'elle meſme, & que vous ne l'euſſiez pas recherchée. Que ſi vous eſtes en compagnie de ſimples Damoiſelles [a] vous leur parlerez du païs des Hyperboréens & du grand Mogor, & des façons de faire de ces peuples qu'on ne connoit point : vous n'oublirez pas la [b] bataille de Marathon, & celle de Salamine, & les letres d'Othrydes écrites de ſon propre ſang, non plus que les douleurs d'Artemiſe, & les baiſers de Clorinde. Pour peu de paroles que vous di-

a τοῖς δὲ ἰνδοῖς καὶ τοῖς ὑπερβορέοις καὶ τῷ μεγάλῳ μογόλῳ καὶ τοῖς ἀγνώστοις λόγους ποιήσεται.

b τὴν μάχην ἐν Μαραθῶνι, καὶ τὴν ἐν Σαλαμῖνι, καὶ τὰ Ὀθρυάδου ῥήματα διὰ τοῦ ἰδίου αἵματος γεγραμμένα, καὶ τὰς Ἀρτεμισίας ὠδῖνας, καὶ τὰ Κλορίνδης φιλήματα.

siez, vous n'oublirez jamais ces belles fleurs du langage, quoi que c'en soit, veritablement, à n'en point mentir, apres tout, encore que ce soit hors de saison & de propos. Que si vous entreprenez vn discours, ne vous assujettissez pas seruilement aus regles de l'art, comme si vous estiez né leur sujet & leur esclaue. Dites ce qui vous viendra le premier à la bouche, si vous mettez vos bras où il faut mettre vos cuisses, & si vous faites seruir vostre pourpoint au lieu de haut-de-chausses, qu'importe pourueu que vous ne demeuriez pas court? Si quand vous re-

c τὸ ἄτπα καὶ κάπα καὶ μὼν καὶ ἀμηχάπη, καὶ λῶν καὶ τὰ τοιαῦτα.

d λέγε ὅπῃκεν ῥῆμα ἐπὶ λαῶν τὰν ἐν δηχῇ ἦν ἐπὶ τοῖς μηροῖς ἐπὶ τῶν μετώπων οὐχ ἁρμόζει, ἐπεὶ καὶ μὴ ἔχοιμι, ἐπεὶ καὶ μὴ ἔχοις δὴ κόρυς.

citerez quelqu'vne de vos pieces, il y en a de ſi ruſtiques en la compagnie que de ſe tenir muets à vos loüanges, dites leur poüilles, & les appellez ames cheualines; ſi c'eſt vn honeſte homme qui ſe veuille retirer de la compagnie, retenez le par le manteau, & lui faites reprendre ſon ſiege en dépit qu'il en ait, à force d'importunité. Que ſi quelqu'vn vous attaque ſur voſtre bien dire, c'eſt lors que vos amis vous doiuent paier les dépens & les frais des bõs repas que vous leur auez donnez, c'eſt à eus de prendre la defenſe de voſtre cauſe. Au demeurant ne ſoicz

εἰ δέ τις αὐτὸν μὴ ἐπαινέσειεν, ἀγανακτοῖ καὶ λοιδορεῖται αὐτοῖς.

poinct chiche à vous donner des loüanges, mettez vous par dessus tous les autres, & ne souffrez pas que persone face comparaison de vous auec qui que ce soit. Dites aussi-tost vous auez raison[f], Demosthene est vn bel homme pour moi. Mais je m'estois presque oublié de vous dire ce qui est vn des principaus points de vostre afaire[g]; c'est que si on recite en vostre presence quelque piece d'vn autre, riez vous en, & auec vne mocquerie dedaigneuse dites, que cela n'est pas de son inuention[h], & qu'il l'a derobé de vos ouurages, mais qu'il l'a exprimé

f ναὶ μὰ Δία ὁ Παιανιεὺς πρὸς ἐμὲ καὶ πρὸς ἐκεῖνα ἴσως μοι τῶν παλαιῶν ὁ ἀγών.

g ὃ δὴ μέγιστον, &c. Συμπαίζοντα τὰ πολλὰ καὶ δηλοῦντα μὲν ὡς ἐκ τοῦ ἴσου πᾶσι τοῖς παλαιοῖς.

h ἀλλ' ὑφαιρεῖται καὶ εἰς ἑαυτὸν οἰκειοῦται τὰ.

de mauuaiſe grace. Ou bien qu'il n'y a vne ſeule penſée raiſonable, & qu'en trois mots, il en dit quatre qui ne ſont pas bons, qu'il eſt toujours abſent du ſujet qu'il traitte, & qu'il parle en langue inconnue, quoi qu'il ait deſſein de parler François, que la glace n'eſt pas ſi froide que ſes rencontres, & quand il veut faire le plaiſant, il faudroit qu'il paiaſt des gens pour rire, qu'apres la biere & les medecines, vous ne trouuerez rien plus mauuais que ſes œuures, qu'il manque de Logique naturelle, & de la partie qui fait les hommes. Sur tout ne perdez jamais la bon-

σαυτῷ λίαν καὶ ὑπερπαίνῃ.

ne opinion que vous deuez auoir de vous meſmes, n'épargnez point vos loüanges, & à dire tout le biẽ que vous pourrez de vous, ne rougiſſez point, ne vous rebuttez de rien. La vanité, [k] l'audace, l'effronterie, la calomnie, vn jurement bien à propos ſur le bord des levres, vous mettront en peu de temps en vogue, & conſerueront voſtre reputation. Il n'y a point auſſi de danger de faire du bon compagnon, & de donner à connoiſtre que vous aimez le jeu [l], la bonne chere, & la débauche, & d'auoir toujours en la poche vne lettre de Clorinde ou de Lydie.

Κ καὶ τόλμα καὶ ἀναισχυντία καὶ τὸ ψεύσασθαι καὶ ὀμόσαι ἐπ' ἄκρεσι τοῖς χείλεσι καὶ φθόνος περὶ ἅπαντας καὶ μῖσος καὶ βλασφημία.

l κυβεύειν, μεθύσκεσθαι, λαγνεύειν, μοιχεύειν ἀμοχθεῖν τε καὶ μὴ πονεῖσθαι καὶ περὶ ἑταιρῶν λέγειν.

m γραμμα-

Sur tout mettez vous bien auec les Dames, & mandiez de la faueur, si vous pouuez, jusques dans la chambre[n] des filles de la Réne. Car les femmes peuuent beaucoup à vostre dessein, & ce n'est pas vn petit auantage que de les auoir de son costé. Monsieur, si vous pouuez bien apprendre cette leçon, la retenir, & la mettre en vsage, je vous donne ma parole[o], qu'en peu de temps vous reussirez excellent orateur, & aussi bon qu'il y en ait en nostre academie. Vous gaignerez incontinant la faueur des grans, qui vous ferõt auoir vne pension, sans les autres bõnes for-

πα ἐαὺ δι-
κιωμα κατὰ γυ-
αικων δοῦναι
γεφίντα.

n καὶ σοι μάλιστα
ἐστὸ των γυναι-
κων σπουδαζέσθω
δοκειν ἀγειν τὴς
γυναικωνίτιδος.

o ὧν ταῦτα κα-
λῶς ἐκμαθοις
θαῤῥων ἐπαγ-
γέλλομαι καὶ σὲ
μακρῷ σε ἄρι-
στον ῥήτορα καὶ ἡ-
μῖν ὁμοίων ἀπερ-
τελεῖσθαι.

tunes qui vous attendent. Tu dirois, Atiſte, que Lucian auroit eſté Prophete s'il auoit eſté plus hõme de bien : mais on doit croire que ſon ſiecle a produit des eſpris auſſi mal faits que le noſtre, ſi bien qu'en décriuant ſeulement les vices de ſon temps, il n'a point eu beſoin d'inſpiration plus haute pour dépeindre ceus qui regnent aujourdhui dans le monde, que nos écriuains de Court ont pris pour les plus belles vertus qui ſoient au païs de l'eloquence. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

ANALYSE OV RESOlution d'vne des letres de Narciſſe par les regles de la Logique.

LETRE XXII.

ARISTE, les eloges exceſſifs & les panegyriques immoderez des loüanges que les flatteurs ont données à Narciſſe, ont meu ma curioſité à reconnoiſtre ſi veritablement & ſans paſſion, ſon eloquence eſtoit ſi admirable & ſi rare

qu'ils nous l'ont depeinte & figurée. Car ils ont publié que dans ſes écris il n'y auoit rien qui ne fut noble, qui ne fut illuſtre & plein d'artifice, & qu'ẽ fin ſes ouurages eſtoient les fruits les plus parfaits qu'ait jamais produits l'eloquence. Il ma ſemblé que pour en juger ſainement, il n'y auoit point de moien plus aſſeuré ni moins ſuſpect, que de reſoudre par art ce qui auoit eſté compoſé auec ce merueilleus artifice. Sans faire chois, j'ai pris ſon liure, & à l'ouuerture je ſuis tombé ſur vne de ſes letres qui eſt l'onziéme du ſecond liure, qu'il écrit à vn grand Cardinal, j'ai penſé d'en faire vne analyſe, afin de

voir & de reconnoitre juſqu'au fons en quoi conſiſtoit l'excellence de cet art, qui eſtoit vanté & publié auec tant d'apparat & de faſte. Ceus qui nous ont enſeigné la ſcience analytique nous ont donné pour regle, de commencer par la connoiſſance de l'auteur, de celui à qui il écrit, ou à qui il parle, le motif qui l'induit à parler, & le but qu'il ſe propoſe. Ici l'auteur eſt Narciſſe, qui lors eſtoit à Rome en qualité d'agent d'vn Cardinal, il écrit à ſon maiſtre qui eſt en Court à Paris aupres du Roi, ſon motif d'écrire n'eſt autre que l'obligation de ſa charge, de but il ne s'en propoſe point, qui eſt le premier defaut

de ſon jugement en cette letre. Cela fait, ils nous diſent que nous deuons rechercher le theme, qu le ſujet principal du diſcours. Le ſujet donc de cette letre n'eſt autre qu'vn entretien qu'il fait au Cardinal de l'incertitude s'il viendra, ou s'il ne viendra pas à Rome, de ce qu'il verra, ou de ce qu'il pourra faire à Rome, & de ce qui lui plaira ou ne lui plaira pas en ce païs là, & ne conclud à rien. Apres cela il faut examiner l'exorde ou l'entrée du diſcours s'il y en a vne, par ce qu'il arriue aſſez ſouuẽt qu'on omet cette partie, & cõmence t'on sãs preambule & ſans preface. Ici il y a vn exorde qui eſt tel. L'eſperãce qu'on me

donne depuis trois mois que « vous deuez paſſer tous les jours « en ce pais, m'a empeſché juſ- « ques ici de vous écrire, & de me « ſeruir de ce ſeul moien qui me « reſte de m'approcher de voſtre « perſone. Voila qui eſt bien, ſi ce n'eſt qu'à vn agent demeurer trois mois ſans écrire à ſon maiſtre, eſt vne negligence notable. Il ſuit, Mais puis que vous auez « jugé que de quitter la Court « tout d'vn coup, ce ſeroit autant « que de mourir de mort ſubite, & « qu'il ne faut pas moins de force, « ni de temps pour ſe reſoudre de « laiſſer les choſes plaiſantes, que « pour ſurmõter les difficiles, &c. « Il met ici deus cauſes efficientes de ſon retardement à la Court,

dont l'vne eſt la peur, & l'autre eſt l'amour. La peur d'vn mal qui eſt auſſi grand que la mort ſubite, & l'amour des objets qui ſont plaiſans & agreables aus ſens; Il tire ſes preuues par comparaiſon d'vn ſemblable à vn autre, que nous pourrions former de la ſorte ſelon les regles de l'art. La premiere ſeroit telle. La mort ſubite eſt capable d'étonner les plus conſtans, & leur donner vne grand' peur. Vous jugez que de quitter la Court tout d'vn coup, c'eſt autant que de mourir de mort ſubite. Vous jugez donc auſſi que de quitter la Court tout d'vn coup, c'eſt choſe capable d'ébranler voſtre conſtance, & vous donner vne

grand'

grand peur. L'autre se peut former de la façon. Pour surmonter les choses difficiles, il faut beaucoup de force & de temps. Vous jugez qu'il ne faut pas moins de temps à vous resoudre à laisser les choses plaisantes, qu'à surmonter les difficiles. Ainsi jugez vous que pour vous resoudre à laisser les choses plaisantes, il vous faut beaucoup de force & de temps. Dans les raisons & les moiens de ces argumens reluit le bon jugement que l'auteur fait du personage à qui il écrit, de dire de lui qu'il a jugé que de quitter la Court tout d'vn coup, estoit vn aussi grand mal que la mort subite, & qu'il auoit autant de difficul-

té à quitter les choſes plaiſantes qu'à ſurmonter les difficiles, qui eſt en effet l'accuſer de peu de conſtance, de peu de courage, & de peu de force & de vertu. Cela eſtant, dit-il, je ne croirai pas vne autrefois que vous ſortiez de Paris plus aiſément que l'Arſenal & le Louure. Pour dire jamais voici vne étrange maniere de parler, & vne comparaiſon bien extrauagante d'vn homme à qui Dieu a donné le mouuement d'vn lieu à autre, auec deus grans palais immobiles. Les raiſons pour leſquelles le Cardinal ne ſçauroit ſortir de Paris, non plus que l'Arſenal & le Louure ſont celles-ci. Que c'eſt vn lieu plein

d'enchantemens & de chaines, « & qui a vne telle force d'attirer « & de retenir les hommes, qu'il « a fallu donner des batailles pour « en chasser les Anglois & en éloi- « gner les Espagnols, la cause efficiéte de l'immobilité du Cardinal est double, l'enchantement & les chaines. Le premier argumẽt est tel, La personne enchãtée & enchainée ne sçauroit sortir du lieu où elle est, vous estes enchanté & enchainé, vous ne sortirez donc pas de Paris non plus que l'Arsenal & le Louure qui sont immobiles. L'autre argument est pris du moins vrai-semblable au plus vrai-semblable. Si les Anglois & les Espagnols, qui n'estoient que des

étrangers, ont esté si attachez au sejour de Paris, qu'il a fallu donner des batailles pour en chasser les vns & en éloigner les autres. A plus forte raison pour vous en faire sortir il faudra donner des batailles, puis que vous estes François & naturel
» du Roiaume. Pour tant je ne
» m'étonne pas de la péne que
» vous auez à vous en tirer. Pour suiure sa Logiqûe il deuoit auoir dit, je ne m'étonne pas de la péne qu'on a de vous en chasser, & non pas à vous en tirer.
» Mais il est certain que tout le
» monde y trouue sa maison & ses
» afaires, & pour vous, Monsei-
» gneur, puis qu'en ce païs là les
» Rois naissent & deuiennent

vieus, & que c'eſt le ſiege de " leur empire, perſone ne vous " ſçauroit blâmer d'y demeurer " trop long-temps, ſans vous " accuſer d'aimer voſtre maiſtre, " & de vouloir eſtre aupres de ſa " perſone. Il excuſe le Cardinal " de ce qu'il ne peut ſortir de Paris par d'autres raiſons qui ſont ſuperfluës, puis que déja il auoit ſuppoſé qu'il y eſtoit enchainé, enchanté & auſſi immobile que le Louure. Ses argumens ſont tels. Tout le monde trouue ſa maiſõ à Paris, vous y trouuez la voſtre, c'eſt pourquoi vous n'en pouuez ſortir. L'autre, là où les Rois naiſſent, & où ils deuiennent vieus, ceus qui ſont auprés d'eus n'en peuuent ſortir ſan

eſtre accuſez de n'aimer pas leur maiſtre. A Paris cela leur arriue, c'eſt pourquoi vous n'en pouuez ſortir. A Rome, dit-il, vous » marcherez ſur des pierres qui » ont eſté les Dieus de Ceſar & » de Pompée, vous conſidererez » les ruines de ces grans ouurages » dont la vieilleſſe eſt encore belle, & vous vous pourmenerez » tous les jours parmi les hiſtoires » & les fables. Cette tranſition n'eſt pas raiſonable, faiſant tout à coup pourmener dans Rome vn perſonage enchanté & enchainé dans Paris. Il deuoit premierement auoir defait l'enchantement, & puis lui dire à Rome vous marcherez, &c. Interpretons ſon dire & le prenons pour vne ſemonce qu'il

fait au Cardinal de venir à Rome, à quoi il le perſuade par ces raiſons, qui ſont priſes par comparaiſon du moindre au plus grand. Si vous vous plaiſez tant dans Paris, où vous ne marchez que dans les crottes: combien dauantage vous plairez vous à Rome, où vous marcherez ſur les Dieus de Cæſar & de Pompée. Et ſi à Paris vous vous plaiſez à lire des fables & des hiſtoires, combien vous plairez-vous dauantage à Rome, où vous vous pourmenerez parmi les hiſtoires & les fables meſmes. Ces raiſons eſtoient aſſez perſuaſiues pour inuiter le Cardinal de haſter ſon voiage, quand voici que tout à coup

» il le diſſuade. Mais ce ſont des
» amuſemens d'vn eſprit qui
» ſe contente de peu, & non pas
» les occupations d'vn homme
» qui prẽd plaiſir de nauiger dans
» l'orage, & qui n'eſt pas venu au
» monde pour le laiſſer en oiſiue-
» té. Cette diſſuaſion eſt priſe du lieu de la repugnance. L'oiſiueté eſt le meſtier des honeſtes gens qui ſont à Rome. Vne humeur turbulente, & vn eſprit remuant comme le voſtre, qui prẽd plaiſir d'eſtre ſur mer dans l'orage, & qui ne peut laiſſer le monde comme il eſt, ne ſe plaiſt pas à demeurer oiſif & en repos. Partant vous ne vous plairez
» pas à Rome. C'eſt pourquoi
» quand vous aurez veu le Tybre,
» quand vous ſerez monté au Ca-

pitole, aprés que vous ſerez « passé par le Colyſée. Ie ne dou- « te point qu'apres auoir encore « regardé beaucoup d'autres cho- « ſes, vous ne vous laſſiez en fin « du repos, & de la tranquillité « de Rome, qui ſont deus choſes « beaucoup plus propres à la nuit, « & aus cimetieres, qu'à la Court, « & à la lumiere du monde. C'eſt « pourquoi n'y venez pas. Il ſe corrige tout à coup, & dit, Que le Cardinal doit faire ce voiage, puis que le Roi lui a comman- dé. Il ſe dedit auſſi-toſt, & lui perſuade de ne le pas faire. Mais « veritablement, Monſeigneur, « je ſuis intereſſé en cette afaire, « & quand je me regarde tout « ſeul, j'aurois enuie de vous ren- «

„ dre ſuſpects les biens que j'ai
„ peur de ne receuoir pas auec-
„ ques vous. Cet argument eſt ti-
ré du contraire en cette ſorte.
Celui qui m'empeſche mes plai-
ſirs ne peut eſtre mõ ami, quand
vous ſerez à Rome vous m'em-
peſcherez mes plaiſirs, vous n'y
ſerez donc pas mon ami. Et
pour ce j'aime mieus vous dire
que le ſejour de Rome n'eſt pas
ce que vous penſez, & qu'il n'y
a pas tant de plaiſir pour vous
que vous pourriés en imaginer.
Il ſe reprend, & ne veut pas que
ſa conſideration detourne le
Cardinal de ce voiage, qui eſt
deſiré de tout le monde, & fort
„ neceſſaire à l'Egliſe. Il eſt donc
„ beſoin pour vne infinité de cõ-

ſiderations importantes, que « vous ſoiez au premier Concla- « ue, & que vous vous trouuiez à « cette guerre, qui ne laiſſera pãs « d'eſtre grande, pour eſtre com- « poſée de perſones deſarmées, & « pour ne faire ni veuves, ni or- « phelins. Ie ſçai bien que vous « auez veu ailleurs de plus dange- « reuſes occaſions, & que vous « aués deſiré des victoires plus « ſanglantes. Il y a danger qu'il « ne laiſſe ici du Cacophate dans l'intelligence du lecteur; quoi que c'en ſoit, il ne ſe peut écri- re qu'auec imprudence à vn Eccleſiaſtique, de lui auoir veu deſirer des victoires ſanglan- tes, & de l'auoir veu dans les occaſions meſmes, ſans le faire

„ tomber en irregularité. Mais
„ neantmoins quelque grãd ob-
„ jet que ſe propoſe voſtre ambi-
„ tion, elle ne ſçauroit rien con-
„ ceuoir de ſi haut, que de don-
„ ner en meſme temps vn ſucceſ-
„ ſeur aus Conſuls, aus Empe-
„ reurs, & aus Apoſtres. Ces rai-
ſons par leſquelles il inuite le Cardinal de venir à Rome, ſont tirées de la fin. A Rome que ferés vous? vous n'y ſerés pas oiſif, Où vous trouués de la guerre, là vous vous plaiſez. A Rome vous trouuerez de la guerre, vous vous y plairéz dõc beaucoup. Il fait ici de la guerre à Rome, où peu auparauant il n'y auoit que du repos & de
„ la trãquillité. Quoi plus? Vous

y donnerez en meſme temps « vn ſucceſſeur aus Conſuls, aus « Empereurs, & aus Apoſtres; « c'eſt à dire, en bon François, « vous y ferez vn Pape. Il appel- « le donc vn Pape le ſucceſſeur des Conſuls, des Empereurs, & des Apoſtres. Et pourquoi non auſſi des anciens Rois de Rome, Romulus, & les autres? Que ferez vous à Rome dauãtage? Vous y ferez de voſtre « bouche celui qui marche ſur « la teſte des Rois, & qui a la con- « duitte de toutes les ames. C'eſt « pour imiter S. Hierôme, qui dit, que les Preſtres font auec leur bouche le corps & le ſang de noſtre Seigneur. Mais ſi les Cardinaus font les Papes auec

leur bouche, les Papes ne font pas auec leurs pieds ce que l'auteur de la lètre leur impute, Ils ne marchent pas sur la teste des Rois. L'argumẽt donc de Narcisse est tiré de la cõparaison du moindre au plus grand. Si à Paris vous vous sentez biẽ honoré d'estre auprés de la personne du Roi. Combien vous sera ce plus d'honneur à Rome de faire de vostre bouche celui qui marche sur la teste du Roi.

» Il cõserue donc l'esperance de
» voir vn jour le Cardinal don-
» ner en ce pais là des lois à ceus
» qui obeissent, & des exemples
» à ceus qui commandent. C'est à dire, qu'il lui donne l'esperance d'estre Pape, puis qu'il n'y a

que les Papes qui donnent des lois en ce pais là. En fin il conclud à rien. Venez y, n'y venez pas, vous vous y plairez, vous ne vous y plairez pas. Vous y ferez, vous n'y ferez pas. Ce m'eſt tout vn. Pourueu que " Dieu me conſerue pour l'a- " mour de vous, à fin que rien ne " manque à voſtre gloire, & qu'il " y ait vn homme qui vous puiſ- " ſe loüer comme vous le meri- " tez. Voila en ſomme qu'elle eſt " cette lettre, & qu'elle en eſt l'a- natomie, dans laquelle tu remarqueras quels ſont les nerfs de l'eloquence de l'auteur, la force de ſes raiſons, la ſubtilité de ſes argumens, la ſuitte de ſon diſcours, & la beauté de

son langage. Ie jurerois aussi volontiers par les cendres de tous les orateurs du tẽps passé, comme fit Demosthene par les cendres de ceus qui moururẽt en la bataille de Marathon, que dans toute cette piece il n'y a pas vn seul trait d'eloquence, non pas mesme vne trace de Logique naturelle, & de sens commun. Mais à fin que tu en puisses mieus juger, je te veus ici oppoſer la bõne forme que cette letre deuoit auoir, & qu'vn homme raisonable lui eust donnée. Il se fut proposé pour but, d'inuiter le Cardinal de faire le voiage de Rome. Il eust commencé s'il eust voulu par l'exorde que Narcisse donne

donne à sa lettre, en faisant les excuses du long-temps qu'il ne lui auoit écrit sur l'esperance que le Cardinal auoit donée de se mettre en chemin dans peu de temps. Mais que puis qu'il ne venoit pas encore, il reprenoit le commerce de ses lettres qu'il auoit interrompu. Il eust touché modestement le Cardinal, en lui faisant voir que les objets qui lui plaisẽt à la Court ne deuoient pas auoir tant de puissance sur lui, que de le retenir plus long-temps que de raison, & lui faire preferer ses contentemens particuliers au seruice du Roi, & aus necessitez de l'Eglise. En le loüant de sa vertu, qui n'auoit pas moins

de pouuoir à lui faire quitter les choſes plaiſantes, qu'à ſurmonter les difficiles, comme il auoit fait paroitre en de grandes occaſions. Que ſon retardement juſques alors pouuoit receuoir des excuſes, d'autant plus que ſon affection le retenoit auprés la perſone du Roi, & qu'on ne peut eſtre juſtemẽt blámé de trop aimer ſon maiſtre. Mais auſſi que ce voiage n'eſtant que pour le ſeruice du Roi pour changer de lieu, il ne changeroit pas d'affection. Il euſt donc inuité le Cardinal d'entreprendre ce voiage au pluſtoſt par la conſideration du plaiſir, de l'honeſteté, & de l'vtilité qui ſe rencontroient

en cette action. Qu'à Rome, auſſi bien qu'à Paris, il trouueroit des objets agreables par la conſideration des reſtes & des ruines de cette ville, qui eſtoit le chef de l'Empire de tout le monde Que s'il auoit pris plaiſir à lire les Hiſtoires Romaines, il en auroit bien dauantage à voir & conſiderer les lieus meſmes où elles s'eſtoient paſſées, & qui ont donné occaſion à tant de fables, & d'hiſtoires enſemble. Il ſe fut étendu là deſſus, & de là il fut paſſé dans l'honeſteté du deuoir. Que le Roi lui aiant cõmandé ce voiage, il ne pouuoit s'en dedire ni le differer plus longuement pour ſe trouuer à temps à l'élé-

ction d'vn Pape, qui ſe deuoit faire incontinent. De là il fut entré dans les raiſons de l'vtilité, & de la neceſſité de cette action, à laquelle comme Cardinal il auoit grande part, & qui veritablement eſt ſi noble, & ſi releuée, qu'à péne en ſçauroit-on faire vn autre plus graue, ni plus importante, que de donner vn chef à toute l'Egliſe, & créer par ſon ſuffrage vn Pape digne de la conduite de tout le monde. Et puis conclure par l'aſſeurance qu'il auoit en la vertu du Cardinal, qui eſtoit telle qu'il n'y auroit difficulté qu'il ne ſurmontaſt, ni choſe plaiſante qu'il ne laiſſaſt pour s'acquitter de ce deuoir,

& rendre ce seruice au Roi, à la France, & à toute la Chrestienté, qui l'attendoit de lui. Voitu, Ariste, comme quoi il se pouuoit faire de ce sujet vn discours raisonable, bien suiui, bien lié, & accompli de toutes ses parties, auquel en y aioustant l'ornement conuenable, rien n'eut manqué à sa perfection. Mais pour donner vne forme de letre à ce discours, je n'ai qu'à dire, que je suis, Ariste,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

DE L'ELOQVENCE *des anciens au genre demonstratif, opposée à celle de Narcisse. Exemple tiré du Panegyrique de Pline.*

LETRE XXIII.

ARISTE, je t'ai fait voir par mes letres precedentes, quelle estoit l'eloquence de Narcisse en tous les genres de causes que l'orateur sçauroit traiter, & combien il est imparfait & ridicule en tous les trois. Maintenant je veus que tu con-

noisses de combien les anciens orateurs l'ont surmonté, en faisant ici vne opposition des vices de l'vn auecques les vertus & les perfections des autres. Mais à fin qu'il n'ait point occasion de se plaindre, & de dire que de ses écrits nous n'auons fait que des centons & des rapsodies, nous en ferons de mesmes des ouurages des anciens: & sans rien faire autre chose que rapporter & joindre ensemble les sentences de ceus-ci, comme nous auons fait celles de Narcisse toutes entieres, je m'asseure qu'il n'y aura personequi ne juge auecques toi, que des étoffes qu'ils nous fourniſſent il s'en pût faire vn manteau digne des espaules du

plus grand Empereur du monde, là où de celles qui se tirent du magazin de l'eloquence de Narcisse, c'est tout s'il s'en peut faire vn habit qui soit propre à quelque personage que ce soit de la comedie, si ce n'est d'auanture à vn harlequin. Voions vn peu quelle methode ont tenuë ces premiers orateurs à faire leurs panegyriques des grans hommes, & si elle est comparable à celle que Narcisse a voulu suiure en semblables occasions. Prenons çà & là, pesle-mesle & en foule, du Panegyrique de Pline, ce qu'il a dit à la loüange de Trajan, & considerons s'il aura meilleure grace que Narcisse à loüer vne personne illustre.

Il dira donc. Que Dieu ne ſçauroit faire vn plus beau ni plus riche preſent aus hommes, que de leur donner vn Prince qui ſoit chaſte, ſaint & tres-ſemblable à lui. Que ſi par le paſſé on auoit mis en doute, à ſçauoir ſi c'eſt le hazard, ou la prouidéce diuine qui établiſſent ceus qui doiuent gouuerner le monde : cette queſtion auoit eſté decidée en l'election de Trajan, qu'on ne pouuoit douter qu'il n'euſt eſté donné & établi de Dieu à l'Empire, veu que ſon élection auoit eſté faite dans le temple aupres des autels, & au lieu meſme où la diuinité eſt auſſi preſente, & ne ſe manifeſte pas moins que dans le Ciel.

Apres auoir remercié Iupiter Capitolin de cette grace, il le supplie de lui faire la faueur de si bien conduire son discours, qu'il ne puisse rien dire qui ne soit digne des merites de l'Empereur, digne du Senat à qui il parle, & digne encore de sa charge, qui estoit celle de Consul; desirant qu'on donnast de la creance à tout ce qu'il diroit, pource qu'il estoit autant éloigné de toute apparence de flaterie, qu'il estoit en possession d'vne pléne & entiere liberté de ne rien dire qui ne fust vrai. Que les discours que chacun faisoit en son particulier des Empereurs qui auoient precedé, estoient bien differens de ceus

que l'on tenoit d'eus en public, à cauſe que la liberté du ſecret faiſoit produire aus particuliers les blâmes veritables qu'ils dõnoient à leurs Princes : & la crainte ou la flatterie n'exprimoit d'eus en public, que des loüanges toutes fauſſes & menſongeres. Mais que pour l'heure les diſcours qui ſe faiſoient de l'Empereur dans les aſſemblées publiques, eſtoient entierement conformes à ceus qu'on tenoit de lui dans la chambre, & dans le cabinet : & qu'on ne deuoit pas s'ebahir ſi on ne parloit ſous ſon regne de meſme que ſous celui des autres Empereurs, puis qu'on receuoit de lui des traittemens tout diffe-

rens de ceus qu'on auoit receus des autres. Auſſi ne parle t'on pas de lui comme d'vn Tyran, mais comme d'vn bon Prince, non comme d'vn Maiſtre, mais comme d'vn Pere, & comme de celui qui ſe mettant au rang des autres, ne croit pas pluseſtre Empereur, qu'il penſe & ſe reſſouuient qu'il eſt homme. Que le temps qui auoit precedé auoit porté des Empereurs qui vouloient qu'on loüaſt, qui leur beauté, qui leur bonne grace, qui leur belle voix, & qui leur adreſſe aus exercices: mais qu'ẽ Trajan le peuple ne loüoit plus que ſa vertu, ſa pieté, ſa modeſtie, ſa clemence & ſa moderation. Et la loüange qu'on ren-

doit à la diuinité des autres Empereurs, on la donne maintenant à l'humanité, à la douceur, à la courtoisie, & à la bonté de Trajan, qui a plus de peur qu'õ ne se monstre trop prodigue en le loüant, que les autres n'auoient crainte qu'on fust trop chiche & trop moderé en leurs loüanges. Que lui qui parle n'est point en péne s'il sera peu ou beaucoup agreable, selon qu'il dira plus ou moins des belles actions de Trajan: qui en cela mesmes veut imiter les Dieus, qui ne regardent pas tant si on leur offre vne priere étudiée & composée en bonne forme, comm'ils ont égard à l'affection, & à la deuo-

tion de celui qui les prie. Il dit, Que bien ſouuent il auoit penſé & medité en ſon eſprit de quelles perfectiõs deuoit eſtre doüé celui à qui doit appartenir l'Empire de la terre & des mers, & qui deuoit eſtre arbitre de la paix & de la guerre entre les hommes : mais aprés y auoir penſé, & formé en ſoi-meſme l'idée d'vn Prince parfait & accompli de toutes ſes parties, enfin il n'auoit pû s'en imaginer, non pas meſme en ſouhait, vn qui fut plus excellent que celui que Dieu auoit donné à l'Empire. Tel aura, dit-il, paru dans les armes, qui aura obſcurci ſa gloire dans la paix, & dans le repos. Tel aura excellé dans les

exercices de la longue robbe, qui n'aura rien valu aus actions de la guerre. Tel aura voulu gaigner du respect par la crainte, tel autre de l'amour par courtoisie. L'vn aura perdu dans la charge, la reputation qu'il auoit acquise en sa condition priuée: l'autre au contraire, gastera dans le cabinet toute la gloire qu'il auoit gaignée dans les actions publiques. Pour conclusion, il n'y en a point de qui les vertus ne soient offensées par le voisinage des vices. Mais en la persone de Trajan se forme vn accord & vn concert de toute la gloire, & de toutes les loüanges qui se peuuent imaginer en vn Prince tres-parfait. La gaie-

té de ſon viſage ne diminuë rien de ſa ſeuerité, ſa franchiſe ne nuit point à ſa grauité, & ſa courtoiſie ne rabbat rien de ſa Majeſté. Au demeurant, la force de ſon corps, la beauté & la grandeur de ſa taille, ſa bonne mine la bõne grace de ſon port, de ſon maintien, & de ſon geſte, la majeſté de ſon viſage, ſes cheueus griſons en la fleur de ſon âge, que les Dieus ont voulu ſignaler des marques de la vieilleſſe auant le temps, pour lui attirer dauantage de reſpect; ne ſont-ce pas des reconnoiſſances tres-certaines qui impriment d'abord en l'eſprit de ceus qui le voient la creãce qu'vn tel homme ne peut eſtre que l'Empereur

reur de tout le monde ? Auſſi faloit-il bien qu'vn Prince que la paix, le repos, & la trãquillité publique, auec la diuinité appaiſée, donnoient à l'Empire Romain, eut des auantages qui ne ſe rencontrent pas en ceus que l'ambition, la guerre, le meurtre, & la force éleuent à cette dignité. Il le loüe de ce qu'eſtant appelé à l'Empire, il refuſa cette puiſſance ſouueraine, auec la meſme ardeur que les autres la deſirent, & la pourchaſſent : & que jamais il ne l'eut acceptée s'il n'y eut eſté cõtraint par la force. A quoi toutesfois on ne l'eut jamais pû forcer, ſi vn autre que lui eut pû garentir l'Empire de ſa perte.

Que l'eſtat à demi perdu s'eſtoit comme refugié dans ſon ſein, pour ſe ſauuer de ſa ruine : de maniere que ce qui eſt vn grãd bien-fait aus autres de ce qu'on les appele à l'Empire, ſe changea en vne obligatiõ que l'Empire eut à Trajan, de ce qu'il voulut en prẽdre la conduite. Chemin bien nouueau, & qui n'auoit encores juſques alors eſté fraié de perſone, qu'vn homme ſoit paruenu à l'Empire, non par le mouuement de ſon deſir, mais par la ſeule conſideration du bien & de l'vtilité publique. Il n'auoit ni agi, ni negotié en cet afaire, & pour eſtre Empereur il n'auoit rien fait autre choſe, ſi ce n'eſt de

meriter & d'obeïr, & que jamais il ne fit vn si grand acte de soumission, que lors qu'il accepta l'Empire par obeïssance. Quand il apprit la nouuelle de son election, & de la resignation que l'Empereur Nerua son pere par adoption auoit faite de l'Empire en sa faueur, il ne s'en émût non plus que s'il lui eut donné quelque commission plus onereuse, comme seroit de commander vn armée, & d'aller faire la guerre à des peuples barbares en des prouinces estrangeres. Et la dignité d'Empereur ne le toucha non plus que s'il lui eut donné vne simple Lieutenance, si ce n'est que la gloire de l'obeïs-

ſance eſt plus grande à faire ce qu'on ne voudroit pas s'il eſtoit mis en noſtre chois. Quant à l'élection que Nerua auoit faite de ſa perſone, c'eſtoit vn chois qui lui eſtoit cõmun auec tout le reſte des hommes, qui demãdoient inſtamment la meſme choſe aus Dieus, il ne fit que preuenir & vſer de ſon droit de Seigneur, en faiſant le premier ce que les autres indubitablement euſſent fait. Tellement que cette action n'eut pas eſté ſi bien receuë vniuerſellement, ſi elle n'eut eſté approuuée de tout le monde, auparauant que d'eſtre faite. Il loüe la moderation de ſon eſprit à la nouuelle de ſon élection; & bien qu'il

eut les marques & les ornemens de l'Empire, le titre & la qualité d'Empereur, l'honneur, la puissance & l'autorité de Souuerain, neantmoins il se gouuernoit auecques tant de modestie, & se rendoit aussi vigilant & laborieus, que s'il n'eut esté que simple soldat, ou Capitaine, ou Lieutenant d'armée: de façon que de cette adoption que Nerua fit de sa personne, il n'en voulut prendre autre auãtage que celui de la pieté & de l'obeïssance qu'vn bon fils doit à son pere; & de la resignation qu'il lui auoit fait de l'Empire, rien que le soin & la péne du gouuernement: ses vœus & ses souhaits plus ordinaires estant

que Nerua deuſt viure longuement, & quant à lui, il ſe contentoit de vieillir dans le ſecond lieu, apres celui qui lui auoit reſigné le premier. Que ſes prieres auoient eſté exaucées autãt qu'il auoit eſté expedient pour le bien du vieil Empereur, que Dieu voulut bien toſt apres retirer de ce monde, afin qu'apres auoir fait vne action ſi diuine, que d'auoir choiſi Trajan pour ſon ſucceſſeur, le moien lui fut oſté d'en faire vne autre qui fut moindre, & ſeulement d'vn homme mortel. Cette gloire eſtoit deuë à cet acte ſignalé, que d'eſtre le dernier de tous les actes de ſa vie, & le principal de ceus ſur leſquels on deuoit fon-

der le merite de sa cõsecration; afin qu'au temps à venir on pût douter & demander s'il auoit fait cette action comme homme simplement, ou bien plustost comme estant éleué déja à la participation & à la gloire des essences diuines & immortelles. Par ce moien le vieil Empereur jamais ne merita mieus le nom de pere de l'estat, que lors qu'il se declara pere de Trajan: ni ne gaigna jamais plus de gloire, que lors qu'abandonnant la terre il lui en laissa la conduite. En quoi il s'estoit rendu d'autãt plus aimable & plus regretable, qu'il auoit mieus pourueu à ce qu'il ne fust desiré ni regretté de personne. Il louë Trajan de la pie-

té qu'il monſtra enuers le bon Empereur Nerua ſon pere par adoption, & de ce qu'il l'auoit fait (comme nous diſons) canoniſer apres ſa mort, auec vne intention bien differente de celle qu'auoient euë quelques autres Empereurs, qui auoient fait le ſemblable: comme Tibere, qui fit declarer des hõneurs diuins à l'Empereur Auguſte apres ſa mort, afin que par l'opinion de la diuinité de ſon beau-pere, il établit plus aſſeurément ſon Empire, & pour introduire le crime de leze majeſté diuine contre celui qui attenteroit à la perſone de l'Empereur. Neron en fit autant de Claudius, mais par mocquerie; Titus de Veſ-

pasian, & Domitian de Titus: le premier afin d'imprimer la creance au peuple qu'il estoit fils d'vn Dieu: & l'autre fils & frere tout ensemble. Mais que Trajan auoit fait attribuer à Nerua des hõneurs diuins, non pour jetter de la crainte dans les consciences, ni pour faire injure aus natures diuines, ni encores pour se rendre lui mesme plus honorable, en aiant vn Dieu pour son pere; mais simplement pour ce qu'il croioit qu'il auoit esté si homme de biẽ durant sa vie, qu'apres sa mort on pouuoit croire qu'il auoit merité les honneurs que l'on rend aus esprits qui sont de nature diuine. Et en effet il n'y a

point de marque plus asseurée de la diuinité d'vn Prince, que d'auoir pourueu d'vn bon successeur en sa place auparauant que de mourir. De là il passe aus loüanges des vertus militaires de Trajan, qu'il dit auoir donné de l'étõnement aus soldats, lors qu'ils le voioient supporter la faim & la soif auecques eus, & les autres incommoditez de la guerre. Lors qu'il faisoit les exercices en leur compagnie, & qu'il méloit la sueur roiale auec celle des simples soldats, sans nulle difference d'auec eus, si ce n'est de sa taille, de sa valeur, & de sa force, qui le faisoient reconnoistre pour Empereur & Capitaine. Il auoit soin de les

soulager en leurs lassitudes, & de les faire bien traitter en leurs maladies, aiant cette coustume de n'entrer jamais en son pauillon qu'il n'eut fait la ronde, & visité premierement les tentes de ses compagnons, ni de prendre son repos que les autres ne se fussent reposez auant lui. En quoi la merueille ne seroit pas à beaucoup prés si grande, s'il se fut comporté de la sorte auec les Fabiens, les Scipions, & les Camilles, où l'ardeur de l'émulation pouuoit l'encourager par l'exemple d'vn autre qui eut mieus fait que lui: mais en vn temps que la discipline militaire estant corrompuë, le maniment & l'exercice des armes

auoit eſté transferé du labeur des mains & du corps au plaiſir de la veuë, & à la recreation de l'eſprit. En vn temps où ce n'eſt plus vn vieus routier chargé de pris & de recompenſes militaires, qui eſt au coſté du Capitaine pour le former aus exercices de la guerre, mais vn maiſtre d'eſcrime qui lui apprendra à tirer quelque coup de fleuret; c'eſtoit choſe admirable de voir Trajan ſe gouuerner de la meſme ſorte que l'on ſe gouuernoit lors que la diſcipline eſtoit plus étroitement gardée, & prendre plaiſir à viure ſelon les mœurs & les façõs de faire de l'ancienne Republique, ſe formant à ces vertus guerrieres, ſans patron,

sans modele, & sans autre exẽple que de soi-mesme, à fin que comme il est seul qui commande, il ne s'en trouue point d'autre que lui qui soit capable de commander. Tels auoient esté les berceaus de sa gloire, & les rudimens de sa vertu, lors qu'estant à péne sorti de l'enfance il gaignoit des lauriers à son pere sur les Parthes, & des triomphes sur les Allemans; & lors qu'estant homme fait, le Rein & l'Eufrate qui sont distans l'vn de l'autre de si grans espaces, s'vnissoient ensemble en la merueille qu'ils auoient de sa grande reputation. Aussi lors qu'il lui faloit passer les Alpes & les Pyrenées, & vne infinité d'au-

tres montagnes qui seroiẽt estimées bien hautes & bien grandes si elles n'estoient point comparées à celles-ci, quand il faloit trauerser ces mons de glace & de neges, pour porter les armes & les aigles des Romians dans ces païs affreus, dõt la veuë seule est effroiable; c'estoit vne merueille de voir auec quelle viteſſe il conduisoit ſes armées, allant luy meſme à pied en tous ſes voiages, ſans regarder ni ſon caroſſe, ni ſon cheual meſme, qui lui ſeruoit plus de parade, que de monture, ſi ce n'eſtoit lors qu'il faloit recõnoiſtre l'ennemi, ou paroiſtre dans vne lice. Ie ne ſçai, dit-il, ſi je dois admirer les cõmencemens de ſes

fatigues, & de ſes pénes, ou la continuation, & la fin : mais c'eſt beaucoup que d'y auoir duré, & plus encore de n'auoir pas apprehendé de n'y pouuoir pas perſeuerer. Déja dés tes plus jeûnes ans n'eſtant encores que ſimple Capitaine, tu as couru des païs ſeparez de grans interualles, la fortune t'inſtruiſant dés lors d'apprendre tres-parfaitement ce que tu deuois vn jour commander aus autres: car n'eſtant pas contant d'auoir paſſé par vn leger apprantiſſage de la milice, & regardé ſeulement les armées comme en paſſant, tu as appris & exercé ſi parfaitement la charge de Capitaine, qu'en

peu de temps tu t'és rendu capable de celle de maistre de Camp, & il ne te restoit rien à apprendre lors que tu estois en condition d'enseigner. Tu as reconnu pendant dix soldes que tu as faites les mœurs & les façõs de faire de diuers peuples, l'assiette des païs, les opportunitez des passages & des lieus, & tu t'és accoustumé à la diuersité des regions & des climats, & à supporter leur temperament, comme si c'estoit l'air naturel de ton païs: de maniere qu'vn temps viendra que la posterité sera curieuse de voir, & de faire voir à celle qui suiura, le champ qui aura beu tes sueurs, les arbres sous les-

quels

quels tu auras pris tes repas, les pierres qui auront ſerui de cheuet à ta teſte preſſée du ſommeil, la cabane où tu auras logé; de meſme que lors que tu eſtois dans les armées on te montroit les logemens qu'auoient faits les grans Capitaines du temps paſſé. Mais ces choſes ſe feront au temps à venir. Pour cette heure on peut dire qu'il n'y a point de vieus ſoldat, qui n'ait eſté ton compagnon, & n'y en a point à qui tu commãdes aujourd'hui, qui n'ait eſté autresfois ton camarade. Ce qui fait que tu les connois tous par leur nom, & que nul ne s'approche de toi que tu ne le faces reſſouuenir des faits

d'armes qu'il a exploitez en telle & telle occasion : & les pauures soldats estropiez ne sçauroient te découurir les cicatrices qu'ils ont sur le corps, que tu ne marques aussi-tost le cõbat & l'occasion où ils les ont receuës, & qu'auec le soulagement qui leur est necessaire, tu ne leur dõnes la loüange qu'ils ont meritée par leur valeur, dont ils n'ont point de meilleur, ni de plus asseuré témoin que toi-mesme. Mais en quoi ta moderation est extrememẽt recommandable, c'est qu'aiant esté nourri dans les armées, & accoustumé aus actions de la guerre, tu es neantmoins amateur des exercices de la paix. Ni

pour ce que tu es fils d'vn pere qui a receu plusieurs fois l'honneur du triomphe, ni pour ce que le jour meſme que tu fus adopté par l'Empereur, on cõsacra vn autel à Iupiter, pour cela tu ne recherches pas de triompher des moindres occasions qui ſe preſentent, comm'ont fait plusieurs autres deuant toi. Tu ne crains point les guerres, & auſſi tu ne les recherches pas. Que s'il ſe trouue quelque Roi barbare qui ſe rende ſi inſolent, & ſi temeraire que d'encourir ton indignation, il n'y a ni trajet de mer, ni largeur de riuiere, ni montagne ſi haute, qui le puiſſe couurir de tes armes; tous ces em-

peſchemés cedent ſi promptement à ta vertu, qu'il ſemble que les montagnes s'abaiſſent, que les fleuues ſe tariſſent, & que la mer ſe retire pour faire place, & pour donner paſſage à tes armées. Il le loüe encores d'auoir rétabli & remis ſus la diſcipline militaire, abolie de ſon temps par la vie diſſoluë, & encores par la defiance des Lieutenans des armées, qui ne craignoient pas moins d'eſtre aimez, que d'eſtre mal-voulus des gens de guerre, aians autant à ſe donner garde des trahiſons de leurs ſoldats, que des ſoupçons, & de la malueillance des Empereurs leurs maiſtres: ce qui eſtoit cauſe qu'ils

negligeoient de tenir les gens de guerre en deuoir, & de les faire viure en discipline, & à dessein laissoient amollir la force de leurs corps dans l'oisiueté, & abatardir la generosité de leurs courages. C'est, dit-il, la nature des astres, que ceus qui sont les plus petits & les plus foibles, perdent leur clairté au leuer de ceus dont la lumiere est plus grande & plus forte: de mesme, où l'Empereur est present, la dignité des Gouuerneurs & des Lieutenans a coustume de s'obscurcir. Mais il n'en estoit pas de mesme par la presence de Trajan, auprés duquel bien qu'il fût le plus grãd, ses Lieutenans retenoient au-

tant d'autorité qu'en ſon abſence: & s'il ſe peut dire encores d'auantage, à cauſe que l'hõneur que lui-meſme leur rendoit, eſtoit cauſe que les autres leur portoient plus de reſpect, & les auoient en plus grande reuerence. Il gaignoit de la ſorte les cœurs & les volontez des grans & des petits: & faiſoit vn mélange ſi agreable de la Majeſté Imperiale auecques la familiarité de compagnon, qu'il n'y auoit trauail auquel les gens de guerre ne s'emploiaſſent de bon cœur par ſon commandement, voiant que lui-meſme l'ordonnoit comme Capitaine, & qu'il y mettoit la main comme s'il n'euſt

eſté que ſimple ſoldat. Il parle de ſes voiages, & du bon ordre qu'il mettoit aus logemens, ne permettant pas que les hoſtes fuſſent foulez par ceus de ſa ſuitte, ſe contentant lui-meſme de ce qui pouuoit ſe trouuer ſans oppreſſion de perſone. Bien differemment des voiages des autres Princes, qui ne laiſſoient rien apres eus au long & au large, non plus que ſi la greſle & le foudre y auoient paſſé. A l'exemple de Trajan, l'Empereur ſe doit, dit-il, accouſtumer à conter auec l'Empire, qu'il aille & qu'il vienne cõme celui qui eſt ſujet à rẽdre conte, qu'on ſçache ce qu'il a depenſé, & qu'on tienne regiſtre de ſa miſe

& de ſa recette, par ce moien il ne conſumera pas ce qu'on aura honte d'écrire, & ce dont il faudra neceſſairement que ſes ſucceſſeurs aient vn jour la connoiſsãce. Il n'omet pas de loüer la modeſtie de Trajan, qu'il fallut ſurmonter à viue force pour le faire reſoudre d'accepter le titre & la qualité de pere du pais, que les autres Empereurs vſurpoient dés le premier jour qu'ils entroiẽt en poſſeſſiõ de l'Empire. Mais Trajan refuſa conſtamment cette qualité, juſques à ce qu'eſtant preſſé par les importunitez des Senateurs, il eut reconnu par les grans bien-faits, dont il obligea tout le monde, qu'il pouuoit l'auoir aucunc-

ment meritée. Et l'aiant prise, il voulut l'exercer par effet, viuant entre ses sujets comme feroit vn bon Pere entre ses propres enfans, s'égalant à tous, & se mettant au rang des autres, sans aucune marque de preéminence ni de grandeur, si ce n'est de son extréme bonté qui n'auoit point d'égale ni de semblable. Ce qui fut cause qu'à son entrée dans la ville de Rome on se tuoit pour le voir, tant la foule & la multitude fut grande par les ruës: les vns disans qu'ils auoient assez vescu puis qu'ils auoient veu vn si bon Prince, les autres au contraire, souhaittans de viure longues années, pour jouïr longuemẽt

des effets d'vne si extreme bonté. Combien est belle la description que Pline fait de cette entrée, en laquelle Trajan se rendit infiniment agreable au peuple, à cause de l'honneur qu'il rendit à tous les ordres, honorant du baiser les Sénateurs, appellant par leurs noms propres les Cheualiers Romains, sans que persone lui dictast, faisant caresse jusqu'aus moindres persones, & de plus basse condition. Sur tout de ce qu'il montra tant de confiance en tout le monde, qu'il marcha par la ville sans gardes, confiant ses costez aus premiers venus qui l'abordoiét pour le voir, ou pour le saluër. On se réjouïssoit d'en-

tendre les acclamatiõs du peuple, meſlé parmi les gens de guerre, qu'on ne reconnoiſſoit point d'entre les autres, dautãt qu'ils marchoient ſans armes, ſi ce n'eſt qu'ils eſtoient plus modeſtes & plus paiſibles que les autres. On ſe réjouïſſoit de voir les temples des Dieus ornez de feſtons, les autels richement parez, fumans d'encens & de victimes qui eſtoient offertes & immolées deſſus : chacun prenant les prieres & les vœus qui ſe faiſoient pour l'Empereur, comme s'ils euſſent eſté faits pour ſoi-meſme, à cauſe que dans la proſperité du Prince eſtoit renfermée la felicité publique, & le bon heur de tout le

monde. Et pour monstrer que cette réjouissance n'estoit pas feinte ni arrachée par force, c'estoit que chacun au retour en sa maison, où ne se réjouit qui ne veut, faisoit les mesmes demonstrations d'allegresse entre ses domestiques: & les mesmes prieres sur les autels de son foier qu'il auoit faites par les ruës & par les tẽples. Il parle en suite de l'affabilité de Trajan, & du facile accez qu'il permettoit à ceus qui auoiẽt à traiter auecques lui, estant libre à qui auoit à faire à lui, de l'aborder à toutes heures. Le premier, dit-il, qui t'aborde se saisit de ton costé, il parle à toi autãt qu'il veut, & s'il met fin à son discours, ce

n'eſt pas que tu le rabroues, mais c'eſt qu'il a honte de ſe rendre trop importun. Vn temps fut que les autres Princes par vn dédain qu'ils auoient pris de nous, & par la crainte d'eſtre trop faits comme les autres, auoient perdu l'vſage de leurs jãbes. Les épaules donc de leurs eſclaues éleuoiẽt leurs piẽds juſques par deſſus nos teſtes: mais ta gloire, ta vertu, tã reputatiõ t'éleue par deſſus les Princes meſmes, & la pouſſiere où tu chemines, & où les traces de tes pieds ſe voient confuſément empraintes auec celles du peuple, te porte & t'enleue dans le Ciel. Il paſſe à la liberalité de Trajan, & louë les grandes lar-

geſſes & les diſtributions qu'il faiſoit d'ordinaire au peuple Romain, qui furent d'autant plus agreables qu'il releua les particuliers de la péne meſme de les demander. Mais en quoi principalement il exalte la liberalité de l'Empereur; C'eſt, dit-il, que tu ne donnes rien qui ne ſoit à toi, c'eſt de ton domaine que tu fais tes liberalitez, & ceus enuers qui tu les exerces ne ſont pas comme les petits des lions, nourris du ſang & du carnage des autres. Mais ce qui eſt tres-agreable à ceus à qui tu donnes, c'eſt qu'ils ſont tres-aſſeurez que ce que tu leur donnes n'a eſté raui à perſone: & qu'apres auoir enrichi tant de

gens, il n'y a perſone qui en ſoit deuenu plus pauure, ſi ce n'eſt le Prince, & encores cela n'eſt-il pas; car celui à qui appartient tout ce qui eſt aus autres, il a lui ſeul ce que tous les autres poſſedent. Les Princes autrefois coupables des grandes méchancetez qu'ils auoient exercées ſur leurs ſujets, afin d'adoucir l'aigreur des eſprits, & appaiſer la haine du peuple, faiſoient de ſemblables largeſſes: mais je puis dire que ce que tu as donné, tu l'as donné auſſi innocemment au peuple, que le peuple innocemment la receu de toi. Tu n'as point rachetté par tes bienfaits aucune cruauté que tu aies commiſe, & tu

n'as pas eſté porté à faire du bien, afin d'eſquiuer la punitiõ de ce que tu auois mal fait. Tu as cherché en bien-faiſant l'amour de tes ſujets, & non pas le pardon de tes fautes. Il remarque en paſſant que Irajan faiſoit nourrir à ſes deſpens tous les jours, cinq mil jeunes garçons de noble maiſon, mais pauures, afin qu'ils fuſſent obligez d'aimer leur patrie, non ſeulement pource qu'elle les auoit portez, mais auſſi pour ce qu'elle les auoit nourris, & afin que de ce ſeminaire les compagnies des regimens entretenus fuſſent remplies. Mais il tient que la plus grande liberalité que le Prince puiſſe exercer enuers ſes ſujets,

ſujets, c'eſt de mettre l'abondance & le bon marché aus viures. Que par le moien de ce ſoin que Pompée auoit voulu prendre autrefois, il n'auoit pas moins augmenté ſa gloire, que pour auoir chaſſé la corruption qui ſe faiſoit aus brigues des offices, d'auoir nettoié la mer d'ennemis & de pirates, & d'auoir triomphé des deus parties du monde, où le Soleil ſe leue & ſe couche. Qu'à cela Trajan auoit mis ſi bon ordre, que par tout il y auoit abondance de toutes choſes, & point de diſette en nulle part, témoin le grand ſecours qu'il enuoia en Egypte en vne tres-grande ſterilité dont elle fut affligée. C'e-

stoit fait, dit-il, d'vn pais tres-abondant en toutes choses, s'il eut possedé sa liberté. L'Egypte sujette à l'Empire Romain fut sauuée de sa ruine. Cette prouince qui en nourrit tant d'autres, auoit honte de sa sterilité non accoustumée, & ne rougissoit pas moins de sa famine qu'elle en ressentoit d'incommodité, lors que tout ensemble tu pourueus à sa confusion & à son extréme besoin. Les laboureurs Egyptiens s'estonnoient de voir les greniers pleins de bled qu'eus mesmes n'y auoient pas mis, & ne pouuoient s'imaginer quelles autres campagnes que les leurs auoient porté vne si grande moisson, & commen-

cerent à douter s'il y auoit point vn autre Nil au monde, qui par son debordemẽt engraissast les terres de quelqu'autre païs. Tant il importe au bien de toutes les prouinces du monde d'estre entrées sous la jurisdiction de l'Empire Romain, où il y a vn Empereur qui porte l'abondance & la fertilité par tout où il lui plait. Et qui fait mesmes en cela plus que le Ciel, dont la benignité ne se peut étandre si vniuersellement qu'elle donne la fertilité sur toutes les terres: là où nostre Empereur encores qu'il ne puisse détourner la sterilité, peut toutesfois par sa preuoiance & son soin, détourner les miseres que cause la ste-

rilité. Et quoi qu'il ne dõne pas la fertilité, peut neantmoins donner les biens meſmes qu'apporte la fertilité. C'eſt lui qui fait que par vn commerce perpetuel l'Orient eſt joint à l'Occident, & que toutes les nations du monde joüiſſent de tout ce qu'elles deſirent, & que leur terre ne produit pas; par la cõmunication qui ſe fait des vnes aus autres de ce qu'elles ont, & dont les autres ſont depourueuës. D'ici elles viennent en connoiſſance de combien leur eſt plus vtile d'eſtre toutes reünies ſous la domination d'vn ſeul, que d'eſtre differẽtes les vnes des autres par la reconnoiſſance de diuers Maiſtres, parce qu'eſtãt di-

uisées en plusieurs petits estats & particulieres seigneuries, chacune sent ses maus & ses propres miseres, comme appartenantes à elles seules, mais estant reünies sous vn mesme Seigneur, le mélange de la societé fait que les incommoditez n'appartiennent à pas vne, & que les cõmoditez sont propres generalement à toutes ensemble. Il louë l'Empereur des bonnes lois & des ordonnances qu'il a faites de nouueau, & de la reformation des anciennes, & sur tout de ce qu'il s'estoit rẽdu de si facile cõuention, qu'on pouuoit donner vn ajournement à son Aduocat, & à son Procureur fiscal, tout de mes-

me qu'à quelque particulier que ce fut. Et ce qui eſt, dit-il, ta plus grande gloire, c'eſt que le fiſc d'ordinaire perd ſa cauſe, qui ne l'a jamais mauuaiſe que ſous vn bon Prince. Bien plus, qu'il auoit ſurpaſſé les Dieus meſmes en vn point qui eſt, qu'ils ne peuuent pas remedier à ce qui eſt fait & paſſé; mais que Trajan y auoit pourueu & donné du remede, en defendãt d'exiger ce qui n'eſtoit pas deu de ſon temps, & mis ordre que perſone ne paiaſt rien du paſſé, de ce dont il l'auoit dechargé pour l'aduenir. Vn autre Prince, dit-il, ſe fut mis en colere contre ceus qui eſtoiẽt demeurez en reſte, & eut condanné le

retardement des paiemens non faits en l'amende du double & du quadruple : mais tu as jugé que d'exiger ce qui estoit deu d'vne mauuaise imposition, c'estoit la mesme injustice que si toi-mesmes tu l'eusses impofée. Souffre je te prie, Cesar, que je te face vne demande. Apres auoir veu que tu as fait tant de largesses au peuple, de si grans dõs à des particuliers, apres que tu as leué si peu sur tes sujets, & fait tant de remises des restes du passé, & tant de décharges à l'auenir, il me semble que j'ai droit de te demander si tu as bien supputé les reuenus de l'Empire, & s'ils sont capables de supporter toutes ces char-

ges, ou bien si c'eſt la frugalité, & le bon ménage du Prince qui ſeul peut fournir à toutes ces depenſes? Car d'où peut venir que les autres Empereurs qui raffloient tout, qui retenoient tout : quis'ils n'euſſent rien raffle, ni rien retenu, n'auroient pas eu ſeulemẽt dequoi fournir à la dépence de leur bouche: & au contraire, encores que tu ne prennes rien, & que tu donnes beaucoup, neantmoins ton eſpargne eſt toujours pléne & regorgeante. Il ne fut jamais qu'il n'y eut aupres de nos Princes aſſez de ces gens là, qui auec vne mine ſeuere, & vn viſage renfrogné, leurs aient repreſenté les neceſſitez & les

vtilitez des finances, & les moiens de les enfler, & de tirer de l'argent. Nos Princes meſmes eſtoient de leur nature aſſez auides & affamez d'argent, ſans qu'ils euſſent beſoin de docteurs ni de maiſtres ; ils ont toutesfois toujours appris de nous meſmes plus de moiens de nous mal-faire, que de leur propre inuention. Mais aujourd'hui tu as fermé l'entrée en tes oreilles aus flatteries auares, qui tendent à la ruine du peuple. C'eſt pourquoi ces donneurs d'auis demeurent en repos & en ſilence, & pour ce qu'ils ne peuuent plus à qui faire leurs propoſitions, il ne ſe trouue plus auſſi perſone qui s'étudie & s'al-

lambique l'eſprit à les inuenter, & à les faire. D'où vient que nous ſommes extrememẽt obligez à tes bõnes mœurs, qui ont reformé les noſtres corrompuës & vicieuſes; en quoi tu as plus profité par ton exèmple, que par tes Edits: car à dire vrai, le Prince a plus de pouuoir ſur les mœurs qui permet à ſes ſujets d'eſtre gens de bien, que celui qui les cõtraint de l'eſtre. Nous ſommes flexibles & maniables, nous tournons facilement du coſté que le Prince nous donne le pli; car nous voulons lui complaire, & ſommes bien aiſes de lui eſtre agreables: ce qu'on ne ſçauroit eſperer ſi nous ne nous conformons à ſon humeur, à

quoi nous paruenons en fin par la continuation de noſtre complaiſance. D'où vient que tout tant que nous ſommes nous gouuernons les actions de noſtre vie ſelon le brãle & les mouuemens que nous donne vn hõme ſeul : & noſtre diſpoſition n'eſt pas ſi à rebours, ne ſi mal faite, que nous eſtant fort aiſé de nous conformer à vn mauuais Prince, il ne ſoit pas en noſtre pouuoir d'en imiter vn qui ſoit bon. Pourſuis ſeulement, ô Empereur, & tu verras que ton deſſein & tes actions aurõt plus de force & plus d'effet ſur nos mœurs, que toutes les reformations que tu ſçaurois faire par tes ordõnances. La vie du Prin-

ce eſt vne cenſure de la noſtre ; c'eſt l'alignement perpetuel ſur lequel nous dreſſons toutes nos actions, nous n'auons pas tant beſoin de ſon commandement, que nous auons beſoin de ſon exemple. La crainte qui nous force à bien faire, n'eſt pas vne guide fidele pour nous conduire au droit chemin de la vertu. Nous ſommes mieus inſtruits par les exemples qui ont cela de bon ſur tout, qu'ils nous font voir par demonſtration certaine, que le bien qu'on nous commande n'eſt pas au rang des choſes qui ne ſe peuuent faire : De là il prend occaſion de remarquer beaucoup de deſordres touchant les mœurs, que

Trajan auoit corrigez par l'exemple de sa bonne vie. Et puis il entre dans les discours de la facilité des audiãces qu'il donnoit en son Palais à ceus qui auoient à faire à lui, ce qu'il met entre les principales de ses loüanges, disãt. Qu'il n'y auoit temple dans la ville, non pas mesme le Capitole, qui fut plus ouuert à tous venans qu'estoit sa maison. Il n'y auoit point de gardes à l'entrée, point de portes fermées, & ne falloit point gaigner milles barrieres l'vne aprés l'autre pour trouuer encores de la resistance à la derniere. Dans les sales, dans les chambres, dans les antichambres deuant & autour

de toi se garde vn grand silence, point de bruit, point de tracas, point de tumulte, ni de confusion ; mais vn respect si grand & si vniuersel, que du Palais du Prince nous prenons les exemples de la paix, de l'ordre, & de la modestie qui doit estre gardée dans nos maisons particulieres. Mais pour parler de toi-mesme, auec quelle douceur reçois tu ceus qui t'abbordent ? tu les fais approcher, tu les attens, tu leur donne l'asseurance de parler, tu ne les interromps point par orgueil, ou par impatience, tu les écoutes, tu leur dõnes de bonnes réponses, ils s'en retournent tous cõtens, & bien satisfaits de toi.

En quoi tu es bien differét des façons de faire de cette beste sauuage & cruelle, qui n'y a pas long-temps auoit mis la crainte & l'épouuante autour & dedans la maison, où se tenant renfermée comme dans vne cauerne, elle léchoit le sang de ses plus proches, & n'en sortoit point que pour faire quelque carnage des plus honestes persones de la ville. On voioit l'horreur & les menaces à l'entrée de sa porte, & ceus qui y estoient admis ne trembloient pas moins d'apprehension que ceus qui en estoient exclus. Là dedans on voioit cet homme auec vne mine affreuse, vne rencontre fiere & barbare, l'or

gueil en ſon front, la colere en ſes yeux, vne couleur paſle, & de femme par tout le corps, l'impudẽce en ſon viſage, tout couuert de taches de rougeur, nul n'eſtoit ſi hardi que de l'aborder, & de lui parler, ſe tenant renfermé dans l'obſcurité, & au fons d'vn cabinet, ſans ſortir de la ſolitude que ce ne fût pour en faire vne autre par le maſſacre de quelqu'vn. Mais dans ces meſmes parois, dans ces murailles où il pẽſoit auoir mis ſa vie en ſeureté, il renferma lui-meſme la trahiſon, & la vangeance de Dieu qu'il ne pût éuiter. De combien eſt maintenant plus ſeur ce Palais meſmes qui n'eſt plus gardé par la cruauté,

cruauté, par les portes, par les barrieres, par des hommes armez, mais seulement par les gardes & par les sentinelles de l'amour. Ce qui nous apprend par experience, que le Prince n'a point de gardes plus fideles que son innocence & sa bonté, & qu'il n'y a point de citadelle mieus fortifiée pour vn Prince, que de n'auoir point besoin de fortification. L'auteur parle en suite des festins que Trajan faisoit à ses amis, où il estoit assis en mesme table qu'eus, & serui de mesmes viandes, donnant la liberté de parler à qui vouloit, & lui mesme y prouoquant les autres. Tu ne fais pas, dit-il, comme ces autres superbes &

dédaigneus, qui se mettent à table tout souls & par maniere d'acquit seulement, qui renuoient au dessous d'eus, & qui jettent comme par vn dédain mépriſant, les plats qu'on a serui deuant eus, & où ils n'ont pas daigné toucher du bout du doit, n'estans là que par contenance, & pour obseruer les mines & les actiõs de ceus qui sont à table: d'où se leuans orgueilleusement, ils laissent la compagnie pour se retirer dans leur cabinet, où comme dans vne tauerne ou dans vn cabaret, ils se creuent de boire & de manger. Puis aiant loüé la modestie de l'Empereur aus bastimens qu'il faisoit pour son vsage, il le rele-

ue extremement, à cauſe de la magnificence qu'il apportoit aus edifices publics, & de ce que s'eſtant contenté d'vne ſtatuë où deus de bronze, il auoit éleué celles des Dieus par tous les cantons de la ville. Bien plus, car il refuſoit les honneurs immoderez qu'on lui offroit, & ſe contentoit des mediocres, qu'il acceptoit, de peur qu'il n'eut ſemblé les auoir refuſez par dédain. Aiant, dit-il, conſideré auec attention la ſageſſe de ton eſprit, je ne me ſuis pas ébahi de ce que tu moderes, ou que tu refuſes tout à fait ces honneurs mortels & caduques: par ce que tu connois en quoi conſiſte la vraie gloire du Prince, & les

honneurs ſolides & immortels qu'il doit pretendre, ſur leſquels le temps, la vieilleſſe, les flammes & la jalouſie, ou la haine des ſucceſſeurs n'ont point de pouuoir. Car à dire vrai, la negligence des hommes laiſſe démolir & ruiner les temples, les autels, & les arcs, dont ceus qui viennent apres nous, bien ſouuent ne tiennent pas grand conte. Mais l'eſprit éleué au deſſus de ces choſes periſſables, qui mépriſe l'ambition, & qui peut auec la bride & le caueſſon, moderer & domter cette puiſſance infinie, rajeunit par la vieilleſſe meſme, & n'eſt jamais plus hautement loüé, que par ceus qui n'ont point d'intereſt en ſes

loüanges. Si toſt qu'vn Prince eſt éleué à la dignité de l'Empire, il doit croire ce qui eſt tres-aſſeuré, que ſa memoire & ſa renommée ſera eternelle, quoi qu'on ne ſçache pas au vrai ſi elle ſera bonne, ou ſi elle ſera mauuaiſe. Vn Prince donc ne doit pas ſe mettre en péne, ni deſirer que ſa reputation ſoit eternelle, qui la doit eſtre en dépit qu'il en ait; il doit ſe ſoucier & donner ordre qu'elle ſoit honorable & glorieuſe: mais ce ne ſont pas les images ni les ſtatuës qui donnent cette gloire, qui ne ſe peut obtenir que par les merites & par la vertu. Et puis ces matieres inanimées ne ſçauroient jamais ſi bien, ni

si au vif receuoir l'image & la reſſemblance du Prince, que nos cœurs où ſon amour l'imprime & la conſerue. Ce qui n'eſt jamais arriué ſi heureuſement à quelque Prince que ce ſoit comme à toi, dont le viſage aimable & agreable, eſt toujours preſent à nos yeus, comme il n'eſt jamais abſent à noſtre eſprit. Mais auec quelle grace, quelle majeſté de paroles & de penſees, l'auteur s'étand ſur les loüanges des Conſulats que Trajan auoit voulu adminiſtrer. Il eſt temps, dit-il, que tu te donnes au Conſulat, à fin que prenant cette charge & en l'exerçant, tu releues la dignité par la majeſté de

ta perſone. Par ce que ſi tu le refuſois plus ſouuent, tu nous laisrois en doute que tu n'en vouluſſe point, pour ce que tu jugeroiscette charge trop baſſe, & trop petite pour ta grandeur, Veritablement la premiere fois que tu voulus t'en abſtenir, ceſtoit par vn jugemẽt que tu faisois que cette dignité eſtoit tresgrande: mais maintenant que tu es Empereur, tu aurois péne à nous perſuader que tu en fais ce jugement, ſi tu perſeueres à la refuſer. Quand tu ne veus pas accepter les honneurs qu'on te preſente, ni permettre qu'on dreſſe à ta memoire des arcs triomphaus, des trophées, des ſtatuës, & des temples, il faut

pardonner à ta modeſtie, car ces honneurs ne regardent que ta perſone : mais quand nous te prions de prendre le Conſulat, nous ne te prions d'autre choſe, ſi ce n'eſt que par ton exẽple tu montres aus Princes qui viendront aprés toi, à renoncer pour quelque temps à leur oiſiueté, à donner vn peu de tréue à leurs delices & à leurs plaiſirs, à s'éueiller vn peu du profond ſommeil de leur felicité, pour ſe reueſtir de la robbe longue, & des habits de Conſul qu'ils gardent dans leurs coffres, en pouuant, s'ils vouloient, gratifier quelqu'vn qui exerceroit la charge en leur place. En fin pour leur montrer d'eſtre par

effet ce qu'ils veulent estre en titre, & pour leur faire cesser d'estre Consuls, à fin seulement que d'autres ne le soient pas. En cet endroit l'auteur donne de grandes loüanges à Trajan, de ce qu'il voulut demander le Cõsulat auec la robbe blanche, selon la vieille mode de la Republique ancienne; & assister en propre persone à la place où le peuple auoit accoustumé de s'assembler pour élire & créer les Consuls: de ce qu'il ne dédaigna pas de se soumettre à toutes les conditions de ceus qui demandoient cette dignité: Et de ce qu'il attendit auec patience toute la cerimonie de l'élection, dõt les autres Empereurs

se mocquoient auec injure, & auec vn mépris insuportable. Surquoi il s'écrie, Qui est le Prince de tous ceus qui ont esté deuant toi qui ait rendu cet honneur au Consulat, ou au peuple? Ne les voioit-on pas auec leur teste encores mal cuitte, & pesante de sommeil, remplis jusques au creuer des viandes de leur soupper du soir, non encores bien digerées, se tenir couchez dans leur lit, attendans la nouuelle de leur élection? Ne s'en est-il pas trouué d'autres qui aiant passé toute la nuit en veilles, machinoient la mort ou le bannissement des Consuls mesmes qui deuoient les declarer Consuls. Ignorante

& brutale ambition qui ne ſçait pas en quoi conſiſte la vraie majeſté, pourchaſſer vn honneur que tu mépriſes, dédaigner vne dignité que tu deſires auec ardeur. Te tenir dans des jardins proches de la place, & regarder deſſus, & cependant en eſtre auſſi éloigné comme ſi le Rein & le Danube t'en auoient ſeparé. Ne vouloir pas venir ſur la place, comme ſi lon eſtoit aſſemblé pour t'oſter l'Empire, & non pas pour te donner le Conſulat. Cette mal-heureuſe perſuation eſtoit entrée en la teſte de nos Princes orgueilleus, que de s'imaginer qu'ils ceſſoient d'eſtre Empereurs dés lors qu'ils faiſoiẽt quelque action en qua-

lité de Senateurs. Mais pour dire la verité, l'orgueil ne les en retiroit pas tant que la crainte; leurs consciences coupables des vilainies & des saletez de leurs crimes, les nuits qu'ils auoient incestueusement passées, leur faisoient redouter de polluër la saintеté des cerimonies, & de souïller auec la plante de leurs pieds criminels vn lieu tres-saint & tres-sacré. Car le mépris qu'ils faisoient des Dieus & des hommes, n'estoit pas encores venu jusqu'à ce point, que de pouuoir supporter auec asseurance les yeus & le regard des hommes & des Dieus, dont les temples se voioient tout autour de cette grande place.

Mais bien au contraire des autres, ta modestie & ta saintetè te porta à te presenter, & à te soumettre au jugement des hõmes, & à la religion des Dieus. Déja l'assemblée estoit separée, la cerimonie acheuée, & chacun se retiroit en sa maison, lors qu'auec l'étonnement de tout le monde on te vit approcher de la chaire du Cõsul, pour y prester le serment que nos Princes ne connoissoient point, si ce n'estoit lors qu'ils forçoient les autres de jurer. Toi donc, Empereur, & Cesar, & Auguste, & souuerain Pontife tout ensemble, tu te mis deuant les genoús du Consul qui estoit assis, & toi debout, & entre ses

mains tu voulus preſter le ſerment ordinaire, par lequel tu obligeois ta teſte & tes biens au juſte courrous & à la vangeance de Dieu, ſi de propos deliberé & de ſcience certaine tu commettois aucune maluerſation en ta charge. Voi combien il importoit à ta gloire de n'auoir pas refuſé d'eſtre Conſul. Si tu ne l'euſſes point eſté, on ne ſe fut jamais perſuadé que tu euſſes voulu te ſoumettre à cette action. Quoi tu as voulu jurer de te ſoumettre aus lois, dans leſquelles ceus qui les ont faites, n'eurent jamais intention de comprendre le Prince. Mais tu ne veus pas qu'il te ſoit permis plus qu'aus autres. C'eſt donc la

premiere fois que j'ois dire que les lois ſon par deſſus le Prince, & non le Prince par deſſus les lois. Tu jures que Celar Conſul n'aura non plus de pouuoir que les autres, de faire choſe qui ſoit contre les lois, & tu le jures en la preſence de Dieu. Car à qui pẽſes tu que Dieu ſoit plus preſent qu'il eſt à Celar? Et qui eſt plus obligé de garder ſa parole à Dieu, ſi ce n'eſt l'Empereur, qui a plus d'intereſt que tous les autres que perſonne ne face de faus ſerment? De meſmes à la fin de l'année, lors que tu ſortis de ton Conſulat, tu voulus jurer comme tu fis à l'entrée, que tu n'auois rien fait ni commis cõtre les lois. C'eſtoit beaucoup

que de l'auoir promis ; mais tu ne pouuois rien faire, ni de plus grand, ni de plus glorieus, que d'auoir tenu ta promesse. Les autres Princes desiroient viure plus que l'Estat, & en effet ils faisoient tout ce qu'ils pouuoiẽt pour le ruiner : mais ta vie te seroit odieuse, si tu croiois qu'elle fut separée de la cõseruation de l'Empire. Tu ne veus pas permettre qu'on face des vœus pour toi, s'ils ne sont au profit & à l'auantage de ceus qui les conçoiuent. Et tous les ans tu consultes les Dieus de ce qu'il leur semble de tes actions, & tu exiges d'eus qu'ils changent d'auis pour toi, si tu changes de mœurs pour les autres, & qu'ils

cessent

ceſſent de t'eſtre fauorables, ſi tu ceſſes d'eſtre autre que tu eſtois le premier jour de ton élection. Tu ne veus point que la Republique face pour toi des vœus par contrainte, ou que ſi elle en fait d'autres qui ne ſoient pas volõtaires, qu'elle n'y ſoit point obligée. En quoi de verité tu remportes vn glorieus auantage de ta conſeruation par le cõſentement des Dieus, puis qu'en les priant qu'ils ne conſeruent ta perſone, ni ne fauoriſent ta fortune, ſi ce n'eſt autant que tu gouuerneras bien l'eſtat au gré & au profit de tout le monde: tu es aſſeuré que ton gouuernement eſt bon, puiſque les Dieus prennent ſoin de ta conſerua-

tion. C'eſt auſſi pourquoi le premier jour de l'an qui tenoit les autres Princes en ſuſpens dans la crainte & la defiance, eſt toujours plein de contentement & d'allegreſſe pour toi: parce que les autres, à qui la conſcience coupable, donnoit des défiances de noſtre patiẽce, attendoient en crainte & en ſoupçons les Cõmiſſaires qu'ils auoient deputez pour renoueller le ſerment de fidelité par toutes les Prouinces de l'Empire. Que s'il arriuoit ou que les néges, ou que le mauuais temps & les débordemens des eaus retardaſſent les courriers, ils auoient d'étranges inquietudes, & croioient toujours que

ce fût le mal qu'ils sentoient en leur cõscience auoir merité. Et les soupçons naissoient en leurs esprits de la part de tous leurs seruiteurs. Car cõme vn méchant Prince apprehẽde toujours d'auoir pour successeur à l'Empire vn qui en soit plus digne, sçachant qu'il n'y en a pas vn qui ne le merite mieus que lui, il redoute égalemẽt tous les autres. Mais le retardement des courriers & des letres, ne retarde point ton asseurãce, ni ton contentement, parce que tu es bien asseuré que par tout on jure en ta faueur, puisque tu jures le premier en la faueur de tous les autres. C'est vn bien que chacun procure à soi-mesme, que

d'eſtre fidele à ton obeiſſance: car ſi bien nous t'aimons tout autant que tes vertus le meritent, nous le faiſons autãt pour l'amour de nous meſmes, que pour ta conſideration. Ie ne puis que je ne plaigne ici de ce qu'il n'y a point de Prince qui veuille penetrer dans le ſecret de nos maiſons, & de nos penſées meſmes, ſi ce n'eſt ceus pour leſquels nous auons de la haine. Car ſi les bons Princes ſe donnoient ce meſme ſoin là que prennent les mauuais, ô que tu aurois de contentement de cõnoitre l'aiſe & la joie que nous auons de ta proſperité, & les admirations que nous faiſons de tes vertus, les propos que nous

tenons de toi auec nos femmes & nos enfans, à nos tables & deuant noſtre feu! Tu ſçaurois que nous pardonnons à tes oreilles & à ta modeſtie, lors que nous ſommes en ta preſence, & encores que l'amour & la haine ſoient des paſſions contraires, en cela neantmoins elles ſe reſſemblent parfaitement, c'eſt qu'il n'y a point de lieu où nous ſoions plus intemperans aus loüanges des bons Princes que nous aimons, que là où nous haïſſons & deteſtons les méchãs auec plus de liberté. Il loüe Trajan de la belle diſtribution qu'il faiſoit des dignitez & des charges aus Gentils-hommes, & à ceus qui mettoient enſemble la

noblesse & la vertu. Ainsi, dit-il, la noblesse n'est plus obscurcie par la jalousie du Prince, mais elle est faite plus illustre par l'vnion & par l'accroissement des charges. Et en fin Cesar ne craint plus, ni ne se fait craindre par ceus qui eurent pour aieuls ces grans hommes, qui auoient esté les defensçurs de la liberté publique. Au contraire il les preuient & les honore de dignitez auant le temps, il leur donne les charges qui appartiennent à leur sang, & qu'il espere deuoir estre bien tost deuës à leurs merites. Il releue la noblesse abbatuë, & tire au jour celle qui estoit obscurcie dans la méconnoissance

des Princes. Ces grans noms des illustres familles de la Republique encores libre, enseuelis dans les tenebres, sont remis en leur lustre, & en l'honneur des hommes par la bonté de Cesar, qui n'a point d'autre plus grand desir que de conseruer des nobles anciens, & d'en faire de nouueaus. La jeunesse a esté échauffée d'vne genereuse émulation, & a rehaussé son courage, en voiant loüer par l'Empereur ce qui estoit loüable en ceus qui auoient bien serui: & n'y a celui qui n'ait esté encouragé à bien faire, quand il a veu qu'il ne se faisoit rien de bien dans les Prouinces les plus éloignées, qui ne fut cõnu

& approuué de l'Empereur. Il n'y a rien dont les Gouuerneurs des Prouinces puissent receuoir plus d'vtilité, que d'estre asseurez que la plus belle & la plus grande recompense qu'ils sçauroiẽt receuoir de leur bon gouuernement, ne manquera jamais à leur justice & à leurs bõnes actions, qui est la connoissance du Prince, & son approbation. Là où cette miserable reputation, que la negligence ou la jalousie des Princes dõnoit aus merites de ceus qui manioient les charges, si bien elle ne détournoit pas tout à fait les bons courages de bien faire, neantmoins elle les émoussoit. Que gaignerai-je, disoit-on, de

bien ſeruir ? où Ceſar ne le ſçaura pas, ou s'il le ſçait, il ne fera pas ſemblant de le connoiſtre. Par ce moien laiſſant les actions mal-faites impunies d'vn coſté, & les bonnes ſans recompenſe de l'autre, les vns n'eſtoient pas détournez de mal-faire, & les autres eſtoient empeſchez de faire bien. L'auteur du Panegyrique n'oublie pas de loüer l'Empereur, de ce qu'il auoit deliuré les Prouinces de l'apprehenſion qu'elles auoient d'eſtre mal traittées à l'auenir, aiant remis ſus la liberté des accuſations contre ceus qui les auroient gouuernées : aiant voulu que les Gouuerneurs ne rap-

portaſſent pas ſeulement des letres mandiées des Principaus de la Prouince, & de leurs amis, qui écriuoient plus par forme de compliment & de ciuilité, que ſelon leurs ſentimens, & la verité des choſes qui s'eſtoient paſſées : mais qu'ils rapportaſſent pour leur iuſtification des atteſtations publiques des villes, & des colonies toutes entieres, paſſées en forme de decret, à fin qu'elles ne fuſſent point ſujettes à colluſion. Puis il ſe jette ſur les loüãges de l'Empereur pour le ſoin & la péne qu'il ſe donnoit volontairement à rendre la juſtice aus particuliers, lors qu'il adminiſtra la charge de Conſul.

se tenant au siege la plus grande partie du jour, auec vne assiduité si grande, qu'il sembloit que ce qui est trauail aus autres, lui fust vne recreation. Qui est celui, dit-il, de nous autres qui voulût se donner tant de péne, & embrasser tant de trauail? Qui est celui qui veuille, ou qui puisse suffire auec tant de perseuerance aus fónctions de la charge qu'il aura desirée auec ardeur? Mais il estoit bien raisonable qu'entre les Consuls, & celui qui les fait, il y eust vne difference notable d'excellence & de vertu. Car veritablement celui-là ne seroit pas jugé digne de sa fortune qui auroit le pouuoir de donner

les honneurs & les charges, qui n'auroit pas la capacité de les adminiſtrer, & de les faire. Il appartenoit à celui qui fait les Conſuls de leur enſeigner par ſon exemple ce qui eſt de l'office du Conſul. Et que celui qui a le pouuoir de conferer cette tres-grande dignité, fit connoiſtre à ceus à qui il la donnoit qu'il n'ignoroit pas la valeur du preſent dont il les fauoriſoit, & que reciproquement ceus qui le receuoient de lui connuſſent quelle eſtime ils deuoient faire d'vne charge ſi grande, & ſi honorable. Mais aprés auoir donné vne partie de ton temps à faire ce qui eſt de la charge de Conſul, tu re-

prens les fonctions de celle d'Empereur, auecques vn si juste tẽperament, que lors que tu fais le Consul, tu t'abstiens des afaires de l'Empire, & lors que tu reprens celles de l'Estat, tu n'affectes point celle des Consuls, que tu laisses en la liberté d'agir en leur charge. Nous voions, dit-il, comme nostre Prince va au deuant du desir des Prouinces, & preuiẽt leurs demãdes, en pouruoiant à temps à leurs besoins. Il n'y a point de difficulté à obtenir les audiances, ni de retardement aus réponces qu'on leur veut faire. Les deputez ne sont pas si tost arriuez, qu'auſſi-tost ils sont admis, & auſſi-tost ex-

pediez. On ne voit plus cette foule excluſe de ta chambre, aſſieger la porte du Palais. Mais quant aus procés qui ſe jugent deuant toi, ſçauroit-on voir vne ſeuerité plus douce, ni vne douceur moins lâche, & moins diſſoluë que la tienne? Tu ne demeures pas au ſiege pour t'adjuger des amandes & des confiſcatiõs, tu n'attens point d'autres auantages des arreſts que tu donnes que la ſatisfaction d'auoir bien jugé. Et les parties qui plaident deuant ton lit de juſtice, n'ont pas tant de ſouci de leurs biens, que d'eſtre en bonne eſtime auprés de toi, & n'aprehendẽt pas tant le jugement que tu fe-

ras de leur cauſe, que celui que tu dois faire de leurs mœurs. O que ces actions ſont propres à vn vrai Prince & Conſul tout enſemble, que de reconcilier les grandes villes qui ont des picques & des jalouſies entre elles, accoiſer l'inſolence des peuples, & les tenir en deuoir autant par raiſon, que par autorité, empeſcher les injuſtices des officiers, & comme vn Aſtre, dont la courſe eſt tres-legere, voir & cõnoiſtre tout, entendre tout; & cõme vne diuinité inuoquée de toutes les parties de la terre, eſtre preſent par tout, & pouruoir à toutes choſes! Des occupations de ſon eſprit, il paſſe aus exercices de ſon corps, & loüe Trajan de

ce qu'il emploioit à la chaſſe le temps qui lui reſtoit des afaires, prenant ſon plaiſir à faire leuer vn cerf ou vn ſanglier, à broſſer vn taillis, à trauerſer vne foreſt, à grimper juſques ſur les pointes des montagnes, ſans eſtre aidé, ni ſupporté de perſone: & dans cet exercice là s'il trouuoit vne Chappelle ou vn bois de haute fuſtaie cõſacré à l'honneur de quelque diuinité, il ne manquoit jamais d'y entrer pour y faire ſes deuotions. Tels eſtoient, dit-il, autresfois les plaiſirs de noſtre jeûne nobleſſe, c'eſtoit en cet exercice qu'elle faiſoit ſon apprentiſſage à la guerre, où elle eſſaioit ſes forces, & c'eſtoit en

ce meſtier là qu'ils apprenoient à deuenir bons Capitaines, en combattãt à la courſe les beſtes fuiardes, par la force celles qui ſont armées, & qui ont des defenſes, & par fineſſe celles qui ruſent: Ce n'eſtoit pas en temps de paix vne petite gloire, que d'auoir garanti la campagne ſemée, du degaſt des beſtes ſauuages, & d'auoir ſauué les eſperances du laboureur, en faiſant par maniere de dire, leuer le ſiege à ces animaus qui les tenoient comme inueſties & aſſiegées de tous coſtez. Il loüe l'Empereur de ce qu'en ſes voiages ſur mer il ſe plaiſoit tantoſt au gouuernail, tantoſt à mánier vne rame, & à rompre à force

de bras la violence du flot & du vent, ce qu'il faisoit de bonne grace, & auec vne grande force de corps. Mais, dit-il, je ne ferois pas grande estime de cette force de mẽbres, & d'vn corps endurci au trauail, si la dedans il n'y auoit vn esprit encores plus fort pour y commander, que les faueurs & les caresses de la fortune n'amolissent point, & que l'abondance de toutes choses qui se trouue en la condition des Princes, ne detourne point au luxe & à l'oisiueté. Que si je remarque dans le corps d'vn Prince vn esprit fait de la sorte qui l'anime, alors soit qu'il affronte vn sanglier, ou qu'il suiue vn cerf à la course, soit qu'il

s'exerce sur la terre ou sur la mer, j'admirerai sa force, son adresse & son corps plus vigoureus par le trauail : d'autant que je vois qu'anciennement les maris des Déesses, & les enfans des Dieus, n'ont pas acquis plus de reputation par la dignité de leurs mariages, que par l'vsage de ses exercices. Il y a beaucoup de Princes qui donnoient au jeu, au luxe, & à la débauche, le temps qu'ils n'emploioient pas aus afaires, & au lieu de se relascher l'esprit des soins plus serieus ausquels ils l'auoient tenu bandé, ils s'appliquoiẽt auec tant de force & de contention à toutes sortes de vices, que ce qu'ils faisoient n'estoit pas tant

vne recreation, ou vn diuertiſſement, qu'vne ſale & honteuſe occupation. La condition des Princes, & leur grandeur a cela de particulier, qu'elle ne permet pas qu'il y ait rien de caché, ni de ſecret en leurs actiõs, elle ne tient pas ſeulement leurs maiſons ouuertes, mais auſſi leurs chambres & leurs cabinets, il n'y a rien de ſi ſecret, qu'elle n'expoſe à la connoiſſance & au diſcours de tout le mõde. Mais je puis dire de toi, qu'il n'y a rien qui ſerue dauantage à ta gloire, que d'eſtre veu & cõnu juſques au fons. Les actions que tu fais en public ſont excellentes, celles que tu tiens renfermées dans le cabinet ne le

ſont pas moins. C'eſt choſe grãdement glorieuſe, que tu retires ton eſprit de la contagion des vices; mais c'eſt bien dauantage, que tũ as fait que les perſones qui t'appartiennent de plus prés, en ſont auſſi libres & auſſi nettes que toi-meſme. Car d'autãt qu'il eſt plus difficile de rendre les autres bons que ſoi-meſme, c'eſt à toi vne gloire fort grande, de ce qu'eſtant tres-bon, tu as rendu tous les tiens tres-ſemblables à toi. Il eſt tourné quelquefois à grand deshonneur à des hommes tres-illuſtres, d'auoir pris des femmes auec peu de conſideration, ou de les auoir retenuës auec trop de patience, d'où il eſt arriué

que le deshonneur de leur maiſon, gaſtoit toute la reputation qu'ils pouuoient acquerir au dehors ; & rien ne leur manquoit pour eſtre illuſtres perſonages, que d'eſtre maris de femmes qui n'auoient gueres ſoin de leur hõneur. Mais la femme que tu as priſe fait la moitié de ta gloire. Il n'y a riẽ de plus chaſte, rien de plus ſaint, ni de plus honorable. En toute ta bonne fortune elle n'a point pris d'autre part, que le contentement d'eſtre ta femme ; & auec vne conſtance admirable, elle aime & reuere ta perſone, & non pas ton autorité. Vous eſtes en la fortune de l'Empire, ce que vous eſtiez l'vn à l'autre en vo-

ſtre condition priuée: & le bonheur n'y a rien ajouſté, ſi ce n'eſt la connoiſſance que vous auez l'vn de l'autre, que vous eſtes capables tous deus de porter auec moderation vne grande felicité. Si vous voiez de la modeſtie en ſon habit, de la mediocrité en ſon train, de l'honeſteté en celles de ſa ſuite, de la ciuilité en ſon entretien, tout cela n'eſt que l'ouurage du mari: car à la femme il ſuffit d'auoir la gloire de lui eſtre obeiſſante. Penſeriez-vous qu'en voiant marcher ſon mari ſans archers & ſans garde, ſans bruit & ſans tracas autour de ſa perſone, & toujours à pied, elle pût ſouffrir d'aller en litiere ou en caroſſe

auec pompe & grand apparat, & non pas à petit bruit, auec autant de ſuitte qu'il en faut ſeulement pour accompagner vne honeſte femme. Quand à ta ſœur, ô qu'elle ſe reſſouuient bien d'eſtre ta ſœur, & comme elle exprime parfaitement en ſon humeur, & en ſon naturel cette rondeur, cette naïueté, cette bonté qui ſe remarque en toi. Qui la voudra comparer auecques ta femme pourra douter, qui eſt ce qui contribuë dauantage à la bonne vie, ou vne naiſſance heureuſe, ou vne bonne inſtitution. Au ſurplus, comme il n'y a rien de plus porté aus picques, & aus jalouſies, que le naturel des femmes, ces

malheureuſes paſſions naiſſent du parentage ou de l'alliance, elles ſe nourriſſent de l'égalité, prennent force & accroiſſement par l'enuie, & aboutiſſent à la haine. L'étonnement doit eſtre d'autant plus grand, de voir qu'entre deus femmes qui ſont en vne meſme maiſon, & en égalité de fortune, il n'y ait point de debat ni de conteſtation. Elles ſe reſpectent toutes deus, elles cedét l'vne à l'autre, & comme elles ont pour toi toutes deus vne paſſion d'amour extréme, bien que d'vne façon differente, elles ne font point de reflexion, ni ne ſe mettent point en péne de ſçauoir ſi tu en aimes vne plus que

l'autre. Elles ſe ſont propoſées toutes deus vn meſme but, vne meſme maniere de vie, & n'y a rien à quoi lon puiſſe connoiſtre quelles ſont deus, tant elles ſont vnies à faire toutes choſes pour te complaire. Nous leur voulions donner le nom & le titre d'Auguſtes, ce qu'elles ont refuſé, aiant jugé que le nom d'Auguſtes n'eſtoit point ſi honorable pour elles, que d'eſtre appellées ſimplement l'vne ta femme, & l'autre ta ſœur. Ce n'eſt pas tout, l'auteur du Panegyrique recommande extremement l'Empereur d'vne loüange qui lui eſtoit fort particuliere, qui eſt d'auoir rétabli les vraies amitiez dans la Court

d'où elles auoient eſté bannies il y auoit long-temps. Déja, dit-il, depuis beaucoup de ſiecles le bon-heur ancien des premiers hommes, qui conſiſte en la vraie amitié, eſtoit abõli dans les eſpris ; en ſa place eſtoiẽt entrées les flatteries, les complimens, les cajolleries, & celle qui eſt pire que la haine, à ſçauoir, la diſſimulation : & dans l'eſprit des Princes eſtoit demeuré ſeulemẽt le ſimple nom d'amitié, ſans effet & mocqué de tout le monde. Car auſſi quelle amitié pouuoit eſtre entre les Princes & leurs ſujets, dõt les vns eſtoient forcez de reconnoiſtre pour Seigneurs, ceus que les autres tenoient pour

leurs eſclaues. Tu as, dit-il, rétabli l'amitié qui eſtoit bannie & vagabonde par l'vniuers. Tu as des amis, pour ce que toi meſme tu es bon ami. On peut bien commander tout ce que l'on veut à ceus ſur qui on a de la puiſſance; mais l'amour eſt affranchi de la juriſdiction des cõmandemens. Il n'y a point de paſſion plus libre, ni plus hautaine, & plus impatiente de ſujettion: elle veut qu'on lui rende la pareille. Vn Prince quoi qu'à tort peut bien eſtre hai de quelques vns, encores que lui meſme ne haïſſe pas: mais il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit aimé s'il n'aime. C'eſt pourquoi tu es aimé, par ce que tu aimes: mais

bien que l'amitié ſoit égale, la gloire pourtant eſt plus grande de ton coſté, par ce que tu deſcens d'vn plus haut degré, pour t'abbaiſſer aus deuoirs de la familiarité qui doit eſtre entre les amis, & tu te dépouilles de la Majeſté d'Empereur, pour te reueſtir de la priuauté d'ami. Mais à n'en point mẽtir, tu n'es jamais mieus Empereur que lors que tu quittes le perſonage d'Empereur, pour jouër celui de l'ami. Car comme la fortune de l'Empereur a beſoin de quantité d'amitiez, la principale beſogne d'vn Empereur eſt de ſe faire grand nombre d'amis. Que cette perfection te ſoit toujours la plus chere de

toutes les tiennes, & ne penſe pas qu'il y ait rien qui ſoit plus indigne d'vn Prince, que de hair: il n'y a au monde contentement plus agreable que d'aimer, & que d'eſtre aimé: tu joüis de ces deus plaiſirs enſemble, auec cette differẽce pourtãt qu'encores que tu aimes grandement, tu es neantmoins aimé dauantage. Et la raiſon eſt, qu'il eſt bien plus facile à pluſieurs de bien aimer vn ſeul, que non pas à vn d'en aimer pluſieurs à la fois. Et puis tu as tant de moiẽs d'obliger tes amis, qu'il n'y a perſone, s'il n'eſt ingrat iuſqu'au dernier point, qui ne t'aime beaucoup plus que tu ne l'aimes. Il raconte à ce propos vne

action de Trajan, qui eut tant de force ſur ſon eſprit, qu'vn grand homme qu'il auoit honoré de charge de Prefet du Pretoire, qui eſt la plus eminente de l Empire, & plus que celle de Conetable en France, aiant deſir de ſe retirer en ſa maiſon pour paſſer le reſte de ſes jours en repos, & demandé ſon congé à l'Empereur qui l'aimoit vniquement, Trajan quoi qu'à regret ſe fit cette force ſur ſon eſprit, que de preferer le contentement de ce braue homme aus grans ſeruices qu'il tiroit de lui, & au plaiſir qu'il auoit en ſa conuerſation. Il l'accompagna donc juſqu'au vaiſſeau où il s'embarqua, & le ſuiuit de l'œil

auecques larmes jusques à perte de veüe, l'aiant premieremẽt honoré de presens tres-riches & tres-magnifiques. Certes, dit Pline, je croi que ce grãd homme delibera en soi-mesme s'il retourneroit la pouppe & rebrousseroit en arriere, & il l'eust fait, sinon qu'il jugea que c'estoit chose quasi aussi douce & aussi heureuse de conseruer la memoire de son Prince & de le desirer, que d'estre actuellemẽt auprés de sa personne, & jouïr de sa conuersation. Et qu'au reste s'il auoit acquis de la reputation en l'administration de sa charge, il lui reuenoit plus de gloire de l'auoir quittée auecques cette satisfactiõ de soi-mesme, que d'auoir

d'auoir vn esprit qui sçauoit mépriser ce que les autres poursuiuent auec ardeur. Ce fut à toi Cesar vne action pléne d'humanité, & tres conuenable à celui qui est le pere de tous, que de ne contraindre personé : mais elle te doit seruir d'instruction pour te faire connoitre, que tu n'as aucune si grande charge à donner, qu'à vn esprit bien fait la liberté ne soit toujours plus agreable que la puissance. Tu feras bien, Cesar, de donner toujours les grandes charges à ceus qui en sont capables, & qui ne les desirent pas, & aussi tu ne feras pas mal de donner congé de se retirer à ceus qui le demãderont apres de longs & de fi-

deles ſeruices : afin que par ce moien tu trouues toujours des hommes que tu tires de leur repos, & auſſi à qui tu permettes de ſe repoſer. Il paſſe à vn autre point que les Princes doiuent bien noter. Il y a eu, dit-il, des Princes qui eſtans Rois & Seigneurs de tout le monde, eſtoient ſeruiteurs de leurs valets : ils ne ſe remuoient que par leurs mouuemẽs, & n'agiſſoient que par leurs conſeils, ils n'entendoient que par leurs oreilles, & ne parloiẽt que par leurs bouches. C'eſtoient eus qui donnoient les charges, les offices, les magiſtratures & les benefices meſmes ; biẽ plus c'eſtoit à eus à qui on les demandoit. Mais tu n'en vſes pas de la ſorte, car ſi

bien tu deferes beaucoup à tes domeſtiques, c'eſt pourtant comme à tes ſeruiteurs. Et tu penſes qu'ils ſeront aſſez riches, s'ils ſont aſſez gens de bien. Tu n'ignores pas que la plus grande marque de la petiteſſe d'vn Prince, c'eſt d'auoir vn trop grand ſeruiteur. Il finit cette excellente piece par l'honneur que le Senat voulut rendre à Trajan, en lui donnant le ſurnom de Tres-bon, qu'il prefere à tous les autres titres qui appartiennent plus à l'eſtat qu'à la perſone, & moins aus mœurs qu'à la fortune. C'eſt, Ariſte, ſur le modele de cette piece tres-excellente, que tu dois former les Panegyriques des grans

hommes, & des perſones illuſtres, en leur dõnant des loüanges ſolides & fondées ſur l'eſtre, & ſur la verité des choſes, & non pas imaginaires & chimeriques, & de la qualité de celles que Narciſſe attribuë aus grans perſonages qu'il veut loüer. En quoi tu reconnoitras combien eſt ſotte & ridicule ſa nouuelle eloquence en comparaiſon de celle toute graue, toute noble & majeſtueuſe, des excellens orateurs du temps paſſé. Puis que tu es abſent, & que je t'enuoie cette piece par écrit, il n'y a rien qui empeſche que ce ne ſoit vne letre, & que je n'aie droit de dire que je ſuis,

Ton ſeruiteur,
PHYLLARQVE.

DE L'ELOQVENCE des anciens Orateurs au genre deliberatif, exemple tiré de la harangue d'Isocrate pour la paix.

LETRE XXIIII.

VOions, Ariſte, maintenant ſi l'Orateur Iſocrates aura meilleure grace à perſuader la paix aus Atheniens, que Narciſſe n'en a eu à perſuader la guerre contre les Heretiques de la France. Voici comme il s'y prend, & par où il commen-

ce l'exorde de ſon diſcours. Que ceus qui ſe preſentent pour parler au lieu où il eſt, ont accouſtumé de dire qu'ils ont à propoſer des conſeils ſur des matieres tres-importantes, & où l'eſtat a de notables intereſts. Qu'il peut en dire de meſme, puis qu'en cette aſſemblée on eſtoit venu pour deliberer de la paix ou de la guerre, qui ſont les deus choſes du monde où les hommes peuuent eſtre interreſſez dauantage, à cauſe que ceus qui prennent de meilleurs conſeils ſur ces afaires, en retirent toujours des auantages beaucoup plus grans, & des ſuccez beaucoup plus heureus, que ne font ceus qui s'y gouuernent

à l'étourdie. Mais que c'eſt choſe étrange, que ceus qui ſe trouuent à ces aſſemblées, ne donnent pas égale audiance à ceus qui ſe preſentent ſur les rangs pour dõner leurs auis au peuple, & qu'il n'y en a point de plus fauorablement écoutez que ceus qui flattent leurs deſirs, & leurs vaines eſperances. En quoi il monſtre qu'ils ſont grãdement reprehenſibles, veu qu'ils n'ignorent pas que les flateurs ſont cauſe de la ruine des maiſons particulieres, & neantmoins ils n'en font pas le meſme jugement en ce qui regarde les afaires publiques: & bien qu'ils blâment ceus qui ſe laiſſent conduire & gouuerner

aus flateurs, il n'y en a point toutefois à qui ils donnent plus de creance qu'à ces gens là qui les flattent. Ce qui eſt cauſe que les orateurs ne s'adonnent plus à mediter, & à étudier ſur les matieres qui pourroient profiter aus afaires publiques : mais ſeulement à faire des diſcours qui plaiſent & qui chatoüillent les oreilles de la commune. Auſſi en voiez vous ici, dit-il, vn grand nombre qui ſe preſentẽt, & qui ne ſont venus à autre deſſein que pour vous tromper par leur cõplaiſance, voians que vous écoutez beaucoup plus volõtiers ceus qui vous animẽt à la guerre, que ceus qui vous portent à la paix. Et c'eſt que

ceus là vous
rances que
rez par la
que vous ſe
les plus pu
comme vo
ce que ne f
vous conſe
vous tenir
ſirer pas d'
plus puiſſa
juſtes & m
contenter
vos afaires.
mement d
au vulgair
toujours n
te, & tant
à vouloir
dauantage

ceus là vous donnent des eſperances que vous vous enrichirez par la priſe des villes, & que vous ſerez reconnus pour les plus puiſſans de la Grece, comme vous eſtiez autresfois: ce que ne font pas ceus-ci, qui vous conſeillent ſeulement de vous tenir en repos, de ne deſirer pas d'eſtre plus riches, ni plus puiſſans par des voies injuſtes & méchãtes, & de vous contenter de l'eſtat preſent de vos afaires. Ce qui eſt extrémement difficile à perſuader au vulgaire; tant nous auons toujours nos eſperances à l'erte, & tant elles ſont inſatiables à vouloir gaigner & profiter dauantage par quelque moien

que ce soit. Que si bien nous auons de grans moiẽs & beaucoup de richesses, nous ne pouuons en demeurer là, mais par l'auidité d'en auoir toujours dauantage, nous hazardons les biẽs mesmes que nous possedons. Il y en a que la violence porte auec tant de promptitude à la guerre, qu'il semble qu'ils soient ici venus pour resoudre, & non pas pour deliberer, comme si Dieu leur auoit reuelé la défaite de leurs ennemis, & qu'il ne fit que les appeller à des conquestes toutes certaines. Mais ceus qui ont de l'entendement, ne peuuent ignorer que lors qu'vne resolution est prise, c'est so-

lie d'en co
il faut pe
& non pa
en des pr
Où il s'ag
vne afaire,
mer de ſça
taine l'éue
reüſſir, no
dre ſeulem
que la pru
& en laiſſe
poſition d
n'en vſez
eſtans ici
tendre ceu
nes propoſ
chois de c
rez la meil
déja vous a

lie d'en consulter dauantage: il faut penser à l'execution, & non pas perdre le temps en des propositions inutiles. Où il s'agit de deliberer sur vne afaire, il ne faut pas presumer de sçauoir de science certaine l'éuenement qui en doit reüssir, nous deuons en prendre seulement les conjectures que la prudence nous donne, & en laisser le succés en la disposition de la fortune. Vous n'en vsez pas de la sorte, car estans ici assemblez pour entendre ceus qui feront de bonnes propositions, & pour faire chois de celle que vous jugerez la meilleure; il semble que déja vous aiez pris vostre reso-

lution, & que vous soiez asseurez de ce qui est plus vtile pour vostre bien, tant vous brouillez & tempestez, ne voulans pas en écouter d'autres que ceus que vous sçauez estre venus ici pour vous flatter, & pour cõplaire à vos humeurs. Si vous estiez sages, & si vous cherchiez veritablemẽt ce qui seroit le plus expedient pour le bien de vos afaires, vous donneriez plus d'audiance à ceus qui resistent à vos opinions, que non pas à ceus qui les flattent par complaisance, estant certain que ceus-là peuuent bien plus aisément vous tromper, que non pas les autres: par ce que ce qui se dit par com-

plaisance, ment cette nous de d meilleur, & faire; ce qu apprehend vous donn pour vous seroit pas vous persu tion, si veri jugiez aua stre bien. Et il possible geassent la passées, & demment venir, s'ils positions c paraison,

plaisance, offulque ordinairement cette faculté qui est en nous de discerner ce qui est meilleur, & plus à propos de faire; ce que vous ne deuez pas apprehender de ceus qui ne vous donnent pas des conseils pour vous complaire: car il ne seroit pas en leur pouuoir de vous persuader vne proposition, si veritablemẽt vous ne la jugiez auantageuse pour vostre bien. Et puis, comme seroit il possible que les hommes jugeassent sainement des choses passées, & deliberassent prudemment de celles qui sont à venir, s'ils n'examinẽt les propositions cõtraires par la comparaison, & par l'opposition

des vnes aus autres, ce qui ne seroit pas possible si on n'entend parler les deus parties auec attention l'vne apres l'autre. Ie m'étonne, dit-il, s'il n'y a point quelqu'vn des plus vieus de cette ville qui ne se ressouuienne, & des plus jeûnes qui n'ait oüi dire, que jamais nous n'auons receu de dommage de ceus qui par le passé nous ont donné des conseils de paix : & au contraire, que nous auons souffert de tres grandes pertes par les mauuais cõseils de ceus qui nous ont engagez à la guerre. Cependant vous voila aussi prompts que jamais à recommancer la guerre, à mettre des armées sur terre, à jetter des ga-

leres sur m
niers sur le
nous auión
aus dépens
Estat étran
noſtre. Ce
tre choſe ſi
vous gouu
regarde le p
vous gouu
domeſtiqu
car en celle
au conſeil
croiez eſtr
vous aus af
l'intereſt p
ſez rien tan
ſçauez auoi
& d'expéri
mes. Vous

leres ſur mer, à leuer des deniers ſur le peuple, comme ſi nous auiõns à faire tout cela aus dépens, & au peril d'vn Eſtat étranger, & non pas du noſtre. Ce qui ne prouiẽt d'autre choſe ſi ce n'eſt que vous ne vous gouuernez pas en ce qui regarde le public, comme vous vous gouuernez en vos afaires domeſtiques & particulieres; car en celles-ci vous recourez au conſeil de ceus que vous croiez eſtre mieus verſez que vous aus afaires: Et où il y va de l'intereſt public, vous ne haiſſez rien tant que ceus que vous ſçauez auoir plus de pratique, & d'expériance que vous meſmes. Vous donnez des loüan-

ges à des méchans qui vous trompent ; vous jugez que des débauchez, & des gens sans raison & sans jugement, sont plus propres à vostre gouuernement, que les sobres, & les hommes de bon entendement : vous faites plus de conte de ceus qui dissipent vos finances, que de ceus qui font les charges de l'Estat aus despens de leurs bourses, & de leur bien. De façon que ce seroit grande merueille qu'vn estat gouuerné par des Ministres de la sorte, pût jamais estre en possession d'vne grande prosperité. Ie sçai qu'en vn Estat populaire comme le vostre, on fera plus d'estime d'vn farceur

farceur & d'vn comedien, que d'vn excellent orateur: mais cela ne m'empéchera pas de poursuiure mon dessein. Ie ne suis pas ici venu pour vous complaire, ni pour obtenir aucune chose par vos suffrages: mais seulement pour vous representer ce que j'ai jugé estre à propos pour le bien de vostre estat. Ie dis dõc qu'il faut établir vne bõne paix generale, &c. Ne sera-ce pas vn grand bon-heur pour nous si nous pouuons mettre nostre estat en asseurance, & si par mesme moien nous auons abõdance de toutes sortes de commoditez: & qu'au demeurant nous viuions en repos chez nous, & en reputation chez les

étrangers? Ie croi qu'aprés ces biens, il n'en reſte plus d'autres à deſirer. Et cependant ce ſont les meſmes biens que nous auõs perdus par la guerre. Car elle nous a rendus plus pauures, elle nous a jettez dans des dangers extrémes de tout perdre, elle nous a mis mal auec nos alliez, & nous a rendus mépriſables à nos ennemis. Ce ſont les malheurs que nous auons encourus par elle. A tous ces maus il n'y a remede que par l'établiſſement d'vne bonne paix, & ſi nous demeurons aus termes des traitez & des edits anciens de pacificatiõ, par ce moien nos villes ſerõt en aſſeurãce, & ſans crainte des dangers des mouuemens & des

tumultes, où la guerre nous a relancez. Nous mettrons dans nos bourſes l'argent qui s'en tire, pour fournir aus entretenemens de la gendarmerie, & à l'armement des nauires que nous ſommes neceſſitez de tenir ſur la mer. Nous ſerons déchargez de tant de contributions que tous les jours il nous faut faire: la terre ne produira des bleds que pour nos greniers, & la mer ne ſeruira plus qu'à remplir nos magazins de marchandiſes. Le peuple eſtant enrichi & plus à ſon aiſe, nos finances augmenteront, & les reuenus de l'Eſtat croiſtront au double; noſtre ville ſera plene d'étrangers, de marchans, de

gens qui y viendront pour leurs afaires, dont elle eſt maintenant depeuplée, & quaſi toute deſerte. Et qui plus eſt nous aurõs pour alliez tous nos voiſins, qui ſerõt bien aiſes de ſe mettre ſous noſtre protection, aimans noſtre bonne conduite, & redoutans noſtre puiſſance, &c. Mais nous ne deuons pas ſeulement auiſer à établir vne bonne paix, il faut ſonger auſſi aus moiens pour faire qu'elle ſoit durable. Ce qui me ſeroit difficile à vous perſuader, ſi premierement je ne vous fais cõnoitre qu'il y a plus d'auantage à demeurer en paix, & à ſe tenir en repos, que non pas à faire des efforts inutiles, & à commen-

cer de grandes entrepriſes, dont on ne peut venir à bout : Et ſi par meſme moien je ne vous montre que la juſtice eſt preferable à l'injuſtice, & qu'il eſt beaucoup plus ſeur de bien gouuerner le ſien, que de vouloir enuahir le bien des autres. A quoi je ne doute pas que je ne trouue beaucoup de difficulté, mais je ne lairrai pourtant de vous dire ce qui m'en ſemble. C'eſt la verité qu'il n'y a point d'hommes qui ne ſoient naturellement portez à leur propre vtilité, & à deſirer d'auoir toujours plus de bien qu'ils n'en ont : mais la plus grande part ignore les moiẽs qu'il faut tenir pour paruenir à leur but,

& ſe trouuent bien ſouuent de cõtraire auis les vns aus autres. Vous eſtimez que ſi vous ne vous rendez maiſtres de la mer, & que ſi vous n'entretenez vn grand nõbre de galeres armées; & ſi vous ne forcez les villes à faire des cõtributions, & à tenir ici des deputez chez vous pour vous rendre conte de leurs actions, vous ne faites pas bien vos afaires. Et moi je ſuis de contraire opinion, l'experience m'aiant fait voir, qu'en voulant tenir ce chemin là vous n'auez rien auãcé. Vous n'auez rien fait qu'attirer ſur vous les inimitiez de tous vos voiſins, & ne vous en eſt reuenu rien que de la guerre, & de la dépenſe,

comme vous l'auiez bien merité, aiant déja reconnu par le passé, que ce vain amusement, & ce trouble plein d'inquietude, n'auoit point apporté d'auancement à vos afaires: au contraire vous auoit jettez dans des dangers qui ont esté cause de vostre ruine, quasi toute entiere. Où lors que vous auez voulu conduire vostre estat par les voies de la justice, & que vous auez esté prompts à donner secours a vos voisins, qui estoient injustement opprimez par les autres, & qu'on reconnoissoit que vous estiez plus desireus de conseruer le vostre, que d'enuahir celui d'autrui: c'estoit lors qu'on respectoit

voſtre puiſſance, que les peuples ſe refugioient ſous voſtre protection, que les Grecs vous deferoient l'honneur de la ſouueraineté par-[illegible]us tous les autres eſtats de [illegible] Grece : honneur que vous auez laiſſé perdre par voſtre mauuaiſe conduite. De là il paſſe à la theſe generale, & refute l'opinion de ceus qui tenoient que les voies de l'injuſtice eſtoient plus vtiles à vn eſtat que celles de la juſtice; & que s'il y auoit des honneurs imaginaires en celles-ci, il y auoit effectiuement plus de gain & plus de profit aus autres; & que tout le bien qui peut eſtre en la juſtice ne tournoit pas tant au profit des juſtes, cō-

me il faiſoit à l'auantage de ceus enuers leſquels ils exerçoient la juſtice. Ce qu'il refute en cette façon. Premierement ce ſeroit choſe bien étrange, de croire que ceus qui ont de la pieté & de la juſtice, & qui conſtamment perſeuerent en l'exercice de ſes vertus, fuſſent de pire cõdition que les autres, & moins fauoriſez, & bien voulus des Dieus & des hommes. Que ſa creance n'eſt pas telle, mais qu'il croit que les gens de bien ſont plus riches que les autres des biens ſolides & veritables, & que les méchans ne poſſedent que ceus qui ne ſont biẽs qu'en apparence. Et par effet, dit-il, je reconnois que ceus qui ſe ſer-

uent de mauuais moiens pour acquerir du bien, comme ces animaus qui ſont pris à l'appas, joüiſſent d'abord de ce qu'ils rauiſſent, mais auſſi toſt apres ils ſe trouuent attrapez & engagez en de grandes miſeres. Ceus au contraire qui ne ſe departẽt point de la pieté & de la juſtice, viuent en vne tres-grande aſſeurance, & conſeruent de tres-agreables eſperãces d'vne meilleure vié en l'éternité. Mais il n'y a rien de plus abſurde que l'opinion de ceus là qui croient, que veritablement il eſt plus honorable & plus agreable à Dieu, de viure ſelon les preceptes de la juſtice, qu'autrement; & qui neantmoins ont cette

croiance, que la vie de ceus là soit plus miserable que celle des autres. Ie sçai que j'aurai bien de la péne à vous persuader cela, & je me doute bien que mes paroles ne produiront pas grãd effet dans vos consciences, par ce qu'il y a long-temps que vos espris sont débauchez & corrompus par les discours de ceus qui ne sçauent rien que farder les afaires, & vous les déguiser : & apres qu'ils auront pris de l'argent de vos ennemis pour vous persuader la guerre, ils ont bien l'asseurance de vous dire qu'il faut que vous imitiez vos aieuls, & que vous ne deuez pas souffrir qu'on se mocque de vous, ni qu'aucun puisse pre-

tendre la liberté du commerce sur la mer, qui ne contribuë quelque chose à voſtre eſpargne, &c. Il taxe en cet endroit les Officiers & les Magiſtrats de la Republique. Mais, dit-il, je vous prie ſi par fortune il arriuoit ici quelque étranger à l'impourueuë qui ſe trouuaſt à nos conſeils, ne croiroit-il pas que nous ſommes des fous, & des perſones hors de ſens, quand il verroit que nous auons bien de l'ambition de tirer de la loüange des belles actions de nos anceſtres, & qu'au parrir de là nous ne voulons rien faire qui leur reſſemble, nous gouuernant d'vne façon contraire entierement à la leur. Nos anceſtres

faisoient la guerre aus étrãgers pour la deffense des Grecs : & nous paions des étrangers pour faire la guerre à ceus de nostre pais mesme. Nos ancestres maintenoiẽt les villes de la Grece en leur anciẽne liberté; & en prenant la protection des vnes, & secourant les autres qu'on vouloit opprimer, ils ont gaigné la Seigneurie par dessus les autres : & en faisant tout à rebours, nous nous faschons de n'estre plus en la mesme consideration, &c. Nous voulons cõmander, & nous ne voulons pas combatre ; nous voulons faire la guerre, & nous nous tirons loin des coups, nous nous seruons d'étrangers, qui sont des

gens de sac & de corde, & qui sont à qui plus leur donne, aussi prés de combatre contre nous, comme ils sont à cette heure à nostre seruice, s'ils trouuent qui leur veuille donner meilleure paie. Encore si le gouuernemẽt de nôtre ville estoit tel qu'il doit estre, nous pourrions bien esperer du reste. Mais bien que nous aions ceste vanité de nous glorifier d'estre les plus anciens habitans de la terre, & que nous ne rapportions nostre origine à d'autres qu'à nous mesmes, nostre conduite neantmoins est pire, & plus tumultuaire que celle de toutes les autres villes qui ne sont pas de fondation si ancienne. Nous auons plus de

lois que nous n'en voulons garder. Et pour vous faire voir cõme nous les obſeruons, je ne vous en dirai qu'vn exemple. Vous ſçauez qu'il y a péne de mort établie contre celui qui briguera les charges, & qui dõnera de l'argent pour les auoir: & neantmoins ceus qui en donnent dauantage, & qui le font tout publiquement, ſont ceus à qui vous dõnez les Lieutenãces generales de vos armées. Nous croions eſtre les plus ſages de toute la Grece, & nous donnons la direction des afaires publiques à des Miniſtres à qui nous ne voudrions pas confier celle de nos maiſons, &c. Mais, d'où vient dõc, dira quelqu'vn,

que tous ces grans defauts que vous remarquez ſe retrouuant en noſtre cõduite, neantmoins nous ne ſommes de rien moindres que les autres, ni inferieurs à quelque autre eſtat que ce ſoit de la Grece, non pas meſmes aus Lacedemoniens. Il ne faut aller gueres loin pour en trouuer la raiſon. C'eſt que veritablement nous ſubſiſtons plus par les ſottiſes de nos voiſins, que par noſtre propre prudence. Mais ceus qui ont tant ſoit peu de jugement, ſçauent tres-bien qu'il ne faut pas mettre les eſperances de ſa conſeruation ſur les fautes étrangeres, nous les deuons établir ſur nos bons conſeils, & ſur nos actions genereuſes: car l'imprudence

prudẽce des autres qui ne nous eſt vn bien que par accident, ſe peut changer en bonne conduite, & nos propres fautes ont je ne ſçai quoi de plus longue tenuë, & qui n'eſt pas ſi ſujet à changer de mal en bien, &c. Vous ne deuez donc pas eſtimer que vous puiſſiez jamais eſtre plus heureus que quand vous prendrez ſoin de viure ſaintement, pieuſement, juſtement, ſobrement, & religieuſement, comme je vous ai dit & repreſenté par mon diſcours. Mais j'ai vne autre propoſition à vous faire, qui vous ſemblera je m'aſſeure étrange, encores que je la croie tres-veritable. I'eſtime donc que vous pourrez

incomparablement mieus gouuerner voſtre eſtat, que vous deuiẽdrez beaucoup meilleurs, & plus à voſtre aize; & qu'en tout & par tout vous donnerez vn grand auantage à vos afaires, ſi vous voulez vous deſiſter de cette pretention que vous auez devous rendre maiſtres de la marine. Ie ſçai bien que cette propoſition eſt hardie, & qui ſera jugée & miſe au nombre des incroiables. Mais puis que je me ſuis reſolu de vous dire la verité, je croi que cette pretention là n'eſt ni juſte ni faiſable, & bien plus qu'elle vous eſt tres-domageable. Ce que je me fais fort de vous montrer tres clairement; & ſi je ne veus point

me ſeruir d'autres raiſons que de celles que j'ai appriſes de vous meſmes. Lors que les Lacedemoniens auoient vſurpé cette ſeigneurie ſur la mer, & qu'ils en eſtoient les maiſtres, comme aujourd'hui vous auez le deſſein de l'eſtre. Dites moi, s'il vous plaiſt, quels diſcours ne teniez vous point, quelles plaintes ne faiſiez vous point, quelles villes ne ſollicitiez vous point pour empeſcher leur tyrannie, faiſant ſonner bien haut que c'eſtoit vne entrepriſe injuſte, vne entrepriſe tyrannique, que les villes de la Grece eſtoiẽt libres, & que l'vne ne pouuoit empieter la ſeigneurie ſur l'autre? combien d'allées & de ve-

nuës fistes vous alors par toutes les villes de la Grece, pour les faire liguer ensemble, & s'opposer à cette vsurpation? N'enuoiâtes vous pas vos Ambassadeurs jusques en Perse au grand Seigneur, pour lui faire entendre qu'il n'estoit ni juste, ni expedient, qu'vn canton de la Grece entrepriſt sur la liberté des autres, & pour le prier d'interposer son autorité & sa puissance pour empescher cette action? Vous ne cessâtes jamais de faire la guerre & par mer, & par terre, au peril de vos vies & de vos biens, jusques à ce que les Lacedemoniés eussent consenti aus traitez qui se firent pour la liberté de la Grece.

Alors vous connoissiez bien qu'il n'est pas juste que les plus forts vsurpent la domination sur les plus foibles. Qui fait aujourd'hui que vous n'auez pas la mesme connoissance ? rien plus que l'aueuglement de vostre passion. Mais je passe plus auant, & dis, que quand vostre pretention seroit juste, elle vous seroit impossible. Il n'y a qu'vn mot à quoi vous ne sçauriez repliquer. Si lors qu'il y auoit dix millions de liures dans vos coffres, vous n'auez pas peu conseruer cét Empire sur la mer, comme quoi presumez-vous le pouuoir cõquerir en l'extréme necessité d'argẽt où vous estes? Et d'autãt moins encores pour-

riez-vous paruenir à voſtre but, qu'aujourd'hui voſtre gouuernement eſt tout ſemblable à celui que vous teniez, non pas au temps que vous gaignaſtes cette puiſſance, mais au temps que vous l'auez perduë. Que ſi je parle librement, je vous prie que pas vn de vous ne s'imagine que j'aie intention d'acculer voſtre gouuernement, & de décrier la reputation de vos afaires. Si je publiois ces defauts aus étrangers, vous auriez raiſon de croire qu'il y auroit en moi du deſſein & de la malignité: mais c'eſt à vous-meſmes, & non point à d'autres, que je repreſente vos fautes & vos manquemens, afin que vous y don-

niez ordre. Ie pourſuiurai donc & vous dirai, que pour bien juger, ſ'il eſt expedient ou non, de ſe mettre en péne de recouurer le commandement ſur mer que vous auez perdu : il eſt neceſſaire de rapporter, & de comparer les temps, celui auquel nous n'auions pas encore cét Empire, & celui auquel nous l'auons poſſedé. Ie dis donc qu'il y a autant de difference de ce premier temps là auec cettui-ci, & du gouuernement d'alors auec celui qui a eſté depuis, qu'il y a de difference entre la valeur & la probité d'Ariſtides, de Themiſtocles, & de Miltiades, & celle d'Hyperbole & de Cleophõ. Vous ne trouuez pas qu'en

ces premiers temps là, le peuple fut entretenu cõme il eſt à preſent, en oiſiueté, en pauureté, & en de vaines eſperances : mais qu'il eſtoit tenu en ſi bonne police, & tellement bien rangé à ſon deuoir, qu'il eſtoit capable de combatre, & de vaincre ceus qui ſe jettoient en ſon païs, & qu'alors il remportoit toujours le pris par deſſus tous ceus qui vouloient prendre part à la gloire d'eſtre les defenſeurs de la Grece. Mais l'affectation de ce commandement ſur la mer, outre qu'elle a décrié noſtre gouuernement enuers tous nos alliez, elle a cauſé dans voſtre ville vn ſi grand luxe, & vne telle intemperance en nos mœurs,

qu'il n'y aura jamais homme de bien & de bon ſens qui la puiſſe approuuer. Au lieu de l'amitié & de la bonne intelligence qui eſtoit entre nous & nos alliez; nous n'en auons eu depuis que de la haine & de mauuais offices: & à peu s'en eſt fallu que la ruine de noſtre eſtat ne s'en ſoit enſuiuie, par les ligues qu'ils ont faites contre nous, ſi nous ne fuſſions recourus aus Lacedemoniẽs anciens ennemis de l'eſtat, qui ſe montrerent plus fauorables enuers nous, que ceus auec qui nous auions d'anciẽnes alliances. Ie n'ozeroi vous repreſenter quel eſtoit le gouuernemẽt de ce temps-là, duquel je ſuis

asſeuré que vous auriez de la honte : & ſi vous me feriez incontinent mon procés : car je ſçai bien que vous haïſſez plus ceus qui reprennent les vices, que ceus qui les commettent, & que celui eſt le coupable, non pas qui a commis le crime, mais celui qui le découure, & qui en parle, &c. Quant aus pertes que nous auons faites, elles ſont épouuentables. Les deus cens galeres qui furent enuoiées en Egypte, perirent mal-heureuſement auec les hommes qui eſtoient dedans. Cent cinquante ſe perdirent autour de l'Iſle de Cypre. Au Roiaume de Pont nous perdiſmes dix mille hommes. En

Sicile il nous en fut defait quarante mille, auec la perte de deus cens quarãte galeres. Nagueres dãs l'Archipelago nous en perdismes deus cens, sans tenir conte des petites pertes que nous auons faites, tantoſt de dix, tantoſt de cinq galeres, & de cinq cens hommes d'vn coſté, mille d'vn autre, que nous auons perdus en diuerſes rencontres. Si bien que nous auons tellement épuilé d'hommes noſtre ville, que nous auõs eſté contraints de remplir nos regiſtres & nos maiſons d'étrãgers, autant que nous auons comblé nos cimetieres des corps de nos propres citoiens Mais il n'en a pas pris mieus

aus Lacedemoniens, qu'a vous autres: car lors qu'ils ont affecté ce commandement, & cette puissance sur la mer, & qu'ils l'ont gaignée sur nostre foiblesse, ils ont ressenti les mesmes incommoditez que vous autres auez éprouuées. Et leur estat qui auoit subsisté par l'espace de sept cens ans sans auoir pû estre esbranlé, ni pas mesmes souffert la moindre secousse, à péne depuis ce temps là s'est-il pû sauuer de sa ruine toute entiere, &c. Et notez que l'ambition des Lacedemoniens fut la cause de nostre salut, par ce qu'ils attirerent sur eus les haines des autres que nous auions encouruës. Et cō-

me tous les autres s'eſtoient liguez auec les Lacedemoniens contre nous, de meſme ſe ſont ils liguez auec nous contre les Lacedemoniens, qui depuis ont receu de ſemblables traittemens que nous autres, &c. Il eſt donc veritable que cette ambition de commander ne procede que de la corruption de nos mœurs, & du deſir qu'ont certains particuliers de faire leurs afaires aus deſpens du public. En quoi ils ſont fomentez par le deffaut d'experiance, qui eſt vne grande maitreſſe, & qui nous enſeigne que nous deſirons beaucoup de choſes, leſquelles aprés que nous les auons obtenuës, nous

jettent en de grandes incommoditez, que nous ne preuoiõs pas auparauant que de les poſſeder, &c. Lors que Pericles entra au gouuernement de la Republique, ſi biẽ elle n'eſtoit pas telle qu'elle auoit eſté au temps precedent, il la trouua toutefois en vn eſtat aſſez paſſable: mais il eſt certain qu'aprés ſa mort il laiſſa beaucoup moins à ſes heritiers qu'il n'auoit eu de la ſucceſſion de ſon pere: auec tout cela il mit huit mille talens dans le threſor public, ſans l'or & l'argent qui eſtoit conſacré & reſerué dans les temples. Mais il y a bien de la differẽce entre ces bons perſonages, & les Miniſtres de l'e-

ſtat qui ſont aujourd'hui, à qui ſouuent vous entendrez dire qu'ils ſont ſi fort occupez pour le public, qu'ils n'ont pas le loiſir de penſer à leurs afaires domeſtiques : & cependant ces afaires negligées de la ſorte cõme ils diſent, ſe font ſi bien toutes ſeules, qu'en peu de temps on voit leurs maiſons plus grãdes qu'ils n'euſſent ozé ſeulement ſouhaiter, ni demander à Dieu. Tandis les autres ſont tout le jour à lamenter leur miſere & leur pauureté, & n'entend-on d'vne part autre choſe par toute la ville que des plaintes, du peuple qui murmure & qui gronde, & de l'autre coſté on n'oit crier que

nouueaus edits & nouuelles ordõnances pour faire & pour tirer de l'argent. De façon que je m'étonne comme vous ne connoissez point qu'il n'y a race au monde plus méchante que de ces orateurs & magistrats populaires qui ruinent l'estat & le peuple, &c. Pour recueillir mõ discours, je vous dirai que si vous voulez que toutes choses aillent comm'elles doiuent, vous ne deuez prendre conseil aus afaires d'estat, si ce n'est de persones qui soient de la qualité de celles que vous voudriez appeller pour vous donner conseil en vos afaires domestiques. Que vous deuez traitter vos conte-

derez

derez comme vos amis, & non pas en leur laissant le titre d'vne liberté imaginaire, par effet en vser cõme d'esclaues. De plus, que vous ne preferiez rien à la pieté & à la religion enuers les Dieus, à fin que par cette reputation de vertu & de saincteté, tous les cantons de la Grece vous aient en tres-bonne estime: c'est le moien de vous faire tenir & reconnoistre pour les premiers & les plus grans de toute la Grece. Et ne faut pas apprehẽder que tant qu'ils vous connoitront amateurs de la paix, de la justice, & de la religion, qu'ils entreprennent rien contre vous, tant s'en faut,

ils vous regarderont comme les peres & protecteurs des autres, & à la conseruation desquels toute la Grece a vn interest particulier, &c. Que s'il nous arriue des charges & des afaires à supporter pour le bien general du païs, & pour le nostre en particulier, ne doutez pas que tous les autres cantons & les villes libres ne facent des cõtributions volontaires, quãd ils verront que leur conseruation ne peut estre separée de la nostre, &c. Que si vous voulez que toutes choses se rétablissent & se conseruent en bon estat, vous ne deuez point affecter de puissance tyranni-

que, & qui vous rende redoutables & odieus à vos voisins & à vos alliez : mais quitter tout à fait cette pretention de la marine, comme celle qui ne peut que vous apporter beaucoup de dommage, &c. Ariſte, dans cette excellente harangue de l'orateur Iſocrate, tu remarqueras ce qui eſt perpetuel en l'éloquence des ancrẽs, auec vne beauté & majeſté de langage, vne tres-grande probité, en laquelle conſiſte la principale gloire de l'orateur: bien differemment de celle de Narciſſe, qu'il ſouille & polluë continuellement de penſées ſales & deshoneſtes ; ou de

maximes contraires aus bonnes mœurs & à la pieté. Ie ſuis,

Ton ſeruiteur
PHYLLARQVE

PHYLLARQVE ENuoie à ſon Ariſte l'Apologie de Socrates.

LETRE XXV.

ARISTE, Si j'eſtoi en meilleure diſpoſition corporelle, j'auroi pris la péne de rechercher dans les liures des Orateurs anciens, quelque piece excellente au genre judiciaire, dont il y a quantité & de tres rares entre les harangues de Demoſthenes & de Ciceron: mais eſtant à preſent

en vn eſtat de ſouffrance, où il m'eſt beaucoup plus commode & plus ſeãt de me propoſer des exemples de parfaite vertu, que des modeles d'eloquence accõplie: je t'enuoie vne piece de cabinet, qu'autrefois j'ai traduite de Grec en François pour mon partticulier contentement, & dans laquelle maintenant je me conſole par la conſideration d'vn homme, qui n'eſtant éclairé d'aucune lumiere plus haute que la naturelle, me rauit par le mépris qu'il fait de tout ce dont les hõmes font beaucoup d'eſtime. Ie m'aſſeure que tu ſentiras en ton ame les mémes effets par la lecture de cette piece, & que toi, & les autres qui la liront, me ſçauront gré d'auoir fait chois

de cette Apologie, dans laquelle la simplicité triomphe de l'eloquence, & la vertu de toutes les choses de ce monde. Ie suis,

Ton seruiteur,
PHYLLARQVE.

APOLOGIE DE *Socrates, traduite du Grec de Platon.*

IL me ſeroit fort mal-aiſé de vous dire, Meſſieurs, quelles impreſſions ont laiſſé dans vos ames les plaidoiez de mes parties aduerſes, mais je vous dirai bien qu'ils m'ont charmé ſi puiſſamment, que j'ai péne à me reconnoitre moi-meſme, tant a eſté grande la force de leur perſuaſion, encore qu'ils n'aient dit vne ſeule

parole de verité. De toutes leurs menteries, il n'y en a pas vne qui m'ait touché si viuement, que ce qu'ils ont voulu dire, que vous prissiez bien garde de ne vous laisser pas surprendre à mes discours, à cause que j'estoi fort artificieus en mes paroles: car à la verité j'ai jugé que c'estoit la derniere de toutes leurs effronteries, veu qu'ils pouuoient estre dementis sur le champ, n'y aiant rien si aisé à reconnoitre que je ne sçai du tout que c'est que de bien dire: si ce n'est qu'ils appellent bien dire quand on dit la verité: S'ils l'entendent de la sorte, je ne desauoüerai pas que je ne soi bon orateur. En quoi ils ont montré qu'ils ne

le ſont pas, d'autant qu'ils ne vous ont dit que des menſonges, & moi je n'auancerai pas vne ſeule parole qui ne ſoit tres-veritable. N'attendez pas de moi, Meſſieurs, vne harangue compoſée auec beaucoup d'artifice & d'ornement de langage; mais preparez-vous ſeulement à écouter ce que je vous repreſenterai auec des paroles toutes ſimples, & telles que ſans preparation elles me viendront à la bouche. I'eſpere ne vous rien dire qui ne ſoit juſte, & ne vous promettez pas autre choſe de moi, puis qu'il ne ſeroit pas bien ſeant à vn homme de mon âge de me preſenter deuãt vous auec vn diſcours bien étudié,

comme pourroit faire vn jeune hõme qui auroit dessein de vous plaire. Oui, Messieurs, je vous en prie & vous en cõjure, que si d'auanture vous ne m'entendez point parler en ma defense d'autre lãgage que de celui dont je me sers ordinairement en mes conferances, par les places, & à la table, où il y en a beaucoup en cette assemblée qui m'ont oüi souuent discourir, ne vous en étõnez pas, & ne faites point de bruit pour cela. Il est veritable que voici la premiere fois que j'ai comparu en justice, encore que j'aie atteint l'âge de soixante dix ans. Simplement je vous declare que je suis absolument igno-

rant de la forme du langage qui eſt en vſage en ce lieu-ci: vous me pardonnerez donc, ſi m'y trouuant comme en vn païs étranger, je ne parle point d'vn autre er, ni auec vn autre ton de voix, que celui qui m'eſt ordinaire. Mais je vous prie d'vne autre choſe plus importante, & qui neantmoins eſt juſte ce me ſemble, qui eſt que vous n'aiez point égard à mon langage, qui peut eſtre bon, & peut auſſi ne l'eſtre pas, toutesfois, tel qu'il eſt laiſſez le là, & conſiderez ſeulement auec attention d'eſprit, ſi ce que je vous dirai ſera juſte ou non, puis qu'en cela conſiſte l'excellence d'vn juge, comme celle de l'orateur à

dire la verité. Il eſt donc raiſonable ce me ſemble, Meſſieurs, que je réponde premierement aus accuſations premieres qui ont eſté formées contre moi, & aus perſones de ceus-là meſmes qui les premiers m'ont accuſé, & puis que je ſatisface aus ſecondes, & à mes derniers accuſateurs: car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que lon m'objecte beaucoup de crimes, il y a déja long temps qu'on a commencé de m'acculer enuers vous, quoi qu'on ne vous ait pas dit la verité. Ces premiers accuſateurs me ſont beaucoup plus redoutables que n'eſt pas Anitus, ni ſes conſors, encore qu'ils ſoient bien terribles, les autres neant-

moins le ſont dauantage. Ceus là ſont de certaines gens qui lors que la plus part de vous autres n'eſtiez que des enfans, m'ont calomnié enuers vous, & vous ont fait accroire qu'il y auoit vn certain Socrates, homme ſage & fort curieus, qui s'amuſoit à philoſopher en l'air, & à rechercher tout ce qui ſe paſſoit ſous la terre, & qui auoit tant de ſubtilité en ſon parler, que de pouuoir faire d'vne mauuaiſe cauſe vne bonne. Ces gens là, Meſſieurs, qui ont épandu ce bruit de moi, ſont mes premiers accuſateurs, & bien plus dangereus que les autres. Par ce que les perſones qui entendent parler de la ſorte, s'i-

maginent que ceus qui s'adonnent à cette doctrine curieuſe, ſont des Athées, & ne croient pas qu'il y ait des Dieus. Veritablement il y a long-temps que j'ai grand nombre de telle maniere d'accuſateurs, qui m'ont calomnié enuers vous lors que vous eſtiez en vn âge, où il eſtoit facile d'abuſer de voſtre ſimplicité & de voſtre credulité, ſans qu'alors j'euſſe moien de me defendre. Et ce qui eſt de plus facheus & moins raiſonable, c'eſt qu'il ne m'eſt pas poſſible de les connoitre, ni de ſçauoir leur nom, ſi ce n'eſt d'vn certain de vos comediens. Les vns donc ont cõmencé de m'accuſer enuers vous par calomnie

& par enuie, & ceus qui les ont creus, l'ont persuadé à plusieurs qui en ont fait autant accroire à d'autres. Et voila comme quoi le nombre de mes accusateurs s'est multiplié, & est monté jusqu'à l'infini: & le mal est que je ne les sçauroi faire citer en justice, ni les conuenir, ni leur répondre. Tout ce que je puis faire, c'est de me defendre comme contre des ombres & des inuisibles, à qui je parlerai encore qu'ils ne me répondent pas. Remarquez doc, s'il vous plaist, ce que je vous ai dit, que j'ai deus sortes d'accusateurs, les vns, sont ceus qui m'ont accusé depuis peu, les autres, qui dés long-temps ont commencé à

me mal traiter de la sorte. Et jugez qu'il est raisonable que je satisface aus imputations qui me sont faites, en commençant par les premiers, puis que ce sont ceus là que vous auez écoutez premierement, & auecques beaucoup plus de loisir & de patience que les autres. Il est donc ici question de me defendre, & de tâcher d'éfacer de vostre esprit les vieilles calomnies, qui dés long-temps y sont entrées, & y ont pris place, ce qui me sera mal-aisé au peu de temps qui m'est donné pour me defendre. Ie voudroi auoir assez de pouuoir pour me purger de toutes ces calomnies, s'il est ainsi plus expedient & pour vous, & pour

moi: & ne tiendroit pas à moi que je ne fisse encore quelque chose de mieus: mais je juge bien que c'est vne grand' entrepriſe, & que ce n'est pas l'œuure d'vn jour. Il en reüſſira neãtmoins ce qui plaira à Dieu, il faut obeir à la loi, & venir à ma defence. Auant toutes choſes je remonterai à la ſource, & rechercherai l'origine de cette accuſatiõ, qui a dõné l'aſſeurãce à Melitus de me citer en juſtice, & de me faire donner ajournement perſonel. De quoi dõc mes accuſateurs m'ont-ils calomnié? recitõs les chefs de leur accuſation, comme s'ils eſtoiẽt ici preſens en perſone. Socrates fait mal, en ce qu'il eſt trop cu-

rieus de rechercher ce qui se passe au ciel & en la terre, de faire d'vne mauuaise cause vne bõne, & de ce qu'il enseigne les autres à faire de mesme. Telle est leur accusation, & vous auez veu quelque chose de semblable en la Comedie d'Aristophane. Vn certain Socrates qui alloit & cheminoit en l'air, & qui s'amusoit à telles autres sottises & badineries. De toutes lesquelles choses je n'ai ni peu, ni prou de connoissance. Ce n'est pas que je méprise vne telle science, ni celui qui en a la connoissance, si toutefois il y en a, ni que je vueille faire que Melitus ne me l'impute point à crime; mais c'est la verité, Mes-

ſieurs, que je n'ai nulle connoiſſance de tout cela. I'ai pour moi vn nombre infini de témoins, & vous me ferez plaiſir de vous declarer l'vn à l'autre, s'il y a pas vn d'entre vous qui m'ait jamais entendu diſcourir, ou diſputer de choſes ſemblables. Il y en a ici pluſieurs d'entre vous, qui vous eſtes trouuez preſens à mes diſcours, & à mes conferences. Dites hardiment ſi vous m'auez entendu parler de quoi que ce ſoit qui appartienne à cette ſciẽce. De là vous connoitrez que tout le reſte qu'on dit de moi eſt de la meſme ſorte. En effet ce ne ſont que des fauſſetez, comme ce que lon vous fait entendre, que je

me meſle d'enſeigner les autres, & de prendre de l'argent pour cela. N'en croiez rien, cela n'eſt pas veritable: ſi bien je croi que c'eſt choſe fort loüable d'enſeigner les autres, comme font Gorgias Leontin, Prodicus de l'iſle de Coos, & Hippias d'Elée, qui font profeſſion d'aller par les bonnes villes, & de tenir écoles, où ils attirent les jeunes gens, & leur perſuadẽt de quitter leurs regens ordinaires qui les enſeignent gratuitement, & de venir à leur école à tant par mois ou par an: & au partir de là apres qu'ils ont pris leur argent, ils veulent qu'ils leur aient beaucoup d'obligation. Comme depuis peu j'ai entendu qu'il

y auoit en cette ville vn certain Parien, homme sage, & qui fait cette profession, ce que j'ai sceu par rencontre, m'estant trouué vn jour en la maison d'vn personage qui a plus dépensé d'argent à tels maistres, qu'aucun autre qui soit en cette ville. C'est Callias fils d'Hipponicus. Il a deus fils, sur quoi je pris occasion de l'interroger de la sorte. Callias, ce lui di-je, si vos fils estoient de jeunes poulains, ou de jeunes bouuillons, vous auriez vn seruiteur entendu à qui vous donneriez de bons gages pour les former & les dresser aus exercices ausquels on les destine, comme à bien manier & sçauoir faire tout ce dont vn

cheual eſt capable, ou bien à trauailler & à labourer la terre, qui eſt tout ce qu'vn bœuf ſçauroit faire. Mais puiſque la nature les a faits hommes, dites moi je vous prie quel maiſtre auez-vous penſé de leur dõner? je m'aſſeure que ce doit eſtre quelqu'vn qui connoiſſe quelle eſt la ſcience qui eſt propre à l'homme, & celle qui nous apprend à viure, & à conuerſer auec les hommes, ſans doute, ce me dit-il. Qui eſt-il, lui di-je, & de quel païs, & combien prend-il pour l'inſtruction de vos enfans? C'eſt me répondit-il Euenus Parien, & je lui donne cinq mines d'argent. Certainement je fis grand cas de cet

Euenus, & l'estimai grandement de ce qu'il auoit cette belle science, & de ce qu'il l'enseignoit aus autres: si toutesfois il estoit vrai ce qu'on disoit de lui. Et ne faut pas douter, Messieurs, que je n'en fisse autant de moi-mesme, si veritablemét je possedois cette science, j'en aurois vn extréme contentement, & vne grande complaisance en mon ame: mais c'est la verité que je ne l'ai pas, & que je n'y entens du tout rien. Que si quelqu'vn me fait instance, & me demande, Quel est donc vostre mestier ô Socrates? & d'où procedent ces calomnies qu'on vous impute? car si vous ne faisiez riẽ dauantage que ce que les autres

font ordinairement, il n'y auroit point tant de bruit, ni de rumeur, comme il y en a contre vous? Eclairciſſez nous de ce fait, à fin que nous meſmes ne facions pas des jugemens temeraires? I'eſtime que cette demande eſt fort raiſonable, je m'eſſaierai d'y ſatisfaire, & de vous montrer ce qui m'a donné cette vogue, & qui m'a ſuſcité cette calomnie. Donnez moi donc audiance, & encore qu'il vous ſemble que je parle pluſtot par mocquerie, qu'à bon eſciét, aſſeurez vous que je ne vous dirai rien que la pure verité. C'eſt choſe toute aſſeurée, Meſſieurs, que cette reputation ne m'eſt venuë que de l'opinion d'vne

certaine ſageſſe qu'on a eſtimé qui eſtoit en moi. Mais qu'elle eſpece de ſageſſe? I'ai bien de la péne à vous l'expliquer. Eſtoit-ce point vne ſageſſe humaine, & telle que les hommes ſages la peuuent auoir? ce pourroit bien eſtre cela. Et ceus dont je vous parloi à cette heure ont opinion qu'ils poſſedent vne ſageſſe plus haute, & qui n'eſt pas ordinaire aus autres hommes. Que ſi lon dit que cette ſageſſe là ſoit en moi, on ne dit pas la verité: car j'auoüe franchement que je n'y ſçai rien, & ſi quelqu'vn ſoutiēt que je l'aie, c'eſt vn menteur, & vn calomniateur. Mais ſi je vous repreſente quelque choſe qui vous ſemble extraordinai-

re, je vous prie de ne le trouuer point mauuais, & de ne faire point de rumeur pour cela. Ie ne dirai rien de moi-meſme, que ce qu'en ont dit des perſonnes dignes de foi. Ie ne vous produirai point d'autre témoin de cette maniere de ſageſſe qui eſt en moi, ſi ce n'eſt le Dieu qui eſt adoré en Delphes. Vous auez bien connu Chærephon, lui & moi eſtions compagnons dés nos jeûnes ans, auſſi eſtoit-il le voſtre, & il ſe retira en voſtre compagnie lors que vous abandonnâtes la ville, & retourna de meſmes auecques vous. Vous ſçauez quelle eſtoit ſon humeur, & combien il eſtoit violent en tout ce qu'il entrepre-

noit. Vn jour il fit vn voiage en Delphes, & il eut bien l'asseurance de faire cette demande au Dieu. Ne vous étõnez point pourquoi que je vous die. Il demanda donc, s'il y auoit vn autre plus sage que moi. La Sithie lui répondit que non. Chærephon est mort, son frere est ici qui peut en rendre témoignage. Considerez, s'il vous plaist, à quelle fin je vous represẽte ceci. C'est pour vous montrer l'origine des calomnies qu'on a forgées contre moi depuis ce temps-là. Car je vous dirai qu'aiant appris la réponse que l'oracle auoit faite, je me mis à discourir de la sorte en moi mesme. Que veut dire le Dieu? &

que veut-il signifier par ce langage? ma conscience me dicte interieuremẽt que je n'ai point cette sagesse que dit l'oracle. Que veut-il donc entendre quand il dit que je suis tres-sage? car vn Dieu ne voudroit pas mentir, & cela ne lui est pas conuenable. Ie demeurai tout vn long-temps en ce doute, ne sçachant ce qu'il vouloit dire: & apres plusieurs pensées & discours que je fis en mon esprit, en fin, j'eus la curiosité de m'enquerir quelle estoit la sagesse des autres. Ie me transportai par deuers vn de ces hommes qui auoit la reputation d'estre fort sage, exprés à fin de conuaincre l'oracle, & lui dire

que cettui-ci eſtoit plus ſage que moi: ſi bien il auoit répondu que c'eſtoit moi. Ie me mis donc à conſiderer ce perſonage, de vous declarer ſon nom, cela ne feroit rien à ma cauſe, c'eſt aſſez que vous ſçachiez que c'étoit vn grand homme d'eſtat. En le conſiderant donc de plus prés, je vous dirai, Meſſieurs, que cette penſée me vint en l'eſprit, ſans doute que ce perſonage-ci eſt eſtimé fort ſage au jugement d'vn grand nombre d'honneſtes gens; mais je tiens pour certain qu'il ne l'eſt point tant au jugement des autres, comme il l'eſt en ſa propre eſtime, & qu'au fons il n'eſt pas ce qu'il croit eſtre. Apres cela je

voulu tenter de lui faire voir qu'il s'eſtimoit fort ſage, & qu'en effet il ne l'eſtoit pas, ce qui me rendit odieus à lui, & à beaucoup d'autres. Toutesfois j'eu bien cette bonne opinion de moi-meſme, que de penſer que j'eſtoi plus ſage que cet hõme là: parce qu'il peut bien eſtre que ni lui ni moi ne ſçauons pas grand' choſe, mais cettui-ci penſe ſçauoir beaucoup, quoi qu'il ne ſçache rien: Et moi je croi ce qui eſt vrai, que veritablement je ne ſçai rien. De là, j'en accoſtai d'autres qui me ſembloient deuoir eſtre plus ſages que les premiers, & je trouuai toujours la meſme choſe. Ainſi tant plus j'allois en auant,

tant plus me rendoi-je odieus & mal-voulu de beaucoup de perſones. Cela toutesfois ne m'a pas empéché de faire ceſte recherche m'adreſſant aus vns & aus autres, encore que je connuſſe bien qu'ils trouuoient mauuais mon procedé, & que moi-meſme j'euſſe de la péne & du deplaiſir en ceſte perquiſition. Mais je jugeai que j'eſtois obligé de faire grand cas de la parole de Dieu, & que je deuois aller par tout pour rechercher l'interpretation de l'oracle; ce qui fut cauſe que je m'adreſſai à tous ceus qui en ceſte ville auoient la reputation d'eſtre ſages. Et veritablemét, Meſſieurs, car il ne faut point mentir en voſtre

voſtre preſence, apres auoir fait cette épreuue par tout, je fis ce jugement en moi-meſme. Que ſelon ce qu'auoit prononcé l'oracle, la verité eſtoit telle, que ceus qui eſtoient en eſtime d'eſtre les plus ſages, eſtoient en effet les plus fous: & que ceus qui eſtoient reputez les moins ſages, eſtoient les plus raiſonables, & auoiẽt plus de diſpoſition à la ſageſſe que les autres. Il faut que je vous declare ici les courſes que je fi çà & là, chez les vns & chez les autres, & les pénes que j'ai endurées en voulant faire vn' enqueſte ſi certaine que jamais plus je ne pûſſe douter de la verité de l'oracle. Apres auoir

examiné les hommes d'eſtat, je m'en allai chez les poëtes, chez les faiſeurs de tragedies, de comedies, & d'autre ſorte de poëſies, afin que je fuſſe là trouué comme vn larron ſur le fait; moins habile, moins ſage, & moins ſçauant que ceus-ci. Ie pris en main leurs poëſies, que veritablement je trouuai fort exquiſes & bien élabourées: je m'informois auſſi d'eus de beaucoup de choſes qu'ils auoiẽt dites en leurs vers, pour apprendre ce que je ne ſçauoi pas. I'ai honte, Meſſieurs, de vous dire la verité, & neantmoins il la faut dire. Il eſt donc veritable que de tous ceus qui eſtoient preſens lors que je fai-

sois mon enqueſte, il n'y en auoit pas vn qui ne parlaſt plus raiſonablemẽt qu'eus, des choſes meſmes qu'ils auoient écrites & cõpoſées: de façon qu'en ce peu de temps que je m'arreſtai autour d'eus, je reconnu que ce qu'ils faiſoient, ils ne le faiſoient pas par ſageſſe ni par art; mais par vne ſimple inclination de nature, & par enthouſiaſme, comme les deuins & les Prophetes, qui de verité diſent beaucoup de belles & de bonnes choſes; mais n'entendent pas ordinairement ce qu'ils diſent. Il m'a ſemblé qu'il en eſtoit de meſme des poëtes, & neantmoins je connu qu'ils auoient vne grande complai-

ſance en leurs ouurages, & qu'ils s'eſtimoient les plus ſages de tous les hommes. Ie me retirai donc de ceus-ci, auec le meſme jugement que j'auoi fait des hommes d'eſtat & d'afaires. De là je m'en allai par les boutiques des artiſans, connoiſſant bien en moi-meſme, que tres-aſſeurément je ne ſçauoi rien de tout ce qu'ils ſçauoient, & qu'infailliblement je trouueroi chez eus beaucoup de bonnes & de belles choſes dont ils ont vne connoiſſance aſſeurée. En quoi je ne fus pas trompé, car c'eſt la verité que je trouuai qu'ils ſçauoient beaucoup de choſes dõt j'eſtoi du tout ignorant. Ie jugeai toutesfois, qu'il eſtoit d'eus

comme des poëtes, en ce que veritablement ils estoient fort experts en leur art: mais je n'en trouuai pas vn qui ne s'estimast fort capable en plusieurs autres belles & grandes choses qu'ils ne sçauoient pas: & cette bonne opinion qu'ils auoient d'eus mesmes d'estre fort sçauans en ce qui n'estoit pas de leur métier, offusquoit toute la sagesse qu'ils auoient en ce qui estoit propremẽt de leur art. Cela fut cause que je m'interrogé moi-mesme sur le sujet de l'oracle en cette sorte. Vien-ça, di-je, quel aimerois-tu mieus auoir, la science qu'ont ces gens là en ce qu'ils sçauent, & ensemble leur ignorance en ce qu'ils ont opi-

nion de ſçauoir ce qu'ils ne ſçauent pas: ou bien demeurer cõme tu es, ne ſçachant point ce qu'ils ſçauent faire; mais auſſi n'ignorant point que tu ne ſçais rien faire? Ie fis la réponſe à moi-meſme conforme à celle de l'oracle, qu'il valloit mieus pour moi d'eſtre comme je ſuis, que d'eſtre comme ſont les autres. Il eſt donc veritable, Meſſieurs, que cette longue enqueſte que je fis pour ſatisfaire à l'oracle, chez les vns & chez les autres, m'a ſuſcité beaucoup d'enuies & de haines tres-grandes & tres-dangereuſes, d'où ſont procedées toutes ces calomnies, comme ce qu'on m'a appellé le ſage Socrates; dautant

que ceus qui m'entẽdent nommer ainſi, croient que je doi ſçauoir les meſmes choſes que ſçauent ceus qu'on qualifie ordinairement de ce nom. Mais à vrai dire, Meſſieurs, il n'y a que Dieu qui ſoit ſage, & toute la ſageſſe des hommes eſt en effet peu de choſe, & pour mieus parler rien du tout. Quant à ce que l'oracle m'a qualifié de ce nom de ſage, ce n'a eſté que pour ſe ſeruir de mõ nom, & à fin de me propoſer pour exẽple, tout autãt que s'il eut dit, Entre les hõmes celui eſt le plus ſage de tous qui, comme Socrates, croit & connoit qu'il n'y a rien en lui qui merite d'eſtre appellé ſageſſe. Voila, Meſſieurs, ce que je

cherche depuis tant d'années, pour satisfaire à l'obligation de ma conscience, & de quoi je ne cesse de m'informer de ceus de mon païs, & des étrangers encore, s'il y a point quelqu'vn qui soit sage. Cette occupation a esté cause que je n'ai pû prendre loisir aucun, de m'emploier en quoi que ce soit digne de cõsideration, ni pour les afaires publiques, ni pour les miennes domestiques & particulieres. I'ai passé ma vie en vn' extreme pauureté, pour auoir plus de loisir & de moiẽ de seruir à Dieu. De plus, c'est qu'il y a toujours eu de jeunes hommes plus de loisir que les autres, & des meilleures maisons de la ville, qui se

ſont mis à ma ſuitte de leur propre mouuement, qui prennent plaiſir de m'ouïr parler lors que ſeulement je refute quelqu'vn, & à mon imitation auſſi par fois ils examinent les autres. Et quant à moi, je me doute bien qu'ils trouuent vne belle & grãde moiſſon de ces gens là, qui penſent ſçauoir quelque choſe, & qui ſçauent peu ou rien. Ceus là donc qui ſont examinez par mes imitateurs ſe fâchent contre moi, & non pas contre ceus qui les examinent, & publient qu'il y a vn je ne ſçai quel Socrates, qui eſt vn ſcelerat qui corrompt & peruertit la jeuneſſe. Et quand on leur demande que fait il? ou que leur enſeigne til?

ils ne ſçauent que répondre: & à fin qu'on ne penſe pas qu'ils n'aient que dire, ils diſent contre moi tout ce qu'on a couſtume de dire contre les Philoſophes: comme, c'eſt vn eſprit curieus qui va cherchant tout ce qui ſe fait au Ciel & en la terre, & qui ne croit pas qu'il y ait des Dieus, vn diſcoureur qui d'vne mauuaiſe cauſe en ſçait faire vne bonne. Car je me doute bien qu'ils ne declarent pas la verité, & qu'ils n'ont garde d'auoüer que c'eſt qu'ils ſont conuaincus de penſer ſçauoir quelque choſe, & qu'en effet ils ne ſçauent rien. Et comme il y a beaucoup de ces perſones là qui ſont ambitieuſes & violentes,

qui ont cõplotté & conjuré de parler contre moi, ils rempliſſent vos oreilles de nouuelles calomnies qu'ils forgent tous les jours pour opprimer mon innocence. Du nombre de ceus ci eſt Melitus & Lycon & Anytus. Melitus prend la cauſe pour les poëtes, Anytus pour les hommes d'eſtat & les artiſans, & Lycon pour les orateurs. De façon que pour reuenir à mon propos, & à ce que je vous ai dit ci-deuant, ce ſeroit vne grande merueille ſi je pouuois en ſi peu de temps effacer de voſtre eſprit ces calomnies qui de longue main y ſont imprimées. Cependant, Meſſieurs, je vous declare la verité telle qu'elle eſt, & je ne

vous cele ni dissimule, ni peu ni beaucoup de ce qui s'est passé, quoi que je sçache bien qu'en vous declarant tout ceci, je ne ferai qu'aigrir dauantage ces esprits contre moi. Ce qui vous doit estre vn grand argument, que je ne vous mens pas d'vn seul mot, & que la cause de l'inimitié qu'on me porte ne procede point d'autre part. Que si vous vous en informez plus plénement, vous trouuerez qu'il en va comme je vous ai representé. C'est assez quãt à ce point là. Ie croi auoir amplement répondu à mes premiers accusateurs, je passerai maintenant aus autres. Ie me mettrai donc en deuoir de répondre à Melitus

qui se dõne lui-mesme la loüange d'estre fort homme de bien, & zelé au bien public: mais auparauãt il est à propos que nous prenions d'eus le ſerment accouſtumé, & puis nous reciterons le chef de leur accuſation. Socrates, diſent-ils, fait mal de ce qu'il corrompt la jeuneſſe, & ne croit pas estre Dieus ceus que la ville croit, introduiſant certaines autres diuinitez inconnuës. Telle est leur accuſation que nous examinerons de point en point l'vn apres l'autre. Il dit donc, que je fai mal de corrompre la jeuneſſe. Mais je di, Meſſieurs, que c'est Melitus qui fait mal, de faire ici le plaiſant de propos deliberé, en

intentant des procez criminels ſans raiſon, & faiſant mine d'auoir du zele & de l'affectiõ pour des choſes auſquelles il n'a jamais penſé. Ce que j'eſpere de vous faire voir tres-clairement. Hola, Melitus, répon moi. N'eſt-il pas vrai que le plus grand de tes ſoucis eſt de faire que les jeunes gens deuiennent hommes de bien? Oui dea. Declare donc maintenant à ces Meſſieurs, par quels moiens les jeunes hommes peuuent deuenir gens de bien: car tu le dois ſcauoir, puiſque c'eſt ton grand ſouci. Et voilà que tu dis à ces Meſſieurs, que tu m'as trouué peruertiſſant la jeuneſſe: Di leur donc à cette heure qui eſt celui qui la

rendoit meilleure que moi? Hola, Melitus tu es muet, n'as-tu rien que répondre? n'as-tu point de honte, & ne croi tu pas que ton silence est vne preuue tres-claire de ce que j'ai dit, qu'il est vrai que tu te mesles d'vne chose dont jamais tu n'as eu de souci? Parle mon ami, car en fin tu es obligé de me répondre. Qui est-ce qui rend les jeunes gens meilleurs qu'ils ne sont? Les lois? Mais di moi qui est celui qui connoit les lois par lesquelles la jeunesse deuient meilleure? Ces Messieurs, qui sont nos juges. Que dis-tu, ô Melitus, ces Messieurs donc qui sont nos juges, sont-ils capables d'instruire la jeunesse, & de la rendre meil-

leure? Sans doute. Quoi tous? ou s'il y en a ſeulement quelques-vns qui le ſçachent faire? Oui tous. Tu dis merueilles & tu nous fais voir vne grãde multitude de bons maitres & de gẽs capables d'inſtruire la jeuneſſe. Et ceus qui ne ſont ici que pour écouter, en ſont-ils capables auſſi? Comme les autres. Et des Conſeillers, que t'en ſemble? Tout de meſme. Et les huiſſiers qui ſont ici a l'audiance corrompent-ils les jeunes gens ou non? Ils les font gens de bien comme les autres. Voila donc, Meſſieurs, que tous rendent les jeunes gens meilleurs qu'ils ne ſont, il n'y a que moi ſeul qui les corrompe. N'eſt-ce pas ce que

tu

tu veus dire? Oui, ie le di, & le maintien fort & ferme. Tu me condannes d'vn insigne mal'heur, mais répon moi. Penses-tu qu'il soit de mesme des cheuaus, comme des jeunes hommes? Si tous sont capables de les rendre meilleurs, ou s'il n'y a qu'vn seul qui les rende plus vicieus? ou bien si c'est point au contraire? Si tous les rendent plus vicieus, & qu'il n'y en ait qu'vn qui les face meilleurs: ou bien s'il n'est pas plus vrai de dire qu'il y a peu de bons écuyers, & au cõtraire qu'il y en a beaucoup qui se seruent des cheuaus & qui les montent, qui neantmoins les gastent? N'est-ce pas la verité, & qu'il en va ainsi des

cheuaus, & de toutes les autres beſtes? Il ne peut eſtre autremẽt, encore que toi, ni Anytus, ne le vouliez pas reconnoiſtre. Ce ſeroit à la verité vn extreme bon'heur pour la jeuneſſe de cette ville, s'il ne ſe trouuoit qu'vn homme ſeul qui la peuſt gaſter, & que tous les autres fuſſent capables de la rendre tres-bonne. Mais il paroit, ô Melitus, que le moindre de tes ſoucis a eſté celui dont tu te glorifies, que d'auoir ſoin de la jeuneſſe, & tu montres bien ta negligence, en ce que tu n'as pas meſme jamais fait de reflexion ſur les points dont tu m'accuſes. Répon moi encore pour l'amour de Dieu, ô Melitus?

Eſt-il plus deſirable & meilleur de conuerſer & demeurer parmi de bons citoiens, que parmi d'autres qui ne le ſoient pas? Répon ami, car je ne te demande rien qui ſoit fort obſcur, & fort difficile. N'eſt-il pas vrai que les méchans gaſtent & corrompent toujours ceus qui s'en approchent, & qui conuerſent en leur compagnie? Et qu'au contraire, la conuerſation des gens de bien eſt toujours vtile & profitable? Cela eſt vrai. S'en trouue til qui de propos delibéré aiment mieus receuoir du dommage, que de tirer du profit de la conuerſation des perſones qu'ils hantent? Répon moi, hô couſin; car la loi t'oblige de

me répondre. Y a-til qui veüillent estre endõmagez ? Nenni pas. Ne sçais-tu pas que tu m'as fait appeller en justice, comme vn corrupteur de la jeunesse. Or di moi si tu pretens que je commette cela contre ma volonté, ou non? C'est de ta volonté. D'où vient, ô Melitus, que tu es plus sage que moi, qui suis plus âgé que toi? & que tu as bien la sagesse & le jugement de connoitre qu'on ne peut tirer que du dommage de la hantise des méchans, & qu'au contraire on ne peut recevoir que de l'vtilité de la frequentation des gens de bien? D'où vient, di-je, que tu connois bien cela? & que moi je suis si ignorant & si

dépourueu de jugement, que je ne puisse connoitre que si je ren méchant celui auec qui je frequente ordinairement, je ne puis attendre que du mal & du dommage de sa conuersation? Et encore qu'à mon escient je me procure vn si grand mal, comme tu dis? Tu ne me feras pas accroire cela, ô Melitus, & je m'asseure que les autres ne t'en croiront pas. Mais ou il est faus que je corrompe les jeunes gens, ou si je les corromps c'est contre ma volonté. De façon qu'il est necessaire que tu mentes en tous les deus. Que s'il m'arriue de les corrompre contre mon gré, & contre mon intention. La loi ne permet pas

qu'on face venir en justice ceus qui ne sont coupables que de pechez inuolontaires. Elle veut qu'on les prenne en particulier, qu'on les auertisse, & qu'on les amande. Car nul ne doute que si on me fait connoitre le mal que je fais inuolontairement, je desisterai de le faire apres que je l'aurai connu. Mais tu as esté si peu charitable, que tu n'as pas daigné venir vers moi, ni m'auertir du mal que tu me voiois faire: au contraire tu m'as ici fait appeller, où la loi veut qu'on face venir ceus qui ont besoin de chastiment, & non pas d'instruction. Vous voiez, Messieurs, qu'il est veritable ce que j'ai dit, que Melitus ne s'est ja-

mais mélé de cette afaire, que d'auoir pris soin de la bonne instruction de la jeunesse. Mais di moi encore, ô Melitus, en quoi est-ce que je corromps la jeunesse? C'est en ce que tu as couché en l'vn des chefs de ton accusation, pource que je lui enseigne que les Dieus que la ville croit & adore, ne sont pas veritablement des Dieus: & que je lui montre à croire, & à adorer d'autres nouueaus demons qu'on ne connoit point. N'est-ce pas ce que tu veus dire? Oüi je dis que cela est vrai, & je te le maintiens. Mais touchant ces Dieus dont tu parles, éclaircis vn peu ce point, car je ne puis comprendre si tu veus dire que

j'enſeigne à croire qu'il y ait des Dieus, & qu'ainſi je ne ſuis pas impie, ni Athée tout à fait, mais que les Dieus que j'enſeigne ne ſont pas ceus en qui croit la ville. Et c'eſt cela dont tu m'accuſes, que j'enſeigne qu'il y a des Dieus, mais autres que ceus de la ville. Ou bien ſi tu veus dire, qu'abſolument je ne croi pas qu'il y ait des Dieus, & que j'enſeigne cette doctrine aus autres. Ie di que tu ne croi point du tout qu'il y ait des Dieus. O ue tu es admirable, Melitus, Quoi donc je ne croi pas comme les autres hommes, que le Soleil & la Lune ſoient des Dieus? Non, Meſſieurs, car il dit que le Soleil eſt vne pierre, &

que la Lune eſt vn' autre terre comme la noſtre. Ie croi que tu me prens pour vn autre, & qu'il te ſemble auoir ici fait venir Anaxagoras en juſtice. Tu te mocques bien de ces Meſſieurs, en les prenant pour des ignorãs, & qui n'ont jamais leu les liures. Les œuures du Clazomenien ſont plénes de ces diſcours. Quoi donc les jeunes hommes apprenent de moi ces opinions? Es tu ſi groſſier que de ne voir pas que les écoliers ſe mocqueroient de Socrates, s'il vouloit faire paſſer ces opinions plénes d'abſurdité, comme s'il en eſtoit l'auteur & le pere : veu qu'ils peuuent auoir chez les Libraires pour vne piece de cinq ſols,

les liures tous entiers où elles ſont traittées & enſeignées. Ie ne croi donc pas ſelon ce que tu dis, qu'il y ait aucune diuinité. Non tu ne crois point en Dieu. Tu dis des choſes incroiables, ô Melitus, & tu te contredis à toi-meſme. Veritablement, Meſſieurs, cet homme eſt injurieus & petulant, & ne puis croire qu'il n'ait écrit ce chef en ſon accuſation par inſolence, & par jeuneſſe, & pour ſe mocquer de vous. Car vous diriez que c'eſt vn enigme, ou vn gryphe qu'il propoſe ici, pour voir ſi Socrates, qui a ſi bon eſprit, comme lon dit, aura la ſubtilité de reconnoitre qu'il ſe mocque de lui, & que je di des choſes con-

tredisantes à moi-mesme : ou bien si je le surprendrai lui & les autres qui m'écoutẽt. Ie di dõc, Messieurs, qu'il se cõtredit dans le libelle de son accusation. Et c'est tout de mesme que s'il disoit. Socrates qui croit qu'il y a des Dieus, ne croit pas qu'il y ait des Dieus. C'est se joüer, & non pas parler serieusement. Considerez, Messieurs, s'il ne dit pas cela. Répons-nous, ô Melitus, & vous autres ne faites point de bruit, & ne vous troublez point je vous prie, si comme je vous en ai prié dés le commencement, je parle à ma mode accoustumée. Y a til vn homme au monde qui croie qu'il y a des afaires humaines,

& qui croie qu'il n'y a point d'hommes. Messieurs commandez lui de répõdre, & qu'il ne broüille point ici ni là. Y a til quelqu'vn qui croie qu'il n'y ait point de cheuaus, & qui croie qu'il y ait des choſes qui appartiennent aus cheuaus, qui croie qu'il n'y ait point de joüeurs de flutes, & qui croie qu'il y ait des choſes qui appartiennent au jeu des flutes? Mon ami il n'y en a point, & puis que tu ne veus pas répondre je le di pour toi, il n'y en a point. Or répon moi à cette heure, y a til quelqu'vn qui croie qu'il y ait des diuinitez, & qui croie qu'il n'y ait point de Dieus? Non, ô que tu as eu de péne à lâcher cette parole. Tu

n'eusses pas répondu si ces Messieurs ne t'y eussẽt forcé. Tu dis cependant en ton libelle, que je croi & que j'enseigne certaines diuinitez, soit vieilles ou nouuelles n'importe, tant y a que par ta propre confession je croi qu'il y a certaines diuinités. Que si je croi qu'il y ait quelques diuinitez, il faut de necessité que je croie qu'il y ait des Dieus. N'est-il pas vrai? Oüi certes. Ie suppose ta réponse, puis que tu fais tant le retif, qu'on ne sçauroit tirer vne parole de toi. Or ces diuinitez sont celles que tu appelles des demons en ton libelle. Et di moi, la creance cõmune n'est-elle pas que les demons soient des dieus, ou les en-

fans des Dieus? Le confeſſe-tu, ou ſi tu le nies? Ie le croi ainſi. Si donc je croi qu'il y ait des diuinitez, ou des demons, comme tu les appelles, ſi les demons ſont quelqu'eſpece & nature de Dieus, comme tu le confeſſes: c'eſt ce que je veus dire, que tu te jouës & te mocques de nous, en nous propoſant des enigmes. Diſant que je ne croi pas qu'il y ait des Dieus, & que je croie qu'il y en ait, puis que je croi qu'il y a des demons. Que ſi les demons ſont les enfans des Dieus iſſus de conjonctions illegitimes, & comme les baſtars ou des Dieus, ou des Nymphes, ou d'autres de meſme nature. C'eſt tout de meſme que ſi lon

diſoit, qu'il y a vn homme qui croit qu'il y a des enfans des Dieus, mais il croit qu'il n'y a point de Dieus. Ce qui ſeroit la meſme abſurdité, que ſi vn autre diſoit, qu'il croiroit qu'il y a des mulets qui ſont engendrez de cheuaus & d'aneſſes, qui neantmoins ne croiroit pas qu'il y eut des cheuaus & des aneſſes au monde. Il paroit de la, ô Melitus, ou que tu as formé cette accuſation pour éprouuer noſtre ſuffiſance, & te mocquer de nous, ou bien pource que tu n'as pas trouué de crime contre moi dont tu me pûſſes valablement accuſer. Mais il n'y a pas de moien que tu puiſſes faire accroire à vn

homme qui ne ſoit pas tout à fait dépourueu de ſens cõmun, qu'il y ait quelqu'vn qui croie qu'il y ait des demons & des Dieus, & qui tout enſemble ne croie pas qu'il y ait ni des demons, ni des Dieus, ni des herôes. Et voila comme quoi, Meſſieurs, l'accuſation de Melitus ne me porte point de prejudice, & ne voi pas que j'aie grand beſoin d'y répondre: je me contenterai donc de ce que j'ai. Mais je retourneraí à mon premier propos. Vous auez pû reconnoitre la verité de ce que je vous ai dit ci-deuant, que j'ai encouru la haine & l'enuie de beaucoup de perſones, & ce ſera cela qui me fera mourir, & non

non pas Anytus, ni Melitus, mais l'enuie & la calomnie de beaucoup d'autres, qui a dé-ja fait mourir deuant moi quantité d'excellens, & de braues hommes. On me dira peut-estre: mais n'est-ce pas vne honte, ô Socrates, que tu faces profession d'vne chose pour laquelle tu cours fortune de perdre la vie honteusement? A quoi ie répondrai. Que ce n'est pas bien parler que de dire qu'il y ait grand hazard de mourir ou de viure à vn homme qui ne sert de rien dans le monde. Pour mieus faire on doit considerer ses actions, & regarder si ce qu'il fait est bon ou mauuais. Et donc à vostre dire les herôes,

& les demi-Dieus qui moururent au ſiege de Troie, auroient eſté de méchans hommes, & le fils meſme de Thetis qui mépriſa le danger qui lui eſtoit ſi aſſeuré, de peur de faire vne lâcheté: Sa mere lui auoit predit, comme auſſi elle eſtoit Deeſſe, lors que le dépit de la mort de Patrocle le porta à ſe vanger d'Hector qui l'auoit tué. Mon fils ſi tu vanges la mort de Patrocle ton ami, & ſi tu fais mourir Hector en le tuant, il faudra que tu meures toi-meſme. Il répondit ſans barguigner. Apres la mort d'Hector la mort m'eſt deſirable, & bien qu'il eut eſté auerti par ſa mere, il mépriſa & le danger & ſa vie: aiant bien

plus grãd peur de viure comme vn coüard, & vn homme lâche qui n'auroit pas voulu vãger la mort de ſes amis. Que je puiſſe mourir, dit-il, tout à l'heure, apres que j'aurai tiré la vengeance de mon ennemi: afin que je ne demeure point ici oiſif & mépriſable dans le fons de mes vaiſſeaus, & que je ne ſois plus au monde qu'vn pois inutile ſur la terre. Penſeriez-vous qu'il ait fait conte, ni du danger, ni de la mort? Il eſt ainſi, Meſſieurs, que le rang & le lieu que chaqu'vn a pris, ou qu'il s'eſt donné de ſoi-meſme, comme le plus commode & le plus honorable, ou celui qui lui a eſté baillé de l'ordre du

Capitaine qui a pouuoir de lui commander, il eſt à mon iugement obligé de le garder au peril & au hazard de ſa vie, & ne doit penſer, ni à mort ni à danger, mais ſeulement à ne commettre pas vn'action qui ſoit honteuſe & deshoneſte. A la verité, Meſſieurs, ce me ſeroit vne grand' honte ſi lors que les Capitaines que vous m'auez donnez, & que vous auez choiſis pour commander en vos armées à Potydée & à Amphipolis, m'ont mis en quelque poſte ou ſentinelle, je m'y ſuis tenu ſans crainte du danger, ni de la mort meſme: Et que par la peur de mourir ou de courre quelqu'autre fortune, j'aban-

donnaſſe le rang que je croi que Dieu meſme m'a donné, qui eſt de viure en philoſophant, & m'examinant moi-meſme & les autres. Ce ſeroit alors que tres-iuſtement on pourroit m'accuſer en juſtice, de ne croire pas en Dieu; ſi ie des-obeïſſois à l'oracle, & ſi ie redoutois la mort, & ſi je croiois eſtre ſage en viuant de la ſorte, ne l'eſtant pas en effect. Car de craindre la mort ce n'eſt autre choſe que penſer eſtre ſage & ne l'eſtre pas, & c'eſt preſumer de connoitre ce qu'on ne connoit pas: car nul ne ſçait que c'eſt que de la mort, ni ſi elle eſt le plus grand bien de tous ceus qui peuuent

arriuer à l'homme. Ne ſeroit-ce donc pas vne ignorance extremement blâmable, que d'eſtimer connoitre ce qu'on ignore? C'eſt peut-eſtre, Meſſieurs, en quoi je differe des autres hommes, & en quoi ie pourroi ſembler plus ſage que les autres, de ce que ne connoiſſant pas quel eſt l'eſtat des ames en l'autre monde, je croi auſſi, cõme il eſt veritable, que je ne le connoi pas. Mais de faire vne iniuſtice, & de n'obeïr pas à Dieu & à l'homme qui a pouuoir de me commander, je ſçai tres-aſſeurément que cela eſt honteus & méchant. Iamais donc je ne redouterai ni ne refuirai ces cho-

ſes-là, que je ne ſçai pas au vrai ſi elles ſont bonnes ou non, autant que je redoute & que je fuis celles que je ſçai certainement eſtre méchantes & deshoneſtes. Quand donc vous m'enuoiriez abſous de cette accuſation, & que vous ne donneriez pas de la creance à ce que vous a dit Anytus, ou qu'on ne deuoit pas me faire venir en juſtice, ou que ſi vne fois on m'y appelloit il falloit me condanner à la mort, d'autant que ſi i'en échappois, vos enfans voulans faire le meſtier qu'ils me verroient faire impunément, ſeroient incontinent tous peruertis & corrompus. Quand, di-je, vous ne le croi-

riez pas, & que pour me gratifier vous me diriez. Socrates, nous n'ajoutons pas foi à ce que nous a dit Anytus : voila que nous te renuoions absous, à cette condition neantmoins que tu ne t'amuseras plus à philosopher de la sorte, ni à faire cette maniere d'examens & de recherches des autres: que si à l'auenir nous t'y surprenons, infailliblement nous te ferons perdre la vie. Ie vous diroi, Messieurs, je vous remercie de la faueur que vous me faites: mais je suis tout resolu de plutoſt obeïr à Dieu, que non pas à vous. Et tant que Dieu me donnera la vie & le pouuoir je ne cesserai de phi-

losopher de la mesme sorte, ni de vous faire les mesmes remõtrances, & de vous donner les mesmes bons auis, comme j'ai toujours fait par le passé, & selon ma façon ordinaire & accoustumée toutes les fois que l'ocasion s'en offrira. Comment, dirai-je au premier qui se presentera, vous qui estes naturel Athenien, citoien d'vne tres-grande & tres-celebre cité en puissance & en sageſſe, n'aurez-vous point de honte de mettre toute vostre étude & vostre soin à amasser de l'argẽt pour auoir des richesses, & des hõneurs autant qu'il vous sera possible d'en posseder, & au partir de là de n'auoir,

ni affection, ni pensée d'acquerir de la prudence & de la verité des choses, ni des moiens qui peuuent rendre vostre ame meilleure & plus parfaite. Que si quelqu'vn conteste contre moi & me dit qu'il y pense, je ne le lairrai pas aller aussi tost; mais je l'interrogerai, je l'examinerai, & le conuaincrai, Que si je trouue qu'il n'ait pas acquis la vertu que ie cherche en lui, je lui ferai des reproches, & lui dirai, qu'il neglige & fait peu de conte de ce qui est plus excellent, & qu'il estime dauantage ce qui est pire & de moindre valeur. C'est ce que je ferai, ce que je dirai au premier que je rencontrerai en

mon chemin, ſoit il jeune, ou vieil, ſoit-il naturel, ou étranger : mais plus aus naturels qu'aus autres, à cauſe de l'obligation que j'ai de ſeruir dauantage à ceus de mon païs, que non pas aus étrangers, puis que Dieu, comme vous ſçauez, le veut & le commande. Et je ne croi pas qu'il puiſſe arriuer vn plus grand bien à cette ville que cette ſorte de ſeruice que Dieu veut de moi, & auquel il m'oblige: car allant & venant je ne fais autre choſe que de vous perſuader, jeunes & vieus tous tant que vous eſtes, de n'auoir point de plus grand ſoin de vos corps, ni de vos biens, ni de quoi que ce

ſoit, comme vous deuez en prendre de vos ames, affin de leur donner toute la perfection qui vous eſt poſſible, vous préchant que la vertu ne procede pas des richeſſes; mais que de la vertu procedent les grans biens, & toutes les autres commoditez publiques & particulieres. Si en diſant ces choſes je corromps la jeuneſſe, elles ſont veritablement dommageables! Que ſi quelqu'vn m'obiecte que je ne préche pas cela, mais d'autres choſes de plus grande conſequence, il ne dit rien. Apres tout, Meſſieurs, je vous dirai, ou faites ce qu'Anytus vous conſeille, ou ne le faites pas, renuoiez

moi absous, ou me condannez si bon vous semble, je ne ferai iamais autrement quand je deuroi mourir mille fois. Ie vous prie, Messieurs, ne faites point ici de rumeur, ne vous troublez point pour quoi que ie vous die, accoisez vous, & me donnez paisible audiance: vous tirerez du profit de ce que ie vous dirai. Ie me doute bien que je vous dirai des choses qui vous feront murmurer, mais je vous prie de n'en rien faire. Ie vous di donc que quād vous me ferez mourir, estant ce que je suis vous ne me ferez point tant de mal qne vous en causerez à vous mesmes. Car quant à Melitus & à Anytus il

ne faut pas penſer qu'ils ſoient capables de me mal faire. Non, ils n'en ont pas le pouuoir. Vn homme de bien ne ſçauroit eſtre offensé par vn pire que lui, vn méchant peut bien lui procurer la mort, le banniſſement ou l'infamie, qui ſont de grans maus parauanture en l'eſtime des autres ; mais non pas certes en la mienne. Ie croi que c'eſt vn bien plus grand mal de faire mourir iniuſtement vn homme. C'eſt pourquoi, Meſſieurs, je n'ai pas tant beſoin comm'on pourroit penſer, de parler pour ma defenſe, comme de parler pour la voſtre: de peur que par ma condannation vous ne péchiez contre le don du-

quel il a pleu à Dieu gratifier voſtre ville. Car ſi vous me faites mourir je le vous di ſimplement (encore que parauanture vous vous en mocquerez) vous aurez péne d'en retrouuer vn autre donné de Dieu pour la conduite de voſtre ville, qui reſſemble à vn grand & genereus cheual: mais qui eſt peſant & retif à cauſe de ſa grandeur, & qui a beſoin d'eſperon pour le tenir éueillé? De meſme que Dieu m'a attaché à voſtre ville pour eſtre toujours aupres d'elle, excitant, perſuadant & picquant, tantoſt l'vn, tantoſt l'autre, ne faiſant autre meſtier que celui-là tout le long de la iournée. Ie vous di donc que malai-

sement en trouuerez-vous vn autre, qui vous rende le seruice que je vous fais. Que si vous m'en croiez, vous m'épargnerez, & ne vous déferez pas de moi. Il pourroit bien arriuer qu'à la façon que ceus qui dorment & qui se fâchent quand on les éueille, vous vous courroucerez aussi contre moi, & que par la persuasion d'Anytus vous me ferez mourir, apres cela vous dormirez comme d'vn somme lethargique iusques à ce que Dieu vous en ait enuoié vn autre, qui ait le mesme soin que celui qu'il m'auoit donné de vous. Mais afin que vous connoissiez que Dieu m'a donné à vostre ville pour lui

estre tel que ie vous ai representé. Considerez que l'homme n'a pas accoustumé de negliger entierement ses afaires, & ne se pas soucier toute sa vie comme quoi elles puissent aller, expres pour vacquer aus vostres. C'est neantmoins ce que je fais, aiant abandonné tout le soin de mes afaires domestiques, pour accoster tantost l'vn, & tantost l'autre, & de faire office comme de pere à ses enfans, ou d'vn bon aisné à ses cadets, en les exhortant à la vertu. Que s'il me reuenoit du profit en m'occupant à ce mestier, & si je prenoi de l'argẽt pour prẽcher & pour exhorter les autres, vous auriez raison de penser qu'il y eust de

l'homme. Mais considerez s'il vous plait comme, mes accusateurs mesmes qui ont dit tant de choses de moi auec vne effronterie nompareille, toutesfois leur impudence n'est pas montée iusqu'à ce point que d'auoir osé dire, ni produire aucun témoin qui eust l'asseurance de deposer contre moi, que j'aie jamais pris ni demandé salaire, ni recompense de quoi que ce soit. Pour moi j'ai vn témoin irreprochable de mon dire, qui est ma pauureté. Vous trouuerez possible étrange & hors de propos, de ce que je m'en vai rodant, ça & là, abordant & m'accostant des vns & des autres en particulier, m'in-

formant auec curiosité de l'estat de leur ame, & de leur interieur, & au partir de là je n'ai pas l'asseurance de paroitre en public, ni de monter en chaire pour donner des conseils vtiles & salutaires à tout le peuple. La cause de cela n'est autre que ce que plusieurs fois vous m'auez oui dire, qu'il y a vne voix diuine qui parle à moi d'ordinaire, & me donne des auertissemens. Melitus n'a pas oublié de mettre encore ce chef-là dans les points de son accusation, & d'en faire vne raillerie. Quoi qu'il en die, il est pourtant veritable que dés mon enfance j'ai eu communication auecques cette voix,

qui me détourne ſouuent de ce que je veus entreprendre: mais elle ne me dit jamais ce que je doi faire. C'eſt elle qui m'a détourné de m'entremettre des affaires publiques, & il m'a ſemblé qu'elle m'a toujours puiſſamment contrarié toutes les fois que je l'ai voulu entreprendre. Vous ſçauez bien, Meſſieurs, que ſi je me fuſſe mélé de vos afaires, il y a long temps que je ne ſeroi plus au monde, & ſi je ne vous euſſe de rien ſerui, ni encore profité à moi-meſme. Ne vous fâchez pas de ce que je vous di naïuement la verité. Quel moien y auroit-il qu'vn hõme ſe ſceut ſauuer de vos mains, & de

quelqu'autre peuple que ce ſoit, qui entreprendroit de vous contrarier à tous propos, & de vous empécher de commettre mille jniuſtices qui ſe font tous les iours. Il eſt donc force à celui qui veut combattre pour la juſtice, s'il veut ne pas mourir dans peu de temps, de demeurer en ſa condition priuée, & ne s'entremettre pas du public. Et afin que vous en ſoiez éclaircis dauantage, je vous produirai des preuues toutes certaines qui ne ſeront pas des paroles ſeulemẽt, mais des actions qui ſe ſont paſſées à la veüe de tout le mõde. Ecoutez je vous prie, ce qui m'eſt arriué en diuerſes occaſions,

afin que vous connoissiez que je n'estoi pas homme à ceder à qui que c'eut esté, où il y fust allé de l'acquit du deuoir, & de la defense de la justice. Comme quoi aussi en me roidissant pour le bien, je ne pouuoi longuement demeurer en vie. Ie vous representerai des choses peut-estre qui vous seront onereuses, mais elles sont veritables. Il est bien vrai, Messieurs, que je n'ai jamais exercé aucune Magistrature, ni charge de commandement, j'ai seulement par fois esté appellé au Conseil. Il écheut dõc que le cartier de ville qu'on appelle d'Antiochide, dont je suis, commandoit à son tour lors que vous fustes tous en de-

liberation de faire mourir injuſtement & ſans autre forme de procez ces dix Capitaines, pour n'auoir pas recueilli les corps de ceus qui auoient eſté tuez en la bataille naualle, ce qui eſtoit vne méchanceté ſignalée, comme depuis il parut qu'il n'y auoit point de leur faute; vous ſçauez que moi ſeul de tous tant qu'il y auoit de Conſeillers, je vous reſiſtai & remontrai de ne rien faire contre les lois, & que je fus d'auis contraire: Et quoi que vos orateurs criaſſent & tempeſtaſſent, & qu'ils fuſſent prets à me faire faire mon procez, à quoi vous autres conſentiez, je jugeai qu'il eſtoit plus honeſte pour moi de courre le

hazard de perdre la vie en ſouſtenant le droit, & la juſtice, que non pas me ranger de voſtre coſté pour crainte de la priſon, où de la mort, & de commettre vne jniuſtice auecques vous. Et ce fait arriua au temps que le gouuernement de la ville eſtoit encore populaire & Democratique. Mais depuis que le gouuernement eut changé de forme, & qu'il deuint Oligarchique; vous ſçauez que les Trente m'enuoierent moi cinquiéme à Tholos, auec commiſſion de nous tranſporter de là à Salamine, & d'y prendre & ſaiſir au corps Leon le Salaminien, & de le leur amener, pour le faire mourir, comme en ce

temps-là ils donnoient de telles commissions à beaucoup d'autres, afin qu'ils eussent force complices de leurs crimes. Alors je donnai à connoitre, non de parole, mais par effect, que je ne me soucioi point de la mort (encore que de parler de moi cela sente son rustique) mais que tout mon soin estoit de ne rien faire d'impie & de méchant: & le commandement de cette puissance, quoi que grande & terrible alors, ne fut pas capable de m'étonner, ni de me faire cõmettre vne injustice. Mais apres que nous fusmes sortis de Tholos, les quatre qui estoient de ma compagnie furent à Salamine, se saisi-

rent de Leon: pour moi je m'en retournai droit en ma maiſon, ne m'eſtant pas voulu méler de cett' afaire, dont je croi qu'il m'eut couſté la vie, ſi cette puiſſance n'euſt eſté bien toſt apres abolie & exterminée. Il y a encore force perſones qui en peuuent témoigner. Et donc penſez-vous que j'euſſe duré ſi lõg-temps ſi je me fuſſe entremis des afaires publiques, en me comportant en homme de bien & d'honeur, en prenant le parti de la juſtice, & nẽ preferant rien à mon deuoir? Non pas certes, Meſſieurs, je n'euſſe pas longuement duré, non plus que tout autre qui ſe propoſera le meſme deſſein. Ne doutez

donc nullement de moi, ou ſoit qu'il m'euſt fallu adminiſtrer vne charge publique, ou que je demeure en ma condition priuée, je n'euſſe jamais ſouffert, comme je ne ſouffrirai jamais tãt que je le pourrai empécher, qu'il ſe commette vne injuſtice par qui que ce ſoit, non pas meſmes par ceus que mes calomniateurs diſent eſtre mes diſciples, encore que je ne me ſois point mélé d'enſeigner perſone. Que ſi quelqu'vn a deſiré de m'entendre, ou de me voir faire ce dont je me méle, ſoit jeune, ſoit vieus, je ne l'ai jamais enuié à perſone, & je n'ai point accoutumé de prendre de l'argẽt pour parler, ni de me taire en

n'en prenant pas. Non, je permets de m'interroger à qui le veut, ſoit il pauure ou riche, ſans acceptation ni difference de perſone, & ſi quelqu'vn ſouffre que je l'interroge, il lui eſt libre d'entendre ce que je lui dirai. Que ſi quelqu'vn deuient meilleur ou non, par mes propos, je ne ſuis pas obligé d'en rendre conte, puis que je n'ai jamais promis à perſone de lui enſeigner quelque ſcience que ce foit; & s'il y en a qui veuillent dire que j'aie parlé en particulier à quelques-vns autrement que je ne fais à tous les autres, & en preſence de tous ceus qui veulent y aſſiſter, vous ſçauez qu'il ne dit pas la verité. Mais

d'où vient ce me direz-vous, qu'il y a quantité de jeunes hõmes qui se plaisent d'estre aupres de vous si lõg temps? Ecoutez je vous prie, Messieurs, je vous ai déja dit la pure verité. C'est qu'il y en a qui prennent plaisir d'entendre, comme quoi j'examine ceus qui pensent sçauoir quelque chose, & qui ne sçauent rien. La chose n'est pas mal agreable, & qui comme je vous ai déja representé m'a esté ordonnée de Dieu, tant par les oracles que par diuers songes, & par autres moiens que Dieu a accoutumé de tenir pour faire sçauoir ses volontez aûs hommes. Cela, Messieurs, est veritable, & la preuue en est fort ai-

zée. Si je ſuis comme on me calomnie, corrupteur de la jéuneſſe, il faut que maintenant je depraue les vns, & que par le paſſé j'en aie depraué d'autres. Depuis le temps que je me méle de corrompre les jeunes gẽs, il faut de neceſſité qu'il y en ait de ceus là qui ſoient déja vieus & anciens. Si donc il y en a de ceus là qui reconnoiſſent à cette heure que lors qu'ils eſtoient jeunes, je leur aie conſeillé quelque mal qui fut capable de les deprauer, qu'ils ſe leuent & depoſent contre moi, & qu'ils demandent que iuſtice ſoit faite de moi, cõme d'vn corrupteur qui depraue & qui debauche la ieuneſſe. Que ſi eus meſmes

font difficulté de deposer cõtre moi, que leurs peres, que leurs freres, leurs parens, & leurs proches, disent s'ils ont receu quelque déplaisir ou iniure par ceus qu'ils m'imputent d'auoir rendus méchans & deprauez. I'en voi beaucoup en cette assemblée qui ont eu de leurs proches & de leurs parens souuent à mes costez & en ma compagnie. Criton entre autres qui est de mesme âge que moi, & de mesme cartier, pere de Critobulus, que vous voiez ici aupres de moi. Lysanias Sphettien pere d'Eschines. Antiphon Cephesien pere d'Epigenes. Il y en a d'autres encore de ceus qui se sont rendus assidus à mes con-

ferences qui ont ici leurs freres. Nicostrate fils de Zotides, frere de Theodotus, Paralus fils de Demodocus, de qui Theages est frere. Adimantus fils d'Ariston qui est pere de Platon, que vous voiez ici aupres de moi, & Antidorus, de qui Apollodorus est frere. Ie pourroi vous en nommer plusieurs autres, dont Melitus deuoit en produire quelqu'vn pour témoin des crimes dont il m'accuse. Que s'il s'est oublié d'en faire ouïr de ce nombre là dans ses informatiõs, je lui donne permission de les citer, & des les faire depose contre moi. Mais vous trouuerez, Messieurs, tout le contraire. Car tous ces honorables hommes

hommes ſont prets de parler en la faueur de ce corrupteur de la jeuneſſe & de ce méchant, qui a depraué leurs parens, ainſi que Melitus & Anytus me calomnient. Poſſible, diront-ils, que ceus que j'ai deprauez & corrompus, auroient raiſon de prendre la cauſe pour moi; mais ſi leurs parens & leurs proches, que ie n'ai point déprauez ni rendus méchans, & qui ſont des perſones agées & fort honorables depoſent en ma faueur, quelle raiſon ont ceus-ci de prendre mon parti, ſi ce n'eſt qu'ils jugent bien que le droit & la juſtice ſont de mon coſté, & que Melitus dit des fauſſetez, & moi la verité des choſes. C'eſt

à peu prés, Messieurs, ce que j'ai eu à vous representer pour ma defense, & pour ma justification. Mais possible que quelqu'vn qui ne se regardera que soi-mesme, & ce qui a accoutumé de se pratiquer en de semblables rencontres, se formalisera de ce qu'en des occasions de moindre importance que celle-ci, où il s'agit de ma vie, vn autre iroit solicitant & priant ses juges en habit de dueil, & en larmes, & mesme feroit venir ses enfans en public, à fin d'émouuoir à compassion, & se feroit assister de ses amis, & de ses proches. Ce neantmoins je ne fai rien de tout cela, quoi que je coure le plus grand danger

qu'vn homme ſçauroit jamais courre de perdre la vie. Poſſible, di-je, s'en pourroit-il trouuer quelqu'vn qui s'offenſera de ma ſuffiſance, & qui dans l'indignation qu'il aura conceuë de me voir proceder de la ſorte, jettera par dépit dedans l'vrne la balotte de ma condannation. Si dauanture il s'en trouue de cette humeur, qu'il ne penſe pas pour cela que je me conduiſe en cette action ſelon ſa phantaiſie. Non, mais je le contenterai ſi je puis de cette raiſon. Monſieur mon ami, lui dirai-je, ne penſez pas que je n'aie des amis & des proches: car comme dit le bon Homere, je ne ſuis pas engendré d'vn cheſne, ni d'vne

roche: mais j'ai vn pere comme les autres hommes: de façon que ie ne manque point de parens ni d'alliez, & vous dirai dauantage, Meſſieurs, que i'ai trois fils, dont l'vn eſt jeune homme, & les deus autres ne ſont encore que des enfans; ce n'eſt pourtant pas mon intention que de les faire venir ici, & vous émouuoir par leur preſence à me renuoier abſous de cette accuſation. Qui me meut d'en vſer de la ſorte? Vous pouuez croire, Meſſieurs, que ce n'eſt point par orgueil ni par mépris que je face de vos perſones: mais ſi c'eſt que je me ſente aſſez de courage pour mépriſer la mort, c'eſt vn autre diſcours. Ie

me contenterai de vous dire, que c'eſt pour voſtre honneur & pour le mien, & pour la reputation meſme de voſtre ville, qu'il ne me ſemble pas beau ni honeſte qu'vn homme de ma ſorte, & qui a acquis vn tel nom, ſoit à tort ou à droit, ſe ſoumette à toutes ces actions que les autres font en de ſemblables rencontres. C'eſt vne perſuaſiõ toute receuë, & qu'on n'oſtera pas de l'eſprit des hommes, que Socrates a je ne ſçai quoi de plus que les autres. Si donc il ſeroit honteus & deshoneſte aus perſones que vous auez en quelque eſtime d'exceller les autres en ſageſſe, en conſtance, & en quelqu'autre ver-

tu, de s'abbaisser à ces soumissions, comme il est arriué à plusieurs de ceus là qui pensoient bien estre quelque chose plus que le commun des hommes, à qui j'ai veu faire des merueilles pendant le jugement de leurs procez, dans l'opinion qu'ils auoient qu'il ne leur pourroit arriuer vn plus grãd mal, que si on les condannoit à la mort, cõme si ils deuoient estre immortels, au cas que vous ne les fissiez pas mourir. A vrai dire, cette sorte de persones causoient vn grand deshoneur à vostre ville, & donnoient occasion aus étrangers de faire de mauuais jugemẽs, que ces braues hõmes que les Atheniens croient auoir

tant d'excellence & de perfection par dessus les autres, & dõt ils sont chois pour les mettre dans les grandes charges, & dãs les premieres dignitez de leur republique, n'ont aucun auantage de vertu par dessus les plus simples femmelletes. Veritablement, Messieurs, ni nous de qui on a de la creance que nous soions quelque chose, ne deuõs pas faire ces actions: & quand nous les voudriõs faire, vous ne deuriez pas nous les permettre; au contraire vous estes obligez de montrer, que vous condannerez beaucoup plutost ceus, qui par ces mines & ces jeus qu'ils font pour émouuoir à cõpassion, rendent vostre ville ri-

dicule, que ceux qui attendent en repos l'euenement & la decision de leur cause. Mais sans considerer ce qui est de l'honneur de vostre ville, il me semble que ce n'est chose juste de prier vn juge, & d'estre enuoié absous par vne recommandation : il faut l'instruire & le persuader. Car le juge ne sied pas en son tribunal pour donner en grace la justice, mais pour la faire & la rendre à qui elle appartient : & il n'a pas presté serment de fauoriser qui bon lui semblera, mais de juger selon les lois : & partant il n'est pas honeste ni licite à nous de vous conuier à faire de faus sermens, ni à vous de prendre coustume de les faire : car nous

sorions coupables les vns & les autres. Ne pensez donc pas, Messieurs, que jamais je me soumette à faire ces actions que je n'estime pas estre, ni justes, ni honestes, ni saintes, & encore par Iupiter, en cette occasion où je suis accusé d'impieté par Melitus. Car si je venois à vous persuader, & si à force de vous prier je vous contraignoi, de m'absoudre, contre le serment que vous auez presté de juger selon les lois, & la justice, je feroi voir que vous autres Messieurs, ne croiriez pas en Dieu, & moi-mesme si je sortoi de vos mains de la façon, je me rendroi coupable du crime dont on m'accuse, & que veritablement

je croirois qu'il n'y a point de Dieu. Mais je n'ai garde d'en vſer de la ſorte, car je croi qu'il y a des Dieus, & je le croi bien mieus que pas vn de ceus qui m'accuſét de n'en croire point: & c'eſt pourquoi je vous recómande, & à Dieu, de prononcer en ma cauſe tel arreſt que vous jugerez eſtre plus à propos pour vous, & pour moi. Non, Meſſieurs, je ne m'offenſe pas de ce que dé-ja vous m'auez condanné en premiere inſtance, beaucoup de rencontres m'en empéchent: cela n'oſt pas arriué contre mon attente, au contraire je me ſuis bien plus émerueillé de voir le nombre de vos ſuffrages: car je ne penſoi pas de-

uoir estre condanné par vn si petit nombre, je croioi que la plus part de mes juges iroient par leurs voix à ma condannation. I'ai esté bien ébahi de voir que si j'en eusse eu trois seulement dauantage en ma faueur, j'estois absous à pur & à plein. I'ai donc eu dé comme chacun sçait l'accusation de Melitus, que si Anytus, & Lycon ne se fussent leuez pour m'accuser, il eut paié les mille dragmes de l'amande pour n'auoir pas emporté plus de la cinquiéme partie des suffrages. Cet homme donc, Messieurs, mé juge digne de mort, soit ainsi. Mais moi dequoi iugeriez-vous que je m'estime digne? Ce sera sans doute de ce

que je croi meriter. Et quelle péne ou recompense ai-je meritée? pour n'auoir pas teu ni dissimulé ce que j'auois appris, & qui estoit de ma connoissance: pour auoir negligé, ce dont les autres font grãd estime je veus dire mes afaires domestiques, d'acquerir du bien, d'amasser de l'argent, de faire ma maison, d'auoir des charges de guerre, ou des offices de robbe longue, des dignitez, & des Magistratures: pour ne m'estre point aussi mélé des broüilleries, des sedicions, & des conspirations qui se sont faites dans l'estat, aiant iugé que je n'estois pas né pour mettre mes esperances, ni mon salut en toutes ces choses-

là, auſquelles je ne me ſuis appliqué, aſant bien connu que i'y ſerois inutile tout à fait, & pour vous, & pour moi. Ce qui a eſté cauſe que j'ai transferé tout mon ſoin, & toute mon étude, à procurer le bien de chaqu'vn de vous en particulier, & à vous faire le meilleur office qu'il eſtoit poſſible de vous rendre, en eſſaiant de vous perſuader de ne preferer quoi que ce ſoit à vous meſme, & de n'auoir point d'autre plus grand ſoin que de vous rendre autant hõmes de bien, & autant ſages, & bien auiſez, que vous le pourriez eſtre, d'auoir en plus grande recommandation le bon ordre, & bon reglement de la vil-

le, que ſa grandeur & ſon opulence, & de meſme de tout le reſte. Qu'eſt-ce donc que j'ai merité pour tant de bonnes actions ? Certainement, Meſſieurs, j'ai merité que vous me gratifiez d'vn bien conuenable, & proportioné à ma condition. Et que faudroit-il à vn homme pauure comme moi, qui ne ceſſe de vous obliger tous les jours, & qui auroit beſoin d'vn honeſte loiſir pour l'emploier à vous remontrer ce que vous deuez faire? Vous ne ſçauriez, Meſſieurs, faire vn plus grand bien à vn tel homme, que d'ordonner qu'il ſoit nourri dans le Prytanée au dépens du public, à bien meilleur

titre que vous n'y nourrissez ceus qui aus ieus Olympiques ont gagné le pris de la course à cheual, ou en chariot. Car telles gens ne vous donnent que la reputatiõ d'estre heureus, & moi je vous rens bien-heureus en effect: & puis les autres n'ont point besoin d'alimens, & moi j'en ai tres-grande necessité. Si donc vous auez à me donner vne recompense proportionée à mes merites, pour moi je m'estime digne d'auoir pour le reste de mes iours, ma nourriture, & mon entretenement dans le Prytanée. Possible qu'en vous parlant de la sorte vous jugerez que c'est par orgueil, & par

complaiſance que j'ai de moi-meſme, comme quand je vous ai parlé ci-deuant, de vous prier, & de vous ſoliciter en habit de dueil, & de ſuppliant pour mon afaire. Mais je vous puis aſſeurer, Meſſieurs, que cela n'eſt pas, & qu'vne autre raiſon me meut à vous tenir ce langage. I'ai cette creance de moi-meſme, que pour rien du mõde je ne voudroi pas à mon eſcient faire le moindre tort à perſone, mais je ne puis pas vous faire croire le meſme de moi, à cauſe que nous auons peu de temps à diſcourir là deſſus enſemble. Que ſi vous auiez vne loi telle qu'il y a pluſieurs peuples qui ont, de ne faire

faire pas le procez criminel à vn homme tout en vn iour, & de ne le condanner pas à la mort auec tant de precipitation; mais qu'on vous donnaſt du temps pour y penſer, & à vous y reſoudre: je me promets bien que je vous euſſe gaignez & perſuadez: mais en l'eſtat ou ſont les afaires il ne m'eſt pas poſſible au peu de temps qui m'eſt donné, d'effacer de vos eſprits les calomnies, & les mauuaiſes impreſſions que dés long temps vous auez de moi. Aiañt donc pris la reſolution de ne faire jamais tort à perſonne, je n'ai garde auſſi de faire tort à moi-meſme. C'eſt je ne vous dirai pas

que je merite aucune punition. Comment? Eſt-ce pour éuiter ce dont Melitus me juge coupable & condannable (que ie vous ai tantoſt auoüé ne ſçauoir ſi c'eſt choſe bonne, ou mauuaiſe) & pour faire commuer la péne de mort à quelqu'vne de ces autres choſes que je ſçai certainemẽt n'eſtre pas bonnes? la priſon perpetuelle? Et qu'ai-je afaire de viure pour demeurer en priſon toute ma vie, & pour eſtre eſclaue des onze que lon commet pour la garde des priſonniers? Quoi donc, peut-eſtre à quelqu'amande pecuniaire, à condition de tenir priſon iuſques à ce que j'y aie ſatisfait.

Mais ce me ſeroit autant que d'eſtre condanné à priſon perpetuelle. Car vous ſçauez bien que je n'ai point d'argent, & que partant je n'y pourroi iamais ſatisfaire. Poſſible choiſiroi ie le banniſſement? & vous pourriez m'y condanner. Veritablement, Meſſieurs, il faudroit que j'euſſe vne grand' amour pour moi-meſme, & vn merueilleus deſir de viure, ſi j'eſtois ſi peu raiſonable que je ne ſceuſſe pas ainſi diſcourir en moi-meſme. Vous autres qui eſtes mes compatriotes & mes citoiens, vous n'auez peu deuenir capables de ſupporter mes conferences, & mes diſcours, qui vous ſont mainte-

nant ſi odieus, que vous cherchez tous les moiens de vous en défaire, les autres qui ne ſont que des étrãgers les pourroient-ils bien ſupporter, cela ſeroit fort incroiable. Et puis, Meſſieurs, ſeroit-il honeſte à vn homme de ma condition de viure comme vn banni, & d'aller de ville, en ville, en chãgeant tous les jours de maiſon, & de domicile: car je ſçai bien qu'en quelque lieu que je puiſſe aller, les jeunes gens me ſuiuront, & prendront plaiſir à m'entendre de meſme qu'ils font en cette ville, que ſi je les chaſſe d'autour de moi, eus meſmes pourſuiuront qu'on me chaſſe, & feront que les

plus anciens me perſecutent. Que ſi je les admets en ma conuerſation, leurs parens & leurs amis me chaſſeront pour leur conſideration, comme vous faites. On me dira poſſible. Mais, ô Socrates, quand vous ſerez ſorti de noſtre ville ne ſçauriez-vous viure en repos en quelqu'autre part, & demeurer en ſilence? C'eſt en quoi je trouue plus de difficulté, qu'en tout le reſte, à vous perſuader ce qui eſt de la verité. Parce que ſi je vous di que ce ſeroit des-obeïr à Dieu, & que c'eſt la cauſe pour laquelle il m'eſt impoſſible de me tenir coi, en repos, & en ſilẽce, vous penſerez auſſi toſt que c'eſt

que je me mocque, & ne me croirez pas. Que si je vous dis que c'est le plus grand bien qui sçauroit arriver à l'homme que de discourir le long du jour de la vertu, & de ces matieres dont vous m'entendez parler ordinairement en m'examinant moi-mesme, & les autres, & que la vie qui demeure sans estre examinée ne merite pas d'estre appellée vie, vous m'en croirez encore moins que du reste. Il n'y a rien neantmoins si veritable, quoi qu'il soit tres-malaizé à persuader. Au surplus je n'ai pas accoutumé de me condamner moi-mesme à aucun mal que ce soit, c'est pourquoi si j'auoi de l'argent

je ne feroi nulle difficulté d'en paier autant que vous en voudriez tirer de moi, car je n'estime pas que de perdre de l'argẽt ce soit faire vne perte dommageable. Mais pour vous dire la verité, je n'en ai point, si ce n'est que vous n'en vouliez pas dauantage que je puis en paier, qui est enuiron la valeur d'vne mine. Platon, Criton, & Aristobulus'en offrent iusqu'à trente, & se constitueint pléges pour moi. Mais permettez moi que je vous dise encore, Messieurs, que pour peu de temps qui me reste à viure, vous perdez beaucoup de vostre reputation si vous abbregez mes jours en me condannant à la

mort. Car je vous prie, ceus qui voudront vous blâmer, n'auront-ils pas raison de dire que vous auez fait mourir Socrates, qui estoit vn homme sage, ils en parleront de la sorte, quoi que je ne sois pas tel, & vous le reprocheront eternellement. Que si vous auez vn peu de patience la nature vous rendra jouïssans de ce que vous desirez, auec tant de passion, sans qu'il y ait de vostre faute. Considerez mon âge vous trouuerez qu'il est fort auancé dans la vie, & fort proche de la mort. Ie ne di pas ceci pour tous; mais pour ceus-là seulement qui m'ont condanné à mourir. Ie leur dirai encore plus. Peut-

estre pourriez vous penser que j'aie faute de ces raisons, auec lesquelles j'eusse pû vous gaigner & vous persuader, si j'eusse estimé deuoir dire, & deuoir faire tout ce qui estoit capable de me donner gain en cette cause. Vous vous trompez, ie n'ai pas eu manque de raisons, mais oüi bien d'impudence & d'effronterie à ne pas vous representer ce qui eust esté plaisant & agreable à vos oreilles, qui estoit de m'entendre pleurer, & lamenter, dire, & faire beaucoup de choses qui eussent esté indignes d'vn homme de ma sorte, de mesme que vous voiez faire aus autres en semblables occasions. A quoi je

n'ai pas eſtimé qu'il fuſt à propos pour moi de me relâcher, ni de faire aucune action baſſe & ſeruile, pour me mettre hors de danger, ne me repentant point d'auoir parlé de la ſorte pour ma defenſe: tant s'en faut, j'aimerois beaucoup mieus mourir apres m'eſtre defendu de la façon, que de viure m'y eſtant comporté d'autre ſorte. Car ni en jugement, ni en la guerre, il ne faut pas penſer que ni moi, ni vn autre, doiue faire tout ce qui lui ſera poſſible pour ne pas mourir. Il n'y a point de doute que dans les combats, qui voudroit jetter ſes armes pour fuir plus legerement, ou qui ſe voudroit jetter aus pieds de l'enne-

mi pour lui demander la vie, pourroit par ces voies se garantir de la mort. Il y a beaucoup d'autres moiens en toute sorte de dangers pour s'empécher de mourir, à qui les voudroit pratiquer, & qui auroit le courage de tout dire & tout faire pour sauuer sa vie. Cela n'est point mal-aizé, Messieurs, que d'esquiuer la mort; mais il est bien plus difficile d'éuiter de faire vne lâche & méchante action, qui est plus legere & plus viste que n'est la mort. Pour moi qui suis tardif & pesant, la mort qui n'est pas si legere que la méchanceté m'a attrappé, mais cette-ci qui a les pieds merueilleusement legers, a surpris

parties aduerſes, qui ſont plus forts & plus vigoureus que moi. Voici donc que je m'en vai, & que je me ſepare de vous, eſtant condanné à mort par voſtre jugement, mais par la ſentence & le jugement de la verité, mes parties aduerſes ſont condannées à demeurer toute leur vie en leur vice, & en leur méchanceté. Ie me tien à ce jugemẽt, & je n'en appelle point. Il me ſemble que c'eſt aſſez parlé de ce ſujet. I'oſerai donc à cette heure vous predire, & vous prognoſtiquer l'âuenir à vous autres, Meſſieurs, qui m'auez condanné: car me voila ſur le point auquel on dit que les hõmes prophetiſent quand ils ſont

à l'article de la mort. Ie vous di donc, Meſſieurs, que ſi vous executez voſtre ſentence, vous encourrerez auſſi toſt apres ma mort vne punition bien plus fâcheuſe que celle que vous exercez deſſus moi. Car par ma mort vous ne faites autre choſe que de vous deliurer, ce vous ſemble, de n'auoir plus à rendre conte de voſtre vie à perſone; mais je vous predi qu'il vous arriuera le contraire. Vous aurez plus grand nombre de ces Cenſeurs, & de ces faiſeurs d'enqueſtes, leſquels j'ai retenus & empéchez juſqu'à preſent, & vous ne vous en prenez pas garde: & ces perſones là vous ſeront d'autant plus fâcheuſes & importu-

nes, qu'elles ſont plus jeunes que moi, & vous importuneront dauãtage. Car ſi vous penſez qu'en faiſant mourir les hõmes vous arreſterez le cours de ceus qui vous reprochent que vous ne viuez pas bien, vous vous trompez au jugement que vous faites. Ce n'eſt pas vn moien ni faiſable, ni honeſte pour vous en deliurer. Le plus court, le plus beau, & le plus aizé, c'eſt de ne les pas empécher, mais de former ſi bien vos mœurs & vos actions à la vertu, que les autres n'y puiſſent rien trouuer à mordre, ni à redire. C'eſt ce que j'auois à predire à mes accuſateurs, & aus juges qui m'ont condanné auant que

de conclurre mon discours. Quant à ceus qui m'ont absous, ce me sera vn grand contentement de m'entretenir en leur compagnie sur le sujet de cett' afaire pendant le temps de ces vacations, que l'execution des arrets de mort demeure en suspens, & que par ce moien j'ai encore quelques jours à demeurer en vie. Ie vous prie dõc vous autres Messieurs, qui m'auez esté fauorables, de m'assister durant ce temps là, car rien n'empéche que nous ne puissiõs nous entretenir ensemble. I'ai enuie de vous raconter, comme à mes amis, vn accident qui m'est arriué à cette heure, & vous declarer ce que cela peut

ſignifier. Ie vous dirai donc, Meſſieurs, à vous di-je, qu'à bon droit je puis appeller mes juges, puis que vous auez jugé juſtement, qu'il m'eſt arriué vne choſe merueilleuſe. Ie vous ai parlé d'autrefois de cette voix prophetique qui parle à mon interieur, il eſt vrai que par le paſſé je l'entendoi fort ſouuent, & je n'entreprenoi pas la moindre choſe à faire, que ſi elle n'eſtoit pas bonne, & que je m'en deuſſe abſtenir, elle ne me fiſt de la reſiſtance : toutesfois en cette occurrence, & au plus extreme danger qu'on pourroit penſer qu'vn homme ſçauroit eſtre, ce diuin ſignal ne s'eſt point preſenté à moi lors que ce matin je

ſuis

ſuis ſorti de mon logis pour venir en ce lieu, ni meſme lors que je ſuis monté au barreau pour parler, ni en tout le diſcours que j'ai prononcé pour ma defenſe: & neantmoins en beaucoup de rencontres de moindre importance, je l'ai ſentie qui me reſiſtoit au beau milieu de mon diſcours. D'où peut venir cela? à mon auis je le vous dirai. Facilement il peut eſtre que l'accident où je ſuis tombé doit eſtre pour mon bien, & que nous faiſons vn jugement qui n'eſt pas bon, lors que nous eſtimons que c'eſt choſe mauuaiſe que de mourir. I'ai vne forte preuue de cela. Car ce diuin ſignal n'euſt pas manqué de me faire quel-

que resistance interieurement, si je ne me fusse porté à quelque bien. Ce qui nous doit faire penser qu'en la mort il y a quelque grand bien que nous ne connoissons pas. Car ou selon l'opinion du vulgaire, la mort n'est autre chose que de n'estre plus rien, & que la persone qui est morte n'a plus de sentiment de quoi que ce soit: ou bien ce qui est plus veritable, la mort n'est rien qu'vn changement, & vn passage que l'ame fait du lieu où elle est en vn autre. Que si elle est vne priuation de tout sentiment, & semblable à vn dous somme, où celui qui dort n'est pas mesme inquieté d'aucun songe, sans doute que la

mort apporte vn admirable gain à l'homme. Quant à moi j'eſtime que ſi vn homme auoit paſſé vne telle nuit en dormant auec tant de douceur, qu'il n'auroit pas reſſenti la moindre inquietude, non pas meſme en ſongeant, & qu'il vint à comparer à cette nuit là toutes les autres nuits, & tous les autres jours de ſa vie: ſi par apres on lui demandoit quelles nuits, ou quels jours il auroit paſſez plus doucement & plus à l'aize que celle là; je m'aſſeure que quand ce ſeroit le grand Seigneur, & non pas vne perſone de baſſe condition, qu'il prefereroit vne nuit ſemblable à celle là, à toutes les nuits, & à tous les autres

jours de sa vie. Que si la mort est de cette qualité, j'oze asseurer que c'est vn grand gain à l'homme que de mourir : car toute l'eternité ne lui sera non plus qu'vne nuit. Que si la mort est vn passage & vn changement de lieu en vn autre: & s'il est vrai ce que lon dit, que tous ceus qui sortent de ce monde se trouuent en ce lieu là, se pourroit-il imaginer vn plus grand bien, Messieurs, pourroit-on se feindre vn plus grand auãtage, que d'échapper des mains de ces mauuais juges de ce monde, & de tomber entre les mains de juges equitables, vn Minos, vn Radamanthe, vn Eacus, vn Triptolemus, & tous les autres

demi-Dieus qui ont exercé droitement la justice en cette vie, & qu'on dit estre établis pour la rendre à chacun selon ses merites en l'autre monde. Ce changement donc de domicile n'est-il pas heureux? Qui de vous ne choisiroit de viure eternellement en la compagnie d'Orphée, d'Homere, d'Hesiode, & d'vn nombre infini d'autres excellés hommes. Pour moi cent fois je voudroi mourir pour estre en la jouïssance de ces biens-là, si toutesfois ce qu'on en dit est veritable. I'auroi vn admirable plaisir de me treuuer en la conuersation de Palamedes & d'Aiax le Telamonien, & de tels autres

braues hommes, qui ſont morts par des jugemens iniques, auec leſquels j'aurois vn extreme contentement, en comparant mes auantures auec les leurs, & de paſſer mon temps à examiner les vies de tous ceus qui ſont en ce païs-là, comme je faiſois en ce monde: qui eſt ſage par entr'eus, ou qui ne l'eſt pas & le croit eſtre? Qui pourroit jamais dignement eſtimer les delices que j'aurois à examiner & ſonder la ſageſſe & la prudence de ce grand Capitaine, qui aſſembla tant de forces deuant Troie, & encore celle d'Vliſſes & de Siſyphus, & d'vne infinité d'autres tant hommes que femmes. Diſcourir

auecques eus, s'entretenir en leur compagnie, les interroger, les ſonder, & les éprouuer. Ce ſeroit vne felicité du tout incomprehenſible. Et ce qui eſt vn bonheur qu'on ne ſçauroit aſſez exprimer, c'eſt que ceus qui ſont en cet eſtat ne peuuent plus mourir. Les méchans n'ont plus de pouuoir ſur leur vie, & ſont infiniment plus heureus que ceus qui viuent en ce monde, à cauſe qu'ils ſont en la poſſeſſion de l'immortalité. Vous deuez, Meſſieurs, auoir de bonnes eſperances en la mort, & croire comme vn oracle de verité, qu'il n'y a rien qui puiſſe nuire à vn homme de bien, ni en la

mort, ni en la vie, & que les Dieus ne negligent point ſes afaires. Auſſi ne croiez pas que les miennes aillent à l'auanture, & ſans quelque prouidence diuine. Pour moi j'ai vne certitude qu'il eſtoit meilleur & plus expedient pour moi de mourir à cette heure, que de viure dauantage. Et c'eſt à l'occaſion que ce diuin ſignal ne m'a point donné d'auis contraire, & je n'ai nul reſſentiment ni contre ceus qui m'ont accuſé, ni contre ceus qui m'ont condanné. Ils ne ſont blâmables ni reprehenſibles qu'en vn point, c'eſt qu'ils ont creu me faire beaucoup de mal en ne m'en faiſant point du tout.

Quant à ce qui touche mes enfans, Messieurs, je vous les recommande, & vous prie que lors qu'ils seront en âge, vous les punissiez comme moi s'ils vous fâchent & vous molestent de la mesme sorte que j'ai fait. Mais chastiez les bien plus rigoureusement, si vous reconnoissez qu'ils facent plus d'estat de l'argent & des autres choses de mesme, que non pas de la vertu: & si ils sont des suffisans, & qu'ils pensent estre d'habiles hommes, encore qu'ils ne le soient pas. Que si vous en vsez de la sorte, je tiendrai que moi & mes enfans nous vous serons fort obligez. Mais voila que l'heure est passée, & je m'en

vais à la mort, & vous à la vie. Or s'il en prendra mieus à vous ou à moi, nul ne le sçait, il n'y a que Dieu qui le connoisse.

PHYLLARQVE A SES Censeurs-partisans de Narcisse.

LETRE XXVI.

MESSIEVRS, on dit que vous trouuez à redire à mes lettres, & que vous me blâmez de ce que par fois je parle plus licencieusement que ne deuroit parler vn homme de ma condition, aiant meſmes vſé plus ſouuent que de raiſon, d'vn terme qui of-

fenſe vos oreilles. Encore que les plus chaſtes Peres de l'Egliſe ancienne n'aient pas eu cette retenüe que vous exigez de moi, & que librement ils aient appellé par leur nom les grans crimes, & les lieus où ils ſe cõmettent plus ordinairement: Neantmoins puis que le terme de bordel vous bleſſe, & pleuſt à Dieu que le lieu vous offenſaſt plus que le mot, vous ne le verrez plus en mes ouurages, tant je me départs librement de ce qui ne vous contente pas en mes écrits: Si ce n'eſt que vos ſaletez me forcent de le prononcer, & de me ſeruir de la meſme liberté, dont le ſainct Eſprit a vſé, qui dans la ſeule pro-

phetie d'Ezechiel, a nommé trois fois le mot qui vous offense. Et que Saluian Eueſque de Marſeille a priſe dans ſes liures de la Prouidence, où en vne ſeule petite periode il repete trois fois le terme que vous ne trouués pas bien ſeant en mes letres. *Vnus gurges, omnium gula, pene omnium lupanar, omnium vitia. Et quid dicam de lupanaribus? minoris etiam criminis lupanar puto.* Dans le meſme traité, qui eſt le ſeptiéme de la Prouidence, il y eſt repeté deus fois autant qu'il ſe rencontre en tout mon liure. Ce n'eſt pas ce qui vous bleſſe, mais c'eſt ce que vous feignez vous bleſſer. Auſſi n'eſt-ce pas

le nom du lieu que vous deuez deteſter, c'eſt le vice qui s'y exerce. Les ſaincts ont pris plus de licence que vous ne m'en donnez. Mais peut-eſtre voudriez vous m'interdire l'vſage des mots, afin de m'oſter le pouuoir de declarer les vices dont on voit que vous faites gloire. C'eſt le meſme ſouhait de celui dont vous vous eſtes rendus partiſans, quand il écrit, que le Pape & le Roy deuroient oſter aux Moines l'vſage de la langue Latine, & de la Françoiſe. Il auoit peur que ceus dont il parle ne reconnuſſent ces ſottiſes en l'vne & en l'autre de ſes langues: Et je croi que le plus grãd de ſes ſouhaits aujourd'hui ſe-

roit, que tous les Moines ne ſceuſſent point d'autre langage que celui de la Chine, ou du Iapon. Vous voudriez me reduire à ces termes, & me defendre de parler Frãçois, afin que le monde n'eut pas la connoiſſance de vos fautes. Soiez ſi ſobres, & ſi temperans en vos écrits, que vous ne me donniez point occaſion de nommer les crimes que vous loüez, & que vous approuuez au moins par vos plumes.

On dit que vous faites vne recherche exacte de mes fautes en Grammaire, & que dé-ja vous en auez recueilli de mes écrits autant qu'il en faut pour faire vn juſte Dictionaire, vous

me faites vn ſeruice plus grand que je n'euſſe ozé eſperer de mes meilleurs amis: & je vous aſſeure que ſi la pauureté que j'ai voüée me permettoit d'eſtre plus accommodé que je ne ſuis, j'euſſe donné de l'argent, & de bon cœur, à qui euſt voulu entreprendre la beſongne que vous faites. Ne m'eſtimés pas ſi glorieus que je n'en face tresbien mon profit: & ſi vos obſeruations ſont raiſonables, je vous donne parole que je m'en ſeruirai en la premiere edition qui ſe fera de mes œuures. Mais ſi vous ne faites les frais de l'impreſſion de ce nouueau Dictionaire, je me doute que vous aurez péne à trouuer vn libraire qui

qui l'entreprenne à ſes dépens, & des marchans qui le veuillent achetter: car à quel propos ſe charger d'vn Dictionaire qui ne ſoit que de fautes, & où il n'y ait vn ſeul bon mot à apprendre. Quoi que s'en ſoit je vous remercie dés cette heure de la péne que vous prenés, & vous prie de ne perdre pas courage, parce que je n'atten qu'apres cette piece à remettre ſous la preſſe quelques vnes de mes verſions, que des plus grans de ce Roiaume m'ont commandé de reuoir aus premieres heures de mon loiſir. Vous auez bien de la péne à juſtifier voſtre partie des fautes, dont je l'ai conuaincuë, & pour ce que vous

ne trouuez que dire contre la ſubſtance des choſes, vous tâchez de tirer en haine mes paroles, & de me broüiller auec les perſones que j'honore. Vous dites donc que je ne parle pas ſi reſpectueuſement que je deuroi des Eueſques. Ie croi qu'en toutes mes letres il ne m'eſt arriué que de parler de deus ſeulement, dont l'vn eſt feu Monſieur l'Eueſque d'Aire, & l'autre Monſieur l'Eueſque de Nantes d'à preſent. De cettui-ci, parce que mõ diſcours me portoit à parler directement de lui; encore que je n'ẽ aie pas dit tout ce que ſes excellentes qualitez meritent, je penſe neantmoins que ſa modeſtie lui fera venir

plus de rougeur au visage par les veritables loüanges que je lui donne, que l'impudence n'en effacera de dessus le front de ceus qui m'accusent de n'auoir pas si dignement parlé qu'il appartenoit des autres de sa mesme qualité. De Monsieur l'Euesque d'Aire dernier mort, pource que le sujet ne me portoit qu'à parler de lui obliquement, c'est à dire, en blâmant les sottes hyperboles que l'auteur des lettres auoit dites de sa santé: aussi n'ai-je pas fait reflexion sur le merite de sa persone, dont il ne s'agissoit pas en ce lieu-là. Ie n'ai pas entrepris de faire des éloges de tous ceus que je nomme en mes dis-

cours, quand je ne les nomme qu'indirectement ſans jetter la veuë de droit fil ſur leur perſone. Nul homme de bon jugement, & qui ſçache que c'eſt que d'écrire, ne me blâmera de cette omiſſion. Ce n'eſt pas que je ne ſçache fort bien ce que je doi à la memoire de feu Monſieur l'Eueſque d'Aire. I'ai connu la valeur de ſon eſprit auſſi délié que d'aucun autre Prelat qui ſoit en France: je ſçai qu'elle a eſté la probité de ſes mœurs, le ſoin qu'il a eu de ſon troupeau, & qu'il eſt mort dans les fonctiõs de ſa charge, & au lieu de ſa reſidence. Dieu nous l'a raui, pource que nous n'eſtions pas

dignes de ſa vertu. Nos premieres études m'auoient donné l'honneur de ſa connoiſſance, & quelque part en ſon amitié. Si parlant de lui j'ai dit, le pauure Eueſque, je n'ai rien dit qu'en noſtre langue on ne puiſſe dire d'vn Pape, d'vn Empereur, & d'vn Roi, à qui il ſera arriué quelqu'accident digne de commiſeration, c'eſt vn terme de pitié, & non pas de mépris, la compaſſion le tire de noſtre bouche, & non pas la haine, où la mauuaiſe volonté. Quãd je parlerai du Pape Leon onziéme, je ne penſerai pas eſtre digne de blâme, ſi je di. Tout le monde ſe réiouït à ſa creation: mais le pauure Pape

ne surueſcut pas long temps à cette publique réjouïſſance. Arriere donc les calomnies, & n'accuſez pas de mépris des Eueſques, celui qui a maintenu leur droit & leur dignité contre la pretention des Miniſtres, & qui a baffoüé au gré de tout le Clergé de la France, le plus inſolent, & le plus ſçauant de tous les Miniſtres Huguenots de ce Roiaume. Que ſi en écriuant je di ſeulement l'Eueſque d'Aire, ou l'Eueſque de Nantes, je penſe parler plus honorablement que ceus qui diſent Monſieur de Nantes, & Monſieur d'Aire. Monſieur eſt vn terme qui marque quelque ſeigneurie temporelle, celui

d'Eueſque declare vne ſuperintendance ſpirituelle, qui eſt plus noble & plus excellente que d'autre. A parler proprement aujourd'hui Monſieur de Nantes c'eſt le Roi, l'Eueſque de Nantes, c'eſt vn tel qui exerce dans Nantes vne autorité autant plus digne que celle là meſme du Roi, d'autant que la puiſſance ſpirituelle a vn eſtre plus noble que la ſimple tẽporelle. Au moins dira quelqu'vn deuiez vous l'appeller Monſieur l'Eueſque d'Aire? cela ſe peut dire, mais il ſe peut auſſi omettre ſans faute. Et vous qui auez deſſeiñ de me ſurprendre en mes paroles, ſi j'auoi dit Mõſieur, vous diriez que les Eueſ-

ques meritent bien du Monſeigneur, & ſi j'auoi dit Monſeigneur, vous diriez qu'il leur faudroit du Reuerendiſſime, Et ſi j'auois emploié ce terme vous ne ſeriez pas encore contens: car vous diriez que les Prelats de Rome qui ne ſont pas Eueſques veulent eſtre traitez d'Illuſtriſſime. Ainſi toutes les fois que j'auroi à parler d'vn Eueſque, vous m'obligeriez de dire Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reuerẽdiſſime Eueſque d'vn tel lieu. Cela eſt bõ à mettre à de grãs Pardõs, & à des Indulgences plenieres, ou au deſſus des letres miſſiues, qu'on adreſſe aus Eueſques: Mais non pas dans vne hiſtoire, où dans

vn liure. Les auteurs se donnans la licence de retrancher ces titres d'honeur qui se reseruent pour les complimens, & se contentent de dire le Roi, le Duc de Sauoie, le Cardinal d'Amboise, l'Euesque de Valence: & non pas le Sereniſſime Roi, ni Monseigneur l'Illuſtriſſime & Reuerendiſſime Cardinal, &c. Ie conclurrai ce propos par les paroles assez gracieuses du grand Cardinal du Perron, qui assistant vn jour au sermon d vn predicateur qui citoit les Peres, & à tous propos disoit Monseigneur saint Augustin en tel lieu, Monseigneur saint Ambroise, Monseigneur saint Hierôme, &c. On void

bien, dit le Cardinal, que noſtre predicateur n'a pas pris beaucoup de connoiſſance ni de familiarité auec les Peres de l'Egliſe, puis qu'il leur donne encore du Monſeigneur. Et cela vous ſuffiſe.

Quoi plus ? Vous dites que j'exerce ma vangeance en décriant vn homme, de qui je prétés auoir receu quelque injure, que j'euſſe mieus fait d'oublier ou de diſſimuler, que de l'auoir reſſentie. I'ai appris de S. Auguſtin, que nous deuons en toute ſorte de diſputes ſeparer toujours les cauſes d'auecques les perſones. En cette-ci je n'attaque point la perſone que je ſuis preſt d'embraſſer & de ſeruir,

mais ſon mauuais langage, & la ſubſtance des choſes qu'il écrit, que j'ai ſouſtenuës, & qu'encore je ſouſtien eſtre contraires aus bonnes mœurs, & aus maximes d'eſtat que doiuent tenir les gens de bien. C'eſt ce que je me ſuis propoſé, & que je me ſuis efforcé d'obtenir. Au reſte il eſt temps parfois de ſe taire, mais il eſt auſſi par fois temps de parler. Depuis cette infame Apologie, pléne d'injures contre vn des noſtres, l'auteur des Lettres triomphoit de noſtre ſilence, dont il a pris ſujet de publier. Que les Moines eſtoient dans les maiſons religieuſes, comme les rats & les autres animaus imparfaits eſtoient dedãs

„ l'Arche. Et de ſe vanter à la hon-
te de tout l'ordre Monaſtique
„ & Religieus, d'vn miracle, dit-
„ il, qu'il a fait. D'auoir intereſſé
„ dans vn meſme parti les ſuperſti-
„ tieus, les Athées, les Moines &
„ les Huguenots. Et apres ces in-
ſolences, il ſe plaint en vn autre
„ lieu, Que ſon mal'heur eſt ſi
„ grand, que d'auoir pour enne-
„ mis les plus infames de tous les
„ hommes. Apres cela donc il fal-
loit diſſimuler, & par vn ſilence
hors de ſaiſon, auoüer que cet
homme auoit raiſon de parler
des Moines en ces termes? Ce
ſeroit trahir ſa cauſe que de ne
la deffendre pas, & ſe faire de-
clarer infame, ſi on ne faiſoit
voir que celui qui donne cette

qualité aus perſones religieuſes, n'eſt pas ſage, s'il l'a fait par imprudence, ou qu'il eſt méchant ſi la malignité l'a porté à l'atrocité de ces injures.

Vous dites que les heures de mon loiſir euſſent eſté mieus emploiées à d'autres beſongnes plus ſerieuſes. Auſſi vous dirai-je que je n'y ai pas emploié beaucoup du tẽps qui me reſte de mes autres occupations. Ne penſez pas que je ſoi tout entier à Narciſſe. I'ai trente beſongnes à faire toutes enſemble. Ie vien de Rome, je ſuis allé juſques ſur les coſtes qui regardẽt l'Angleterre, je m'en retourne aus Pyrenées, j'ai à parler à tout propos dans les aſſemblées de per-

ſones religieuſes, j'ai à les entendre en particulier, j'ai à répondre aus letres qui me viennent de dedans & dehors le Rôiaume, je fai moi-meſme les réponces en diuerſes langues, & à des perſones de toutes qualitez. Si des vingt-quatre heures du jour naturel, vous en defalquez le temps que je doi au ſeruice de Dieu, tant à l'autel qu'en mon particulier, celui que je doi aus neceſſitez du dormir & de la refection, celui que la ciuilité m'oblige de donner en quelque lieu que je me trouue aus viſites de mes amis, apres cela vous n'en trouuerez pas beaucoup de reſte pour Phyllarque. Et vous m'accuſeriez d

vanité, si je vous disoi le peu de temps & de péne que j'ai mis à lui faire écrire toutes ces letres à Ariste. Elles n'en sont pas meilleures pour cela, il vaudroit mieus qu'elles fussent vn peu plus étudiées, je le ferois s'il m'estoit permis, mais j'ai mieus aimé descendre sans preparation à la defense d'vne juste cause, & où toute la religion est interessée, que de l'abandonner pour vn peu de reputation que j'eusse acquise, d'auoir écrit auec plus de jugement & de lime.

On dit que vous faites informer de ma vie & de mes mœurs, je ferai de vos informations comme de vostre Di-

ctionaire de mes fautes, je me seruirai de cettui-ci pour reformer mon langage, & des autres pour la reformation de ma vie. Ie sçai que je suis coupable de beaucoup de grandes fautes deuant Dieu, mais à l'exterieur il me suffit d'auoir le témoignage non mandié des saints & des Doctes dans leurs liures, & que je produirai quand vous m'obligerez à le faire. Si l'vn des parens de Narcisse, que j'ai toujours honoré & estimé grandement, se sent irrité, & m'impute pour vn grand crime le bon traitement qu'il m'a fait en sa maison des champs, où je passai au dernier voiage que je fis à Rome: & si comme il publie il

me

me feit coucher dans vn lit parfumé. Sa charité n'eſt pas ma faute. Noſtre Seigneur ne demanda pas à la Madeléne qu'elle lui répandit vne boite de parfum tres-precieus deſſus ſa teſte, mais il excuſa ſon action apres qu'elle l'eut faite. I'excuſe la faute de ce bon Seigneur, d'auoir exercé pour l'amour de Dieu vne exceſſiue charité ſur vn pauure homme, mais il ne doit pas faire vn crime pour moi, d'vne action qui lui pouuoir gaigner du merite deuant Dieu, s'il ne l'eut point gaſtée en la publiant. Si les grans qui me font l'honneur de m'inuiter ou de me receuoir ſur les chãps en leurs maiſons, me font loger

dãs vne chambre bien tapiſſée, & coucher dans vn lit de brocatelle ou de ſoie: je ne croi pas eſtre coupable de l'honneur qu'ils me font, ni commettre vn crime ſi je ſouffre patiemment leur charité. Mãis ces meſmes Seigneurs là qui ne dedaignent pas d'entrer en la chambre ou je loge, ſçauent bien s'il y a de la ſurperfluité chez moi, & ſi mon lit eſt different de celui des autres, & s'il y a d'autre ciel que le plancher de la chambre, & d'autre fons que du bois & de la paille pour l'ordinaire, auec vn mattelas de ſurcroiſt en mes infirmitez. Ie n'ai point d'autre parfum autour de moi que celui que la na-

ture m'a donné, & qui doit suffire à vn honeste homme, qui est de ne sentir rien du tout. Et la plus grande gloire que j'aie, c'est d'estre par effet aussi pauure que le plus pauure homme qui soit de ma condition.

En fin que lon donne telle entorse qu'on voudra à mes intentions, & qu'on prenne mes paroles de tel biais que la malignité leur voudra donner, & que selon les maximes de Narcisse on me face si lon veut coupable en depit de moi. Ie proteste que ma pẽsée n'a jamais esté d'offenser persone. Ie suis ami & seruiteur de tout le monde, & encore des plus grans ennemis que j'aie. Apres cela je n'ai

rien à vous dire, si vos calomnies & vos importunitez ne m'obligent à parler dauantage. Ie prie Dieu qu'il vous donne la grace de si bien faire, que vous ne donniez jamais occasion aus Moines de rompre le silence pour reprendre vos vices. Et en ce souhait je demeurerai.

Vostre seruiteur,
PHYLLARQVE.

Fautes à corriger ſurvenuës en l'impreſſion.

Page.	*Ligne.*	*Fautes.*	*Corrections.*
5	14	au tour	autour
9	4	meſme	meſmes
9	19	a penſer	penſer
33	6	medeſte	modeſte
39	8	puiſſe	puiſſes
62	16	offencé	offenſé
63	16	paorle	parole
72	18	le point	ce point
93	19	de de ce mõde	de ce monde
104	16	plus toſt	pluſtoſt
108	6	donc	dont
110	17	re reproche	reproche
130	2	ſaccagoient	ſaccageoient
130	3	leurs barbarie	leur barbarie
139	4	*au* gruelle	*li-* grauelle
143	2	*lieu* harangant	*ſez* haranguant
157	10	*de* facultés	faculté
164	18	des images	ſes images
167	8	au diſcours	aus diſcours
172	7	tout	tous
182	4	ces vers	ſes vers
198	13	,&les vautours	:& les Vautours,
206	13	affectés	affectées
227	3	les diſcours	leurs diſcours
230	9	verifimilitude	vraiſemblance
232	1	verifimilitude	vraiſemblance
242	17	fait	ſont
266	15	eſtimeront	s'eſtimeront
268	11	veus	veu
278	19	vonlant	voulant
303	17	qnand	quand
321	8	ſeucente	recente

Page.	Ligne.	Fautes.	Corrections.
334	5	ſort des armes	ſoit des armes
346	11	anſi	auſſi
350	9	de ſophiſtes	des ſophiſtes
352	18	*alqeurs*	*alpares*
356	2	ſes penes	ces pénes
364	10	au tour	autour
407	19	pût	peut
430	7	Romians	Romains
499	10	ſes exercices	ces exercices
507	20	que les autres tenoient *au lieu de*	qui les tenoient *liſez*
511	4	de charge	de la charge
513	19	ignore	ignorent
537	9	les vertus	ces vertus
539	1	eroiance	creance
614	14	que j'ai	que j'ai fait
639	13	tenir éueillé?	tenir éueillé.
656	17	des les	de les
666	13	dé ja	déja
682	14	doiue faire	doiue faire
702	17	ces ſottiſes	ſes ſottiſes
702	18	ſes langues	ces langues
703	3	Iapon	Iapan
703	17	dé-ja	deja

EXTRAICT du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le dix-huictiéme iour de Septembre mil six cens vingt sept, il est permis à NICOLAS BVON, Marchant Libraire à Paris; d'imprimer ou faire imprimer, tant de fois, & en telle marge & caractere qu'il aduisera, pendant le temps & espace de six ans entiers & consecutifs, vn Liure intitulé, *Letres de Thyllarque à Ariste, où il est traicté de l'Eloquence Françoise*, PREMIERE ET SECONDE PARTIE. Et deffences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres per-

sones de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, ny faire imprimer lesdites Lettres de Phyllarque, de n'en vendre ny distribuer pendant ledit temps, d'autres que de celles qui seront imprimees par ledit BVON, ou de son consentement: A peine de confiscation des exemplaires, & de huict cens liures d'amende, comme il est plus amplement declaré en l'original des lettres dudit Priuilege. Données à Paris le iour & an cy-dessus, seellées en cire iaune & signées,

DV MAS.

Les microfiches ci-jointes pr
ou lacunes inhérents au docume
prions de nous en excuser.

Graphisme défectueux

ci-jointes présentent certains défauts
s au document original. Nous vous
xcuser.

ux